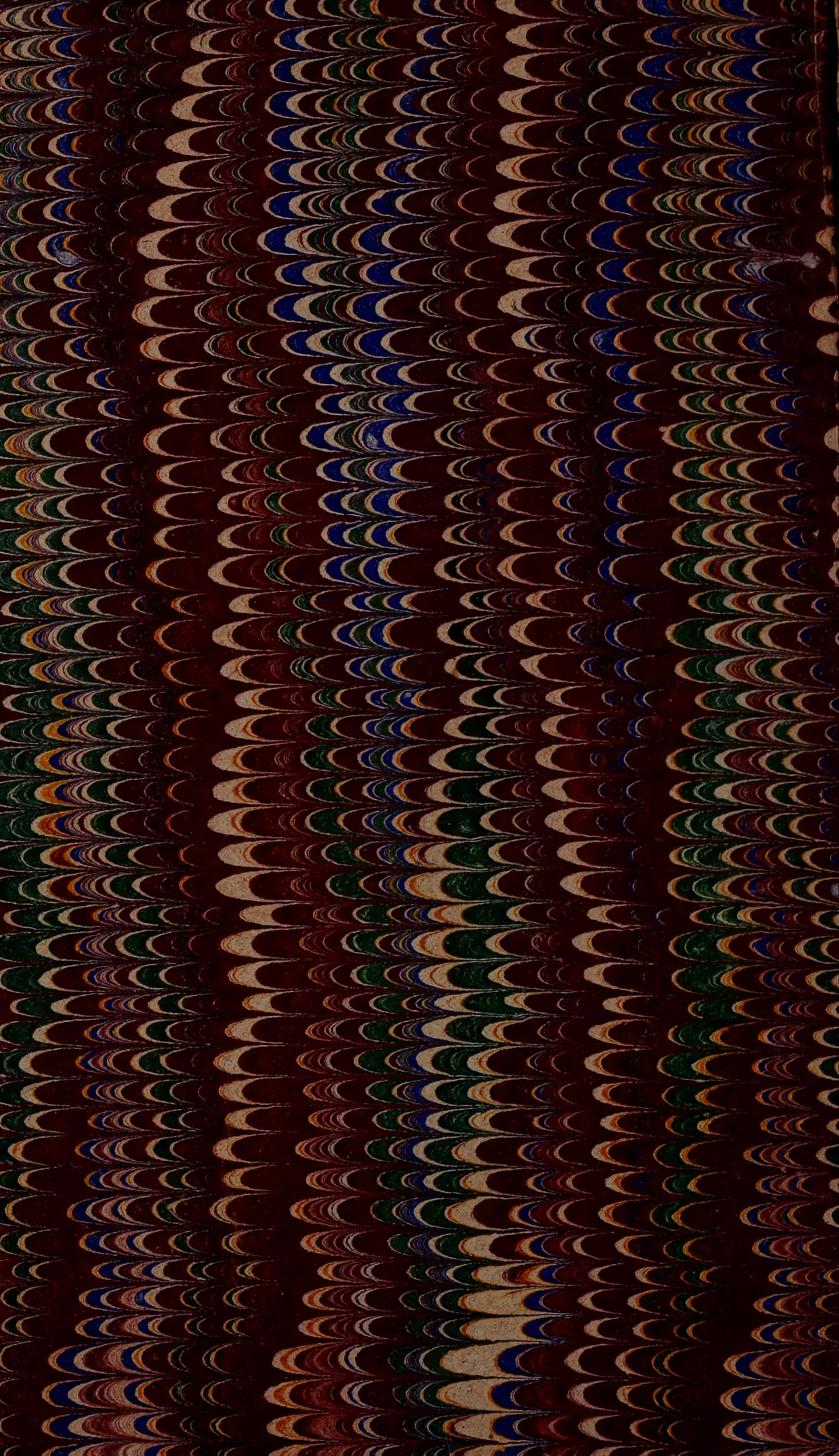
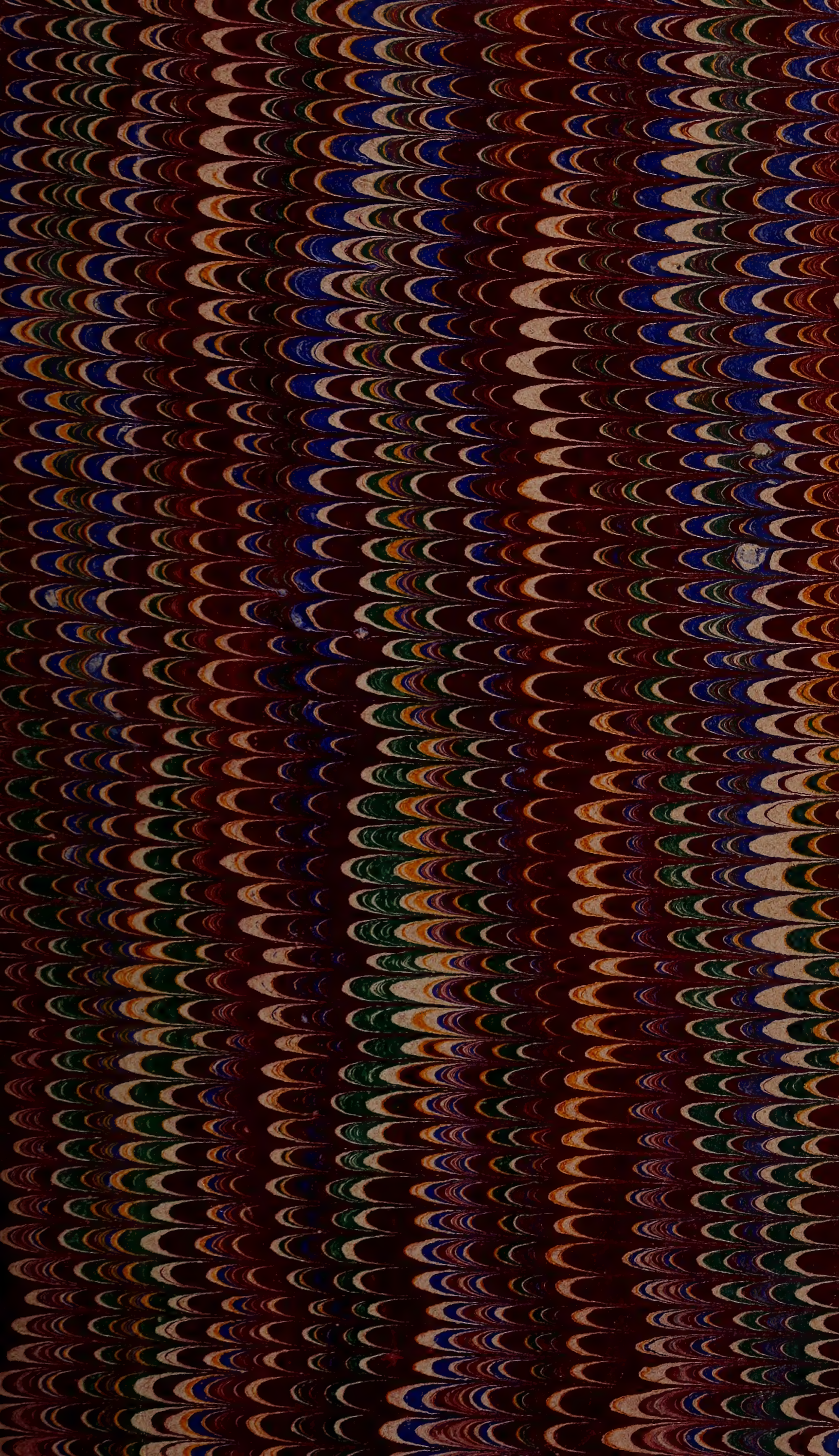






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME VII.

MONSIEUR BOTTE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

Guilleume Charles Antoine Pigault de l'Épinoy, called

TOME SEPTIÈME.



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1823.

MONSIEUR BOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Demi-exposition.

« Je ne le veux pas. — Et la raison? — Je n'en « veux pas donner. — C'est un peu fort. — Je « suis comme cela. — Mais pensez donc... — J'ai « pensé à tout. — Même aux dangers?... — Ils ne « me regardent pas. — Auxquels vous exposez... « — Un fou. — De la plus jolie figure. — Bel « avantage, vraiment! — Plein d'esprit. — Il en « abuse. — D'un cœur excellent. — Qu'il me le « prouve. — Et comment voulez-vous, lorsque « vous blâmez tout ce qu'il fait?... — C'est qu'il « fait tout de travers. — Vous êtes trop rigoriste. « — Et vous êtes trop indulgent.

« —Ah! çà, mon cher Botte, raisonnons de sang-« froid. — Monsieur Horeau, vous allez m'excé-« der. — J'espère au moins que vous n'avez point « à vous plaindre de moi? — Non, pas trop. —

« Que vous me regardez comme votre meilleur « ami? — On en peut trouver de plus parfait. — « Je suis au moins ce que vous avez rencontré « de mieux? — J'en conviens. — Et vous m'aimez? « — Beaucoup. — Hé bien! monsieur, on a quel- « que condescendance pour ceux qu'on aime. « Écoutez-moi. — Soit, monsieur, j'écoute. — A « la bonne heure. Votre neveu a mangé mille « écus. — Il s'est endété de mille écus. — C'est « la même chose. — Pas du tout. — Ah! j'entends; « vous n'êtes point obligé de payer, et... — Com- « ment, morbleu! je ne suis point obligé de « payer? je déshonorerais mon neveu! je l'expo- « serais aux reproches des honnêtes gens dont « il a surpris la confiance! Je paierai, monsieur, « je paierai. — Qu'importe alors qu'il ait mangé « cet argent, ou qu'il l'ait emprunté? Je ne vois « pas quelle différence... — Ah! vous ne la voyez « pas! la voici : Quand on a un bon parent, qu'on « a cent fois éprouvé son cœur, on lui ouvre le « sien; on déclare ses besoins et même ses fan- « taisies : ne sais-je pas que tous les jeunes-gens « en ont? Se taire, et emprunter, c'est douter de « moi, c'est me faire injure, et me contraindre à « payer, par honneur, ce qu'on craignait de ne pas « obtenir de mon amitié. Je paierai, monsieur, « mais je ne le verrai plus.

« — Vous ne le verrez plus! le fils de cette « sœur chérie... — Je ne le verrai plus. — Pour « qui vous avez renoncé aux douceurs du ma-

« riage... — Qui vous a dit cela? — Je le présume.
« — Et vous avez tort. Ce n'est pas en faveur de
« mon neveu que j'ai renoncé au mariage : je ne
« me suis point marié, parce que je n'ai pas trouvé
« de femme dont j'osasse être le mari. — Ah! ah!
« ah! — Riez tant qu'il vous plaira. — Exagéra-
« tion, mon cher ami, exagération marquée. Vo-
« tre mère n'avait que des vertus. — Et je ché-
« rirai toujours sa mémoire. — Votre sœur élevée
« par elle... — Lui ressemblait à bien des égards;
« mais, que diable, je ne pouvais épouser ni ma
« mère, ni ma sœur. — Si je vous parlais de mon
« épouse... — C'est une femme unique. — du
« moins en voilà trois. — Mais vous l'aimiez,
« vous lui plaisiez, et je ne désire jamais ce qu'on
« n'obtient qu'au prix du repos des autres.

« — Et vous croyez que, dans toute une géné-
« ration, il ne s'en trouverait pas une quatrième
« qui fût digne du cœur d'un galant homme? —
« J'en connais vingt qui sont charmantes; mais
« qu'ai-je vu à l'examen? De la futilité dans l'une,
« de la coquetterie dans l'autre; de la prodigalité
« dans celle-ci, de l'indifférence dans celle-là; un
« amour-propre démesuré dans toutes, et, par-ci
« par-là, la manie du bel esprit. Mariez-vous donc
« à une fille qui fait des vers, qui ne sort de son
« cabinet que pour aller se faire applaudir dans
« des lycées, et qui, en prenant un mari, ne se-
« rait fidèle qu'à sa muse! j'aimerais autant épou-
« ser mon écritoire.

« — Hé! mon ami, si vous aviez poussé plus « loin vos recherches, la vingt-et-unième, peut-« être, n'aurait eu aucun de ces défauts. Mes « yeux se sont ouverts aussi dans les bras de la « plus tendre mère; elle a partagé son cœur entre « mon fortuné père et moi. Tendres soins, in-« dulgence, sages conseils, voilà ce qu'elle m'a « prodigué jusqu'à l'âge où de nouveaux besoins « m'ont fait chercher un bonheur nouveau, et « ce bien suprême je le dois encore à une femme. « Ah! que de reconnaissance mérite un sexe qui « élève notre enfance, qui développe notre cœur, « qui nous crée des organes nouveaux, qui dou-« ble nos sensations, notre existence; qui, dans « l'âge de la maturité, partage nos peines ainsi « que nos plaisirs; qui nous plaint, qui nous sou-« lage dans nos infirmités, et dont la main, après « avoir semé de fleurs le cours d'une longue vie, « daigne encore nous aider à mourir! Soyez vrai, « mon ami, et convenez que vous vous êtes sa-« crifié au bien-être de votre neveu. — Je n'en « conviendrai point, parce que cela n'est pas. — « Il est bon du moins qu'il le croie. — Et pourquoi, « s'il vous plaît? Pour qu'il se persuade que j'ai « tout fait pour lui, lorsque je n'ai cédé qu'à ma « raison? Imposer de la reconnaissance à qui ne « nous en doit point, en exiger des marques, et « en jouir, c'est duplicité, c'est bassesse. Je ne me « suis point marié, parce que je ne l'ai pas osé; « j'ai pris soin de mon neveu, parce que je le de-

« vais; je le bannis de ma présence, parce qu'il « m'a manqué; rien n'est plus simple que cela, je « ne veux pas qu'on croie autre chose. Brisons « là, je vous prie, et ne me rompez pas la tête « davantage.

« — Ah! vous ne voulez plus le voir! c'est-à- « dire, qu'un jeune homme vif, aimable, sans « expérience, qui eût formé sous vos yeux sa « raison et son cœur, va se trouver livré à toutes « les inconséquences de son âge; qu'il s'abandon- « nera librement à tous ses goûts, à toutes ses « passions; qu'il commettra, sans contradiction, « des fautes légères, qui le conduiront insensi- « blement à des égaremens condamnables; qu'il « en sera puni par le mépris et l'abandon des « honnêtes gens, et cela parce qu'il a craint de « demander à son oncle une somme que sa fai- « blesse lui rendait nécessaire? et vous, monsieur, « que répondrez-vous à ceux qui vous auront es- « timé jusque alors, et qui vous reprocheront d'a- « voir perdu ce jeune homme sur un prétexte « aussi léger? ne seront-ils pas fondés à croire « que vous avez cherché l'occasion de vous dé- « faire d'un parent qui vous était à charge? — A « charge, à moi, mon neveu, mon Charles! on « pourrait le penser! — Tout l'annoncera. Mon « cher Botte, vous prouvez qu'un honnête homme « peut vivre sans femme; mais il ne peut se passer « de l'estime publique. Vous la possédez, et vous « ne la sacrifierez point à une opiniâtreté aussi

« mal entendue. Charles, Charles! — Que préten-
« dez-vous? — Vous épargner l'embarras de re-
« venir de vous-même, et le désagrément d'une
« explication. Charles, Charles! Voyez-vous son
« air triste, repentant? — Hé, oui, je le vois
« bien; mais parlez bas. — Approchez, Charles,
« approchez. Vous avez des torts envers votre
« oncle, et vous méritez des reproches, dont il
« veut bien vous faire grace. Il vous pardonne...
« — Je n'ai pas dit cela. — Ah! mon cher oncle!
« mon cher oncle! — mon cher oncle! Apprenez,
« monsieur l'étourdi, que votre cher oncle est fait
« pour vous donner l'argent dont vous avez un
« légitime besoin; qu'il ne vous appartient pas de
« douter de mon cœur, de me donner un ridi-
« cule aux yeux des étrangers à qui vous vous
« êtes adressé de préférence, et de me faire courir
« de porte en porte, suivi d'un laquais chargé de
« sacs, pour payer vos extravagances.

« — Mais mon ami, vous pouvez mander ici
« les créanciers... — Non, monsieur, je ne les
« manderai pas ici. Je ne dérangerai pas ces gens
« pour les faire courir après ce que leur doit ce
« joli monsieur-là. — Ma foi, mon ami, des gens
« qui prêtent à un jeune homme... — Je n'ai que
« ce reproche à leur faire, et je ne suis pas trop
« sûr qu'il soit fondé. D'abord, ils ont prêté au
« taux de la loi. — C'est rare aujourd'hui. — En-
« suite ils n'ont prêté que des sommes modiques,
« cent écus au plus, et à qui croira-t-on pouvoir

« prêter une bagatelle avec sûreté, si ce n'est à ce « drôle-là? Je ne dis pas cela pour vous excuser, « au moins, monsieur, vous êtes inexcusable. Em- « prunter mille écus à dix personnes différentes; « emprunter quand on a tout en abondance; « quand on sait qu'on n'a qu'un mot à me dire!...
« — Mais, mon cher oncle, je n'osais me flatter...
« — Comment, monsieur, vous n'osiez vous flat- « ter!... En voici bien d'une autre! Hé! qui visite « tous les six mois votre garde-robe, si ce n'est « moi? qui la renouvelle sans que vous vous en « mêliez? qui vous envoie le bijou à la mode? qui « s'informe à votre laquais si vous avez encore de « l'argent, et vous glisse un rouleau dans la po- « che? qui remplace dans mes écuries les chevaux « que vous me crevez à la chasse? qui s'empresse « de fêter vos amis? qui va brûler vos romans, et « leur substituer de bons livres? qui, enfin, vous « apprend à penser, et vous prouve, sans pédan- « tisme, que la portion de bonheur à laquelle « on peut prétendre sur ce misérable globe, ne « peut être que le fruit d'une bonne conduite? « Ah! vous n'osiez vous flatter?... Jolie manière « de me répondre! — Mais, mon ami, vous in- « timidez ce pauvre enfant. — Je l'intimide! je « l'intimide! Il ne lui manque plus que de me « craindre, pour être tout-à-fait joli garçon. Venez « ici, monsieur; plus près, plus près encore, et « répondez-moi : je vous ai donné deux cents « louis cette année, et trois mille livres que je

« vais payer pour vous, font bien un total de « sept mille huit cents livres. Que diable avez-« vous fait de cet argent-là?—Ce que j'en ai fait, « mon oncle? — Oui, monsieur, oui, je vous de-« mande ce que vous en avez fait. Auriez-vous « la vile passion du jeu? fréquenteriez-vous ces « repaires que la police laisse ouverts, comme elle « tolère les filles publiques? Il faut des abîmes « aux forcenés; il est bon qu'ils s'y jettent tête « baissée : ils cessent ainsi de troubler l'ordre « moral. Mais vous, monsieur, mais vous, osez-« vous vous mêler à cette écume que la société « voudrait pouvoir vomir de son sein? Répondez, « répondez donc, monsieur, jouez-vous? — Non, « mon cher oncle. — Que diable avez-vous donc « fait de tout cet argent-là? — Vous savez, mon « cher oncle, que la chasse a été jusqu'à présent « ma seule passion. — Hé bien, monsieur, vous « n'avez pas dépensé sept mille huit cents livres « à la chasse, puisque j'en fais tous les frais. Que « diable me contez-vous là? — Vous vous rappelez « mon cher oncle, ce jour où le renard nous « conduisit à sept lieues de votre terre?... — Où « vous ne revîntes que le lendemain soir. Je m'en « souviens, monsieur : j'ai eu assez d'inquiétude « pour que ce jour ne soit pas effacé de ma mé-« moire. — Mais, mon cher Botte, laissez-le donc « parler. — Je crois que vous avez raison. As-« seyons-nous tous trois, car une histoire qui « commence à un an de date, et qui ne finit

« qu'hier, ne doit pas être courte. Au fait, mon-
« sieur, et point de détails superflus, s'il vous
« plaît. — Mon oncle, je serai bref. — Tant mieux.
« Commencez. »

« La nuit nous surprit près du château d'Aran-
« cey : vous le connaissez, mon oncle ? — Beau-
« coup. J'ai même connu le propriétaire, homme
« entiché de sa noblesse, et chargé de dettes,
« selon l'usage. — Nos chevaux étaient rendus,
« nous étions fatigués, il faisait froid, et je crus
« que nous n'avions rien de mieux à faire que
« de chercher un asile dans ce château. — Après ?
« — Nous passons, ou plutôt nous sautons un
« pont-levis vermoulu ; nous traversons des cours
« encombrées de gros meubles et de vieux bois
« de charpente ; nous avançons sous des porti-
« ques en ruines ; nous parcourons les apparte-
« mens. Des salles transformées en étables, en
« bergeries ; vingt tableaux de famille convertis
« en râteliers ; dans le haut, des vitres brisées ;
« des chambres dont on soupçonnait encore la
« première magnificence, servant de retraite aux
« oiseaux nocturnes, aux corneilles, aux pigeons
« errans ; enfin... — Enfin, qu'a de commun cette
« description romanesque avec les sept mille huit
« cents livres que vous avez dissipées ? — J'y viens
« mon oncle, j'y viens. — C'est fort heureux.

« — Je m'informe si personne n'est resté pour
« veiller aux intérêts du maître, et j'apprends
« qu'un fermier aisé a un domicile agréable et

« commode à cinquante toises du château. Je re-
« monte sur mon cheval, qui pouvait à peine se
« soutenir; je le presse de l'éperon... — Pauvre
« animal, que tout ceci ne regardait pas! il en
« est mort, monsieur, et voilà l'équité de la plu-
« part des hommes. Que diable aviez-vous besoin
« de vous mêler des affaires de ce marquis d'A-
« rancey, qui croyait me faire beaucoup d'hon-
« neur quand il me donnait à dîner, à moi, dont
« les vaisseaux parcouraient les mers des deux
« Mondes, qui avais des facteurs dans l'Inde, sur
« les côtes d'Afrique, et jusqu'au fond du golfe
« du Mexique; à moi, qui faisais vivre dix fois
« plus de monde qu'il n'a ruiné de créanciers?
« Enfin, vous crevez mon meilleur cheval; mais
« vous arrivez à la ferme. Poursuivez. — Le cœur
« navré de l'état déplorable où j'avais trouvé le
« château, je me proposais d'adresser au fermier
« des reproches que je croyais mérités. Une fi-
« gure patriarcale m'intéresse, les soins touchans
« de l'hospitalité me désarment; point de mots
« recherchés, rien de ces manières qu'on nomme
« politesse; un langage simple, organe d'un cœur
« pur, et toujours l'expression du sentiment... —
« Oh! vous verrez qu'il ne finira point. — Malgré
« l'espèce de vénération que m'inspirait le digne
« fermier, je hasardai quelques mots sur le délâ-
« brement du château. — Au fait, monsieur mon
« neveu, au fait. »

« J'apprends que le marquis est émigré, comme

« beaucoup d'autres. — C'est ce qu'il a fait de plus « sage en sa vie : s'il ne se fût réfugié là-bas, on « lui eût probablement coupé la tête ici. Couper « des têtes pour des opinions! Exiger que les au- « tres voient et pensent comme nous, c'est pré- « tendre qu'ils aient la même organisation, le « même caractère, et que le hasard les place dans « les mêmes circonstances. Il ne serait pas plus « absurde que les camards coupassent les nez « aquilins; que les hommes à grandes oreilles fis- « sent la guerre aux petites, les bruns aux blonds, « et les mélancoliques aux gens gais. Enfin? — « Le fermier, pour qu'on ne brûlât pas le châ- « teau, y mit son bétail; pour conserver au mar- « quis les portraits de ses ancêtres, il en fit des « râteliers, et cette idée fut trouvée dans le temps « très-patriotique et très-plaisante. Enfin, quand « les biens de M. d'Arancey furent mis en vente, « son fermier se rendit acquéreur de ce domaine, « et ne s'en considéra que comme le dépositaire. « — C'est un brave homme, ce fermier-là. — Il « paya la plus grande partie du prix en papier- « monnaie, et, au moment où je le vis, on l'in- « quiétait pour ce qui restait dû, et qui devenait « exigible en espèces. On le menaçait de revendre « ce bien à sa folle enchère; il s'affligeait de son « impuissance; il regrettait sincèrement de ne pou- « voir conserver au marquis cette unique et faible « ressource, et, le lendemain, je lui portai ce que « j'avais d'argent. — Tu as fait cela? — Oui, mon

« oncle. — Bien, mon ami, bien, très-bien. Faire « un tel usage de sa fortune, c'est la mériter. — « Je vis les receveurs des domaines; je leur de- « mandai du temps pour le surplus; je fis valoir « la belle action du fermier; je priai, je conjurai, « je persuadai. Ils me promirent d'attendre, et « je leur portais exactement ce que je recevais de « votre bienfaisance. Cependant ils me déclarè- « rent, il y a trois jours, qu'il ne dépendait plus « d'eux d'accorder des délais. Vous m'aviez donné « cinquante louis huit jours auparavant, et je n'a- « vais nul prétexte pour vous demander de l'ar- « gent. — Jamais de prétexte, monsieur; la vérité, « toujours la vérité, surtout quand elle honore « celui qui la dit. — J'avoue, mon oncle, que je « mettais aussi quelque gloire à terminer seul une « bonne action. Je portai à la régie les mille écus « que j'avais empruntés, et j'obtins que, pendant « six jours encore, on suspendrait toutes pour- « suites. — C'est-à-dire que la totalité n'est pas « payée? — Le digne Edmond doit encore quatre « mille francs. — Va trouver mon caissier; de- « mande-les lui de ma part, et donne-les en ton « nom. — Ah! mon oncle!... — Oui, oui, je veux « que tu aies la gloire de terminer seul ta bonne « action. D'ailleurs, je t'ai traité durement; je « m'impose une amende, et je te demande pardon. « — Comment, mon oncle, vous daignez...—Oui, « je te demande pardon, et c'est tout naturel. Ma « qualité d'oncle n'autorise point la morgue, et ne

« me donne pas le droit de te brusquer. Je crie-
« rai, quand j'en aurai de bonnes raisons ; je me
« repentirai quand j'aurai tort. Allons, ta main,
« et pas de rancune... Tu m'embrasses ! Cela vaut
« mieux. Va porter ton argent à tes régisseurs,
« et demain nous irons tous trois dîner chez ton
« vieux Edmond. C'est un honnête homme ; ils
« ne sont pas communs, et je veux connaître ce-
« lui-ci. — Mais, mon oncle... — Qu'est-ce ? —
« Il n'a rien de ce qu'il faut pour vous recevoir
« dignement. — Hé, croyez-vous, monsieur, que
« je ne puisse pas, comme vous, me contenter
« d'un mauvais dîner ? Des légumes, des œufs,
« du laitage, de la gaieté, de la franchise, et je
« dîne fort bien avec cela. — Mais, mon oncle...
« — Mais, je le veux ainsi, et je n'aime pas qu'on
« me contredise. Allez à vos affaires. Horeau et
« moi, nous allons suivre les nôtres. »

CHAPITRE II.

Suite de l'exposition.

Je ne vous dirai rien du caractère de monsieur Botte : je me flatte que vous le connaissez. Je vous apprendrai seulement qu'il s'était retiré du commerce avec la réputation du plus probe négociant de l'Europe, comme il passait pour en être le plus riche. On se plaindrait moins de la fortune, si

elle favorisait toujours des hommes tel que celui-ci.

Il avait avantageusement placé d'immenses capitaux. Il tenait l'hiver une excellente maison à Paris ; l'été, il rappelait les plaisirs dans une superbe terre, où ses convives lui passaient, en faveur de ses belles qualités, des boutades assez orageuses parfois. Ceux qui ne savaient pas l'apprécier se fâchaient et partaient. M. Horeau, sans lequel il ne pouvait vivre, et qu'il contrariait sans cesse, était à peu près le seul qui eût résisté à ses brusqueries. A force de douceur et de patience, il avait insensiblement pris un empire, que M. Botte était loin de soupçonner. Cet empire s'étendait même sur Charles. C'était Horeau qui modérait son impétuosité, qui lui faisait sentir ses fautes ; mais aussi c'était Horeau qui faisait valoir son mérite, quand il fallait calmer le mécontentement, quelquefois fondé, du cher oncle. C'était encore Horeau qui faisait rentrer en grace un domestique coupable d'une maladresse ou d'une négligence ; c'était lui qui, sans rien demander directement, obtenait des graces pour ceux qui lui en paraissaient dignes. Il parlait indifféremment de l'affaire ; il animait, il stimulait le cœur de son ami, et le laissait persuadé qu'il avait prévenu des sollicitations qu'il eût peut-être rejetées ; Horeau, enfin, était bon par caractère, d'un sens droit, d'un esprit peu brillant ;

mais il était du très-petit nombre de ceux dont on ne craint pas de faire des amis.

Charles coulait, dans cette maison, la vie la plus heureuse. Léger, vif, inconsidéré, mais honnête au fond, toutes ses occupations s'étaient bornées jusque alors à aimer, à craindre son oncle, à jouir de son opulence, et à lire, lorsqu'il était las de la chasse, les livres dont M. Botte garnissait sa bibliothèque. Il en saisissait facilement l'esprit; il en faisait de mémoire des extraits qu'il paraît de la chaleur de son imagination, et alors le cher oncle restait à table sans s'en apercevoir. Il écoutait avec émotion; il s'attendrissait, se penchait sur l'épaule d'Horeau, et lui disait bien bas: Ce garçon-là fera un grand sujet.

Cependant notre faiseur d'extraits n'était pas sans inquiétude. Le dîner, arrangé pour le lendemain, l'embarrassait furieusement. Il avait ses petites raisons pour éloigner M. Botte de chez son vieux fermier, et il s'était bien gardé de les déclarer. Il est des secrets qu'un jeune homme ne confie jamais qu'à ceux de qui l'âge et une certaine conformité de caractère lui font attendre de l'indulgence, et M. Botte, avec sa morale austère, ne pouvait manquer de blâmer hautement ce qu'il devait considérer comme une pure étourderie.

Si on remontait à la source des belles actions, en trouverait-on beaucoup, en trouverait-on deux qui fussent dépouillées de tout motif humain? Celle de Charles, je le dis à regret, mais

je vous dois la vérité, celle de Charles était loin d'être désintéressée.

En descendant à la ferme d'Arancey, il fut frappé de l'aspect d'une jeune fille, au point d'oublier le château, les portraits de famille, et même les usages les plus ordinaires. Il était debout devant la jeune personne, le chapeau sur la tête, une main, une jambe et le haut du corps en avant; il la regardait, rougissait, balbutiait, et ne pouvait lier deux idées. Qui donc lui en imposait à ce point? une simple robe de toile, un bas de coton blanc, un petit soulier noir, un chapeau de paille? Hélas! le pauvre enfant n'avait rien vu de tout cela. Mais sous ce chapeau brillait un front modeste. De grands yeux languissans, certain air de tristesse, répandu sur une figure où une légère teinte de rose se mêlait à une blancheur éblouissante, voilà ce qui l'attachait, ce qui faisait battre son cœur, ce qui le rendait muet, ce qui lui donnait l'air d'un sot.

La jeune personne lui demanda enfin ce qu'il désirait. Charles lui répondit qu'il n'en savait rien. Elle lui demanda s'il voulait qu'elle appelât M. Edmond. Charles lui répondit que ce serait comme il lui plairait. La jeune personne sortit, et Charles remarqua un faible sourire qui vint agiter des lèvres auxquelles ce mouvement paraissait étranger.

Guillaume, le plus adroit de ses piqueurs, l'avait suivi dans la maison, et avait laissé les che-

vaux aux soins de ses camarades. « Guillaume, « lui dit Charles, je crois que je viens de me con- « duire comme un imbécile. — Cela ne se peut « pas, monsieur. — Rester immobile et muet « devant une fille charmante ! — Joli défaut mon- « sieur, car il est rare. — Et répondre tout de « travers aux questions les plus simples ! — C'est « de l'adresse, cela, monsieur. — Oh ! par exem- « ple, je ne m'en serais pas douté. — Comment « donc, marquer de l'embarras, beaucoup d'em- « barras à la vue d'une jolie femme, c'est lui « faire un aveu dans les formes, et lui sauver le « désagrément de s'en fâcher. — Oh ! je t'assure « que je n'ai rien joué. — C'est encore plus flat- « teur pour la petite paysanne. — Dis-moi, Guil- « laume, qui t'en a tant appris ? — Mais, mon- « sieur, je n'ai pas toujours été piqueur. — Ah ! « ah ! — Non, monsieur ; j'ai été aussi proprié- « taire. J'avais, à vingt ans, une jolie terre, et mon « petit train de chasse tout comme un autre. « Voilà pourquoi je suis assez bon piqueur. — « Diable ! et qu'est devenue la terre ? — La bouil- « lotte m'en a enlevé la moitié, et une figurante « m'a débarrassé du reste ; mais avec une ingé- « nuité, une candeur, qui ne m'ont pas permis « de lui en vouloir. — Manger son bien à la bouil- « lotte ! le jeu le plus bête !... — Voilà pourquoi « il est à la mode. — Et avec une figurante ! — « Elles sont aussi très en vogue. — Et tu ne t'es « pas brûlé la cervelle ! — Fi donc, monsieur !

« je n'ai que trente ans, et la bouillotte peut « me rendre ce qu'elle m'a emprunté. J'ai de la « figure, et la veuve de quelque nouvel enrichi « peut me juger très-digne de remplacer son « époux. — Et faire ainsi rentrer dans la circu- « lation ce que le défunt en a ôté ? — C'est le « sort des riches veuves qui font une sottise. — « Malheureux ! tromper une femme ! — Hé mon- « sieur, tous les hommes passent leur vie à trom- « per. Les gens en place cachent leur nullité sous « des dehors imposans ; les femmes caressent l'é- « poux qu'elles trahissent ; un directeur de con- « science prêche la vertu au père d'une adoles- « cente qu'il va suborner au confessional ; la jeune « fille ment à sa mère pour échapper à sa sur- « veillance ; le père de famille sort clandestine- « ment de chez lui pour aller voir une grisette « qu'il entretient ; des jeunes gens signent dix « promesses de mariage à dix filles qu'ils trom- « pent à la fois ; un rapporteur reçoit mille écus « pour faire perdre une bonne cause ; un pro- « cureur occupe pour le demandeur et le défen- « deur ; un marchand fait banqueroute, et achète « un palais ; le journaliste qui flagornait Robes- « pierre et Marat, et les comités et le directoire, « adore aujourd'hui Bonaparte et Jésus-Christ... « Je ne finirais pas, monsieur, si je voulais passer « en revue tous les états de la société. — Mon- « sieur Guillaume, vous ne me parlez là que de « fripons. — Ma foi, monsieur, quand on con-

« naît un peu le monde, il est difficile de par-
« ler d'autre chose. — Tais-toi; voici sans doute
« M. Edmond. — J'espère qu'il vous embarrassera
« moins que la petite paysanne. »

En effet, Charles raconta avec facilité au vieillard comment il s'était éloigné de chez son oncle; il lui fit sentir l'espèce d'impossibilité d'y retourner avant que ses chevaux fussent reposés; il allait enfin lui demander l'hospitalité, quand Edmond la lui offrit avec cordialité, et vous jugez du plaisir avec lequel Charles se rendit à l'invitation. Edmond le fait passer dans une petite salle très-propre, et une servante allume un grand feu; une autre apporte du pain assez blanc, la tranche de fromage, du vin passable, et Charles est invité à prendre quelque chose en attendant le souper. « Un chasseur, dit Edmond, « a toujours une faim dévorante. » Mais Charles, préoccupé, ne mangeait que pour avoir l'air de faire quelque chose. Il regardait qui ouvrait la porte, qui la fermait; il attendait, il appelait en secret la jolie villageoise. Tous les gens de la maison lui rendaient des soins; elle seule ne paraissait pas.

Il sentit enfin le ridicule de sa conduite envers le fermier, et il chercha à engager la conversation. Il est rare que des gens qui ne se connaissaient pas aient quelque chose à se dire, s'ils ne sont pas naturellement bavards. Charles parla de la pluie et du beau temps; de la semaille, de

la récolte ; enfin, il pensa aux hiboux et aux râteliers du château, et le premier mot qu'il en dit au fermier mit celui-ci à son aise. La vieillesse est verbeuse : Edmond raconta, dans le plus grand détail, l'émigration de M. d'Arancey et ses suites funestes. Charles n'était pas toujours attentif ; mais à travers une foule de choses inutiles, il avait saisi ce que depuis il raconta à son oncle, et ce que vous avez lu.

La jeunesse est compatissante. La générosité du fermier avait intéressé Charles ; la pénurie du digne vieillard le toucha. Soit que l'aimable jeune homme cédât uniquement à un mouvement de bienfaisance, soit qu'il saisît l'occasion de se montrer sous un jour favorable à celle qui déja faisait une impression profonde sur son cœur, il s'empressa d'offrir et le peu qu'il possédait, et ses bons offices auprès des régisseurs.

Edmond connaissait le plaisir d'être utile, et il ne crut pas devoir le faire acheter à Charles par une résistance simulée. Il accepta franchement ce qu'on lui offrait de même, et il ne parut pas mettre plus d'importance aux services de Charles, qu'il n'en attachait à ceux qu'il avait rendus lui-même à M. d'Arancey.

On ouvre la porte ; le jeune homme se tourne précipitamment... Ce n'est encore qu'une servante qui déploie du linge très-blanc sur une table de noyer. Charles est sur les épines ; il brûle de connaître celle qu'il a entrevue ; il brûle d'interroger

Edmond, et il lui semble qu'un mot, un seul mot décèlera le trouble de son ame. Il prend un détour pour arriver à son but.

« Êtes-vous marié, monsieur? — Je l'ai été, et « tous les jours je regrette ma bonne femme. — « Sans doute des enfans vous consolent de l'avoir « perdue? — J'ai un fils que Dieu bénira, car il « me respecte et il m'aime. — Vous n'avez qu'un « fils? — Non, monsieur. — Mais j'ai cru... il me « semble..., oui, j'ai aperçu en entrant une jeune « personne... — Elle n'est pas de ma famille. — « Ah! elle n'est pas de votre famille? »

Ici Charles se tait, et Edmond ranime le feu.

« Ah! elle n'est pas de votre famille? — Non, « monsieur. — Pardon, monsieur Edmond, son « séjour ici peut être un secret, et de nouvelles « questions seraient déplacées. — Nous n'avons « pas de secrets, monsieur, et nous tâchons de « nous conduire de manière à n'en avoir jamais. « La jeune personne dont vous me parlez est ma- « demoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Aren- « cey, dieu! mademoiselle d'Arancey chez vous, « chez son fermier! — Cet habit grossier cache « un bon cœur; c'est le seul qui ait compati à sa « misère. — Elle n'avait qu'à se faire connaître « pour les voir tous voler au-devant d'elle. Mais, « par grace, monsieur Edmond, expliquez-moi, « racontez-moi par quelle suite d'aventures... Par- « lez, parlez, je vous en supplie. »

Le ton, la vivacité de Charles, l'expression de

sa figure, auraient suffi pour éclairer tout autre qu'Edmond. Le vieillard avait hérité de ses pères les vertus simples des premiers âges, et il ne vit, dans les instances passionnées du jeune homme, que l'intérêt que doit toujours inspirer le malheur. Il poursuivit :

« Mademoiselle d'Arancey avait six ans lorsque « son père quitta la France. Il avait prévu les « peines, les fatigues, les privations qu'il a souf- « fertes, et il confia sa fille à une parente âgée, « mais sans fortune, qui en prit soin pendant « huit ans. Elle mourut. Tous les biens, excepté « celui-ci, étaient passés en des mains étrangères. « Plus de parens, plus d'amis. Oubliée, abandon- « née de ceux qu'avait nourris son père, Sophie « allait entrer dans un hôpital. — Dans un hô- « pital, mademoiselle d'Arancey ! quelle infamie ! « — Je ne l'ai pas souffert. — Oh ! digne et res- « pectable homme ! — Mon fils avait alors dix- « huit ans. Georges, lui dis-je, notre maître était « fier ; mais jamais il ne nous a fait de mal. Sa « fille est délaissée. Crois-tu, Georges, qu'on s'ap- « pauvrisse jamais en faisant du bien ? prenons « notre demoiselle avec nous. Nous avons racheté « cette ferme, nous la paierons petit à petit. « Quand mademoiselle sera en âge d'être mariée, « ce domaine sera sa dot; elle nous en rendra le « prix quand elle le pourra. En attendant, nous re- « deviendrons ses fermiers, et le bon Dieu bénira « nos travaux. Georges me répondit en me pres-

« sant contre son sein. Je montai dans notre car-
« riole d'osier, et je me rendis à la ville. Made-
« moiselle, dis-je à Sophie, nous ne sommes que
« de bonnes gens ; mais ne refusez pas de venir
« avec nous. J'espère que vous nous porterez
« bonheur. Elle pleura en montant dans notre
« carriole ; je pleurai avec elle, et cela parut la
« soulager. Elle a trouvé ici le nécessaire, du res-
« pect et de l'amitié, et sa gaieté est revenue.
« Elle nous aide dans les travaux qui sont à sa
« portée ; elle nous récrée par son esprit ; elle
« nous charme par sa résignation, et, depuis deux
« ans qu'elle est chez nous, elle n'a eu de cha-
« grin que ceux que me font les régisseurs. Mais
« ce chagrin-là, monsieur, elle le sent vivement,
« non qu'elle soit intéressée, mais parce qu'elle
« voit qu'ils prennent chaque jour sur ma santé.
« — Vous n'en aurez plus, cher et vénérable
« vieillard. Je ramenerai la sérénité dans cette
« ame pure, et dans celle de mademoiselle d'Aran-
« cey. Mais dites-moi, M. Edmond, n'aurai-je
« pas l'honneur de souper avec elle ? — Voilà sa
« place, monsieur. C'est celle qu'occupait ma pau-
« vre femme : je ne pouvais lui en offrir de plus
« honorable. »

Edmond ne parlait plus, et Charles écoutait encore. Il était debout devant la cheminée ; ses yeux étaient fixés sur ceux du vieillard, et il semblait lui dire : Encore quelque chose de made-

moiselle d'Arancey. Parlez-m'en encore, parlez-m'en toujours.

Le vieillard, recueilli, courbé sur le devant de son grand fauteuil, oubliait et Charles et les pinces dont il agitait machinalement le feu. Sophie seule occupait alors le bonhomme, quand la porte s'ouvrit pour la dixième ou douzième fois : c'était l'intéressante demoiselle.

Elle se présenta avec aisance ; elle salua Charles avec politesse, et fut embrasser le vieux Edmond. En la revoyant, Charles s'élança avec la prestesse de son âge, et le respect le cloua sur la planche où il était tombé. Il suivait les mouvemens de Sophie ; il n'avait la force ni de l'aborder, ni de détourner ses yeux de dessus elle.

Sophie ne lui marquait aucune attention particulière ; mais elle s'occupait de lui en prévoyant les besoins de tous. Elle donna des ordres pour que les gens de Charles ne manquassent de rien, et elle fit les honneurs du souper avec grace, mais sans affectation. Une place n'était pas occupée, et notre jeune homme se douta bien que c'était celle de Georges.

« Il ne vient pas, mon père, dit Sophie. — Il « ne tardera pas, mon enfant. — Il est tard, et « il travaille depuis la pointe du jour. — Made- « moiselle paraît s'intéresser fortement à ce qui « touche M. Georges. — Mon père, réservons- « lui ce morceau ; c'est celui qu'il préfère. — Ma-

« demoiselle ne me fait pas l'honneur de me ré-
« pondre. — Pardon, monsieur, vous me faites
« sentir mon impolitesse; mais... — J'étais loin,
« mademoiselle, d'avoir cette intention, et... »

Une chanson rustique se fait entendre; mademoiselle d'Arancey sourit, Edmond se frotte les mains. Georges paraît, et Charles s'attriste involontairement. C'est que Georges est grand, bien taillé; il est un peu voûté, par l'habitude d'appuyer sur le soc; mais ses grands yeux noirs sont pleins de vivacité, et font ressortir un teint mâle et basané; ses lèvres vermeilles laissent voir des dents blanches comme l'ivoire; des cheveux bruns tombent par boucles sur ses épaules carrées, et le plaisir anime tous ses mouvemens.

Il fait à Charles une inclination de tête, prend la main de son vieux père, la secoue avec cordialité; il s'approche de Sophie, qui lui présente la joue en rougissant; Georges l'embrasse d'aussi bon cœur qu'il a serré la main de son père.

Pourquoi cette rougeur, se disait Charles, si elle n'a pour lui que l'amitié qu'elle lui doit à tant de titres? Elle a été, pour ainsi dire, élevée avec lui; elle n'a vu que lui; il est le fils de son bienfaiteur; elle l'aime, elle doit l'aimer, et cette rougeur est la preuve de son amour.

Cette conclusion n'avait rien de satisfaisant pour Charles. Aussi éprouva-t-il le sentiment le plus pénible qui l'eût jamais affecté. Plus d'appétit, plus même d'attention. Accablé sous une

foule de réflexions plus tristes les unes que les autres, il ne s'aperçoit pas de l'intérêt avec lequel Sophie écoute le compte que rend Georges à son père des travaux de la journée.

La voix de la jeune personne le tire enfin de la plus fatigante rêverie. « C'est égal, dit-elle à « Georges, il fallait rentrer au déclin du jour. « On se serait vu, on se serait parlé ; vous m'au- « riez chanté votre romance, et quand je l'en- « tends, j'oublie que j'ai du chagrin. — Mais, « notre demoiselle, c'est demain dimanche. — Hé « bien, ne pouvais-je vous entendre demain et « ce soir ? — Mais, notre demoiselle, c'est aussi « demain la fête du village. — Qu'importe, mon « ami ? — Vous nous faites tous les ans l'honneur « de danser avec nous sous le grand tilleul. L'an « passé, un caillou vous blessa le pied : hé bien! « mordienne ! je viens de passer une heure à cher- « cher sous l'herbe tout ce qui pourrait vous gê- « ner, et vous trouverez demain la pelouse unie « comme un parquet. » Sophie ne répondit rien ; elle prit la main de Georges entre les siennes, et le regarda avec une expression qui fit un mal à Charles, mais un mal !...

« Je ne danserai pas demain, reprit-elle triste- « ment. —Vous danserez, mon enfant, dit le vieux « Edmond : ce bon jeune homme a des moyens de « finir toutes nos peines. — Monsieur ? demanda « Sophie, en fixant Charles pour la première fois. « —Je serai trop heureux, mademoiselle, si vous

« daignez accepter mes services. —Monsieur, c'est « à mon bon père à répondre ; il est prudent, et « je ne fais rien que d'après ses conseils.—J'ai ac- « cepté, mon enfant. J'assure votre sort, et je ne « crois pas que les secours d'un honnête homme « puissent faire rougir ceux qui lui ressemblent ».

Georges était placé entre Charles et Sophie. Il prit une main à notre jeune homme, et la lui serra de façon à le faire crier : c'était sa manière de remercier.

« Hé bien ! notre demoiselle, dit-il ensuite à So- « phie, vous danserez demain, puisque les affaires « s'arrangent.—Je danserai, si notre bon père me « promet de n'être plus triste.—Je ne le serai plus « mon enfant; mais aussi promettez-moi.... — Je « ne souffre que pour vous : votre gaieté me rendra « la mienne. — Fille céleste ! s'écria Charles en se « levant..... ».

Confus de ce mouvement inconsidéré, il se laissa retomber sur sa chaise, et baissa les yeux sur son assiette. Sophie rougit encore; Georges fronça le sourcil. Edmond dit *graces* à haute voix; il bénit son fils et sa fille adoptive, et prononça la prière du soir. Il salua Charles, et une servante se présenta pour conduire ce dernier à la chambre où il devait coucher.

En sortant de la salle, Charles tourna la tête. Il vit Georges et Sophie se rapprocher du foyer en causant familièrement, et il se retira pénétré de douleur.

Guillaume l'attendait pour suppléer son valet de chambre. « Ah? mon ami! lui dit Charles. — « Qu'est-ce encore, monsieur? comme vous voilà « agité! — Quelle découverte, Guillaume! — Et « qu'avez-vous donc découvert? — Elle aime, « Guillaume. —De qui me parlez-vous?—De ma- « demoiselle d'Arancey. — Mademoiselle d'Aran- « cey? — Oui, cette paysanne qui m'a frappé, « étonné, séduit, est mademoiselle d'Arancey, « dont ces bonnes gens prennent soin. — Tant « mieux! cela rendra l'aventure plus piquante.— « Une aventure, Guillaume! — Hé, quoi donc? « — Avec mademoiselle d'Arancey! —Hé, pour- « quoi pas? —Penses-tu à ce que tu dis? —Pen- « sez-vous à ce que vous allez faire? Semblable « à tous les jeunes gens qui entrent dans le monde, « vous êtes capable de parler d'abord de mariage. « —Oh! si je croyais être écouté! — Si vous le se- « rez, monsieur! — Impossible, mon ami. —Une « fille qui n'a rien... —Elle a tout. — Qui s'ennuie « certainement au village. —S'ennuie-t-on près de « ce qu'on aime? — Elle aime, qui? ce jeune rus- « tre assez bien bâti? Elle a pu s'y attacher par « désœuvrement. — C'est ce que j'ai pensé. —Mais « si vous lui montriez dans la perspective l'abon- « dance, le luxe, la considération, au milieu des- « quels elle est née, croyez-vous qu'elle balançât « un moment? — Il ne serait pas flatteur de ne « devoir la préférence qu'à ces motifs. — A la « bonne heure; mais ce n'est pas de cela qu'il

« s'agit. Écoutez-moi, monsieur : un homme de « vingt ans ne se marie pas, ou il a tort. Il prend « une maîtresse ; il la quitte pour en quitter deux, « six, vingt, et à trente ans il se marie pour dou- « bler sa fortune, ou rétablir ses affaires. Voilà « la morale du jour, tout le monde la suit, tout « le monde s'en trouve bien, et je vous conseille « de vous conformer à l'usage.—Mais, Guillaume... « — Mais, monsieur, vous aimez mademoiselle « d'Arancey, et vous avez raison : elle est fort « jolie. Vous l'aurez, c'est tout simple ; vous vous « en lasserez, c'est tout naturel, et alors nous ver- « rons. — Je n'entends rien à ces systêmes de sé- « duction. Ils me révoltent, ils m'indignent. — « Je me chargerai seul des détails. — Et de quoi « te chargeras-tu, malheureux ? de troubler la « paix d'une famille estimable ? de tourmenter, « d'affliger la beauté, l'innocence ? Et je le per- « mettrais, moi, qui prodiguerais mon sang pour « l'arracher à un ravisseur ! — Ce sont des mots « que tout cela, monsieur ; raisonnons. Dans votre « position, vous avez à choisir de trois choses. — « Lesquelles ?—La première, et la plus sage, c'est « d'oublier mademoiselle d'Arancey. — Je ne le « puis.—Vous le pouvez, si vous le voulez. Soyez « quinze jours sans la voir, et vous n'y penserez « plus. — Je la verrai demain, je la verrai après- « demain, je la verrai aussi souvent que je le pour- « rai. — Ah ! vous ne voulez pas l'oublier ! Ve- « nons au second moyen. La séduction...—Jamais,

« jamais.—Parlons donc du troisième, le mariage.
« — Oui, parlons de celui-là. — Vous êtes sans
« fortune, ainsi que votre belle. — Hé, je le sais
« bien. — Vous attendez tout de votre oncle. Il
« est intraitable, et il n'est pas amoureux. Il hait
« M. d'Arancey, et il jettera les hauts cris au
« premier mot que vous lui direz de la demoiselle.
« — Je le crains. — Moi, je vous en réponds, et
« vous savez que quand il a prononcé, il ne re-
« vient jamais. Voyez, monsieur, si vous trou-
« vez un quatrième parti. Pour moi, je n'en con-
« nais point, et j'ai l'honneur de vous souhaiter
« le bonsoir. »

Charles passa la nuit à se tourner, à se retourner, à faire des projets, à les abandonner, à soupirer, à invoquer le ciel, et au retour de la lumière, il était irrésolu, il était pâle, défait, comme doit l'être quelqu'un qui n'a pas dormi, et qui, pendant sept à huit heures, s'est tourmenté la cervelle de toutes les manières. Pauvre jeune homme! Et nous avons tous été comme cela!

Charles s'habille lui-même : Guillaume commençait à lui déplaire. Il arrange ses cheveux devant un petit miroir, posé sur un coin de la cheminée, et il se fait vraiment peur. Il descend; tout le monde était levé, tout le monde agissait avec cet air libre et content que donne un sommeil paisible. Il rencontre Sophie et Georges. Georges, toujours Georges! disait-il entre ses dents. Cependant il salue mademoiselle d'Aran-

cey; mademoiselle d'Arancey lui rend très-poliment sa révérence ; elle prend le bras de Georges, et entre avec lui dans la laiterie. Oh ! Georges, toujours Georges ! répèteCharles à demi-voix.

Edmond a vu son hôte, et vient s'informer de sa santé. « Je ne me porte pas bien, M. Edmond.
« — Vous n'avez pas dormi ?—Fort peu.— Déjeu-
« nons, cela vous remettra. — J'en doute, M. Ed-
« mond. — Georges, Georges ! — Oh ! Georges,
« Georges... là-bas, dans la laiterie, avec mademoi-
« selle d'Arancey.— C'est que le dimanche, voyez-
« vous, Georges, au lieu de se reposer, partage avec
« notre demoiselle les petits soins du ménage, et il
« dit que cela lui fait plaisir. — Je le crois bien, par-
« bleu... ils paraissent s'aimer beaucoup ! — Oh !
« comme s'ils étaient frère et sœur. —Peut-être quel-
« que chose de plus. — Hé, peut-on s'aimer davan-
« tage ? — Que sais-je ?... si l'amour... — Jeune
« homme, vous nous faites injure. Mon fils ose-
« rait lever les yeux sur la fille de notre maître ?
« et je le souffrirais ! je permettrais qu'elle des-
« cendît jusqu'à nous ! je lui ferais payer l'asile
« que je lui ai donné ! Non, monsieur, jamais.
« D'ailleurs Georges n'a rien de caché pour son
« père, et s'il était tourmenté de cet amour-là, il
« me le confierait, pour que je l'aidasse à le com-
« battre. — Déjeunons, déjeunons, M. Edmond.
« Je pense comme vous que cela me remettra. »

En effet, le lait et les fruits, que servit mademoiselle d'Arancey, lui parurent délicieux. Rassuré

par ce que lui avait dit le vieillard, il se dédommagea de la diète de la veille. Il fut aimable, gai, spirituel. Plus d'une fois il s'aperçut que mademoiselle d'Arancey souriait à ses saillies, et, sans apprêt, comme sans effort, il devenait charmant. Bientôt la jeune personne se mêla à la conversation. Modeste, comme devraient l'être toutes les femmes, elle parlait peu; mais elle s'exprimait avec justesse, et un mot de Sophie amenait un nouveau trait de Charles. Le temps s'écoulait avec rapidité pour lui, pour la demoiselle et pour le vieillard, qui écoutait et qui souriait aussi à propos. Georges était froid, silencieux; il examinait attentivement la physionomie de son hôte, qui se développait à mesure qu'il se livrait davantage, et qui s'embellissait à chaque instant. Il soupira et dit à Sophie : « Nous dansons ce soir, et il « nous reste encore bien des petites choses à faire. « — Vous avez raison, mon cher Georges; je « m'oublie en causant, et je vous remercie de « m'en avoir fait apercevoir. » Elle sort avec le jeune laboureur, et avec elle disparaissent l'esprit et l'enjouement de Charles.

Guillaume s'était ingéré de venir servir à table. L'air mécontent avec lequel son jeune maître l'avait plusieurs fois regardé, lui fit sentir que sa morale avait déplu. Le drôle était trop adroit pour ne pas trouver à l'instant un moyen sûr de se rétablir dans les bonnes graces de Charles. La conversation était tombée depuis que mademoi-

selle d'Arancey était sortie, et M. Guillaume, usant du privilége des confidens, prit sans façon la parole. « J'ai fait un tour dans le village, dit-il « à Edmond; j'ai vu les apprêts de la fête; elle « sera vraiment jolie. Oh! répondit le bon homme, « vous n'en avez pas encore d'idée. Quand le tam- « bourin animera notre jeunesse, le coup d'œil « sera superbe. — Et vous n'invitez pas monsieur « à jouir de l'allégresse générale? — Monsieur est « accoutumé anx plaisirs brillans des grandes « villes; les nôtres sont simples comme nous. Ils « nous conviennent parce qu'ils nous suffisent. « M. Edmond, reprit Charles, vos plaisirs sont « ceux de la nature. Heureux les cœurs qui sa- « vent les goûter! et je vous assure, sans cher- « cher à me faire valoir, que j'en ai toujours fait « le plus grand cas. — Hé bien, monsieur, accor- « dez-nous cette journée, et partagez la petite fête « avec de bonnes gens. — J'en profiterai, et de « tout mon cœur. Vite, Guillaume, monte à che- « val, cours au bourg voisin, et rapporte tous les « rubans que tu trouveras. J'espère, M. Edmond, « qu'il me sera permis d'en orner les chapeaux « des jeunes gens et les corsets des jeunes filles. « — Jamais, monsieur, on ne se refuse ici qu'à « ce qui est mal, et cette marque de prévenance « plaira, sans doute, à tout le monde. »

Charles hâte, pousse Guillaume; il ne peut seller assez promptement son cheval; il ne peut être assez tôt de retour. Oh! se disait le jeune

homme, en suivant de l'œil son piqueur, qui va, qui va... oh! se disait-il, j'offrirai un ruban vert à mademoiselle d'Arancey; elle ne le refusera pas, lorsque j'en présenterai à toutes, et peut-être daignera-t-elle faire attention à la couleur.

Il rentrait dans la salle, lorsque Georges et Sophie revinrent. « Il m'a semblé voir, dit Georges, « plusieurs hommes à cheval, et je croyais mon« sieur parti. Non, répondit le bon père, monsieur « reste. Ah, monsieur reste! reprit Georges », et il soupira.

La matinée fut employée à des choses indifférentes. Sophie allait et venait. Georges ne la quittait pas d'une minute, et Charles soupirait à son tour. Il s'approchait de la demoiselle, quand les convenances le permettaient; il s'arrêtait quand il craignait de paraître indiscret ou importun. Un sourire qu'obtenait Georges ranimait ses soupçons; une caresse innocente rallumait sa jalousie; un mot affable que Sophie lui adressait le calmait aussitôt, et, lorsque midi sonna, il avait passé cent fois de l'espérance à la crainte, et de la crainte à l'espérance.

A la fin du dîner, Guillaume parut, chargé de rubans de toutes les façons et de toutes les couleurs. Georges s'échappe; il court, il vole, il revient. Il a aussi son ruban à la main. « Celui-ci, « notre demoiselle, n'est pas aussi beau que ceux « d'un monsieur; mais vous ne refuserez pas l'of« frande de l'amitié. Je l'ai pris blanc pour figu-

« rer la pureté de votre ame. » Oh! s'il aime, pensait Charles, il n'a pas, comme moi, la présomption d'espérer, et cependant il a des droits... Oh! quelle leçon il me donne!

Sophie prend le ruban de Georges d'un air satisfait; elle l'attacha à sa collerette, et Charles jeta sur une chaise le paquet que Guillaume venait de lui remettre. « Aurai-je au moins l'hon-« neur, dit-il à Sophie, de danser la première « contredanse avec vous? — Je ne puis, mon-« sieur, m'engager que pour la seconde: la pre-« mière est toujours avec Georges. » Oh! Georges, Georges, et toujours Georges, dit Charles en se tournant vers la croisée, où il fut ronger ses ongles, les yeux fixés sur un vieux colombier.

Au village, on travaille le jour et on dort la nuit. Les fêtes les plus solennelles ne changent rien à l'ordre établi. On y danse également le jour, parce qu'il faut reposer, pour être en état de reprendre le travail le lendemain, au point du jour; et puis, les jeunes villageoises n'ont pas besoin de flambeaux pour paraître fraîches, et donner de la vérité au rouge de crêpon où de vinaigre; les femmes s'embarrassent peu qu'on voie leurs rides naissantes; leurs maris ont vieilli avec elles, et elles n'ont pas le temps de chercher à plaire à d'autres. A une heure donc, à une heure après-midi, le tambourin, le flûtet et un mauvais violon se font entendre dans les rues du village.

Et vite, Georges tire ses gants de fil blanc, et

vite, Charles présente la main à Sophie. Il est trop tard, Georges. Mademoiselle d'Arancey ne pouvait, sans impolitesse, refuser le bras de l'étranger. Georges soupire en marchant à côté d'elle. Sophie le regarde ; Georges la regarde aussi, et d'un air si triste! Sophie passe son autre bras sous celui de Georges ; Georges sourit, et Charles soupire à son tour.

Le bon vieillard les suit, appuyé sur son bâton noueux. Il a pris l'habit de drap d'Elbeuf marron, à grands paniers et à paremens qui couvrent l'avant-bras, et s'arrondissent, en descendant jusqu'aux hanches ; il a la veste de basin blanc, brodée en coton rouge, dont les basques avancent et reculent alternativement, d'après le mouvement des genoux ; ses bas de laine grise sont roulés sur une culotte de velours d'Utrecht noir, et ses boucles de cuivre attachent des souliers carrés. Il marche d'un air prépondérant, parce qu'il a été marguillier, et, bien qu'il n'y ait plus de fabriques, on n'en doit pas moins des égards à un ancien dignitaire.

Ils arrivent sur la place. Le cabaretier du lieu y a porté ses tables, ses bancs, ses pots, ses verres, et une feuillette de petit vin du pays. Le pain blanc, les jambonneaux, les andouillettes flattent la vue et caressent l'odorat des sobres habitans. Sur deux tonneaux vides sont juchés les deux ménétriers, dont les accords provoquent la gaieté. Sous d'humbles toiles soutenues par

des perches, le marchand de pain d'épices, de joujoux, le petit mercier et polichinelle, appellent les chalans, que retient le galoubet. Les vieillards s'entretiennent à table, le verre à la main. L'un parle de ses campagnes, l'autre de ses jeunes amours. Les mères observent leurs filles; une agacerie, un coup d'œil lancé à la dérobée, leur font pressentir un mariage qui pourra se faire après la récolte prochaine. Les jeunes filles, les jeunes garçons se disposent à sauter, non pas pour qu'on les regarde, mais pour se divertir.

Lorsque les quatre personnages s'approchèrent du grand tilleul, les vieillards se levèrent et offrirent une place à monsieur le marguillier. Les jeunes gens des deux sexes entourèrent, pressèrent Sophie. Point de révérences, point de complimens; des marques d'intérêt, de déférence, exprimées par des bouches naïves, organes de bons cœurs. « Ah, disait Sophie à Georges, qu'il est « doux d'être aimée ainsi! Ah! mademoiselle, ré- « pondait Charles, qu'il est doux de le mériter! »

Mademoiselle d'Arancey se place avec Georges : trois couples se présentent aussitôt. On danse, on se croise, on s'embrouille, on rit, on recommence. Charles, appuyé contre le gros tilleul, suivait tous les mouvemens de Sophie : on le tire par l'habit. C'est Guillaume, chargé de ses rubans, dont il ne sait que faire. « Hé, parbleu! « lui dit Charles, distribue-les toi-même. »

Guillaume, très-connaisseur, commence par les

plus jolies; toutes refusent. Il passe aux mamans, aux jeunes gens, aux vieillards ; partout même refus; quelquefois même des marques de dédain. Sophie, à qui rien n'échappe, quitte précipitamment son danseur. « Monsieur, dit-elle à Charles, « on n'a pas ici la sottise d'avoir de l'orgueil ; « mais on s'estime ce qu'on vaut, et je vois qu'on « n'a pas cru devoir accepter du valet ce que le « maître a dédaigné d'offrir. Vous êtes un ange, « lui répond Charles; vous instruisez comme vous « savez plaire. »

Il saute sur une table, et demande à être entendu. Un cercle se forme autour de lui. Les nez en l'air, les bouches ouvertes, les yeux fixés sur lui, on écoute et on attend. « Le zèle de mon « piqueur, dit-il, lui a fait commettre une faute « que je n'avais pas prévue. J'avais demandé à « M. Edmond s'il me serait permis de parer de « ces rubans ces jeunes gens et ces demoiselles. « Encouragé par sa réponse, je me proposais de « les placer moi-même, et Guillaume n'a pas ré- « fléchi qu'en cherchant une jouissance, il m'im- « posait une privation. Permettez, mes amis, que « je vous offre ces bagatelles comme une légère « marque de mon estime. »

Charles mentait en accusant son piqueur; mais il avait une bévue à réparer. La réparation indiquée par Sophie lui paraissait d'une nécessité absolue, et on se tire d'un mauvais pas comme on peut.

A peine a-t-il cessé de parler, que les fillettes

se présentent l'une après l'autre, les yeux baissés, les joues vermeilles, et les mains croisées sur le devant du corset. Un petit marchand d'épingles avait saisi l'occasion. Monté sur une pierre, il allongeait le bras, et tenait son papier élevé à la hauteur de Charles. Charles prenait une épingle, déroulait une pièce de ruban, l'attachait; il adressait à toutes des paroles flatteuses, et pas un mot qui pût alarmer la pudeur : Sophie était là, Sophie le voyait, et, pour lui être agréable, il fallait être pur comme elle.

Aux jouvencelles succédèrent les garçons. Ils ont un air décidé, et le chapeau à la main. Tous eurent part aux largesses de Charles; tous le remercièrent, et la contredanse finie, mademoiselle d'Arancey s'approcha à son tour, appuyée sur le bras de Georges : « Tout le monde peut « faire des fautes, dit-elle à Charles; il est beau « d'avoir le courage de les réparer. N'aurai-je pas « aussi mon ruban? — Il ne m'en reste que deux, « mademoiselle; un vert... — Et un souci. C'est « ce dernier que je choisis : la couleur convient « à ma situation. Monsieur, donnez l'espérance à « Georges : dans son état on en a besoin. » Georges entr'ouvrit sa chemise. « Voici, notre demoi- « selle, celui que vous me donnâtes l'an passé : « permettez que je n'en porte pas d'autre. »

Ah! pensait Charles, l'amour ne se cache point; elle a lu dans mon ame. Si je n'ai rien à espérer, pourquoi m'avoir fait sentir mon impolitesse en-

vers ces paysans? Pourquoi me louer quand j'ai réparé une bévue? Pourquoi me demander elle-même un ruban, et l'attacher à côté de celui de Georges? Une jeune personne de seize ans donne-t-elle des conseils et des récompenses à quelqu'un qui ne lui inspire aucun intérêt! Mais la couleur de l'espérance, dont elle voulait que je parasse ce garçon!... Ah! l'espérance d'une vie moins laborieuse, d'une aisance plus marquée, voilà sans doute ce qu'elle souhaite à Georges, et, tout bien examiné, elle n'a pas d'amour pour lui.

Plein de ces idées flatteuses, Charles prend la main de mademoiselle d'Arancey, et se dispose à commencer la seconde contredanse. A l'instant, on abandonne la piquette et les petits gâteaux, et polichinelle, et le marchand de pain d'épices. Voyons, disaient les jeunes filles, comment danse ce beau jeune homme, qui donne de si jolies pièces de ruban.

Charles n'était pas ce qu'on appelle, à Paris, un beau danseur; mais il avait de la précision, et beaucoup de graces naturelles. Le désir de plaire, et le rayon d'espoir qui l'animait en ce moment, devaient donner à sa danse une expression dont l'art n'approcha jamais. Il part, et on s'étonne: léger comme zéphire, à peine effleure-t-il le gazon. Tous ses mouvemens respirent l'amour, qui se peint dans ses yeux, et un murmure d'admiration se fait entendre.

Mademoieslle d'Arancey ne se livre d'abord

qu'avec timidité; mais, électrisée elle-même par une manière de danser qu'on ne connaît pas au village, elle se laisse aller au charme qui l'entraîne. Ses yeux n'expriment que la gaieté; mais sa bouche daigne sourire, et Charles est ivre de plaisir.

Leurs bras s'entrelacent, se détachent, se cherchent, se reprennent et se caressent encore. Cent passes voluptueuses font valoir les contours de deux corps parfaits. Quelquefois ils sont à dix pas l'un de l'autre; mais pour se rapprocher avec la promptitude de l'éclair, s'unir et ne paraître qu'un. Dans une de ces passes, la bouche de Charles touche presque celle de la belle Sophie. C'est son haleine qu'il respire; c'est sa gorge naissante qu'il presse contre son sein... Un cri se fait entendre; la danse est suspendue. On regarde, on cherche... on trouve Georges étendu au pied d'un arbre. La pâleur de la mort couvre ses joues; ses lèvres décolorées sont agitées de mouvemens convulsifs.

Sophie s'élance, court, prend la tête du malheureux jeune homme, et la pose sur ses genoux. Aidée du vieux Edmond, elle le relève, elle lui aide à marcher; elle s'éloigne de la pelouse, sans adresser un mot d'excuse à Charles, sans même paraître penser à lui.

« Oh! répétait alors celui-ci, donnez l'espé-
« rance à Georges; dans son état on en a besoin!
« Quelle espérance elle voulait que je confirmasse!

« Celle de voir combler un jour l'intervalle qui « les sépare... Elle l'aime, elle l'aime, je n'en sau- « rais douter. Guillaume, rassemble nos gens; « que dans cinq minutes les chevaux soient à « l'entrée de cette place. Tu m'excuseras auprès « de M. Edmond. Tu lui diras que je crains de « le déranger dans les soins qu'il rend à son fils... « Tu lui diras... tu lui diras ce que tu croiras con- « venir...Je ne veux plus la voir, je ne la verrai « plus. »

Charles se dérobe à la multitude; il marche au hasard. Il regrette sa première tranquillité; il maudit l'amour, cet amour qui s'est si rapidement emparé de ses facultés. « Oui, ajoutait-il, oui, je « serai malheureux, parce que Georges l'a con- « nue avant moi. Il n'a pu supporter l'abandon « avec lequel elle dansait; il a succombé à sa ja- « lousie, et, pour le secourir, elle n'a consulté que « son cœur; elle a oublié cent témoins qui l'en- « vironnaient, elle a dédaigné les bienséances... « Ah! Sophie, Sophie! »

Il monte à cheval; il enfonce ses éperons dans les flancs de l'animal; il laisse ses gens bien loin derrière lui. Il arrive chez son oncle, couvert de sueur, de poussière; il dissipe l'inquiétude de M. Botte, en attribuant à la fatigue le désordre qui a dérangé tous ses traits. Il se renferme chez lui, et se jette sur un ottomane. Il y passe une partie de la nuit.

La fraîcheur du matin calme son sang en-

flammé. Il se met au lit, et le sommeil, qui l'avait fui la nuit précédente, vient, malgré lui, fermer ses paupières. Il se réveille assez tranquille, et l'idée de Sophie est la première qui s'offre à son imagination. « Je l'ai promis, dit-il, et je la ser-« virai. Je lui donnerai tout ce que j'ai, tout ce « que me donnera mon oncle. Elle sera proprié-« taire d'un bien qu'elle brûle de partager avec « Georges. Je serai malheureux toute ma vie; « mais elle ne m'ôtera pas la consolation d'avoir « contribué à son bonheur. »

Il se lève; il court chez tous ceux qui peuvent être utiles au bonhomme Edmond. Il les persuade, il les gagne. Il rassemble quelques bijoux que son oncle n'a plus l'habitude de lui voir porter; il en joint le produit à ce qu'il possède d'argent comptant. Il appelle Guillaume, il lui donne ses instructions, car pour lui, il ne verra pas mademoiselle d'Arancey, il ne veut plus la voir.

Le jour se passe sans qu'il ait rien changé à ses résolutions. La nuit vient, et il se trouve seul avec son cœur. « Ne plus la voir, disait-il, ne plus « la voir! Hé, le puis-je, bon dieu! l'effort est « impossible. » Il sonne, son valet de chambre rentre : « Qu'on m'envoie Guillaume.

« Guillaume, rends-moi le paquet que je t'ai « remis dans la journée, et demain, de grand « matin, mon équipage de chasse. — Mais, mon-« sieur... — Point de mais. — Cette demoiselle

« d'Arancey vous fera devenir fou. — Oui, fou, « c'est le mot. Sors, et obéis. »

CHAPITRE III.

Autre suite de l'exposition.

Au point du jour la trompe sonne. Les valets, les chevaux, les chiens, tout est prêt. On part, on arrive au *lancer*. « Guillaume, dit Charles, je « vais à la ferme d'Arancey. Quand on s'apercevra « de mon absence, tu feindras de croire, comme « les autres, que je me suis égaré; tu me cher- « cheras avec eux, et tu me chercheras jusqu'à « ce que je reparaisse. »

Il parcourt rapidement six à sept lieues de chemin, et, à mesure qu'il se rapproche de Sophie, il jouit du plaisir de la revoir; il éprouve le malaise d'une jalousie qui se rallume à chaque pas. Partout il a vu mademoiselle d'Arancey; partout, hélas! elle a donné à Georges des marques du plus vif attachement.

Il met pied à terre dans la cour de la ferme. La grosse Marguerite, celle qui l'a conduit dans cette chambre d'où l'amour a chassé le sommeil, la grosse Marguerite lui apprend qu'Edmond et son fils sont aux champs. « Au moins, se dit-il, je ne « verrai pas aujourd'hui ce monsieur Georges, « pour qui on affecte de tout oublier. »

Il apprend que mademoiselle d'Arancey est seule. La trouver seule était ce qu'il désirait avec ardeur, et maintenant il craint de se trouver tête à tête avec elle. Quel maintien prendre? que dire qui ne décèle un secret qu'il voudrait cacher à tout l'univers, qu'il voudrait surtout cacher à Sophie? Parler de Georges, chercher à pénétrer le secret de mademoiselle d'Arancey, ne serait pas délicat. Se déclarer, lorsque la jeune personne est évidemment prévenue en faveur d'un autre, serait un acte de démence, et le moyen de parler désormais à Sophie, sans lui parler de son amour?

Mademoiselle d'Arancey a été avertie de l'arrivée de Charles; elle s'est avancée au-devant de lui. Elle l'invite à entrer; il la suit. Elle lui montre un siége; il s'assied près d'elle, timide, muet comme il l'était le jour où il la vit pour la première fois. Combien de belles dames eussent voulu être à la place de Sophie? Quel parti une femme *usagée* tire d'un cœur absolument neuf, et qui se donne tout entier! Sophie a les mœurs pures du village; mais Sophie est clairvoyante. Tant de signes d'une passion violente ne peuvent lui échapper; mais cette passion même lui fait partager l'embarras de Charles; elle est muette comme lui.

Assis l'un à côté de l'autre, ils levaient alternativement les yeux, et les baissaient aussitôt. Charles roulait et déroulait l'oreille d'un gros chien de basse-cour, qui s'était couché près de lui. Sophie avait son joli pied appuyé sur les bar-

res d'une chaise qui se trouvait devant elle, et elle en arrachait la paille brin à brin. Quel maintien ils avaient tous deux ! Comme on s'en serait moqué à Paris ! mais à Paris, comme ailleurs, on a quelquefois tort.

Cette position ne pouvait toujours durer. Si l'un disait un mot, la conversation ne manquerait pas de s'engager. Mais qui le dira, ce mot ? Le premier est si difficile à trouver ! On s'observe, on est sur ses gardes, on tremble de se compromettre. « Monsieur ne voudrait-il pas se rafraî« chir, dit enfin Sophie ? » Et Charles tressaillit, comme s'il n'eût jamais entendu cette voix. « Oui, « monsieur doit avoir besoin de prendre quelque « chose. » A cette question si simple, Charles ne répondait rien. Il était pourtant bien facile de dire oui, ou non.

Les servantes sont occupées, et c'est Sophie elle-même qui lui verse un verre de vin. — « Ma« demoiselle, je vous remercie. — Il n'est pas très« bon, monsieur. — Excellent, quand c'est vous « qui l'offrez. — Vous êtes trop poli. — Peut-on « l'être avec vous ? — Vous me flattez, monsieur. « — Je suis vrai, mademoiselle ; quoi qu'on vous « dise de flatteur, on sera toujours loin de la « vérité. »

Mademoiselle d'Arancey arrache encore deux ou trois brins de paille, et levant ses beaux yeux sur Charles : « Je ne présume pas, monsieur, « que vous soyez venu de si loin pour me faire

« des complimens trop exagérés pour que j'y sois « sensible. — J'apporte à M. Edmond le peu d'ar- « gent dont je peux disposer. — C'est à M. Edmond « que vous l'apportez ! — Il est prudent, il est « votre conseil, il a accepté pour vous... — Et « je vous remercie pour lui. — Je n'ai encore rien « en propre ; mais j'espère, avec du temps et de « l'économie, assurer cette propriété à M. Geor- « ges. — Pourquoi à lui, monsieur? ne puis-je pas « aussi, avec du temps et de l'économie, rem- « bourser mes bienfaiteurs, et rentrer dans le bien « de mes pères ? — Pardon, mademoiselle, il vient « de m'échapper une expression déplacée, déso- « bligeante peut-être ; mais j'avoue que je ne sau- « rais m'empêcher de parler de M. Georges. — « J'en parle aussi avec plaisir, quand je ne le vois « pas, et quand involontairement je lui donne du « chagrin, je me fais un devoir de le lui faire ou- « blier. — Avant-hier, par exemple, n'est-il pas « vrai, mademoiselle ? — Oui, monsieur, avant- « hier : vous avez de la mémoire. — Oh, beau- « coup, mademoiselle. — J'en ai assez, monsieur, « pour qu'il soit inutile de me rappeler mes torts. « — Je ne vous entends plus. — Il est certaines « danses que l'usage peut autoriser dans les ca- « pitales, et qui paraissent ici déplacées, libres « même, je tranche le mot. — Qui paraissent « telles, à M. Georges, surtout. — Oui, à Geor- « ges. — Il a osé vous faire des reproches ? — Il « n'ose rien, monsieur ; mais l'état où vous l'a-

« vez vu disait tout. — Oui, tout, mademoiselle.
« — Tout le monde fait des fautes, vous disais-je
« un instant avant; vous avez effacé la vôtre; je
« me suis empressée de réparer la mienne. — Ah,
« vous êtes comptable de votre conduite à mon-
« sieur Georges? — Non, monsieur; je ne dois de
« compte qu'à moi; mais Georges souffrait... —
« Il n'est pas le seul qui souffre, mademoiselle,
« et vous ne faites rien que pour lui. — Vous me
« faites souvenir moi-même, monsieur, que je
« vous dois des excuses. — A moi, mademoiselle?
« — De l'impolitesse avec laquelle je vous ai quitté
« au milieu d'une contredanse. — Des excuses,
« des excuses! hé, non, mademoiselle, ce ne sont
« pas des excuses que je demande. — C'est pour-
« tant tout ce que je puis; c'est tout ce que vous
« pouvez attendre de moi. — Je n'attends rien...
« Je ne demande rien... Georges pour vous... le dés-
« espoir pour moi. — Remettez-vous, monsieur,
« vous oubliez les égards... — Je suis éperdu,
« égaré, hors de moi... » Et, sans pouvoir ni se
maîtriser, ni même réfléchir, Charles tombe aux
pieds de mademoisselle d'Arancey.

« Relevez-vous, monsieur, et écoutez-moi. Je
« crois devoir à mes malheurs une raison préma-
« turée, et j'ai pris ici beaucoup de la franchise
« de nos bons habitans. Je vous connais peu; mais
« je vous connais par des actions louables, et si
« je vous ai légèrement jugé... — Non, made-
« moiselle, non, je vois trop que je n'ai de droits

« qu'à votre estime; mais cette estime est fondée, « j'ose vous l'assurer. — Je ne m'armerai donc « pas contre vous d'une fierté inutile; je descen- « drai bien moins à la dissimulation ; je vais vous « parler avec franchise. Je me suis aperçue de « l'impression que j'ai faite sur vous, et j'en ai « été affligée. — Affligée, mademoiselle! vous pro- « noncez mon arrêt. Je vous salue, et je n'aurai « l'honneur de vous revoir que lorsque vos inté- « rêts l'exigeront. — Monsieur voudra bien, avant « que de partir, m'écouter un moment. — Hé, « qu'entendrais-je, mademoiselle?... — Rien de « bien satisfaisant pour vous, monsieur; mais il ne « suffit pas à une jeune personne d'être irrépro- « chable; il faut qu'on la juge ce qu'elle est, et « vous êtes du petit nombre de ceux dont je « compte l'opinion pour quelque chose. Écoutez- « moi, sans m'interrompre, je vous en prie. — « Mademoiselle, il ne m'échappera pas un seul « mot.

« — Vous savez comment je suis entrée dans « cette maison, comment j'y suis traitée. Il est « inutile de vous parler de mes sentimens envers « ces deux hommes respectables, puisque vous « avez un cœur sensible. Georges et moi, nous « avons crû ensemble, nous avons partagé les « mêmes plaisirs, et ces jeux de la première ado- « lescence ont établi entre nous une intimité à « laquelle le temps a chaque jour ajouté. Mais « Georges, plus âgé que moi, avait un sentiment

« naturel des bienséances, et ses égards, ses res-
« pects mêmes, m'ont toujours garantie de toute
« espèce de danger.

« Depuis un an, Georges est devenu triste,
« pensif, distrait, et voilà pourquoi je ne le laisse
« jamais à ses réflexions. Le travail l'occupe seul
« aux champs; ici, je m'efforce d'éloigner de lui
« des idées affligeantes, bien affligeantes, sans
« doute, puisqu'il refuse de me les confier. Son
« père n'a nul soupçon de son état, et moi je
« respecte son secret; je me suis chargée seule du
« soin, du devoir de le consoler. Il m'écoute avec
« douceur, avec reconnaissance, et souvent, assez
« souvent, j'ai ramené le calme dans son cœur,
« et la gaieté sur son front.

« Voilà, monsieur, l'unique cause de mes at-
« tentions soutenues pour Georges, de ces atten-
« tions qui vous ont donné de la jalousie, et vous
« me permettrez de vous observer que vous n'avez
« pas le droit d'être jaloux. — Il est trop vrai,
« mademoiselle; mais M. Georges peut-il l'être
« sans vous déplaire? — L'amitié, monsieur, con-
« naît aussi la jalousie. — Hé, mademoiselle, avez-
« vous pu vous y méprendre? L'autre jour, à
« souper, vous avez paru applaudir à quelques
« saillies, que vous seule m'inspiriez, et monsieur
« Georges est devenu froid, mais d'un froid af-
« fecté. Il n'a pu cacher son mécontentement,
« quand il a su que je restais à la fête; enfin, il
« s'est trouvé mal, très-mal, lorsque j'ai dansé
« avec vous.

« — Voici, à peu près, monsieur, ce qu'il m'a « dit ce matin : Le jeune homme que nous avons « reçu vous aime, notre demoiselle. — Ah! il a « aussi vu cela? — Il a vu cela, et il a ajouté : « Selon le rapport de ses gens, le jeune monsieur « sera immensément riche; mais il dépend d'un « oncle qui calculera sans doute à quelle fortune « son neveu doit prétendre. — Voilà, mademoi- « selle, des craintes bien obligeantes et bien pré- « maturées. — Cet oncle, c'est toujours Georges « qui parle, cet oncle est opiniâtre, dur même, « et le jeune monsieur paraît violent. Les obsta- « cles irriteront un amour qui ne fait que de naî- « tre. — Et qui est extrême, et qui décidera du « reste de ma vie. — Le jeune monsieur ne mé- « nagera rien; il se brouillera avec son oncle, et « vous joindrez au chagrin de vous être inconsi- « dérément attachée à lui, le regret de lui faire « perdre sa fortune. — Et comment monsieur « Georges, qui n'ose rien, disiez-vous, prononce- « t-il que mon oncle ne sera pas, comme moi, « sensible à tant de mérite, qu'il ne s'empressera « pas de réparer les torts de la fortune envers « vous? — Cela n'est pas probable, monsieur. — « Probable... Non, mademoiselle. — Georges a « donc eu raison de me parler ainsi. — Georges « a ses motifs pour m'éloigner de vous. — Nous « avons ensuite parlé de la danse, et Georges a « cru voir que vous me respectez peu. — Je ne « vous respecte pas! l'insolent! Voyez-vous,

« voyez-vous, mademoiselle, comme il cherche à « me perdre dans votre esprit! — Vous m'avez « promis, monsieur, de ne pas m'interrompre. « — Pardon, mille pardons, mademoiselle. — Si « le jeune monsieur, a poursuivi Georges, vous « respectait comme il le doit, vous aurait-il fait « faire, en dansant, ce que jamais personne n'eût « imaginé ici, ce que jamais aucune fille n'osera « s'y permettre? Toutes se sont insensiblement « éloignées, et quand j'ai vu cet éloignement, re- « marqué ce silence d'improbation, il m'a semblé « que mon cœur se brisait, et j'ai perdu l'usage « de mes sens. Voilà, monsieur, ce que m'a dit « Georges, et je ne trouve là que le langage de « la vraie, de la solide amitié. Il est certain que « si j'étais moins connue ici, si j'étais moins ai- « mée, cette malheureuse contredanse me faisait « un tort irréparable. Je me suis excusée près de « ces bonnes gens. — Près de ces villageois, ma- « demoiselle d'Arancey! — Il n'y a plus qu'une « pauvre Sophie, qui ne trouve qu'ici des amis, « des compagnes; les détails mêmes dans lesquels « j'entre avec vous, vous prouvent, monsieur, « combien je suis jalouse de l'estime de tout le « monde. — Ah! mademoiselle, qui pourrait vous « refuser la sienne? — Ceux dont je ne respec- « terais pas les usages. J'ai tout attribué de votre « part à la liberté qu'autorisent les villes; je me « suis prévalue de l'impossibilité de vous laisser « au milieu d'une contredanse; j'ai fait remar-

« quer que je n'ai pas balancé, quand je me suis « vue l'objet du blâme public. Il est pourtant vrai « que je dansais avec plaisir, avec assez de plaisir « pour ne rien remarquer, et que je n'ai cessé « que pour secourir Georges.

« — J'avoue, mademoiselle, que ces éclaircis- « semens que vous ne me deviez pas, que j'étais « loin d'attendre de vous, me paraîtraient satis- « faisans, convainquans même, si je pouvais les « concilier avec le ruban rose que monsieur Geor- « ges porte sur son cœur, avec le ruban vert que « vous lui destiniez. — Eh, monsieur, ceci est « aussi facile à expliquer que le reste. En lui pré- « sentant le ruban vert, je lui donnais à entendre « que j'espérais, ou qu'il me confierait son secret, « ou qu'il surmonterait son chagrin. Il porte le « petit ruban rose, parce que c'est moi qui le lui « ai donné; je porte aussi le ruban blanc que j'ai « reçu de lui, et si vous mettiez trop d'impor- « tance à cela, vous vous tromperiez étrangement « sur la nature de mes sentimens pour Georges. « — Est-il bien vrai, mademoiselle, est-il bien « vrai que vous ne l'aimez pas? — Dans le sens « que vous attachez à se mot, non monsieur, je « ne l'aime pas. — Vous ne l'aimez pas! ah! ré- « pétez-moi, répétez-moi encore que vous ne l'ai- « mez point. — Si je l'aimais, monsieur, je le « dirais à son père, à vous, à toute la terre, et « je ne serais blâmée que de ceux qui ne connais- « sent pas la reconnaissance. Nous avons épuisé,

« monsieur, tout ce qui peut avoir rapport à
« Georges, je vais maintenant vous parler de vous.
« Je m'estime assez pour penser qu'on ne peut
« avoir sur moi que des vues honorables ; mais
« je suis très-jeune encore, et ma situation ne
« me permet pas de penser à un établissement.
« — Tout, mademoiselle, tout, au contraire,
« semble vous presser de reprendre votre rang
« dans la société. — Personne ne peut me le ren-
« dre, monsieur. Vous-même, qui vous efforcez
« de trouver tout facile, vous oubliez le juste as-
« cendant qu'a sur vous un oncle, qui, très-pro-
« bablement, vous en conveniez tout-à-l'heure,
« n'entrera point dans vos vues, et je vous avoue
« que je me trouverais très-humiliée d'être rejetée
« par le chef d'une famille, dans laquelle je ne
« prétends pas entrer. C'est ce qui m'arrivera ce-
« pendant, si vous ne maîtrisez une impétuosité
« qui vous fait prendre l'exaltation de la tête
« pour les douces émotions du cœur. — Ah! par
« grace, ne calomniez pas ce cœur, où vous ré-
« gnez la première, et où vous régnez sans re-
« tour. — Vous ne me persuaderez pas, monsieur,
« qu'un amour de quarante-huit heures ait jeté
« de profonde racines, et qu'il soit difficile de le
« vaincre.—Mademoiselle, vous vous jugez comme
« une femme ordinaire. Malheur à qui vous con-
« naît comme moi, et qui cesserait de vous ai-
« mer! — Promettez-moi, du moins, monsieur,
« de ne pas compromettre, envers monsieur votre

« oncle, et ma tranquillité, et une sorte d'orgueil « qui, peut-être, n'est pas déplacée. Pour vous « déterminer à m'accorder ce que je vous de- « mande, je vous prie de bien entendre, de vous « souvenir que le consentement même de votre « oncle ne changerait rien à mes résolutions : elles « sont fondées sur le respect filial, et je veux que « vous les jugiez. J'ai mon père, monsieur; il « est fugitif, malheureux. Depuis long-temps je « n'en ai plus de nouvelles; mais je n'en suis pas « moins sous sa dépendance. Il a quitté la France « par attachement à des préjugés héréditaires, « que j'apprécie maintenant à leur juste valeur; « mais ces préjugés sont l'unique bien qui lui « reste; ils sont peut-être sa consolation, et je « n'ajouterai pas à ses chagrins en faisant un choix « qui ne s'accorderait point avec sa façon de pen- « ser. Je vous engage donc, monsieur, à cesser « des poursuites absolument inutiles; mais je ne « renonce pas aux services que vous rendez à « M. Edmond, et dont, par la suite, je profiterai « seule. Mon amitié en sera le prix; vous la mé- « ritez, je vous l'offre, n'attendez rien de plus. »

Qui ne croirait, en entendant parler ainsi mademoiselle d'Arancey, qu'elle a reçu de la nature une énergie (osons nous servir du mot), une roideur de caractère qui fait quelquefois des femmes estimables, mais qui est loin de les faire aimer. Notre Sophie, au contraire, douce, bonne, sensible, incapable de résister dans les choses

indifférentes, notre Sophie n'avait pas la présomption de croire qu'elle pût résister toujours à un jeune homme charmant qui disputait avec Edmond et son fils, de soins, de prévenances et de bienfaits. Elle avait développé à Charles les obstacles réels qui s'opposaient à leur union; elle s'était armée d'une certaine fierté, parce qu'elle désirait sincèrement alors que le jeune homme l'oubliât.

Cependant elle n'avait pas d'amour pour Georges, et il devenait indifférent que Georges en eût, ou n'en eût pas pour elle. Elle ne marquait pas d'éloignement personnel pour Charles; elle paraissait seulement effrayée des difficultés que lui présentait sa raison; elles disparaîtraient à mesure qu'elle serait moins indifférente, et il est très-ordinaire qu'un homme aimable anime une jolie fille de seize ans.

Tels étaient les petits calculs que faisait Charles en revenant avec son Guillaume, ou plutôt telles étaient les vraisemblances que le drôle lui faisait adopter. Il sentait que l'unique moyen de se maintenir auprès d'un maître à principes, est de flatter sa passion : c'est ainsi qu'on mène tous les hommes, et Guillaume n'était pas sot.

Charles s'était engagé sans peine à être discret avec son oncle. Si la jeune personne paraissait le craindre, Charles le redoutait bien davantage. Mais s'en tenir, avec Sophie, à la douce, mais froide amitié! C'est plus qu'il ne pouvait tenir;

c'est aussi ce qu'il n'avait pas promis. Il était mal partout où il n'était pas avec elle, et il la voyait presque tous les jours. Il fallait des prétextes. Chez lui, c'était un goût pour la chasse, qui augmentait à chaque instant, et mademoiselle d'Arancey commençait à ne plus trouver extraordinaires ces voyages si répétés. Tantôt il venait rendre compte de ses démarches officieuses; tantôt il venait annoncer un nouveau paiement; une autre fois il était indispensable qu'il se concertât avec la jeune demoiselle sur les moyens de gagner encore un mois, une décade, un jour. Pouvait-elle, sans injustice, se plaindre d'un jeune homme qui lui consacrait tout son temps, tous ses soins? On commençait par raisonner affaires, c'est dans l'ordre; mais, sans qu'on s'en aperçût, la conversation prenait une tournure sentimentale. Sophie ne laissait rien échapper de positif; mais elle écoutait, elle n'interrompait point; elle rougissait quelquefois.

Charles arrivait toujours à l'heure où Georges était aux champs. Il avait cessé de le considérer comme un rival dangereux; mais il évitait un témoin incommode, un ami sévère, qui, de l'aveu de mademoiselle d'Arancey, conservait toute son influence sur son esprit... Pauvre petite! sur ton esprit!... Et ton cœur? qui le fait battre avec cette douce chaleur? Qui excite ces soupirs que tu dérobes encore à l'amant trop passionné pour être observateur? Les lui déroberas-tu long-temps?

Le gouvernement venait de changer de forme. Il était permis d'avoir un château ; on n'était plus obligé de jeter au feu des portraits de famille, uniquement parce que ceux qu'ils représentaient avaient été nobles ; on respirait enfin. M. Botte et l'ami Horeau étaient allés à Paris pour suivre des recouvremens ; Charles était resté maître absolu chez son oncle. Il pouvait s'absenter deux jours, quatre jours, huit jours, sans rendre compte à personne, et cette occasion est de celles qu'un jeune homme amoureux ne laisse point échapper. Il part pour la ferme d'Arancey, et il a pris avec lui les ouvriers nécessaires.

Les moutons, le gros bétail sont rétablis dans leurs étables, où ils doivent se trouver mieux que dans des salons et des boudoirs. Le château est nettoyé, réparé, et les portraits de famille sont honorablement remis à leur place. Tout cela a occasioné des frais ; mais ce qui reste de bijoux au jeune homme les acquitte. Le cher oncle peut remarquer qu'on ne s'en pare plus ; il peut faire des questions embarrassantes ; il peut se fâcher sérieusement ; mais on est auprès de mademoiselle d'Arancey ; on ne doit revoir cet oncle redoutable que dans quinze jours au plutôt, et dans quinze jours on s'avisera.

Les réparations urgentes n'avaient pu se faire en moins d'une semaine. Une semaine tout entière auprès de Sophie ! Charles dirigeait tout, et il avait tant de goût, qu'il faisait recommencer

ce qui était très-bien : il craignait qu'on ne finît trop tôt. Sophie ne se mêlait de rien, parce que monsieur Charles ordonnait à merveille; mais elle était bien aise de suivre les travaux, et rien de plus naturel : c'est dans ce château qu'elle est née, c'est ce château qu'elle espère habiter un jour, et elle se disait tout bas, bien bas : c'est à M. Charles que j'en aurai l'obligation. Peut-être nommait-elle intérieurement celui avec lequel il lui serait doux de l'habiter.

Dès le matin, elle prenait d'une main son sac à ouvrage; elle portait de l'autre une corbeille d'osier, dans laquelle était le déjeuner commun. Elle s'asseyait sur l'appui d'une croisée, sur un bout de planche, sur une poignée de paille. Elle était toujours à portée de tout voir, de bien voir, et, en travaillant très-attentivement, elle ne perdait rien de ce que faisait M. Charles.

On revenait dîner, et la soirée s'écoulait comme la matinée. On voyait le beau jeune homme, on était contente; on désirait bien encore quelque chose, quoiqu'on n'en convînt pas avec soi-même. On se rappelait ces conversations expressives auxquelles on se livrait en toute liberté, lors des premières visites de M. Charles. Mais Georges le censeur trouvait le temps détestable, depuis qu'on travaillait au château; ses chevaux avaient le plus grand besoin de se reposer, et comme il fallait qu'il s'occupât, alternativement maçon, couvreur, ou menuisier, il se mêlait de tout, il gâtait tout;

mais il était là, toujours là, et son ton glacial effarouchait les amours.

Charles éprouvait des mouvemens de dépit qu'il avait peine à réprimer. Dans toute autre circonstance, il eût brusqué mille paysans ; mais celui-ci est le bienfaiteur de mademoiselle d'Arancey; il est son ami, son ami vrai; Charles ne peut se le dissimuler, et les amis de mademoiselle d'Arancey ont droit à ses égards.

Que résoudre cependant? passer des jours entiers auprès d'elle, c'est bien doux ; mais ne pouvoir lui parler que de choses indifférentes, oh! c'est bien dur! Il y a du papier, deux plumes, une écritoire chez M. Edmond, et tout cela est renfermé dans la grande armoire de noyer! En demander la clé?... il faut mieux qu'un prétexte avec Georges, et une gaucherie peut l'éclairer... Nous y voici. Le menuisier a de la pierre noire; les murs d'un corridor sont chargés d'écussons dont le papier est à demi-rongé par l'humidité; mais on peut en faire sécher un lambeau. Charles fait ses petites provisions sans être remarqué: Georges ne le suit jamais quand il s'éloigne de Sophie. On rentre, on soupe. Charles s'enferme dans sa chambre, et, pour la première fois, il ose écrire à mademoiselle d'Arancey.

Comment lui remettre la lettre, la présenter?... Charles s'aperçoit bien qu'il ne déplaît pas; il espère; mais il n'ose encore compter sur rien, et la jeune personne est rigoureusement attachée

à ses devoirs. Si elle rend la lettre en présence de Georges, ce qui est à peu près certain, celui-ci ne manquera pas d'observer qu'on n'écrit point à une demoiselle qu'on respecte, et bien que cette opinion soit exagérée, mademoiselle d'Arancey ne pourra se dispenser de s'y rendre, et peut-être elle éloignera Charles sans retour.

Cependant cette lettre est si bien tournée, elle est si persuasive, et une jeune personne pardonne si aisément les démarches hasardées que fait faire son mérite! Et puis, en amour comme en guerre, il faut bien risquer quelque chose. Le lendemain matin, en allant au château, Charles se glisse du côté de la corbeille, et Georges se saisit du bras qui porte le sac à ouvrage. Georges ne se défie de rien, et Charles n'attend qu'une occasion. Un taureau, qui ne voulait de mal à personne, marchait lourdement au milieu du chemin; Charles tourne vivement la jeune personne, et la tire derrière un buisson. La promptitude du mouvement a obligé Sophie à quitter le bras de Georges; la lettre est au fond de la corbeille, et personne ne s'est aperçu de rien.

Mademoiselle d'Arancey rit de la frayeur qu'elle a fait éprouver à Charles; Georges remarque, très-judicieusement, que le plus mauvais office qu'on puisse rendre à quelqu'un, c'est de lui inspirer des terreurs chimériques; Charles convient bonnement qu'il a eu tort. On arrive au château; on travaille une heure ou deux; on se

rassemble pour déjeuner. Sophie, sa corbeille sur ses genoux, se dispose à faire les honneurs du modeste repas. Georges, assis sur ses talons devant elle, attendait que sa main blanchette lui présentât sa portion. Charles rougit, pâlit, il détourne la tête, il est sur les épines. Il reçoit d'un air gauche son crouton et son petit fromage à la crême. Les ouvriers s'approchent à leur tour, et bientôt il ne reste dans la corbeille que la lettre d'amour.

Charles, inquiet, presque tremblant, s'éloigne, et aussitôt Georges se lève, et va, dans un coin de la chambre, se faire une table d'une vieille escabelle; Sophie retourne sa corbeille, la secoue; le papier tombe; Charles frémit. Les yeux de la fille charmante se portent par hasard sur le beau garçon; il est rouge comme l'écarlate, il indique du bout du doigt le billet, que Sophie aperçoit à la fin. Elle se rappelle la pirouette que lui a valu la rencontre du taureau, et la frayeur de Charles, qui n'était pas naturelle; elle devine aisément comment le papier est entré dans sa corbeille, et l'embarras du jeune homme ne lui laisse aucun doute sur le sujet qu'à traité l'écrivain.

Jamais jeune fille sans art, sans finesse, ne fut, en pareille circonstance, plus irrésolue que mademoiselle d'Arancey. Laisser le billet à terre, c'est le livrer à la curiosité, aux mauvaises plaisanteries du premier venu; le relever, c'est encourager Charles à de nouvelles tentatives... Le

relever et le déchirer ?... Ah! que cela serait fier! que cela serait beau! mais aussi ne serait-ce pas une marque de mépris que ne mérite pas une imprudence, car enfin, quoi de plus simple que d'écrire quand on ne peut parler? Il faut pourtant prendre un parti... On laisse échapper la corbeille; elle tombe précisément sur la lettre, et la lettre et la corbeille sont ramassées à la fois. Charles tressaille de plaisir; mais la jolie main passe derrière le dos, montre le papier en l'air, et un coup d'œil impératif ordonne à Charles de venir le reprendre. Charles répond par un autre coup d'œil si douloureux, si suppliant! Sophie est émue; elle l'est au point de ne plus réfléchir; le papier se roule entre ses doigts; elle rougit, elle baisse la vue, et la lettre est dans la pochette du tablier.

C'était beaucoup de l'avoir gardée; aussi l'aimable fille ne pensa point à y répondre. Charles était trop satisfait de ce premier succès, pour ne pas continuer. Tous les soirs il écrivait, et tous les matins on ne rencontre pas de taureau; mais on remarquait le linot sur la branche, la pêche qui se colore, un ciel pur. Georges levait la tête; Sophie, je crois, se prêtait un peu; l'officieuse corbeille recevait le dépôt précieux.

Charles se flattait qu'enfin mademoiselle d'Arancey daignerait écrire aussi, et il se plaignait intérieurement de voir chaque jour cet espoir trompé. Il se plaignait, l'ingrat! on lisait, relisait ses lettres; on les savait par cœur. Un entretien,

5.

quelque vif qu'il soit, ne laisse qu'un souvenir; des lettres restent, et la beauté naïve n'en soupçonne pas le poison. Le jour, elle les porte sur son sein; la nuit, elles reposent sous son oreiller, et toujours, toujours on s'occupe d'un homme qui écrit comme il aime. Fillettes, qui voulez conserver votre repos, votre gaieté, votre fraîcheur, brûlez, déchirez les lettres de l'amant qui vous poursuit; ne les lisez jamais, surtout si l'écrivain vous paraît aimable.

Sophie ne résistait plus au charme qui l'entraînait. Son amour était sa vie, et l'aveu, si tendrement sollicité, ne s'échappait point encore. Si Charles peut l'entretenir, elle dira sans doute ce que la pudeur lui défend d'écrire. Mais Georges ne la quitte pas, et quelquefois elle le trouve bien importun, bien fatigant; mais elle est incapable de l'éloigner par une feinte, et Charles est parti sans savoir combien il est heureux.

On ne peut pas toujours conter ses plaisirs et ses peines à l'écho; il est d'ailleurs très-commode d'avoir quelqu'un qui vous console, qui se réjouisse avec vous, qui vous conseille, qui vous aide dans vos entreprises amoureuses, et depuis que Guillaume ne prêchait plus la séduction, l'inconstance, il s'était rétabli dans son emploi de confident. Charles, à son retour, s'empressa de lui raconter très-longuement les moindres particularités de son voyage. Semblable au Géronte de Gresset, qui ne fait pas grace d'une laitue,

Charles n'oublie pas un soupir, et il n'était pas ennuyeux. C'est qu'une imagination ardente rend éloquent, qu'elle communique à tout ce qu'elle peint une véritable vie, et que ce qui est vrai, et exprimé avec grace, intéresse toujours.

Guillaume, très-familier avec les confidens de tragédie, qui n'interrompent jamais le roi, tant qu'il lui reste quelque chose à dire, et qui ne lui adressent quelques vers insignifians que pour l'exciter à ajouter quelque chose aux belles choses qu'il a déja dites, Guillaume, lorsque Charles eut cessé de parler, se recueillit, et dit, dans le *medium* de sa voix : « Je conclus deux choses de « votre récit, monsieur. La première, c'est que « vous êtes aimé. — Tu le crois, mon ami? — « Vous le croyez bien aussi. La seconde, c'est que « vous vous êtes conduit comme un enfant. — « Hé, en quoi donc, s'il vous plaît? — Partir, « sans obtenir un aveu d'une fille qui reçoit cinq « à six lettres, qui rougit en les recevant, et qui, « pour les recevoir, ne balance pas à tromper la « vigilance de cet ami qu'elle chérit, qu'elle es- « time tant! Vous n'aviez qu'à vouloir, et croyez « moi, monsieur, si les femmes n'aiment pas les « libertins déclarés, elles n'aiment pas non plus « un respect sans bornes, parce qu'il ne mène à « rien, et que toute femme sensible veut arriver « à quelque chose. Savez-vous ce qu'on gagne à « trop les honorer? on flatte plus l'orgueil que « le cœur, et on les met dans l'impossibilité de

« se rendre jamais. — Mais qu'aurais-tu fait à ma
« place? — J'aurais été deux jours sans écrire, et
« le troisième on m'eût écrit. Je n'aurais reçu
« peut-être qu'une de ces lettres qui ne disent
« rien, ou pas grand'chose; mais le premier pas
« était fait, et il n'y a jamais que celui-là qui
« coûte. — Oh! avec mademoiselle d'Arancey...
« — Mademoiselle d'Arancey est très-sage, je le
« crois; mais elle a le cœur fait comme une autre,
« et je vous en convaincrai, si vous voulez suivre
« mes conseils. — Hé, que puis-je faire de mieux?
« Depuis quelque temps je n'ai plus ma tête à
« moi. Oui, conseille-moi, Guillaume : voyons,
« que faut-il faire? — Soyez huit jours sans pa-
« raître à la ferme et sans donner de vos nouvel-
« les. Allez-y ensuite, ne vous livrez pas, voyez
« venir, et tout ira à merveille. — Être huit jours
« sans la voir! — Hé, qu'avez-vous gagné à les
« passer auprès d'elle? — Huit jours sans lui écrire!
« — A quoi vous ont mené ces lettres si tendres
« et si respectueuses? — Oh! à rien, je l'avoue.
« — Monsieur, inquiétons les femmes, c'est le
« moyen le plus sûr de les faire parler. — Trou-
« bler le repos de mademoiselle d'Arancey! —
« Eh! a-t-elle craint de vous tourmenter? Depuis
« que vous la connaissez, vous êtes dans un dé-
« lire continuel : qu'a-t-elle fait pour vous rendre
« la tranquillité? — Et si cette supercherie me
« brouillait avec elle? — N'ayez pas peur, mon-
« sieur; on a plus de peine à se défaire des fem-

« mes qu'à les avoir. — Oui, des figurantes, des...
« — Tout ce qu'il vous plaira, à la bonne heure;
« mais l'amour tient bien autrement dans un cœur
« de seize ans qui aime pour la première fois.
« Essayez de ma recette, vous dis-je, vous en
« verrez l'effet. — Mais que ferai-je pendant cette
« semaine-là? — Vous boirez, cela dissipe. — Fi
« donc! — Vous chasserez. — Je n'aime plus la
« chasse. — Vous en conterez aux fillettes du
« village. — Il n'est plus qu'une femme pour moi.
« — Hé, parbleu! allez passer cette semaine à
« Paris; vous pourrez l'employer utilement. Vous
« persuaderez à M. Botte que vous n'avez pu res-
« ter ici plus long-temps sans le voir : il est tou-
« jours bon de cajoler un oncle qui est d'âge à
« se marier encore. — Mentir à celui-là, le meil-
« leur, le plus généreux, le plus... — Jugeons
« toujours les choses par leurs résultats. Ce petit
« mensonge-là fera beaucoup de plaisir à monsieur
« Botte. — Jusqu'ici, il n'y a pas grand mal. —
« Il vous glissera un rouleau en vous disant une
« dureté, et ce sera autant de payé sur la ferme
« d'Arancey. Vous voyez bien que rien n'est plus
« innocent que mon stratagême : tout le monde
« y gagne. Allons, monsieur, en carrosse. — En
« carrosse, donc, dit faiblement Charles », et
l'astucieux confident le conduit à sa voiture.

Cette semaine si redoutée s'écoula comme les autres. De grands repas, des spectacles, des thés, l'insipide bouillotte, des femmes agaçantes, qui

flattent au moins l'amour-propre, quand elles n'intéressent pas le cœur; de l'ennui, quelque dissipation; à travers ce chaos, l'image de Sophie, qui quelquefois embellit tout; son absence, qui fait soupirer au milieu du cercle le plus brillant; tel est, en quatre phrases, l'historique de cette semaine.

Le neuvième jour Charles comptait bien partir pour la ferme. M. Botte, qui ne fait rien comme les autres, s'avise tout à coup de vouloir retourner à sa terre. La bienséance ne permet pas de laisser voyager seul un oncle qu'on a été trouver à Paris par excès d'attachement. On avait pris péniblement son parti pendant les huit jours précédens; celui-ci devait être un jour de fête!... Ah! qu'ils paraissent longs les jours perdus pour le bonheur!

On espère au moins jouir du dixième. Nul obstacle, rien de contrariant qu'une nuit éternelle. La répétition a sonné vingt fois, et le soleil ne se montre point. Ah! pourquoi les amans n'ont-ils pas à leur disposition les élémens, les astres et les cœurs?

Un faible crépuscule éclaire l'appartement de Charles, et il est debout. Il court à la chambre de Guillaume: « Tu dors, malheureux! tu dors, « et le jour va paraître »! Il le prend par une oreille, il le tire de son lit. Celui-ci va prendre un palfrenier par une jambe, et le jette au milieu de la mansarde. Le palfrenier s'habille en jurant, et se venge à grands coups, sur les chevaux, de

la manière désagréable dont on l'a réveillé. Les chevaux, pleins de feu, sautent, rompent leurs longes, et galoppent à travers la cour. Deux gros chiens, qu'on lâche la nuit, courent sur les pas des chevaux, et leur mordent les jarrets en aboyant. Le palfrenier frappe sur les uns et sur les autres, en heurlant plus haut que les chiens. Le concierge se réveille en sursaut et crie au feu. Les chevaux, plus effrayés que jamais, ruent, et s'élancent au hasard. L'un se casse le nez contre un mur; un autre se jette dans une salle basse, dont il enfonce la porte d'un coup de tête; la porte tombe avec fracas, et renverse une table chargée de bouteilles vides, qui se trouvait aux environs. Les éclats de bouteilles hachent les pieds du cheval; le cheval furieux enfonce une autre porte, et va rouler le long de l'escalier d'une cave ouverte; des cris terribles partent de ce côté, c'est partout un tumulte, un vacarme épouvantables.

Charles et Guillaume accourent; M. Horeau se met à sa croisée, et dit, avec son sang-froid ordinaire : « Voyez, arrangez cela ». M. Botte ne sait rien de ce qui se passe, et il descend bravement en bonnet de coton, en manteau de lit, et une vieille épée de deuil à la main. Il s'informe, et le palfrenier, qui a encore de l'humeur, lui apprend que ce désordre n'a eu lieu que parce que M. Charles veut aller à la chasse avant le jour. M. Botte tempête, s'emporte contre un drôle

qui ne respecte pas son sommeil; il jure qu'il se défera de son équipage de chasse, et il proteste au chasseur qu'il le relèguera dans ses herbages du Calvados. Le chasseur n'entend rien, et fait des efforts incroyables pour reprendre les chevaux. M. Botte le voit exposé aux ruades, et s'écrie : « Ce cruel enfant va se faire tuer! »

Il oublie sa colère; il ne voit pas les dangers auxquels il va s'exposer. Il s'avance au milieu de douze à quinze chevaux; prend son neveu par un bras; il l'entraîne, il le conduit à son propre appartement, l'enferme, met la clé dans sa poche, et revient donner ses ordres.

Les palfreniers, les piqueurs, les domestiques sont rassemblés. On saisit un chien par son collier, un autre par la queue, et on les rattache. Le malheureux palfrenier, auteur de ce tumulte, a jeté sa cravache dans un coin; les chevaux s'apaisent; on les prend, on les rentre dans l'écurie; on les compte, il en manque un.

Que diable est-il devenu! La porte cochère, les grilles des jardins sont fermées; il est donc dans le château. On regarde, on cherche, on écoute. Des plaintes se font entendre; elles paraissent venir du côté des caves. On allume des flambeaux; M. Botte en prend un, et veut descendre le premier. M. Horeau le retient par son manteau de lit. « Ne vous exposez pas, mon ami; laissez des-« cendre vos gens. — Hé, pourquoi mes gens, « monsieur? Par quelle raison faut-il qu'ils s'ex-

« posent plus que moi? D'ailleurs, pourquoi faire « ici l'empressé? Vous entendez bien que c'est « tout simplement un malheureux qui se plaint, « et il serait plaisant que quelqu'un disputât au « maître de la maison l'avantage du pas! »

M. Botte descend, tirant après lui le prudent M. Horeau, qui ne lâche pas le manteau de lit, et M. Botte trouve son jardinier renversé, les deux jambes prises sous un flanc du cheval. Il s'afflige, il s'écrie, il ordonne. On apporte des leviers, des cordes, et après bien des efforts infructueux, dirigés par M. Botte, qui prétend, d'après Archimède, qu'avec un levier et un point d'appui, on doit soulever l'univers; après vingt tentatives inutiles, on parvient à mettre sur pied l'homme et le quadrupède. Tous deux ont eu beaucoup de peur et fort peu de mal, ce qui me dispense heureusement d'entrer dans des détails dramatiques, tragiques, épopétiques, soporifiques, etc.

Au moyen du fumier dont on garnit l'escalier de la cave, on en fait une pente douce, que le coursier parcourt sans difficulté. Le jardinier, qui est bien aise qu'on sache comment il se trouve là, était accouru, dit-il, pour savoir la cause de tout ce bruit, et il avait été rencontré par le maudit cheval, qui l'avait entraîné dans sa chute. M. Botte, qui veut être bien servi, et qui aime à bien payer, n'entend pas que le zélé jardinier reste sans récompense; mais ce qui prouve incontestablement une providence qui permet que

tous les crimes se découvrent, à l'exception pourtant de ceux qu'elle ne découvre pas, c'est que M. Botte, en plaçant son flambeau entre deux tonneaux, pour prendre sa bourse, et démêler quelques louis d'une poignée d'argent blanc, M. Botte sent quelque chose de très-limpide et d'assez froid, qui coule en abondance dans une de ses pantoufles de maroquin vert. Il reprend son flambeau, il se baisse : un robinet fiché à une excellente pièce de Bourgogne; une grande bouteille de grès sous le robinet; le vin que n'a pu contenir la dame-jeanne, répandu dans la cave, et continuant de couler; une porte épaisse qui devait être fermée, et que, toutes réflexions faites, le cheval n'a pu enfoncer ; tout dépose contre le jardinier. « Vous aviez raison de m'em-
« pêcher de descendre, dit à voix basse M. Botte
« à l'ami Horeau. Je n'aurais rien vu; ces drôles-
« là ne m'auraient rien dit, et je ne serais pas
« obligé de faire justice. Viens ça, fripon. Pour-
« quoi voles-tu mon vin? — Ah, monsieur!... ah,
« monsieur!... — N'as-tu pas de bons gages? —
« Oui, monsieur. — Ne vends-tu pas à ton profit
« l'excédant de mes légumes et de mes fruits? —
« Oui, monsieur. — Pourquoi donc me voles-tu,
« coquin ? Sors de chez moi à l'instant. — Pardon,
« mon bon maître... pardon... — Oui, pardon;
« mais à la négligence, à la faiblesse : pardonner
« le vol, c'est l'encourager. Sors, de chez moi,
« te dis-je, toi, ta femme et tes enfans. Ce n'est

« qu'en leur faveur que je ne te livre point à la « justice. »

M. Botte remonte en jetant à droite et à gauche des regards furieux; il avait l'air de dire à ses gens : Voyez comme je sais punir, et tremblez. Il va ouvrir à son neveu, désespéré de n'être pas déja à moitié chemin de la ferme. « Vous ne savez pas, « monsieur, vous ne savez pas tout le mal qu'à « produit votre équipée? — Je me repens bien sin- « cèrement, mon oncle, d'avoir troublé votre « sommeil. — Mon sommeil, mon sommeil! c'est « bien de cela qu'il s'agit. — Quoi donc, mon « oncle, un cheval tué! — J'aimerais mieux qu'ils « le fussent tous, entendez-vous, monsieur? — « Hé, bon dieu! mon cher oncle, qu'est-il donc « arrivé? — Vous êtes cause que je suis descendu « dans mes caves, où je ne vais jamais. — Jus- « qu'ici, mon oncle, je ne vois rien d'alarmant. — « Hé, qui vous dit, monsieur, qu'il y ait de quoi « s'alarmer? — Qu'y a-t-il donc, mon oncle? — « Ce qu'il y a, ce qu'il y a, monsieur? j'ai trouvé « mon jardinier qui me volait mon vin, et il a « bien fallu le chasser. Sans votre algarade, cette « ivrogne m'eût bu une feuillette ou deux, que « mon sommelier m'eût portées en coulage, et il « faut que je chasse toute une famille, parce que « monsieur veut courir les bois avant le jour. Que « vont devenir ces gens-là? répondez-moi, s'il « vous plaît. Une femme, des enfans déshonorés, « manquant de tout, traîneront-ils dans ce canton

« leur misère et leur infamie ? Parlez, monsieur, « parlez donc... Voyez s'il répondra ! — Mais, « mon oncle, je ne sais que vous dire... — Tu « ne sais que me dire, malheureux, quand j'inter- « roge ton cœur, quand je t'excite à la sensibilité ! « — Si mon oncle voulait porter la bonté jus- « qu'à donner à ces infortunés les moyens de « s'éloigner, et d'attendre qu'ils trouvent de l'ou- « vrage... — Hé, oui, bourreau, voilà ce que je vou- « lais que tu me dises, ce que je te demande depuis « un quart-d'heure ! — Mais, mon oncle, vous êtes « d'une violence qui ne permet pas qu'on ose vous « dire ce qu'on pense. — Je suis violent, parce « que je sens avec force, parce que je m'exprime « comme je sens ! Est-ce à mon ton qu'il faut s'en « rapporter, monsieur? c'est à mon cœur. Prends « cet argent ; que ton Guillaume le porte de ta part, « de ta part, entends-tu ; qu'il le porte à la pau- « vre femme, comme un dédommagement que tu « accordes, toi, à une épouse, à des enfans inno- « cens, et qu'il ne s'avise point de prononcer « mon nom, ou je le chasse aussi. Allons, mon- « sieur, venez déjeuner. — Je n'ai besoin de rien, « mon oncle. — Pardonnez-moi, monsieur, vous « avez besoin, et vous déjeunerez. » Charles n'a- vait, en effet, aucun besoin aussi pressant que celui de revoir mademoiselle d'Arancey, et chaque instant de retard ajoutait à son supplice. « Si mon « oncle voulait, maintenant que tout est dans « l'ordre... — Quoi, monsieur, voyons? — Me

« permettre de partir pour la chasse... — Pour la « chasse ! vous pensez à la chasse, quand vous « avez sous les yeux une famille dans les larmes... « La chasse ! je vous l'interdis pour huit jours ; « je vous défends de monter pendant huit jours « aucun de mes chevaux. — Mais, mon ami, dit « le flegmatique Horeau, que voulez-vous que « fasse à la campagne un jeune homme désœu- « vré ?... — Ce que je veux qu'il fasse, monsieur ? « ce que vous devriez lui conseiller vous-même, « au lieu de me contredire. Qu'il prenne Buffon ; « qu'il lise, qu'il compare mes plantes aux gra- « vures ; qu'il travaille dans votre jardin de bota- « nique. — Mais il n'a pas ce goût-là, mon ami. « — Qu'il le prenne, monsieur, ou s'il a de l'am- « bition, qu'il acquière les connaissances qui mè- « nent aux grandes places. Qu'il étudie, par « exemple, l'esprit des lois, qu'il ne connaît point. « — Et qui vont être changées. — Et où est le « mal de connaître les anciennes ? Faudra-t-il qu'à « cinquante ans ce joli monsieur-là ait l'air d'être « né de la veille ? Au surplus, vous me rompez « la tête tous les deux. Qu'il fasse ce qu'il voudra ; « mais j'ai prononcé. Point de chevaux pendant « huit jours ; aussi bien faut-il au moins ce temps- « là pour les guérir des écorchures qu'ils se sont « faites contre les murs. — Ah ! mon ami, si c'est « là le motif qui vous détermine... — Je n'ai point « de raisons à donner ; je n'en donnerai point ; « je n'en dois à personne. Allons, et qu'on dé-

« jeune sans bouder, entendez-vous, monsieur
« mon neveu. — Moi, je ne boude pas, mon on-
« cle. — Je vous dis, moi, que vous boudez,
« monsieur; mais corbleu, vous n'y gagnerez rien.
« Vous déjeunerez, parce que je le veux ainsi. »

Il fallait céder, et faire au moins semblant de manger et de boire, sans quoi cette scène se fût prolongée jusqu'au soir. A dix heures, Charles était libre, sans en être plus avancé. Il avait encore plus de temps qu'il ne lui en fallait pour galoper à la ferme et revenir; mais point de chevaux! La défense est positive, et on ne désobéit pas à monsieur Botte. Le pauvre enfant se désolait. A toute force, il se soumettrait à huit jours de privation encore; mais laisser croire à mademoiselle d'Arancey qu'il a pu être aussi long-temps sans s'occuper d'elle; qu'il n'aime que faiblement, et armer sa fierté contre le penchant que, peut-être, elle nourrissait en secret, c'est à quoi Charles ne peut se déterminer. Il écrit avec la chaleur d'une passion trop long-temps renfermée, et il s'exprime avec la franchise d'une ame bonne et pure. Il avoue le stratagême qu'il a employé pour s'assurer des sentimens de Sophie; il s'accuse, il se repent, il demande grace.

Il remet sa lettre à Guillaume; il lui répète naïvement ce qu'elle renferme; il lui ordonne de partir à pied, et de lui rapporter une réponse telle qu'elle puisse être. « Vous voulez donc, mon-
« sieur, perdre en un instant tout le fruit de la

« contrainte que vous vous êtes imposée! Céder « une fois aux femmes, c'est vouloir être mené « toute sa vie. — N'importe, elle doit m'accuser « d'inconstance, de mauvais procédés : si je ne suis « pas aimé, qu'au moins je ne sois pas haï. Pars, « te dis-je. — Je ne partirai point. — Que signifie « cette résistance? — C'est vous qui partirez. Votre « oncle ne vous a pas traité militairement, il ne « vous a pas mis aux arrêts. — Hé, tu as raison, « mon cher Guillaume, je pars, je pars à pied. « — Non, monsieur, à cheval. — Et la défense « de mon oncle? — Et la poste voisine? — Et moi « qui ne pensais à rien de tout cela! ce que c'est « que d'être préoccupé! Mon cher Guillaume, je « ferai ta fortune un jour. — Oh! j'espère bien la « faire avant. J'ai tâté la déésse pendant notre « séjour à Paris. — Et tu as gagné? — J'ai perdu « tout ce que j'avais. — Ce n'est pas là le moyen « de t'enrichir. — Hé, monsieur, pour gagner il « faut jouer, et je ne serai pas toujours malheu- « reux; mais revenons à notre affaire.

« D'abord, déchirez-moi cette lettre, qui ne « signifie rien du tout. — Oh, bien volontiers. « — Rappelez-vous le petit plan que nous avons « concerté. — Je ne l'ai pas oublié. — Du cou- « rage dans l'exécution. — Je crois que j'en aurai. « — Il faut me le promettre. — Soit. — Ne vous « rendez point à quelques larmes. — Des lar- « mes, dis-tu, des larmes! — Oui, monsieur, « c'est le grand moyen des femmes, et il n'est pas

« de petite fille qui ne sache cela. — Et je les ver-
« rais couler de sang-froid ! — Vous en ferez sem-
« blant. — Oh ! jamais, jamais. — Restez donc ici.
« — Je veux partir. — C'est renoncer à tous vos
« avantages. — Je veux la voir, l'adorer, le lui
« dire, tomber à ses pieds, y attendre mon arrêt.
« — Allez, monsieur ; rangez-vous dans la classe
« de ces amans vulgaires que le sexe traîne pieds
« et poings liés à son char. Allez, monsieur, par-
« tez : je ne ferai jamais rien de vous. »

Tout en discourant, ils ont traversé le jardin ; ils sont sortis par une petite porte qui ouvre sur les champs, et ils vont arriver, par un détour, à la poste, qui est à l'extrémité du village. Guillaume entreprend de nouveau de ramener Charles à ce qu'il appelle les *vrais principes*. Charles ne discute pas ; il proteste qu'il ne poussera pas l'épreuve jusqu'aux larmes, et il n'oppose que son cœur aux subtilités de son confident. Il enfourche le bidet, et Guillaume le suit des yeux, en plaignant sincèrement un jeune homme qui a tout ce qu'il faut pour *rouer* les femmes, et qui s'en tient platement à un amour honnête.

Ce n'est pas que Guillaume fut un très-méchant homme. Né de parens aisés, il avait cependant reçu une éducation vicieuse, et il avait abusé de tout, parce qu'il fut maître de lui à un âge ou les passions sont à peine développées : les lois nouvelles l'ont voulu ainsi.

Ah ! si ces faiseurs de lois, au lieu de flatter et

d'étendre leur parti par des décrets absurdes, eussènt rendu celui-ci : *Nous n'entendons rien à tout cela*, *et nous levons le siége*, on eût dit : Ces gens-là ne sont pas si sots, puisqu'ils en conviennent, et au moins ils ne sont pas méchans.

Pourquoi Montesquieu, avec autant de génie, se trompe-t-il aussi souvent? Pourquoi affirme-t-il, par exemple, que les monarchies sont établies sur l'honneur, et que les républiques sont fondées par la vertu? Les républiques fondées par la vertu! Nous en savons quelque chose, citoyens républicains.

La nature de l'honneur, dit Montesquieu, chapitre VII du livre III, *est de demander des préférences, des distinctions: l'honneur est donc, par le fait même, placé dans le gouvernement monarchique.* Hé, je vois tous les jours solliciter des places au conseil d'état, au sénat conservateur, une préfecture, une ambassade : certes, ce sont là des distinctions dont on peut s'enorgueillir, lorsqu'on les obtient après les avoir méritées, et je souhaite que, dans tous les gouvernemens possibles, on ne nomme aux grands emplois que ceux qui savent au moins se conduire eux-mêmes.

Pourquoi Montesquieu... mais pourquoi Montesquieu plus qu'un autre? L'homme de génie doit-il être exempt de l'erreur qui tient à sa nature, lorsque partout on ne voit que du mal, des contradictions, des sottises?

Pourquoi, lorsque nos plaies ne sont pas fermées encore, nous occupons-nous déja de disputes théologiques?

Pourquoi mon gazetier, que je paie pour m'apprendre des nouvelles, farcit-il tous les jours sa gazette de plats sermons?

Pourquoi insulte-t-il tous les jours les déistes et les athées, qui vivent tranquilles et le méprisent?

Pourquoi les feuilles de ces imbécilles périodistes sont-elles dévorées par des béats qui prétendent à l'esprit?

Pourquoi ces gens-là, si on les laissait aller, ne deviendraient-ils pas persécuteurs?

Pourquoi inhumons-nous toujours nos morts en plein jour, comme si, pour honorer un cadavre, il était indispensable d'attrister les vivans?

Pourquoi, quand je rentre chez moi à neuf heures, des vidangeurs m'infectent-ils de leur travail dégoûtant, qui devrait ne commencer qu'à minuit?

Pourquoi, lorsque nous redevenons pieux, avons-nous l'irrévérence de tourner en ridicule le calembourg, qui a une origine si respectable? Jésus n'a-t-il pas dit : Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon église?

Pourquoi y a-t-il des gens qui préfèrent le vol ou la mendicité au travail, qui les ferait vivre honnêtement?

Pourquoi tant de fripons prospèrent-ils?

Pourquoi l'honnête homme indigent est-il méprisé de tous ceux qui sont dans l'aisance?

Pourquoi des enragés vont-ils se faire tuer à la guerre pour des souverains qui les dédaignent?

Pourquoi les souverains trouvent-ils des courtisans qu'ils abreuvent de dégoûts?

Pourquoi l'homme qui n'a besoin de rien va-t-il ramper à la cour?

Pourquoi y a-t-il des filles publiques, à qui leur métier ne vaut que de l'ignominie, de la misère et des coups?

Pourquoi tant d'hommes courent-ils après ces filles, qui font semblant de les aimer pour trente sous comme pour trente louis, lorsqu'il est si facile d'avoir une femme à soi?

Pourquoi ces filles sont-elles sujettes à une maladie honteuse?

Pourquoi la femme la plus vertueuse est-elle exposée à la gagner d'un mari libertin?

Pourquoi l'enfant en est-il infecté dans le sein maternel?

Pourquoi existe-t-elle cette maladie opposée à la multiplication de l'espèce?

Pourquoi les femmes accouchent-elles avec des douleurs affreuses?

Pourquoi, lorsqu'elles nourrissent, ont-elles des maux de sein cruels?

Pourquoi, lorsqu'elles ne nourrissent point, ont-elles des laits répandus, des cancers?

Pourquoi l'enfant nouveau-né souffre-t-il pendant six semaines, pendant trois mois?

Pourquoi périt-il en faisant des dents, dont il ne peut se passer?

Pourquoi, s'il parvient à l'âge mûr, tient-il à la vie, dont il se plaint avec raison?

Pourquoi pleure-t-il la mort de ses enfans, qui n'étaient pas nés pour être plus heureux que lui?

Pourquoi la terre produit-elle des poisons?

Pourquoi ses exhalaisons produisent-elles la fièvre jaune et la peste?

Pourquoi pleut-il dans la mer, et jamais dans les déserts de la Syrie?

Pourquoi y a-t-il de vastes contrées stériles, lorsque souvent nous manquons de pain?

Pourquoi la grêle détruit-elle, en une heure, le fruit des travaux d'un an?

J'avoue bonnement que je n'en sais rien. Mais adressez-vous au théologien du coin, il vous expliquera tout cela. Au surplus, de quoi vais-je me mêler? J'ai un amoureux à cheval, qui court, qui court... Attendons-le à la porte de la ferme, et voyons ce qui va s'y passer.

CHAPITRE IV.

Fin de l'exposition.

Mademoiselle d'Arancey avait compté les jours, les heures, les minutes. Tous les matins elle por-

tait des yeux inquiets sur la route; elle y retournait à midi, elle y retournait le soir; elle rentrait en se promettant de combattre un amour, qui faisait, dès sa naissance, le malheur de sa vie, et tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de cacher son chagrin à tout le monde, et à Georges surtout, à Georges qu'elle aimait tant!

Ce jour-là, jour remarquable, puisqu'il va décider du sort de deux petits êtres à peu près parfaits, ce jour-là, Sophie était allée, à l'ordinaire, sur le chemin, et elle était rentrée aussi triste que les jours précédens. Après le dîner, Edmond et Georges étaient retournés à leurs charrues; êtres utiles et laborieux, qui, toute l'année, arrosent de leurs sueurs une terre dont les fruits les plus beaux ne parent jamais la table du cultivateur. Sophie les avait accompagnés jusque dans la cour, où elle était restée immobile et pensive. « C'est que je l'ai vu vingt fois; c'est ici que j'ai « remarqué son trouble naissant; voilà les tou- « relles de ce château, où j'avais l'air de travailler, « quand je ne voyais que lui; où ses yeux me « disaient ce que j'avais tant de plaisir à croire, « ce que dix jours d'abandon démentent si for- « mellement; voilà le chemin où il glissait dans « ma corbeille ces lettres qui peignent un amour « si vrai, si fortement senti. Insensée! ah, ce « sont ces lettres qui m'ont perdue. » Et en disant cela, mademoiselle d'Arancey tirait de son sein la plus passionnée de ces lettres; elle la baisait,

elle la relisait; elle la baisait encore, et une larme de tendresse, de regrets, d'inquiétude, tombait sur le papier précieux.

Le lourd galop de deux chevaux résonne au loin sur le pavé; le fouet du postillon se fait entendre. Sophie doute; Charles ne vient jamais en poste. Cependant le cœur de la jeune personne est vivement agité; ses joues se colorent; la lettre est promptement remise sous le fichu discret; la charmante fille est à la porte.

C'est lui, c'est lui... on ne peut plus s'y méprendre... On respire à peine; les genoux ploient; on est obligé de s'asseoir. Charles a entrevu sa Sophie, il a doublé de vitesse; il a sauté de son cheval; il est près de ce qu'il aime. « Ah ! c'est « vous, monsieur. Voilà tout ce que Sophie peut « dire. — Plus tendre, plus empressé que jamais, « répond Charles, qui oublie toutes les finesses « de son Guillaume. — Empressé, vous, mon- « sieur ! — Et peut-être importun ? — Ah, ce « n'est plus votre défaut. — Je conçois que quel- « ques jours d'absence...—Quelques jours !... Oui, « monsieur. Au reste, vous avez vos plaisirs, j'ai « mes occupations : de cette manière le temps « passe vite. — Mademoiselle ne s'est pas aper- « çue de sa lenteur ? — Monsieur m'interroge, « je crois ? — Si vous saviez ce que j'ai souffert, « vous me trouveriez trop puni. — Prenez garde, « monsieur; vous allez me rendre compte de vos « sentimens secrets. — Je le dois, je le veux. —

« Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit qui vous y autorise?
« — Ah! vous ne prenez nul intérêt à ce que je
« pourrais vous dire? — Aucun, monsieur, je
« vous assure. — Permettez-moi cependant de
« vous rappeler, mademoiselle, que vous m'avez
« permis de vous écrire. — Moi, monsieur? —
« Vous avez daigné recevoir une première lettre...
« — L'ai-je reçue, monsieur? — Vous l'avez
« gardée, au moins. — Qui vous l'a dit? »

Les réponses sèches de mademoiselle d'Arançey ont piqué Charles; il commence à se rappeler les leçons de son confident.

« Je peux croire, mademoiselle, que vous avez
« daigné lire la première et les autres. — Parce
« que je n'ai pas fait d'éclat? Pouvais-je vous les
« rendre sans amener, entre Georges et moi, des
« explications fatigantes? — Toujours Georges,
« mademoiselle, toujours Georges! — Ah! s'il
« écrivait, lui, il n'écrirait que ce qu'il pense. —
« Comparer ma conduite à ce que j'ai écrit, c'est
« avouer que vous m'avez lu. — Vos observations
« sont dures; elles sont malhonnêtes, monsieur.
« —Ah, mademoiselle, que je suis loin d'en avoir
« l'intention! —Si vous n'aviez balbutié en m'adres-
« sant des choses que je ne devais pas entendre;
« si, à chaque mot, votre cœur n'eût visiblement
« démenti votre bouche, je ne vous reverrais de
« la vie. — Mademoiselle... en vérité... croyez...
« je ne peux... — Vous ne pouvez être faux, je
« le vois, et je m'en applaudis. Pourquoi cher-

« cher à le paraître? Pourquoi vous dépouiller
« volontairement de cette candeur, votre arme
« la plus dangereuse?... Renvoyez vos chevaux,
« monsieur, et appelez Marguerite. Il me semble
« que la conversation peut se continuer ailleurs
« que dans la rue. »

Les deux jeunes gens avaient fait jusque-là des efforts incroyables pour s'en tenir au ton froid ou piqué qu'ils trouvaient convenable à leurs petits intérêts. Ils ne pouvaient soutenir davantage ces traits mordans, plus propres à tout brouiller, qu'à produire un rapprochement, dont l'un et l'autre avaient le plus pressant besoin. Sophie prend Charles par la main, le fait entrer, lui montre un siége, et s'assied près de lui. « Il est inutile,
« monsieur, de passer le temps à dire et à en-
« tendre des choses qu'on ne pense pas; laissons
« ces puérils et vains détours, où l'esprit ne brille
« qu'aux dépens du cœur. Je n'ai qu'une question
« à vous faire; elle est de la plus haute impor-
« tance, pour moi du moins, et je vous prie de
« me répondre franchement. Vous m'avez montré
« un sentiment trop vif, pour avoir été dix jours
« sans me donner de vos nouvelles, si un motif
« que je ne démêle pas ne vous y eût déterminé.
« Je vous préviens que je ne croirai pas aux ob-
« stacles : vous n'eussiez pas manqué de m'en
« parler en arrivant. Répondez-moi, monsieur,
« comment avez-vous manqué, je ne dirai point
« à la délicatesse, mais aux plus simples bien-

« séances? Comment me suis-je attiré des procé-
« dés aussi humilians? — Mademoiselle... made-
« moiselle... c'est que... — Le motif ne vous fait
« pas d'honneur : votre embarras me le prouve.
« N'importe, parlez, je suis indulgente; mais ne
« me trompez pas, je ne le mérite point. — Vous
« n'avez répondu à aucune de mes lettres. —
« Vous savez, monsieur, que je ne le devais pas.
« — J'ai cru... j'ai cru... — Qu'avez-vous cru? —
« Que je vous... que je vous déplaisais... — Non
« monsieur, non, vous ne l'avez pas cru; je con-
« viens que vous n'avez pas dû le croire, et ce
« n'était plus le temps de m'éviter. Vous pouviez
« fuir quand l'amitié suffisait à mon bonheur;
« cette conduite eût été louable. Mais pendant
« des mois entiers, faire tout pour persuader
« qu'on aime; l'écrire d'un style enchanteur; pour-
« suivre, par des lettres brûlantes, une fille esti-
« mable, jusque dans le silence des nuits; chercher
« à exciter en elle des sentimens qu'on a feints,
« ou qu'on ne veut partager qu'un moment, voilà
« un plan tracé par la perfidie la plus consom-
« mée, et ce n'est pas à vingt ans qu'on se joue
« froidement de la bonne foi, de la tendresse et
« de l'honneur : ce plan n'est pas de vous. — Ma-
« demoiselle... je suis un malheureux. Je ne peux
« soutenir vos reproches, ni votre vue... Je pars,
« je m'éloigne pour jamais. — Vous ne partirez
« point, je vous le défends... Restez par grace,
« restez, ou rendez-moi le repos que vous m'avez

« ôté. — Qu'ai-je entendu, grand dieu! — Char-
« les, je cède au moment, à mon cœur qui m'a
« trahi cent fois, et dans lequel vous avez craint
« de lire ; je ne dissimule plus un sentiment hon-
« nête, que, malgré les apparences, je me flatte
« que vous méritez. — Je m'en suis rendu indi-
« gne. Je le mériterai, n'en doutez pas. — Ah!
« mon ami, quel mal m'ont fait votre éloignement
« et votre silence! Dix jours, dix jours entiers!...
« ingrat! et personne à qui je pusse parler de
« mon amour; personne à qui j'osasse prononcer
« librement votre nom! Vos lettres, mon cœur
« et mes larmes, voilà tout ce que j'avais... Vous
« êtes à mes pieds, Charles, vous embrassez mes
« genoux; le repentir se peint sur votre front...
« Mon ami, mon cher ami, non, l'idée de me
« tourmenter n'est pas de vous : quel est le cruel
« qui vous l'a donnée? »

Charles ne se possédait plus. Ivre d'un aveu formel, qu'il attendait cependant; pénétré, confus de la bonté de mademoiselle d'Arancey, il ne tenait que des discours sans suite, et elle écoutait, l'œil humide de plaisir. Il est si flatteur ce désordre, pour celle qui l'inspire! il est si doux de le partager!

Charles parla long-temps à son tour, et la vérité, que sollicitait, qu'attendait mademoiselle d'Arancey, s'échappe enfin de sa bouche : il a nommé Guillaume. « Voyez, lui dit-elle, lors-
« qu'il eut cessé de parler, voyez à quoi on s'ex-

« pose en plaçant mal sa confiance. Déja, par une « ruse indigne d'un amour vrai, vous vous êtes « rendu aussi malheureux que moi. Plus d'inti- « mité, je vous prie, avec des valets sans délica- « tesse, dont l'attachement servile déshonore le « maître qui en est l'objet. — Je le renverrai, « mademoiselle. — Non, mon ami, vous ne le « renverrez pas. Mais à présent que nos cœurs « s'entendent, tout doit se renfermer entre nous « deux. Confiez-moi désormais vos inquiétudes, « vos chagrins, vos plus secrètes pensées : cela « vous sera bien facile, si vous ne faites, si vous « ne pensez que ce qu'un honnête homme peut « avouer sans rougir. — Oui, je vous confierai « tout, tout sans exception, et si je m'écartais un « moment de la vertu, ce serait vous, fille cé- « leste, qui, d'un mot, m'y rameneriez. Que mon « sort est heureux, qu'il est digne d'envie! Je « trouve en vous la beauté, la sagesse, l'amour « et le bonheur. — Le bonheur! ah! mon ami, « que d'obstacles je prévois; que de peines nous « nous préparons! Je renfermerai les miennes, « j'adoucirai les vôtres, et si nous ne pouvons pas « être époux... — Nous le serons, j'en jure par « mon amour, par l'honneur, par vous. — Jurez- « moi aussi de respecter les volontés de votre « oncle, de ne pas exposer ma réputation par des « éclats indiscrets, de n'exiger jamais que je mé- « connaisse les droits d'un père malheureux. — « Je le jure à la face du ciel, et je tiendrai mon

« serment. — Je jure, moi, de n'être jamais à
« personne, si je ne peux être à vous; de vous
« aimer toute la vie, et de faire pour votre féli-
« cité, tout ce que me permettent la vertu et le
« respect filial. »

En prononçant ces derniers mots, ils étaient à genoux, les bras étendus vers le ciel, et la pureté de leurs ames brillait sur deux visages qu'embellissaient l'amour et l'innocence.

« Quel jour! mademoiselle, dit Charles en se
« levant. — Appelez-moi Sophie; je le permets,
« je le désire. — Ah! ma Sophie, quel jour! —
« Puissiez-vous n'oublier jamais ce qu'il a de
« charmes, et ce qu'il nous a coûté! — Jamais,
« non jamais il ne sortira de ma mémoire. — Ainsi,
« plus de longues absences, mon ami. — Tous les
« jours... — Oh, non, non, ce serait trop. — Ja-
« mais assez, jamais assez. — Sept lieues pour
« venir, autant pour s'en retourner! — Et qu'im-
« porte ma Sophie? — Et puis, Georges et son
« père ne manqueraient pas de remarquer que le
« seul désir de rendre service ne rend point aussi
« assidu. Ils me trouveraient déraisonnable, et le
« blâme de ceux qu'on estime et qu'on aime est
« difficile à supporter. — On peut les tromper sur
« le motif... — Oh, non, mon ami, ne trompons
« personne. — On peut au moins ne pas tout dire.
« — Et pour cela il ne faut pas donner lieu aux
« questions. — Hé bien, prononcez, réglez les jours.
« Vous aimer est mon bonheur, vous obéir est

« mon devoir. — Deux fois la semaine... — Oh,
« c'est bien peu. — Je le sens comme vous; mais
« je vous en prie, et vous ne me refuserez pas.
« — Et les autres jours? — Vous pourrez écrire.
« — Et vous répondrez? — Il le faut bien. — Et
« nous écrirons tous les jours. — Tous les jours,
« mon ami. — Guillaume portera mes lettres. —
« Je voudrais bien ne plus employer ce Guillaume.
« — Il faudra en chercher un autre, et Guillaume
« n'oubliera pas ce que je lui ai confié. — Guil-
« laume soit. — A qui remettra-t-il mes lettres?
« qui lui remettra les vôtres? — Je ne sais. — Ni
« moi. — Ah!... — Ah!... — Pourquoi ne vien-
« drait-il pas tout simplement à la ferme pendant
« qu'on est aux champs? — Tous les jours, bon
« ami? Et le berger, et le petit pâtre, qui ne
« s'éloignent jamais assez; et les filles de basse-
« cour, et les passans? — Ah! mon dieu, mon
« dieu, commment donc faire? — Ah! ah!... Char-
« les! — Hé bien? — J'ai remarqué... — Quoi? —
« Sur la route, à deux pas du château... — Ache-
« vez. — Un orme creux... — J'y suis, j'y suis.
« Guillaume y déposera mes lettres; il y trouvera
« les vôtres. — Je ne vois que ce moyen-là, mon
« ami. — Il n'en faut qu'un, ma Sophie. »

Pendant que nos aimables enfans se livraient aux épanchemens les plus doux, M. Botte pensait à la famille de son jardinier. Triste, soucieux, il faisait une partie d'échecs avec son ami Horeau, et le brusquait quand il perdait, ah, il fallait

voir. Horeau s'en vengeait en le faisant de nouveau échec et mat, ce qui ne calmait pas du tout l'humeur du cher oncle. On vient délivrer le pauvre Horeau, en avertissant M. Botte qu'il est servi. Tous deux en sont fort aises, parce que la table fait diversion à tout. Notre oncle ne crie jamais quand il mange, et le pacifique ami jouit au moins d'une heure de repos.

M. Botte entrait dans sa salle à manger; le jardinier, chargé de son modeste mobilier, sa femme, jeune encore et gentille, tenant un enfant par la main et portant l'autre à la mamelle, traversaient lentement le parterre. La mère pleurait en regardant ce château où ses enfans étaient nés, et dont elle s'éloignait pour toujours. « Ah! mon ami, dit « M. Botte, que cette femme me fait de mal! « partir ainsi avec cent écus pour toute ressource! « — Vous n'avez donné que cela : cette fois, « vous ne vous en prendrez à personne. — Hé, « morbleu, monsieur, vous savez qu'on a remis « cette bagatelle au nom de mon neveu, et un « jeune homme de vingt ans n'a pas des monts « d'or. — On pourrait ajouter quelque chose. — Et « le prétexte? car enfin il en faut un qui s'accorde « avec ma juste sévérité : le prétexte, vous dis-je, « vite, dépêchez-vous, — Ma foi, mon ami, je « n'en vois pas, — En ce cas, taisez-vous donc, « monsieur le conseiller. »

« Grace, grace, crient huit à dix domestiques « qui entrent à la fois, et tombent aux genoux

« de leur maître; grace, dit aussi Horeau, qui « voit son ami pressé du besoin de pardonner. « — Non, s'écrie avec effort M. Botte; non, pas « de grace aux voleurs. Qu'ils partent, qu'ils souf- « frent, qu'ils meurent de honte et de misère. — « Mais, mon ami, la femme et les enfans... — « Qu'on ne m'en parle point, qu'on ne m'en parle « jamais. Sortez, sortez tous, et profitez de la « leçon que vous avez devant les yeux. »

Horeau reste seul avec son ami, qui se laisse aller sur un fauteuil, et qui cache son visage de ses deux mains : « Ah! Charles, Charles, dit-il « d'une voix altérée, si tu voyais ce tableau d'in- « fortunes, quels regrets tu éprouverais! Allez « me le chercher, monsieur, qui ne trouvez pas « de prétexte; amenez-le à cette croisée; qu'il « voie ces malheureux; que ce soit sa punition. »

M. Horeau sort, et monte à l'appartement de Charles; M. Botte court à son office, qui est à l'angle du bâtiment. A un pied du plafond, est un œil-de-bœuf, uniquement destiné à renouveler l'air; aucun bâtiment en face, et la vue est bornée de tous côtés par un plant de peupliers. M. Botte monte sur une chaise, et appuie un pied sur un rayon chargé de porcelaines. Il s'accroche des deux mains au rayon supérieur; il s'élance pesamment. La planche, sur laquelle est son pied, manque sous lui, la porcelaine tombe et se brise; il reste suspendu par les mains. Il cherche avec les jambes les tasseaux qui doivent être restés

dans le mur ; il trouve un nouveau point d'appui. Hâletant, tout en sueur, il parvient de rayon en rayon jusqu'à l'œil-de-bœuf. Il peut à peine y passer la tête et un bras, et il compte bien n'être vu de personne du château.

A l'instant où il a ouvert la petite croisée, la pauvre mère tournait le coin du bâtiment. M. Botte jette à ses pieds une bourse d'or, et veut se retirer. Sa précipitation le trahit ; sa tête et son bras agissent en sens contraire. La bonne femme lève les yeux, et reconnaît son maître, qui lui fait signe de ramasser la bourse, et de ne rien dire. Elle la ramasse en effet, et retourne sur ses pas, les mains élevées vers le ciel. « Ah! mon dieu, « mon dieu ! s'écrie M. Botte, vous verrez que « la mal-adroite va venir me remercier. » Il se presse de descendre ; mais il remarque qu'il y a trois pieds au moins du parquet à la planche qu'il a culbutée. Gros et court, il n'ose risquer un tel saut. Il y a bien un marche-pied dans le fond de l'office ; mais il ne l'a pas vu en entrant ; maintenant il ne peut y atteindre : il est forcé de rester là.

Bientôt il entend du bruit dans sa salle à manger, et, semblable à un écolier qu'on prend en maraude, il se pelotonne sur sa planche. La pauvre mère, qui connaît l'intérieur du château comme les jardins, entre dans l'office, suivie de M. Horeau et des domestiques, qu'elle a instruits de l'acte de bienfaisance du maître. On trouve le

parquet couvert des débris de la porcelaine, et M. Botte juché sur une file de pots de confitures, honteux et colère à la fois de se voir ainsi surpris.

« Que me voulez-vous? crie-t-il à Horeau. Ne « puis-je prendre l'air à ce trou, sans qu'on vienne « m'y tourmenter? — Mais, mon ami, l'endroit « est singulièrement choisi. — Cela se peut; mais « je veux être singulier. — Vous seriez plus com- « modément ailleurs. — Que vous importe? moi, « je veux être ici. — Recevez au moins les actions « de graces de cette bonne femme. — Des actions « de graces, et pourquoi? — Cette bourse que « vous lui avez jetée... — Qui a dit cela? — Mais « c'est elle. — Elle a menti. Je ne donne rien à « ceux que je chasse. C'est mon neveu, sans doute, « qui lui aura jeté cela de chez lui. — Mon ami, « je ne l'y ai pas trouvé. Il est sorti depuis onze « heures du matin, reprend Guillaume. — Tu « mens fripon; je lui ai parlé il n'y a pas une « demi-heure. — Je vous assure, monsieur... — « Tais-toi, ou par la corbleu... Au reste, la bourse « ne m'appartient pas; quelqu'un la réclame-t-il « ici? Personne ne dit mot? Allez, ma bonne, « emportez ce que la Providence vous envoie, et « que votre mari pense bien que c'est à vous seule, « qui êtes laborieuse, et honnête, qu'elle a adressé « ce secours. — Oh, le bon maître! oh, le digne « maître! s'écrient tous les domestiques à la fois. « — Que me veulent encore ces marauds-là? Je « vous répète qu'il m'a plu venir prendre l'air ici,

« que je n'ai rien donné, que je ne donnerai « rien, et que j'abandonne ces malheureux-là à « leur triste sort. Allons, qu'on m'approche ce « marche-pied. »

Le marche-pied placé, M. Botte fait un effort violent pour se lever; un de ses pieds glisse, et il envoie un pot de gelée de groseille, directement sur la tête de la pauvre mère. Elle jette un cri, et tombe sur ses genoux. M. Botte ne pense plus au marche-pied; il saute, de la hauteur de l'œil-de-bœuf, pour secourir la pauvre mère. Le pied porte à faux; il se donne une entorse. Il crie à son tour comme un enragé. Tout le monde s'empresse autour de lui. « A cette femme, ma-« rauds, à cette femme, à qui j'ai cassé la tête. « Ne voyez-vous pas que j'ai seulement mal à un « pied, et tout cela, parce que M. Horeau, l'homme « réfléchi, ne sait pas trouver un prétexte. — Ma « foi, mon ami, il vaut mieux, je crois, n'en pas « trouver, que d'en imaginer de la nature du « vôtre. — En voilà assez, monsieur le raisonneur. « Qu'on porte cette femme dans le lit de mon « neveu. — De votre neveu, mon ami? — C'est le « meilleur du château, après le mien. Ce n'est « pas que je m'intéresse à cette femme, au moins, « mais j'apprendrai à monsieur mon neveu à par-« tir pour la chasse avant le jour, et à n'être pas « ici quand le dîner est servi. Qu'on appelle le « chirurgien du lieu; qu'il panse cette femme, « qu'il la visite exactement. — Mon bon maître,

« dit la femme d'une voix faible, si vous vouliez « permettre... — Quoi? — Que mon pauvre Jac- « ques me soignât pendant les premiers momens? « — Allez au diable avec vos demandes imperti- « nentes. Ne faut-il pas que je fasse guérir votre « tête, n'y suis-je pas obligé en conscience, et « parce que je suis en colère, ai-je le droit de sé- « parer la femme de son mari, les enfans de leur « mère? Qu'on me loge toute cette race dans l'ap- « partement de mon neveu; mais que je n'en « rencontre pas un individu sur mon passage, ou « corbleu... Et vous, madame ma femme de charge, « que faites-vous là, la bouche ouverte et vos « grands yeux fixés sur moi? des compresses et « de l'eau-de-vie camphrée sur ce pied-là : il me « fait un mal de tous les diables. »

On place M. Botte dans un grand fauteuil; on glisse un coussin sous son pied. La femme de charge le déchausse, et décide gravement que le secours du chirurgien est nécessaire. M. Botte réplique qu'il a l'articulation libre, et qu'un chirurgien est plus nécessaire à une tête cassée, qu'à un pied foulé. Les domestiques, les uns par zèle, les autres pour paraître zelés, insistent sur la nécessité du chirurgien. M. Botte les envoie tous *faire lanlaire;* la femme de charge finit ce qu'elle a commencé, et on approche la table à manger du grand fauteuil.

Malgré sa douleur, monsieur Botte mange de grand appétit, et, à chaque morceau il s'écrie :

« Mauvais, détestable; tout est froid, tout est « gâté, et cela, parce que M. Horeau ne sait pas « trouver de prétexte. »

Horeau prenait le seul parti qu'il y eût à prendre avec M. Botte quand il avait de l'humeur : c'était de le laisser dire, et de boire un ou deux coups de plus. « Ah ! ça, mon ami, dit-il à la fin du « repas, où voulez-vous qu'on loge votre neveu? « — Qu'il couche où il a dîné. — Vous avez rai- « son, mon ami. Un neveu qui ne fait que des « bévues, involontairement à la vérité, mais dont « les bévues ont des suites aussi désagréables, mé- « rite toute votre sévérité. Je vais défendre, de « votre part, au concierge, de le laisser rentrer. « — Et de quoi diable vous mêlez-vous? Est-ce à « vous qu'il appartient de modifier mes humeurs? « Un homme de vingt ans ne peut-il dîner de- « hors sans l'aveu de son oncle? Faut-il que je « l'aie sans cesse à mes côtés, comme une fille « s'accole à sa mère? et Dieu sait encore ce qu'y « gagnent les mères! — Ah, mon ami, soyez donc « d'accord avec vous-même. Vous me brusquez « quand je vous porte à l'indulgence; vous me « brusquez quand je vous excite à la sévérité. — « Hé, morbleu, monsieur, c'est que je suis bien « aise d'avoir une opinion à moi; que je veux, « que je prétends me conduire à ma manière, et « que je ne suis pas, ne vous en déplaise, un « homme à mener par le nez. Au reste, j'en veux « à Charles plus que jamais : j'ai été pris au tré-

« buchet quand j'ai dit que la bourse venait de « son appartement ; personne n'a été m'a dupe, « et voilà ce qui me fait enrager. — Enrager quand « on fait une action louable... — C'est bon, c'est « bon. — Une action qui vous honore dans l'es- « prit de vos gens... — Je ne veux pas qu'on « m'honore, entendez-vous, monsieur ; je ne veux « pas que ces gens-là me croient bon : ils abu- « seraient bientôt de ma bonté, et, après tout, je « n'ai besoin ni de leurs éloges, ni des vôtres. »

« — Revenons à votre neveu. — Hé bien, mon « neveu ? — Que décidez-vous à son égard ? — Je « n'en sais rien ; ne m'en parlez plus, et sonnez, « s'il vous plaît. »

Un domestique entre. « Hé bien, le chirurgien « est-il venu ? — Oui, monsieur. — Qu'a-t-il dit ? « — Rien, monsieur. — Qu'a-t-il fait ? — Il a pansé « Javotte. — Après ? — Il est parti. — Comment, « morbleu, il est parti sans me voir ! — Vous « nous avez dit à tous que vous n'en vouliez pas. « — Hé, non, maraud, je ne veux pas être pansé ; « mais cette femme, cette femme... — Si nous « avions su l'intérêt que vous y prenez... — Je ne « m'intéresse pas à elle, je le répète ; je l'ai bles- « sée par inadvertance ; mais que venait-elle cher- « cher dans mon office, lorsqu'elle devait être « sur le grand chemin ? Aussi je ne m'en inquiète « guère, et je ne parle que du chirurgien, car « enfin, quand je paie un homme, je veux savoir « s'il gagne son argent. Qu'a-t-il fait ? voyons.

« A-t-il coupé des cheveux ?—Non, monsieur. —
« Ah ! il n'y a pas de plaie à la tête ? — Non, mon-
« sieur. — A-t-il saigné ? — Oui, monsieur. — Il
« craint donc un contre-coup ? — Je ne sais,
« monsieur. — Et il n'a rien dit ? — Non, mon-
« sieur. — Et le nourrisson ? — Il ne cesse de
« pleurer. — Le chirurgien l'a-t-il visité ? — Non,
« monsieur. — Imbécile, pourquoi ne le lui as-tu
« pas dit ? — Monsieur, je n'entends rien à tout
« cela. — Animal ! un enfant qui tombe avec sa
« mère ne peut se briser un membre, n'est-il pas
« vrai ? Cours chez ce frater, ramène-le à l'in-
« stant, et fais-le courir devant toi. »

Le domestique sort. M. Botte, appuyé sur sa canne et sur l'épaule d'Horeau, gagne sa chambre à coucher, après avoir mandé son concierge, et lui avoir ordonné de l'avertir au moment où son neveu rentrerait.

En l'attendant, il eut le petit plaisir de gronder, pendant une heure, le pauvre chirurgien. Le chirurgien répétait, jusqu'à s'enrouer, que l'accident de la mère était peu de chose, et que l'enfant, qu'il venait de voir, n'avait rien. Le chirurgien parti, M. Botte querella Horeau, qui, faute de trouver un prétexte, avait failli causer mort de femme ; il querella sa femme de charge, qui, en humectant ses compresses, s'était avisée de dire un mot de son bon cœur ; enfin il s'endormit, car un bourru se lasse de gronder comme d'autre chose.

A minuit, on vient lui apprendre que M. Charles est rentré. « Qu'il paraisse », dit M. Botte. Charles, prévenu par Guillaume, s'attendait à une explication orageuse, qu'il eût bien voulu s'épargner. Il restait en dehors de l'appartement, et quand il avait avancé d'un pas, il reculait de deux. Horeau, qui avait réussi en proposant de faire coucher le neveu à la belle étoile, se promettait bien de suivre son thême, et ne disait mot.

M. Botte, ennuyé d'attendre, répéta d'une voix terrible : « Qu'il paraisse, qu'il paraisse donc, « ou, corbleu, je l'irai chercher, en dépit de « mon entorse. » Il fallut s'exécuter; Charles parut, très-embarrassé de sa personne. « Ah, vous « venez de vous promener, monsieur! — Oui, « mon cher oncle. —Et en vous promenant, avez- « vous récapitulé vos hauts faits de la journée? « — Qu'ai-je donc fait, mon oncle? — Ce qu'il a « fait! le malheureux! vous vous êtes levé avant « le jour, et à trois heures après midi, voici ce « qui était arrivé : tous mes chevaux estropiés; « mon jardinier et sa famille chassés; mes porce- « laines brisées, une femme assommée, mon pied « presque démis, et un dîner mangé froid; voilà « ce que vous avez fait ou causé, monsieur. — « J'en suis au désespoir, mon cher oncle... — Hé, « monsieur, ce n'est pas là ce que je vous de- « mande. — J'espère que votre accident n'aura « pas de suite. — Je ne vous ai pas mandé, mon-

« sieur, pour vous parler de moi; c'est de vous « qu'il s'agit. Où avez-vous passé le reste de la « journée? — Près de quelqu'un que je considère « beaucoup. — Ah, diable! et quel est ce quel- « qu'un? — C'est... mon cher oncle, rassurez- « moi, je vous prie. Votre accident... — Paix. « Quel est ce quelqu'un que vous considérez assez « pour m'abandonner au milieu de mes embarras? « — Mais, mon oncle, votre pied?... — Paix, « paix : quel est ce quelqu'un? un homme de « poids?—Non, mon oncle.—Ah, c'est une femme, « peut-être?—Mon oncle...—Oui, c'est une femme « que monsieur considère. Quelque amourette, « sans doute? — Ah, mon oncle, de quel mot « vous vous servez! — Comment, monsieur, de « quel mot je me sers? Vous aviseriez-vous d'ai- « mer sérieusement? Avez-vous étudié les fem- « mes? Vous flattez-vous de connaître le cœur « féminin, que personne ne connaît encore? Avez- « vous la présomption de croire que vous ne se- « rez pas dupe de votre profonde considération? « — Hélas! mon cher oncle, je ne me suis pas fait « toutes ces questions. — Et vous avez eu tort, « monsieur; c'est par là que doit commencer tout « homme prudent, qui rencontre femme un peu « trop jolie. Au reste, celle-ci est honnête, ou « elle ne l'est pas. Si elle est sage, il serait affreux « de chercher à la séduire; si elle ne l'est pas, « vous vous avilissez en la fréquentant, et dans « tous les cas, monsieur, je vous défends de pen-

« ser à l'amour, et surtout au mariage, jusqu'à « ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai « que quand je rencontrerai les avantages aux- « quels vous devez prétendre.

« Ah, ça, dites-moi donc à quel jeu vous avez « joué avec cette femme que vous considérez « tant? — Moi, mon oncle? — Vous, monsieur. « Vos cheveux en désordre, votre front couvert « de sueur, vos habits chargés de poussière... « Elle a de singuliers goûts, cette femme-là. — « Mais, mon cher oncle, votre pied?... —Mon pied « va bien, bourreau. A quel jeu as-tu joué? ré- « ponds. — Hé, mon ami, il n'a pas joué. — Qui « vous l'a dit, monsieur Horeau? — Regardez ce « poil collé à l'intérieur de ses bottines; monsieur « descend de cheval, et vous lui aviez défendu d'y « monter. — Je lui ai interdit mes chevaux et la « chasse. — Et il a éludé votre défense... — Que « vous importe, à vous? — Pour courir, Dieu sait « après qui. — M. Horeau, mon neveu se respecte, « et je ne conçois rien à l'acharnement avec le- « quel vous le poursuivez aujourd'hui. — Je ne « conçois pas davantage votre extrême indulgence. « — M. Horeau, il est allé dîner chez une femme « qu'il considère, et je n'interdirai pas, pour flat- « ter votre caprice inconcevable, la société du « sexe à mon neveu. Ne sont-ce pas les femmes « estimables qui forment la jeunesse? ne me l'a- « vez-vous pas répété jusqu'à satiété?—A la bonne « heure, reprit Horeau, qui voyait Charles se re-

« mettre, et, par conséquent, en état de mentir;
« mais, mon ami, vous ne connaissez seulement
« pas cette femme estimable. — Ai-je besoin de
« la connaître? Est-ce moi qui vais dîner chez
« elle? Au reste, Charles, et, pour en finir, son
« nom? — Mon cher oncle, c'est madame Duport.
« — T'y voilà pris, mon pauvre Horeau. Une
« femme de cinquante ans, qui a été belle comme
« le jour, à qui jamais on n'a connu d'amans, et
« qui jamais n'a perdu un ami. Charles, madame
« Duport mérite en effet toute ta considération.
« Va dîner tous les jours chez elle; mais couche-
« toi à l'instant, tu as besoin de repos. — Hé,
« où voulez-vous qu'il couche? vous avez mis
« cette famille dans son appartement. — Je n'en
« ai pas dix encore, où il n'y a personne, n'est-ce
« pas? — Et qui n'ont pas été ouverts depuis trois
« mois. A la vérité, un air renfermé, un peu d'hu-
« midité, la privation de ses commodités habi-
« tuelles, ne sont rien pour un homme de vingt
« ans. — Et pourquoi un homme de vingt ans
« ne prendrait-il pas ses aises, quand il peut se
« les procurer? Qu'on donne demain de l'air à
« tous mes appartemens, et que ce soir on réta-
« blisse mon neveu dans son lit. — Et la famille
« du jardinier? — La femme n'a qu'une légère
« contusion, on les reconduira chez eux. — Et,
« comme une légère contusion n'empêche point
« de marcher, demain, au point du jour, ils s'é-
« loigneront d'ici. — Demain... demain... Mais

« qu'a-t-il donc ce chien d'homme-là ? Mon jar-
« dinier a commis une faute ; je l'ai puni. — Et
« vous avez raison. — J'ai failli casser la tête de
« sa femme... — Oui, vous avez failli. — J'ai dû
« la faire soigner. — Hé bien, vous l'avez fait. — Son
« mari n'a pas manqué depuis. — Je le crois bien ;
« il n'en a pas eu le temps. — Le punirai-je deux
« fois pour une seule faute ; le chasserai-je deux
« fois en vingt-quatre heures ? — Je vous vois ve-
« nir, vous allez le garder. — Et vous-même,
« vous m'en pressiez tantôt ! — La compassion
« m'avait saisi. — Elle me saisit à mon tour, qu'a-
« vez-vous à dire ? — Bien des choses. — Horeau,
« je ne suis pas content de vous. Je suis brusque,
« je suis dur ; j'ai besoin de quelqu'un qui me
« calme ; vous l'avez fait jusqu'à ce moment, et
« ce soir vous cherchez à m'animer contre tout
« ce qui m'entoure. »

M. Botte, un peu confus de revenir ainsi, donne, en hésitant, ses ordres à sa femme de charge. Il les colore des prétextes les moins gauches qu'il peut trouver, et nous savons qu'il n'est pas heureux en prétextes. La femme de charge, à qui Horeau a fait signe, sort sans louer son bon maître, selon sa coutume. Le bon maître la rappelle : « Que demain toutes les clés soient chan-
« gées, et que personne n'insulte ce drôle-là : il
« a été assez humilié. Bonsoir, M. Horeau. Vous
« venez de jouer un fort sot personnage. »

Horeau et Charles, se retirèrent très-satisfaits

d'un double dénouement dont ils n'eussent osé se flatter. Horeau fit à Charles quelques représentations amicales sur l'inconvenance du moment qu'il avait choisi pour courir la poste, et il fut dormir paisiblement. Charles, moulu d'avoir couru à toutes selles, se coucha de son côté, en se promettant bien de revoir au plutôt madame Duport. M. Botte s'endormit en réfléchissant à ce qui s'était passé pendant la soirée. Tout ce qu'avait dit Horeau lui était revenu à l'esprit, et, le lendemain matin, il l'envoya chercher.

« Monsieur, vous m'avez joué hier au soir. — « Moi, mon ami ? — Vous, monsieur. Vous êtes « évidemment sorti de votre caractère, et vous « avez affecté de toujours dire non, pour m'a- « mener à toujours dire oui. Cela ne vous réussira « plus, je vous en avertis ; d'abord, parce que je « suis sur mes gardes, et ensuite, parce que je « vous prie très-expressément de ne jamais user de « ces petits moyens, qui détruisent la confiance, « déshonorent l'amitié, et me donnent à moi l'air « d'un sot. — Ah, mon ami! — Oui, monsieur, « l'air d'un sot. Que voulez-vous qu'on pense « d'un homme qui veut, et ne veut plus ; qui pu- « nit et qui récompense ? Souffrez que je sois « moi, promettez-moi d'être toujours vous, tou- « jours calme, toujours bon, ou rompons dès ce « moment. — Rompre, mon cher Botte, rompre « une amitié de trente ans ! — Je sais ce qu'il « m'en coûterait ; ainsi pas d'observations. —Vous

« ne le pourriez pas plus que moi, mon ami. —
« Hé, non, je ne le pourrais pas; mais cela vous
« autorise-t-il à me traiter comme un Géronte
« de comédie? — J'en suis fâché, bien fâché, mon
« ami, et cela ne m'arrivera plus. — Tu me le pro-
« mets? — D'honneur. — N'y pensons plus, et
« déjeunons. »

Pendant quinze jours ou trois semaines, il ne se passa rien que de très-ordinaire au château. M. Botte, en faisant, par-ci, par-là, quelque bien, criait à son ordinaire. Horeau, fidèle à sa promesse, ne cherchait à l'apaiser qu'en combattant ses idées, ce qui le faisait crier plus haut, et je crois qu'il serait mort d'ennui, si on eût cessé de le contredire.

Charles, lui, n'avait plus qu'une occupation, d'écrire à mademoiselle d'Arancey, ou de l'aller voir. Toujours plus chéri, parce qu'on le connaissait mieux, il s'attachait aussi tous les jours davantage. Il ne voyait, ne pensait, ne rêvait que Sophie. Il relisait, il commentait ses lettres; il les trouvait toutes charmantes, et elles l'étaient en effet, parce qu'elles étaient l'ouvrage du cœur, et que l'esprit n'y entrait pour rien. Une seule phrase lui faisait mal, et il s'y arrêtait malgré lui, bien qu'elle se répétât tous les jours. « Ah! mon
« cher ami, que d'obstacles je prévois! Que de
« peines nous nous préparons! »

Cependant le temps passe, à travers ces alternatives de plaisir, de craintes, d'espérances. On

était arrivé, sans trop savoir comment, à l'époque des mille écus empruntés à dix personnes, et à la grande colère de l'oncle, ainsi que je vous l'ai appris dans mon premier chapitre.

Ah! mon cher ami, que d'obstacles je prévois, que de peines nous nous préparons, écrivait encore ce jour-là mademoiselle d'Arancey, et Charles jugea, en soupirant, que l'accomplissement de la prophétie pourrait commencer le lendemain. Que dirait, que penserait monsieur Botte, qui s'entêterait à aller dîner chez le bon fermier, qu'il voulait connaître, que dirait-il, en trouvant là une belle demoiselle, que son neveu connaissait sans doute, et dont il ne lui avait pas parlé? A la première surprise, succéderaient les questions sur le nom, la fortune, les qualités de l'esprit et du cœur. Ce n'était pas le dernier article qui embarrassait Charles; mais les deux premiers! et ces paroles si redoutables qui revenaient à sa mémoire: « Je vous défends de penser à l'amour, « et surtout au mariage, jusqu'à ce que j'aie prononcé, et je ne prononcerai que quand je ren« contrerai les avantages auxquels vous devez « prétendre. » Ces mots étaient désespérans.

Le pauvre jeune homme passa une partie de la nuit à réfléchir, à imaginer, et à se plaindre; enfin, il écrivit à mademoiselle d'Arancey. Il lui annonçait l'étonnante visite qu'elle allait recevoir. Il ne lui donnait aucun conseil; il laissait tout à sa prudence, et quelque chose qui arrivât, il jurait amour éternel.

Il réveilla Guillaume, avec beaucoup de précautions cette fois; il lui dit de sortir doucement, de prendre un bidet de poste, d'aller à toutes jambes, et de remettre directement sa lettre à mademoiselle d'Arancey, Georges fût-il encore à la ferme, car enfin, comme l'observait Charles, il fallait bien que tôt ou tard M. Georges s'accoutumât à voir mademoiselle d'Arancey être aimée et aimer à son tour.

CHAPITRE V.

La curiosité, la pièce curieuse.

Le lendemain, M. Botte, toujours impatient, s'est levé de grand matin, c'est-à-dire, à sept ou huit heures. Comme il n'est pas prudent de se mettre en route avec un estomac vide, il avait ordonné la veille un succulent déjeuner. Sa calèche, attelée de quatre chevaux, était prête dans sa cour, et bien qu'il dînât à merveilles avec des œufs, de la franchise et de la gaieté, ainsi qu'il l'avait dit à son neveu au commencement de cette histoire, il avait fait emplir le coffre et la cave de la calèche de viandes froides et d'excellent vin.

Charles, très en peine de ce qui se passerait à la ferme, avait prolongé le déjeuner, ce qui n'était pas difficile, en osant contredire M. Botte une fois ou deux, et Charles l'osa. Mais comme on ne peut pousser loin la contradiction avec son oncle, et que l'oncle le plus gourmand, ou

le plus gourmet, finit par quitter la table, M. Botte se leva. Il fallut que Charles le suivît, et Horeau ferma la marche avec l'insouciance d'un homme à qui il est égal de filer sa vie à droite ou à gauche; qui ne se trouve jamais parfaitement bien; mais qui ne se déplaît nulle part.

Comme on ouvrait la portière, M. Botte vit sortir de chez le concierge un homme chargé d'une grande caisse. Il demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était un pauvre diable qui vivait en montrant ce qu'il appelait la *Pièce curieuse ;* qu'il l'avait fait voir à tous les gens de la maison, et que sa *curiosité*, qui ne ressemblait à aucune de celles qu'on voit sur les quais de Paris, lui avait valu le souper, et un coin sur la soupente du concierge.

« Hé voilà, se mit aussitôt l'homme à crier en « faux-bourdon, voilà la curiosité, la pièce cu- « rieuse! Voyez, mes bons messieurs, voyez, vous « y reconnaîtrez plus d'un original. — Vraiment, « nous y reconnaîtrons plus d'un original? reprit « M. Botte. — J'en ai bien reconnu, moi, mon- « sieur, poursuivit le cuisinier. Ah, voyons cela, « dit Charles, qui espérait que la curiosité ferait « manquer le dîner; voyons cela, dit Horeau, qui « sentait le besoin d'être réveillé par quelque « chose de piquant; hé bien, voyons cela, dit « M. Botte. Nous arriverons une heure plus tard, « voilà tout. »

Charles tire sa montre. Il est onze heures. La pièce curieuse peut durer jusqu'à midi; on a sept

lieues à faire ; on n'arrivera guère qu'à quatre heures. On aura dîné chez le père Edmond ; mademoiselle d'Arancey, qui aura eu tout le temps de se consulter, sera dans le village, ou au moins dans sa chambre. Rien ne l'obligera à paraître, et peut-être n'en parlera-t-on pas.

On rentre au château. L'homme à la curiosité monte pesamment l'escalier, et gagne l'appartement, dont le parquet résonne sous ses souliers ferrés. Il ouvre son pied pliant ; établit dessus la précieuse caisse ; démasque ses verres d'optique ; enferme nos trois messieurs, assis derrière son rideau tournant, et se dispose à commencer.

« Hé, regardez bien, messieurs, la curiosité,
« la pièce curieuse. Voilà d'abord le soleil et la
« terre... Que le diable t'emporte, dit M. Botte,
« cela commence comme la Lanterne magique.

« Voilà le soleil et la terre, non pas tels qu'on
« les a toujours vus, mais tels qu'ils doivent être
« désormais. Voilà le soleil plat comme un fro-
« mage de brie, et brun foncé, parce qu'il n'est
« pas lumineux. Le voilà sur son char, tiré par
« douze chevaux, au lieu de quatre, en raison de
« l'augmentation d'espace qu'il est condamné à
« parcourir dorénavant. Voilà la petite terre,
« pour qui seule tout a été fait, qui ne ressem-
« ble pas mal à un fromage de Neuchâtel, et voilà
« le grand homme qui a rêvé tout cela (1). Le

(1) L'auteur du *Tableau de Paris.*

« voilà arrivé au bord de son plateau, et, ne pou-
« vant plus faire un pas sans rouler dans le vide,
« il attache une échelle de cordes, afin de des-
« cendre en sûreté chez les Antipodes.

« Passons à des sujets moins relevés.

« Regardez, messieurs, le bas du tableau. Voilà
« un grand homme sec, fardeau inutile de notre
« globule; il ne possède au monde qu'un habit
« rapé, mais assez propre. Il dîne où l'on veut
« le recevoir, et il se plaint quand on ne lui fait
« pas grande chère. Il emprunte à tout le monde,
« n'a jamais rendu, et se fâche quand on ne lui
« prête pas.

« Près de lui sont des voleurs qui cherchent à
« s'introduire chez un riche marchand. Plus ha-
« bile qu'eux, il a volé ses créanciers. Il est parti
« pour Londres avec sa caisse, et n'a pas même
« daigné déposer son bilan.

« Cet autre, qui crève d'embonpoint, s'est pro-
« digieusement enrichi au moyen de trois ban-
« queroutes. La quatrième fut si scandaleuse, que
« la justice a été forcée de s'en mêler.

« Regardez cette belle dame qui se baigne dans
« de l'eau de rose. Elle va courir Paris à demi-
« nue; elle entendra, sur la modestie, un sermon
« qui ne lui fera pas mettre un fichu; elle gagnera
« un rhume qui ne lui fera pas mettre un jupon;
« elle jugera de l'opéra nouveau, quoiqu'elle ne
« se mêlât ni de musique, ni de vers à la place
« Maubert, et ce soir elle couchera avec son co-

« cher, parce que son mari fait le bel esprit, et « qu'elle ne sait que répondre quand on ne lui « parle pas en jurant.

« Faites attention à cette autre femme qui se « désespère. Elle a dix-huit ans, et elle est jolie « comme les amours. Son mari s'est noyé, après « avoir perdu au jeu sa dot, ses diamans, et même « ses dentelles. On croit qu'elle mourra du cha- « grin, non d'être ruinée, mais d'avoir perdu ce « mari dissipateur. Qu'elle est bonne! n'est-ce « pas, mesdames?

« Que dites-vous de cette jeune personne « pleine de candeur? elle introduit son amant « chez elle, et sa conscience est tranquille, parce « que, dit-elle naïvement, il lui a fait une pro- « messe de mariage. Tant pis pour lui s'il la « trompe.

« Voyez ce pauvre homme qui est tombé en « apoplexie, et qu'une saignée guérirait. Il n'a « jamais voulu se marier. Il n'a auprès de lui que « des domestiques qui le laissent mourir; qui « emportent tout ce qu'il a de précieux, et qui « ameuteront ensuite les voisins à force de san- « glots.

« Diable! diable, dit M. Botte, en se frottant « l'oreille. — Donnez de votre vivant, lui dit tout « bas Horeau. — Je n'ai pas besoin de vos con- « seils, monsieur. Poursuis, l'homme à la pièce « curieuse.

« Changement de tableau; suite des bigarrures « de l'esprit humain. Remarquez cette vieille qui « rentre chez elle, un gros sac d'écus sous le bras. « Elle marie des jeunes gens ruinés à de riches « veuves imbéciles, et elle fait tomber tous les « bureaux qui annoncent, aux coins des rues, les « femmes lasses du célibat, que les buralistes n'ont « jamais vues; mais c'est ainsi qu'en parlant de « ses bonnes fortunes, aussi brillantes qu'imagi- « naires, on tente une beauté facile de se faire « inscrire sur la liste, et c'est ainsi qu'à force de « vanter son baume, on tente les passans de s'em- « poisonner. C'est ainsi, enfin, qu'en placardant « l'immoralité, on espère gagner de l'argent, en « effaçant ce qu'il nous reste de morale.

« Voyez-vous ces braves *remplaçans* qui em- « mènent une femme aux crins noirs, à l'œil ha- « gard, à la bouche écumante? c'est une tireuse « de cartes qui faisait effrontément distribuer son « adresse sur le Pont-Neuf; qui levait des impôts « assez forts sur les cuisinières, qui les reprenaient « au marché; sur les femmes galantes, qui savaient « bien où les reprendre; sur les dévotes, à qui « leur religion défend d'interroger les sorciers; « sur les imbéciles de toutes les classes, qui sont « nés pour être dupes, mais qu'il n'est pas per- « mis de voler.

« Observez cet homme qui paraît si content de « lui. Il a une femme aimable, des enfans inté-

« ressans. Il les laisse mourir de faim, pour en« tretenir une fille qui le trompe et se moque de « lui, selon l'usage.

« Regardez cette autre fille qui trompe, tout « différemment. Elle vante à toutes les jeunes per« sonnes la pureté et les avantages du célibat, et « depuis quarante ans elle pleure, en secret, sur « sa virginité, qu'elle a encore, parce que per« sonne ne lui a proposé de s'en défaire.

« Que pensez-vous de cette femme, qui a es« sayé de tout, et qui aime tant son chien, qu'elle « ne conçoit pas qu'on puisse aimer les hommes?

« Et celle-ci, qui n'ose pas dire qu'elle préfère « son chat à son mari et à ses enfans; mais qui « caresse le chat et qui rudoie les autres?

« Ah! ah! ah! regardez bien ce tableau-ci.

« Aux pieds de ce prêtre, que vous voyez là« bas dans le coin, est un homme qui ne croit « pas en Dieu, et qui va publiquement à confesse, « par esprit de parti.

« Dans cette chambre meublée, avec une sim« plicité recherchée, est un vieux docteur en Sor« bonne, qui ne peut reconnaître de gouverne« ment que celui qui se soumettra à la thiare. Il « a rayé de l'Évangile : *Rendez à César ce qui « appartient à César,* et il a substitué à ces mots : « *Rendez à l'église ce qui appartenait à l'église.* « Il est rentré en France clandestinement, il ne « veut pas jurer; il espère obtenir la palme du « martyre, et il est malade de peur d'être arrêté.

« Voyez ce troupeau de brebis saintes, ces béa-
« tes qui s'empressent autour de son lit, qui rem-
« plissent son buffet de provisions, et sa bourse
« d'argent.

« Voyez celles qui font *queue* à la porte, et
« qui ne peuvent pénétrer dans la chambre du
« saint homme, qu'elles révèrent, parce qu'il n'y
« a que ses messes de bonnes, s'il y en a.

« Voyez le cher homme qui s'endort, et qui
« rêve voluptueusement qu'il est grand inquisi-
« teur en France, et qu'il fait brûler à petit feu,
« non les ennemis de la religion, mais ceux des
« prérogatives du clergé.

« Cette jeune dame qui repose mollement sur
« l'édredon, n'est pas dévote du tout. Elle est
« attaquée d'une insomnie, et, par une profana-
« tion condamnable, elle a pris une des homélies
« du révérend père ***, et elle a ronflé au com-
« mencement de la troisième page.

« Près d'elle, au bout de ma baguette, est le
« révérend père en personne. Athée, ou peu s'en
« faut, avant la révolution; bonnet rouge pendant
« la terreur; enfin, royaliste et capucin, le voilà
« traduisant le Psautier de David, pour la com-
« modité de ceux qui ne savent pas le latin. C'est
« dommage : il avait du génie.

« Celui que vous voyez en chaire est un fa-
« meux prédicateur. Il n'annonçait que le dieu
« des vengeances, quand le clergé était riche et
« puissant; il ne prêche que le dieu des miséri-

« cordes depuis qu'il a besoin de tout le monde :
« il est toujours bon d'avoir deux poids et deux
« mesures.

« Celui que vous voyez sous la chaire, en ha-
« bit brodé d'argent, est un homme sans vices
« et sans vertus. Affable et doux envers tout le
« monde, il est parvenu à la tête d'une adminis-
« tration, sans presque s'en mêler. Il ne mécon-
« naît encore aucun de ses anciens amis ; mais il
« ne fait rien pour eux, parce qu'il craint d'user
« son crédit, et il en a besoin pour se maintenir.

« Cet autre, qui est à côté de lui, va au ser-
« mon comme au spectacle ; on le trouve partout.
« Il a la réputation de connaître particulièrement
« tous les gens en place. Il suit, dans les bureaux,
« toutes les affaires bonnes ou mauvaises de ceux
« qui ont de l'argent à perdre. Il tient ainsi une
« maison et une bonne table, où il admet quel-
« quefois des cliens qui ont manqué l'avance-
« ment ; mais à qui il fera indubitablement obte-
« nir une gratification.

« A un autre, messieurs, à un autre ; hé, hé, hé !

« Voilà d'abord un plaideur qui, pour un ca-
« pital de trois cents livres, compte six cents
« francs à l'huissier, au greffier, à son avoué, et
« rien aux juges, parce que la justice est gratuite.

« Regardez ce gros papa. Il a volé quatre mil-
« lions à la république, et il pense sérieusement
« à se réconcilier avec le ciel, qui redevient à la
« mode comme les chapeaux à trois cornes. Il va

« doter deux pauvres filles, à chacune desquelles
« il a fait un enfant.

« Un coup d'œil à cet imprimeur. Il s'enferme
« dans un cabinet dont il laisse la croisée ouverte.
« Vis à vis demeure un officier de paix, et l'im-
« primeur affecte de travailler avec précaution.
« Il est ruiné, et il imprime un libelle contre le
« gouvernement, pour en obtenir du pain à la
« Guyane ou ailleurs.

« Dans ce corps-de-garde, on retient un homme
« qui allait chercher l'accoucheur pour sa femme
« en travail d'enfant, et qui a oublié sa *carte.*
« L'officier, Bas-Breton entêté, prononce que la
« femme n'accouchera que lorsque le mari aura
« été réclamé.

« Dans cette prison, repose un homme qui a
« divorcé trois fois, et qu'on a convaincu d'avoir
« épousé une cinquième femme sans avoir léga-
« lement chassé la quatrième. Son voisin a très-
« légalement divorcé; mais il est redevenu amou-
« reux de sa femme. Or, comme il s'était marié
« à l'église, et que, selon cette sainte mère, le
« mariage est indissoluble, il a prétendu être tou-
« jours le mari de sa femme, et agir en consé-
« quence. La pauvre femme s'était remariée, et,
« pour tout concilier, elle consentait à vivre avec
« ses deux maris. Mais l'époux de par Dieu était
« jaloux de l'époux de par la loi, et lui dit un
« jour, grossièrement, qu'il n'était qu'un adultère.
« Celui-ci répondit par un coup de poing; le ja-

« loux riposta par un coup de chenet, qui le dé-
« livra de son adversaire, mais qui le logea ici.

« A la porte de la prison, est un honnête « homme qui prête sur de bons gages, à deux « et demi pour cent par mois. Je l'ai placé là d'a- « vance, parce que la force de l'habitude lui fera « continuer son trafic, quand nous aurons des « lois contre l'usure.

« Celle qui le tient par la basque de son ha- « bit, est une femme célèbre, qui a fait mourir « de plaisir ou de remords cinq à six sots, qu'elle « a préalablement ruinés. Elle court de porte en « porte avec cinq ou six bâtards, au nom des- « quels elle s'empare des successions.

« A côté d'elle est une autre femme qui a en- « trepris le même genre de commerce, et qui se « hâte, parce qu'elle craint le nouveau code civil.

« De l'autre côté du tableau, est un *ex-conven-* « *tionnel*, qui était furieux jadis quand on ne « l'appelait pas citoyen, et qui se mord les lèvres « aujourd'hui quand on ne l'appelle pas monsieur : « il avait sa fortune à faire.

« La belle dame, qui le regarde d'un air de « connaissance, se désolait quand une duchesse, « à qui elle allait essayer une robe, lui disait : On « ne fait pas attendre une femme de ma qualité. « Elle dit aujourd'hui à sa couturière : Mon dieu, « ma mie, que vous êtes gauche! — Oui, madame, « je suis toujours pauvre. — Vous ne saurez ja-

« mais habiller une femme comme il faut. — Vous « ne savez pas, madame, comment je les habille.

« Cet homme, que vous voyez si honteux, « vient d'être rencontré par un tribun dans un « carrosse de place. Il se rengorgeait, il y a douze « ans, quand le savetier de son coin le voyait « dans une vinaigrette, et le savetier se donne « encore des airs avec son chien.

« Celui-là a déclamé douze ans contre la révo- « lution, parce qu'il croyait aux revenans. Il croit « se mettre en favenr en publiant un ouvrage où « il prouvera que Hugues Capet étant un usur- « pateur, aucun de ceux qui lui ont succédé n'a « été roi légitime.

« Changement, messieurs, changement de dé- « coration.

« Traversons les boulevards ou les Champs- « Élysées. C'est là qu'il faut se gorger de pous- « sière, ou étouffer en levant les glaces de sa « voiture, quand on en a une. C'est là qu'on ren- « contre des mendians à infirmités révoltantes, « et dont la place est marquée aux incurables. « C'est là, comme partout, que des échoppes occu- « pent les deux tiers de la voie publique ; c'est « là que les marchands barreraient même le pavé, « s'ils ne craignaient plus les chevaux que les « hommes. Mais il faut se montrer sur le boule- « vard avant dîner : c'est le *genre*.

« Avez-vous vu sur ces boulevards les polichi-

« nelles, les arlequins et les poissardes du car-« naval dernier? Les avez-vous entendus vomir, « à tue-tête, des obscénités que les filles publi-« ques se permettent à peine dans leurs plus sales « orgies? Avez-vous vu ces mères qui croyaient « procurer à de jeunes filles un passe-temps in-« nocent, et qui ont été obligées de s'enfuir avec « elles? Pourquoi les agens de la police ne peu-« vent-ils être partout?

« C'est sur les boulevards, ou aux Champs-« Élysées qu'on se rassemble, pour aller étaler un « luxe ruineux à Long-Champs, où on n'allait, « dans l'origine, que pour entendre les lamenta-« tions de Jérémie, lamentations bien lamentables.

« Le boulevard nous mène droit aux specta-« cles. Passons les *Bouffes*, qui croient se soute-« nir, quoiqu'on n'entende que peu ou point leur « langue; quoique leurs poëmes soient détesta-« bles; quoique ces musiques ravissantes aient « toutes un air de famille; quoiqu'enfin on n'aille « là que par ton.

« Arrêtons-nous dans la rue Feydeau. Deux « théâtres, qui faisaient d'assez mauvaises affaires, « mais qui faisaient deux recettes, se sont réunis « pour en partager une : c'est spéculer en artistes. « Voyez sous le péristile ce groupe d'auteurs, le « cure-dent à la main. Ils veulent persuader aux « passans qu'ils dînent tous les jours, lorsqu'ils « sont joués moitié moins qu'ils l'étaient avant « la réunion ; mais

Des hommes tels que nous tombent dans la misère,
Et ne démentent point leur noble caractère.

« Allez entendre là les ouvrages de Grétry, que « petit à petit on remet au répertoire, tant il est « vrai que, malgré la mode, le bon est toujours « bon.

« Un tour au foyer Montansier, la réunion la « plus bizarre, la plus ridicule et la plus scanda- « leusement gaie qu'on connaisse.

« Nous voilà au spectacle par excellence. C'est « ici que nos anciens chefs-d'œuvre sont joués « par les premiers talens; c'est ici qu'on fait des « recettes avec Molière et Racine, ce qui prouve « que nous ne sommes pas encore si bêtes que « le prétendent certains hommes d'un caractère « bilieux. On pourrait jouer un peu plus souvent « à ce théâtre les auteurs vivans. Mais pourquoi « payer des vivans médiocres, quand on ne doit « rien à des morts qui valent mieux? Que répon- « dre à cela? Allons sous le péristile, le cure-dent « à la main.

« Voulez-vous arrêter au Vaudeville? ne vous « trompez pas sur le mot; ce n'est plus le vau- « deville des Chaulieu, des Panard, des Lattai- « gnant. Ce sont communément sept vers qui ne « servent qu'à amener la pointe du huitième; ce « sont des épigrammes, chantées sur des airs re- « battus. C'est ainsi maintenant que nous faisons « le vaudeville : on fait ce qu'on peut.

« Avez-vous l'humeur atrabilaire ? retournez au « boulevard. Voyez sur ces théâtres, cachés entre « des guinguettes et des pâtissiers, toutes les hor- « reurs qu'a imaginées Anne Radcliff, traduites « par des gens de lettres qui tiennent à la littéra- « ture comme un tambour-major tient à l'état- « major de son bataillon.

« Un mot sur ces messieurs et dames que vous « voyez là-bas. Le premier est un auteur qui loue « sans cesse l'élégante simplicité de Racine, et qui « fait des tragédies avec des métaphores et des « maximes. Il se dit esclave de la rime, et il a « raison : il n'y a que cela qui distingue ses ou- « vrages de la prose.

« Celui-ci parle à tout le monde de son éton- « nante fécondité : elle n'est connue que de lui, « de son libraire, et de l'épicier.

« Cette actrice, aujourd'hui si maigre, était, il « y a un mois, du plus appétissant embonpoint ; « mais une jeune personne a débuté dans son em- « ploi et a réussi, quoique son ancienne ait acheté « cent billets pour la faire tomber.

« Cet acteur est persuadé qu'il est le premier « homme du monde, et cependant il est modeste « quelquefois : c'est quand on le siffle.

« Il serre la main à un dramaturge que le pu- « blic traite plus inhumainement encore, et tou- « jours, dit l'auteur, par les efforts d'une cabale « acharnée : ils se consolent ensemble.

« Celui qui les regarde d'un air d'ironie, est

« un travailleur infatigable. Il joue presque tous « les jours, et ne se fait jamais doubler : c'est que « ses doubles valent mieux que lui.

« Son camarade s'est érigé en juge suprême de « la littérature. Il fait hardiment de mauvais vers ; « il taille, il coupe les ouvrages nouveaux ; il ga- « rantit un plein succès à l'auteur docile, et la « pièce ne finit pas.

« Ce petit homme, que vous voyez là-bas, est « un petit directeur qui, les bons jours, ne joue « que ses œuvres, parce qu'il est persuadé qu'il « se soutiendra toujours seul. Il travaille à une « petite pièce en cinq actes, où il se fait encore « un petit bourgeois tracassier, parce qu'il ne sait « jouer que cela. »

« Voilà, messieurs, voilà mon sixième ta- « bleau.

« Passons un moment aux hôpitaux. On y ar- « rive quelquefois par la comédie qu'on fait, et « par la comédie qu'on joue. Vous y verrez des « tableaux cruels, du bien et du mal, car il y en « a partout. Vous y verrez, et ceci ne vous plaira « pas, des gens qui pourraient se traiter chez « eux, et qui sont mieux à l'hôpital que les vé- « ritables indigens, parce qu'ils sont recomman- « dés par les médecins.

« Vous y verrez des amphithéâtres, où on ex- « pose des femmes nues aux regards de deux « cents jeunes gens, qui causent, qui rient, que « l'habitude a rendus insensibles. Un seul de ces

« jeunes gens suit l'opérateur, et sera utile à son « tour. C'est quelque chose ; mais la malade a « bien payé son traitement.

« Voulez-vous voir dans le même lieu le der- « nier degré de perfection où l'humanité puisse « atteindre ? Regardez ces filles qui pourraient « vivre honnêtement de leur travail, et jouir des « douceurs de la maternité ; elles se vouent au cé- « libat, pour soigner le jour et la nuit des malades « dégoûtans, attaqués quelquefois de maux pes- « tilentiels : voilà de la vraie vertu, ou il n'y en « a point.

« La rue des Prêtres n'est pas loin d'ici, et nous « pourrions condamner cette vieille et laide église « qui dépare la colonnade du Louvre, et qui mé- « rite bien autant la démolition que le Châtelet. « Mais ne passons pas là.

« Pourquoi cela ? dit M. Botte.

« —Je pourrais être reconnu par cet abbé cau- « stique, qui, avec de l'esprit, de l'érudition et un « style pur, n'est célèbre que par des méchan- « cetés. Or, comme la méchanceté n'a guère qu'un « langage, et que l'uniformité fatigue, pour con- « server ses abonnés, il dit quelquefois un peu de « bien de ceux dont on en pense beaucoup. Il a « même fait, il y a quelques mois, une espèce « d'amende honorable à Voltaire, dont il outra- « geait la mémoire régulièrement tous les jours ; « mais le lendemain il s'est livré, de nouveau, à « son ridicule et puéril acharnement.

« Tantôt il reproche au grand homme de faire « parler Nérestan en fanatique. Hé, qu'était-ce « qu'un croisé ?

« Tantôt il s'étend avec complaisance sur quel- « ques invraisemblances dramatiques, et il sait « bien, le taquin, qu'il y en a partout. Quel bruit « il eût fait, si Voltaire eût employé le moyen « trivial et choquant dont se sert le roi de Pont « pour tirer les vers du nez de Monime ? Mais « Racine a fait Esther et Athalie. Oh, le bon temps « que celui où les prêtres égorgeaient les chefs « dont ils n'étaient pas contens !

« Qu'a fait, à la vérité, ce pauvre Voltaire pour « mériter leur indulgence ? Mahomet, l'Épître à « Uranie, le Dictionnaire et des mélanges philo- « sophiques, etc.

« L'irascible abbé se plaint de ce que Voltaire « ne put pas supporter la critique des feuillistes « de son temps. Hé, parbleu, il est bien permis à « un homme qu'une fourmi pique au talon, de « se retourner et d'écraser l'insecte.

« Le malin abbé nous conte, dans je ne sais « quel feuilleton, que Collin est un homme très- « pieux pour avoir fait les mœurs du temps, et « que Molière, au contraire, s'est toujours mon- « tré très-mauvais chrétien. Ah !... Molière a fait « le *Tartuffe*.

« Nous trouvons, dans un autre numéro, que « les *Précepteurs* sont une plate bêtise. Ah ! men- « teur, il y a dans cette pièce dix scènes que vous

« voudriez-bien avoir faites, et que trouve-t-on « dans vos feuilles, qui justifie votre ton tran- « chant ? perfidie et lâcheté. Perfidie, parce que « vous dites ce que vous ne pensez pas; lâcheté, « parce que vous attaquez des gens qui ne peu- « vent plus se défendre.

« Le drôle de corps d'abbé va quelquefois bien « plus loin que tous les feuillistes, qui ne déchi- « rent ordinairement que les ouvrages qu'ils ne « peuvent pas faire, puisqu'ils ne font que des « journaux. Il s'avise de diffamer des individus. « Nous n'avons pas oublié ce qu'il a dit d'un des « auteurs du Lovelace : on a été traduit pour moins « à la police correctionnelle. »

« — Oh! s'écria M. Botte, il ne finira pas sur « le chapitre de l'abbé. »

« — Allons, allons, mes bons messieurs, pas- « sons de la rue des Prêtres aux Petites-Maisons : « il n'y a pas si loin qu'on le pense.

« Le premier est devenu fou, parce que, comp- « tant sur une guerre éternelle, il s'était approvi- « sionné, en conséquence, de marchandises colo- « niales, sur lesquelles il a perdu trente pour « cent.

« Son voisin avait une femme beaucoup plus « jeune que lui, et extrêmement ingénue. Pour « s'étayer d'une ancienne réputation, au défaut « d'autre chose, il faisait à sa moitié l'énuméra- « tion des maris qu'il avait... Vous êtes bien heu- « reux d'en avoir tant fait, lui répondit naïvement

« sa femme ; jusqu'à présent je n'en ai pu faire
« qu'un. Il est le seul ici qui ait perdu la tête pour
« semblable vétille.

« Celui qui vient ensuite a été de toutes les
« assemblées populaires, de tous les clubs, de
« tous les comités, et le regret de n'avoir pu
« attraper seulement une petite mission, lui a
« brouillé la cervelle. Comme il tenait infiniment
« à l'égalité, il s'est imaginé être roi de France ;
« il s'est fait une couronne de papier ; il est sans
« bras et sans souliers, et il se promène majes-
« tueusement dans sa loge, en se criant à lui-même :
« *Vive le roi !*

« Ce vieux général a eu la fantaisie de se ma-
« rier il y a six mois. Il a demandé à son apothi-
« caire un breuvage irritant, et la future s'était
« fait préparer des herbes astringentes. La liqueur
« prolifique n'a pas fait assez d'effet ; les astrin-
« gens en ont fait trop, et le désespoir de son
« impuissance a conduit ici le nouveau marié.

« L'autre qui suit est un marchand qui a perdu
« la tête en étudiant les nouveaux poids et me-
« sures. Dame, c'est que cela n'est pas aisé.

« Près de lui est l'auteur de l'art de procréer
« les sexes à volonté.

« Cette femme est une vieille marquise, que
« son porteur d'eau s'est avisé d'appeler citoyenne.

« Sa voisine, après avoir régenté les enfans
« d'un prince, a voulu régenter ses compatriotes.
« On vient quelquefois l'entendre prêcher ici, et

« elle assure, très-sérieusement, que les femmes « doivent être pieuses, même par coquetterie, « parce que les libertins aiment beaucoup les dé- « votes qui cèdent, et qui pleurent après.

« Celle-ci est une mère qui n'a pu supporter « qu'un joli homme de vingt ans lui préférât sa « fille, qui n'en a que seize.

« En voilà dix, vingt, trente, qui sont deve- « nues folles, l'une, parce que son mari, qu'elle « a ruiné, lui a refusé une loge à l'Opéra, où elle « allait lorgner un jeune danseur, en attendant « mieux ; l'autre, parce qu'une voisine, qu'elle « aimait à la fureur, lui a enlevé un amant dont « elle ne se souciait plus ; celle-ci, parce qu'elle « ne trouvait plus à emprunter, pour jouer, sur « aucun effet, pas même sur sa personne ; celle- « là, parce que son mari a eu la grossièreté de « se plaindre d'une galanterie qu'elle lui a don- « née, ce qui a été cause qu'elle n'a pu la faire « circuler davantage, etc., etc., etc.

« Hé! hé! hé! voici le laboratoire d'un chi- « miste. Examinons le contenu de quelques-uns « de ses bocaux. »

« Le désintéressement d'un homme d'affaires.

« La fidélité entre époux.

« La docilité des enfans.

« La chasteté d'une prude.

« La froideur d'une fille de quinze ans.

« L'amitié entre acteurs.

« La bienfaisance en action.

« Les vœux satisfaits d'un avare.
« L'impartialité d'une mère pour les défauts de « ses enfans.
« L'éloignement des grandes places.
« Le désir de les mériter.
« La modestie après son élévation.
« L'affabilité d'un protecteur.
« La reconnaissance d'un grand.
« La modération des souverains.
« Les lumières d'un cagot.
« La tolérance d'un prêtre.
« La clarté d'une thèse théologique.
« Une véritable relique.
« Un miracle constaté.
« Et nombre de jolies petites choses qu'on ne « trouve plus dans le monde, depuis que le chi- « miste les a mises en bouteille.
« Voyez, messieurs, voyez, pour dernière pièce, « la fin du monde ou le chaos. Voyez l'Éternel « qui a fait l'homme à son image, ou que l'homme « a fait à la sienne; voyez-le, brisant, d'un tour de « main, son ouvrage, comme un enfant fait d'un « joujou, et détruisant sans retour la haine, la « fureur, l'envie, l'ambition, la perfidie, l'hypo- « crisie, l'intempérance, la luxure, tous les vices « contre lesquels s'est vainement élevé Moïse dans « ses livres, qu'il n'a point écrits, tous ces vices « que n'a pu déraciner le sang de notre divin « maître, qui n'a pourtant été répandu que pour « cela. Voyez rentrer, pêle-mêle, dans le néant le

« potentat et le charbonnier; la princesse et sa « blanchisseuse; la jolie femme et la guenon; le « vieillard et l'enfant nouveau-né. Voyez la pous- « sière de tous les hommes voler, confondue dans « l'espace, et vous présenter l'image de l'égalité « absolue, la seule peut-être qui ne soit pas ab- « solument impossible, et que je ne souhaite à « personne. »



DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ pour la ferme ; ce qu'il s'y passe.

« Pitoyable, pitoyable, dit Charles, pour engager une discussion qui lui fît gagner encore « une heure. — Pitoyable n'est pas le mot, monsieur, reprit l'oncle; incomplète, à la bonne « heure. Dis donc, l'homme, qui t'a fourni toutes « ces carricatures? — Mon bon monsieur, c'est « un marchand bijoutier, qui demeure rue Quincampoix, n° 73. — Bah! un marchand bijoutier « qui veut faire de l'esprit! qu'il fasse de l'or avec « de la rosette. — Il ferait beaucoup mieux, mon « cher oncle, car ce qu'il y a de bien là-dedans « est pris du Diable-Boiteux. — Cela n'est pas « vrai, monsieur. Les originaux que j'ai reconnus « appartiennent au bijoutier, comme certains tableaux de Lesage n'appartiennent pas à l'auteur

« espagnol qu'il a imité. D'ailleurs, monsieur le « critique, tout est imitation dans les arts. Il n'y « a pas d'idées neuves, parce qu'il n'y a rien de « nouveau dans la nature, et que, hors la nature, « il n'y a rien. Le mérite des artistes, en tout « genre, se borne donc nécessairement à donner « un air de nouveauté à des choses rebattues. — « — Mais mon oncle... — Un moment, monsieur; « je finis, et par une comparaison. Un peintre « imagine-t-il le chêne qu'il peint, après que mille « autres ont peint des chênes? Il a donné son « coloris au sien, et les peintres futurs peindront « encore des chênes, qu'ils coloreront à leur ma-« nière. » Charles soutenait assez vigoureusement son opinion ; M. Botte soutenait la sienne en homme qui, définitivement, veut qu'on lui donne raison, et l'ami Horeau disait, quand il trouvait le moment de dire quelque chose : c'est assez drôle, cette *Pièce curieuse ;* allons, c'est assez drôle.

L'heure s'écoula, en effet, comme Charles l'avait prévu. Quand l'homme à la pièce curieuse fut payé et parti, le jeune homme tira sa montre : « Midi et demi, mon cher oncle, et sept lieues à « faire. — Qu'importe, monsieur? — A quelle « heure dînerez-vous? — Quand je serai arrivé. « — Il sera l'heure de souper. — Je souperai. — Et « quand reviendrez-vous? — Quand je le pourrai. « Finissez vos interpellations, monsieur. Si je « laissais faire ce drôle-là, il me mettrait en cu-

« ratelle. — Ah, mon oncle!... — Paix, et qu'on « monte en voiture. »

Guillaume était de retour depuis deux ou trois heures. Il avait trouvé mademoiselle d'Arancey seule avec Marguerite ; il avait glissé adroitement sa lettre, et il s'était amusé ensuite à faire, à la grosse fille, quelques contes qu'elle avait écoutés avec avidité, car les filles qui ont passé trente ans, ont l'oreille très-active, et pendant que Marguerite souriait bêtement aux platitudes impertinentes de monsieur le piqueur, mademoiselle d'Arancey était allée lire la lettre de Charles, et y répondre.

Elle écrivait en quatre lignes qu'elle redoutait l'aspect de M. Botte ; qu'elle irait dîner chez un fermier du village, et qu'elle ne rentrerait qu'après le départ de l'équipage. Elle finissait par sa malheureuse phrase : « Ah, mon cher ami, que « d'obstacles je prévois ; que de peines nous nous « préparons ! » Charles avait reçu le billet et le lisait, pendant que l'ami Horeau soulevait M. Botte sous les bras, et le mettait dans sa calèche.

On part au grand trot de quatre vigoureux chevaux, et on s'enfile dans des chemins de traverse, toujours détestables, parce qu'un paysan ne veut pas combler, pour les autres, une ornière qui l'arrêterait au plus dix minutes. On est égoïste à la ville ; on l'est à la campagne, à la cour, et le *primo mihi* est le grand régulateur des actions de tous les hommes.

Nos voyageurs sont cahotés pendant une lieue ou deux; leurs épaules, leurs genoux, leurs fronts se heurtent, et Charles s'écrie à chaque secousse : « Mon cher oncle, vous souffrez; retournons chez « vous. — Je suis assez de cet avis, dit enfin Ho-« reau, en passant la main sur deux bosses que « l'os frontal de M. Botte lui avait faites au-dessus « de l'oreille droite.—Allons donc, reprit l'homme « opiniâtre, vous êtes des femmelettes : fouette, « cocher. »

Le cocher fouette. Une roue s'engage dans une ornière plus profonde que les autres; un ressort mal trempé s'allonge, la calèche penche; il faut s'arrêter, remonter la soupente : encore une demi-heure de perdue.

On se remet en marche. Les roues de devant enfoncent jusqu'aux moyeux; deux des chevaux tombent sur les genoux et se couronnent. Il faut que le postillon gagne, à travers les champs, un village qu'on aperçoit à mi-côte. Il en rapporte de l'eau-de-vie et de la grosse toile; il bande les genoux de ses chevaux : encore une heure de perdue.

On repart, mais au petit pas. M. Botte pense bien qu'il ne couchera pas dans son lit, et que la franchise et la gaieté du bon homme Edmond ne le dédommageront pas des aisances qui, dans son château, se multiplient à chaque pas. Mais il a reproché à ses compagnons de voyage d'être des

femmelettes, et il s'est imposé l'obligation de montrer du caractère. Il chante, pour la première fois de sa vie, afin de prouver qu'il est au-dessus des accidens multipliés qui ralentissent sa marche; il jurerait, s'il l'osait, à faire abîmer la voiture.

Horeau ne s'occupait plus de rien, parce qu'il avait pris le parti de s'endormir, et comme son sang-froid lui permettait de penser à tout, il avait préalablement mis son mouchoir en quatre doubles entre son chapeau et son oreille, pour que le crâne de M. Botte ne le réveillât pas en sursaut.

Charles ne pensait pas à dormir. Il n'avait d'abord cherché à filer le temps que pour faire manquer net la partie, et il s'affligeait en silence, en réfléchissant qu'on arriverait à une heure où mademoiselle d'Arancey ne pouvait plus attendre personne, et où elle serait rentrée à la ferme. Ses pressentimens n'étaient que trop fondés.

On arriva enfin, et il était huit heures du soir. La tendre Sophie avait passé la journée dans une maison, d'où elle pouvait voir ce qui arrivait à la ferme, et ce qui en partait. Elle était rentrée à la nuit tombante, et elle prenait le frais dans le jardin, en pensant à Charles, à son amour, aux obstacles, aux chagrins imprévus, et surtout à ces momens si doux où elle oubliait tout auprès du cher ami. Elle ne doutait plus que son adresse eût détourné le bizarre projet de l'on-

cle; elle s'en applaudissait; ses petites craintes étaient dissipées, quand la calèche arrêta à la porte de la cour.

Charles toussait, crachait, criait après le postillon, après le cocher, pour avertir à l'intérieur de l'approche de l'ennemi. La pauvre Sophie regagna précipitamment la ferme, avec un battement de cœur extraordinaire. Elle dit, en passant, à l'ami Georges, qu'elle ne se trouvait pas bien, ce qui était vrai; qu'elle ne souperait pas, et elle n'en avait pas besoin. Pendant que ce bon Georges, alarmé, attentif, lui fait dix questions de suite, auxquelles il ne lui donne pas le temps de répondre, elle le pousse doucement de la main, et s'enferme chez elle. Elle se déshabille, elle se couche en répétant : « ah! cher, trop cher ami, « que de peines nous nous préparons! »

Charles présente la main à son oncle; il lui aide à descendre de voiture; il le conduit à la maison, et, à chaque pas, il tremble de rencontrer mademoiselle d'Arancey.

M. Botte salue Edmond, comme s'il le connaissait depuis vingt ans, et s'assied sans plus de cérémonie. Ses gens vident la voiture, et chargent, des provisions choisies qu'on y a mises, la table de noyer que vous connaissez. Horeau, qui a dormi assez, et qui n'a rien à dire, arrange le couvert. Charles sort, rentre, sort encore, promène partout un œil inquiet, ne voit pas la charmante fille, et ne désespère point de se tirer de ce mau-

vais pas. Edmond et Georges, étonnés de ce qui se passe chez eux, fixent M. Botte, et attendent l'explication d'une installation aussi extraordinaire.

Le cher oncle prend enfin la parole : « Vous « paraissez surpris, brave homme, de la manière « dont je me présente chez vous.—J'en conviens, « monsieur. — C'est ainsi que j'en use avec le « petit nombre de ceux que j'estime. Touchez-là ; « des gens comme nous sont amis avant de se « connaître, et s'aiment davantage quand ils se « sont parlés. — Monsieur, vous me faites trop « d'honneur. — Vous ne savez ce que vous dites. « Je ne puis vous honorer ; mais je m'honore, « moi, en vous rendant justice. — Par où, mon-« sieur, avons-nous mérité... — Ce jeune homme, « mon neveu, m'a raconté ce que vous avez fait « pour votre ancien seigneur. — Et c'est-là, mon-« sieur, ce qui m'attire ces marques d'estime ? « Vous n'en eussiez donc pas fait autant à ma « place ?— Si, parbleu, je l'aurais fait.—Ma con-« duite n'a donc rien qui doive vous étonner. — « Vous avez raison, brave homme ; mais les beaux « traits sont si rares ! — Moi, monsieur, je les « crois communs. — Parce que vous jugez les au-« tres d'après vous. — D'après qui les jugez-vous « donc, monsieur ? — D'après l'expérience. — Je « vous plains d'en avoir tant. — Je vous félicite « de n'en point avoir. »

Ces réponses du père Edmond avaient fait à

M. Botte un plaisir singulier. Il serrait, en silence, les mains du vieillard ; il le regardait avec attendrissement. « Parbleu, s'écria-t-il tout d'un coup, « si j'en avais cru ces messieurs, je serais retourné « chez moi, et je m'applaudis d'avoir opiniâtrement voulu vous connaître ; mais vous avez des « chemins de tous les diables, et, entre amis, on « doit partager les corvées : il faut me promettre, « M. Edmond, que vous viendrez me voir à votre « tour. —Moi, monsieur, avec cet habit grossier... « — Que m'importent les habits ? c'est l'homme « qu'il me faut. — Mais, monsieur..... — Vous « dînerez, avec votre habit de gros drap, dans « mes appartemens dorés, et vous coucherez sous « mes rideaux de damas. — Et les gens du bel air « que vous recevez chez vous ? — Je vous marquerai des égards, et les hommes sont toujours « de l'avis de celui dont ils mangent la soupe. — « Je sais mener une ferme, monsieur ; vous êtes « fait pour conduire un château : restons chacun « à la place où la Providence nous a mis. — Oh, « le drôle de corps ! c'est votre dernier mot ? — « Absolument. — Hé bien, n'en parlons plus. Horeau, le bon homme pourrait bien avoir raison, « et il est plus philosophe qu'il ne se l'imagine : « on ne descend jamais que pour avoir voulu « monter trop haut. »

Il fallait que M. Botte fût de bien bonne humeur pour se rendre aussi facilement ; mais, dans quelque moment qu'on le prît, il n'était pas

homme à rien céder, sans obtenir d'amples dédommagemens : il proposa ces conditions, qui, après quelques observations, furent acceptées par le papa Edmond.

1° D'abord que lui, M. Botte, viendrait, quand bon lui semblerait, respirer à la ferme un air patriarcal : ce sont ces expressions. Cet article passa sans difficulté.

2° Qu'il lui serait permis d'apporter son dîner. Accordé, à condition que le dîner du vieillard sera joint au sien.

3° Que les bouteilles de vieux Beaune et Bordeaux qui demeureront intactes, resteront à la ferme, attendu que le vin vieux est le lait de la vieillesse. Le présent article refusé net.

Et par amendement : Comme le père Edmond n'est pas fait pour recevoir de cadeaux, il lui sera loisible de donner aux gens de M. Botte autant de pintes de son crû, qu'il en recevra de Saint-Émilion ou de Côte-Rôtie. Accepté par le bon homme, mais avec une répugnance marquée.

Enfin, pour prévenir tous retards et accidens, des journaliers rempliront une trentaine de trous qui rendent la route impraticable, et ce, aux frais de M. Botte.

A cette dernière proposition, le vieillard serra à son tour la main du cher oncle, parce que, disait il, le bien qui en résulterait serait commun à tous les habitans du canton.

Ce petit traité, arrêté et juré, M. Botte cria

d'une voix de Stentor : à table, à table. Il plaça Edmond à sa droite, et il fit asseoir à sa gauche M. Georges, dont il loua la figure, le maintien décent, et qu'il engagea à suivre la profession de son père, et à l'honorer comme lui. S'il eût connu Georges, il ne lui eût rien recommandé.

Horeau, pour qui une conversation sentimentale n'avait rien de restaurant, et qui mourait de faim, brisa, avec le manche de son couteau, la croûte d'un excellent pâté. M. Botte s'était mis en devoir de découper une daube à la gelée transparente, quand il s'aperçut enfin que son neveu n'était pas là. A peine en a-t-il fait l'observation, que Georges est levé, et qu'il se met à parcourir tous les recoins. Il trouve notre pauvre Charles, l'oreille fixée au trou de la serrure de la porte de mademoiselle d'Arancey, qui l'entendait agiter la clé, qui ne savait pas que ce fût lui, et qui retenait son haleine. Georges le prend très-poliment par la main, et le tirant après lui, il le fait entrer dans la salle, et le jette sur sa chaise, en lui faisant une profonde révérence.

On avait avalé les premiers morceaux; on avait bu quelque coups. Le bon cœur de M. Botte se dilatait; il disait des duretés à tout le monde, mais il les disait avec une gaieté originale, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours. Le bon homme Edmond se faisait à son ton, qu'il commençait à trouver drôle, et, de temps en temps, il riait de tout son cœur... Tout à coup il joignit ses mains

avec force, et se levant : « Ah ! mon dieu, Geor-
« ges, qu'avons-nous fait? — Qu'est-ce donc, mon
« père; — Nous voilà à table, mon garçon, et
« notre demoiselle qu'on n'a pas avertie !... — Je
« ne l'avais pas oubliée, mon père; mais elle n'a
« pas voulu souper, et elle s'est couchée. Qu'est-
« ce que c'est que cette demoiselle ? demanda
« M. Botte à Charles, et il avait un air sévère ! ! ! »
Charles rougit, pâlit, baissa les yeux, et ne répondit rien.

M. Botte se tourna du côté d'Edmond, et répéta son interrogation. Le bon homme raconta simplement, et avec un air modeste, ce qu'il avait fait pour mademoiselle d'Arancey. M. Botte lui jeta les bras au cou, et le tint long-temps embrassé. Il regarda ensuite son neveu, mais d'un œil... ah! quel œil! Charles tremblait, et Horeau disait, à part lui, en mâchant sa croûte de pâté : il y a quelque chose, il y a quelque chose.

M. Botte n'articula plus un son jusqu'à la fin du souper. Ses regards tombaient continuellement sur Charles ; il fronçait ses sourcils gris-noirs; ses joues étaient enluminées et son front menaçant : le malheureux jeune homme se sentait prêt à défaillir. « On ne m'attendrit pas avec des gri-
« maces, monsieur, dit le cher oncle en se levant
« de table. Pourquoi ne m'avez-vous rien dit de
« mademoiselle d'Arancey, que vous connaissez
« depuis un an ? — Mon oncle... c'est que... —
« Pas de réponse évasive, s'il vous plaît. Parlez,

« répondez net : vous voyez bien que je ne suis « pas en colère. Pourquoi, monsieur, ne m'avez- « vous rien dit de mademoiselle d'Arancey? — « Je sais, mon oncle que vous n'aimez pas le père, « et j'ai craint de vous déplaire en vous parlant « de sa fille. — Vous deviez bien plus craindre, « monsieur, de me déplaire en la voyant. Je crois, « monsieur, reprit Georges, qu'il n'est personne « qui ne doive se féliciter de la connaître.—Ceci, « M. Georges, est entre mon neveu et moi, et « ne regarde que nous; souvenez-vous en, s'il « vous plaît. Charles, ordonnez qu'on mette les « chevaux.

« Hé, monsieur, dit le père Edmond, où vou- « lez-vous aller à cette heure! — Chez moi. — « Vous verserez dix fois en route. — C'est le pis- « aller. — J'ai fait préparer pour vous et pour « monsieur votre ami, mon lit et celui de Geor- « ges. — Raison de plus pour que je parte. — « Mais, monsieur... —Mais, monsieur, je ne suis « pas ici prisonnier, je l'espère. — Voilà donc « comment vous traitez ceux que vous estimez, « que vous aimiez avant de les connaître, que vous « deviez aimer davantage après les avoir connus? « et une larme tomba des yeux du père Edmond. « M. Botte la vit cette larme... Je reste, digne « vieillard; je reste; mais vous garderez votre lit, « je le veux, je l'ordonne. Je m'arrangerai avec « Horeau de celui de votre fils. —Vous serez mal, « monsieur. — Hé, vous m'excédez à la fin. Je

« serais bien plus mal encore, si vous n'étiez pas « bien. »

Il prend un flambeau; il sort sans ajouter un mot; il marche, guidé par la grosse Marguerite, et Horeau le suit en bâillant. Georges reprend la main de Charles; il le conduit à la grange, où il s'enferme avec lui. Il met la clé dans sa poche; il se jette sur un tas de gerbes, et il laisse notre jeune homme s'arranger comme il le pourra.

Quelle nuit il passa le malheureux! Si du moins il avait eu son Guillaume près de lui! mais c'est Georges qui ronfle à ses côtés : il faut souffrir et se taire.

Messieurs Botte et Horeau avaient l'esprit fort tranquille et le corps très-agité. « Quel lit, disait « Horeau! — Plaignez-vous, je vous le conseille, « quand le fils unique est couché sur la paille. — « On jurerait que ces matelas sont faits avec des « noyaux de pêches. — Que vouliez-vous qu'on « fît, que vous donner ce qu'on a de mieux. — « Hé, que pouvait-on nous donner de pis? je ne « fermerai pas l'œil. — C'est bien dommage. — « Vous ne dormirez pas plus que moi. — J'ai pris « mon parti; tâchez de prendre le vôtre. Bonsoir, « M. Horeau. — Bonsoir donc. »

Le lit était dur, très-dur, et il était étroit; et il donnait au-dessus des bergeries; et le plancher était à claires-voies; et les agneaux bêlaient en tétant leurs mères qu'ils n'avaient pas vues de la journée; et des insectes très-actifs sautaient de

la bergerie aux solives, et des solives au lit. Horeau restait immobile et droit comme une planche, de peur de gêner M. Botte; M. Botte frétillait comme une anguille, et se disait, en grommelant : le bon homme avait bien affaire de pleurer; je serais maintenant dans ma calèche, où je dormirais d'un bon somme : « Dors-tu, Horeau? —
« Hé! qui diable dormirait ici? — Puisque vous
« ne dormez pas, il faut que je vous communique
« une idée qui me passe par la tête. — Qu'est-ce
« que c'est, voyons? — Est-il bien sûr que ma-
« dame Duport soit vraiment celle chez qui Char-
« les va dîner si souvent? — Ma foi, je n'en sais
« rien. — Cette demoiselle d'Arancey, qu'il con-
« naît depuis un an, et dont il ne m'a rien dit,
« ne serait-elle pas cette dame que le drôle con-
« sidère tant? — Cela peut être... ahie, ahie, ahie!
« — Qu'avez-vous donc? — Cinq cents épingles
« m'entrent à la fois dans le corps. Quels sont
« donc ces animaux voraces que j'enlève à la dou-
« zaine de dessus ma poitrine? — Les mêmes sans
« doute que j'écrase à coups de poings sur mon
« estomac, sur mes bras, sur mes cuisses. — Et
« pas de lumière! — Tant mieux, c'est bien assez
« de sentir. — Je vais me jeter tout nu dans cette
« source qui est là bas en entrant. — Certes, je
« ne le souffrirai point. — Bah! — Je vous laisserai
« courir après une pleurésie, une paralysie, n'est-
« ce pas? et puis il n'est pas défendu de penser

« un peu à soi : la totalité de ces cruelles bêtes
« s'acharnera sur moi seul quand vous n'y serez
« plus. Je gagne moitié à vous avoir à mes côtés,
« et corbleu, vous y resterez. — Mon ami, ayez
« pitié de moi, je souffre le martyre. — Paix donc,
« monsieur, vous n'avez pas de caractère. — Hé
« bien, je l'avoue; mais laissez-moi sortir. — Que
« diriez-vous si vous étiez dans la position d'un
« saint Laurent, d'un Guatimozin? — J'y resterais,
« parce que je ne pourrais faire autrement; mais
« rien ne m'oblige à rester ici, et je m'en vais. »

En effet, Horeau roule son ami dans la couverture et dans les draps; il lui jette sur le corps les oreillers, le traversin et leurs habits communs; il ouvre la porte, et il trouve l'escalier. M. Botte se dépêtre le plus promptement possible de ses entraves, et il suit Horeau en lui disant à demi-voix, par égard pour le sommeil d'Edmond : « Le « froid va te saisir; tu en mourras, malheureux. »

Horeau n'entend rien; il veut noyer tous ses ennemis à la fois. Il marche toujours, et il entend M. Botte sur ses talons. Il se hâte, il arrive dans la cour au petit trot, et il s'oriente vers la source par la ligne droite, qui est la plus courte en mathématiques, comme d'après la raison. Il disparaît tout à coup, et M. Botte, qui s'est mis aussi au petit trot, disparaît presque en même temps. Ils sont tombés tous les deux, d'un petit mur au niveau du sol, dans la mare, dont l'eau

verdâtre ne réfléchit aucune lumière, et les voilà dans la fange jusqu'aux hanches.

« Ah, mon dieu, dit Horeau, nous voilà noyés. « — Hé, non, poltron, puisque tu parles. — Si « cela n'est pas fait, cela ne tardera point. — J'ai « bien autre chose qui m'inquiète. — Moi, je ne « vois rien de plus inquiétant. — Si mon coquin « de neveu nous trouvait là l'un et l'autre? — « Hé bien, il nous en tirerait. — Et les ris, et les « réflexions malignes, et ma dignité compromise! « car enfin, je n'ai pas l'air d'un oncle dans l'état « où me voilà... Vous aviez bien affaire, monsieur, « de vouloir vous lever. — Et vous, monsieur, « de vouloir me suivre. — Allons, pas de jéré- « miades; tâchons de nous tirer de là. — Hé bien, « aidez-moi un peu. — Hé, je suis pris comme « dans de la poix. — C'est sûrement de la terre « glaise, mon ami. — C'est le diable, si tu veux; « mais il faut en sortir. »

Ils firent de longs efforts qui n'aboutirent qu'à enfoncer davantage deux corps des plus solides. Monsieur Botte, qui jamais n'avait connu d'obstacles, entra vraiment en fureur; Horeau, à qui la frayeur faisait perdre la tête, criait aussi haut que son ami. Charles, qui ne dormait pas, reconnut l'organe rauque de son oncle. Il poussa rudement Georges, et lui demanda la clé de la grange; Georges qui croyait avoir de bonnes raisons pour la garder, la refuse net. Charles s'échauffe; Georges se possède; mais il persiste dans

son refus. Querelle dans la grange, querelle dans la mare.

Marguerite battait le beurre pour le marché du lendemain. Elle prête l'oreille, elle sort, portant en avant sa lampe, et faisant *réverbère* d'une main. Le bruit confus des voix la conduit vers la mare; elle s'approche, elle regarde... Elle pose sa lampe à terre, et se serrant les côtés de ses deux bras, elle éclate de rire au nez de l'irascible M. Botte.

M. Botte tourne alors toute sa colère sur Marguerite. Il la querelle plus vivement que jamais, et Marguerite, en riant toujours, disait à mots entrecoupés: « Je vous demande pardon... mon-« sieur; mais... c'est que vous êtes si drôle!!! »

Mademoiselle d'Arancey avait aussi ses raisons pour ne pas dormir. Ne sachant que penser de certains gros jurons qu'interrompaient des ris immodérés, elle saute de son lit, passe une robe, et va réveiller le père Edmond. Le père Edmond passe sa culotte, descend, voit de quoi il est question, fait la morale à Marguerite, et la lui fait longuement, bien que M. Botte l'interrompît à chaque mot pour lui dire : M. Edmond, tirez-« nous d'abord d'ici. »

Lorsque M. Edmond eut méthodiquement prouvé, à sa servante, qu'elle avait manqué aux lois de l'hospitalité, en lui répétant ce qu'il avait retenu d'un sermon de son curé, dont les auditeurs n'étaient pas dans une mare, il fut frapper

à la porte de la grange, et il parla en père qui veut être obéi. Georges ouvrit, sans répliquer; Charles sortit avec lui. Ils sautèrent tous les deux dans l'eau, et commencèrent par mettre les deux infortunés à califourchon sur deux futailles vides. Ils les poussaient vers le talus pavé par où descendait le bétail pour s'abreuver, et ils riaient l'un et l'autre, bien que fortement préoccupés; mais il était difficile de ne pas rire.

Ces deux messieurs, en sortant de la mare, ressemblaient au fleuve Scamandre. Nus comme lui, crottés comme lui, grognant comme lui, il ne leur manquait, pour que la ressemblance fût parfaite, que l'élégance vigoureuse des formes, et la couronne de roseaux.

« Riez, monsieur, riez, disait M. Botte à son « neveu, en traversant la cour. Il est plaisant, « sans doute, de me voir dans cet état grotesque; « mais apprenez que je ne me suis *englaise* ainsi, « que pour avoir voulu empêcher un fou de pren- « dre un bain glacial à minuit. — Le motif est « très-louable, mon oncle. — Il l'est, sans doute, « et de quelque manière que je me présente de- « vant vous, apprenez, monsieur, que j'ai tou- « jours droit à vos respects. »

Charles suivit, dans un profond silence, son oncle et son ami, qu'on éclairait de manière à ce qu'ils pussent ramasser un petit écu. Le père Edmond les consolait très-sérieusement d'une disgrace co-

mique, et parlait toujours, quoique M. Botte lui répétât : « C'est bon, c'est bon, en voilà assez : « de l'eau chaude et une chemise. »

Mademoiselle d'Arancey les croyait tous partis. Elle restait tranquillement à sa fenêtre, parce qu'il lui semblait voir deux hommes en pantalons jaunes, et qu'elle était bien aise de savoir ce que tout cela signifiait. La lampe de Marguerite et les reparties de l'oncle l'instruisirent, la troublèrent, et la modestie lui donna, cette fois, un prétexte tout naturel pour se renfermer. Elle rentra chez elle, en se demandant pourquoi ces messieurs étaient au milieu de la mare, au lieu de dormir dans leur lit, et ne pouvant résoudre une question, qui au fond l'intéressait peu, elle se recoucha en pensant à Charles, toujours à Charles, rien qu'à Charles, et elle répétait de temps en temps : « Ah, mon ami, que de peines nous nous « préparons ! »

Edmond avait conduit les deux amis dans la salle où il avait allumé du feu. Marguerite apporte un grand chaudron, dans lequel chauffait l'eau destinée à laver les ustensiles de la laiterie; Georges arrive avec l'éponge de ses chevaux ; il aide à M. Botte à enjamber les bords du chaudron. Il commence à éponger vigoureusement, et son vieux père de retourner toute son armoire de noyer pour trouver deux chemises fines, celles où il y a des manchettes festonnées, celles

qu'il mettait pour tourner, le dimanche, les feuillets du missel, lorsqu'il était marguillier et qu'il chantait au lutrin.

M. Botte souffrait impatiemment une opération nécessaire. Il regardait son neveu en grondant, en hochant la tête, et le jeune homme, qui, depuis un quart-d'heure, n'osait plus rire, ni parler, ne put s'empêcher de lui dire : « Au moins, mon « cher oncle, vous avouerez qu'ici il n'y a pas « de ma faute. —Pardonnez-moi, monsieur ; c'est « encore vous qui êtes cause de tout ceci. —Ah! « par exemple, mon cher oncle... — Si vous ne « m'aviez pas fait un éloge emphatique de ce « vieillard, je n'aurais pas été tenté de le connaî« tre, et je ne serais pas debout dans le chau« dron de Marguerite, obligé de me laisser éponger « le derrière par Georges, qui ne devait jamais le « voir. »

Pendant que ces messieurs, décrottés et passés dans des chemises blanches, attendent leurs habits, pendant que Marguerite les cherche, Edmond entreprend de leur persuader que cette foule d'insectes n'est rien du tout; qu'il ne leur manque qu'un peu d'habitude. Il ajoute qu'il est indispensable que le plancher soit à claires-voies, pour que son fils entende ce qui se passe dans la bergerie et dans l'écurie, qui est contiguë. Il finit par offrir encore son propre lit, et M. Botte de s'écrier : « Plus de lit, morbleu, je n'en veux « plus. Ce sont mes culottes que je demande. »

Marguerite rentre, chargée des vêtemens de ces messieurs. Elle n'en avait trouvé qu'une partie dans la chambre. Le reste avait coulé à travers les ouvertures du plancher; était tombé dans la bergerie; avait été foulé aux pieds des brebis, et était arrangé, comme vous l'imaginez sans peine. M. Botte retomba encore sur le pauvre Horeau. Il lui reprocha, dix fois de suite, et sans reprendre haleine, sa manie des bains froids à minuit, et enfin il observa, avec beaucoup de sagacité, que ces habits étant hors d'état de servir, il fallait en envoyer chercher d'autres à son château.

Cette observation guérit radicalement Charles de ses envies de rire. Il jugeait, d'après le temps nécessaire pour aller et revenir, qu'on dînerait au moins le lendemain à la ferme, et que sa tendre Sophie, qu'il plaignait avec raison, n'était pas encore sortie de sa pénible situation. Il fallut pourtant obéir au cher oncle; aller dénicher, dans un grenier à foin, le postillon, que les insectes laissaient fort tranquille, et qui dormait très-profondément; le faire monter à cheval; lui enjoindre d'aller ventre à terre, au risque de se rompre le cou, et de ramener un valet de chambre et une malle garnie.

Le papa Edmond, dans son imperturbable patience, retournait encore son armoire de noyer. Il en tire, et il présente à M. Botte l'habit de drap d'Elbeuf marron, la veste de basin brodée, et la culotte de velours d'Utrecht noir : c'est ce

qu'il a de plus beau. Il offre à M. Horeau le gilet et les guêtres de coutil, la belouse bleue au tour de col brodé de rouge : c'est ce qu'il a de plus propre.

Il n'y avait qu'à choisir, de passer le reste de la nuit en chemise, ou de se servir de ce qui se trouvait. Ces messieurs firent ce que nous aurions tous fait à leur place, et ils ne se seraient pas mieux déguisés pour aller au bal de l'Opéra : ils étaient à faire mourir de rire. Georges n'y tint pas, et ce fut à lui, cette fois, que s'en prit M. Botte : « Hé, morbleu, monsieur, au lieu de « rire comme un nigaud, comblez-moi ce trou « qui ne sert à rien, et apprenez que quand on « a une excellente source dans un coin de sa « cour, on ne creuse pas une mare dégoûtante « au milieu. » Il prend Horeau par un bras; il pousse son neveu par les épaules, et marche droit à la grange. Georges va reprendre son lit; Charles se remet dans un coin; l'oncle et son ami s'arrangent sur la paille fraîche, et M. Botte disait à Horeau, en bâillant de toute la latitude de sa mâchoire : « Je suis fort aise que la demoiselle « ne nous ait pas vus : la considération dépend « du premier coup d'œil. Nous voilà fagottés de « manière à n'être pas très-considérés, et je pré- « vois que demain j'aurai un grand rôle à jouer « ici. —Mais demain, mon ami!.. nous ne resterons « pas dans la paille jusqu'à midi, peut-être, que « le postillon reviendra. — Avec quel sang-froid

« il me dit cela! — Que gagnez-vous à vous fâ-
« cher? nous n'en sommes pas moins aussi ridi-
« cules l'un que l'autre. —Hé, vous devriez l'être
« seul, monsieur, vous qui avez commis la faute,
« et qui n'avez pas à faire l'oncle. » Ici les bâillemens redoublent, les paupières s'appesantissent, se ferment, et le silence règne dans la grange comme dans le reste de la maison.

Il était grand jour lorsque ces messieurs se réveillèrent. Charles était sorti dès l'aurore. Il avait cherché, trouvé et saisi l'occasion de glisser quelques mots à mademoiselle d'Arancey. « Ils sont
« encore ici, ma Sophie. — Hé, je le sais bien,
« mon ami. — Ils y passeront une partie de la
« journée. — Ah, mon dieu! — Qu'allez-vous
« faire? — Je m'enfuis. » Georges parut, et on n'osa pas en dire davantage. Sophie sortit en disant au jeune paysan qu'elle passerait encore cette journée chez Claudine, qui l'aimait tant, et dont l'enfant était si mal! Georges approuva beaucoup sa demoiselle : il était fort aise de la voir sortir, par la raison que Charles était là.

Le déjeuner était servi; M. Botte avait faim. Il fallut qu'il se décidât à paraître en marguillier devant mademoiselle d'Arancey, au hasard de compromettre ses droits à la considération. Il arrangea de son mieux ses basques et ses grands paremens; il inclina son bonnet de coton sur une oreille; il mit une main dans une poche de la veste, dont il ne put trouver le fond; il carressa

de l'autre le jabot festonné, et il entra d'un air assez libre dans la salle, où il fut fort aise de ne pas trouver la jeune demoiselle. Il en demanda des nouvelles, assez poliment pour lui. On lui répondit qu'elle ne rentrerait pas de la journée.

Il sourit d'un rire plein d'amertume; il boit, il mange, il se lève, et dit à Edmond qu'il sera bien aise de voir les portraits de la famille d'Arancey. Edmond ne le fait pas répéter; il prend son bâton, Horeau le suit; M. Botte ordonne à son neveu de l'accompagner, et on s'achemine vers le château.

Notre oncle avait toujours présent à l'esprit la description que son neveu lui avait faite du délabrement du manoir du marquis d'Arancey, et il trouve tout réparé, tout en état, tout en ordre, tout de la plus grande propreté. Il oublie les portraits de famille, et, revenant à ses premières idées, il demande sèchement, à Edmond, qui a fourni aux dépenses des réparations. « Monsieur, « c'est votre neveu. — Où avez-vous pris cet ar- « gent-là, monsieur? — Mon oncle... je... j'ai... — « Ces réparations étaient-elles faites quand vous « avez emprunté certains mille écus?... — Non, « mon oncle. — Vous avez donc emprunté de « nouveau? —Non, mon oncle. —Où diable avez- « vous donc pris cet argent? — Mon oncle... j'a- « vais... j'ai tiré parti... —Et de quoi, ventrebleu? « Parlez donc. — Des bijoux, mon cher oncle... « —Que je vous ai donnés? —Oui, mon oncle.—

« Ah, vous vendez les bijoux que je vous donne!
« Vous les vendez, quand j'ai tout fait pour exciter
« votre confiance! et pourquoi les vendez-vous?
« pour faire restaurer un château qui ne sert à
« personne. — Mais, monsieur, votre neveu es-
« père bien que mademoiselle d'Arancey l'habi-
« tera un jour. — Il a dit cela, père Edmond? —
« Il a dit cela, monsieur. — Venez, brave homme,
« faisons un tour de jardin ensemble. Votre gé-
« nérosité est furieusement suspecte, monsieur
« mon neveu. Restez là, monsieur, restez avec
« Horeau. — Permettez, mon oncle, que je vous
« accompagne. — Je vous le défends. Restez là,
« vous dis-je, et que je vous y trouve à mon re-
« tour. »

Charles se doute bien qu'Edmond va subir un interrogatoire dans les formes. Edmond est incapable d'un mensonge, et ne soupçonnant pas l'intimité de Charles et de Sophie, il donnera sans doute dans tous les piéges qu'on va lui tendre. Ces réflexions désespérantes avaient troublé notre jeune homme à un point... Il était dans un désordre tel, qu'il ne pouvait échapper à Horeau, qui ne se mêlait pas de deviner. Il s'approcha de Charles, le questionna d'un ton si caressant; il le pressa avec tant d'amitié; il lui marqua tant d'intérêt, que le malheureux jeune homme hasarda de lui confier ce que, sans doute, il eût appris de son oncle une heure plus tard, et, comme il n'est pas défendu d'user d'un peu

d'adresse, il se fit un mérite d'une confidence qui devait lui assurer un protecteur. Laissons Charles soupirer, raconter, supplier, et suivons Edmond et M. Botte.

M. Botte s'était persuadé que pour avoir l'air d'un homme de poids, en dépit de son accoutrement, il fallait qu'il se possédât, et qu'il prît ce ton de dignité froide qui fait distinguer l'homme de ses habits. Ah! pourquoi, dit le lecteur, M. Botte ne s'habillerait-il pas toujours en marguillier? Hé, qu'y gagnerions-nous? un homme du caractère de notre oncle ne peut se contraindre qu'un moment, comme certain abbé qui fait la grimace quand il est obligé de dire du bien, et surtout de Voltaire.

Les voilà dans le jardin. M. Botte tousse, crache, en regardant Edmond; une ame pure brille dans les yeux sereins du vieillard, et notre oncle ne doute pas que la vérité jaillisse de sa bouche.

« M. Edmond, mon neveu vient-il souvent ici?
« — Mais, monsieur, deux ou trois fois la se-
« maine à peu près. — Mademoiselle d'Arancey
« est madame Duport, que le drôle considère
« tant : je m'en étais douté. — Madame Duport,
« monsieur? — Est-ce bien vous que mon neveu
« vient voir? — Il le dit, monsieur. — Et vous le
« croyez? — Mais... oui, monsieur. — Vous n'y êtes
« pas. Qui est-ce qui reçoit ses visites? — C'est
« moi, quand je suis au logis. — Et, le plus sou-
« vent, vous êtes aux champs avec votre fils? —

« Oui, monsieur. — Et alors c'est mademoiselle
« d'Arancey qui fait les honneurs de chez vous ?
« — Oui, monsieur. — Diable, diable ! Et pour-
« quoi souffrez-vous, monsieur, qu'un homme
« de vingt-un ans vienne chez vous trois fois la se-
« maine ? —Il m'a rendu de grands services, mon-
« sieur, et je le reçois comme un bienfaiteur. —
« Ces bienfaiteurs-là sont dangereux, M. Edmond.

« Dites-moi un peu, bon vieillard... — Mon-
« sieur ? — Mademoiselle d'Arancey a-t-elle l'habi-
« tude d'aller passer les journées chez cette dame
« Claudine ? — C'est la première fois que cela ar-
« rive, monsieur. — Ah! elle ne s'absentait jamais
« avant que j'arrivasse chez vous ? —Jamais, mon-
« sieur. — Il y a connivence. Diable, diable !

« Quel âge a mademoiselle d'Arencey ? — Bien-
« tôt dix-sept ans. — Elle est jolie ? — Oh, mon-
« sieur, il n'est pas possible de l'être davantage.
« — Tant pis. Est-elle sage ? — Je ne lui connais
« que des vertus. — Tant pis. A-t-elle de l'esprit ?
« — Je ne m'y connais pas trop. — Hé, monsieur,
« vous vous y connaissez comme un autre. Tous
« les hommes sont, à peu près, susceptibles des
« mêmes idées ; leur différence essentielle est dans
« la manière de les rendre, et, si vous êtes inca-
« pable de bien dire, vous ne l'êtes pas de bien
« entendre. Trouvez-vous du plaisir dans la con-
« versation de mademoiselle d'Arancey ? — Oh,
« beaucoup, monsieur. — Tant pis. Est-elle aimée
« dans le village ? —Aimée, considérée, respectée.

« Tant pis, morbleu, tant pis. — Hé, monsieur, « nous serions tous bien fâchés qu'elle fût autre- « ment. Pourquoi vos *tant pis*, s'il vous plaît? — « Cela me regarde, père Edmond », et M. Botte se gratte l'oreille, et il frotte ses joues rubicondes et dodues.

« Vous parle-t-elle quelquefois de Charles? — « Jamais, monsieur. — Tant pis. Écoute-t-elle « quand vous en parlez? — Oh, très-attentive- « ment. — Tant pis, ventrebleu, tant pis. — En « vérité, monsieur, je ne vous conçois pas. — « Connivence! parlons d'autre chose.

« Combien vous ont coûté la ferme et le châ- « teau? — Soixante-dix mille francs. — Com- « bien croyez-vous avoir réellement payé? — « Quinze mille livres environ. — Combien un fer- « mier peut-il payer de redevance ici en faisant « ses petites affaires? — Mais, monsieur, de qua- « tre à cinq mille francs. — Vous avez fait là un « bon marché, père Edmond; mais vous vous êtes « gêné. — Beaucoup, monsieur, et sans votre ne- « veu... — Ce n'est pas de mon neveu que je vous « parle.

« Vous êtes, dit-on, dans l'intention de rendre « ce bien au marquis d'Arancey? — Oui, si Dieu « nous l'a conservé. — Il était dur votre seigneur. « — Un peu, monsieur. — Beaucoup. Orgueil- « leux. — On le dit. — Je le sais. Empruntant de « toutes mains... — Oh, monsieur, toutes ses det- « tes ont été payées sur le produit de la vente

« de ses biens. — Tant mieux. S'il revient, il
« n'aura à rougir que de sa pauvreté, et il en
« rougira: ces petits grands-seigneurs sont si sots!
« En avez-vous des nouvelles ? — Non, monsieur.

« — M. Edmond, je n'aime pas les d'Arancey;
« mais votre excellent cœur mérite un bon con-
« seil, et je vais vous le donner. Vous faites
« votre opération tout de travers. — Comment
« cela, monsieur? — Le marquis est mort civile-
« ment. Vous ne pouvez rien lui donner, ni lui
« par conséquent à sa fille. — Mais nous donne-
« rons à notre demoiselle. — Quand? — Quand
« elle se mariera, monsieur. — Et si vous mourez
« avant? — Mon fils pense comme moi. — Et s'il
« meurt aussi? — Ah, mon dieu, monsieur, qu'elle
« idée vous vient là? — Avez-vous un notaire
« dans le village? — Oui, monsieur. — Qu'il dresse,
« sans délai, un acte par lequel vous ferez une
« donation absolue à mademoiselle d'Arancey,
« sous la condition que vous jouirez gratuitement
« de la ferme pendant six ans, pour vous remplir
« des quinze mille francs, et des intérêts, que la
« demoiselle reconnaîtra vous devoir, et dont elle
« sera quitte, si votre fils et vous mourez dans
« l'intervalle. Au moins vos héritiers ne la force-
« ront point à revendre son bien, et, d'après ce
« que vous m'avez dit d'elle, elle les paiera peu
« à peu, et elle aura du pain à donner à son
« père, s'il en a encore besoin. — Ah! monsieur
« que je vous ai d'obligation! jamais ces bonnes

« pensées ne me seraient venues. Que je vous ai « d'obligation! — Je demande une récompense, « M. Edmond. — Hé, monsieur, que puis-je pour « vous? — Défendre l'entrée de votre maison à « mon neveu. — Ah! monsieur, cela serait d'un « dur!... — Vous le devez à la réputation de ma- « demoiselle d'Arancey. — Quoi, vous croyez?... « — Oui, monsieur, oui, je crois qu'une fille de « dix-sept ans ne doit pas recevoir un jeune « homme, lorsque ceux qui veillent sur elle sont « aux champs. Rentrons, brave homme. »

Ils rentrèrent. Charles, tremblant, n'osait fixer son oncle; Horeau cherchait sur le front de son ami ce qui se passait dans ce cœur si irascible et si bon. M. Botte ne les regarda ni l'un ni l'autre; ne leur dit pas un mot; traversa les appartemens; sortit du château; marcha aussi vite que le permettait son gros ventre, et laissa bien loin derrière lui le père Edmond, qui faisait tous ses efforts pour le suivre.

Le cher oncle n'était pas d'un caractère à s'occuper d'autre chose que de l'idée du moment. Animé par ce qu'il a dit, plein de ce qu'il veut dire encore, il oublie ses grands paremens et sa longue veste, et son bonnet de coton; il s'approche du premier enfant qui se trouve sur son passage, et il demande la maison de dame Claudine. La maison bien désignée, bien reconnue, M. Botte poursuit son chemin; il n'est plus qu'à trente pas de la chaumière.

Mademoiselle d'Arancey s'y croyait bien en sûreté. Elle eût fui au bout du village, au village voisin, je ne sais où elle n'eût pas été, plutôt que de paraître devant cet oncle si terrible. Loin de soupçonner que M. Botte pût faire un pas pour la trouver, elle attendait avec impatience le moment où il remonterait en voiture. Elle regardait, à chaque instant, si la porte charretière de la ferme s'ouvrirait à la fin. Elle reconnut l'habit des dimanches d'Edmond. Il l'avait sans doute mis pour faire honneur à ses hôtes; la pauvre enfant le croyait ainsi, et, sans y faire plus d'attention, elle retourna près de Claudine. Oh, si elle n'eût pas été trompée par le déguisement; s'il eût été possible de le prévoir, le toit, la cave, le puits... qui sait jusqu'à quel point la frayeur domine la raison, et quel bonheur, dans cette circonstance critique, que M. Horeau ait voulu se baigner à minuit.

M. Botte avait jugé, d'après ce que lui avait dit Edmond, que la jeune personne l'évitait, et il fondit, comme un hussard, dans la maison. Mademoiselle d'Arancey croyait voir paraître le bon fermier, et elle ne sut que penser de l'habit de drap d'Elbeuf sur le corps d'un inconnu. Elle regarde M. Botte; M. Botte la regarde à son tour; l'examine de la tête aux pieds, et j'ai su de Claudine qu'un sourire involontaire agita ses lèvres, qu'il mordit aussitôt.

« Vous ne me connaissez pas, mademoiselle?

« — Non, monsieur. — Je m'appelle Botte. Je « suis l'oncle... Hé, mon dieu, qu'avez-vous donc?... « Vite, la bonne, secourez-là... coupez ces cor- « dons... du vinaigre aux tempes... allons donc, « vous n'agissez pas. » Mademoiselle d'Arancey était tombée sans connaissance dans les bras de Claudine.

Monsieur Botte, toujours bouillant, administre lui-même les secours, et quand le fichu ou le corset trahissait les secrets de l'innocence, il disait à Claudine : « L'empressement d'un homme « de mon âge ne peut paraître suspect. Coupons « ce cordon-ci; encore celui-là... c'est du satin « que cette peau!... Voyons donc le vinaigre. »

Sophie, en revenant à elle, vit M. Botte à genoux, suant à grosses gouttes, et versant le vinaigre à flots. Elle crut démêler un air d'intérêt dans les yeux qu'elle redoutait tant; elle se remit, et honteuse d'une faiblesse, qui ne pouvait la mener à rien, elle résolut d'opposer une fermeté modeste à un orage inévitable.

« Elle revient, Claudine, elle revient. Ses yeux « se rouvrent; ses joues se colorent; ses lèvres « s'agitent; elle va nous parler. Vous me craignez « donc beaucoup, mademoiselle? — Oh, beau- « coup, monsieur.—Et pourquoi me craignez-vous, « si vous ne vous reprochez rien? — Je ne crois « pas, monsieur, avoir de reproches à me faire. « — Je suis donc un homme grossier, brutal, « extravagant? — Je ne dis pas cela, monsieur.—

« Vous le pensez? — Non, monsieur. — Qui vous « a donné de moi cette opinion? — Personne, mon- « sieur. — Pourquoi donc l'avez-vous? — Mais je « ne l'ai pas, monsieur. — Pourquoi donc trem- « blez-vous en me parlant? — Ce ton, auquel je « ne suis pas faite... — Ne vous met pas à votre « aise, n'est-il pas vrai? Hé bien, mademoiselle, « expliquons-nous franchement. Vous pensez bien « d'ailleurs que je suis venu ici pour quelque « chose : mon neveu vous aime. — Je n'ai pu l'en « empêcher, monsieur. — Vous l'aimez? — mon- « sieur... — Vous l'aimez. — Je ne puis pardonner « qu'à son oncle cette manière de m'interroger. « — C'est répondre cela, mademoiselle. Vous vous « aimez, j'en suis fâché; mais ce n'est pas une « raison pour abandonner vos foyers, pour vous « évanouir à mon aspect, pour ne me parler « qu'avec défiance. Prenez mon bras, mademoi- « selle, et venez dîner chez vous. »

Il ne lui donna pas le temps de le prendre ce bras; ce fut lui qui prit le bras de la timide Sophie; il la tira de la chaumière, et fit tomber la conversation sur des choses indifférentes. Dès qu'il ne fut plus question d'amour, Sophie retrouva sa présence d'esprit; elle répondit avec justesse, avec grace, et M. Botte ne marchait plus qu'au très-petit pas. Il s'arrêtait de temps en temps; il écoutait, et, de temps en temps, il avait l'adresse de tourner l'entretien sur un sujet nouveau. Mademoiselle d'Arancey se flattait qu'il prenait quel-

que plaisir à l'entendre; cette persuasion faisait naître sa confiance, et la pureté des expressions, et les tours heureux, et la finesse des idées, tout était employé, bien innocemment, sans doute. M. Botte souriait quelquefois : c'était beaucoup.

Ils arrivèrent à la porte de la ferme. M. Botte s'arrêta, et fixant la jeune personne d'un air sévère : « Mademoiselle, qu'est-ce que la vertu? —
« Je ne vois pas, monsieur, à propos de quoi...
« — Je n'ai pas besoin d'à propos, mademoiselle.
« Qu'est-ce que la vertu? — C'est, je crois, mon-
« sieur, la pratique exacte de ce qu'on doit aux
« autres et à soi. — N'oubliez donc jamais, ma-
« demoiselle, ce que vous devez à vous, à Ed-
« mond, à moi, et rappelez-vous sans cesse que,
« dans votre position, il n'est pas d'amour inno-
« cent. »

Charles parlait avec feu à Horeau dans un coin de la salle. On ouvre la porte : c'est son oncle et mademoiselle d'Arancey. Charles est frappé de cette apparition; mais sa tendre amie paraît calme, et il ose espérer. Il prend les mains de ce cher oncle, et il tombe à ses genoux. Que dira-t-il qui rende ce qu'il éprouve? Ses regards supplians disent tout.

« Je n'aime pas les scènes dramatiques, mon-
« sieur, levez-vous. — Je vous prie de croire,
« monsieur, dit Sophie, que je n'approuve point
« cette démarche de votre neveu. — Si je vous

« en croyais capable, mademoiselle, je vous mé-
« priserais, et je ne vous répondrais pas. »

Le dîner ne fut pas gai. Tout le monde, excepté Edmond, était dans un état de contrainte, qu'on ne savait pas également dissimuler. M. Botte avait juré d'être impénétrable; il le fut pour la première fois, et peut-être par ostentation. Mais Horeau était ému, autant qu'il pouvait l'être; mais Charles ne tenait pas sur sa chaise; mais Sophie ne levait pas les yeux, de peur de rencontrer ceux du bon ami et de le regarder... comme on regarde ce qu'on aime. M. Botte observait tout, et glaçait toutes les langues. Il y avait là un autre observateur qui n'était pas moins à craindre : c'était Georges, qui, ne sachant que penser de l'entretien particulier du cher oncle et de son père, de la visite rendue à mademoiselle d'Arancey, de la manière presque amicale dont on avait fait le trajet de la chaumière à la ferme, cherchait la vérité sur tous les visages. Il la trouvait sur celui de Charles, et ce visage ne lui disait rien qu'il ne sut déja. Mais celui de M. Botte ne disait rien du tout, et c'était lui surtout que Georges eût voulu pénétrer. Il sentait qu'il ne lui convenait pas de prendre la parole où étaient son père et M. Botte; mais, en cédant au respect dans lequel on l'avait élevé pour la vieillesse, il ne put empêcher des soupirs, qu'il s'efforçait d'étouffer, de s'échapper avec violence.

Le retour du postillon termina le dîner le plus ennuyeux, et mit fin à l'embarras général. Ces messieurs sortirent pour prendre des habits à eux, et Charles, qui comptait bien profiter de leur absence, ne put trouver mademoiselle d'Arancey seule une minute, une seconde. Toujours Georges, l'opiniâtre Georges. Il la suivait partout; il désolait nos pauvres jeunes gens : ils avaient tant de choses à se dire!

Ils se plaignaient intérieurement de l'importunité de Georges, et ils vont se trouver bien plus malheureux encore : il fallait que la prophétie de mademoiselle d'Arancey s'accomplît dans toute son étendue. Monsieur Botte, en prenant congé d'Edmond, lui recommanda de ne pas oublier le notaire, et le pria de notifier de suite ses intentions à son neveu. Le bon vieillard ne savait comment s'y prendre pour dire quelque chose de désagréable : cela ne lui était peut-être arrivé de sa vie. Cependant il s'agissait de la réputation de sa demoiselle, et cette considération l'emporta sur sa répugnance. Il tira Charles à l'écart, et lui déclara, avec tous les ménagemens qu'il put imaginer, que l'entrée de la ferme lui était désormais interdite.

Charles ne se posséda plus. Il cria à l'injustice, à la tyrannie; il articula même le mot ingratitude. Georges, instruit par ces exclamations, respira avec plus de liberté. M. Botte, pour prévenir les scènes tragiques, qu'il n'aimait pas, ordonna à

son neveu de le suivre; il glissa, en passant, un louis dans la main de la grosse Marguerite; il monta en voiture, et partit.

Que devint la tendre Sophie à cette défense, aussi extraordinaire qu'inattendue? Comment expliquer la conduite d'Edmond? Elle ne se permit pas un murmure. Mais ne plus voir l'homme qu'elle chérissait uniquement, qu'elle aimerait toute sa vie; cacher sa douleur à Georges surtout, qui n'eût pas manqué de vouloir prouver combien cette interdiction était sage et nécessaire... Quelle situation! elle avait prévu des obstacles, des peines : elle n'en était pas moins inconsolable.

Charles, de son côté, était au supplice. Il n'osait faire éclater son dépit dans la voiture, et les efforts qu'il faisait pour se contraindre, altéraient visiblement tous ses traits. « Vous ne voyez donc « pas, mon ami, dans quel état est votre neveu? « —Pardonnez-moi, monsieur.—Ce jeune homme « m'afflige. — Et moi aussi. — Et c'est là tout ce « que vous voulez faire pour lui? — Monsieur « Horeau, vous allez me conseiller de l'éloigner « à jamais de mademoiselle d'Arancey, afin que « je les rapproche. — Vous m'aviez promis, mon « ami, d'oublier ma petite ruse en faveur de votre « jardinière. — Ne m'en faites donc pas souvenir. « —Je ne vous conseille pas.—Et vous avez raison. « — Mais vous me permettrez de vous faire ob- « server... — Je ne permets rien. — Que vous de- « vez au moins des consolations... — A un homme

« de vingt-un ans? S'il a du caractère, qu'il s'en « serve; s'il n'en a pas, qu'il s'en fasse un. Bri- « sons-là, s'il vous plaît. »

Horeau leva les épaules, appuya sa tête dans l'encoignure de la calèche, s'endormit, et, à force de détours dans les terres, le cocher évita les ornières, et on arriva au château sans accident.

CHAPITRE II.

Fuite, voyage.

M. Horeau trouva, en rentrant, une lettre de sa femme. Elle se plaignait de ses longues absences, et elle remarquait que, si on doit beaucoup à son ami, on doit plus encore à son épouse et à ses enfans. Horeau les aimait tendrement; il n'était pas fâché de garder une exacte neutralité entre l'oncle et le neveu, et il annonça son départ pour le lendemain matin.

Charles employa sa nuit à remplir sept à huit feuilles de papier, qui furent remises à Guillaume, et, comme il lui restait mille choses à dire, il passa à écrire encore toutes les heures de la journée où il n'était pas obligé de paraître devant son oncle. Il ne lui restait que cette consolation, et plus il en usait, plus il sentait qu'elle ne suffisait pas à un cœur dévoré d'amour et de chagrin.

M. Botte croyait avoir tout prévu; mais les

amans ont aussi leur providence. Le cher oncle n'imaginait pas qu'un vieil orme fût l'entrepôt de la ci-devant si douce, et maintenant si triste correspondance : il l'eût fait abattre indubitablement. Guillaume revint avec la lettre, la très-longue lettre que Sophie avait écrite de son côté. Jamais son style n'avait eu ce feu brûlant, cet abandon. Tel est l'effet des obstacles inattendus : ils électrisent, ils irritent. La raison se tait, la passion parle seule.

« Ah, disait Charles à Guillaume, faut-il ne « plus revoir celle qui écrit ainsi ! — Pourquoi, « monsieur, ne la verriez-vous plus ? — Je suis « banni de la ferme. — Edmond, son fils et leurs « gens dorment la nuit. — Et les chiens veillent. « — On les empoisonne. — Mais, mademoiselle « d'Arancey... — Elle résistera d'abord, c'est dans « l'ordre ; elle cédera ensuite, c'est dans la na- « ture. — Je n'oserai jamais lui proposer... — Je « le proposerai, moi. — Et comment ? — J'écrirai ; « je vous ferai malade, et j'assurerai qu'une en- « trevue vous rendra la santé. — Mentir à made- « moiselle d'Arancey ! — C'est moi qui mentirai « pour vous. — Mais c'est moi qui t'autoriserais. « Non, Guillaume, non, je ne descendrai pas au « mensonge ; on ne trompe pas une femme qu'on « respecte. J'ai promis d'ailleurs de ne plus suivre « tes conseils. »

Guillaume n'entendait rien à cette délicatesse, par la raison très-simple qu'il en était incapable.

Il ne la croyait pas même sincère, et il imagina que le service le plus signalé qu'il pût rendre à son maître, était de le servir malgré lui, en lui laissant la ressource de le désavouer, si les circonstances l'exigeaient. Or, comme un homme, malade d'amour, ne cesse d'écrire que lorsqu'il n'a plus la force de tenir sa plume, Guillaume ne trouva pas d'inconvénient à remettre à l'ordinaire les lettres de Charles, et il en composa une tout-à-fait propre à ajouter, à ce que souffrait déja la malheureuse Sophie, le tourment de l'inquiétude. Beaucoup de tendresse, l'humeur des contrariétés, et avec cela des alarmes nouvelles, il n'en fallait pas tant, selon Guillaume, pour déterminer la jeune personne à recevoir son amant en secret.

Il part avec son double paquet, et il arrive au pied de l'orme, enchanté de rendre la tranquillité à un maître, tel qu'il n'en trouverait pas un second. Depuis qu'on ne chassait plus, il n'avait absolument rien à faire que ses courses à la ferme, et il serait dispensé de courir, du moment où Charles prendrait la peine de courir lui-même.

Il avait déposé ses dépêches dans le creux de l'arbre, avec les précautions accoutumées; il n'y avait rien trouvé, ce qui lui paraissait extraordinaire, et il regagnait le chemin, lorsqu'il vit arriver, du côté de la ferme, une voiture qu'il crut reconnaître. Il s'arrête, il regarde... il ne peut en croire ses yeux... c'est M. Botte, seul, dans un

cabriolet. Qu'a-t-il été faire là, si mystérieusement? Serait-il aussi frappé du mérite de mademoiselle d'Arancey, et penserait-il à jouer le tour le plus cruel à son collatéral? Au reste, la jeune personne est sa maîtresse; elle ne consentira pas à déshériter son amant. Il est probable que M. Botte n'a pas vu cacher les lettres, et si on consent aux visites nocturnes, il est à présumer que le cher oncle se trouvera bientôt dans l'impossibilité d'épouser.

Ainsi raisonnait Guillaume, et Guillaume se trompait à bien des égards. D'abord, M. Botte avait reconnu le piqueur d'assez loin, et il avait rangé son cabriolet derrière une haie, pour le laisser passer sans en être aperçu, et pour observer ensuite sa manœuvre. Il l'avait vu quitter la route battue, s'approcher de l'orme, descendre de cheval, tirer quelque chose de sa poche, se remettre en selle, regagner le chemin, et tourner vers son château. M. Botte ne soupçonnait pas les détails; mais il jugeait, en gros, que cette conduite équivoque annonçait quelque nouvelle ruse d'amour, et, sans s'embarrasser davantage d'être vu ou non de Guillaume, il résolut d'éclaircir encore cette affaire. Il s'arrêta en face de l'orme, et fit signe au coureur, qui ne le perdait pas de vue, de venir à lui.

Guillaume s'approcha aussi tranquillement que s'il n'eût pas eu de reproches à se faire : ces demi-coquins sont toujours d'une sécurité inaltéra-

ble. « Que fais-tu si loin du château ? — Monsieur, « votre neveu ne chasse plus, les jambes de vos « chevaux s'engorgent, et je les promène. — Ah, « tu leur fais faire des promenades de quatorze « lieues ! Aide-moi à descendre, maraud. »

M. Guillaume saute à terre, d'un air tout-à-fait gracieux ; il présente le poignet, et M. Botte lui ordonne de passer son bras dans les rênes de son cheval. « C'est cela, astucieux valet ; garde « maintenant mon cabriolet jusqu'à mon retour. » Guillaume reste bravement, en sifflottant un petit air, et M. Botte marche droit à l'orme. Guillaume ne siffle plus, et M. Botte tourne autour de l'arbre, regarde en bas, en haut, et Guillaume se remet à sifflotter. M. Botte voit le creux que vous connaissez bien, et il s'avise d'y allonger un bras tout entier ; Guillaume éprouve quelque inquiétude. M. Botte en tire un paquet, et Guillaume fait une grimace... Ah !

Le cher oncle revint d'un air triomphant, en tournant et retournant le paquet. Point d'adresse ; mais pas de doute sur sa destination L'ouvrira-t-il ? Non, les secrets de son neveu lui appartiennent, et il ne doit juger que ses actions. Cependant les gouvernemens se permettent souvent ces sortes de licences, et M. Botte gouverne sa maison. « Non, dit-il, non, n'imitons jamais les au- « tres dans ce qu'ils font de blâmable ; restons « purs, si nous exigeons que nos subordonnés le « soient. » Il remonte dans son cabriolet, et, sans

daigner adresser un mot au piqueur, il reprend le chemin de la ferme.

Guillaume le regardait aller, et ne sifflotait plus : ce n'est pas qu'il fût embarrassé de se justifier d'avoir obéi à Charles, dont il dépendait plus directement, et qui seul était comptable de ce qu'il écrivait. Mais son billet, à lui Guillaume, l'intriguait singulièrement ; il n'était pas facile d'y donner une tournure innocente. Aussi incapable de s'affliger sérieusement que de se repentir, il se remit à siffler, et se proposa, en cas d'évènement, de se retirer chez certaine veuve du village, très-éveillée et très-confiante, à laquelle, ce qui pouvait arriver de pis, était d'être ruinée un peu plutôt, si la bouillotte et la fortune continuaient de lui être cruelles.

Il rentra au château, et rendit à Charles un compte exact de ce qu'il avait vu et entendu. Pas de lettres de Sophie, premier sujet de réflexion ; une visite clandestine de l'oncle, sujet de méditation plus grave encore. Ce fut sur ces deux points que roula une conférence très-longue et très-inutile, puisqu'on ne savait pas ce qui s'était passé à la ferme. Guillaume prétendait que la présence de M. Botte avait empêché mademoiselle d'Arancey d'approcher de l'orme maudit. Charles soutenait que, pendant que son oncle causait avec Edmond ou son fils, elle avait dû trouver plus d'un moment favorable, et comme les amans ne connaissent que les extrêmes, qu'ils se désespèrent

sans raison, comme ils se flattent sans motifs, Charles prononça net que Sophie n'aimait que faiblement, et qu'elle cédait aux obstacles qui se multipliaient à chaque instant. Ils défendaient tous deux leur opinion avec chaleur, lorsqu'une voiture arrêta à la porte cochère, et que cinq à six claquemens de fouet se firent entendre. Charles voulait se cacher dans les entrailles de la terre; Guillaume lui démontra que la chose était impossible, puisque le président de l'académie de Berlin n'y avait pas réussi, et il ajouta que, lorsque une scène est inévitable, il est plus sage d'aller au-devant, et d'en finir, que de s'enterrer vif. « Je reste, moi, monsieur, pour recevoir mon « congé à l'instant, si on doit me le donner, et « n'y plus penser dans une heure. »

M. Botte entra dans l'appartement de son neveu avec un air de dignité qui ne lui allait pas des mieux, mais qui ne laissait pas d'être imposant. Il avait jugé que dans les grandes occasions il faut, pour se rendre respectable, se respecter soi-même. « J'ai remis, monsieur, à mademoiselle d'Arancey « deux lettres que j'ai trouvées dans un trou d'ar- « bre, et qu'elle n'a pas fait difficulté de déca- « cheter et de lire devant moi. — Deux lettres, « mon oncle! — Il m'est dur, monsieur, d'ajouter « des reproches à ceux que vous vous faites peut- « être à vous-même; mais je condamne ouverte- « ment... — Deux lettres, dites-vous mon oncle! « —Je condamne votre persévérance à égarer cette

« jeune personne, à l'avoir amenée à entretenir
« une correspondance que l'honneur n'approuve
« pas. Sa réputation est le seul bien qui lui reste
« au monde, et vous faites tout pour le lui ravir.
« — Moi, mon cher oncle! — Vous, monsieur.
« Que serait-il arrivé, si quelque autre que moi
« eût trouvé ces lettres, sans suscription, à la
« vérité, mais dont les expressions sont tellement
« claires, qu'il serait impossible, à quiconque
« connaît mademoiselle d'Arancey, de n'être pas
« convaincu de son intelligence avec vous. — Par
« grace, mon cher oncle, permettez-moi de dire
« un mot. — Voyons ce mot, monsieur. — Je n'ai
« écrit qu'une lettre. — Je le sais, monsieur; mais
« avez-vous connaissance de la seconde? — Mon
« cher oncle, je vous jure que non. — Mademoi-
« selle d'Arancey me l'avait juré pour vous. Voici
« sa réponse, monsieur. — Comment, mon on-
« cle, vous avez daigné... — Oui, monsieur, j'ai
« mieux aimé être votre commissionaire, que de
« vous voir compromis avec ce faquin, qui pâlit
« en affectant une contenance ferme. Monsieur,
« qui confie ses secrets à son valet est un sot;
« qui lui livre l'honneur de sa maîtresse est cri-
« minel. J'ai fini, monsieur. Que je ne vous gêne
« pas : voyez ce qu'on vous écrit. »

« Votre piqueur, monsieur... Monsieur, répète
« Charles en soupirant. — Lisez, lisez donc. —
« Votre piqueur, monsieur, a la hardiesse de
« m'écrire. Monsieur votre oncle me rassure sur

« votre santé, et on s'appuie cependant d'une « maladie imaginaire pour me faire des proposi- « tions indignes de moi... Ah, Guillaume, ah, « malheureux! s'écrie Charles. — Poursuivez, « monsieur, poursuivez. — Vous les ignorez, sans « doute, ces propositions, car, si je vous ai mon- « tré de la faiblesse, je n'ai pas du moins mérité « votre mépris. Ce billet est le dernier que vous « recevrez de moi. Monsieur votre oncle le veut « ainsi, et je me soumets.

Je vous salue.

SOPHIE D'ARANCEY.

« Mon oncle, je ne peux m'y méprendre, c'est « vous qui lui avez dicté ce billet. — Non, mon- « sieur; mais je l'ai décidée à l'écrire. — Et vous « n'avez pas craint de me désespérer. — Je ne « crains jamais rien, quand je fais mon devoir. « — Votre devoir, cruel... votre devoir! — N'ou- « bliez pas les vôtres, monsieur. Le premier est « la soumission, et mademoiselle d'Arancey vous « en donne l'exemple. Insensé, vous parlez de « mariage! Comment exigerez-vous de vos en- « fans ce respect que vous êtes prêt à me refuser. « Vous parlez de mariage! et vous ne savez pas « encore qu'il faut honorer avant, celle qu'on « veut estimer après. — Mon oncle, mon cher « oncle, je suis sans excuse, je le sens; mais ayez « pitié de votre infortuné neveu; ne m'accablez « pas de toutes les manières à la fois. Laissez-moi

« du moins la satisfaction de lui écrire, de sa-
« voir qu'elle ne m'oublie pas. Vous n'avez jamais
« aimé, mon oncle... — Non, jamais. — Et vous
« ne soupçonnez pas quel trait empoisonné vous
« enfoncez... — Finissons, finissons, s'il vous plaît.
« Est-ce un roman que nous faisons ici? » Et
M. Botte sonne.

Tous ses domestiques entrent à la fois. « Je
« vous ai fait dire de vous tenir prêts au premier
« signal, et je vais vous notifier mes intentions :
« elles sont invariables. Je défends, à qui que ce
« soit, de monter à cheval, pour quelque cause
« que ce puisse être, sans mon ordre positif. Je
« défends qu'on se charge d'aucun message écrit
« ou verbal qui ne sera point émané de moi. Je
« défends qu'on laisse entrer qui que ce soit au
« château, sans m'en prévenir à la minute, et
« qu'on y reçoive personne en mon absence, Ho-
« reau excepté. Je veux bien vous déclarer qu'il
« s'agit ici d'autre chose que d'une cruche de vin
« volée, et si quelqu'un transgresse mes ordres,
« il encourra, sans espoir de retour, toute mon
« indignation.

« Guillaume, je vous chasse, et j'interdis, à vos
« anciens camarades, toute communication avec
« vous. L'affaire que vous savez n'est connue
« que de moi, de mon neveu, de certaine dame
« et de vous. S'il en transpire quelque chose,
« c'est que vous aurez parlé, et alors, malheur à
« vous. »

Ses domestiques retirés, il dit à son neveu : « Il m'en aurait trop coûté de vous humilier de-« vant mes gens. Je vous ai ménagé, autant que « je l'ai pu; mais j'en ai dit assez pour que per-« sonne ne vous obéisse. Je vous laisse votre li-« berté, parce que je vous ai mis dans l'impossi-« bilité d'en abuser : mademoiselle d'Arancey ne « vous recevra plus.

Allons, allons, se disait M. Botte, en rentrant dans son appartement, il faut que j'avoue qu'il m'en a coûté pour jouer le père noble pendant un quart-d'heure; mais j'aime à me rendre justice : je n'ai, parbleu, pas mal rempli mon rôle.

Il est inutile de peindre ce que souffrait Charles, privé de toute espèce de communication avec son amie. Ceux qui aiment se feront un tableau fidèle de son état ; les gens indifférens ne comprendraient pas l'espèce de frénésie qui l'égarait. Il accusait, et son oncle, et Sophie, et le ciel, et ne sachant plus à qui s'en prendre, il s'accusait lui-même. Il semblait se complaire à chercher tous les raisonnemens qui pouvaient éteindre jusqu'au dernier reste d'espérance. C'est ce qu'on appelle, je crois, en tragédie, en drame et en roman nourrir sa douleur. Il la nourrissait en pure perte : l'oncle barbare n'était pas témoin de ses transports; il n'y avait pas seulement d'écho dans sa chambre.

Le matin, il était défait, pâle, abattu comme une fleur frappée d'un coup de soleil, et il s'en

applaudit : c'est ainsi qu'il faut être pour intéresser. Il descend, persuadé que son oncle, qui ne veut pas l'entendre, le regardera du moins. Il apprend qu'il vient de partir encore dans son cabriolet. Ce nouveau coup remonte sa tête affaiblie. « C'en est fait, dit-il, elle me sacrifie à la « fortune. Elle est indigne de m'occuper davan- « tage : qu'elle s'efface de ma mémoire et de mon « cœur. »

Ces choses-là sont très-faciles à dire. Je ne connais pas d'homme qui n'en ai dit autant au moins une fois en sa vie; mais l'exécution?..... Charles, en parlant ainsi, courait de chambre en chambre, et il ne s'apercevait pas que deux ruisseaux de larmes venaient de s'ouvrir, et qu'il se donnait en spectacle aux gens de la maison qui se trouvaient sur son passage. Ils l'aimaient, parce qu'il était bon, et, à cent questions différentes, dictées toutes par un intérêt vrai, il répondait : « Qu'elle s'efface de ma mémoire et de « mon cœur. »

Cette manière de répondre n'était pas propre à dissiper les inquiétudes. On le crut fou, et on commença hautement à déplorer son sort. On se confirma dans cette opinion, lorsque Charles, qui entendait à merveille, confus du ridicule qu'il se donnait, s'enfuit à toutes jambes, et fut se renfermer chez lui. Quand le maître est absent, et le neveu en démence, la femme de charge est vice-reine, et comme l'autorité est le hochet des

gens de toute espèce, la femme de charge donna emphatiquement ses ordres. On ne grille pas des croisées en une heure; mais il ne faut pas tant de temps pour les boucher avec des matelas, et pour ôter à un malade tous les meubles et les instrumens qui peuvent lui être nuisibles : voilà ce que prescrivit la dame, et sept à huit domestiques menaçaient déja Charles d'une obscurité absolue : « Vous vous trompez, mes amis, leur dit-« il avec un sourire plein de douceur. Ma raison « n'est pas aliénée; je serais trop heureux de l'a-« voir perdue. » Comme tout le monde sait qu'un homme qui sourit avec douceur n'est pas maniaque, la femme de charge, qui se piquait d'avoir du caractère, osa s'approcher de Charles. Elle lui parla; il répondit juste. Elle s'assit près de lui, le consola, l'encouragea, sans savoir de quoi il était question. Mais il y a un protocole qui s'applique à toutes les maladies de l'ame. C'est ainsi que ceux qui visitent, par politesse, ou par intérêt un moribond, à qui ils ne savent que dire, lui répètent le mot *patience* jusqu'à satiété. C'est avec ce mot qu'on calme quelquefois le prisonnier qui soupire après sa liberté; le plaideur qui attend un jugement; le mari qui a une femme acariâtre; le papa devenu grand-père avant le mariage de sa fille, etc., etc.

Quelque violens que soient nos chagrins, nous aimons à être plaints; nous savons gré à ceux qui nous entourent d'entrer dans notre situation. Le

cœur s'ouvre, alors, à un sentiment doux qui le soulage. Charles, qui, dans toute autre position, aurait ri des contes de la femme de charge, lui prêtait une oreille attentive ; il lui contait ses peines sans s'en apercevoir. Il semble qu'on en diminue le poids, en croyant les verser dans le sein d'un autre, et le malheureux, qui n'avait plus son Guillaume, avait besoin de quelqu'un qui l'écoutât. La femme de charge savait tout, excepté le nom de la demoiselle, et les vues que Charles soupçonnait à son oncle.

Les femmes sont compatissantes. On les en loue, comme on applaudit à leur beauté, sans réfléchir que ce sont deux dons de la nature, où leur volonté n'est entrée pour rien. Elles sont compatissantes, surtout pour les peines d'amour, parce que ce sont celles qu'elles éprouvent le plus fréquemment, et par l'impossibilité de prévenir l'aveu d'un amant, et par les combats que l'amour livre à la vertu, lorsqu'elles se sont déclarées, et par l'inconstance des hommes, qui ne leur laisse souvent que le regret de s'être rendues. La confiance de Charles lui valut des soins plus affectueux, plus suivis. Les conseils vinrent ensuite, car nous avons tous l'amour-propre de vouloir conseiller : il semble que celui qui se rend à notre avis, reconnaisse en nous une sorte de supériorité.

De mille et un conseils que reçut Charles, et auxquels on joignait, tantôt un consommé, tantôt

la gelée de pommes, un seul lui parut bon à suivre : c'était d'écrire à son oncle, puisqu'il ne voulait pas l'entendre. Il était à présumer, qu'à travers ses fréquentes exclamations, il lirait une lettre du commencement à la fin, et Charles se mit à son secrétaire.

C'est une grande affaire que d'écrire à ceux qu'on craint. Il faut ménager leurs opinions, leurs faiblesses, et quelquefois leur bêtise. Il faut leur dire qu'ils ont tort, sans les heurter, sans les offenser, et il faut plus que de l'esprit pour cela. Aussi Charles déchirait, recommençait et déchirait encore. Ce n'est pas qu'il manquât d'esprit; mais il était très-amoureux, et nous savons ce qu'est un amoureux aux yeux de tout le monde, sa maîtresse exceptée. La journée se passa à causer, à prendre des restaurans et à écrire. Cette lettre, si difficile à faire, se fit enfin, et la dernière ne valait pas mieux que les autres. Mais Charles ressemblait alors à ces auteurs qui sont persuadés d'avoir fait un excellent ouvrage, quand ils ont tourmenté long-temps une imagination bien ingrate.

La femme de charge, qui met de l'importance à tout, vient lui dire, à l'oreille, que M. Botte est rentré. Il se lève pour aller remettre sa lettre, et il donne, en passant, un coup d'œil à la glace, bien involontairement sans doute, car un amant malheureux ne doit pas s'occuper de sa figure. Il se trouve, au moins, aussi laid que le matin;

plus, ses cheveux en désordre, le col de la chemise ouvert; il est presque tenté d'être content de lui.

Il se présente à l'appartement de son oncle; le valet de chambre lui dit que monsieur s'est trouvé incommodé, qu'il s'est couché, et qu'il repose. Charles s'en retourne tristement; la femme de charge lui fait bassiner son lit, l'engage à se reposer, et Charles se laisse déshabiller, bien décidé à ne pas dormir pour être plus mal encore, s'il est possible, le lendemain. Mais la nature, qui ne se prête pas à nos petits arrangemens, agit d'après ses lois ordinaires : Charles dormit et profondément. Il était très-beau en se réveillant, et il n'en fut pas plus gai.

Il se présente de nouveau à l'appartement de M. Botte. « Il est parti, monsieur. — Quand? — « Au point du jour. — Comment? — Dans son « cabriolet. — Pour aller où? — Il ne me l'a pas « dit, monsieur. »

Charles, excédé de tous ces contre-temps, et ne sachant à quoi s'arrêter, fut consulter la femme de charge, qui, prenant goût à un rôle qui lui donnait une certaine consistance, lui conseilla, après avoir réfléchi long-temps, de placer sa lettre sur le bureau de son oncle, qui ne manquerait pas de la trouver le soir. C'est que les bons conseillers ne sont pas faciles à trouver, et voilà pourquoi nos rois ne consultaient leur conseil que pour la forme.

Le valet de chambre n'avait pas de raison pour empêcher Charles de déposer une lettre sur le bureau de son oncle. Le pauvre jeune homme cherche l'endroit où sa supplique sera mieux en vue, et son nom le frappe sur un papier qu'il rangeait pour mettre le sien en évidence. Il était clair que cet écrit avait rapport à lui, et s'il y avait de l'indiscrétion à le lire, il était constant que personne n'en saurait rien. Nous connaissons bien des gens que la certitude de l'impunité a conduits bien plus loin. Charles lit :

« Envoyez-moi de suite, monsieur Horeau, « mon tapissier et mon peintre. Que le premier « apporte deux ameublemens de la première élé- « gance, et l'autre des couleurs de toutes les fa- « çons : le prix n'y fait rien.

« Charles, à ce que m'a dit mon valet de cham- « bre, fait des extravagances qui me déplaisent « autant qu'elles me donnent d'inquiétude. Déci- « dément, il a besoin d'une femme, et je veux « le marier, pour en finir. Demain, je le pré- « sente à sa future, qu'il ne connaît pas encore... »

« C'en est trop, c'en est trop, s'écrie le jeune « homme : je n'obéirai pas. » Il déchire sa lettre, « et écrit au bas de celle de son oncle :

« Vous n'avez pas le droit de disposer de moi. « Gardez vos bienfaits ; ils sont trop chers à ce « prix. Soyez heureux, si vous pouvez l'être après « avoir causé ma mort. »

Il sort ; il rencontre le valet de chambre, et

lui applique un vigoureux soufflet, pour le guérir de la manie des rapports; il se fait ouvrir la porte; il traverse une partie du village. Guillaume était devant la maison de sa petite veuve, sur le compte de laquelle on jasait... ah! « Hé, où allez-vous, « monsieur, dans ce désordre effrayant? — Je « vais me noyer. — Comment vous noyer! — « Mon oncle veut me marier... — Je ne vois là « rien de désespérant. — A une femme que je ne « connais pas. — On fait connaissance. — Et que « je déteste déja. — Il n'est pas nécessaire d'aimer « sa femme, et puis, n'avez-vous pas la ressource « du huitième sacrement? — Lequel donc? — « Le divorce est le sacrement de l'adultère. — « Pas de mots. Tu dois aussi être las de la vie. — « Moi, monsieur? pas du tout. — Viens te noyer « avec moi. — Écoutez-donc, monsieur, il est « toujours temps d'en venir là. Réfléchissons un « peu, s'il vous plaît. — Mes réflexions sont faites. « Veux-tu te noyer? — Non, monsieur. — Adieu « donc, Guillaume. » Et Charles s'en allait droit à la rivière.

Le piqueur l'arrête par le bras. « Un moment « donc, monsieur. Vous avez réfléchi; c'est à mer-« veille; mais je suis bien aise aussi de vous com-« muniquer mes idées. Il ne faut pas vous ma-« rier, puisque vous avez tant d'aversion pour la « future, et il faut bien moins vous noyer, parce « qu'il n'y a pas de remède à cette sottise-là. — « Il n'y a pourtant qu'un de ces deux partis à

« prendre. — Bah! Vous sentez-vous la force « de résister à votre oncle en face? — Non. — « Hé bien, partons. — Pour aller où? — Je n'en « sais rien. — De quoi vivrons-nous? — Deux « jeunes gens aimables sont-ils jamais embarras- « sés? —Mais tu as une maîtresse... —Nous com- « mençons à être las l'un de l'autre. Et puis, elle « n'a presque plus rien. Je veux être généreux, « et lui laisser quelque chose. Avez-vous de l'ar- « gent? — Trente louis, environ. — Avec cela et « mon activité, nous ferons le tour du monde. »

On n'est pas très-fâché, quand on veut se noyer, de rencontrer quelqu'un qui en empêche. Par désespoir et par ostentation, Charles se fût jeté à l'eau. Gagné par des raisons qui n'étaient pas fort bonnes, mais qu'un reste d'amour pour la vie lui faisait trouver excellentes, il se laissa conduire. Guillaume le fit entrer chez sa veuve; lui fit prendre un verre de vin; mit deux ou trois chemises dans ses poches; sortit sans prendre congé de la délaissée; mena son désespéré à la poste, le monta à bidet, et fouette, postillon.

M. Botte rentra à son heure ordinaire, très-satisfait des opérations de sa journée. Qu'avait-il fait? Vous le saurez plus tard. Il ordonne qu'on lui envoie son neveu : « Il est sorti, monsieur. « — Quand? — Ce matin. — Comment? — A « pied. — Pour aller où? — Il ne me l'a pas dit, « monsieur. »

Le cher oncle, sans s'inquiéter davantage, passe

dans sa chambre pour finir son épître à Horeau, et l'expédier par un de ses gens. Il lit les deux ou trois lignes de son neveu, et il demeure anéanti. Revenant bientôt à sa vivacité naturelle, il se lève, en s'écriant avec violence : « Oh, le mal-« heureux ! il me fera mourir. » Il court le château à son tour, en répétant : « Le malheureux ! « le malheureux ! » Il s'en va dans le village, et laisse ses gens persuadés qu'une maladie particulière est attachée à cette famille-là.

Il entre dans toutes les maisons. Il s'informe. Les uns ont seulement vu passer Charles ; les autres ne l'ont pas vu du tout, et, à chaque démarche infructueuse, il s'écriait : « Le malheureux « me fera mourir. »

Il interrogea enfin la petite veuve, dont il ignorait les petites intrigues, et là, il commença à respirer. Il apprit que Charles avait voulu se noyer ; que Guillaume l'en avait empêché, et qu'ils étaient allés prendre des chevaux à la poste.

« Je n'aurais pas cru, dit M. Botte, en allant à « la poste, que ce coquin de Guillaume put faire « une bonne action. Ces gredins-là ressemblent « apparemment à ceux qui ont la fièvre intermit-« tente : ils ont leurs bons et leurs mauvais jours. »

Il fait appeler le postillon qui a conduit son neveu. « Quelle route a pris mon drôle ? — Celle « de Mantes, monsieur. — Vite, des chevaux à « ma chaise, et un courier en avant. »

Il se donne à peine le temps de prendre du linge,

son couteau de chasse, une volaille froide et un flacon de son meilleur vin. La femme de charge, son valet de chambre lui font mille observations sur les inconvéniens de ce départ précipité, sur la fatigue qu'il doit causer, sur les accidens qui peuvent en résulter. Une transpiration arrêtée... « Je m'en moque. — Une attaque de goutte dans « un cabaret de village. — Je m'en moque. — Une « sciatique, une paralysie, une apoplexie. — Un « diable qui vous emporte. — Si M. Horeau était « ici... — Il n'y est pas. — Vous pourriez faire « partir quelqu'un de sûr... — Hé, le fugitif se « moquerait de tout le monde. Il n'y a que moi « qui puisse le ramener, et il faut que je le trouve. « Si ce malheureux peut vivre sans moi, je sens « que je ne peux vivre sans lui. » Il ordonne au postillon, qui court en avant, de s'informer à chaque poste de la route que suit son neveu, et le voilà lui-même roulant sur le chemin de Mantes, au grand galop de deux forts chevaux.

Charles et Guillaume allaient de leur côté comme des gens qui craignent d'être suivis, et ils étaient toujours parfaitement montés, parce qu'ils payaient partout en grands seigneurs. Leur manière de voyager avait bien ses désagrémens : des bottes à la hussarde, des pantalons de velours, et à toutes selles; mais des déserteurs n'y regardent pas de si près. Le grand air, le mouvement du cheval, la variété des objets, tout contribuait à rafraîchir le sang salpêtré de Charles. Il ne disait rien à

Guillaume ; mais, en dépit de douleurs causées par une excoriation naissante au coxis, il se félicitait intérieurement de ne s'être pas noyé.

En arrivant à Mantes, le piqueur, qui s'était érigé en *factotum*, demanda la poularde fine, et Charles en mangea sa moitié sans trop se faire prier. Quelques verres de Bourgogne, que son compagnon versait à de courts intervalles, dissipèrent, en partie, les nuages qui embrunissaient son imagination, et en arrivant à Vernon, c'était presque un homme comme un autre.

M. Botte payait comme eux, allait aussi vite qu'eux, et ne s'arrêtait nulle part ; mais ils avaient sept à huit heures d'avance, et, probablement, il ne les eût joints que sur les bords de l'Océan, ou en Angleterre, ou aux grandes Indes, sans un accident qui peut arriver à tout le monde ; mais qui dérangea singulièrement les projets des uns, en servant ceux de l'autre.

Charles avait donné quelques louis à Guillaume pour payer leur dépense commune, et le reste de son or était dans une poche de son gilet. Les soubresauts continuels du précieux et lourd métal avaient enfin percé la poche. Charles, en descendant de cheval à Vernon, reconnut qu'il était ruiné.

Dans toutes les contrariétés qu'il éprouvait, son premier mouvement était de s'affliger, et celui de Guillaume de chercher un remède au mal. Il vide ses poches, rassemble sa grosse et sa me-

nue monnaie, et se trouve encore possesseur de dix-huit francs. Charles se désole, en contemplant ces tristes restes, et Guillaume se met à rire. « Écoutez donc, monsieur, il fallait en venir là « un mois plus tard : supposons que nous avons « vécu un mois de plus, et puis misère est mère « d'industrie. Tant que j'ai de l'argent je suis pa- « resseux comme un maître. — Si du moins je « savais un métier. — Fi donc, monsieur, c'est « la ressource de ceux qui n'en ont point. Je joue « très-bien au billard, pas mal du violon, parfai- « tement le piquet, et nous avons deux figures « avec lesquelles on se présente partout. D'abord, « monsieur, nous allons renoncer aux chevaux de « poste, par la raison très-simple que nous n'a- « vons plus de quoi les payer, et que nos posté- « rieurs se refusent à cette manière de voyager. « Nous monterons sur la galiote de Rolleboise, « qui est bien la plus jolie petite voiture... Vous « ne la connaissez pas, monsieur ? — Non, Guil- « laume. — Vous en serez enchanté. Une diver- « sité, une odeur, des aisances !... et ce qui est « à considérer, dix à douze sous par personne, « pas davantage, pour faire dix à douze lieues. « — C'est quelque chose que ce dernier article. « — Et comme les situations, les plus désastreuses « en apparence, ont toujours un beau côté, si « monsieur votre oncle fait courir après nous, « ce qui est possible, et même probable, ses li-

« miers se trouverons en défaut à Vernon, parce
« que nous allons nous embarquer incognito. »

Charles n'avait pas d'idée de cette galiote de Rolleboise, et, en y entrant, il se crut dans l'arche sainte, où s'entassèrent tous les animaux que le Père-Éternel voulut conserver, et d'où fut exclus le serpent, maudit pour avoir tenté Ève, ce qui fait que je suis très-embarrassé pour savoir d'où viennent ces beaux serpens à sonnettes, qui font tant de peur aux voyageurs, et ces nègres, et ces Albinos, et ces Caffres, qui ne sont ni de la structure, ni de la couleur de Noé. Supposons, pour tout concilier, que madame son épouse et mesdames ses brus enfantèrent des monstres pour multiplier les espèces; admettons que les controversistes et les inquisiteurs sont aussi descendans de Noé, et Dieu nous garde de toutes les espèces de monstres qu'il a mises au monde pour ses menus plaisirs.

Revenons à la galiote, aussi mal bâtie et aussi dégoûtante que l'arche. Vingt à trente nourrices, chantant chacune leur air pour apaiser le nourrisson qui crie, le torchant, en lui présentant un bouton couleur de suie de cheminée, et serrant précieusement, sous leur siége, et la couche et le contenu; des soldats fumant, buvant, jurant; des marchands de bœufs jouant à la *quarante de rois*, avec des cartes grasses, et tout le monde parlant à la fois; un air épais, dont les poumons repous-

sent en vain les impuretés, et enfin la courbe du bâtiment, qui contraint ceux qui sont assis le long du bordage à passer vingt-quatre heures les reins ployés en deux, voilà la galiote de Rolleboise. On y trouvait autrefois des capucins, dont le fumet s'alliait à merveille aux autres odeurs.

« Allons, monsieur, dit Guillaume, un peu de « courage. Vous n'avez jamais fait de réflexions « sur les avantages d'un air doux et pur. Vous « verrez demain avec quel plaisir vous respirerez « celui de la campagne : il n'est pas de petite ob- « servation pour le sage. » Après cette courte exhortation, Guillaume s'approcha des marchands de bœufs. Il raisonna sur les coups, pour entamer la conversation; il parla du marché de Poissy; il se récria sur l'énormité des droits qu'on y perçoit, et il prouva, avec sagacité, que les droits excessifs sont la ruine d'un gouvernement, parce qu'ils produisent la fraude. Il ajouta que les droits modérés ne laissant pas au fraudeur un bénéfice proportionné aux risques, le trésor public y gagne et par des rentrées plus considérables, et par des gages de moins à payer aux employés. Les marchands de bœufs, charmés de sa logique, posèrent leurs cartes, et, pour gage de leur bienveillance, le régalèrent d'un petit verre de détestable eau-de-vie, que dans la galiote, comme dans les maisons d'arrêt, on vend très-cher aux prisonniers.

A la faveur de ses gentillesses, Guillaume parvint à faire son cent de piquet, et c'est là qu'il en voulait venir. Je ne sais si la fortune lui fut favorable, ou s'il en savait plus que le jeu; mais, en deux ou trois heures, il gagna de quoi payer la barque, et vivre grandement le lendemain, séance remarquable pour des gens à qui il ne restait presque rien.

Comme on n'allume qu'une chandelle dans la galiote, qu'on ne la mouche jamais, qu'on ne peut pas jouer, sans y voir, avec des cartes dont les signes sont couverts d'un glacis de crasse, Guillaume renonça à pousser sa chance; il se coucha sous son banc, parce qu'il ne pouvait plus tenir dessus; il appuya douillettement sa tête sur un paquet de couches, qui se trouva à sa portée, et il s'endormit en répétant : « C'en est, décidément c'en est. »

Depuis long-temps Charles, à qui l'intérieur était insupportable, s'était établi sur le pont. Étendu sur des cordages, il regardait les étoiles en pensant à mademoiselle d'Arancey. Une nuit se passe de cette manière comme au bal. Qu'importe, quand le jour paraît, qu'on se soit amusé ou non la veille? Le passé n'est plus, le présent nous flatte peu, et notre imagination nous pousse dans l'avenir.

C'est en se jetant dans cet avenir, que M. Botte supportait la continuité d'un voyage, dont le succès était fort incertain. Lorsqu'il arriva à Vernon,

il avait gagné une heure ou deux sur les fuyards, et il espérait les joindre le lendemain soir : c'est beaucoup que d'espérer. Mais que le prophète-roi a raison de dire que les projets des hommes ne sont que vanité. M. Botte se désespère, en apprenant que son neveu a quitté la poste à Vernon, et qu'on ne sait de quel côté il a tourné. Il met en l'air tous les domestiques de l'auberge; il caresse, il gronde, il promet; il va lui-même de cabaret en cabaret; il dépeint son déserteur et son compagnon. Ses émissaires courent à l'entrée des différentes routes. On se réunit sans avoir le moindre renseignement, et M. Botte finit par se dépiter, s'emporter, tempêter et se mettre à table.

En faisant honneur à un copieux repas, il pensait au parti qu'il avait à prendre. Le plus court était de retourner à son château, et, en effet, que pouvait-il gagner à imiter ces héros de roman, qui vont sans savoir où, et qui cherchent, sur la route de Calais, leur dame, qui a pris le chemin de Bordeaux? Il interrompait ses réflexions par des imprécations énergiques contre son neveu, contre ceux qu'il venait de payer largement, et qui n'avaient rien découvert, et il se félicitait intérieurement qu'au moins Guillaume fût avec Charles pour l'empêcher de se noyer.

Il avait passé le reste de la journée à penser, à manger, à crier, comme Charles passait la nuit à compter les étoiles, et il se disposait à se cou-

cher, lorsqu'un domestique avisé lui dit tout à coup, en bassinant son lit : « Monsieur, il me vient « une idée lumineuse. — Voyons-la, maladroit. « — Personne n'a pensé à la galiote, et... — Un « louis pour toi, si tu me fais découvrir quelque « chose. » Il sort en manteau de lit, sans penser à reprendre sa perruque ; le valet court après lui, un falot à la main ; ils entrent au bureau. Les signalemens donnés avec la plus scrupuleuse exactitude, le buraliste répond avec humeur qu'il est là pour faire sa recette, et non pour guetter au passage les enfans de famille, qui font des frasques à leurs parens. M. Botte envoie le receveur au diable ; le receveur réplique sur le même ton. M. Botte lui jure qu'il le fera casser ; le receveur lui rit au nez. M. Botte veut lui couper les oreilles : il a laissé son couteau de chasse à l'auberge.

Le valet, qui veut gagner son louis, ne se rebute pas, et conduit le cher oncle chez un de ces êtres qui ne font rien de toute la journée, à l'exception de deux heures, où ils attendent les voitures de terre et d'eau, pour s'emparer des paquets des voyageurs, et les faire contribuer. Celui-ci se rappela très-bien d'avoir vu monter sur la galiote les deux hommes qu'on lui désignait. « Prends bien garde de te tromper. — Oui, mon- « sieur. — Habit vert, paremens, collet et poches « galonnés. — Oui, monsieur. — Chapeau bordé. « — Oui monsieur. — Cinq pieds six pouces. — « Oui, monsieur. — Cheveux châtains. — Oui, mon-

« sieur. — Figure heureuse. — Oui, monsieur. — « Puisque tu as si bien observé, tu me diras « comment l'autre est fait. — Rien de remarqua- « ble, monsieur... — Comment, maraud ! — Qu'une « très-belle tête... — A la bonne heure. — Un peu « de votre air. — Peut-être bien. — La taille admi- « rable. — C'est cela, mon ami, c'est cela. Le « malheureux enfant est sur la galiote. »

La vérité est que le crocheteur n'avait rien observé du tout ; mais on l'avait prévenu qu'il serait bien payé, et de l'argent qu'on escroque n'est pas de l'argent volé, selon le code de la canaille, et de bien des gens dits comme il faut. Au reste, le crocheteur avait deviné juste, c'est tout ce qu'il fallait à M. Botte, qui paya, qui rentra, et qui se consulta ainsi qu'il suit.

D'abord, il était excédé d'avoir couru en chaise et à pied ; ensuite, il y avait environ douze heures que la maudite galiote était partie ; enfin, il était impossible de se trouver au débarquement. Ce qu'il y avait de mieux à faire était donc de se coucher, et c'est ce que fit M. Botte. Il s'endormit en pensant que deux hommes, qui ne vont qu'à petites journées, sont bientôt pris, surtout quand on a des renseignemens aussi positifs que ceux du crocheteur.

Le lendemain, Charles et Guillaume étaient entrés modestement, à pied, aux Andelys, ville assez ignorée du vulgaire ; mais très-connue des antiquaires par un puits, que Caligula, qui aimait

l'extraordinaire, fit percer sur une pointe très-élevée, dont la Seine baigne la base. Or, comme la pointe est d'un accès assez difficile, les habitans puisent tout bonnement de l'eau à la rivière, et abandonnent le puits de Caligula, ou d'un autre, qui n'en est pas moins une extravagance remarquable.

« Personne, monsieur, dit Guillaume, ne viendra nous chercher ici. — Je ne le crois pas. — « Ce trou est éloigné des grandes routes. — Je « le sais. — Passons-y la journée. — Soit. — Vous « vous reposerez. — J'en ai besoin. — Et moi, « qui ai la tête et le cœur libres, je ferai la petite partie. — Tu perdras notre reste. — Si je « ne le joue pas, nous le mangerons dans deux « jours, et je ne trouve encore ici qu'une très-petite différence. — Tu as raison. — Et puis, « monsieur, des jeunes gens, aimables comme « nous, se tirent toujours d'affaire. Les femmes « des petites villes aiment beaucoup les étrangers, parce qu'ils emportent le secret avec eux. « — Oh, ne me parle plus des femmes. — Je « m'étais promis de ne plus manger de truffes, « qui m'avaient donné une indigestion de tous « les diables : deux jours après j'en étais fou plus « que jamais. — Oh, j'ai du caractère. — Chanson. « — Les femmes me sont odieuses. — Cela ne durera pas. — Toute ma vie. — Tarare! » Et en causant ainsi, ils entrèrent à l'auberge de *l'Égalité*, où on est considéré et servi à l'égalité de ses moyens.

CHAPITRE III.

Aventures.

On ne s'annonce pas fastueusement quand on a vingt ou trente francs à deux, et on prend naturellement sa place au coin du feu de la cuisine.

C'est là que Charles pensait, en déjeunant, à sa splendeur éclipsée, aux désagrémens qui l'attendaient, aux difficultés d'exister, et à l'humiliation de vivre en égal avec un valet, assez mauvais sujet. Mais, lorsqu'il se rappelait les procédés affreux de mademoiselle d'Arancey, et, surtout, ce mariage arrêté, il sentait la nécessité de fuir, n'importe comment, et il se résignait.

Guillaume, toujours content de son sort, caressait sa bouteille à l'autre coin de la cheminée, et suivait des yeux tous les mouvemens du cabaretier, qui allait et venait, qui arrosait son rôt, sans faire beaucoup d'attention à lui. Il était pourtant nécessaire de connaître les ressources qu'offrait la ville à l'indigence adroite, et le gargotier s'obstinait au silence. Guillaume le rompit par une exclamation. « Parbleu, monsieur, « c'est une bien belle ville que les Andelys. — Su-« perbe, monsieur. — Deux mille ames au moins. « — Mais peu s'en faut. — De la société? — Bril-« lante. — Des cafés, des billards? — Et un spec-« tacle!... Ah! c'est cela qu'il faut voir. — Un

« spectacle?..· Ah, j'entends les marionnettes, les « ombres chinoises... — Qu'est-ce que c'est, mon-« sieur, qu'est-ce que c'est? des marionnettes, « des ombres chinoises! la tragédie, monsieur, la « comédie, jouées par des gens du premier mé-« rite; la troupe de Mortagne, entendez-vous, « monsieur, la troupe de Mortagne. La salle de « plein pied, tapissée dans le pourtour d'un point « d'Hongrie; huit pieds d'élévation du théâtre à « la charpente; *Castigat ridendo mores* écrit en « lettres noires sur un rideau gris, et douze sous « aux premières places. Des marionnettes, des « marionnettes!

« Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, « monsieur. — Non, mais c'est que des marion-« nettes... — Et les actrices sont-elles un peu jolies? « — Charmantes, monsieur. Il faut voir madame « Floridor avec sa robe de gaze chinée, son jupon « de damas jaune, son chignon retroussé, son « chapeau à la bibi, et sa grande mouche à côté « de l'œil gauche; ses bras nerveux, son re-« gard téméraire; la voix un peu fatiguée; mais « des qualités! point de domestiques, point de « femme de chambre; faisant tout elle-même, et « faisant tout bien; aimant son mari, ses cama-« rades, son public! oh! madame Floridor est « une femme accomplie. — Ce que vous m'en « dites me donne la plus grande envie de la voir. « Et où est ce spectacle enchanteur? — Dans mon « grenier, monsieur. » Guillaume, qui n'y tenait

plus, s'en fut sur la porte, pour ne pas rire au nez de l'impertinent louangeur.

Non-seulement le gros Thomas tenait spectacle dans son grenier; mais il logeait et hébergeait la troupe, ce qui ne plaisait pas du tout à madame Thomas, parce que ces messieurs et ces dames mangeaient beaucoup, buvaient de même, ne payaient pas, et que madame Floridor pinçait quelquefois les joues de son mari. Elle ne laissait échapper aucune occasion de marquer son mécontentement, et, choquée des éloges que son époux prodiguait à l'actrice, elle accourut les points sur les hanches : « Il te sied bien de te mêler de tout « cela. Fais la cuisine, animal. — Je la fais aussi, « ma femme. — Oui, et tu donnes ton bien à « manger à ces gens-là. — Ils me paieront. — Ja-« mais. — Voilà comme vous êtes, madame Tho-« mas. Et la pièce nouvelle qu'ils donnent ce soir, « où il y a du chant, de la prose, des vers, trois « combats, et deux empoisonnemens; et madame « Céphise qui débute dans cette pièce, et qui « arrive de Gisors, précédée d'une étonnante ré-« putation; et le char du roi de Maroc qu'on « promène en ce moment par les rues, hem? « d'ailleurs, ces messieurs m'abandonnent la re-« cette, et je la ferai moi-même à la porte. »

La contestation n'eût pas fini de long-temps, si Charles, que ses réflexions ne rendaient pas sourd, ne l'eût interrompue en riant aux éclats. Guillaume rentra, et se mit tout-à-fait à son aise.

Monsieur et madame Thomas, qui ne concevaient pas qu'on trouvât le mot pour rire dans ce qu'ils avaient dit, fronçaient déja le sourcil. Guillaume, qui avait toujours un moyen prêt, demanda une seconde bouteille, et la sérénité se rétablit sur les deux grosses faces.

Guillaume, voyant Charles en belle humeur, saisit le moment en homme habile, et le tira à l'écart. « Monsieur, lui dit-il, vous vous plaignez « d'être sans asile, sans moyens, sans consistance. « — Oui, cela m'affecte, Guillaume. — Ayons « l'air de tenir à quelque chose. — C'est la diffi- « culté. —Rien de si aisé, faisons-nous comédiens. « — Es-tu fou? — Pourquoi donc, monsieur? les « sots les recherchent, les gens d'esprit s'en amu- « sent, et qu'a-t-on à craindre quand on a pour « soi ces deux espèces-là? — Mais des comédiens « des Andelys! — N'en faites pas fi, monsieur: « nous ne serons peut-être pas les meilleurs de « la troupe. — Ah, Guillaume! — Vous êtes pi- « qué, j'en augure bien. — Allons, va finir ta « bouteille, et fais-moi grace de tes contes. — « Je n'en démordrai pas, monsieur. Nous serons « comédiens pour avoir un état, et je jouerai au « billard pour vivre, car je prévois que les bé- « néfices sont maigres dans le grenier de mon- « sieur Thomas. Vous prendrez les amans pas- « sionnés, c'est votre genre, et toutes les femmes « soutiendront à leurs benêts de maris que vous « êtes excellent. Moi qui ai l'esprit vif, une gaieté

« inaltérable, je jouerai les valets. Je serai de « plus auteur : deux talens médiocres se sou- « tiennent mutuellement. Je mettrai en vaude- « villes la chronique scandaleuse de l'endroit. — « On t'intentera des procès. — Je n'ai rien à per- « dre. — On te mettra en prison. — On se lassera « de m'y nourrir. Enfin, monsieur, nous n'avons « rien, l'oisiveté ne vous vaut rien, et il faut « jouer la comédie, ou vendre des chansons, ou « nous faire prédicateurs. »

Et sans attendre la réponse de Charles, Guillaume va chercher monsieur Thomas, jusque dans son garde-manger. « Je suis touché, notre cher « hôte, des scènes scandaleuses que vous fait « votre femme. — Cela ne regarde personne. — « Laide et vieille, elle doit être acariâtre. — Vous « n'êtes pas obligé de coucher avec elle. — Mais « je le suis, en conscience, de rétablir la paix « dans le ménage. — Impossible, mon ami. — « Pourquoi donc ? Madame Thomas craint que « vos acteurs ne la paient pas, et je prétends, « moi, doubler, tripler, quintupler leurs recettes. « — Ah, parlons, monsieur, parlons. — Il faut « que vous sachiez... Ah, qu'est-ce que c'est que « ce violon, pendu entre ce gigot et ce jambon ? « — C'est celui du musicien unique que nous « possédons aux Andelys. Il s'est démis le poignet « en tombant de dessus une escabelle, d'où il « faisait danser la jeunesse du lieu. — C'est mal- « heureux cela. — Et comme j'avais eu le malheur

« de lui fournir quelques pintes de cidre sur ses « émolumens de la soirée, ma femme a mieux « aimé les avoir données sur le violon que sur « rien. — Permettez-vous, monsieur Thomas?... « Diable! il n'est pas mauvais cet instrument-là. « — Vous en jouez comme un ange. — N'est-ce « pas? — Si je pouvais ajouter ce soir le mérite « d'un orchestre aux charmes d'une pièce nou- « velle. — Ah, j'entends, je ferais l'orchestre à « moi tout seul. — Par conséquent pas de rivalité, « pas de jalousie, pas de mauvais tours à craindre « de vos camarades. Les applaudissemens pour « vous, absolument pour vous. — Ce n'est rien, « M. Thomas, que ces applaudissemens-là : je « prétends à d'autres succès. »

Ici Guillaume prend cet air prépondérant, au moyen duquel la nullité en impose aux imbécilles. « Tel que vous me voyez, M. Thomas, je jouais « avant-hier l'*Impromptu de Campagne*, à Rouen. « — En vérité? — Je me suis sauvé en habit de « costume, parce que le commissaire de police, « dont la femme avait des bontés pour moi, vou- « lait me faire arrêter à la sortie du spectacle, « *par mesure de sûreté générale*. Vous sentez « combien il est avantageux de se sauver en ha- « bit de costume : on est toujours prêt à entrer « en scène. Mon camarade n'est pas de ma force; « mais il promet, et puis la figure la plus heu- « reuse, un air si décent... Oh, nous tournerons « à nous deux toutes les têtes des Andelys. M. Tho-

« mas, il faut à l'instant même nous présenter à « la troupe. »

Madame Thomas, qui ne se souciait pas du tout que la troupe se recrutât, vint dire à Guillaume, en le regardant sous le nez : « Que mon « mari vous présente ou non, je vous déclare « que je n'ai plus de place chez moi, et surtout « à table. — Paix donc, ma femme, paix donc. « Un acteur de Rouen!... — Fût-il de Paris : ils « ne paient pas plus leurs dettes les uns que les « autres. — Madame Thomas, voilà six francs. « Prenez vos deux bouteilles et vos côtelettes de « mouton », et Guillaume, en proférant ces mots en vrai héros de théâtre, jette majestueusement, et d'un bras arrondi, son écu sur la table.

Rien ne touche les humains de toute les classes comme de l'argent comptant. Pendant que madame Thomas rendait, Guillaume faisait sonner les deux ou trois écus qui restaient dans sa poche, et la cabaretière lui rendit sa monnaie avec assez de politesse. Guillaume osa l'embrasser d'un air moitié tendre, moitié badin, et madame Thomas ne tint pas à ce dernier trait. Elle sourit aussi agréablement que peut sourire une femme laide, et le cabaretier de s'écrier : « Hé bien, ma femme, « je suis un imbécille, je suis une dupe, je dois « me borner à faire la cuisine, je ne me connais « pas en hommes... Non-seulement celui-ci est « grand acteur, mais il joue du violon!... un petit « air à ma femme, s'il vous plaît, monsieur. —

« Je n'ai rien à refuser à madame, » et Guillaume reprit le violon. Madame Thomas l'écoutait avec un plaisir, un ravissement, une extase... elle lui jeta tout à coup les bras au cou; puis, tournant sur un pied comme sur un pivot, elle crie à tue-tête, Baptiste, Baptiste! Ce Baptiste était le garçon d'écurie.

« Baptiste, cours chez le tambour de ville, qu'il « fasse un bruit d'enfer à tous les coins de rues, « et qu'il annonce pour ce soir un violon... D'où « vous ferai-je venir? — Ma foi, madame d'où « vous voudrez. — De l'Opéra. — Ah, ce serait « trop fort. — Mais la recette sera faite. — Mais « on se moquera de moi. — Mais la recette, mon- « sieur, la recette! — Mais le ridicule, madame, le « ridicule! — Vous viendrez de l'Opéra, monsieur, « ou mon mari ne vous présentera point. — Al- « lons, Baptiste, le sort en est jeté : je viens de « l'Opéra. »

Ces derniers mots sont à peine prononcés, que M. Thomas quitte son tablier et son bonnet de coton. Il conduit Guillaume à son billard, où il était permis à ces messieurs de jouer pour rien, jusqu'à l'heure où les paysans arrivaient. Madame Thomas suivait son mari et le protégé, pour ajouter son mot en cas de nécessité.

Guillaume fait d'un coup d'œil la revue de la majorité de la troupe. Un grand drôle avait une redingotte de soie cramoisie, percée au coude; ses cheveux retroussés étaient encore chargés de

la poudre rousse de la veille, et la moitié du visage était couverte d'une brûlure qui disparaissait le soir, sous le blanc d'Espagne et le vermillon. Un autre était en bottines jaunes, probablement parce qu'on raccommodait ses souliers. Le troisième avait un habit noir, un gillet blanc rayé de rouge, une culotte de lustrine, et un vieux bas de soie lui servait de cravatte. La marque était tenue par une dame en petites mules vertes, en bas couleur de chair, en jupon court, piqué, blanc-sale; une gorge délabrée se laissait voir dans les intervalles d'un fichu de gaze éraillée, et à l'énorme mouche qui lui couvrait la tempe gauche, Guillaume reconnut madame Floridor. Il la salua très-respectueusement, et il allait commencer une harangue propre à lui concilier les bonnes graces de la princesse, lorsque le grand homme à la joue brûlée apostropha durement M. Thomas, et priva madame Floridor des jolies choses qu'on allait lui adresser. « Il est bien ex- « traordinaire, M. Thomas, que vous soyez dans « l'inaction à l'heure qu'il est. — Qu'y a-t-il donc, « M. Floridor? — Le fourgon de Gisors va arriver, « et la chambre de madame Céphise n'est pas « prête. — On l'arrangera, M. Floridor. — Allons, « allons, monsieur, un peu de vivacité. Votre « table de noyer, vos six chaises de serge jaune, « votre fauteuil à grand dossier, et qu'on pende « au plancher votre lustre de fer-blanc, garni de « ses quatre chandelles. Il est inoui, monsieur,

14.

« il est inoui qu'un homme comme moi soit obligé « de tout dire à un homme comme vous. — Vous « le prenez avec mon mari sur un ton bien haut, « M. Floridor. — C'est celui qui me convient, « madame. — Apprenez qu'un homme comme « monsieur Thomas vaut tous les comédiens du « monde. — Présomptueuse cuisinière! — Cette « cuisinière-là ne doit rien à personne, enten- « dez-vous, monsieur? elle ne doit rien à per- « sonne. — Parce que les gens de cette ville pré- « fèrent le cabaret à la bonne comédie. Mais on « a des ressources, madame, des effets, une garde- « robe, et une pièce nouvelle ce soir. — Un salon « dont la pluie a lavé la couleur sur vos charet- « tes; un habit rose-pêche, broché en vert, dont « une fleur vous couvre les deux épaules, et dont « la queue se perd dans votre poche; une robe « de procureur; un habit d'arlequin; un... — Du « vin frelaté, des viandes passées, des sauces dé- « testables, et de l'impudence, voilà vos ressour- « ces, madame Thomas. — Que vous épuiseriez « bien vite, M. Floridor, si je vous laissais faire. « Ne soyez pas si dédaigneux, monsieur, ou je « garde la robe de chambre d'indienne de mon « mari, et ce soir vous jouerez votre empereur « turc comme il vous plaira. — Ah, ma chère ma- « dame Thomas, si je n'ai pas la robe de chambre, « je suis perdu d'honneur, de réputation. — Vous « apprendrez, monsieur, qu'il faut être civil, quand « on a besoin des gens, et qu'on leur doit. — Vous

« avez raison, ma chère madame Thomas; mais « je joue ce soir un tyran, et j'entrais dans l'es- « prit de mon rôle. — Hé, monsieur, tyrannisez « votre souffleur, vos accessoires votre femme, « et laissez-moi tranquille. — Je reconnais mes « torts, je m'en repens : que diable voulez-vous « de plus? — Du vin frelaté, des sauces détesta- « bles! — Mais entendez donc, barbare, que je « vous fais mes excuses.

« —Allons, allons, ma femme, un peu de mo- « dération. Ce qui prouve que monsieur ne pense « pas ce qu'il dit, c'est qu'il fait tous les jours « fête à notre vin et à nos sauces; ainsi pas de « rancune. Il aura la robe de chambre, et tu y « faufileras la bordure de ta pelisse, n'est-ce pas « mon cœur? — Ah, M. Thomas, que de graces! « — Mais j'y mets une petite condition. — Je l'ac- « cepte, foi de premier rôle. — Je vous présente, « monsieur, joli garçon comme vous voyez, qui « s'est sauvé de Rouen en habit de costume, pour « être toujours prêt à entrer en scène, et je vous « ferai voir son camarade, le plus intéressant « blondin... — Ah, mon cher Thomas, proposer « deux sujets à une troupe déja surchargée. Cinq « hommes et deux femmes! —Vous m'avez promis « de vous soumettre à la condition imposée. — « Et puis cela ne dépend pas de moi, mon cher « Thomas : je n'ai qu'une voix au comité. — Ob- « servez que monsieur, qui, avant-hier, jouait « l'*Impromptu de Campagne*, à Rouen, manie un

« violon comme vous votre Corneille. — Ah, il « joue du violon? — Ce joli cavalier joue du vio- « lon? dit en minaudant madame Floridor. Mon- « sieur joue du violon, répète la troupe en chœur. »

On se disposait à aller aux voix, et le comité, enchanté des politesses et des propos flatteurs de Guillaume, paraissait décidé en sa faveur, lorsqu'un petit homme, à jambes torses, entre dans le billard, frappant du pied, écumant de colère, et s'arrachant les cheveux : c'était le Crispin de la troupe. Ses camarades, terrifiés à son aspect, pressentirent quelque coup inattendu, et on oublia le récipiendaire, lorsqu'on entendit M. Poisson s'écrier d'une voix glapissante : « Tout est « perdu, désespéré. Nous sommes ruinés, égor- « gés, anéantis. » On se presse autour de lui, on le conjure de s'expliquer, et on apprend qu'on vient de rapporter Grandval avec une entorse qui ne lui permet pas de se tenir debout.

« Ciel, juste ciel! s'écrie à son tour Floridor! et « il joue ce soir le coureur du roi de Maroc! il « avait bien affaire d'aller au-devant de madame « Céphise. Ce n'est rien, reprend Poisson, que « l'accident de Grandval. Il aurait bien joué son « coureur assis; mais madame Céphise est enle- « vée. — Madame Céphise est enlevée! — Dieu! « — Ciel! — Et pour comble d'horreur, elle était « d'intelligence... Écoutez ce funeste récit. La per- « fide n'a feint de venir aux Andelys, que pour « se soustraire à un mari brutal. Un hussard su-

« perbe l'attendait sur la route, et l'a prise en « croupe presque aux portes de cette ville. Grand-« val, toujours grand, toujours magnanime, saute « du fourgon, et saisit Céphise par la jambe. Elle « s'attache à son ravisseur ; le hussard pique des « deux ; le coursier s'élance. La violence du mou-« vement enlève Grandval, et le jette à dix pas « de là. Il tombe ; le pied porte à faux ; il enfle. « Grandval veut se relever ; il retombe aussitôt. « On le remet dans le fourgon, et, dans cet in-« stant, on le descend à la porte de l'auberge. »

La troupe éplorée court à la porte, pour s'assurer de l'état de l'infortuné Grandval. Il avait le pied gros comme la tête ; les douleurs lui faisaient faire des grimaces épouvantables, et il lui était aussi impossible de jouer assis que debout. Il y avait d'ailleurs un coup de théâtre auquel on ne pouvait pas renoncer : le coureur du roi de Maroc sautait par-dessus la tête du soudan d'Égypte. « Quel effet perdu! disaient les uns. Quel « revers! disaient les autres. Quelle fatalité! di-« sait madame Thomas. Manquer une recette aussi « considérable, une recette que je croyais tenir. « Vous la toucherez, madame, dit Guillaume en « se balançant le corps et en grossissant sa voix. « Je jouerai le rôle du coureur, et mon camarade, « plus petit que moi, jouera celui de la sultane. « Bravo, s'écrièrent les comédiens, s'écria ma-« dame Thomas, s'écrièrent les passans. » La réception des deux candidats fut proclamée à l'una-

nimité des suffrages, et le tambour de ville, qui passait en annonçant le violon de l'opéra, reçut ordre d'annoncer en même temps deux acteurs de Rouen, qui devaient remplir les principaux rôles.

Guillaume ne s'était pas informé si le sien était long ou court, difficile ou non : c'était un garçon qui ne doutait de rien. Il s'était beaucoup amusé jusque là, et il comptait sur un *crescendo* de plaisir. Une seule chose le chiffonnait un peu : c'était de savoir comment il déterminerait Charles à jouer la sultane.

Il fut le trouver, en se grattant l'oreille : c'est la grande ressource des gens embarrassés. « Ma « foi, monsieur, je n'ai rien vu d'aussi original « que cette troupe des Andelys, et je vous ré- « ponds que la comédie vous amusera. — Oh, tu « reviens à tes folies. — Convenez, monsieur, que « nous n'avons guère à choisir que de la folie ou « de la tristesse. Que gagnez-vous à être mélan- « colique ? — Oh, rien. Mais fais tes sottises tout « seul. — Non, monsieur, vous serez de moitié. « — Je te réponds que non. — Je vous réponds « que si. D'abord, vous êtes enrôlé dans la troupe. « — Oh, il est fort celui-là. — Et vous débutez « ce soir. — De mieux en mieux. Et quel est le « rôle que M. Guillaume me destine? Vous jouez « la sultane Aliza, favorite du roi de Maroc. — « Quelle extravagance ! — Soit, mais vous serez « sultane. — Mais... — Pas de mais, monsieur. — « Quand je me prêterais à cela, est-il possible que

« d'ici à ce soir?... — Un commençant ne connaît « pas de difficultés. Me voyez-vous inquiet de « mon rôle? — T'inquiètes-tu jamais de rien? — « Vous aurez une brochure en poche; vous pren- « drez l'esprit de chaque scène dans les coulisses, « et vous direz... vous direz ce que vous voudrez. « Vous aurez toujours plus d'esprit qu'un auteur « qui me fait sauter par-dessus la tête du soudan « d'Égypte, lorsque rien ne m'empêche de passer « à côté de sa majesté. — En voilà assez. Je suis « ennuyé et de ton soudan, et de ta sultane fa- « vorite, et de tes sornettes. — Oh, vous y mettez « bien de l'entêtement. Savez-vous ce qui en ar- « rivera? — Et que peut-il en arriver? — Vous « êtes annoncé au son du tambour. — Que m'im- « porte? — Le public compte sur vous. Il fera « tapage; le commissaire s'en mêlera. Il voudra « vous forcer de jouer; vous ne voudrez pas cé- « der à un commissaire, c'est tout simple; celui- « ci vous emprisonnera. Il faudra que vous dé- « cliniez votre nom, et on vous réintègrera dans « le château de votre oncle, qui vous mariera « dans les vingt-quatre heures. — Tu crois que « les choses iraient jusque-là, Guillaume? — Hé, « monsieur, ces imbécilles de magistrats sont-ils « jamais de l'avis des jeunes-gens? — Hé, de quoi « diable aussi vous avisez-vous de me faire an- « noncer? — Ma foi, monsieur, j'ai tout fait pour « le mieux, comme lorsque j'ai écrit à mademoi- « selle d'Arancey. — Ne m'en parle plus, Guil-

« laume, ne m'en parle jamais. — C'est bien dit, « monsieur ; oublions-la. Venez vous mettre à « table avec vos nouveaux camarades, et faisons « connaissance le verre à la main. »

Charles se laisse entraîner, et Guillaume l'introduit dans une espèce de halle, qu'on appelait la salle à manger, où dix tables étaient toujours prêtes à recevoir le marchand, le roulier, l'officier, le postillon, et tous les animaux sujets aux droits de passe et d'auberge. Madame Floridor avait des vues sur Guillaume, et elle était connaisseuse. Madame Grandval, qui n'avait pas encore paru, était une brunette de vingt-deux à vingt-cinq ans, dodue, potelée, vive comme la poudre, et jolie comme un petit diable, en dépit de ses gazes et de ses linons reblanchis. Elle jouait les soubrettes. Elle fixa Charles, et décida qu'il jouerait les amoureux comme un ange. M. Floridor, qui ne se passionnait pas pour les beaux garçons, examina Charles avec la sévérité d'un premier rôle. Il lui trouva l'air novice, et lui fit faire, avec le plus grand sérieux, les évolutions théâtrales. « Présentez-vous à droite, « à gauche... tournez toujours sur la pointe du « pied de derrière ; restez là. Le profil beau, très-« peu de barbe, la taille médiocre et svelte. Mar-« chez, monsieur ; doucement, plus doucement, « à petits pas. Les mains croisées sur la poitrine, « l'air modeste, embarrassé. Pas mal, pas mal. « Voilà ce qu'il faut pour une sultane. Vous riez,

« monsieur, vous riez! Si j'étais connu à Paris, « j'y aurais mes quinze cents livres comme un « autre, et mes camarades seraient mes élèves.

« A propos, messieurs, savez-vous vos rôles? « —Non, monsieur. — Vous vous en occuperez « après dîner. D'ailleurs, pas d'inquiétude. Ici « comme partout, avec de l'effronterie, on fait « de son public ce qu'on veut.

« A table, à table, dit Poisson. » Madame Grandval jeta un coup d'œil en dessous à Charles, qui fut machinalement s'asseoir auprès d'elle, bien qu'il détestât les femmes. Madame Floridor s'empara ouvertement de Guillaume, qui se plaça, et répondit, à de continuelles agaceries, de toute la force de ses genoux et de ses pieds.

Madame Grandval disait ce qu'il fallait pour intéresser; elle irritait par des mines piquantes; elle se servait aussi du genou quand la conversation languissait; elle acheva d'animer son voisin par des œillades, qui n'étaient pas étudiées, parce que le voisin lui plaisait, et le voisin, stimulé d'une manière tout-à-fait nouvelle pour lui, finit par attaquer à son tour, et de façon à attirer l'attention de Guillaume. « Je vous le disais bien, « monsieur: une indigestion de truffes n'empêche « pas de les trouver bonnes. A propos de truffes, « M. Thomas, est-ce là le dîner ordinaire? Oui, « monsieur, quand on ne demande pas d'*extra*. « — Hé bien, j'en demande, monsieur. Donnez- « nous ce dindon que vous arrosiez ce matin, et

« quelques bouteilles du meilleur. — Je vous ob-
« serve, monsieur, dit madame Thomas, que les
« *extra* se paient comptant. — Jamais de crédit
« avec nous, madame, et nous sommes trop heu-
« reux que la société nous permette de payer nôtre
« bien-venue. »

Deux jeunes-gens beaux, bien faits et qui paient! que de titres à la reconnaissance du sexe! Les avances de madame Floridor devenaient à chaque instant plus positives, et Guillaume y répondait de manière à lui donner des espérances : il était bien aise de s'établir tout-à-fait dans la troupe avant que de se moquer d'elle. Charles se laissait aller aux charmes de sa voisine, et la comédie ne lui paraissait plus si ridicule. Le pauvre jeune homme était si neuf! Floridor ne voyait rien, c'est assez l'usage au théâtre. Grandval était au lit, et les absens ont toujours tort.

On se leva de table. Je ne sais trop ce que devinrent Charles et madame Grandval. Je crois qu'elle avait, comme lui, un goût décidé pour les petits coins... Guillaume fit servir le café au billard, où se rassemblaient déja les agréables de la ville. Tout payé, il lui restait six francs, et il défia le plus habile. Madame Floridor était là; madame Grandval y venait ordinairement, et comme les petits bourgeois sont enchantés de fixer, à leurs dépens, l'attention des actrices, le défi fut accepté par un *quidam*, que Guillaume mène, de petit écu en petit écu, jusqu'au double

louis, qui lui fut payé à regret, parce que madame Grandval n'avait pas vu qu'on pouvait sacrifier quarante-huit livres à l'occasion.

On peut, sans être trop modeste, s'occuper, à deux heures d'un rôle qu'on doit jouer à six. La partie terminée, Guillaume s'empara des deux seules brochures que possédât la troupe, et chercha le camarade Charles. Le camarade ne se trouvant pas, il chercha la camarade Grandval, à peu près sûr que l'un lui ferait découvrir l'autre. Ne découvrant aucun des deux, il fallut bien appeler à haute voix. Charles sortit enfin d'un certain réduit, où on ne logeait ordinairement que le bois et la paille. Il avait les joues très-colorées, et madame Grandval, qui ne s'amusait pas seule, sortit aussi dans un certain désordre, qui signifiait bien des choses, sur lesquelles, Guillaume, enchanté que monsieur s'amusât, eut la discrétion de se taire.

Charles se mit à l'étude d'assez bonne grace, et Guillaume, en riant de tout son cœur, se servait de ses épaules pour répéter le saut qu'il devait faire par-dessus la tête du soudan d'Égypte. Rien ne lui paraissait si plaisant que cette équipée, que Charles eût difficilement partagée, si les agrémens de la petite brune n'eussent appuyé, d'une manière victorieuse, les raisonnemens du piqueur.

Lorsque ces messieurs eurent saisi l'esprit de leurs rôles, et les répliques marquantes, ils jugè-

rent à propos de donner relâche à leurs mémoires fatiguées, et, comme il n'y avait pas de temps à perdre, M. Guillaume s'occupa des costumes. Il s'adressa à M. Floridor, qui joignait à l'emploi de premier rôle, celui, très-désagréable, de régisseur. M. Floridor observa qu'il jouait un souverain magnifique, vivant dans les délices, tenant la cour la plus brillante, et que, quelque envie qu'il eût de rendre à Guillaume les politesses qu'il en avait reçues à table, il ne pouvait se dessaisir de la robe de chambre de M. Thomas. « C'est trop juste, mon « camarade; mais voyons, que me donnerez-vous? « — Un coureur maroquin, comme un coureur « français, ne saurait courir en habit long. — C'est « démontré jusqu'à l'évidence. — Vous prendrez « mon habit rose-pêche. — Fort bien. — Et, pour « lui donner un air étranger, vous mettrez le de- « vant derrière. — A merveille, et avec quoi ca- « cherai-je cette file de boutons qui ira du chi- « gnon à la chute des reins? — Avec le petit « manteau d'abbé du *Mercure galant*. — Char- « mant, M. Floridor, délicieux. — Une serviette « roulée en turban, les babouches fourrées de « Thomas, et vous voilà en scène. — Impayable, « impayable! Et notre jeune sultane, M. Floridor? « — Les cheveux tressés sur le haut de la tête, « et la petite bande de gaze bleue et argent, de « madame Grandval, chiffonnée là-dessus; le ju- « pon piqué de ma femme, faufilé par le milieu « du haut en bas, et servant de grande culotte;

« le gilet de l'honnête criminel en tunique, et la « robe de procureur en doliman ; pour poignard, « le couteau à gaîne de notre hôte, et au lieu de « me l'enfoncer dans le flanc, comme l'ordonne « l'auteur, votre camarade me le passera adroi- « tement sous le bras gauche, et vous lui recom- « manderez de prendre garde de m'estropier. « Allez. »

Guillaume riait comme un fou, en rassemblant toutes ces guenilles des quatre coins de la maison. Charles rit aussi, en voyant les apprêts de cette espèce de mascarade ; ils rirent à n'en pouvoir plus en se regardant ainsi fagottés ; ils rirent en repassant leurs rôles : une seule leçon de madame Grandval avait fait de Charles un homme tout nouveau.

Pour faire honneur à ces messieurs, on les avait mis dans une chambre qui servait de foyer, et où se rendaient régulièrement, dans les entr'actes, les partisans du vin chaud et de l'eau-de-vie brûlée. Le prévoyant Guillaume crut qu'il était sage de mettre en sûreté les habits qu'ils venaient de quitter. Il fut les serrer dans la commode de madame Floridor, qui l'assura, avec un sourire enchanteur, qu'il avait pris, avec le petit manteau d'abbé, l'air piquant et coquet de cette classe d'hommes, que les femmes ne sauraient trop regretter.

Le soleil avait parcouru la moitié de la course qui lui est assignée par l'astronome nouveau; ou

selon le baron de Feneste, plus savant encore, le soleil, arrivé aux bornes de l'horizon, rétrogradait vers le lieu de son lever, et si on ne le voit pas revenir, c'est qu'il revient de nuit, ce qui prouve incontestablement que le soleil n'est pas lumineux. De quelque façon, enfin, que ce phénomène quotidien s'opère, il faisait nuit aux Andelys; les amateurs du vrai beau arrivaient à la porte de l'auberge; le bureau était ouvert; la salle éclairée, et Guillaume se disposait à prendre son violon, et à aller jouer un air d'Opéra dans une coulisse, lorsque une grosse voix, qu'il entendit sur l'escalier, fixa toute son attention. Le bruit approche; Charles est frappé comme Guillaume. Ils se regardent, ils pâlissent; ils ne peuvent plus douter... c'est M. Botte qui va traverser le foyer. Guillaume ne balance point; il prend Charles par le bras, l'entraîne, de chambre en chambre, à l'autre bout de la maison, et Charles disait, en respirant à peine : Je suis perdu... je suis perdu. — « J'avoue, monsieur que le moment est critique; « mais je ne désespère pas encore. Il faut retenir « votre oncle ici, et nous sauver sans perdre une « minute. Attendez-moi là. »

Il court chez Floridor. « Ah, mon ami... l'évè-« nement le plus incroyable... le plus heureux... « Ah, mon dieu !... à peine puis-je le croire !... « — Qu'est-ce donc ?— Avez-vous été quelquefois « aux Français ? — Jamais; pourquoi ? — Et vos « camarades ? — Hé, non, monsieur. Donner de

« l'argent pour voir ce que nous jouons tous les « jours, et fort bien, sans prétendre faire de com- « paraison... — Ah, mon cher Floridor, quelle « délicieuse surprise la fortune nous réservait! — « Mais expliquez-vous donc. — Monsieur Molé « vient de descendre dans cette auberge. — Mon- « sieur Molé! — Monsieur Molé.

« — Quel évènement! mon ami. — Il faut en « tirer parti, M. Floridor. Ce rôle que je ne sais « pas, où je resterai court vingt fois, je le lui ai « vu remplir, à Paris, avec une finesse, une in- « telligence, une force! il l'a choisi, bien qu'il « soit court, certain d'en tirer un parti prodigieux. « Et le saut, le saut, M. Floridor, le saut, c'est « à lui qu'il faut le voir faire. — A son âge! — « Comme s'il n'avait que vingt ans. — Ah, s'il « voulait... s'il daignait... — Ce serait là le coup « de maître. — On tiercerait dans la salle, à l'in- « stant même. — Sans doute; mais il est capri- « cieux, original, bourru, et plutôt que de s'ar- « rêter aux Andelys, il est homme à cacher son « nom. — Peut-être, peut-être. L'honneur de re- « lever une petite troupe; la générosité, la bienfai- « sance... — Il faudra arracher son consentement « à force d'instances, d'opiniâtreté. — Oh, par- « bleu, je n'en démordrai pas. — C'est justement « au premier rôle de la troupe à lui offrir les « respects de ses camarades, et à se charger de « la proposition... — Je vais rassembler ces mes- « sieurs et ces dames. »

Guillaume, enchanté d'avoir monté la tête à Floridor, le laisse, va reprendre Charles, sort avec lui par une porte de derrière, et enfile le premier chemin qui se présente. « Hé, où allons-« nous, Guillaume ? — Où M. Botte n'est pas. — « Et nos habits, qui sont restés là-bas ? — J'ai « cinquante-deux livres dans mon gousset. — Et « comment nous habiller avec cette bagatelle ? — « Comme nous pourrons. — Et si on nous ren-« contre, faits comme nous voilà. — On rira, et « nous laisserons rire. Allons, monsieur, mar-« chons ; nous avons la nuit à nous : profitons-en, « et demain on verra. »

Les cabaretiers des Andelys n'ont pas tous les jours des voyageurs qui arrivent en poste, et dont on peut porter le tintamare sur le mémoire. Thomas, ravi du ton tranchant de M. Botte, le conduisait au bel appartement, le bonnet dans une main, et une chandelle allumée dans l'autre. Madame Thomas suivait avec la mouchette de cuivre, le pot à l'eau, la cuvette de faïence et la serviette blanche, et M. Botte répétait les questions qu'il avait faites dans toutes les auberges où il s'était arrêté. « N'est-il pas arrivé deux jeunes « gens ce matin ? — Oui, monsieur, deux acteurs « de Rouen. — Ce n'est pas de cela que je vous « parle. — Ils vont jouer dans une pièce nouvelle. « — Morbleu, laissez là vos comédiens. — Ils vous « feront le plus grand plaisir. — Paix. — Et si « vous voulez vous délasser... — Te tairas-tu, « bourreau ! — Comme il vous plaira, monsieur.

« — N'as-tu pas vu, bavard, un jeune homme « en habit vert galonné?... — Oui, monsieur; « c'est avec cet habit-là qu'il joue le valet de l'*Im-* « *promptu de campagne.* — Réponds par oui, ou « par non. N'est-il arrivé dans la journée que tes « deux comédiens? — pas davantage, monsieur. « — Envoie tes gens s'informer partout de deux « jeunes gens qui doivent avoir passé par ton « bourg, et, en attendant leur retour, prépare- « moi un bon souper et un bon lit. — Oui, mon- « sieur. »

Floridor, ennuyé d'attendre ses camarades, était allé leur apprendre lui-même la grande nouvelle. L'arrivée de M. Molé excita le ravissement, le délire. — Madame Floridor fit lever le rideau, et annonça au public l'acteur incomparable, et l'espoir qu'on avait de le voir jouer le soir même. Le public applaudit avec un enthousiasme qui allait jusqu'à la fureur, et toute la troupe, en habits de costume, s'achemina vers la chambre de M. Botte.

Floridor, décoré de sa robe de chambre d'indienne, marchait fièrement à la tête des siens. Poisson, taquin comme un comique, cherchait à se glisser en avant, et à ravir à son premier rôle une prérogative que chacun lui enviait. Floridor, vaniteux et jaloux, s'arrête, et toisant le petit homme d'un air dédaigneux : « Je n'imagine « pas, monsieur Poisson, que vous prétendiez « haranguer M. Molé.—Je peux y prétendre comme

« un autre, monsieur. — Et de quel droit, mon-
« sieur ? — Du droit qu'a l'orateur en titre... —
« L'orateur en titre ? oui, quand il s'agit d'annon-
« cer une pièce changée, un rôle à jouer la bro-
« chure à la main ; mais l'honneur de rendre
« hommage à un homme célèbre m'appartient ;
« je m'en saisis, et j'imposerai silence aux rai-
« sonneurs. —Toujours orgueilleux, M. Floridor.
« — Peut-on l'être avec vous M. Poisson ? — Vous
« n'étiez pas si arrogant quand vous vendiez des
« pillules. — Ni vous, quand vous dansiez sur la
« corde. — On ne m'a jamais menacé de me faire
« danser dessous. — Insolent ! — Faquin ! »

Thomas sortait de la chambre de M. Botte. « Mes amis, vous me faites trembler. Que le grand « homme n'entende rien de vos démêlés, je vous « en conjure. » Le grand homme, qui n'était ni sourd, ni patient, ouvre sa porte, et demande, avec son ton ordinaire, ce que lui veulent ces masques, et ce que signifie le carillon infernal dont on lui fatigue les oreilles.

M. Floridor range ses camarades en demi-cercle, et s'avançant de deux pas, et portant la main à son turban : « Ainsi que les habitans d'un cli-
« mat nébuleux languissent dans la froidure et l'hu-
« midité ; ainsi que les premiers rayons d'un soleil
« brillant réchauffent et raniment... — Que veut
« dire ce galimatias ? Croyez-vous avoir affaire
« à un bouffon ? — Un bouffon, non, M. Molé.
« Nous savons de reste que ce n'est pas votre

« genre. — Monsieur Molé ! mon genre ! — Re-
« fuserez-vous de faire les délices de cette ville,
« et de rétablir nos affaires ? — Mais je crois, le
« diable m'emporte, qu'ils me prennent pour un
« comédien. — Comédien sublime ! — Étonnant !
« — Admirable, et nous vous admirons. — Finis-
« sons cet impertinent badinage : je me nomme
« Botte. — Botte ! ah, ah, ah ! — Oui, corbleu,
« Botte, négociant connu, et considéré dans les
« deux mondes. — On nous a prévenus, M. Molé,
« que vous cachiez votre nom. Faites-nous seu-
« lement la grace de jouer le coureur du roi de
« Maroc, dans lequel vous faites tant d'effet. —
« Allez au diable.

« — M. Molé, nous vous avons marqué tous
« les égards, tous les respects auxquels un demi-
« dieu peut prétendre : observez, s'il vous plaît,
« que nous avons épuisé les moyens doux. — Au-
« riez-vous l'intention d'en employer d'autres ?
« — Vous jouerez la comédie, malgré vous, s'il
« le faut. — Mais c'est un coupe-gorge que cette
« maison. — Je vais déclarer au sous-préfet que
« nous partons sans payer nos dettes, s'il ne dé-
« termine monsieur à se prêter à la circonstance.
« — Et moi, dit madame Thomas, je vais briser
« une roue de sa voiture. — Par la mort, s'il vous
« arrive d'y toucher, je fais murer votre porte,
« dût-il m'en coûter vingt mille francs. »

Baptiste arrive, rouge, blanc, violet, une joue

enflée, un œil tout noir. « Criez, criez bien fort ; « il s'est passé de belles choses, pendant que vous « disputez. » On donne un moment de relâche à M. Molé pour écouter Baptiste.

« Je venais d'abreuver mes chevaux, et je chas-« sais les pauvres bêtes devant moi, lorsque je « me trouve nez à nez avec vos acteurs, qui paient « des dindons, et qui cajolent vos femmes. — Au « fait, dit Floridor. — Je leur demande poliment « ce qu'ils font à l'autre bout de la ville : le plus « grand m'allonge un coup de poing... (vous voyez « ma joue et mon œil) et ils se mettent à courir, « comme si le diable les poussait. Je prends mes « sabots à la main, et je cours après eux, en « criant au voleur. Le plus grand s'arrête, et me « dit que si je continue à crier, ou si je fais un « pas de plus, il m'assommera sur la place. Je « reste immobile, je me tais, et je les vois tirer « du côté de Louviers. »

« Ah, mon dieu, s'écrie Floridor, et le ju-« pon piqué de ma femme, et mon habit rose-« pêche ! Et la recette ! dit madame Thomas en « sanglottant. Et le manteau d'abbé, dit Poisson, « et la robe de procureur ! Au moins les Floridor « sont nantis. Ils ont les habits des deux traîtres ; « mais le magasin ?... — Je suis nanti, je suis nanti ! « je jouerai le *Misanthrope*, le *Dissipateur*, le « *Glorieux*, avec un habit de livrée, ou avec un « frac bleu-barbeau, n'est-ce pas ?... Mon cher ha-« bit rose-pêche ! »

M. Botte secoue les oreilles en entendant parler du frac bleu-barbeau.

« Ce n'est pas tout, dit Baptiste. Voilà un porte-« feuille que j'ai trouvé près de la porte de der-« rière, qui était ouverte contre la coutume, et « par laquelle les nouveaux venus se sont, sans « doute, envolés. — Voyons, voyons, dit Flori-« dor; ces gens-là paraissaient à leur aise, et nous « pourrions trouver ici quelque billet de banque, « qui nous dédommagerait amplement de toutes « nos pertes... Bah! un billet doux, un second, « un troisième... Sophie d'Arancey aurait bien « mieux fait de signer des lettres de change.

« — C'est mon coquin de neveu, crie M. Botte « en frappant avec force ses deux genoux de ses « deux mains. — C'est votre neveu! vous paierez « le jupon piqué de ma femme, et mon habit « rose-pêche. — Et les effets du magasin. — Je « ne paierai rien. Ce qu'on vous a laissé vaut « mieux que toutes vos guenilles. Qu'est-ce que « c'est donc que ces saltimbanques-là? — Des « guenilles, des saltimbanques! fussiez-vous à la « fois Molé, Préville, Lekain, vous nous ferez « raison de vos refus, de vos mépris, de vos in-« jures. — Je vous ferai tous coucher en prison. « Et toi, l'homme à la joue enflée, va me cher-« cher des chevaux à la poste; que je prenne à « l'instant la route de Louviers.

« Vous ne partirez pas, vous ne partirez pas, « s'écrient tous les comédiens ensemble. » Et ce

grand diable de Floridor porte la main sur la garde de son sabre tragique. M. Botte a laissé son couteau de chasse sur sa table ; mais furieux de se voir traiter ainsi, il arrache un balai des mains de madame Thomas, et il allait frapper à droite et à gauche, lorsque Charles et Guillaume entrent précipitamment, et saisissent à la gorge Floridor et Poisson. Ils allaient étrangler chacun leur homme, si quelques cavaliers de gendarmerie, qui leur servaient d'escorte, n'eussent séparé les combattans.

Ces messieurs partaient pour faire une patrouille sur le chemin de Louviers, et ils n'étaient point à cent toises des dernières maisons, lorsqu'ils entendirent quelqu'un crier au voleur : c'était Baptiste. Ils retournèrent au galop, et tombèrent sur la sultane et le coureur du roi de Maroc, très-mortifiés de cette rencontre. Leur accoutrement annonçant quelque chose d'extraordinaire, on s'empara de leurs personnes, le pistolet au poing, et on leur fit subir un interrogatoire sur la grande route.

Un des principes de Guillaume était que, de deux maux, il faut choisir le moindre. Il jugea qu'il valait mieux tomber dans les mains de M. Botte, en disant la vérité, que d'aller en prison par des mensonges : il déclara donc les choses précisément comme elles étaient. Leurs gardes, toujours prudens, voulurent constater les faits, et ils ramenèrent nos Turcs à l'auberge, où ils ar-

rivèrent fort à propos pour tirer le cher oncle d'embarras.

« Messieurs, dit M. Botte aux gendarmes, gar-
« dez bien ce drôle-ci, je vous en conjure; pre-
« nez garde qu'il n'échappe encore. Pour celui-là,
« ce n'est qu'un valet libertin auquel je ne m'in-
« téresse pas. Vous pouvez le lâcher, et je vous
« réponds de tout. Je me nomme Botte, et je le
« prouve. »

Ce nom était connu partout, et l'examen de quelques papiers constata l'identité. M. Botte ne reçut de l'officier que des marques de considération et de condescendance, et les pauvres comédiens, confus d'être joués, désespérés de la perte de leur recette, se regardaient avec des visages allongés. Madame Thomas était allée retirer leur éclanche de la broche, et son mari, courbé jusqu'à terre, pressait les genoux de M. Botte, et les mouillait des larmes de la cupidité. « Voilà, monsieur, dit l'officier, bien des
« infortunés qu'il vous serait facile de rendre à
« la gaieté. — Oui, en payant la recette, n'est-ce
« pas? — C'est une bagatelle pour vous. — Je don-
« nerais mon argent à des gens qui ont débauché
« mon neveu! — Non pas, monsieur, c'est lui
« qui s'est présenté à la troupe, et, franchement,
« il n'avait pas d'autre ressource. — Des gens qui
« ont voulu me forcer, moi, à faire la parade
« avec eux! — Ils rendaient hommage au talent
« qu'ils vous supposaient. — Des gens qui vou-

« laient briser ma voiture ! — Pardonnez un éga-
« rement causé par l'enthousiasme. — Je ne par-
« donne rien, je ne donnerai rien. — Faites cela
« pour moi, à qui vous devez peut-être quelque
« chose. Je vous ai ramené un neveu que vous
« aimez, que peut-être vous n'auriez trouvé de
« long-temps. — J'ai prononcé, je ne donnerai
« rien ; mais je dois une gratification à vos cava-
« liers. Voilà dix louis, distribuez-les comme vous
« le voudrez. » C'était au moins le double de la
recette.

« Monsieur, reprit l'officier, mes cavaliers ne
« reçoivent rien que du gouvernement, qui les
« paie toute l'année pour faire leur devoir. Vous
« m'avez autorisé à distribuer l'argent comme je
« le voudrais ; voilà l'usage que je crois en de-
« voir faire. » L'officier s'approche de Floridor et
lui donne les dix louis.

« Vous êtes un brave homme, monsieur, lui
« dit tout bas le cher oncle. Faites-moi le plaisir
« de souper avec moi. »

Ici la scène changea tout-à-fait. M Botte reçut
au moins une révérence et une bénédiction par
écu. « C'est assez, criait-il : ils vont me fatiguer
« de leurs politesses autant que de leurs extra-
« vagances. Je ne vous ai rien donné : adressez vos
« remerciemens à monsieur.

Floridor fut gaîment rendre l'argent au public ;
Guillaume attendait le dénouement dans la cui-
sine ; Charles restait pétrifié dans un coin. L'of-

ficier le prit par la main, et le présenta à son oncle, qui était brusquement rentré dans sa chambre. « Enfin, vous voilà donc, monsieur, vous « qui me faites courir de toutes les manières ; « vous qui avez failli à me faire couper les oreilles « d'un receveur de galiote, et qui êtes cause qu'ici « on me turlupine, on m'insulte. Vous êtes un « joli garçon, monsieur. — Mon cher oncle... — « Hé, malheureux, je le sens trop que je suis votre « oncle ; c'est vous qui l'oubliez. Pourquoi, mon- « sieur, vous êtes-vous sauvé de mon château ? « — Mon cher oncle, cette lettre... — Hé bien, « cette lettre ? — Cette demoiselle que je ne con- « nais pas encore... — Qui vous l'a dit ? — Mais « cette lettre, mon oncle... — Pourquoi jugez- « vous, monsieur, sur une phrase qui n'est pas « terminée ? — Il me semble qu'elle l'est, mon « cher oncle. — Elle ne l'est pas, monsieur. — « Ah, je me la rappelle trop pour mon repos et « mon bonheur : demain je le présente à sa fu- « ture qu'il ne connaît pas encore. — Je vais vous « dire la fin de la phrase, monsieur, ce que j'au- « rais ajouté, s'il n'eût pas fallu vous chercher « par monts et par vaux : Je le présente à sa fu- « ture qu'il ne connaît pas encore comme moi. « J'ai étudié la tête et le cœur de mademoiselle « d'Arancey : je suis content d'elle, et elle sera « ma nièce. Hé bien... hé bien... Monsieur l'offi- « cier, à moi... venez donc. A quel homme ai-je « affaire, bon dieu ! il est prêt à se noyer quand

« on ne fait pas ce qu'il veut, et il se trouve mal « quand on lui cède. — Non... non, mon oncle... « c'est que la surprise, le ravissement... — Prenez « ce verre de vin, et allez quitter vos chiffons. « Que dirait votre Sophie, si elle vous voyait dans « ce grotesque équipage? Que doit-elle penser « depuis deux jours qu'elle n'a entendu parler de « moi? La pauvre enfant souffre horriblement, « j'en suis sûr, et cela, parce que monsieur ne « donne pas aux gens le temps de finir leurs « phrases. »

Charles, passant en un instant d'un état désespéré au comble du bonheur, Charles ne se possédait pas. Il embrassait son oncle, il embrassait l'officier; il revenait à son oncle, et les plus douces étreintes, et les caresses les plus tendres, et les expressions de la plus touchante reconnaissance, tout concourait à faire oublier à M. Botte ses fatigues et ses inquiétudes. « Allons, Charles, « allons, en voilà assez : nous ne sommes pas « des femmelettes. Allez reprendre vos habits; je « vous parlerai raison à votre retour. »

En revenant de chez Floridor, Charles rencontra sa petite Grandval, qui le cherchait peut-être. Elle le regarda d'un air qui voulait dire : C'en est donc fait, je vous perds. Charles baissa les yeux et rougit. La petite lui prit la main : « Non, lui dit-il, non. Vous m'avez fait oublier « un moment ce que j'adore; mon égarement « n'ira pas plus loin. »

Lorsque le jeune homme rentra, M. Botte était plongé dans une profonde méditation. « Asseyez-« vous là, dit-il à son neveu ; ne m'interrompez « point, et n'oubliez pas ce que je vais vous « dire : vous pourrez le redire à vos enfans.

« L'engagement que vous allez contracter est « le plus saint que je connaisse ; il est la base « de tous les liens sociaux, et celui-là seul est « digne d'être père, qui s'est montré enfant sou-« mis. Si malgré ma défense, vous fussiez retourné « à la ferme ; si vous vous fussiez permis le moin-« dre éclat qui eût pu nuire à mademoiselle d'Aran-« cey, vous ne seriez pas digne d'être son époux ; « jamais vous ne l'auriez été : j'en avais fait le ser-« ment, et vous savez si je l'aurais enfreint.

« Je sais que l'amour n'est pas éternel... Vous « ne le croyez pas aujourd'hui : le temps vous « convaincra de cette triste vérité. Vous sentirez « alors que pour être toujours estimable, une « épouse jolie a quelquefois des sacrifices à faire « au devoir. J'ai voulu m'assurer que mademoi-« selle d'Arancey sût toujours remplir les siens. « Je lui ai successivement imposé toutes les pri-« vations qui devaient froisser son cœur. Au mot « vertu, elle s'est soumise, sans connaître mes « vues sur elle, et je me suis dit : Elle sera tou-« jours respectable. Elle réunit tous les avantages « que je peux désirer pour mon neveu ; elle sera « sa femme. Dans huit jours vous serez unis, et

« puissiez-vous être les modèles des époux, comme « vous l'êtes des amans ! »

M. Botte se leva et fut embrasser Charles. Le jeune homme crut que le moment pouvait être favorable à Guillaume ; il hasarda de parler du service qu'il en avait reçu. « Je sais que vous lui « devez la vie ; il recevra des marques de ma re- « connaissance ; mais il n'a pas de mœurs, et rien « dans mon esprit ne peut balancer un tel vice : « il ne rentrera jamais chez moi.

« Allons, mon officier, à table, et que la réu- « nion de l'oncle et du neveu soit célébrée le verre « à la main. »

CHAPITRE IV.

Départ des Andelys. Projets de mariage.

Charles était couché dans la chambre de son oncle : on se loge comme on peut aux Andelys. Il était éveillé ; il prêtait l'oreille, et M. Botte paraissait disposé à ronfler encore long-temps. Charles était pressé, très-pressé de partir ; mais éveiller son oncle ! il n'y avait personne qui l'osât. Cependant le temps s'écoule ; Charles s'impatiente, et dans son impatience, il renverse la table de nuit et son contenu. M. Botte saute du lit, et se jette bravement sur son couteau de chasse ; Charles se met à rire ; l'oncle se met en colère. « Ce drôle-là ne fera jamais que des sot-

« tises. — Mon cher oncle, c'est un accident. —
« On prend garde à ce qu'on fait, monsieur. — Je
« vous demande mille pardons, mon oncle. —
« Pardon, pardon! c'est toujours là son refrein.
« — Nous allons partir, n'est-ce pas, mon cher
« oncle? — Monsieur me donnera, je l'espère, le
« temps de déjeuner. — Oui, mon cher oncle. —
« C'est bien heureux. — Mais... — Quoi, mais? —
« Vous disiez hier que, depuis deux jours, ma-
« demoiselle d'Arancey n'a entendu parler de vous.
« — Est-ce une raison pour que je ne déjeûne
« point? — Me voilà habillé, mon oncle, et je
« vais vous faire servir. — A la bonne heure. —
« Mon oncle... serez-vous long-temps à table? —
« Corbleu! j'y passerai le temps qu'il me plaira.
« Il est unique que monsieur prétende disposer
« de mon estomac comme de mon cœur. Allez,
« monsieur, allez donner vos ordres. »

Charles descendit à la cuisine. Guillaume, de son côté, pensait aussi au déjeuner, et paraissait aussi gai que si l'avenir le plus brillant se fût présenté à lui. Charles attribua sa gaieté à l'ignorance où il était encore de l'inflexibilité de son oncle, et il l'aborda d'un air assez triste. « Qu'est-
« ce, monsieur, je vous croyais réconcilié avec
« M. Botte? — Et j'épouse ma Sophie. — Votre
« grand sérieux est donc un effet anticipé du
« mariage? — Mon ami, je ne m'afflige que pour
« toi. — Moi, monsieur, je ne m'afflige de rien.
« — Mon oncle ne veut pas absolument te re-

« prendre. — Il a raison ; un homme comme moi « n'est pas fait pour être valet. — Mais je n'ai pas « d'argent à te laisser. — Est-il dans l'ordre qu'un « comédien en ait ? — Quoi, tu restes dans cette « troupe ? — Il faut commencer quelque part. — « Je te quitte à regret. — Nous nous reverrons « quand je serai aux Français. — Tu comptes ar- « river là ? — C'est le but de tout comédien, « comme la papauté est celui du dernier moine « italien. — Adieu donc, mon cher Guillaume. — « Adieu, monsieur. — Je te souhaite bien du bon- « heur. — Je souhaite que vous ne vous noyiez « pas du regret d'avoir reçu le sacrement... — « Oh, ciel, que dis-tu là ? — Ce serait bien plus « sage que d'avoir voulu mourir, parce qu'on vous « le refusait. »

L'oncle et le neveu déjeunèrent et partirent. Charles demanda à M. Botte où il le conduisait. Droit à la ferme, répondit le bon parent. Charles tressaillit de joie ; mais bientôt des souvenirs presque effacés se retracèrent à sa mémoire. Il tomba dans une foule de réflexions, qui répandirent un froid glacial sur sa jolie figure. « Que diable y « a-t-il donc encore, monsieur ? Je vous marie « selon vos vœux, et vous paraissez mécontent. « — Mon cher oncle, je crains, je tremble... — « Finissons, qui peut vous faire trembler ? — Ma- « demoiselle d'Arancey est-elle instruite de vos « projets ? — Je ne me suis pas positivement ex- « pliqué. — Elle résistera, mon cher oncle. — Je

« voudrais bien voir cela, par exemple. — Mais « si cela était, mon cher oncle? — Hé, quelle se- « rait la raison de cette résistance? — Son respect « pour son père... — Elle a raison de respecter « son père; elle aurait tort de ne pas se marier. « — Elle ne se mariera jamais sans son consen- « tement. — Peut-elle le lui demander? — Doit- « elle s'en passer, mon oncle? — Elle doit accep- « ter une alliance qui relève une famille ruinée; « elle le doit par considération même pour son « père. — Elle sait combien M. d'Arancey tient a « la noblesse, et, malheureusement, nous ne som- « mes pas nobles. — Qu'est-ce que c'est, mon- « sieur, qu'est-ce que c'est? Une famille, illustrée « par un demi-siècle de probité et de travaux « utiles, serait au-dessous de gens qui ne peuvent « se targuer que de vieux parchemins, et qui « traînent un nom qu'ont illustré leurs ancêtres? « Mademoiselle d'Arancey mépriserait-elle notre « honorable roture? Rougirait-elle d'être la femme « d'un homme qu'elle n'a pas honte d'aimer? — « Sophie vous estime, elle vous respecte, et ne « sera retenue que par la crainte d'offenser son « père. — Dites-moi, monsieur, dans quel temps « vous a-t-elle parlé de ses scrupules? est-ce lors- « qu'elle vous portait le fromage à la crême dans « sa petite corbeille d'osier? — Non, mon oncle. « — Qu'elle recevait vos lettres, en allant ou en « revenant du château? — Non, mon oncle. — « Est-ce dans le temps qu'elle s'échappait de la

« ferme pour aller déposer ses billets dans le creux « du vieux orme ? — Non, mon oncle. — Ah ! j'en- « tends, c'est lorsqu'elle ne vous aimait pas en- « core. Apprenez, monsieur, que l'amour parle « plus haut que des lettres de noblesse, et qu'elles « ne feront pas rejeter un jeune homme char- « mant... — Ah, mon cher oncle !... — Oui, mon- « sieur, vous êtes charmant, vous le savez de « reste ; votre Sophie le sait mieux que vous, et « de vieux préjugés... — Ah, mon cher oncle, « Sophie avoir des préjugés ! — Hé, pourquoi pas? « la croiriez-vous parfaite? La perfection, mon- « sieur, n'est pas le partage de l'humanité, et la « versatilité des opinions nous est commune à tous. « Apprenez à voir les choses telles qu'elles sont, « et ne dites pas : Ma femme est sans défaut ; dites, « au contraire : Elle en a, mais je les supporterai, « parce qu'il faudra qu'elle supporte les miens. Au « reste, de toutes les femmes que je connais, ma- « demoiselle d'Arancey est celle qui approche le « plus de la perfection ; elle y parviendrait, s'il « était dans notre nature d'y atteindre. Elle vous « convient à tous égards ; je veux que ce mariage « se fasse, et corbleu, il se fera. »

Il n'est pas difficile de persuader un homme qui ne propose des difficultés que pour le plaisir de les voir résoudre. Charles se garda bien de combattre plus long-temps une opinion qui berçait si agréablement ses rêves les plus doux. Il revint à ces sentimens toujours si vifs et si purs

qu'inspire un bonheur prochain et légitime. Une gaieté franche succéda aux craintes qui l'avaient bannie un instant, et M. Botte, aussi vif que son neveu, aussi pressé de jouir à sa manière, riait, en jurant après les postillons, qui ne secondaient pas son impatience. Son imagination prévoyait tout, arrangeait tout, faisait succéder un tableau à un autre. D'abord, mademoiselle d'Arancey, incertaine de son sort, doit être cent fois le jour sur la porte de la ferme, et le recevra à la descente de sa chaise; et puis, elle ne saura que penser, quand on lui présentera Charles, avec qui on lui avait interdit toute espèce de relation. M. Botte déclare ensuite ses vues avec la dignité d'un grand parent; on ne répond rien, parce qu'on est modeste; mais un sourire qui s'échappe, un tendre embarras, trahissent l'incarnat de la pudeur. Vient ensuite la lecture du contrat. Une grande fortune et tous les agrémens qu'elle procure, ne rendront pas Charles plus aimable; mais feront aimer un peu l'oncle à qui on les devra; et ce château, où on est né, rétabli dans sa première splendeur; et la cérémonie nuptiale; et le rideau du mystère, tiré de la main du bienfaiteur des jeunes époux; et le moment du réveil donné encore à l'amour, et celui de la réflexion tout entier à la reconnaissance; Sophie embrassant tendrement son oncle, et le pressant contre son cœur; Charles, radieux et fier, levant sur son épouse des yeux pleins de feu encore; la jeune

épouse baissant langoureusement les siens..... M. Botte trouvait cela charmant, et, tout en courant, il oubliait les heures de repas, et il mangeait en courant, il dormait en courant, et Charles, qui ne dormait pas, avait, à peu près, les mêmes idées que son oncle, et les sentait bien plus vivement.

M. Botte n'arrêta à son château que le temps nécessaire pour expédier, à Horeau, cette lettre qui avait tourné la tête de Charles, et qui l'avait poussé droit à la rivière; cette lettre qui demandait au jour, à l'heure, à la minute, le tapissier, le peintre décorateur, vernisseur, badigeoneur; qui demandait des meubles, des stucs, des couleurs, des pinceaux. En vain le valet de chambre s'épuisait en questions sur la santé de monsieur; en vain la femme de charge fatiguait un bras potelé, qui s'allongeait, et offrait respectueusement un bouillon. A la ferme d'Arancey, à la ferme, criait M. Botte, et le postillon fouette ses chevaux, et le valet de chambre reste la bouche ouverte et une main en l'air, et la femme de charge stupéfaite, laisse tomber l'écuelle d'argent sur le pavé.

Mademoiselle d'Arancey n'avait pu voir dans M. Botte qu'un homme d'une probité rigide. Ces hommes-là forcent notre estime, lors même qu'ils nous contredisent; on voudrait les aimer, et mademoiselle d'Arancey sentait qu'elle n'aimerait jamais que la vertu aimable. Quelquefois elle avait cru démêler, à travers la brusque sévérité du cher

oncle, une teinte de sensibilité, qui ne s'accordait pas avec ses expressions. Elle saisissait, avec vivacité, l'ombre du plus faible espoir, et M. Botte, en fronçant le sourcil, faisait tout évanouir. Quelquefois elle retenait, combinait, pesait, calculait des mots échappés qui annonçaient de secrets desseins. C'est sur sa couche solitaire, d'où l'inquiétude et l'amour avaient banni le sommeil, qu'elle espérait et désespérait tour à tour. Attendait-elle quelque chose de M. Botte? les préjugés de son père lui arrachaient des larmes. Ne voyait-elle qu'un long avenir partagé entre l'amour et les privations? ses pleurs coulaient encore, et elle répétait ces tristes mots : « Ah, mon ami, « que de peines nous nous sommes préparées! »

Elle n'aimait plus Georges du tout. Toujours très-réservé sur ses propres secrets, il était d'une pénétration fatigante, et disait sa façon de penser avec une franchise qui devenait désagréable. Il ne concevait pas qu'un homme très-riche visitât tous les jours une demoiselle très-pauvre, pour lui répéter à chaque visite qu'elle n'épouserait jamais son neveu. Il rougissait, il pâlissait, en ajoutant que M. Botte disait tout le contraire de ce qu'il pensait, et Sophie, la bonne, la douce Sophie, dépitée de ce qu'on voulût la deviner malgré elle, rougissait, pâlissait à son tour; elle allait, dans sa chambre, réfléchir en liberté, combiner de nouvelles idées sur les observations de

Georges, et des larmes, toujours des larmes étaient le résultat des plus tristes réflexions. Il ne lui restait, pour appui, que le témoignage d'une conscience pure, qui répand un charme jusque sur la douleur. C'est ainsi qu'une femme estimable arrive à la vieillesse, sans avoir connu les jouissances; mais c'est alors qu'elle est payée de ses sacrifices par les soins de l'amitié et les hommages des gens de bien. C'est au milieu d'eux qu'elle passe de la vie au néant sans crainte et sans regrets, après avoir vu ces victimes des illusions passagères perdre tout avec leurs charmes, être livrées à un abandon effrayant, et poursuivies jusque dans la tombe par la honte et le mépris.

Le père Edmond, étranger, depuis long-temps, aux mouvemens tumultueux du cœur, ignorant ce qui se passait dans celui de sa demoiselle, et dans ceux de quelques personnes qui l'intéressaient fortement, le père Edmond jouissait du bien qu'il avait fait, de celui qu'il se proposait de faire encore, et il se délassait de ses travaux en relisant sa vieille Bible couverte en veau, et garnie en lames de cuivre. Souvent il levait les yeux vers le ciel, et il disait avec foi et onction : Voilà ma patrie; une vie sans tache m'en assure la jouissance. Telles étaient les situations différentes des membres de cette famille que nous avons perdu de vue depuis long-temps.

On préparait une fête, une très-grande fête au

village. Le curé, persécuté, banni, proscrit, allait rentrer dans sa cure. C'était un bien honnête homme que ce curé-là!

Il n'était ni cagot, ni exigeant, car il savait que les hommes les plus simples n'aiment pas qu'on ne leur conte que des sornettes, ni qu'on prétende les mener par le nez.

Il ne questionnait jamais les petites filles à confesse, ce qui plaisait fort aux mamans, qui se souvenaient d'avoir appris certain petit péché au tribunal même de la pénitence. Il ne recevait jamais de femmes au presbytère, ce qui plaisait fort aux maris. Il ne s'informait jamais des secrets des familles, ce qui plaisait fort à tout le monde.

Il enseignait littéralement le catéchisme, tel qu'il avait plu à monsieur l'évêque de le faire, et il n'entreprenait jamais de rien expliquer, parce que, disait-il, les articles de foi n'ont pas besoin d'explication.

Mais tous les dimanches il prêchait contre un vice, ou il louait une vertu, et on le croyait comme l'évangile, parce qu'on ne lui connaissait pas de vices, et qu'on le voyait pratiquer toutes les vertus. D'autres disent tous les jours : Ne faites pas ce que je fais, faites ce que je vous dis. Hé, de quel droit me prêches-tu, si tu ne vaux pas mieux que moi?

Notre curé soignait, consolait les malades; il secourait ses pauvres; il arrangeait les procès; il réconciliait les époux, et il engageait celui qui

avait tort à se corriger, et l'autre à être patient.

L'office du dimanche terminé, il permettait, il encourageait le travail, parce qu'il croyait qu'on fait moins de mal en conduisant sa charrue, qu'en s'enivrant de mauvais vin. Il répondait à un curé du voisinage, qui lui reprochait son indulgence : Je serai de votre avis, mon cher confrère, quand le soleil cessera de se lever le septième jour. Mais si la nature est sans cesse en activité, pourquoi l'homme, qui n'en est qu'une faible émanation, cesserait-il d'agir, surtout si son travail est nécessaire à l'existence de sa famille?

Il ne défendait point qu'on dansât quelquefois, parce qu'une gaieté décente n'a rien que d'innocent; que le violon rapproche les jeunes filles des jeunes garçons, et qu'en facilitant les mariages, ce rapprochement tend à l'exécution du précepte : *Croissez et multipliez*, et il répondait au curé son voisin : Mon cher collègue, il faut qu'un jeune homme bien constitué se marie promptement, ou qu'il porte le trouble dans les familles.

Il ne haïssait pas le plaisir, et, de temps en temps, il rassemblait chez lui quelques-uns de ses paroissiens. Un dîner frugal, et une pointe de bonne humeur, délassaient le pasteur, en civilisant le troupeau. La chansonnette n'était pas interdite, pourvu qu'elle ne fût pas grivoise. L'harmonie, le travail et la santé étaient fixés dans le village.

Un malheureux, hypocrite depuis sa naissance jusqu'en mil sept cent quatre-vingt-neuf, avait fait chasser le bon curé, dont il convoitait le presbytère, et tous ces villageois regrettaient leur digne père.

Quand il put reparaître *sans danger*, car notre curé n'avait jamais ambitionné la palme du martyre, il écrivit à ses paroissiens une lettre affectueuse, et il l'adressa au père Edmond, parce qu'il était le plus âgé du village, celui qui chantait le mieux au lutrin, et qui figurait avec le plus de dignité aux processions, qualités qui ne lui paraissaient pas indifférentes, car, disait-il, c'est par les yeux et les oreilles qu'on arrive à l'imagination, et c'est par l'imagination qu'on mène les hommes. Loués soient ceux dont les efforts ne tendent qu'à les mener au bien.

Le père Edmond, flatté de la préférence que lui accordait son curé, commença par mouiller sa lettre de ses larmes, puis, il alla la lire de maison en maison. Partout on lui présentait le grand fauteuil. Il s'asseyait, tirait ses lunettes, relisait la lettre, recommençait à pleurer, et gagnait une autre chaumière.

Ceux à qui il avait lu le suivaient en chantant, l'un l'*Alléluia*, un autre le *Te Deum*, un troisième le *Magnificat*, un quatrième le *Rorate cœli*, ce qui faisait un concert aussi discordant qu'il était pur et naïf; de sorte que, lorsque le

père Edmond sortit de la dernière cabane, tous les habitans étaient rassemblés autour de lui.

Comment recevra-t-on monsieur le curé ? quels honneurs lui rendra-t-on ? On propose, on discute, on délibère, on parle tous à la fois. On sonnerait bien la cloche; mais on en a fait des gros sous, ou la culasse d'un canon. On tendrait bien l'église; mais on fait des guêtres avec la draperie noire, et on a doublé des habits avec la draperie blanche... Que diantre fera-t-on, car, enfin, il faut faire quelque chose?... Ah, illuminer comme à Paris, mordienne!.. Non, non, c'est trop mondain cela... Mon dieu, que ferons-nous?

Le père Edmond se fait soulever sous les bras pour monter sur une escabelle. Dès que sa tête blanchie est élevée au-dessus de celle des autres, on juge qu'il veut parler; le tumulte s'apaise, un profond silence règne dans l'assemblée, parce que, dans ce village-là, on a conservé l'habitude de respecter les vieillards.

« Mes amis, dit le bon pere, croyez-vous que « le son d'une cloche, et que des murs garnis de « drap blanc ou noir, soient ce qu'il y a de plus « agréable à Dieu ? Ce sont les cœurs purs qu'il « aime, ce sont ses temples les plus chers : les « nôtres sont dignes de s'élever vers lui. Remer- « cions-le d'abord de nous avoir rendu notre bon « curé, et nous verrons après. »

Tous les chapeaux sont à terre, tout le monde

est à genoux. Edmond prie à haute voix au nom de tous, et chacun s'unit intérieurement à lui.

« Avisons-nous maintenant, dit le père Ed-
« mond, en remontant sur son escabelle. Dieu a
« paré la nature de fleurs; les fleurs lui sont donc
« agréables : des guirlandes de barbeaux, de ro-
« ses, de jasmin, décoreront son église. Il a béni
« nos moissons : des gerbes orneront son autel.
« Chacun mettra la main à l'ouvrage, et ces pre-
« miers préparatifs terminés, tous les habitans,
« en habit de dimanche, sortiront du village, et
« iront à la rencontre de monsieur le curé. La
« marche sera ouverte par les derniers jeunes
« gens qu'il a mariés, et la jeune femme lui dira,
« en lui faisant la révérence : Le bon Dieu a reçu
« nos actions de graces; recevez, monsieur le
« curé, les vœux et l'hommage de vos paroissiens.
« Ils ont voulu que la parole vous fût adressée
« par les derniers que vous avez bénis. Le ciel
« vous a entendu, et il a répandu sur nous ses
« graces : venez bénir les autres à l'église, dont
« nous vous présentons les clés dans ce plat d'é-
« tain. Ce n'est pas, mes amis, que je croie
« mauvais les mariages faits seulement d'après la
« loi (car j'ai vu, dans ma vieille Bible, que le
« consentement mutuel suffisait aux patriarches,
« et les patriarches nous valaient bien); mais la
« bénédiction d'un honnête homme est comme la
« rosée qui féconde nos plantes, et leur fait por-
« ter de bons grains.

« Entouré de ses enfans, monsieur le curé se « rendra à l'église; il la purifiera, chantera une « grand'messe, fera la cérémonie des mariages, « et nous le mènerons sous le grand ormeau, où « seront dressées des tables. Chacun apportera « son plat et son broc, et ce sera la fête des « épousailles, de la reconnaissance et de l'amitié.

« Son presbytère est vendu : puisse-t-il profiter à « celui qui l'a acheté! Comme l'ancien du village, « je logerai monsieur le curé le premier, et je le « garderai six semaines. Les autres feront après « moi, selon leurs moyens. — Oui, oui, nous le « logerons tous. »

« M. Edmond, dit modestement mademoiselle « d'Arancey, vous m'avez remise en possession « du château de mon père. Trop jeune pour l'ha- « biter encore, permettez que j'y reçoive mon- « sieur le curé. Il y sera commodément et ne dé- « rangera personne. — Brave demoiselle!... — Di- « gne demoiselle!... — Oui, au château... — Vive, « vive mademoiselle d'Arancey!... — Et notre bon « pasteur. — Le laitage... — Les œufs... — La meil- « leure volaille... — Nous lui porterons tout... — « Nous lui offrirons tout... — Et il ne refusera « pas ses amis. »

Le temple était paré, les habitans *endimanchés*, les villageoises dans leurs atours, et le cortége était en marche. Georges, l'honnête et tracassier Georges, avait passé à son bras le bras joli de mademoiselle d'Arancey. On avançait en si-

lence et dans le recueillement. Un homme d'un extérieur vénérable paraît dans l'éloignement : est-ce lui, se demandait-on tout bas ?

Autant qu'on en peut juger, il porte un habit de camelot gris, et ce n'est pas la couleur d'usage; il a des guêtres de toile écrue, et un bâton noueux à la main, et jamais on n'avait vu de curé en guêtres, armé comme un marchand de bœufs... Mais ses cheveux paraissent frisés en rond; mais son chapeau, à demi-retroussé, marque trois pointes; mais sa démarche est noble et grave... ce pourrait bien être lui.

On n'était plus qu'à cinquante pas les uns des autres. Le voyageur s'arrête, regarde, tire son mouchoir, essuie ses larmes, tombe à genoux sur la route, dans la poussière, et s'écrie : « Mon dieu, « mon dieu, je vous remercie; vous m'avez con- « servé leurs cœurs. »

Les villageois ont entendu cette exclamation. C'est lui, c'est lui, crient cent bouches à la fois, et on oublie ce qn'on devait faire, et l'ordre de la marche est rompu, et on court, et les plus jeunes se précipitent, et les vieillards se plaignent, pour la première fois, du fardeau des années.

Le bon curé est entouré de ses paroissiens; c'est à qui baisera ses mains, touchera ses vêtemens, ce bâton, qui rappelle la simplicité, la pauvreté de l'apostolat. Les anciens arrivent enfin. Le pasteur aperçoit Edmond, ouvre ses bras et le presse contre son sein.

La chaise de M. Botte approchait, précédée d'un nuage de poussière. Le cher oncle, frappé à la vue d'un homme dont l'extérieur annonçait l'indigence, et que pressaient l'amour, le respect, la reconnaissance de toute une peuplade, le cher oncle fait arrêter son postillon, et lui ordonne d'aller savoir ce qui se passe.

« Descendons, monsieur, descendons, dit-il à « son neveu, après avoir entendu le rapport de « son messager. J'honore la vertu sous une sou-« tane, comme sous un habit brodé, et partout « j'aime à lui rendre hommage. »

Charles a distingué mademoiselle d'Arancey dans la foule. Il s'élançait... son oncle le retient par un bras. « Monsieur, vous avez toute votre vie « pour l'amour, et le vertueux curé ne retrouvera « jamais un jour comme celui-ci. Gardons-nous « de rien déranger », et M. Botte et son neveu oublient leur impétuosité; ils prennent la queue de la marche; ils suivent, le chapeau à la main.

Notre aimable Sophie a l'œil aussi actif et aussi perçant que Charles. Elle a vu la voiture, que personne n'a remarquée; elle en a vu descendre les voyageurs. Elle ne conçoit pas que M. Botte lui ramène un amant avec qui il l'a forcée de rompre; elle se rappelle les observations de Georges. Mille idées différentes l'assaillent à la fois; elle rit, elle pleure, elle tremble; elle s'appuie si fortement sur le bras du jeune paysan, qu'il s'inquiète, se retourne, regarde, aperçoit monsieur Botte,

et Charles, devient réservé, rêveur, et ne prononce plus un mot.

Jamais procession n'avait paru, à Charles, aussi longue, aussi fastidieuse que celle-ci. Tantôt il s'écartait de la file, et son oncle lui faisait reprendre son rang; tantôt il marchait sur les talons de celui qui le précédait, et son oncle le faisait rétrograder; tantôt il s'élevait sur la pointe des pieds, et il rencontrait quelquefois les yeux de sa Sophie. Ils exprimaient tout ensemble, et le plaisir de le revoir, et la crainte de l'avenir. Que n'eût-il pas donné pour la rassurer!

On était enfin dans l'église; on s'était rangé. M. Botte s'était laissé conduire par son neveu, qui, n'ayant pu se placer à côté de mademoiselle d'Arancey, s'était mis précisément vis à vis d'elle. Séparés par un intervalle qu'occupaient le curé, le magister, Edmond et le lutrin, que pouvaient de pauvres jeunes gens, observés, gardés, l'un par son oncle, l'autre par Georges? Charles adressa à Sophie une profonde révérence; Sophie la lui rendit très-exactement. Dès lors leurs yeux se fixèrent, non pas sur l'autel, et, s'ils pensaient au créateur, c'était pour l'adorer dans ce qu'il avait fait de plus beau.

Quelque parfait qu'on soit, il faut payer le tribut à la faiblesse humaine. Depuis long-temps le bon curé n'avait rempli les fonctions du sacerdoce. On le comblait d'honneurs; sa tête était exaltée, et il crut que c'était le cas ou jamais d'officier

pontificalement, avec un calice de bois et une chasuble de serge. Il imagina qu'au défaut du luxe, il en imposerait par la longueur de l'office, et il le prolongea tellement, que le bon père Edmond s'enrouait à ne pouvoir plus se faire entendre; que le fervent auditoire bâillait très-involontairement, et que M. Botte, qui ne voulait rien déranger, trépignait d'une manière très-sensible. Charles et Sophie ne voyaient qu'eux.

L'imperturbable curé allait toujours son train; mais, comme il faut que tout finisse, il s'arrêta, quand il n'eut plus rien à dire ni à chanter, et la séance finit par une bénédiction. Alors commença la fête de l'amitié.



TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Évènemens, obstacles imprévus.

La cordialité, la bonne franchise, avaient succédé au silence respectueux qui régnait dans le temple. On sortait sans ordre, et Charles allait aborder sa charmante amie : « Alte-là, monsieur, « lui dit son oncle. Permettez, s'il vous plaît, que « les choses se fassent selon les bienséances. C'est « à moi à vous présenter à mademoiselle d'Arancey ; à lui demander sa main. — A la bonne « heure, mon cher oncle ; mais je puis de mon « côté...—Quoi, monsieur? lui dire cavalièrement, « mademoiselle, je viens vous épouser ! Il est des « usages reçus, dont un amoureux peut faire très-« peu de cas ; mais que je maintiendrai, corbleu ! « On ne saurait mettre trop de dignité dans ce « qui tient au mariage, parce qu'on ne saurait « trop respecter ce lien. Venez avec moi, mon-

« sieur, » et il s'avança vers Edmond, tenant son neveu par la main. Il allait former une demande dans les règles, lorsqu'Edmond s'adressa au curé au nom des habitans, et lui offrit toutes les douceurs qui peuvent flatter un homme qui se contente de peu.

« Celui-là va-t-il aussi prêcher? dit impétueuse-« ment M. Botte. J'en aurai aujourd'hui pour six « mois. » Mais quand il entendit Edmond s'exprimer avec simplicité, offrir les dons de tous avec effusion et tendresse, demander comme une grace qu'on ne les refusât pas; quand il vit les larmes d'attendrissement du bon prêtre, il s'adoucit considérablement, et lorsque mademoiselle d'Arancey joignit, avec une douceur modeste, ses instances à celles d'Edmond; qu'elle présenta les clés de son château au pasteur, et qu'elle le supplia de l'habiter, M. Botte ne se posséda plus. Il interrompit la belle, la respectable Sophie, en criant de toutes ses forces : « Elle a donc juré « d'avoir toutes les vertus! Charles, si tu ne « l'adores pas toute ta vie, la nature t'a refusé « une ame, » et il embrasse Sophie, il embrasse le curé, il embrasse Edmond, il embrasse tout le monde. Pendant l'espèce de tumulte qu'a causé cette saillie, ou cette incartade, on n'a pas remarqué que Georges, frappé des dernières paroles de M. Botte, s'est éloigné, la tête penchée sur la poitrine, les mains jointes et serrées. Infortuné! cette Sophie, qui t'est si chère, ne peut-elle être

heureuse qu'en déchirant ton cœur? Trop faible elle-même pour soutenir l'effet de ces dernières paroles, ses genoux ployèrent sous elle; elle se laissa aller sur un banc.

Lorsqu'il ne resta plus à embrasser que quelques vieilles, qui espéraient bien l'être aussi, M. Botte s'arrêta; l'ordre se rétablit, et le curé essaya de parler. Trop ému pour faire un discours suivi, il exprima, par des mots sans suite, par des gestes qui peignaient sa profonde sensibilité, ce que les fleurs de rhétorique, dont il parait ses prônes, n'auraient jamais pu rendre. Il accepta les offrandes de ses ouailles, en se réservant de mettre des bornes à leur générosité; mais il refusa absolument de loger au château. « Vous y logerez, ventrebleu, lui dit M. Botte.— « Je ne le puis, monsieur. — Et la raison, mon- « sieur? — Que dirait-on d'un ministre qui habi- « terait un palais, lorsque le temple de Dieu est « en ruines, et qu'il manque des choses les plus « nécessaires? — Je restaurerai votre temple; je « le rebâtirai s'il le faut; je l'embellirai; je le ren- « drai digne du serment que la sagesse y pronon- « cera à l'amour; mais, parbleu, vous logerez au « château. »

Le serment que la sagesse y prononcera à l'amour! répète mademoiselle d'Arancey, et elle perd l'usage de ses sens. Charles, tremblant pour sa Sophie, se fâche tout de bon contre son oncle « Vous m'avez fermé la bouche, monsieur, pour

« vous conformer à l'usage. Mais l'usage veut-il « qu'on tue les gens en leur annonçant, sans mé- « nagement, une nouvelle aussi inattendue? Ne « pas l'y disposer, ne pas... — Vous avez raison, « M. le docteur ; mais ce n'est pas de cela qu'il « s'agit : il faut la faire revenir. Ma nièce, ma « chère nièce, le temps des épreuves est passé. « Revenez à vous; ouvrez ces beaux yeux; fixez- « les sur un oncle qui ne veut que votre bon- « heur, et qui vient l'assurer. »

Mademoiselle d'Arancey était adorée dans le village, et des cris de joie s'élèvent de toutes parts. Quel homme, disait-on, quel homme qui marie notre demoiselle, et qui restaure notre église ! « C'est assez, c'est assez, disait M. Botte ; « ces exclamations m'ennuient. Je restaure votre « église, parce qu'un curé comme le vôtre ne doit « pas officier dans une grange ; je propose mon « neveu pour mademoiselle d'Arancey, parce que « c'est une fille accomplie. Ainsi vous ne me de- « vez rien, et laissez-moi tranquille. »

L'émotion de la joie n'a jamais de suites funestes, dit Beaumarchais. Sophie revint à elle plus belle que jamais, et pendant qu'on chargeait les tables, rangées autour du grand ormeau, M. Botte conduisit le père Edmond et le curé vers un petit tertre, et Sophie, nonchalamment appuyée sur le bras de Charles, se laissait conduire, les yeux baissés, et le visage couvert d'une aimable rougeur.

M. Botte, affectant le cérémonial de la vieille cour, montra le tertre à Edmond, et l'invita à s'asseoir. « Après vous, monsieur, dit Edmond. — « Non, monsieur, vous vous asseoirez, et je par- « lerai debout et découvert. — Mais, monsieur... « — Hé, corbleu, asseyez-vous donc, » et, poussant Edmond par les deux épaules, il le fait tomber sur le gazon.

Le père Edmond paraissait étonné de ce genre de politesse. M. Botte, que rien ne déconcerte, poursuit en ces termes : « Monsieur, vous avez « élevé cette demoiselle ; vous avez formé son « cœur à la vertu ; vous êtes donc son véritable « père. Je vous la demande en mariage pour « Charles Montemar, mon neveu. Je lui donne « trente mille livres de rente ; après moi, le reste « de ma fortune, que je lui ferai attendre le plus « que je pourrai, et le jour du mariage, je vous « rembourse de ce qui vous est dû sur le prix « du château et de la ferme. Ma demande, mon- « sieur, vous est-elle agréable ? — Ah, monsieur, « il n'y a qu'une ame comme la vôtre... — Il n'est « pas question de mon ame. Ma demande, mon- « sieur, vous est-elle agréable ? — Ah, jamais « je n'oublierai... — Ma demande vous est-elle « agréable ? ventrebleu, répondez oui ou non. — « Oui, monsieur, elle m'est agréable, et très-fort. « — A la bonne heure. Mademoiselle, je n'ai point « de parchemins à vous montrer ; mais je crois « que tous les honnêtes gens sont nobles, et qu'il

« n'y a que le vice de roturier. Vous pensez sans « doute comme moi; ainsi vous agréez la recher- « che de mon neveu. »

L'intéressante Sophie ne savait où elle en était. Elle pouvait être heureuse, parfaitement heureuse; elle n'avait qu'à le vouloir. M. Botte lui tenait la main, et attendait son aveu. Charles était à ses genoux; il avait pris son autre main, et la couvrait de baisers; le curé, debout derrière eux, avait les yeux et les bras élevés vers le ciel, et il disait : Mon dieu, bénissez-les un jour, comme je les bénis dès ce moment.

Le premier mouvement de mademoiselle d'Arancey avait été pour l'amour; le second l'avait reportée vers son père, fugitif, errant, malheureux, n'ayant pour consolation que des chimères, dont son mariage allait dissiper l'illusion; mais bientôt son cœur la ramenait à l'homme qu'elle adorait. Il était à ses pieds; elle le voyait suppliant, paré des charmes qu'ajoute le désir à une figure déja trop séduisante. Elle n'avait pas la force de l'affliger; elle ne pouvait se résoudre à se rendre malheureuse, et, cependant, ses principes arrêtaient un consentement qu'elle brûlait de prononcer.

M. Botte commençait à froncer le sourcil; Charles était plus pressant; le père Edmond encourageait sa demoiselle, et l'engageait à répondre. Forcée de rompre le silence, elle répéta les objections dont son amant avait entretenu

son oncle dans la voiture. Elle hésitait, elle s'exprimait faiblement; ses yeux démentaient sa bouche. M. Botte ne fut pas moins très-mécontent d'une résistance à laquelle, pourtant, il était préparé. A une assez laide grimace succédèrent l'emportement, les instances, la colère, les supplications. La timide Sophie ne répondait rien; elle pleurait en regardant Charles.

« Parbleu, curé, s'écria M. Botte, ne savez-« vous que bénir les gens? Il est bien extraordi-« naire que vous vous taisiez dans une semblable « circonstance. On me considère comme partie « intéressée, et on juge mes argumens mauvais. « Mais vous, qui êtes neutre dans cette affaire, « qui êtes l'homme de tous, qui êtes générale-« ment respecté, usez donc de votre influence; « parlez, de grace, et parlez bien. »

Le bon prêtre ne se mêlait jamais d'affaires de famille qu'il n'y fût invité; mais il avait, comme un autre, son petit amour-propre, et il était secrètement flatté de vaincre une résistance, qu'il jugeait n'être que de forme; mais que n'avaient pu surmonter ni M. Botte, ni même l'amant aimé. Il répéta très-gravement une partie des raisonnemens du cher oncle, parce qu'en effet ils étaient fondés. Il appuya sur la nécessité où était mademoiselle d'Arancey de relever sa fortune pour l'offrir à son père, dans le cas où il rentrerait en France. Il lui représenta combien il est doux de tenir tout de l'homme qu'on préfère. Il

dit qu'une simple irrégularité ne pouvait balancer des avantages aussi réels, et que, puisqu'on ne pouvait avoir le consentement de son père, il était naturel de se contenter de celui de l'homme qui l'avait si dignement remplacé. Il protesta qu'il ne voyait rien dans ce procédé qui pût blesser le ciel ni les hommes. Il ajouta que le malheur avait probablement changé les idées de M. d'Arancey sur la noblesse; qu'il approuverait une alliance vraiment convenable ; enfin, il laissa pressentir que sa longue absence et son silence absolu avaient une cause beaucoup plus forte que celles qu'on avait supposées, et il finit en observant qu'on ne doit pas aux morts, quelque précieuse que soit leur mémoire, le sacrifice de toute sa vie.

Sophie était trop raisonnable, elle aimait surtout trop tendrement, pour n'être pas de cet avis. Elle paraissait ébranlée; mais elle ne se prononçait pas. M. Botte enrageait.

Le père Edmond se leva : « Notre demoiselle, « mon cœur, ma petite fortune, mes soins, je « vous ai tout donné, et en échange vous m'avez « nommé votre père. Pour la première, pour la « dernière fois, j'en prends l'autorité : obéissez, « je vous l'ordonne. »

Sophie regarda Charles avec un doux sourire ; elle le baisa au front, et lui dit : Soyez mon époux.

A ces mots, M. Botte fit un saut proportionné à la joie présente, qui remplaçait subitement des

craintes et une humeur très-marquée, c'est-à-dire qu'il sauta aussi haut que le permettait le volume d'un corps que la nature n'avait pas destiné à fendre l'air. Or, comme le cher oncle n'avait pas l'habitude des *gargouillades*, et qu'il n'avait pas calculé les effets de celle-ci, il tomba pesamment sur les jambes de Charles, qui, pieusement agenouillé devant sa divinité, exprimait maintenant son ivresse et sa reconnaissance. Le curé, qui veut retenir M. Botte, se sent entraîné après lui, et s'accroche aux larges pans de l'habit d'Edmond. Le vieillard, cédant à l'impulsion générale, roule sur le pasteur, qui roule sur M. Botte, lequel roule sur Charles, lequel faisait d'incroyables efforts pour empêcher que le tout ne roulât sur mademoiselle d'Arancey.

Sophie ne pouvait pas se relever, et entrevoyait l'instant où elle allait être écrasée. Elle repoussait de toutes ses petites forces M. Botte, dont la tête s'allongeait par-dessus celle de son neveu; elle appuyait, sur sa grosse face, des mains blanchettes, que le cher oncle, sans s'embarrasser de se position, baisait de tout son cœur.

Comme personne n'était blessé, tout le monde riait aux éclats; mais comme le père Edmond occupait le haut de la pile, et qu'il n'était plus du tout *ingambe*, personne ne se relevait. Comme les villageois étaient à très-peu de distance, et qu'on est curieux dans ce village-là comme ailleurs, ils accoururent pour voir ce qui avait pu

déterminer ces messieurs à s'empiler ainsi, et comme la curiosité peut quelquefois être utile à ceux qui en sont l'objet, le curé, Edmond et M. Botte furent aussitôt rétablis sur leurs jambes.

Charles présenta la main à sa charmante future, et on allait gaîment prendre sa part du champêtre repas, lorsqu'on s'aperçut que M. Botte avait perdu sa perruque dans la mêlée. Le cher oncle était dans un de ces momens de bonne humeur, que ceux qui vivaient près de lui pouvaient facilement compter; mais il reprit son sérieux à l'instant, en pensant qu'on ne représente pas dignement, à une fête publique, coiffé en enfant de chœur. Il regarde, il cherche à lire dans tous les yeux quel est le mauvais plaisant qui lui a escamoté sa perruque. Les paysans, qui le pénètrent, protestent de leur innocence, et cherchent partout le respectable couvre-chef, qui ne se trouve nulle part.

M. Botte fronçait le sourcil et grommelait déja entre ses dents, lorsqu'il découvrit son voleur. La perruque était poudrée à blanc, et enduite d'une pommade de première qualité. Un chien de berger s'en était accommodé, et la rongeait paisiblement, en attendant les os de jambons et de poulardes, qui n'étaient pas encore à sa disposition.

M. Botte, furieux, arrache des mains d'un paysan un lourd bâton d'épines, et en décharge un coup terrible sur le dos du chien. Les chiens,

comme les moines, n'aiment pas qu'on les dérange dans leurs repas. Celui-ci s'élance sur M. Botte, qui, très-heureusement pour lui, fait une volte, et en est quitte pour le derrière de son habit et le fond de sa culotte, que le chien emporte en triomphe, en secouant la tête, et en foulant de ses pattes de devant la dépouille du vaincu.

Cependant la chemise de M. Botte vole au gré du vent. Ce n'est plus sa tête tondue qui l'occupe, ce sont les mœurs publiques qu'il blesse involontairement. Son chapeau, fixé de ses deux mains sur la partie découverte, ne suffisait pas pour cacher le plus dodu des postérieurs, et il n'avait que le choix de la moitié qu'il lui plairait exposer aux regards du public.

Il tempêtait, il jurait, il rudoyait Edmond, le curé, son neveu, qui s'empressaient autour de lui. Tout à coup il jette des cris furieux, et grince des dents de manière à faire fuir tout un département. Une malheureuse guêpe, attirée par la chair fraîche, s'était glissée le long de l'épine du dos, et arrangeait l'omoplate de M. Botte, comme le chien avait fait la perruque. M. Botte se jette à terre, se roule sur l'herbe, en continuant de crier. Il écrase son ennemi, et il n'en souffre pas moins.

Au hasard de ce qui pourrait lui arriver, Charles, vraiment inquiet de l'état où était son oncle, s'approcha de lui, et voulut achever de le désha-

biller. M. Botte se releva, jura, et tenant toujours son chapeau derrière lui, il prit en trotillant le chemin de la ferme. Edmond le suivit d'aussi près que le permettait son âge, et le curé, qui se mêlait un peu de médecine, le suivit d'aussi loin qu'il le fallait pour être à l'abri des évènemens : il croyait le cher oncle maniaque.

Mademoiselle d'Arancey aurait bien voulu être utile à l'homme à qui elle devait son bonheur. L'intérêt qu'il inspirait la faisait avancer d'un pas; la décence la faisait reculer de deux; elle s'adressa enfin à deux femmes, qui, depuis quinze ans au moins, n'étaient plus d'aucun sexe. Mais, à défaut d'autres passions, les vieilles ont de la rancune. M. Botte n'avait pas embrassé celles-ci : elles ne bougèrent pas.

En avançant vers la ferme, le patient s'était un peu calmé. Il avait expliqué la cause de ses cris et de ses contorsions, et le bon pasteur, rassuré, protestait qu'il enleverait l'aiguillon, et que la douleur cesserait à l'instant

En effet, l'opération faite, M. Botte se trouva soulagé. Mais il observa qu'il était loin d'être dans un état présentable ; il protesta qu'il dînerait à la ferme, et il exigea, très-impérieusement, qu'Edmond reconduisît aussitôt le curé à la fête qu'on lui donnait. Son ordre était motivé sur deux raisons : la première, c'est qu'un dîner froid ne vaut rien ; la seconde, c'est qu'un chien et une guêpe ne doivent pas mettre tout un vil-

lage au régime. Le père Edmond cherchait pour la seconde fois, dans l'armoire de noyer, de quoi couvrir au moins M. Botte ; le curé prétendait que la fête la plus brillante ne peut empêcher un homme d'en soulager un autre, et il voulait bassiner la piqûre avec du vinaigre ; monsieur Botte avait pris le vase, l'avait jeté à l'autre bout de la chambre, et invitait son médecin, avec son gros juron, à se rendre sans répliquer sous le grand ormeau, lorsque Charles trouva sur une table une lettre à l'adresse du vieux Edmond.

Le bon vieillard prend la lettre, et s'étonne en reconnaissant l'écriture de son fils, de Georges, qui était disparu, et dont l'absence n'avait encore été remarquée de personne. Le cachet est rompu ; le malheureux père lit quelques lignes, et laisse tomber la lettre en s'écriant : Je n'ai plus de fils !

M. Botte s'irrite contre la fortune quand il voit des malheureux. Il oublie le curé, il oublie la fête, il oublie qu'il est sans culotte ; il découvre tout en ramassant le papier ; mais il le ramasse, et il lit :

Mon père.

« J'ai pu aimer notre demoiselle autant qu'il « est possible d'aimer, et avoir la force de me taire. « Je n'ai pas celle d'être témoin du bonheur d'un « autre. Je pars. Pardonnez-moi, mon bon père, « pardonnez-moi de vous quitter dans votre vieil- « lesse ; mais il fallait mourir à la ferme, ou aller

« souffrir au loin, et dans les deux cas votre fils
« était perdu pour vous.

« Ne me retirez pas, je vous le demande à ge-
« noux, les bénédictions que vous avez si sou-
« vent prononcées sur moi. Gorges vous honore
« et vous chérit toujours; mais il ne pouvait res-
« ter. »

« Faites donc des enfans, disait M. Botte. Non,
« ventrebleu, je n'en ferai jamais. Les coquins,
« les coquins! Voilà comme ils sont tous. Pauvre
« père! pauvre père! ajoutait-il, debout, à côté
« d'Edmond, dont il pressait affectueusement la
« main. Dieu me l'avait donné, dit en pleurant
« le vieillard; Dieu me l'a ôté; que son saint
« nom soit béni. Il vous le rendra, mon cher Ed-
« mond, reprit le pasteur; il vous le rendra.
« Votre vie n'a été qu'une longue suite de jours
« paisibles et purs, et l'Éternel se complait à éprou-
« ver ses saints. — Que je revoie mon fils un mo-
« ment; rien qu'un moment; que je l'embrasse
« encore, et je mourrai en bénissant le seigneur. »

« Je ne sais pas, poursuivit M. Botte, ce que
« le seigneur compte faire de votre fils; mais je
« sais que je ne dois rien épargner pour vous le
« rendre, et je n'aurai pas de repos que je ne
« vous l'aie rendu. Vous, monsieur, dont les
« amours troublent le repos des familles, faites
« mettre les chevaux à la voiture. — Est-ce ma
« faute, mon oncle? ... — C'est la mienne, n'est-

« ce pas? Les chevaux à la voiture. — Me ren-
« drez-vous comptable de l'infortune de Georges?
« — C'est vous, monsieur, qui êtes la cause de
« tout. Trente voyages au moins, qu'il m'a fallu
« faire à la ferme; une autre au fond de la Nor-
« mandie, pour vous empêcher de vous noyer;
« et ma chute dans la mare avec ce pauvre Ho-
« reau, et l'algarade impertinente de ces comé-
« diens de campagne, et mon double combat
« avec un chien et une guêpe, un jeune homme
« et son père désolés, tout cela serait-il arrivé,
« monsieur, si vous ne vous étiez avisé d'aimer?
« Pour la dernière fois, les chevaux à la voi-
« ture. — Décidemment, mon oncle, vous allez
« partir? — Sans délai. J'ai beaucoup de con-
« fiance en la Providence; mais, quoiqu'en disent
« Edmond et son curé, il est bon de la seconder
« un peu. — Et mademoiselle d'Arancey? — Mal-
« heureux, jette les yeux sur ce vieillard, et ba-
« lance, si tu l'oses... Monsieur, qui ne voit que
« son bonheur personnel dans la société, ne doit
« rien attendre d'elle. — Au moins un adieu, mon
« oncle, un mot, et je vous suis. » Et sans at-
tendre de réponse, Charles est parti; il court, il
il est déjà loin.

« Où allez-vous, monsieur? dit le curé à M. Botte,
« qui trottait sur les pas de son neveu. — Je vais
« après ce drôle. Je le ramène; je le jette dans ma
« chaise, et je l'envoie solliciter dans une moitié
« des bureaux de la police de Paris, pendant que

« j'assiége les autres. — Supposons que vos dé-« marches aient le plus heureux succès, que fe-« rez-vous ? — Je m'empare de Georges ; je lui re-« proche l'abandon où il laisse un père ; je ranime « son courage ; je le rends à la pitié filiale, et je « le conduis aux pieds de ce vieillard. — Il écrit « qu'il mourra ici. — Chansons. — Vous ne le « connaissez pas, monsieur. — Hé, curé, tous « les hommes sont faits de même. On souffre, on « se console, on ne meurt pas. — Mais, mon-« sieur... — Paix, je suis décidé. »

Le pasteur, toujours calme et prudent, observa qu'un quart d'heure de plus ou de moins n'était rien dans la circonstance présente, et qu'au moins il était bon de s'entendre avant que d'agir : M. Botte n'entendait rien. Le curé voulait réfléchir. Le cher oncle prétendait que la première impulsion du cœur est la bonne, et qu'en la suivant, on ne se trompe jamais. Le père Edmond, qui avait beaucoup plus de confiance en son curé qu'en M. Botte, pria, supplia le cher oncle d'entendre le pasteur. « Parlez donc, monsieur, s'é-« cria le quinteux personnage, puisqu'on veut « que je vous écoute. »

Le curé représenta que Georges avait toujours été fils respectueux et tendre ; que son père avait constamment été l'objet de ses soins religieux, et qu'ainsi une passion irrésistible avait pu seule le déterminer à quitter le pays. Il jugea que l'éloignement pouvait calmer une fièvre dévorante,

que tout alimenterait à la ferme, où Georges ne ferait point un pas sans trouver des souvenirs déchirans. Il ajouta que la santé la plus robuste cède à la fin aux froissemens réitérés d'un cœur d'autant plus sensible, qu'il était vierge encore, et qu'il est déja flétri, et de la violence qu'il s'est faite, et du silence qu'il s'est imposé. Il finit en invitant M. Botte à découvrir l'asile que choisirait le jeune homme, et à le faire surveiller par quelqu'un de sûr, qui fournirait, en secret, à ses besoins, et qui donnerait de ses nouvelles à son père.

M. Botte était vif; il était opiniâtre; ce n'était qu'en grondant qu'il se rendait à de bonnes raisons; mais il s'y rendait enfin. Il entra dans les vues du curé, à la grande satisfaction du malheureux père, et on parla, avec assez de tranquillité, du mariage de mademoiselle d'Arancey.

« Cruel enfant, méchant enfant! disait le vieil-
« lard, oser lever les yeux sur sa demoiselle! —
« Et sur qui les lèvera-t-il? sur une guenon? —
« Mais oser l'aimer, monsieur, oser l'aimer! —
« — Hé, comment s'en défendre? nous l'aimerions
« aussi, si nous n'avions que vingt ans. — Mais
« le respect... — Georges n'en a point franchi les
« bornes. — Quoi, cette lettre.... — Cette lettre
« ne s'adresse pas à mademoiselle d'Arancey. —
« Qu'elle ignore au moins que mon fils l'a écrite.
« — Elle la verra. Un amour vertueux, un amour
« auquel on s'immole, ne peut offenser une femme.

« Il donne des droits à sa pitié. — Par grace,
« monsieur... — Je ne ferai pas le bonheur de
« mon neveu par une supercherie. Mademoiselle
« d'Arancey saura le mal qu'elle fait à Georges;
« elle saura que c'est elle qui en prive son père;
« qu'un sacrifice peut le lui ramener. Elle lira la
« lettre, et elle prononcera.

« Encore un mot, monsieur, dit le curé. —
« Hé, parbleu, pasteur, vous abusez de ma pa-
« tience. Il était question tout à l'heure des inté-
« rêts d'Edmond, et j'ai dû céder à sa volonté; il
« s'agit ici de ma délicatesse personnelle, et cer-
« tes, à cet égard, je n'ai besoin des conseils de
« personne : mademoiselle d'Arancey lira la lettre. »

Charles était incapable de ces froids calculs que l'homme, qui n'a que des désirs, emploie souvent avec succès. Idolâtre de sa Sophie, il n'avait pas prévu l'effet que produirait, sur elle, la nouvelle de la fuite de Georges. Il en parla en homme aussi pénétré du malheur d'Edmond, qu'affligé de la vivacité d'un oncle qui l'arrachait subitement à ce qu'il avait de plus cher. Sophie, bonne et sensible comme lui, éclairée enfin sur un secret que sa modestie seule l'avait empêchée de pénétrer, Sophie oublia les fréquentes importunités de Georges, et ne vit plus en lui que l'ami malheureux.

Les habitans attendaient leur curé et le vieux Edmond. Rangés debout autour des tables, où personne n'osait se placer encore, ils entretenaient

leur gaieté en buvant, de temps en temps, le petit coup. La tristesse de Charles, la douleur de mademoiselle d'Arancey, frappèrent également ces bonnes gens; l'évènement fâcheux devint aussitôt public. Comme, dans ce village, l'infortune de l'un est commune à tous, on oublia que le reste de la journée était consacré à la gaieté. Sans se consulter, sans même se parler, hommes, femmes, enfans, vieillards, prennent le chemin de la ferme. On marche dans un profond silence; un voile sombre couvre toutes les physionomies; ce jour de fête n'est plus qu'un jour de deuil.

Sophie, appuyée sur le bras de Charles, méditait profondément. Elle n'a plus une pensée qui échappe à son amant, et le jeune homme frémit.

On arriva à la ferme. Les anciens s'approchèrent de l'infortuné père, et pleurèrent avec lui. Les enfans, instruits à le respecter, couraient lui offrir leurs innocentes caresses. Les femmes ont partout cet instinct délicat qui les éclaire sur les convenances. Les mères éloignèrent ces enfans qui allaient rappeler à Edmond ce qu'il avait perdu: il était trop tard, le bon vieillard les avait aperçus. « Vous êtes encore pères, dit-il à ses amis, « et moi... et moi... » Il essuya ses pleurs, ouvrit sa Bible, lut, à haute voix, le livre de Job, et se soumit à la volonté du seigneur.

Tout le monde l'écoutait dans un recueillement religieux. M. Botte lui-même se taisait; mais, incapable de varier dans ses principes ou ses opi-

nions, il présenta la lettre à mademoiselle d'Arancey.

La charmante fille la mouilla de ses pleurs, et fut tomber aux pieds d'Edmond. « Pardon, dit-« elle, pardon, mon vénérable père. Vous m'avez « arrachée à la misère; vous avez partagé votre « cœur entre votre fils et moi; vous m'avez in-« spiré le goût de ces vertus simples, qui vous « sont familières, et, pour prix de vos bienfaits, « j'empoisonne vos derniers jours... Pardon, par-« don! » Le vieillard la relève, la presse contre son cœur, et leurs larmes se confondent.

« Non, s'écria Sophie, non, il n'est pas de bon-« heur pour moi, quand mes bienfaiteurs souf-« frent. J'aime Charles autant qu'on puisse aimer. « Je le lui ai dit, je l'ai dit à son oncle, à Edmond; « je le répèterais à la face de l'univers; mais je « suis incapable d'abandonner ce malheureux vieil-« lard. C'est moi qui remplacerai le fils dont je l'ai « privé, qui le consolerai, qui fermerai ses yeux. « Charles, mon ami, encore un sacrifice. Vous « n'approuverez pas celui-ci; mais ma conscience « me dit qu'il est indispensable... Soumettons-« nous, Charles; il le faut, je t'en prie, je le veux, « je l'ordonne. Jurez avec moi... — Arrêtez, crie « le jeune homme, en s'élançant vers elle. N'éle-« vez pas entre nous une barrière éternelle; n'a-« chevez pas ce serment téméraire. Laissez-la, « monsieur, laissez-la, reprend le cher oncle avec « fermeté. Elle suit la voix d'un devoir antérieur

« à vos droits. Je l'admire ; ayez, vous, la force « de l'imiter.

« Non, ma fille, non, dit Edmond, je ne reçois « pas un sacrifice qui vous coûterait le bonheur « de toute votre vie. Jephté voua sa fille ; mais il « s'en repentit. Dieu me donnera la force de sup- « porter mon sort. Remplissez le vôtre, mon en- « fant ; soyez heureuse, et estimez-moi assez pour « croire que je ne vends pas mes services, surtout « à un prix aussi cher. »

« Digne vieillard, fille céleste, disait M. Botte. « Mon pauvre Charles, quel trésor tu perds là ! — « Il n'a rien perdu, monsieur, reprit Edmond. » Et il mit la main de Sophie dans celle du jeune homme

Un grand exemple entraîne toujours, et peut nous faire perdre de vue nos plus chers intérêts. Malheureusement ce noble enthousiasme ne dure pas : notre faiblesse nous parle si haut ! Charles, contenu pas son oncle, Charles qui craignait d'abord de ne pas montrer de la vertu, quand les autres personnages ne faisaient rien que pour elle, Charles réfléchissait à la perte irréparable qu'il allait faire. Il ne se permettait pas un mot ; mais il regardait Edmond d'un air si reconnaissant ! Ses grands yeux, qui se portaient ensuite sur Sophie et sur son oncle, étaient si supplians, si doux !

Mademoiselle d'Arancey s'était trop avancée pour pouvoir rétrograder ; mais elle laissait sa

main où le père Edmond l'avait mise. Le stoïque M. Botte maudissait intérieurement sa pétulance et son stoïcisme, et il n'eût pas manqué d'embrasser et de remercier le bon vieillard, si cette démarche eût pu se concilier avec les grands sentimens qu'il venait d'afficher. Le malheureux père, lui-même, commençait à sentir dans quel vide il vivrait, s'il perdait à la fois ses deux enfans. Chacun, enfin, après s'être montré magnanime, peut-être par ostentation, comme cela arrive souvent, chacun prêtait secrètement l'oreille à la voix de son intérêt personnel, comme cela arrive toujours.

Le curé, que son état rendait plus réfléchi ou plus réservé, ne s'était pas pressé de parler; il avait eu le temps de mûrir son opinion, et il pouvait la faire valoir, sans être accusé de versatilité. Il connaissait le cœur humain, et il démêlait, sans peine, l'embarras des principaux acteurs. Les en tirer, c'était leur rendre un signalé service, et c'est ce que fit le bon pasteur.

« Mademoiselle, dit-il à Sophie, vous avez cru « avoir les raisons les plus fortes pour ne pas accepter la main de M. Montemar. Les préjugés « de monsieur votre père s'élèveraient bien plus « puissamment contre le choix que vous feriez « de Georges, homme estimable sans doute; mais « qui n'a rien de ce qui fixe la considération des « gens du monde. D'ailleurs, mademoiselle, vous « n'avez que de l'amitié pour lui, et vous avez « de l'amour, beaucoup d'amour pour monsieur.

« La Providence vous le destine, et malheur aux « femmes qui se refusent à ses vues : elles en « sont punies par le libertinage ou le désespoir. « Ma foi, s'écria M. Botte, je crois le curé beau- « coup plus sage que nous tous. Oh, certaine- « ment, reprit vivement Charles. Mais, continua, « à demi-voix et les yeux baissés, la sensible So- « phie, je ne me propose pas non plus d'épouser « Georges. Qu'importe alors, poursuivit le curé, « que vous soyez, ou non, l'épouse d'un autre, « pourvu que le fils d'Edmond ne soit pas témoin « d'un engagement qui lui ferait sentir plus vi- « vement son malheur. Mais, répondit Sophie, « mais... c'est que... C'est, interrompit le pasteur, « que vous ne voulez pas abandonner ce bon père « dans son affliction. — Non, monsieur, je ne le « veux pas, je ne le dois pas. — Hé bien, made- « moiselle, laissez agir M. Botte. On n'a pas de « conseils à lui donner, quand il s'agit de faire « le bien. — Hé, quelle chienne de manie avez- « vous donc tous de me rappeler ce que je peux « faire de bon? Ne faut-il pas que je rachète, par « quelque chose une dureté de caractère dont je « ne suis pas maître? Ne me gâtez pas, curé; je « n'aime pas cela. Je ne suis pas bon, je le sais, « je le déclare. Au reste, voici ce que je propose: « qu'on ne m'interrompe point.

« Edmond n'est plus d'âge à travailler, et il ne « travaillera plus. Nous louerons la ferme... — « Quoi, monsieur, vous voulez?... — Oui, papa,

« je le veux. — Quitter une ferme où je suis né!...
« — Vous ne la perdrez pas de vue; mais, que
« diable, laissez-moi parler. Vous habiterez avec
« le curé une aile du château. Je me réserve l'au-
« tre pour les voyages que je ferai ici, et j'en
« ferai de fréquens. Mon neveu et ma nièce oc-
« cuperont le corps de logis. Votre couvert à tous
« deux sera toujours mis à leur table. — Mais,
« monsieur, je vous ai déja fait observer combien
« je serais déplacé dans un certain monde... — Je
« vous ai déja répondu, monsieur, qu'un honnête
« homme n'est déplacé nulle part, et, parbleu,
« quand vous voudrez être seul, on vous servira
« chez vous, et vous lirez un chapitre de votre
« vieille Bible, en vidant le flacon de Bourgogne.
« — Mais l'oisiveté, monsieur... — Bah, bah, bah!
« la promenade, la gazette, un cent de piquet,
« un peu de médisance, et le temps se passe.
« Allons, allons, je vois que ces arrangemens
« conviennent à tout le monde; c'est une affaire
« terminée. Vite, un notaire, et l'affiche à la mu-
« nicipalité. »

Les jeunes gens renaissent, le pasteur sourit, Edmond se rend, M. Botte se frotte les mains, tous les villageois applaudissent. « Oh ça, dit le « cher oncle, retournons sous le grand ormeau. « Puisque vous m'avez tous vu dans l'état où me « voilà, il n'y a pas d'inconvénient que je vous « suive, pourvu, toutefois, qu'on me trouve une « culotte, car il fait du vent aujourd'hui ».

A peine a-t-il parlé, que les habitans se dispersent; Edmond retourne à l'armoire de noyer, et le pasteur court ouvrir son modeste portemanteau. En cinq minutes, M. Botte n'a plus que l'embarras du choix. « Monsieur, dit-il à son ne-« veu, en prenant un habit à l'un, une culotte à « l'autre, un bonnet de coton à un troisième, « monsieur, j'ai rompu sans retour avec votre « Guillaume; mais je ne vois que ce drôle-là qui « puisse retrouver Georges, et il faut qu'il se re-« trouve. Écrivez à Guillaume pendant que je « m'habille, et faites partir mon postillon avec « cinquante louis. »

Le malheureux père baise la main de M. Botte; la tendre Sophie se hâte de trouver cette écritoire que vous avez peut-être oubliée, celle que Georges, dans sa jalousie, serrait si soigneusement; le curé débarrasse une table; Charles prépare une plume, et le cher oncle trouve autant de valets de chambre, que la maison peut recevoir de paysans.

Une joie pure et bruyante a succédé au silence de la douleur. On va, on court, on se cherche, on se presse, on chante, on rit, on arrive sur la pelouse, et lorsque le curé, M. Botte et Edmond ont pris le haut bout de la grande table, les autres se placent au hasard. Ce n'est point par hasard que Charles se trouve à côté de Sophie; que Sophie est bien loin du cher oncle, qu'elle aime pourtant de tout son cœur; qu'elle s'est jetée au

milieu d'un groupe de jeunes filles. C'est que les jeunes filles connaissent le langage de l'amour, qu'elles aiment à l'entendre, qu'elles s'affligent franchement des peines passées, et qu'elles sourient au bonheur à venir.

M. Botte faisait la grimace en sablant la piquette du pays, qu'on lui versait à flots dans le plus grand verre; il faisait la grimace en mâchonnant d'énormes morceaux, dont on chargeait son assiette; il faisait la grimace, en trempant son pain dans de l'eau assaisonnée de poivre et de sel, qu'on appelait de la sauce; mais il avait faim, il avait soif. Il buvait, il mangeait, parce qu'il était de bonne humeur, et cela devait être : il s'était grandement conduit avec mademoiselle d'Arancey, et son neveu n'y avait rien perdu.

Près de lui étaient assis, sur l'herbe, trois petits pâtres, qui dévoraient ce qu'ils pouvaient attraper. « Le bon potage que j'ons eu là! disait « l'un. Si j'étais premier consul, je mangerais « tous les jours de la soupe à la graisse. Si j'étais « premier consul, dit le second, je garderais mes « vaches à cheval. Si j'étais premier consul, dit le « troisième, je me ferais payer mes journées trente « sous; j'en mangerais dix, et j'en donnerais vingt « à ma pauvre mère. Corbleu, s'écria M. Botte, « en vidant son assiette dans leur gamelle, tu « toucheras les trente sous, et pendant le reste « de ta vie. Mais comme il n'y a qu'un premier « consul, toi, mon ami, tu continueras de garder

« tes vaches à pied, et toi, tu ne mangeras de la « soupe à la graisse que les jours de fête. »

Déja la jeunesse se dispose à danser. On a bon appétit au village; mais le plaisir de serrer la main de sa bien-aimée, et de sauter avec elle, face à face, l'emporte sur tous les plaisirs. Au premier cri du violon, on court, on se place, et M. Botte, qui a juré d'être charmant ce jour-là, déclare qu'il ouvrira le bal avec sa nièce. L'aimable fille vient aussitôt offrir sa jolie main.

M. Botte danse fort mal, et son costume grotesque ne peut lui donner les graces que la nature lui a refusées; mais M. Botte danse de tout son cœur. Sa grosse gaieté bannit le cérémonial; les villageois sont à leur aise, et ils trouvent que M. Botte est un très-bon danseur, parce qu'il danse comme eux.

Mademoiselle d'Arancey est reconduite à sa place par son cavalier, marchant sur la pointe du pied, tortillant le derrière, et soutenant la main blanchette sur la basque volumineuse de son antique habit. Charles succéda aussitôt à son oncle, et celui-ci s'approcha du notaire du lieu. L'officier public voulait remettre au lendemain la rédaction de l'acte; monsieur Botte assurait qu'il ne faut jamais remettre ce qu'on peut faire à l'instant. Le notaire voulait, au moins, qu'on se rendît à son étude; M. Botte soutenait qu'il est inutile de se déranger quand on est bien. Le notaire opposait sa dignité, qu'il compromettrait, en opé-

rant en plein vent; M. Botte protestait qu'un notaire ne se compromet qu'en faisant un faux, et qu'il peut recevoir le double de ses honoraires d'un homme qui veut bien les doubler, pourvu qu'on le serve à la minute, et de la manière qu'il veut l'être.

Le garde-note, n'ayant rien à répliquer à ce dernier argument, appela un jeune garçon, qui époussetait son habit, lui faisait la queue, écumait son pot, et lui servait de clerc à l'occasion. Il l'envoya chercher son écritoire de poche et la feuille de parchemin.

M. Botte, qui voulait fortement, et que les lenteurs désolaient, tira à part le greffier de la municipalité, et lui persuada, par les mêmes moyens, mais à voix basse, qu'il ne pouvait se dispenser d'afficher, à l'instant même le mariage des aimables jeunes-gens. On ne refuse rien à un homme pressant, et qui parle d'une tenture neuve pour la salle du conseil communal. Les deux noms furent joints sous le petit chassis treillagé.

M. Botte eût donné ce qu'on eût voulu pour que le mariage se fît le soir même. Il n'y avait pas d'opposans, il ne pouvait y en avoir. Il n'y avait donc nul inconvénient à antidater l'affiche, et peut-être, à force d'argumens, le greffier se fût-il laissé convaincre; mais M. Botte rejeta, sans balancer, une idée si opposée à ses principes, et à la conduite de sa vie entière. Il se consola du retard auquel il fallait se soumettre, en pensant

que les embellissemens du château amuseraient son impatience.

Le *factotum* du notaire est de retour; l'officier a braqué ses lunettes; les jeunes-gens, l'oncle, le curé, Edmond, sont assis autour de lui. Quelques vieillards s'étaient éloignés par discrétion. M. Botte les rappela, parce qu'il ne faisait rien, disait-il, qu'il ne put faire à la face de l'univers. Le curé lui observa doucement qu'il y avait péché d'orgueil dans cette assertion. « Allons, allons, « pasteur, on peut en absoudre les honnêtes gens: « tant d'autres ont de l'orgueil que rien ne jus- « tifie. Procédons.

« Je donne dès ce moment, à mon neveu, mes « herbages de Normandie. Ils rapportent trente « mille francs. Je l'institue mon légataire unique, « universel... — Ah, mon oncle, que de bienfaits! « — Rends-la heureuse, Charles, et tu ne me « devras rien. Je reconnais que mademoiselle m'a « remis une somme de cent mille écus... — Je ne « consentirai pas, monsieur... — Vous ne consen- « tirez pas, mademoiselle!... Faites l'amour, et « ne vous mêlez pas d'affaires, vous n'y entendez « rien. — Mais, monsieur, tout le monde sait que « je n'ai que cette petite terre... — Et comme elle « n'est pas suffisante, il me plaît d'y ajouter cent « mille écus.—Mais...—Vous m'excédez. Que vous « resterait-il, si vous perdiez votre mari? un douaire « chétif. — Ah, monsieur, quel malheur vous pré- « voyez là! — Il est possible, mademoiselle. —

« Et croyez-vous que j'y survive? — Oui, oui,
« vous y survivrez, et j'entends que la veuve de
« mon neveu vive dans l'opulence. — Enfin, mon-
« sieur... — Enfin, mademoiselle, voulez-vous
« vous marier ou non? Je vous déclare que vous
« ne vous marierez qu'aux conditions que je vous
« impose. Écrivez, notaire, écrivez-donc. Je re-
« connais que mademoiselle m'a remis une somme
« de cent mille écus, et j'y joins un douaire de
« dix mille francs.

« Je m'oblige à payer dans l'année, à Edmond,
« et de mes propres deniers, une somme de vingt
« mille francs que lui doit mademoiselle d'Aran-
« cey, et je lui assure, sur tous mes biens, une
« pension viagère de quinze cents francs... Oh,
« je vous en prie, M. Edmond, ne venez pas me
« casser la tête de vos observations, ni de vos re-
« mercîmens; les choses seront ainsi, car telle est
« ma volonté. J'ai tout dit, monsieur le tabellion.
« Arrangez-moi cela dans votre style barbare.
« Vous, jeunes-gens, embrassez-moi, et allez
« danser. On vous appellera pour la signature. »

Ils sont doux, les baisers de l'amitié et de la reconnaissance! Aussi M. Botte disait : « Qu'ai-je
« fait pour vous qui vaille ces tendres caresses?
« on est trop heureux, mes enfans, d'avoir de
« l'argent à placer ainsi. Vous l'éprouverez un
« jour, car je vous laisserai du superflu. »

L'acte était terminé, signé, et on se livrait, sans réserve, à ces idées de bonheur qu'aucun nuage

ne pouvait plus troubler, lorsqu'une berline parut, suivie de quatre fourgons très-pesamment char-« gés. « C'est Horeau, s'écria M. Botte. Parbleu, « je ne l'attendais pas sitôt. C'est la première fois « de sa vie qu'il a fait diligence. »

Horeau descend, et présente un tapissier et un peintre. Les hommes se jugent assez communément au simple coup d'œil. Ceux-ci, trompés par le costume, prennent M. Botte tout au plus pour l'homme d'affaires de celui qui doit les employer, et le traitent en conséquence. Le cher oncle n'est pas fier; mais il n'est pas endurant, et il y a long-temps qu'il n'a trouvé l'occasion de gronder. « Apprenez, leur dit-il, que celui qui juge l'homme « par son habit est un sot, et je vous le prouve, « puisque, sous cette mascarade, vous voyez « M. Botte en personne. » Ici ces messieurs font de profondes révérences. « Apprenez encore que « celui qui mesure ses égards sur la fortune de « l'homme à qui il parle, n'est que le plat valet « des circonstances. C'est le défaut de la canaille, « et je vois que vous n'êtes pas au-dessus de votre « état. Allez travailler. Prestesse et intelligence, « voilà ce que je vous demande, et non des ré-« vérences, auxquelles je ne suis pas plus sensible « qu'à votre début, beaucoup trop familier. »

Ces deux hommes se retirèrent en balbutiant des excuses, et furent rendre à leurs garçons, juchés sur les charriots, la mortification qu'ils venaient de recevoir.

« Hé bien, monsieur, dit le cher oncle au ne-
« veu, faut-il que je conduise ces fourgons au
« château? — Hé, dit Horeau, vous voyez qu'il
« attend vos ordres. — Hé bien, je les donne.
« Allez, monsieur, allez faire ranger vos meubles
« comme vous l'entendrez... Ah, un mot. N'ou-
« bliez pas de faire garnir la partie destinée au
« curé et à Edmond, et l'aile que je me suis ré-
« servée. — C'est par là que je commencerai, mon
« cher oncle. — A la bonne heure. C'est vous,
« monsieur, qui dirigerez les travaux des peintres.
« Vous avez l'imagination riche et brillante. Ser-
« vez-vous-en, et souvenez-vous que je veux du
« beau, du très-beau... Comment, mademoiselle,
« vous ne l'accompagnez pas! Vous n'avez déja
« plus rien à vous dire? — Je ne voulais pas vous
« laisser seul, monsieur. — Hé, allez, allez donc,
« cruelle fille que vous êtes! ne sais-je pas que
« l'amour doit l'emporter sur l'amitié? »

Horeau était bien aussi friand que son ami; mais dans les circonstances difficiles, il n'était pas soutenu, comme lui, par un caractère énergique, ou par la gloriole de tout supporter sans en paraître affecté. Horeau trouva le dîner détestable, et le dit tout haut. M. Botte, qui craignait qu'on l'entendît, cria plus haut encore, que leurs grands-pères, à tous deux, ne faisaient pas meilleure chère, et que leurs grands-pères les valaient bien. « Mais, mon cher Botte, nos grands-pères
« étaient habitués à cette vie-là. — Vous voyez,

« monsieur, qu'il est des habitudes qu'il est bon « de conserver, et qu'il en est qu'il faut savoir « prendre. Buvez, mangez, et soyez sûr qu'il n'y « a pas de comparaison entre faire un mauvais « dîner et ne pas dîner du tout.

« — A propos, mon cher Botte, j'espère que « nous ne coucherons pas dans cette chambre où « les pucerons... vous vous en souvenez? — Cor- « bleu! Je ne les oublierai pas plus que la guêpe « et le chien de ce matin. — Ah, j'entends: un « nouvel accident a occasioné ce travestissement « nouveau. — Oui, et pour mettre fin au chapitre « des accidens, nous coucherons au château. — « Ah, tant mieux. — Mais nous ne souperons pas. « — Ah, tant pis. — D'abord, parce que nous ne « trouverons rien. — Je n'ai pas besoin d'autres « raisons. — En ce cas, monsieur, je vous en fais « grace.

« Encore un verre de vin, Horeau. — Volon- « tiers. — Il est pourtant bien mauvais. — Mais « je crois que je m'y accoutume. — Quand je vous « disais, monsieur, que l'homme n'a qu'à vou- « loir pour être maître de lui. Si vous le vouliez « fortement, vous boiriez du vinaigre. — Mais « vous m'y amenez par degrés. — Et vous le trou- « veriez bon. — Oh, c'est une autre affaire. — En « voilà une bouteille. — Non, je vous remercie. « — Vous en boirez, parbleu! — Je n'en boirai « pas. — J'en boirai avec vous. — Peu m'importe. « — Vous voyez que je bois, monsieur, et la dif-

« férence d'une bouteille à l'autre est de si peu « de chose... Essayez. — Ma foi, vous avez raison, « je ne trouve pas de différence bien sensible. Mais « à quoi ressemblons-nous tous deux, déraison- « nant... — Nous raisonnons, au contraire. — Et « buvant alternativement de la piquette et du « vinaigre. — Nous faisons un cours de philoso- « phie. — Bah! — Nous éprouvons que lorsqu'on « passe par degrés du bien au mal, ou du mal au « bien, on y arrive sans s'en apercevoir; que les « chutes inattendues et violentes sont les seules « qui puissent affecter, comme les fortunes ra- « pides tournent, en un moment, les cerveaux « faiblement organisés.

« Ah, ça! Horeau, j'ai pourtant envie de « voir ces meubles... — C'est assez naturel. — « Puisque je paie, n'est-ce pas? C'est du beau? « — Du superbe. — La petite mérite tout cela: « c'est un ange, mon ami. J'ai eu la faiblesse de « le lui dire dans un de ces momens d'effusion, « dont, malgré ma brusquerie, je ne suis pas tou- « jours maître. Je ne la louerai plus, parce que « la louange embarrasse toujours celui qui la mé- « rite, et rend les autres impertinens. — Et voilà, « mon ami, pourquoi je ne vous loue jamais. — « — Et de quoi me loueriez-vous, s'il vous plaît? « Ma conduite n'a rien que de très-simple. Made- « moiselle d'Arancey est digne des hommages de « tous les hommes, et en la donnant à mon ne- « veu, je ne fais rien que pour lui. Allons voir les « meubles. »

En entrant dans la cour du château, les deux amis trouvèrent les fourgons déchargés; les garçons occupés à ranger, et Charles donnant ses ordres. « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, « dit M. Botte, que ces guenilles-là? Pas un lit, « pas un meuble étoffé; point de damas, pas une « riche tenture, pas un tour de glace doré. De « l'acajou, des tissus de crin, et des tas de ri- « deaux de toile de coton, ornés de misérables « fanfreluches de couleur! M. Horeau, vous avez « très-mal fait ma commission. — Mais, mon ami, « tout cela est dans le genre grec, romain. — Ma « nièce n'est ni Grecque, ni Romaine, et elle ne « se servira de rien de tout cela. C'est au plus bon « pour nous, pour le curé, pour Edmond; mais « ma nièce, ventrebleu, ma nièce!... Venez ici, « maître tapissier: demain, au point du jour, « vous partirez pour Paris. — Oui, monsieur. — « Vous emploierez cent ouvriers, s'il le faut; mais « je veux, pour ma nièce, un lit à grand dais, « dont les quatre coins seront surmontés d'un pa- « nache des plus belles plumes. — Oui, monsieur. « — Je veux ce dais doublé en satin blanc, du sa- « tin à un louis l'aune, s'il y en a. — Oui, mon- « sieur. — Je veux, au milieu du ciel, un amour « brodé, couronnant la vertu, et je veux que cet « amour n'ait pas de bandeau, parce que, quand « on aime mademoiselle d'Arancey, on voit clair « et très-clair. — Oui, monsieur. — Je veux les « rideaux intérieurs du même satin; je les veux

« ornés d'emblèmes ingénieux, que vous ferez
« composer par ces gens, dont le métier est d'a-
« voir de l'esprit pour de l'argent. — Oui, mon-
« sieur. — Je veux de doubles rideaux de velours
« gris de lin ; c'est la couleur de la constance, et
« mon fripon de neveu ne se couchera jamais sans
« se rappeler ce qu'il aura promis à sa femme. Je
« veux sur ces rideaux extérieurs un riche cordon
« en perles fines, et sur les bords une broderie
« en or, terminée par une frange en cordelières,
« de six pouces de haut. Je veux l'ameublement
« pareil... — Mais, mon ami, cela ne se peut pas.
« — Je veux que cela se puisse. — Cela coûtera
« quarante mille francs. — C'est égal. Obéissez,
« maître tapissier. Des rideaux de coton, des ri-
« deaux de coton à ma nièce! corbleu!

« A vous, monsieur le peintre en lambris : que
« les serrures, les boutons, les gonds, les fiches,
« les sculptures, les moulures, soient en or su-
« perfin, et que tous les marquis du monde chré-
« tien apprennent que quand ils ne peuvent pas
« marier leurs filles, nous les marions, nous au-
« tres marchands, et convenablement, lorsqu'elles
« le méritent.

« — Du train dont vous y allez, mon cher Botte,
« je dois m'attendre à d'autres reproches. — Oh,
« je vous en ferai sans doute. — Mais comme je
« n'avais pas d'ordres... — Ne savez-vous pas,
« M. Horeau, que jamais je ne désavoue mes amis?
« Voilà d'abord un reproche grave que vous mé-

« ritez. Voyons ceux que j'ai encore à vous faire. « — Vous savez que les diamans ont repris. — « Non, je ne le savais pas. Des diamans, mor- « bleu, des diamans, un boisseau de diamans!... « Et son trousseau, son trousseau!... nous n'y « avons pensé ni l'un ni l'autre, et on ne se ma- « rie jamais sans trousseau. Je suis excusable, « moi; j'étais tout au plaisir de la voir; mais « vous, homme froid et réfléchi? — Moi, j'étais « tout à mes meubles. — Et ils sont beaux, je « vous en fais mon compliment. Demain, je pars « pour Paris avec elle; nous courons les plus « riches boutiques ensemble, et je la charge d'or- « nemens. Elle n'en sera pas plus jolie; mais elle « saura combien je l'aime.

« Hé, où est-elle donc, cette demoiselle, dont « tout le monde s'occupe, et qui promène peut- « être ses douces rêveries dans son jardin? Vous « avez très-mauvaise grace, monsieur mon ne- « veu, de rire quand je vous interroge. Où est « mademoiselle d'Arancey? — Mais, mon cher « oncle, je n'ai pas droit encore de lui demander « compte de ses actions. — Aussi n'est-ce pas là « ce que je demande, monsieur; mais on peut, « je crois, savoir où elle est. — Vous voulez le « savoir, mon cher oncle? — Oui, monsieur, je « veux le savoir. — Vous ne vous fâcherez pas? « — Je ne me fâcherai pas. — Hé bien, je vous « le dirai dans une heure. — Voici du nouveau, « par exemple! Des secrets pour moi, pour ton

« oncle ! — N'attachez pas trop d'importance à « celui-ci, il n'en vaut pas la peine. — Quel est « ce garçon, qui entre là, chargé d'une hotte? — « Oh, le maladroit ! Hélas, mon oncle, j'ai bien « peur que vous ne sachiez tout avant le temps. « — Voyons, voyons ce qu'il porte. Horeau, fai- « sons l'inventaire de la hotte. Des perdrix... un « levreau... du pain blanc... — Et du Bordeaux, « du Bordeaux, mon cher Botte! — Voilà le mys- « tère, mon oncle. Vous avez mal dîné; ma So- « phie s'en est aperçue, et elle a envoyé au bourg « voisin. — Morbleu, il n'y a qu'elle capable de « ces attentions-là. Charles m'aime, je le crois; « hé bien, il m'eût présenté la moitié d'un pain « bis, et il eût avalé l'autre. Où est-elle? finis- « sons. — Puisque vous savez une partie du se- « cret, je ne crois pas bien nécessaire de vous « faire attendre l'autre. Venez par ici, mon cher « oncle. »

Charles conduit M. Botte par le jardin. Le neveu marche sur la pointe du pied, et le cher oncle retient son haleine. Ils approchent du vitrau d'une cuisine souterraine ; M. Botte allonge son cou gros et court, et il voit mademoiselle d'Arancey donnant ses ordres aux deux servantes du père Edmond. Les fourneaux sont allumés ; la main blanchette assaisonne le petit pois ; prépare une crême ; charge une corbeille des plus beaux fruits. Son motif égaie son travail, et sa gaieté rend le travail facile aux autres. Charmante,

charmante ! crie M. Botte, ventre à terre, et la tête passée par le soupirail. Mademoiselle d'Arancey lève les yeux, pousse un cri, jette les casserolles à l'autre extrémité de la cuisine, et vide une jatte d'eau sur le charbon enflammé. C'est que M. Botte, en se livrant à son enthousiasme, s'avançait toujours davantage, et fût inévitablement tombé le nez dans les casserolles, si son neveu ne l'eût retenu par les jambes. « Tout « cela est fort bien, dit M. Horeau, mais il ne « fallait pas jeter les légumes et éteindre le feu. « — Il fallait que je me brûlasse, n'est-ce pas ? « — Il ne fallait pas vous y exposer. Voilà le « souper remis à minuit, et je n'ai pas dîné. — « Ne te fâche pas, Horeau, nous allons tous met- « tre la main à la pâte, et nous ne souperons pas « une demi-heure plus tard. Ma nièce, je n'ai « pour être en costume que mon habit à ôter : « j'ai le bonnet, la veste et la culotte blanche. « Allons, Charles, Horeau, qu'on mette habit « bas, et qu'on prenne le fin tablier, » et Sophie caressait son oncle, en lui présentant la serviette et le grand couteau, et elle riait de la maladresse de l'ami Horeau, et, en allant et venant, elle se laissait dérober un baiser, vous savez par qui, et elle envoyait son petit pourvoyeur chercher Edmond et le curé, et elle courait prendre du linge blanc à la ferme, et elle mettait le couvert avec son Charles, et elle redescendait à la cuisine, et elle grondait le cher oncle, qui laissait brûler sa

crême, et elle stimulait le flegmatique Horeau, et il était minuit, en effet, que le souper n'était pas prêt, et que personne n'avait pensé qu'il est possible de s'ennuyer quelquefois.

On le mangea ce souper comme on l'avait apprêté. Un aimable désordre, la saillie piquante, un grain de folie, l'amitié et l'amour, tout se réunit en faveur de la petite société. Edmond oublia même un moment l'absence de son fils.

Les plaisirs ou les querelles du jour ne faisaient jamais oublier le lendemain à M. Botte. Avant qu'on se séparât, il décida, dans sa sagesse, que tout le monde se leverait au point du jour, que lui, mademoiselle d'Arancey, Charles et Edmond, monteraient dans la berline, et Horeau et le curé dans sa chaise de poste.

Le vieillard et le pasteur n'avaient, disaient-ils, nulle envie d'aller à Paris. L'un ne pouvait quitter ses ouailles; l'autre était plus nécessaire à la ferme que jamais. Cependant tout s'arrangeait avec M. Botte, et il ferma la bouche aux deux opposans par des raisons solides, ou du moins spécieuses. « Vous ne négligez pas votre troupeau, « mon cher curé, en vous occupant de lui, et « prendre vos arrangemens avec mon architecte, « c'est travailler à la vigne du seigneur. — Mais, « monsieur, il y a ici des ouvriers... — Qui ne « connaissent pas Vignole; qui ne distinguent « pas l'ordre corinthien de l'ordre toscan, et qui « mettraient deux mois à ne rien faire qui vaille.

« Il faut que votre église soit restaurée et embel-
« lie pour le jour du mariage. Vous, M. Edmond,
« vous viendrez avec nous, parce que mademoi-
« selle n'est pas encore la femme de mon neveu,
« et que jusque-là elle ne doit voyager que sous
« les yeux de son père adoptif. Vous viendrez à
« Paris, parce que vous avez besoin de vous dis-
« siper; vous y viendrez, parce que je le veux,
« et si vous refusez de monter en voiture, on
« vous y portera. »

Edmond, n'ayant rien à répondre à ce genre d'invitation, prit son chapeau et son bâton. Le cher oncle, l'ami Horeau, Charles et le curé, se couchèrent dans d'excellens lits; l'aimable fille accompagna le vieillard à la ferme, se retira dans cette modeste chambre qu'elle allait quitter pour toujours, et s'endormit doucement, bercée par la main du bonheur.

Avant le jour, le cher oncle était debout. Il s'était habillé, tant bien que mal, aux dépens de la vache de Horeau. Il avait éveillé son neveu, sa nièce, son ami, Edmond, le curé, cochers, laquais, valets de charrue, servantes. Au bruit qu'il faisait, il eût réveillé tout le village, si la ferme n'en eût été à cinq cents pas. A quatre heures, il avait tout réglé avec le maître garçon, pour le temps où le bon père serait absent; il avait fait mettre les chevaux, et il criait contre les jeunes gens qui ne finissaient pas leur toilette; contre Horeau, qui ne pouvait ouvrir les yeux;

contre le curé, qui disait son bréviaire; contre les servantes, qui ne finissaient pas d'apprêter le déjeuner.

Il se tut en déjeunant. Il recommença à crier dès qu'il eut fini de manger; il cria jusqu'à ce que tout son monde fût monté en voiture, et qu'il fût bien sûr qu'Edmond, entraîné au grand trot de quatre chevaux, ne lui échapperait pas.

On se figure aisément la joie douce qui pénétrait le cœur de Sophie. Elle était avec un amant qui allait être le plus tendre, comme le plus chéri des époux; rien ne pouvait traverser ni suspendre leur bonheur; elle était dans une excellente voiture, qui serait désormais à sa disposition; elle allait descendre, à Paris, dans un hôtel superbe, qui appartenait au cher oncle, et qui lui appartiendrait un jour. Une chaumière et l'amour, disent les amans qui n'ont pas mieux; mais l'amour s'accorde aussi fort bien avec l'opulence, et un époux charmant n'en paraît pas moins aimable, pour avoir fait la fortune de sa femme.

Ces réflexions n'échappaient pas à la charmante fille. Elle voyait dans Charles, son amant et son bienfaiteur, et sa figure était rayonnante. Son grand œil, qu'elle croyait bien caché sous son petit chapeau de paille, négligemment noué sous le menton, son grand œil rencontrait, de temps en temps, celui du fortuné jeune homme, et ils se communiquaient une nouvelle chaleur, une nouvelle ame; elle rougissait alors, et se tournait

vers M. Botte pour se remettre un peu. M. Botte paraissait ne rien voir, ne perdait rien, jouissait de tout, et, pendant une route de cinq à six heures, il ne gronda personne, pas même son cocher, qui, surpris d'un calme auquel il n'était pas fait, lui demanda plusieurs fois s'il n'était pas incommodé.

Dès qu'on fut descendu à l'hôtel, le cher oncle assigna à chacun son appartement; attacha spécialement à chacun deux domestiques; donna à mademoiselle d'Arancey deux femmes jeunes et jolies; enjoignit à ses gens d'obéir au moindre signal, et à ses hôtes de demander ce qu'ils voudraient, à peine de manquer de tout, parce qu'il n'avait, disait-il, ni le secret de deviner leurs besoins, ni le temps de s'occuper d'eux. Il parla un moment à son homme de confiance, et monta avec mademoiselle d'Arancey, dans une voiture coupée.

La jeune personne n'avait vu Paris qu'à un âge où on n'observe rien, et tout lui paraissait neuf et étonnant. M. Botte s'amusait de ses surprises continuelles, et, à chaque instant, il en variait les objets. Il faisait prendre un détour, pour passer tantôt devant un monument, tantôt devant un autre. Il en indiquait l'auteur et la destination à sa nièce, avec une attention et une exactitude qui prouvaient qu'il n'était pas tout-à-fait dépourvu de politesse, et surtout qu'il aimait sa Sophie de tout son cœur.

Comme il tenait beaucoup au plaisir de la table, et que le temps de sa course était limité, on passait rapidement devant les édifices qu'on aurait le temps de voir en détail; mais on arrêtait chez une marchande de modes; on courait de là chez le marchand de dentelles, de toiles de toute espèce, de soieries, de rubans, de parfums; on examinait la boutique du bijoutier. L'étonnement de mademoiselle d'Arancey allait toujours croissant, et partout, au nom de M. Botte, dix garçons s'empressaient d'étaler ce qu'ils avaient de plus élégant et de plus riche. Le cher oncle observait la nièce; il indiquait, de la main, ce qui paraissait la frapper davantage, et ne disait qu'un mot au marchand, à l'*hôtel,* et sans écouter ni les remercîmens, ni les observations de l'aimable fille, sur la quantité et le prix de ses cadeaux, il la remettait dans sa calèche, et courait, avec elle, à l'autre extrémité de Paris.

Cette première course fut pour Sophie un rêve, un enchantement continuel. Elle grondait son oncle de sa prodigalité; mais elle grondait en souriant : elle était femme. Elle n'avait pas l'adresse de cacher le plaisir qu'elle éprouvait : elle était femme; mais elle sortait des mains de la nature.

Ce fut bien autre chose, lorsqu'elle rentra à l'hôtel. Elle était dans son appartement comme la colombe en sortant de l'arche : elle ne savait où mettre le pied. Le parquet était couvert de ballots de toiles; les fauteuils, les ottomanes

étaient chargées d'étoffes ; les consoles, de dentelles ; la toilette, de bijoux ; les tiroirs d'un secrétaire sont garnis d'or. La pauvre enfant ne sait où elle en est ; elle ne trouve pas un mot. Charles embrasse son oncle.

Edmond ne croit pas qu'on ait jamais vu rien de tel, même dans le palais du roi Salomon. Le curé observe, avec douceur, que le prix de ces brillantes bagatelles assurerait l'existence de dix familles. « Vous ne savez ce que vous dites, curé. « Ne fais-je pas vivre les marchands à qui j'achète, « et ces marchands ne nourrissent-ils pas l'ouvrier « laborieux et intelligent ? Apprenez, monsieur « le prédicateur, que le superflu de l'homme riche « doit être jeté dans la société, non au hasard, « mais de manière à arriver, par mille canaux « divers, jusque dans le galetas de l'indigent. Ce « pauvre, impertinent et imbécille, s'élève tou- « jours contre le luxe qui l'éblouit, et il ne réflé- « chit pas que le luxe seul le nourrit, ne fît-il « que des petits couteaux de deux sous... Oui, « curé, des couteaux de deux sous. Les vendrait- « il au roulier, si le roulier n'était employé par « le fabricant, et le fabricant emploierait-il le rou- « lier, le teinturier, le tisserand, la fileuse, si « nos grandes villes ne consommaient les produits « de nos manufactures ? Que ferait mon marchand « de petits couteaux, et vous et moi, si nous « avions chacun un arpent de terre ? Il faudrait « bien que chacun cultivât le sien, et alors nous

« aurions, à la vérité, des pommes de terre, des
« choux et des carottes; mais pas un pot pour les
« faire cuire. Nous irions sans bas, sans souliers,
« sans culotte, et cela serait beau, n'est-ce pas?
« Tenez, pasteur, votre évangile vante singuliè-
« rement la pauvreté; mais je soupçonne fort que
« ceux qui l'ont écrit aimaient beaucoup à rece-
« voir et à ne rien faire. Cette méthode est com-
« mode; mais ce n'est pas celle qui fait fleurir
« les empires. — Je ne dis pas, monsieur, qu'il
« faille étouffer l'industrie, favoriser la paresse.
« — Que diable dites-vous donc? Il faudra de
« l'argent aussi pour restaurer votre église, et
« vous n'en parlez pas, parce que vous aimez que
« votre église soit parée. Hé bien, j'aime que ma
« nièce le soit aussi. Je vous passe la chape bro-
« dée; passez-moi les girandoles.

« Allons, à table. Monsieur est mon architecte;
« placez-vous près de lui, et arrangez-vous en-
« semble. »

M. Botte aurait fait voir le soir même tous les spectacles de Paris à son intéressante Sophie, si le reste de la journée n'avait été consacré à quelque chose qui ne pouvait se remettre, la tenue d'un grand conseil entre la couturière, le coiffeur, la marchande de modes, et autres personnages essentiels. Sophie était assez indifférente à leurs graves discussions, parce que la femme la plus modeste sait toujours un peu qu'elle est jolie, et qu'elle n'ignore pas que quelque peine qu'on se

donne pour défigurer la nature, un visage charmant, des doigts effilés, un bras arrondi, un bas de jambe délié, produisent toujours leur effet. Cependant, semblable à ces rois qui ne président leur conseil que pour la forme, elle causait avec l'ami Charles; mais elle avait la voix prépondérante. Elle avait à décider lorsque les avis étaient partagés; il fallait qu'elle prononçat si telle coiffure allait avec telle robe, et tel bonnet avec telle coiffure. Semblable encore aux rois, elle donnait son avis sur des choses auxquelles elle n'entendait rien du tout, et elle opposait, à l'ennui que lui donnait son conseil, une patience, une douceur inaltérables. La différence essentielle qu'il y avait d'elle aux rois, c'est qu'elle se permettait, quelquefois, de sourire à l'importance que le conseil mettait à des fadaises.

Le père Edmond, qui avait bien dîné, digérait dans un grand fauteuil, les mains croisées sur son ventre. Je ne sais à quoi il pensait; je ne sais s'il le savait lui-même.

Horeau buvait des carafes d'eau sucrée, parce qu'il avait le hocquet.

L'architecte traçait quelques dessins, d'après les instructions qu'il avait reçues du curé.

M. Botte, après avoir dit sommairement aux ouvriers et au coiffeur : « Je paie comptant, que « tout soit bien », M. Botte n'avait plus rien à dire; M. Botte s'ennuyait, et de toutes les maladies qui assiégent l'espèce humaine, il n'en con-

naissait pas de plus cruelle que l'ennui. Le curé seul était libre, et, sans mauvaise intention, uniquement entraîné par la force de l'habitude, ce fut à lui que M. Botte chercha querelle d'une manière détournée. « Hé bien, pasteur, vous avez « dit votre bréviaire du matin ? — Oui, monsieur. « — Il n'est pas encore l'heure de dire celui du « soir? — Non, monsieur. — Vous avez de l'esprit. « — Ah, monsieur! — Du bon sens, qui vaut mieux « encore. — Ah, monsieur! — Je vous dis, mon- « sieur, que vous avez de l'un et de l'autre. Votre « conversation me plaît. — Vous êtes trop poli. — « Je ne le suis pas du tout; mais causons, puisque « vous n'avez rien à faire.

« Je me propose de faire voir le monde à ma « nièce. — Et vous aurez raison. — Je choisirai « ses amis. — C'est le point important. — Ses amis « deviendront ceux de son mari. — Sans doute. « — Comme il aime passionnément sa Sophie, il « ne la quittera point, et ainsi il ne verra que « d'honnêtes gens. — A merveilles. — Quand il « cessera d'être l'amant de sa femme, ce qui n'ar- « rivera que trop tôt... — Vous connaissez le cœur « humain. — Il aura contracté l'habitude des bon- « nes choses, et il ne s'en détachera plus. — Su- « périeurement pensé. — Que diable, monsieur, « croyez-vous que je restaure votre église, et que « je remeuble votre sacristie, pour que vous soyez « toujours de mon avis? — Que puis-je faire de « mieux, quand vous avez évidemment raison? —

« Mais j'ai peut-être tort, monsieur, et vous me « flattez. — Je ne flatte personne. — Moi, mon- « sieur, j'aime la contradiction. — A quoi sert- « elle ? — C'est du choc des opinions que jaillit la « lumière. — Mais quand je suis de votre avis... « Il faut avoir le vôtre. — Je pense absolument « comme vous. — Vous avez tort, nous avons « tort tous deux. — Oh, que non. A quoi mène « la fréquentation du monde, qu'à la dissipation, « à l'oubli de ses devoirs ? — A quoi mène la vertu, « même quand elle est poussée à l'excès, qu'à la « misanthropie, à l'orgueil, à un endurcissement, « qu'on a trop souvent admirés ? — Monsieur va « attaquer les pères du désert. — A quoi ont-ils « servi ? — Ce sont des saints. — Je n'en sais rien. « — Que faut-il donc, selon vous, pour l'être ? « — Être bon citoyen, bon époux, bon père, « bon ami ; aider les humains, compatir à leurs « faiblesses, les en guérir par la force de l'exem- « ple. — L'église ne reconnaît pas ces saints-là. « — L'église a tort. — Voilà un blasphème. — « Non, c'est une vérité. — Vous n'admettez pas, « monsieur, qu'il y ait de mérite à jeûner ? — « Non, surtout quand on a bon appétit. — A re- « noncer aux femmes ? — Non, lorsqu'on en sent « le besoin. — A se dépouiller de ses richesses ? « — Non, lorsqu'on en fait un bon usage. — Et « le chameau, qui doit passer par le trou de l'ai- « guille. — Expression parabolique. — Oh, par- « bleu, en forçant le texte, vous vous tirerez tou-

« jours d'affaire. — Mais ; c'est assez souvent le « parti qu'il faut prendre. — C'est-à-dire que « quand les lumières divines manquent, vous « vous servez des vôtres ? — Aimeriez-vous mieux « que je me servisse de celles de mon voisin ? — « Mais les censures de la cour de Rome... — Je les « respecte, quand elles s'accordent avec la raison, « et qu'elles tendent surtout à rendre l'homme « meilleur. — Voilà monsieur qui s'érige en juge « du chef suprême de l'église. — Je ne juge per-« sonne ; mais ma conscience est la seule règle « de mes actions. — Monsieur, vous êtes schis-« matique. — Non, monsieur. — Je vous soutiens « que vous l'êtes. — Vous vous trompez, mon-« sieur. — Et je vous le prouve. — Je vous en « défie. — Vous ne croyez pas à l'infaillibilité du « pape. — Croyez-vous que le pape lui-même y « croie beaucoup ? — Plaisanter n'est pas répondre, « monsieur. Vous êtes schismatique, et schisma-« tique avéré. — Qu'est-ce qu'un schismatique, « monsieur ? — Ma foi, c'est... c'est... c'est un « prêtre... C'est un homme qui se sépare de la « communion romaine, et je communie tous les « jours. — Sans rien croire, peut-être. — Vous ne « réfléchissez pas, monsieur, qu'un prêtre qui « exerce son ministère sans être persuadé, est un « fripon. — Pardon, pardon, curé. Parlons d'au-« tre chose. — Qu'on peut distinguer les inté-« rêts et les passions de la cour de Rome du « dogme, et... — Parlons d'autre chose, vous dis-

« je. — Et que deux papes, par exemple, qui « s'anatématisent mutuellement, loin d'être infail- « libles, ne connaissent pas même les bienséan- « ces de leur état. — Hé, brisons là, monsieur. « — Que très-faillible aussi par votre nature, « vous l'êtes plus souvent qu'un autre, parce que « vous vous laissez aller à votre pétulance et au « plaisir de contredire.—Parsambleu, monsieur!... « — Il faut beaucoup, mais beaucoup d'esprit, « monsieur, pour contredire sans cesse, et ne se « donner jamais de ridicule. — Oh, finissez, fi- « nissez donc. Si je vous ai dit une impertinence « sans y penser, vous venez de me tancer avec « réflexion, et vous êtes, je crois, le seul homme « au monde, à qui je puisse le pardonner. Donnez- « moi la main, curé... Il me la donne, en vérité! « Un homme d'église sans rancune! c'est beau; « mais c'est rare.

« Ah, ça! pasteur, viendrez-vous demain à « l'Opéra avec nous? — Qu'y donne-t-on? — « *OEdipe à Colonne.* — J'irai, monsieur. — Vous « viendrez à l'Opéra! — J'irai voir *OEdipe à Co-* « *lonne* : c'est un chef-d'œuvre, et la morale en « est sublime. — L'auteur n'est pourtant pas de « l'institut. — Piron n'était pas de l'académie. — « Et d'où connaissez-vous cet opéra? — Je l'ai vu « vingt fois. — En vérité? — J'ai vu le *Misantrope*, « *Zaïre*, *Lucile*, et tous les ouvrages où la vertu « est mise en action d'une manière aimable. J'ai « même recommandé la fréquentation de ce genre

« de spectacle à ceux qui ne s'accommodent pas
« d'un sermon sec et diffus. Il faut des alimens
« pour tous les estomacs. — Savez-vous, curé, que
« vous avez une manière à vous d'être chrétien.
« — Je vous avoue, monsieur, que je n'en ai pas
« encore rencontré deux qui le fussent absolu-
« ment de la même façon. — Cela ne prouve pas
« en faveur de la religion. — Cela ne prouve que
« contre ceux qui la déshonorent.

« — Tenez, croyez-moi, curé, c'est assez ergoter,
« cela fatigue ; allons faire une partie de billard.
« — J'y joue fort mal. — Tant mieux : je serai
« plus heureux au jeu qu'en argumens. »

La vérité est que le curé y jouait assez bien. Mais M. Botte aimait à gagner, lors même qu'il ne jouait rien, et le pasteur ne voulut pas le battre de toutes les manières.

Vous prévoyez bien que les ouvrières s'adjoignirent tout ce qu'elles purent trouver de filles adroites et désœuvrées ; qu'elles passèrent gaiement une nuit qui leur fut payée très-cher, et que Sophie eut, à son lever, un déshabillé du matin de la dernière élégance, et dans lequel M. Botte la trouva charmante. Elle eut, à midi, l'artiste en cheveux, qui la tint jusqu'à quatre heures. A quatre heures, la marchande de modes entra. A quatre heures et demie, M. Botte se donna le plaisir de passer lui-même les girandoles aux plus jolies petites oreilles, et à cinq, mademoiselle d'Arancey, excédée de tant de soins et de

bonté, put enfin se mettre à table. Les girandoles la tiraillaient horriblement. Elle y eût renoncé à l'instant, si le cher oncle n'eût senti sa vanité caressée, et n'eût formellement déclaré qu'il entendait que sa nièce éclipsât, le soir, toutes les femmes à l'Opéra. Sophie apprit qu'il faut savoir souffrir pour plaire aux autres, lors même qu'on est assez bien pour se passer d'ornemens.

On ne doit pas rester long-temps à table, lorsqu'on a encore la grande toilette à faire, et qu'on va paraître en public pour la première fois. Sophie ne se doutait pas qu'elle dût être remarquée; elle était loin de penser, surtout, que M. Botte pût se faire un triomphe de l'admiration qu'elle exciterait. Elle dînait aussi tranquillement que le permettaient ses girandoles, lorsque le cher oncle sonna. Deux femmes de chambre entrèrent, et s'emparèrent de Sophie. Tout cela n'était pas de son goût; mais M. Botte la supplia de permettre que l'art fît valoir la nature, et elle se laissa enlever.

Elle rentra, radieuse comme Psyché, parée de la main des graces. Tout le monde se récria, et de bien bonne foi : il n'y avait pas de femmes. Sophie eût été aussi très-contente d'elle-même, sans la gêne, presque insupportable, que lui causaient toutes les belles choses dont on l'avait chargée.

On partit pour l'Opéra, et le curé monta en voiture avec les autres. Un murmure général d'ap-

probation s'éleva, quand la charmante fille parut sur le devant de la loge, où M. Botte la plaça tout exprès. Le cher oncle se frottait les mains, frappait du pied, se caressait le menton; c'était sa manière favorite, quand il éprouvait un plaisir extraordinaire. Charles se disait à lui-même : Tous les hommes l'admirent, tous les hommes voudraient lui plaire, et son cœur est à moi. Sophie regardait Charles, et ses yeux lui disaient : Je ne suis belle que pour toi.

Antigone lui arracha des larmes; OEdipe en fit verser au curé. M. Botte et Charles ne voyaient que Sophie; le bon père Edmond, étonné, étourdi, n'avait pas même soupçonné qu'il existât rien d'aussi magnifique. Il avait entendu parler de l'Opéra, comme les fidèles du paradis : il n'en avait aucune idée. Puissions-nous, quand nous ferons le grand voyage, être aussi agréablement surpris qu'Edmond! C'est ce dont je doute fort, mais ce que je me souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, *amen*.

Le curé sortit au moment où le ballet allait commencer. M. Botte, en rentrant à l'hôtel, lui en demanda la raison. « C'est, répondit le curé, « que les sujets tirés de la Mythologie ne disent « rien à l'esprit, ni au cœur; que l'ordonnance « d'un ballet, et l'agilité des danseurs méritent « seuls quelque attention, et qu'enfin je crois ce « genre de spectacle incompatible avec la gravité « de mon état. — Mais, pasteur, on danse à votre

« village; vous le permettez ; quelquefois même « vous êtes présent. — On n'y danse que pour « danser ; on n'y connaît pas ces airs étudiés, ces « développemens, ces attitudes, ces graces, qui « ne respirent que la volupté. Quel est le père, le « mari qui voudraient que sa fille, que sa femme, « dansassent comme à l'Opéra? C'est là que tout « annonce des passions dans les acteurs; que tout « tend à les allumer dans les autres. Voilà ce qui « est dangereux, et non la danse en elle-même, « qui n'a rien que d'innocent. — Sans doute, re- « prit le père Edmond, puisque le saint roi David « dansa devant l'arche; mais je ne crois pas, mon- « sieur le curé, qu'il dansât comme à l'Opéra. »

Si le bon prêtre marqua de l'éloignement pour les ballets, il s'étendit, avec complaisance, sur les beautés d'*OEdipe à Colonne*. Il en parla en homme nourri de la littérature ancienne et moderne. Ses observations judicieuses firent l'agrément essentiel du souper, et M. Botte, qui écoutait assez patiemment, parce que l'orateur l'intéressait, ne pouvait cependant s'empêcher de s'écrier de temps en temps : « Que de connaissances dans un curé « de village, tandis que j'ai connu tant d'évêques « et même de cardinaux!... Pasteur, vous élé- « verez les enfans de mon neveu. Me le promet- « tez-vous? » C'était bien la plus grande marque d'estime que M. Botte pût donner à quelqu'un. Mademoiselle d'Arancey rougissait; le pasteur promettait, revenait à Œdipe, et M. Botte l'inter-

rompait encore par la même exclamation, et pour s'assurer, qu'en effet, il élèverait ses petits neveux.

Cinq à six jours s'écoulèrent dans une suite de plaisirs variés et toujours piquans. Le terme marqué à l'impatience de Charles s'approchait de la manière la plus douce. Sophie, sans cesse auprès de son ami, voyait le temps filer dans le calme de la sécurité. M. Botte jouissait de ses bienfaits; le curé, de l'état brillant où il retrouvait son église; Horeau, de la satisfaction générale; Edmond même était heureux, quand le souvenir de son fils ne troublait pas sa joie innocente, et M. Botte remplissait les momens de manière à ce qu'il ne pût guère y penser que la nuit.

Comme on ne peut pas toujours parler amour, église, bijoux, toilette, on s'occupait quelquefois d'une chose à laquelle personne ne comprenait rien : c'était le retard du postillon, que Charles avait chargé d'amener Guillaume. Il y avait trois jours au moins qu'il devait être de retour, et il était difficile d'expliquer cette absence à Edmond, qui avait de bonnes raisons de la trouver plus longue et plus extraordinaire qu'un autre.

On en parlait un moment, et comme les évènemens qui nous touchent de plus près, sont aussi ceux qui attirent notre attention exclusive, on oubliait le postillon, et on pensait exclusivement au grand jour.

C'était la veille, et dès le matin un tumulte épouvantable régnait dans l'hôtel. Le chef d'office et ses officiers, le chef de cuisine et ses aides, le sommelier, chargeaient de volumineux charriots, comme si on eût eu, le lendemain, une armée à traiter. Les valets de chambre bourraient des malles, de manière à ce que M. Botte pût changer vingt fois, s'il lui arrivait vingt accidens. Les femmes de chambre farcissaient trente cartons des bonnets, des robes, des dentelles de la séduisante future. Un fourgon particulier devait être chargé de ces jolies choses, et le tout ne pesait pas quarante livres. Les tailleurs essayaient les habits neufs aux laquais; les marmitons encaissaient une batterie de cuisine; les musiciens envoyaient leurs instrumens; l'artificier précédait dix crocheteurs chargés de pots-à-feu, de fusées volantes, de chandelles romaines. Le rez-de-chaussée était encombré; la cour pleine de gens qui allaient et venaient. Un badaud s'arrêtait à la porte; un second se collait au premier; un troisième, un quatrième, se joignaient aux autres. La rue s'emplit comme la cour et les appartemens; c'était partout un bruit à ne pas s'entendre: M. Botte était enchanté.

Charles l'aidait, autant qu'il le pouvait, dans ses dispositions; mais le cher oncle ne trouvait bien que ce qu'il ordonnait lui-même, et Charles n'était pas fâché d'être un peu grondé : c'était un prétexte pour remonter chez Sophie. Il disait

deux mots, baisait une main, ou une joue, redescendait pour se faire mal mener de nouveau, et remontait encore. Il courait sans cesse, plein de l'idée du lendemain, et ce genre d'idées est très-propre à donner du jarret.

Il se trouva à la porte de la cour, au moment où un monsieur, monté dans un joli cabriolet, prétendait que les curieux de la rue devaient s'ouvrir et lui donner passage. Les badauds, toujours hardis en masse, répondaient tumultuairement qu'ils étaient sur le pavé de la république; que la faculté d'avoir un cabriolet ne donnait pas le droit de nuire aux plaisirs des citoyens, et que monsieur n'avait qu'à prendre une autre rue. Monsieur, qui ne sait pas disputer avec la canaille, allonge un coup de fouet au premier, qui tombe sur le second; celui-ci sur le troisième; tous culbutent les uns sur les autres; tous crient: Au meurtre! à l'assassin! je suis mort! et personne n'a une égratignure.

Cependant, quelques remplaçans, espèce pacifique, comme on sait, se hâtaient lentement de venir savoir de quoi il était question. Le monsieur, persuadé qu'il faut éviter tant qu'on peut d'avoir affaire aux autorités, lors même qu'on a raison, le monsieur croit reconnaître l'hôtel dont la porte est ouverte. Il tourne court, il entre; il accroche un fourgon à droite, un fourgon à gauche; il met sa roue sur un panier de liqueur des îles; le panier enfonce, les bouteilles cassent, le

cabriolet renverse. Le sommelier crie, Charles crie, le monsieur crie; le cher oncle crie plus haut que tous les autres ensemble, et les bons remplaçans restent à la porte, la bouche ouverte, parce qu'il leur est défendu de violer l'asile des citoyens, et qu'ils suivent très-exactement les consignes qui leur prescrivent de s'arrêter.

M. Botte fait fermer la porte de la rue. Les remplaçans se retirent, les badauds se relèvent, le chirurgien de l'arrondissement s'éloigne, sans avoir eu le plaisir de faire son petit procès-verbal, et les gens de l'intérieur se mettent en devoir de retirer le monsieur de sa boîte. « C'est ce « coquin de Guillaume, dit M. Botte; c'est Guil- « laume, dit Charles; c'est monsieur Guillaume, « disent les valets; il est fort bien, disent les « femmes de chambre. » Pendant qu'on disait tout cela, Guillaume se remettait, demandait pardon du désordre qu'il avait causé, et, pendant qu'il s'humiliait, M. Botte, qui avait juré de ne plus le voir, lui tournait les talons; une femme de chambre rajustait ses cheveux, une autre sa cravatte; les valets relevaient sa voiture; Charles le prenait par un bras, et l'entraînait dans un coin de l'hôtel, où il pût lui parler, sans que le cher oncle fût blessé de son aspect.

« Depuis quand es-tu à Paris? — Depuis quatre « jours. — Tu n'as donc pas vu Henri? — Non, « monsieur. — Il te cherche partout. — Pourquoi « faire? — Pour nous rendre un service essentiel.

« — Ordonnez, je suis à vous. — Georges, le fils « d'Edmond, tu sais bien... — Oui, l'homme in- « commode par excellence. — Il a quitté son père. « — Et vous voulez que je vous le trouve ? — Pré- « cisément. — Vous en aurez des nouvelles au- « jourd'hui. — En vérité ? — J'ai des amis dans les « bas emplois, près de certaine administration « qui sait tout. A propos, et madame ? — Aujour- « d'hui, elle n'est pas à moi. — Tant mieux, vous « désirez encore. — C'est demain, Guillaume, « c'est demain !... — Tant pis, après demain vous « ne désirerez plus rien. — Monsieur Guillaume ! « — C'est fâcheux, monsieur, je le sais bien ; « mais c'est comme cela. — Tu n'auras donc ja- « mais de mœurs ? — Vous en aurez donc tou- « jours ? — De bonne foi, Guillaume, peut-on « s'en passer ? — Oh, je m'en passe à merveille. « Tenez, monsieur, je divise les humains en deux « classes, les fripons et les dupes, et il est hu- « miliant d'être du nombre des derniers. Mais je « ne vous convertirai pas, et je cours vous servir.

« — Un moment donc, et ton adresse ? — Hôtel « des Indes, rue de la Loi. — Et que fais-tu dans « cette superbe maison ? — Ma fortune. Vous fe- « rez demander M. Mac-Mahon. — Mac-Mahon ! « — Oui ! je me suis fait Irlandais, cela déroute ; « Irlandais réfugié à cause des derniers troubles, « cela suppose du caractère. Monsieur votre oncle « m'a envoyé cent louis, pour vous avoir empêché « de vous noyer ; j'en ai tiré cent autres de quatre

« petits bourgeois des Andelys, pour services à « eux rendus près de madame Grandval. Avec « cela, mon cabriolet et ma jolie figure, j'ai « tourné la tête de la veuve d'un colon, qui lui « a laissé une succession riche, mais embrouillée. « Or, comme les femmes n'aiment à se mêler « que de plaisirs, la petite veuve me sait un gré « infini de vouloir bien, en l'épousant, remettre « de l'ordre dans ses affaires. — Et la veuve est-« elle jolie? — Effroyable, monsieur; mais elle « a une femme de chambre avec qui je suis déja « arrangé. — Mais cela est épouvantable, et bien « certainement, ce mariage ne se fera point. — « Pourquoi donc, monsieur? — La veuve ouvrira « les yeux avant que de faire cette folie. — Femme « qui aime n'y voit point. — Et puis, il faudra « prouver la filiation irlandaise. — Je sais l'anglais. « — Mais tes papiers? — Je les ai, et en forme. — « Ah, tu as trouvé un fripon... — Je ne m'adresse « jamais aux autres pour ce que je peux faire « moi-même. — Monsieur Mac-Mahon? — Mon-« sieur? — Vous finirez mal. — Arrangez votre « sermon pour mon retour. Moi, je vais chercher « votre homme. » La probité de Charles était révoltée de l'insouciance et des principes de Guillaume. Il avait encouru la disgrace de son oncle; il avait déplu à mademoiselle d'Arancey; il ne méritait aucun ménagement. Cependant, si l'équité ordonnait impérieusement d'avertir la veuve, la charité chrétienne ne permettait pas d'envoyer

aux galères un pécheur, qui pouvait se convertir. Charles rêvait à la manière de concilier des intérêts si opposés, lorsque sa Sophie l'appela. Il perdit de vue ses syllogismes, et, malheureusement pour la future madame Mac-Mahon, il ne s'occupa plus que du présent, en attendant le lendemain. Oh, ce lendemain! ce lendemain!

Il était huit heures du soir. Un ciel pur, un air frais, le plus doux abandon, la gaieté la plus vive, tout portait dans les cœurs un baume vivifiant. Un cheval s'arrête, Henri descend; il ouvre, il entre. « D'où viens-tu, maraud? c'est « M. Botte qui parle. — Monsieur, je viens de « chercher Guillaume. — Pendant sept jours en- « tiers? — Monsieur, il n'était plus aux Andelys. « — Où l'as-tu donc cherché? — Monsieur, il est « accusé d'avoir causé les banqueroutes de quatre « petits marchands de l'endroit, et j'ai cru ne « pouvoir mieux faire que de le chercher avec la « gendarmerie, bien plus adroite que moi dans « l'art de trouver les vagabonds. — Il est ici, bu- « tord. — Monsieur, j'en suis bien aise. — Et tôt « ou tard, il fera un tour en place de Grêve. Va « te coucher, tu dois avoir besoin de repos. — « Je n'ai pas fini, monsieur, de vous rendre « compte... — Je n'ai rien à entendre de plus. « Va te coucher, et fais-toi faire une rôtie au vin. « — Mais, monsieur... — Obéiras-tu, coquin? — « — J'ai rencontré un homme.... — Tu vas te « faire chasser. — L'homme à la *Curiosité*, la

« *Pièce curieuse.* — Qu'on lui fasse son compte, « et qu'on le renvoie. — Non pas, monsieur, non « pas, s'il vous plaît, et je garde la lettre, puisque « vous ne voulez pas m'entendre. — Hé, voyons « ta lettre, animal : c'est par là qu'il fallait com- « mencer. »

Pendant que M. Botte rompait le cachet et lisait, Henri racontait qu'il avait rencontré, dans un cabaret, l'homme à la *Pièce curieuse*, et qu'il avait lié conversation avec lui, parce qu'il l'aimait beaucoup; qu'il lui avait raconté que son maître faisait des préparatifs, mais des préparatifs, pour le mariage de son neveu avec mademoiselle d'Arancey. « A ce nom, ajouta Henri, « j'ai cru que l'homme devenait fou. Il rit, il « pleura; il demanda du papier. Il écrivit, mais « il écrivit... et il fronçait le sourcil, et sa figure « était enluminée, et il me présenta six francs. « C'est tout ce que je possède, me dit-il; mais « jure-moi de remettre cette lettre à mademoiselle « d'Arancey. Je jurai, je pris la lettre, et je lui « rendis son écu. Mon maître a le papier, c'est « comme si je l'avais donné à mademoiselle, puis- « que demain elle sera sa nièce. »

M. Botte lisait, il relisait. L'étonnement, la fureur se peignaient dans tous ses traits. Bientôt il parut réfléchir profondément. Sophie était près de lui; il lui prit la main, et la serra avec une expression !... Sophie, alarmée, lui demanda ce que contenait cette malheureuse lettre. « Corbleu,

« mademoiselle, vous ne le saurez que trop tôt!
« Cette lettre!... cette lettre renferme votre arrêt,
« celui de mon neveu, le mien. Je pouvais vous
« la cacher vingt-quatre heures; tout était con-
« sommé, et vous étiez heureux; mais je cessais
« d'être un galant homme. Tenez, mademoiselle,
« prenez, lisez et cachez-moi votre douleur; elle
« ajouterait à ma colère.

« Retire-toi, cria-t-il d'une voix terrible à Henri;
« retire-toi : tu as fait, sans le savoir, le malheur
« de tout ce qui m'entoure. »

Sophie s'empresse de chercher la signature.
« Dieu!... le marquis d'Arancey! mon père! et
« elle ne peut poursuivre. Son père! s'écrie Char-
« les. Son père! répètent le curé et Edmond. C'est
« singulier! dit Horeau. »

Sophie est incapable de lire, et elle n'en a pas besoin : M. Botte ne lui a-t-il pas tout dit? Le nom seul du marquis a éclairé Charles sur son sort; il s'afflige, il se désole. Ce n'est plus ce jeune homme qui a résisté à un oncle impérieux, long-temps prévenu contre Sophie. Il sent ce qu'il a à redouter d'un père; il sent les ménagemens qu'il lui doit. Il implore le secours de M. Botte; il invoque la fermeté de Sophie; il supplie le curé, Edmond. C'est un faible enfant, dont le courage s'est évanoui avec sa raison, et il n'a pas encore entendu un mot, un seul mot de la lettre.

Le curé la prend cette lettre, que chacun craint

de lire. « Mes enfans, dit-il à Sophie et à Charles, le désespoir n'est qu'un signe de lâcheté. « L'homme, vraiment digne de ce nom, oppose « un front d'airain au malheur. Celui-là seul qui « l'a mérité, peut succomber sous le poids de ses « regrets ou de sa honte. Je vais vous lire la lettre « de M. d'Arancey. Écoutez-moi avec le calme « qui sied à la vertu ».

« Proscrit en France, je n'ai pas rougi de prendre un vil déguisement pour y rentrer, et je « n'y suis rentré que pour vous. Cependant, lorsque je m'expose à tout pour me rapprocher de « ma fille, j'apprends qu'elle se dispose à former « des nœuds, dont l'idée seule devait révolter « son orgueil.

« Si cette lettre vous parvient assez tôt, je « vous ordonne de rompre avec des hommes « auxquels, je l'avoue, vous devez de la reconnaissance, mais non l'oubli de votre sang. Je « me flatte que ma triste position ne me rend pas « méprisable à vos yeux, et qu'impuissant à invoquer les lois, il me suffit près de vous du « titre sacré de père.

« Rendez-vous à l'instant à la ferme d'Arancey. « J'y arriverai aussitôt que l'âge et la distance le « permettront à un vieux gentilhomme, privé des « commodités de la vie. J'oublierai ce que j'ai « souffert, si je vous trouve soumise.

« Le marquis d'ARANCEY. »

« Il est privé de tout!... Mon père manque de « tout, dit Sophie en sanglottant, et moi... et moi... « — Votre père, s'écrie Charles, votre père est « un barbare... il nous assassine tous deux. — « Calmez-vous, mes chers enfans, dit Edmond, « et espérez. Le patriarche Jacob n'a-t-il pas tra- « vaillé sept ans pour obtenir la fille de Laban? »

M. Botte marchait à grands pas, tous les muscles du corps tendus, les mains serrées, l'œil éteincelant. « Non, s'écria-t-il tout à coup, cet « édifice de bonheur, que j'ai élevé avec tant de « soins, ne sera pas renversé. Et par qui le se- « rait-il? par un homme réduit à cacher jusqu'à « son nom; par un homme qui ne dévoile son « existence qu'en brisant le cœur de sa fille, « comme il a déchiré le sein de sa patrie. — Ar- « rêtez, arrêtez, dit Sophie; n'outragez pas mon « père. — Il ne l'est point, il est indigne de l'être. « — Il est toujours respectable pour moi. » Et la fille accomplie est aux pieds de M. Botte, et elle embrasse ses genoux.

M. Botte, frappé de l'action de Sophie suppliante, la relève, la remet sur un siége, passe sa main sur ses yeux, et paraît sortir d'un songe pénible. « La vertu la plus pure vous anime, ma- « demoiselle, et on en respire l'air autour de « vous. Charles, Charles, quel trésor tu perds! « — Non, mon oncle, non. Il n'est plus de force « humaine qui m'en sépare jamais. — Mon neveu, « vous ne vous rendrez pas coupable d'un rapt

« moral, en abusant de votre ascendant sur ma-
« demoiselle, pour l'écarter de ses devoirs. Songe,
« mon ami, que même en la perdant, tu auras
« besoin de l'estimer toute ta vie.

« Demain, elle retournera à la ferme avec le
« curé et Edmond, non pour voir couronner un
« amour digne d'un meilleur sort; mais pour se
« montrer l'exemple de son sexe.

« Qu'à l'instant même on aille chercher des che-
« vaux de poste, et qu'on réveille Henri. — Qu'al-
« lez-vous faire, mon oncle? — Il est privé de
« tout; sa misère pèse sur le cœur de Sophie, et
« ce cœur pur ne formera pas un vœu, que je ne
« me hâte de le remplir. Je vais au-devant de lui;
« je le prends dans ma voiture; je le présente à
« mademoiselle dans un état décent, et elle le
« rétablira dans son château, qu'il aimera mieux
« tenir de ses mains que des miennes. — Ah,
« mon oncle! — Ah, monsieur! — Mais ne croyez
« pas que je fasse rien pour lui; cette démarche
« est un dernier hommage que je veux rendre
« à mademoiselle. — Mais, mon digne oncle, ne
« chercherez-vous pas à le ramener, ne lui par-
« lerez-vous pas... — Si je lui parlerai! oui, ven-
« trebleu, je lui parlerai, et d'une vigoureuse
« manière, et s'il lui reste un cœur, il se rendra
« à des raisons solides. — S'il résiste, mon cher
« oncle... — S'il résiste, quand je l'implorerai au
« nom de sa fille!... Hé, malheureux, t'ai-je ré-
« sisté, moi, qui ne suis que ton oncle? »

Dans ce moment de crise, Guillaume hâletant, couvert de sueur, traverse les appartemens, sans être même remarqué des valets, qui partageaient la douleur et le désordre de tous : c'est la récompense des bons maîtres. « Je l'ai trouvé, « je l'ai trouvé, crie Guillaume dès la porte de « la chambre. — Qui ? — Qui ? — Qui ? — Geor- « ges. — Georges ! s'écrie le père Edmond. — Dieu « soit loué, répond le curé. » M. Botte jette sa bourse aux pieds de Guillaume : « Cet argent « t'appartient légitimement. Sers-t'en sans re- « mords, et ne parais jamais devant moi. » L'oncle sort, et pousse après lui la porte avec violence.

Sophie, pâle, presque inanimée, se laisse conduire par ses femmes. Pour la dernière fois, elle présente sa main à Charles, et lui dit d'une voix éteinte : « Ah, mon ami, que de peines nous « nous sommes préparées ! »

CHAPITRE II.

Un obstacle de plus.

Charles s'était laissé aller sur une ottomane. Edmond, le curé, pressaient Guillaume de questions. Ils démêlent à travers quelques mots, qu'ils lui donnent à peine le temps de répondre, que Georges est entré à Paris dans un désordre tel qu'on l'a remarqué à la barrière, et qu'on lui a

demandé ses papiers; que n'en ayant point, il a donné son nom, et a déclaré le dessein de s'enrôler dans un régiment de dragons caserné à l'hôtel de Soubise; qu'on l'y a accompagné, et qu'on l'a vu signer son engagement. « Et vous « avez parlé à ce cher fils, monsieur Guillaume? « — Personne ne lui parle. Il est enfermé jusqu'à « ce qu'on ait constaté que, conformément à sa « déclaration, le chagrin seul l'a déterminé à s'en- « gager. — Mon fils enfermé! mon fils en prison! « malheureux enfant, tu as oublié ton père et « Dieu t'en a déja puni. Puisse-t-il te pardonner « comme moi! Monsieur le curé, ces renseigne- « mens que l'on cherche, c'est de moi seul qu'on « peut les obtenir. Demain, au point du jour, « j'irai... — Nous irons ensemble, père Edmond. « — Oui, monsieur le curé. Le témoignage d'un « homme de votre état donne de la force même « à la vérité. Nous irons pendant que notre pau- « vre demoiselle s'apprêtera à partir.

« — Mais, reprit Guillaume, que signifient « l'abattement que je remarque sur certaines « figures, le désespoir qui se peint sur les au- « tres? — Hélas, répondit Edmond, il y a ici « bien du changement. — Comment donc? — « M. d'Arancey est retrouvé. — Hé bien, re- « fuse-t-il d'être de la noce? — Il n'y a plus de « mariage, M. Guillaume. — Et c'est M. d'Aran- « cey qui le rompt? — Hé, mon dieu, oui. — « Et c'est là tout ce qui vous embarrasse? — Hé,

« n'est-ce pas assez ? — Que vous êtes bons ! un « émigré ! — Hé bien ? — Vous ne m'entendez « pas ? — Non, M. Guillaume. — Que les hon- « nêtes gens sont bornés ! M. Montemar se ma- « riera demain. — Je me marierai, Guillaume, je « me marierai demain ! — Oui, monsieur. Au « point du jour, Edmond ira voir son fils, et « moi, j'irai dénoncer M. d'Arancey. — Scélérat ! « — Tout individu a le droit de faire ce que la « loi ne défend point. — Et tu me crois capable « de réparer un malheur par un crime ! — Allons « donc, monsieur, celui qui a fait les *Droits de « l'homme* en sait plus que vous. — Sors, infame, « et souviens-toi que s'il arrive quelque chose à « M. d'Arancey, tu en seras seul responsable ; » et il pousse Guillaume, le chasse de l'apparte-ment, et Guillaume répétait en sortant : « Je ne « ferai jamais rien de cet homme-là. »

On entend le bruit d'une voiture : c'est M. Botte qui part. Charles se jette dans les bras du curé, cache dans son sein son visage et sa douleur. Le curé le fait asseoir, et lui parle avec cette dou-ceur affectueuse qui va toujours à l'ame. Tantôt il rappelle sa raison ; tantôt il flatte son amour ; toujours il le console. Charles n'est pas persuadé ; mais il écoute. Pour le distraire, malgré lui, de ses idées désespérantes, le curé fait entrer dans la conversation Horeau et Edmond. Horeau, tou-jours froid, ne captive pas l'attention du jeune homme ; mais le cœur du vieillard se dilate, lors-

qu'il parle de son fils, et la chaleur d'un cœur sensible se communique aisément. Charles s'occupe un moment de Georges, pour revenir plus fortement à Sophie, et le digne curé lui parle de la fille accomplie pour le ramener ensuite à Georges : la nuit s'écoula ainsi.

Le jour pointait à peine, que mademoiselle d'Arancey descendit, dépouillée de ces ornemens que lui avait prodigués la générosité de M. Botte. La simple robe de toile qu'elle avait reçue d'Edmond, son petit chapeau de paille noué sous le menton, voilà désormais sa parure. Soutenue par une de ses femmes, elle traversait le vestibule, et elle allait monter dans ce cabriolet modeste dont se servait M. Botte, lorsqu'il allait *incognito* à la ferme : c'est la seule voiture qu'elle ait voulu accepter.

Charles l'aperçoit et s'élance. « Épargnez-vous, « lui dit le curé, la douleur d'un dernier adieu. « Craignez que mademoiselle d'Arancey ne puisse « la supporter... par grace, écoutez-moi. » C'est un torrent furieux qui brise, qui écarte tout ce qui s'oppose à sa course. Charles est sous le pérystile ; il est étendu sur le marbre ; ses mains pressent les pieds de sa Sophie. Il les baigne de ses larmes ; ses sanglots étouffent sa voix. Mademoiselle d'Arancey ne peut soutenir ce spectacle. Déja faible de sa propre douleur, ce qui lui reste de force s'évanouit ; elle se sent défaillir, elle va tomber auprès de son amant. Edmond pleure ;

le curé, attendri, ne sait à quoi se résoudre; Horeau prend la malheureuse fille dans ses bras, la porte dans le cabriolet, place la femme près d'elle, et ordonne au postillon de partir. Cet ordre est le dernier coup pour Sophie. On lui ôte plus que la vie, en l'arrachant des bras de son amant. Elle fait un effort et retombe sur le siége. « Non, dit-elle d'une voix éteinte, non, je ne le « quitterai point dans l'état où le voilà... Le mal-« heureux va mourir... nous allons mourir tous « deux... laissez-moi, que je le voie, que je lui « parle encore... — Votre père, dit Horeau, votre « père a commandé, mademoiselle, et il espère « que son malheur ne l'a pas rendu méprisable « à vos yeux. — Partons, répondit l'infortunée. »

Quel jour, et qu'il est différent de celui qu'on avait droit de se promettre! Il faut relever Charles; on l'emporte inanimé, anéanti; on le met au lit. Horeau s'assied près de ce lit de douleur; deux domestiques sont placés de manière à n'être pas vus, et à pouvoir prévenir un acte de désespoir.

Il est des affections dont la scène la plus déchirante ne peut distraire entièrement : tel est l'amour paternel. Edmond regarde le curé, le curé l'entend. Ils sortent, ils s'acheminent silencieusement vers la caserne. Ils arrivent, ils s'annoncent; on leur indique la demeure du chef d'escadron. « Je ne vous prie pas, monsieur, de « me rendre mon fils; je vous supplie de le traiter « en honnête homme. Le pauvre garçon ne mé-

« rite pas le soupçon dont il est chargé. — Votre « fils prétend que le chagrin seul a causé le dés- « ordre effrayant où nous l'avons vu. — Il vous « a dit la vérité, monsieur, et si le témoignage « d'un père vous est suspect, vous ne rejetterez « pas celui d'un bon prêtre, dont le mensonge « n'a jamais souillé les lèvres. — Monsieur, re- « prit le curé, ayez pitié de ses cheveux blancs; « son fils est digne de votre estime; accordez-la « lui, et rendez-lui la liberté. »

Bayard était aussi sensible que brave; notre officier savait honorer également son état et la nature. Il donne un ordre, une porte s'ouvre; le père et le fils sont dans les bras l'un de l'autre. Point de reproches de la part d'Edmond; des bénédictions, les plus tendres caresses, voilà ce que son fils en reçoit.

L'officier ouvre un carton et en tire un papier. « Votre pays ne demande et ne reçoit d'un « homme de votre âge qu'un sacrifice volontaire, « et votre raison était aliénée quand vous avez « signé cet engagement : le voilà. Retournez sou- « tenir et consoler votre père. Je me flatte que « le ministre ne désapprouvera pas ma conduite. »

Edmond et le curé expriment leur reconnaissance. Georges, sombre, pensif, ne prononce pas un mot. Son père lui prend la main et l'invite à le suivre. « Je ne peux retourner, mon « père. Il faut que je m'éloigne d'elle; il le faut « absolument. Je ne me mettrai point au service

« d'un autre laboureur ; je serai soldat. Monsieur, « gardez-moi dans votre régiment. Je vous de« manderai à aller voir mon père, si je peux un « jour approcher sans danger des lieux... » Georges ne peut poursuivre ; son père se tait. Le curé réfléchit, et approuve le parti que prend le jeune homme. L'officier se rend, et offre la somme accordée à ceux qui servent volontairement. « Je « me donne, dit Georges, je ne me vends point. « — Souviens-toi, mon fils, que dans les camps, « ainsi que sous le chaume, on peut pratiquer « la vertu : saint Martin a sanctifié ses armes. « Marche dans le sentier de Dieu et de l'hon« neur, et quand tu te présenteras devant ton « père, qu'il te retrouve digne de lui. » Le vieillard et le pasteur embrassent Georges, saluent l'officier, et reprennent tristement le chemin de la ferme.

« Je ne m'étonne pas, disait monsieur Botte « en courant la poste, je ne m'étonne point de « ne l'avoir pas reconnu. Qui diable aurait cher« ché le marquis d'Arancey sous cet habit de bure, « sous ce bonnet de laine, et ce chapeau rabattu, « qui lui couvrent la moitié du visage ? » Et, de temps en temps, il demandait à Henri s'il ne voyait pas encore l'homme à la *Pièce curieuse*.

Henri l'aperçut enfin, courbé sous le poids de sa caisse. « Dans quel équipage le voilà, pensait « M. Botte, et cela se donne des airs ! » Il fit arrêter sa voiture, et, pour un homme piqué au vif,

il aborda assez poliment l'infortuné marquis. Le premier moment fut embarrassant pour tous deux; mais cet embarras ne dura point : le cher oncle n'oubliait pas la lettre, et le souvenir de certaines expressions ajoutait à sa brusquerie ordinaire. Le marquis opposa, à de fortes sorties, ces manières nobles et froidement polies, si familières aux gens de qualité, si propres à tenir à une certaine distance ceux qu'ils n'admettaient pas à leur familiarité, si peu faites pour en imposer à un homme du caractère de M. Botte.

« Vous avez une fille... — Une demoiselle, je « le sais, monsieur. — Qui unit à une beauté rare « toutes les qualités qui rendent une femme res- « pectable : voilà, monsieur, ce que vous ne sa- « vez peut-être pas? — Je suis sensible, mon- « sieur, au bien que vous m'en dites. — C'est fort « heureux, en vérité. — Hé bien, monsieur, ma- « demoiselle d'Arancey?... — Respecte infiniment « un père, qui étend fort les droits qu'il a reçus « de la nature. — Monsieur voudra bien réfléchir « que je ne dois compte de ma conduite à per- « sonne. — L'homme qui ne se reproche rien est « toujours prêt à rendre ce compte-là. — Je n'i- « magine pas que monsieur soit venu de si loin « pour me faire la leçon! — Pourquoi pas si vous « en avez besoin? — Vous êtes toujours monsieur « Botte. — Et vous, toujours M. d'Arancey. »

On était sur la grande route; on était debout, le chapeau à la main, et chaque trait piquant

passait à la faveur d'une profonde révérence. « M. Botte expliquons-nous tranquillement.—Oh, « je suis très-tranquille. —Vous n'aimez pas qu'on « vous contrarie. — C'est vrai. —Nos vues ne s'ac- « cordent pas... — J'en suis fâché pour vous et « pour moi. —Mais ce n'est pas une raison pour « que nous soyons ennemis. — Je ne vous aime « pas du tout; mais je ne hais personne. —Ainsi, « je n'ai pas à craindre que l'admirateur zélé de « mademoiselle d'Arancey trahisse le secret de « son père. — Si vous me soupçonniez capable « d'une telle lâcheté... — Souvenez - vous bien, « monsieur, que je vous estime assez pour avoir « adressé ma lettre chez vous, persuadé qu'elle « vous serait communiquée. — Vous me fatiguez, « monsieur le marquis. Il est inutile de recom- « mander à un fripon d'avoir de la probité; il est « impertinent de douter d'un homme comme moi. « — Ne vous fâchez pas, mon cher Botte. — Je « me modère, mon cher d'Arancey. — Ces bour- « geois sont bien extraordinaires! —Hé, pourquoi « les marquis seuls auraient-ils le droit de l'être? « Mais vous êtes dans le malheur, je vous dois « des égards; si j'en ai manqué, je vous en de- « mande pardon, sincèrement pardon. Venons « à l'objet de mon voyage, car je ne vois pas « qu'il soit nécessaire de pointiller ainsi pendant « deux heures sur le pavé.

« — Voyons donc, monsieur, quel est l'objet « de votre voyage? — Votre position malheureuse

« affecte extrêmement votre fille, et je veux vous
« présenter à elle dans un état au moins décent.
« — Permettez-moi, monsieur... — Que voulez-
« vous que je permette? des remercîmens, des
« protestations? Je vous répète que je ne vous
« aime pas, et que je ne fais rien que pour votre
« fille, que j'aime beaucoup. — Mais observez,
« monsieur...—Que diable voulez-vous que j'ob-
« serve?—Que les gens de mon rang ne reçoivent
« que ce qu'ils peuvent rendre. — Vous n'avez
« pas toujours été si difficile. — Quand je vous
« ai emprunté quarante mille francs, monsieur,
« je pouvais vous les rembourser. —Je ne m'en
« suis pas aperçu. — Je ne vous entends pas,
« monsieur. — Il me semble cependant que je
« suis clair. — J'ai pris des informations, mon-
« sieur. Toutes mes dettes ont été payées sur le
« prix de mes biens. — Je ne l'ai pas été, moi,
« monsieur. Je ne me suis pas présenté. — Il
« est bien extraordinaire, par exemple... — Rien
« d'extraordinaire du tout. Vous m'aviez de-
« mandé le secret, je vous l'ai promis, je l'ai
« gardé. D'ailleurs, je me serais présenté en vain.
« — Je ne vois pas la raison... — La voici : je ne
« connais plus de débiteurs dès qu'ils sont dans
« l'infortune, et je déchire leurs obligations. —
« Ah, monsieur Botte, monsieur Botte! — C'est
« ma manière à moi, monsieur, et je trouve les
« miennes aussi nobles que celles de bien d'autres.
« Mais en voilà assez. Mettons votre caisse der-

« rière ma voiture; placez-vous dedans avec moi,
« et parlons de quelque chose de plus intéres-
« sant. »

Monsieur d'Arancey était confondu. Déchirer une obligation de quarante mille francs! disait-il en attachant sa lanterne magique. L'orgueil était à peu près son unique défaut, et l'orgueil n'étouffe pas la reconnaissance dans un cœur bien placé.

Quelque pénétré que fût le marquis, il ne pouvait cependant se résoudre à traiter M. Botte en égal. Il voulait trouver un tempérament qui accordât ses préjugés et ce qu'il devait au cher oncle. La voiture roulait. Monsieur d'Arancey cherchait les expressions convenables, et ne disait mot. Le cher oncle jouissait intérieurement de l'embarras où il mettait un homme de qualité, et il se proposait d'y ajouter encore. Le marquis prit enfin la parole.

« Je dois vous rendre compte, monsieur, des
« motifs de mon émigration, et de ceux qui ont
« déterminé ma rentrée. — Vous oubliez, mon-
« sieur, que vous ne devez compte de votre con-
« duite à personne. — La vôtre, monsieur, force
« mon estime; je veux obtenir celle de M. Botte,
« et cette considération l'emporte en ce moment
« sur les autres. Écoutez-moi, je vous prie, et
« ne m'interrompez pas, si cela vous est possible.
« — Pas trop, je vous l'avoue; mais voyons ce
« que vous avez à me conter.

« — Vous êtes resté en France, parce que « vous avez cru voir le bien de l'état dans le gou- « vernement républicain ; j'en suis sorti, parce « que le gouvernement monarchique est le seul « qui convienne à la France. — Nos opinions ne « dépendent pas de nous, et, jusqu'ici, vous n'avez « pas de tort. — Mes ancêtres ont été comblés « des graces de la cour, et j'ai dû m'attacher de « plus près à la cause d'un roi malheureux. — Je « crois que vous avez raison. — J'ai pris du ser- « vice en Allemagne. — Ah, vous commencez à « avoir tort. — En quoi donc, monsieur? — Les « puissances alliées ne faisaient pas la guerre « pour le roi que vous comptiez servir. — Je « m'en suis aperçu, et, lorsque les Russes sont « rentrés chez eux, j'ai demandé et obtenu du « service de leur empereur. — Vous recommen- « cez à avoir raison. — Si monsieur pouvait ne « pas m'interrompre à chaque mot. — Maintenant « c'est moi qui ai tort, et j'en conviens.

« — Je ne sais pourquoi sa majesté russe me « distingua de la foule des Français réfugiés dans « ses états; mais je parvins rapidement à un degré « marqué de faveur, et je n'ai pas plus compris « les motifs de ma chute que ceux de mon élé- « vation. Je me vis en un jour disgracié, arrêté, « jeté, avec d'autres malheureux, sur un mauvais « charriot, et conduit en Sibérie. — Ah, diable! « en Sibérie on ne donne pas facilement de ses « nouvelles, et on a pu croire ici que vous étiez

« mort. — Permettez-moi donc, monsieur, de « suivre mon récit. — Je me tais, monsieur, je « me tais.

« — Sur le charriot, près de moi, était un « jeune homme intéressant par sa figure et sa « douceur. Le premier coup d'œil m'avait pré- « venu pour lui : il me parla français, et je l'aimai. « Il était, comme moi, victime de l'inconstance « des souverains, et le rapport d'infortunes lie « étroitement les hommes. Mon jeune ami ne « s'occupa plus que de moi. Je ne pouvais payer « ses attentions continuelles que par de la recon- « naissance : je lui vouai la mienne tout en- « tière. — Diable, diable! dit M. Botte entre ses « dents.

« — Nous passâmes huit mois dans des déserts « glacés, à cent lieues par-delà Tobolsk. Sans les « soins vigilans du chevalier d'Égligny, je serais « mort de froid et de misère. C'est lui qui creusa, « dans les flancs durcis de la terre, un trou, une « tanière, où je bravais la rigueur du climat. « C'est lui qui s'exposait le jour à un froid exces- « sif, pour fournir à ma nourriture. Il apprêtait, « il me présentait la chair des animaux qu'il avait « tués, il me couvrait de leurs peaux. — Diable, « diable! dit M. Botte.

« — L'excès même du malheur relève un cou- « rage abattu. Nous résolûmes de sortir de ces « déserts, dussions-nous payer notre témérité de « la vie. Après des peines, des privations, des

« efforts incroyables, nous entrâmes dans la Tar-
« tarie russe. Ses habitans sont féroces, et notre
« état les attendrit. Ils nous montrèrent de la
« compassion; nous donnèrent des secours, et
« nous conduisirent sur les bords de la mer. Un
« bâtiment chinois, qui faisait sur ces côtes le
« commerce de pelleteries, nous prit sur son bord,
« et nous mena à Kanton.

« Nous trouvâmes, dans ce port, un vaisseau
« hambourgeois, dont le capitaine, français d'o-
« rigine, connaissait la famille de d'Égligny, et
« je dus à mon jeune camarade la fin des maux
« qui, depuis si long-temps, pesaient sur moi.
« Logé, nourri, vêtu à Kanton, aux frais du ca-
« pitaine, conduit par lui à Hambourg, il ne me
« restait qu'un parti à prendre, celui de rentrer
« en France, où je pourrais trouver des ressour-
« ces, et m'acquitter envers mes amis. J'étais con-
« firmé dans ce dessein par un motif irrésistible,
« celui de retrouver un enfant chéri, dont j'igno-
« rais absolument la destinée.

« J'allais partir sans papiers, sans argent. Je
« savais les risques que je courais, et je ne vou-
« lais pas que d'Égligny s'exposât. Nous sommes
« inséparables, me dit-il. J'ai partagé votre mi-
« sère; je partagerai vos dangers. Que pouvais-je
« faire? l'aimer plus que jamais. — Diable, dia-
« ble! dit M. Botte.

« La jeunesse intéresse. D'Égligny plaisait, gé-
« néralement, par ses agrémens extérieurs; on l'af-

« fectionnait par ce qu'il a fait pour moi. Un « négociant de Hambourg lui donna de quoi sub- « venir aux frais de la route, et l'aida à tromper « le résident français. Nous parûmes devant ce « ministre sous l'extérieur de gens qui vivent de « leur faible industrie, et qui ne sont suspects à « personne. On nous délivra des passe-ports; nous « partîmes, et nous versâmes des larmes de joie « en touchant cette terre natale que nous ne de- « vions plus revoir.

« La circonspection guidait nécessairement nos « démarches; nous ne pouvions prendre que des « informations indirectes; nous tremblions d'in- « terroger, et nous n'acquérions aucune con- « naissance de ce qu'il m'importait tant de dé- « couvrir. Nous résolûmes de nous séparer, et « de doubler ainsi des recherches jusque alors « infructueuses. D'Égligny sait tourner, et son « travail est un moyen certain d'existence. Je ne « sais rien faire, et j'employai ce qu'il nous restait « d'argent à me procurer cette caisse. C'est à « cette époque que je passai à votre château, où « vous me vîtes sans me reconnaître.

« Après bien des courses inutiles, j'appris seu- « lement que la parente, à qui j'avais confié ma « fille, était morte depuis long-temps, et qu'on « ne croyait pas que l'enfant fût resté à Paris. « Je sus que mes biens étaient vendus, et je pen- « sai qu'un de ceux qui les avaient achetés, à « vil prix, s'était chargé de la pauvre orpheline.

« J'entrai chez tous, ma caisse sur le dos, et je « ne trouvai pas ma Sophie.

« Les recherches de d'Égligny n'étaient pas « plus heureuses. Je m'affligeais, je me désolais, « assis sur le revers d'un fossé. Votre postillon « passa, me reconnut, me parla. Jugez de ma « surprise, de ma joie, quand il m'apprit qu'Ed- « mond, envers qui, je l'avoue, j'ai quelquefois « été bien dur, qu'Edmond avait recueilli ma fille, « et qu'il l'avait élevée comme son enfant.

« — Cela vous prouve, monsieur, qu'il n'existe « de différence réelle entre les hommes que par « leurs qualités. Ébloui par un éclat passager, « vous vous êtes cru au-dessus d'Edmond. Dé- « pouillé de votre entourage, et apprécié à votre « juste valeur, vous trouvez aujourd'hui Edmond « fort au-dessus de vous. Il est inutile de faire la « mine, monsieur; je dis la vérité à tout le monde, « et vous avez plus besoin que personne qu'on « vous la dise. Je reviens à votre récit.

« Vos infortunes m'ont touché, votre che- « valier est un digne garçon, et vous ne vous « êtes étendu sur ce qu'il a fait pour vous, que « pour me préparer a ce que vous ne m'avez pas « dit encore. C'est la main de votre fille qui vous « acquittera envers lui. Aussitôt, répondit brus- « quement le marquis, que les circonstances le « permettront. — Ah, ah! faut-il encore, mon- « sieur, que je vous apprenne que l'homme qui « ne peut plus prétendre qu'à l'estime publique,

« doit commencer par se ployer à la pratique
« des vertus les plus simples ? Ignorez-vous ce
« que vous devez à votre fille ? — Le bonheur.
« — Et croyez-vous le lui procurer en la privant
« d'un homme qu'elle aime, pour la donner à un
« inconnu que vous lui amenez du fond de la mer
« glaciale ? — C'est l'époux qui lui convient. —
« Qu'en savez-vous ? — C'est moi qui l'ai choisi.
« La belle raison ! — Elle suffira à une fille bien
« née. Mais ne parlons plus de cela, je vous prie.
« — Si fait, parbleu, je vous en parlerai. Votre
« chevalier n'a pas d'amour pour Sophie... —
« Pour Sophie ! — Et quand il saura qu'elle est
« prévenue pour un autre... — Mademoiselle d'A-
« rancey le lui taira. — Elle en est capable ; mais
« je le lui dirai, moi. — Vous aurez un tort de
« plus, monsieur, et vous n'empêcherez rien.
« Ma fille fera son devoir. — Et sera malheureuse
« toute sa vie, parce que monsieur, qui aime
« tant son roi, est sans pitié pour son enfant.
« Votre retour pouvait être pour elle un bienfait
« du ciel, et vous la reduirez à gémir intérieu-
« rement de vous être rendue. M. d'Arancey, je
« vous prie, je vous supplie pour votre fille, qui
« m'est bien chère, pour vous, dont les regrets
« tardifs... — Hé, monsieur, je vous ai déja dit,
« et je vous répète que vous ferez bien de parler
« d'autre chose; il y a trop long-temps que je
« supporte votre bizarrerie, et une suite d'expres-
« sions choquantes... — Elles le sont moins, mon-

« sieur, que celles de votre lettre. — Ma lettre « contient mes sentimens, mes sentimens irrévo- « cables. — Vos sentimens me font pitié. — Oh, « de grace, M. Botte... — Oh, monsieur, je vous « ai écouté tant que vous l'avez voulu; vous aurez « la même complaisance, s'il vous plaît. Exami- « nons sur quoi sont établis ces sentimens que « vous annoncez si emphatiquement dans votre « lettre; voyons pourquoi votre fille rougirait de « s'allier à nous.

« Votre bisaïeul était maréchal de France, et « le mien matelot; jusque-là l'avantage est pour « vous. Votre aïeul était maréchal des camps, et « le mien pilote; ici l'avantage décline un peu. « Votre père était colonel, le mien était capitaine- « propriétaire de son navire; il y a déja quelque « rapprochement. Vous avez été mousquetaire, « et vous avez mangé une partie de votre bien; « moi j'ai été l'homme de l'état à qui j'ai prêté « des fonds. En état de paix, j'ai envoyé des flottes « marchandes dans les deux Indes. En temps de « guerre, j'ai armé, j'ai fait respecter le pavillon « du roi, et mes facteurs, dans tous les temps, « ont fait respecter ma probité aux peuples des « deux hémisphères. J'ai acquis des millions; j'ai « fait du bien à tout le monde. Je vous en ai fait « à vous, j'en veux faire plus encore à votre fille, « et tout bien calculé, morbleu, vous devez savoir « gré à M. Botte de vouloir bien être l'égal de « l'ex-marquis d'Arancey.

« — Voulez-vous bien, monsieur, faire arrêter « votre voiture? dit le marquis, pâlissant de co- « lère. — Pourquoi cela? — Je vais descendre. — « Pourquoi faire?—Pour continuer ma route à pied. « —Quelle lubie vous passe par la tête?—Je n'ai « accepté la place que vous m'avez offerte... — « Que dans la persuasion que je flatterais votre « orgueil, n'est-ce pas? Monsieur le marquis, je « ne flatte personne. — Voulez-vous bien, mon- « sieur, faire arrêter votre voiture?— Non mon- « sieur. — Ceci est fort, par exemple. — J'ai pro- « mis à votre fille de vous ramener en voiture, « et vous n'irez pas à pied; je lui ai promis de « vous équiper convenablement, et c'est de quoi « je m'occuperai à Saint-Germain, où nous allons « entrer. Vous êtes rouge de colère, votre œil me « menace; mais corbleu, j'ai une tête aussi... Vous « brisez mes glaces!... j'en ferai mettre d'autres; « mais vous courrez la poste, et dans la voiture « de M. Botte. »

Le marquis ne se possédait plus. Il protestait que s'il avait des armes, il brûlerait la cervelle au petit bourgeois qui osait l'outrager. M. Botte répondait que tout ce qu'il y gagnerait serait de voyager seul, à moins, pourtant, qu'il ne cassât aussi la tête à son valet de chambre et à Henri, qui avaient des ordres, et il ajouta qu'il n'est pas prudent de casser tant de têtes, quand on n'est pas trop sûr de la sienne. Le marquis, exaspéré, était prêt à lever la main; le cher oncle vit

le mouvement, que la bienséance reprima. « Frap-« pez, lui dit-il, si cela vous amuse. Je ne désho-« norerai pas le père de ma nièce en lui rendant « un coup infamant. — De votre nièce... de votre « nièce ! elle ne le sera jamais. — Elle le sera, « morbleu, et en attendant, et quelque chose que « vous fassiez, vous courrez la poste. »

Pendant cette altercation, la voiture s'arrêta à la barrière de Saint-Germain, et M. d'Arancey cria aux commis de lui ouvrir la portière. Elle s'ouvre à l'instant. Le marquis, malgré son âge, saute légèrement sur le pavé; le cher oncle saute après lui, et dit aux commis : « Je m'appelle « Botte. »

A ce nom, on lui prodigue, non ces respects qu'arrache l'homme puissant qu'on craint, mais ces marques de considération qu'on accorde si volontiers à l'homme utile, et le marquis ne concevait pas qu'on pût marquer tant d'égards à un bourgeois. Le cher oncle reprit : « Je m'appelle « Botte, et monsieur est mon proche parent. Il a « perdu la tête ; vous en jugez aisément par le « costume baroque dont il s'est affublé. Il est « quelquefois furieux ; vous n'en doutez pas, d'a-« près son air furibond, et la manière dont il a « arrangé mes glaces. Je le conduis à une maison « de santé près Paris ; il veut m'échapper, et je « vous demande main-forte pour le conduire à « l'auberge, où je vais le faire habiller décemment. « Allons, mon cousin, marchons. »

A ce nom de cousin, la figure de M. d'Arancey se décompose tout-à-fait, et les spectateurs ne doutent point qu'il ne soit maniaque. Deux soldats de la garde s'avancent, et le cher oncle n'a que le temps de dire, à l'oreille de son cousin : « Si vous niez que vous soyez mon parent, il « faudra que vous disiez qui vous êtes, et parbleu, « ce ne sera pas moi qui vous aurai dénoncé. »

« M. Botte prend son cousin sous le bras ; le valet de chambre et Henri marchent en avant; les deux soldats forment l'arrière-garde, et les badauds de l'endroit suivent, précèdent et garnissent les flancs. Que pouvait faire M. d'Arancey? Se laisser conduire et se taire. Ce fut ce qu'il fit.

On arrive à l'auberge. M. Botte met son parent dans la plus belle chambre; fait clouer les croisées; place les deux soldats en dehors de la porte; envoie chercher tous les cuisiniers du lieu, et fait servir un souper somptueux. Le marquis enrageait... oh, il enrageait! tantôt, il brisait une assiette ; l'instant d'après il cassait une caraffe... « Bien, mon cousin, bien. Cassez tout ce que « vous voudrez; mais goûtez cette perdrix rouge... « un peu de cette crême... un verre de ce vin « vieux. » Le marquis dévorait, autant de colère que de besoin, et les gens de l'auberge remarquaient que, pour un fou, le cousin avait bon appétit.

De peu de chose on fait une nouvelle dans une petite ville. Le bruit de l'arrivée de M. Botte se

répandit à l'instant. On ne parlait que de ses largesses et de ses trésors. On assurait qu'il avait traité du royaume de Siam, et que la négociation n'avait manqué que parce qu'il craignait singulièrement la circoncision. On disait... on disait... que ne disait-on pas ? Le premier magistrat du lieu ne crut pas au-dessous de son rang de prévenir, non l'acquéreur prétendu d'un trône, mais un homme qui faisait circuler les richesses par mille canaux, et qui rendait des services signalés à l'état. Il supposait, d'ailleurs, qu'il ne pouvait quitter son cousin d'un moment. Il vint donc offrir à M. Botte les moyens qui étaient à sa disposition, pour l'aider à conduire le parent avec sûreté.

Comme des gens, qui ne se sont jamais vus, n'ont rien à se dire, et qu'il faut parler, quand on craint de passer pour un sot, le magistrat commença par faire, sur la maladie du cousin, les questions les plus étendues. M. Botte répondit par une peinture effrayante, de quelques accès dont il avait été témoin. Le tableau était si chargé, les coups de pinceau, parfois, si comiques, que le marquis, malgré sa fureur, partit d'un éclat de rire. Le magistrat observa, avec beaucoup de sagacité, que ce rire n'était que convulsif, et qu'il annonçait un accès prochain. Il proposa à M. Botte la brigade de gendarmerie, et l'engagea à faire mettre, aux pieds et aux mains de son parent, des fers qu'on aurait soin de garnir, pour ménager

les chairs. A cette proposition, le marquis fit une grimace épouvantable, et il allait probablement se nommer, si M. Botte n'eût observé que six hommes sont toujours maîtres d'un fou, et que des fers ajouteraient infailliblement à la fureur de son malheureux parent.

A la fin du repas, on apporta ce qu'il fallait pour donner au marquis l'air d'un homme opulent. On le livra au valet de chambre et à Henri. Une demi-heure après, il remonta assez tranquillement en voiture, et on sortit de Saint-Germain, sous l'escorte de quatre gendarmes, armés jusqu'aux dents.

« Je vous demande bien pardon, monsieur le « marquis, d'avoir employé des moyens un peu « forts; mais les désirs de votre fille sont des or- « dres pour moi. J'ai dû remplir ses intentions, « et je n'ai rien fait que vous ne m'y ayez forcé. « Hem?... Plaît-il?... Pas le mot. Bonsoir donc, « marquis. Aussi bien je sens le besoin de céder « à mon habitude de tous les jours, celle de dor- « mir après souper. »

Rassuré par la présence de son escouade de cavalerie, M. Botte s'endormit en effet. Le marquis n'avait refusé de répondre, que parce qu'il avait trouvé dans ses poches un nouvel aliment à sa colère. Le cher oncle n'oubliait rien, et son prisonnier, en caressant les basques rebondies de sa veste, s'était aperçu qu'elles étaient farcies d'or. Il fallait être de bien mauvaise humeur pour pren-

dre ainsi tout de travers, et je connais beaucoup de gens qui, au lieu de s'obstiner, en pareil cas, à garder le silence, se seraient empressés de s'acquitter, au moins, par des remercîmens.

Cependant un coup de feu et des cris se font entendre de l'intérieur de la forêt. Le marquis, persuadé qu'une diversion le tirera d'esclavage, attend tranquillement les voleurs. M. Botte, qui dort comme il fait tout, continue à ronfler. Les gendarmes, convaincus qu'il vaut mieux laisser échapper un fou, que laisser tuer un homme, se disposent à secourir l'opprimé. Ignorant à quel nombre ils vont avoir affaire, ils requièrent le valet de chambre et Henri, tous deux bien armés, de leur prêter main-forte. Ceux-ci n'ont nulle envie de se battre; mais ils ne peuvent se dispenser d'en faire au moins le semblant. Ils se jettent dans le bois, bien décidés à quitter les gendarmes à la première tranchée qui va se présenter. Le conducteur, effrayé, fouette à outrance ses chevaux, et on arrive, au galop, à la première poste.

Les chevaux sont changés; le postillon se présente à la portière; le marquis baisse la glace, et s'aperçoit qu'il est débarrassé de tous ses surveillans. Le postillon seul était au courant de son aventure, et, pour ne pas perdre de temps, il lui donne un louis et relève la glace. Le postillon, tremblant qu'on ne lui redemande son reste, se hâte de remonter à cheval, et s'en va. A peine a-t-il

le temps de dire à son camarade que la voiture était escortée, et que les gendarmes l'ont quittée pour courir après des voleurs.

M. d'Arancey était très-bien mis ; son extérieur était imposant, et son témoignage devait balancer au moins celui du cher oncle. Le nouveau conducteur n'avait pu être instruit des détails ; il n'était donc pas à craindre, et le marquis s'arrangea là-dessus.

On arrive à la barrière de Paris, et le dormeur continue de digérer en ronflant. Le marquis dit aux commis : « Je m'appelle Botte. J'ai eu la bonté « de prendre, dans la forêt, un homme assez bien « couvert, et qui m'a paru très-fatigué. Pendant « que je dormais, le drôle m'a escamoté mon « porte-feuille. »

Le nom de M. Botte fait ici la même impression qu'à Saint-Germain. On ne pense pas même à douter de la véracité du conteur. Cependant le chef du poste qui n'a jamais entendu parler de ce nom-là, fait observer aux commis qu'il est une marche à suivre avec M. Botte comme avec un autre. Il interroge le postillon ; le postillon répond que son camarade lui a, en effet, dit quelques mots de gens qui détroussent les voyageurs dans la forêt ; mais qu'il ne sait rien de positif. L'officier remarque qu'il y a là présomption contre l'accusé, et qu'il faut l'entendre lui-même. Le marquis se voit au moment de reprendre sa revanche. Il pousse rudement le cher oncle, le réveille en sursaut,

et lui dit à l'oreille : « Si vous niez que je sois « M. Botte, il faudra que vous disiez qui je suis, « et alors ce sera vous qui m'aurez dénoncé. »

M. Botte ouvre de grands yeux; sent la nécessité de se taire à son tour; descend, sur l'interpellation de l'officier, et surpris, au-delà de toute expression, de ne voir ni sa brigade, ni ses gens, il entre au corps-de-garde, commençant à soupçonner une ruse qu'il lui est impossible de déjouer. Le marquis descend après lui, prétexte un besoin, s'éloigne de quelques pas, de quelques pas encore, enfile une petite rue, et laisse le postillon, les chevaux, la voiture sur le pavé, et M. Botte au corps-de-garde.

L'officier veut commencer une instruction en règle ; M. Botte lui rit au nez. L'officier se fâche; M. Botte jure. L'officier proteste qu'il va l'envoyer en prison ; M. Botte l'en défie. L'officier commande un détachement; M. Botte tire son petit couteau de chasse. L'officier lui rit au nez à son tour; lui ordonne de marcher, et lui tourne le dos.

M. Botte n'était pas spadassin, et il voyait que son petit couteau faisait si peu d'impression, qu'on n'avait pas daigné le lui ôter. Comment faire pour ne pas aller coucher en prison, gîte désagréable à tout le monde, et surtout à un millionnaire? Il n'y avait qu'un parti à prendre : c'était de prouver qu'on lui avait joué un tour. Mais pour ne pas exposer le marquis, il fallait savoir s'il avait profité du moment pour échapper à son opiniâtre

cousin, et, pour ce, M. Botte demande qu'on le confronte, au moins, à son accusateur. L'officier répond brusquement que la confrontation se fera en prison. Les commis, la garde, les passans, tous opinent pour la prison. En prison donc, dit M. Botte, et il rend, avec dignité, son arme au caporal, qui ne la lui demandait pas.

Henri et le valet de chambre s'étaient couverts de gloire, sans courir de danger. Les voleurs prétendus étaient des braconniers qui venaient de tuer un chevreuil, et les cris qui avaient répandu l'alarme, n'étaient que des cris de joie, très-indiscrètement hasardés. A l'approche des chevaux, les chasseurs avaient abandonné leur proie, et s'étaient tapis sous des broussailles, ou, grace à l'obscurité, il fut impossible de les trouver. Henri avait bravement sauté sur le chevreuil, l'avait mis en travers sur son cheval, et les gendarmes l'avaient laissé faire, persuadés que cet accessoire ne déplairait pas au cher oncle, dont les marques de reconnaissance n'étaient jamais équivoques.

Les deux domestiques, étonnés de trouver la voiture arrêtée, s'approchent de la portière, et sont plus étonnés encore de ne trouver personne. Leur étonnement redouble en voyant M. Botte au milieu d'un peloton de soldats. Ils mettent pied à terre; ils s'approchent de l'officier; ils nomment leur maître. M. Botte, qui n'est pas certain que le marquis ne soit plus dans la voiture, leur fait des signes qui leur imposent silence; mais

ces signes, le chevreuil, l'air effaré de ces deux hommes, tout cela est interprêté par l'officier. Il fait entrer le valet de chambre et Henri au centre du détachement, et le chevreuil au corps-de-garde.

M. Botte parle à l'oreille de ses gens, et les soupçons augmentent. Ses gens lui répondent de même, et la complicité n'est plus douteuse. Rien d'aussi simple cependant que ce qui s'était dit. « Le marquis est-il dans la voiture? — Monsieur, « il est enfui. »

Le cher oncle se croit alors tiré d'embarras. Il proteste que c'est lui qui est M. Botte, et on lève les épaules. Il tire son porte-feuille, auquel on ne pensait plus, et qu'un greffier n'aurait pas oublié. L'officier le prend, fait l'inventaire des billets de caisse, en dresse un état à la hâte, le remet au caporal, et répète l'ordre de marcher. M. Botte crie à l'injustice, et on crie au voleur. Il s'emporte, il tempête, il blasphême pour la première fois de sa vie, en protestant qu'il ne marchera pas. Un coup de bourrade dans le derrière l'avertit que la résistance est inutile.

« Corbleu! disait M. Botte en marchant, et en « se frottant le postérieur, le tour est sanglant; « mais il est bien joué, très-bien joué pour un « marquis. »

On allait l'incarcérer sur des apparences qui devaient donner matière à un ample procès-verbal. L'officier sentait la nécessité de le rédiger au moins après, puisqu'il n'avait pas songé à le faire

avant. Il n'y avait qu'une petite difficulté : c'est que l'officier, qui, pendant sept campagnes, s'était battu en déterminé, n'avait pas trouvé le temps d'apprendre à écrire. Il avoua son embarras aux commis, qui prirent la plume, avec cet air de supériorité que s'arroge si aisément la sottise, et ils ne manquèrent pas de faire sentir à l'officier qu'un commis, qui sait écrire, est plus utile, en temps de paix, qu'un soldat qui ne sait rien.

Pendant qu'on verbalisait au corps-de-garde, le postillon s'impatientait sur le pavé. Il entre enfin pour demander à monsieur le commandant ce qu'il fallait faire de la voiture. « Ce que le « propriétaire voudra. — Mais il n'y a plus de pro- « priétaire. — Ah, diable, voilà qui est singulier. « Ah, ce monsieur n'aime pas, sans doute, les « scènes publiques, et il se sera rendu chez lui « à pied. — Mais, comment trouverai-je son chez « lui ? — Hé, parbleu, par sa carte de sûreté. « Voyons son porte-feuille. Quarante-huit ans... « mais celui qui s'en plaint en a au moins soixante. « Les cheveux noirs... Il les a blancs. Messieurs « de la barrière, il y a ici quiproquo. — Monsieur « l'officier, c'est vous qui l'avez fait. — C'est vous « qui m'avez conseillé. — Vous commandez ici. « — Oui, mes soldats ; mais je dois me rendre à « vos réquisitions, et vous m'avez requis. — Pas « du tout. — Je le soutiens. — Cela n'est pas dif- « ficile. — Et je le prouve. — Comment cela ? — « Le sabre à la main. En garde, commis, à la « relevée du poste. »

Les commis sentirent, à leur tour, que celui qui, sans savoir écrire, a battu les ennemis, peut encore être utile, en temps de paix, en châtiant des faquins... Ils redevinrent les hommes de la circonstance, et ployèrent devant le plus fort : c'est assez l'usage partout.

Cependant, les gendarmes, qui ménagent leurs chevaux, parce qu'ils sont à eux, les gendarmes arrivèrent enfin, et jetèrent un grand jour sur cette affaire, naguère si embrouillée. Examen fait de la carte de sûreté, ils prononcèrent que c'était M. Botte lui-même et deux de ses gens, qu'on conduisait en prison. « Mais quel est donc, dit « l'officier, cet autre qui était aussi dans la voi- « ture? — C'est un fou, que M. Botte conduisait « aux Petites-Maisons. »

A ces mots, les commis tremblent, l'officier fronce le sourcil, et le brigadier de gendarmerie proteste que si on n'apaise le cher oncle, il est homme à les faire casser tous. L'alarme augmente, l'officier balbutie. Il a bravé cent fois la mort; mais il craint la misère. Il en a perdu l'habitude, et celle-là se reprend difficilement!

On prie, on supplie monsieur le brigadier d'arranger cette affaire. On lui remet le porte-feuille; on déchire le procès-verbal, et on le presse de courir après les prisonniers.

Ils étaient déja loin. Le gros ventre de M. Botte et ses jambes courtes ne s'accommodaient pas d'un pavé gras et d'une longue marche. Il avait

pris un fiacre, avec la permission de monsieur le caporal, qui s'y était prêté, parce qu'il ne payait pas; que dedans, derrière et sur le devant, il y avait place pour tout le monde, et qu'un caporal aime à aller en carrosse tout comme un colonel.

Quand les gendarmes partirent de la barrière, il y avait une heure au moins que le cher oncle était établi à la Force, très-étonné de s'y trouver. Sur le rapport du caporal, le concierge avait mis M. Botte et ses gens en très-mauvaise compagnie. Le cher oncle se bouchait le nez et faisait la grimace. Ses domestiques criaient qu'il était affreux de traiter ainsi un homme comme M. Botte, et qu'on devait au moins lui donner une chambre. Le guichetier répondit que ce n'était pas l'heure d'ouvrir trente portes, et il disparut, en faisant résonner les corridors du bruit de ses verrous et de ses clés.

Le valet de chambre s'approcha respectueusement pour remplir ses fonctions accoutumées. « Hé, parbleu, tu te moques de moi. Faut-il tant « d'apprêts pour nous mettre chacun sur une poi- « gnée de paille? Va, va, si l'égalité, dont on fait « tant de bruit, n'est pas une chimère, elle doit « se trouver ici. »

Dans toutes les prisons, les salles habitées par ces messieurs, qui vivent d'industrie, ont un chef, qui établit ou qui trouble l'ordre à son gré; qui prononce ses arrêts et les exécute lui-même, et qui s'élit quand on ne le nomme point, parce

que c'est toujours le plus vigoureux de la bande.

Monsieur *Beau-Soleil*, qui exerçait, à la Force, ces augustes fonctions, était très-exact à recueillir les impôts, qui charmaient les loisirs de ses sujets. Il avait été très-choqué de la grimace de M. Botte, de quelqu'une de ses expressions, et surtout de ce qu'il ne parlait pas de payer sa bienvenue. Il prit la parole, et d'une voix de Stentor, il expliqua les usages irrévocables du lieu, et il ajouta qu'un insolent ou un sot pouvait seul être humilié de se trouver avec des artistes du premier mérite, et que le ton du mépris n'allait pas à des gens qui ne savaient pas seulement un mot d'*argot*. Henri fit une réponse peu mesurée; *Beau-Soleil* lui ordonna très-impérieusement de se taire. M. Botte jugea que si la garde donnait des bourrades, les gourmades pourraient pleuvoir ici, et il assura M. *Beau-Soleil* que, dès cinq heures du matin, il enivrerait tous les prisonniers, si on voulait lui permettre de reposer. *Beau-Soleil* répondit très-honnêtement que non-seulement le camarade pouvait dormir, mais que pour prix de sa générosité, on lui apprendrait quelques jolis tours, dont il ferait son profit dans le monde, s'il y rentrait jamais.

« Allons, dit M. Botte à son valet de chambre,
« nous trouvons un maître ici comme partout.
« Puisque, définitivement, il n'y a pas d'égalité
« possible, ôte-moi mes souliers et mon habit; je
« garderai le reste.—Quelle aventure pour vous,

« monsieur ! — Diabolique, mon ami, et le mar-
« quis me la paiera. Cependant, je ne suis pas
« plus mal ici que dans vingt autres circonstan-
« ces. Je suis assailli par des insectes affamés ;
« mais je crois qu'il y en avait davantage dans
« cette chambre d'Edmond, où je m'amusais des
« contorsions de Horeau. Je me suis enfoncé dans
« une marre jusque dessous les bras, et je suis
« très-sèchement ici. J'ai été piqué à l'épaule par
« une guêpe, et mordu à la fesse par un chien ;
« le coup de bourrade m'a fait beaucoup moins
« de mal. A la vérité, je suis avec des fripons ;
« mais le monde en est plein. Je me défie de
« ceux-ci ; ils ne m'attraperont pas. Les autres me
« trompent tous les jours, et, après tout, trois ou
« quatre heures sont bientôt passées. — Allons,
« monsieur, il fallait que vous vinssiez à la Force,
« pour trouver quelque chose de bien. »

Pendant cette conversation, tenue très-bas et pour cause, M. Botte arrangeait sur la planche, destinée à lui servir d'oreiller, son habit proprement roulé ; son mouchoir de poche avait remplacé sa perruque, et il s'était couché, très-peu affecté du présent.

Le plus profond silence régnait dans la salle. Tout le monde dormait ou en faisait semblant. M. Botte reçoit un petit coup sur la pointe de chaque pied, et crie : *Qui vive ?* Personne ne répond, et M. Botte se met sur son séant. Il allonge les bras autour de lui, et ne rencontre rien.

Il se croit abusé par une illusion nocturne, et se laisse retomber sur son oreiller. Pan! sa tête porte d'aplomb sur la planche : l'habit est enlevé. Il crie, il se lève, et ne trouve plus ses souliers.

« Monsieur le chef de ces honnêtes gens, ceci « est trop fort. Voler même en prison! je tiens « peu à mon habit, mais assez à ma bourse, qui « est dans une des poches. » Il reçoit un coup léger sur une épaule; il se retourne, et le mouchoir qui lui enveloppe la tête est allé avec l'habit, la bourse et les souliers. « Corbleu! messieurs, « si au lieu d'un tour de *tabouret*, dont vous vous « moquez, on vous pendait une bonne fois, on « rendrait un grand service à la société. »

Au mot de pendaison, tous mes coquins se lèvent tumultuairement, et font un carillon infernal. L'un criait que la corde est faite pour les voleurs; un autre, pour les assassins; un troisième, qu'il était affreux de confondre avec des malfaiteurs des gens à talent, qui exercent dans les spectacles, dans les cafés, aux fêtes publiques; un quatrième observait que le vol était en honneur à Sparte, et que les mœurs spartiates étaient les mœurs par excellence : celui-là avait lu les fables de Rollin.

Ils criaient tous d'autant plus fort, qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient. Les clameurs étaient accompagnées de nombre de coups de poing, qui tombaient d'aplomb, non sur M. Botte, mais sur un homme qui le tenait dans ses bras, qui le

couvrait de son corps, et qui lui disait : « Ils m'as-
« sommeront; mais je vous sauverai. » Que diable, pensait le cher oncle, il me semble connaître cette voix-là.

Comme on ne frappe pas toujours juste, quand on frappe fort, et surtout sans y voir, les poings des assaillans se heurtaient; ils se meurtrissaient l'occiput ou l'omoplate; on pochait des yeux; on cassait des nez, des dents; on enfonçait des côtes, et cet exercice était accompagné d'un *crescendo* de blasphêmes, qui eût fait infailliblement abîmer la maison, si l'éternel, toujours bon, n'eût bouché ses oreilles.

Au milieu de cet épouvantable désordre, l'homme qui tenait M. Botte embrassé, avait eu l'adresse de le tirer de la foule, et s'était juché, avec lui, dans l'enfoncement d'une fenêtre élevée, où personne ne pensait à les aller chercher. Tout à coup, le bruit des verrous se fait entendre; la porte s'ouvre; les flambeaux brillent. Le concierge, en personne, paraît suivi de ses guichetiers, tous le bonnet à la main, et précédés de trois chiens, qui, mordant à droite et à gauche, obligent, en un clin d'œil, M. *Beau-Soleil* et sa clique, à se tapir sous leurs paillasses.

Le concierge, d'une voix miéleuse, appelle M. Botte, et M. Botte lui crie, en sautant dans ses bras : « Sauvez-moi des mains de ces enragés. »

Comme la reconnaissance était une des vertus qu'il estimait le plus, et qu'il pratiquait le plus

exactement, il voulut connaître l'homme à qui il avait l'obligation d'être encore tout entier. Ce malheureux se cachait le visage de ses deux mains, et le concierge, jaloux alors de se rendre aux désirs du cher oncle, prit son protecteur par l'oreille, l'obligea à lever la tête, M. Botte reconnut Guillaume.

« Il est donc décidé, dit-il, que j'aurai toujours « des obligations essentielles à ce drôle-là! quel « dommage que ce soit un fripon!

« Ah, ça! monsieur le concierge, vous venez, « sans doute, me mettre en liberté. — Oui, mon- « sieur. — Mais vous observerez qu'on m'a volé « mon habit, mes souliers, ma bourse, mon « mouchoir, ma perruque et mes deux domesti- « ques, car je ne les vois plus. Voilà, je crois, « la quatrième fois que je suis déshabillé, parce « que j'ai un neveu qui s'avise d'être amoureux. »

Le concierge interpelle *Beau-Soleil; Beau-Soleil* répond qu'il ne peut rendre ce qu'il n'a pas pris. Le concierge interpelle les artistes les mieux notés sur son registre; tous font la même réponse. Il lâche un quatrième chien, au nez exercé, qui furète partout, et qui, au lieu de l'habit, de la perruque et des souliers, tire de dessous une mauvaise table qui portait la gamelle commune, le valet de chambre et Henri à demi-morts de peur.

« Tirez-moi d'ici, disait M. Botte; j'abandonne « tout, absolument tout. C'est ce que vous pouvez

« faire de mieux, dit le concierge, car ces drôles-
« là, en causant un jour avec moi, m'ont volé
« mes boucles à souliers, et jamais je ne les ai
« retrouvées. Il est bien extraordinaire, répon-
« dait M. Botte, qu'on ne soit nulle part en sû-
« reté, pas même en prison. »

Le cher oncle, en entrant à la geôle, trouva la garde qui l'avait amené, et qui s'enivrait avec le guichetier, qui n'avait pas le temps d'ouvrir des portes la nuit. Il trouva son brigadier, qui lui dit que sa voiture était à la porte. « Jamais
« elle ne vint plus à propos, car mes gens sont
« dépouillés comme moi. » Le brigadier rejeta sur les braconniers les évènemens de la soirée. « Hé,
« monsieur, les braconniers ne sont pas cause du
« refus que m'a fait ce drôle, qui boit là-bas, de
« me mettre dans une chambre convenable. —
« Voulez-vous que je le chasse, monsieur ? dit le
« concierge. — Non, monsieur, vous ne le chas-
« serez pas : il m'a traité d'après le rapport du
« caporal. — Monsieur, dit le caporal, j'ai suivi
« les ordres de mon officier. — Aussi est-ce à
« lui que j'en veux. Je lui apprendrai que, lors-
« qu'on ne sait que commander l'exercice, on
« ne doit pas se mêler de faire le juge criminel.
« — Mais, monsieur, dit le brigadier, les appa-
« rences étaient contre vous. — Apprenez, mon-
« sieur, qu'il n'y a qu'un sot qui juge sur les ap-
« parences. L'officier sera cassé—Mais, monsieur,
« il a une femme et des enfans. — Ah, diable !

« et le soldat qui m'a bourré, a-t-il aussi une « femme et des enfans? — J'ignorais, monsieur, « à quel postérieur j'avais affaire. — Ménagez-les « tous, corbleu! c'est le moyen de ne pas vous « tromper. Mais le plus court est de pardonner, « et je pardonne. Partons. Monsieur le brigadier, « vous viendrez me voir demain. »

CHAPITRE III.

Les obstacles se multiplient.

C'est rue de la Huchette, chez un tourneur, qui occupait le rez-de-chaussée et le septième étage, que se cachait le chevalier d'Égligny. C'est aux momens qu'il pouvait dérober au travail, qu'il cherchait cette Sophie, qui ne l'intéressait encore que parce qu'elle était la fille d'un vieillard, auquel il s'était dévoué tout entier. C'est sur un méchant grabat qu'il s'affligeait tous les soirs de l'inutilité de ses démarches.

Le marquis, échappé de la voiture de M. Botte, s'était acheminé vers le réduit, où il devait trouver le héros de l'amitié. Il marchait, tourmenté du double regret de ne pouvoir se passer de l'or du cher oncle, qui emportait sa lanterne magique, et de l'impossibilité de rendre jamais à un homme dont l'humiliante générosité s'étendait, malgré lui, sur tout ce qui lui était cher. Si du

moins il était noble! s'il l'était à peu près, ne fût-il que secrétaire du roi!

Il arrive à cette rue de la Huchette long-temps avant le jour. La boutique est fermée, et il s'y attendait. Il sait que d'Égligny repose sous les tuiles : comment espérer de s'en faire entendre? Il faut essayer cependant. Il appelle Dubois, c'est le nom qu'a pris le chevalier. Il appelle à plusieurs reprises. Dubois a entendu dès la première fois : la voix de l'amitié s'entend de si loin! Dubois passe son pantalon de coutil, il se hâte, il saute l'escalier, il ne peut trop tôt embrasser son ami.

Une patrouille de la garde nationale passe, et le chef demande à M. d'Arancey ce qu'il fait là. Il répond qu'il vient commander de l'ouvrage au tourneur. On lui objecte que ce n'est pas l'heure, et on lui demande sa carte. Il répond qu'il l'a perdue. On lui demande s'il a quelque autre papier. Il cherche... son passe-port est resté à Saint-Germain, dans une poche de l'habit de bure. On s'enquiert de son domicile. Il hésite, il balbutie. On l'arrête, et le chevalier, en ouvrant sa porte, voit son ami prisonnier.

Une imagination alarmée ne connaît que les extrêmes, et voit le malheur, même où il n'est pas. « Arrêtez, arrêtez! crie le chevalier. Puisque « vous l'avez reconnu, il est inutile que je me « cache davantage. Je suis le chevalier d'Égligny,

« et aujourd'hui, et toujours, je partagerai le « sort du marquis d'Arancey. »

La patrouille était commandée par un remouleur de la rue de la Harpe, qui avait brigué l'honneur d'être sergent. Cet homme n'entendait rien à l'exclamation de d'Égligny ; il ne comprenait pas davantage aux étreintes, aux larmes du chevalier et du marquis. Mais comme il lui était ordonné d'arrêter ce qui lui paraissait suspect, et qu'il suspectait tout ce qu'il ne concevait pas, il remplit sa mission à la lettre, et, tout bonnement, tout bêtement, il conduisit les deux amis au corps-de-garde.

Il n'était pas difficile d'en imposer à un tel homme ; on pouvait même se flatter de tromper aisément le capitaine commandant, honnête dégraisseur de la rue Poupée. C'est à quoi réfléchissait le chevalier, lorsque la ronde-major passa. Le sergent, fier de sa capture, le capitaine, très-embarrassé, et par son défaut de lumières, et par le rapport inintelligible de son subordonné, s'adressèrent à l'adjudant, qui joignait à beaucoup d'intelligence le ton d'un homme bien élevé. Le remouleur sergent avait oublié, dès la rue de la Huchette, les noms des deux détenus ; mais il se rappelait très-bien, disait-il, que de leur propre aveu, l'un était un prince, et l'autre un duc. Les questions de l'adjudant furent aussi pressantes que polies, et nos deux amis convinrent du fait d'é-

migration, pour conserver au moins leur réputation d'honnêtes gens.

L'adjudant demanda à ces infortunés s'il n'y avait pas quelque circonstance qui pût colorer leur sortie de France. Ils répondirent franchement que non. Il en chercha pour eux; il en rappela qui avaient été favorables à d'autres, et ils ne varièrent point dans cette réponse : « Nous avons « quitté la France par attachement pour le roi. »

« Avant de signer votre déclaration, réfléchis« sez, messieurs, aux conséquences qu'elle en« traîne. Peut-être le trouble inséparable de ce « moment ne vous permet pas d'être exacts. — « Nous avons dit la vérité, sans trouble comme « sans crainte. — Signez donc, et suivez-moi.

« Vous êtes de braves gens, leur dit-il tout « bas en leur serrant la main. Qui embrasse un « parti contre son opinion est un sot; qui le tra« hit est un lâche. »

Les heures s'étaient écoulées. Il était environ huit heures du matin quand les deux amis sortirent du corps-de-garde. La foule se pressait autour d'eux; chacun voulait les approcher. C'est quelque chose de si curieux que des émigrés!

Étrange empressement de voir des misérables!

Ils marchaient résignés; mais sans faiblesse et sans orgueil. Un colporteur passe en criant : « Voilà « le grand acte d'amnistie en faveur des émigrés.

« Achetez la loi en faveur des émigrés... la ba-
« gatelle d'un sou. »

L'adjudant se précipite, parcourt le papier, saisit d'un coup d'œil les dispositions de l'arrêté, et s'écrie : « Vous étes sauvés, malgré vous. »

Les deux amis tombent dans les bras l'un de l'autre; l'adjudant mêle ses larmes aux leurs, et le peuple, toujours peuple, applaudit à la délivrance de ceux dont il eût vu le supplice avec indifférence. Quelle inexplicable machine que le peuple !

Dès ce moment, le marquis sent qu'il est rentré dans tous ses droits. M. Botte ne peut plus tirer parti de sa situation. Si les acquéreurs de ses biens ont de la délicatesse, il peut traiter avec eux, et s'acquitter envers le bienfaiteur de sa fille. Si les moyens doux sont insuffisans près d'elle, il peut enfin déployer l'autorité d'un père, et s'unir, par des nœuds plus puissans et plus doux, à celui qui vient de lui donner encore une preuve de son dévouement absolu.

Il avait caché son projet au chevalier. Il voulait qu'il vît sa fille; qu'il l'aimât; qu'elle lui parût une récompense au-dessus des sacrifices qu'il avait faits à l'amitié, et il comptait disposer de la victime, comme on faisait des filles de qualité, qu'on mariait à des gens titrés qu'elles ne connaissaient point, et avec qui l'usage les dispensait de vivre. Il était père cependant, il était bon

père ; mais le fanatisme des préjugés a tant de force !

Il se hâta de remplir les formalités prescrites par l'arrêté, et, ces soins indispensables terminés, il s'empressa de faire pour le chevalier ce que M. Botte avait fait pour lui. Il releva les agrémens naturels du jeune homme de tout ce que put y ajouter une toilette soignée, et il se disait, en le regardant : Il n'est pas de roturier qui puisse balancer les graces de cette figure-là.

Il loue une voiture commode ; il y monte avec son ami, et ils partent pour cette terre que le marquis croyait encore perdue. M. Botte s'était tu : il faisait le bien pour lui, et rien pour la renommée.

La route ne fut pas longue : ces deux hommes-là avaient tant de choses à se dire. Ils étaient à la porte de la ferme, et ils n'avaient pas tiré leur montre, et ils ne s'étaient pas informés de ce qu'il restait de chemin à faire, et ils n'avaient point bâillé en parlant de la belle nature. Ils n'avaient rien fait de ce que font ceux qui montent dans un fiacre pour aller dîner à Saint-Cloud, à Vincennes, et qui s'amusent !... à faire mourir de rire.

La triste Sophie était prévenue. Cependant, le bruit de la voiture lui fit éprouver un serrement de cœur dont elle ne fut pas la maîtresse. Elle aimait beaucoup son père ; elle le croyait du

moins, car elle repoussait un sentiment pénible qui lui disait : On n'a rien fait encore pour l'enfant à qui on a donné l'être, et que doit-on au père dont on n'a reçu que la vie?

Cependant, esclave du devoir, craintive, embarrassée, elle suivait Edmond, qui allait au-devant de son ancien seigneur. M. d'Arancey savait de M. Botte que sa fille était charmante, et il fut étonné en la voyant. Le chevalier fut frappé comme l'avait été Charles, comme devaient l'être tous les jeunes gens, à qui la nature n'avait pas refusé un cœur.

Le premier moment fut froid. Un marquis peut aimer sa fille comme un bourgeois; mais l'étiquette ne permet point de se livrer à ces épanchemens, abandonnés au vulgaire. Sophie, de son côté, faisait de vains efforts pour exprimer sa tendresse. C'était une tendresse de mots, une tendresse de bienséance : la crainte de l'autorité paternelle ne s'allie pas au sentiment.

M. d'Arancey présenta le chevalier à sa fille, comme le meilleur de ses amis, comme un homme qui lui avait plusieurs fois conservé la vie, et il s'exprima en père qui compte, qui entend qu'on partagera sa reconnaissance. A cet égard, elle remplit parfaitement les désirs de son père : elle ne soupçonnait rien de ce qu'il projetait.

On entra à la ferme, et le marquis daigna faire attention au bon vieillard. Il le remercia en termes généraux de ce qu'il avait fait pour sa fille;

mais il en dit assez pour piquer la curiosité de d'Égligny, et mademoiselle d'Arancey saisit cette occasion de présenter, dans le jour le plus favorable, tous les soins que le bon fermier avait accordés à son enfance. En parlant, elle oubliait ses chagrins; ses traits s'animaient; ils reprenaient leur éclat. Elle était belle comme la bienfaisance qu'elle savait si bien peindre, et la figure du marquis restait froide. Celle de d'Égligny exprimait la plus douce sensibilité : il en fut payé par un sourire de la beauté.

Ces détails faisaient souffrir le marquis. Il eût voulu devoir moins à un homme si fort au-dessous de lui, et il interrompit sa fille pour lui apprendre que les émigrés avaient encore une patrie. Elle éprouva un sentiment de joie pure, en pensant que son père ne serait plus errant, malheureux, et elle s'empressa de lui offrir un moyen de s'acquitter envers son ami.

« Vous savez, monsieur, qu'Edmond n'est pas « mon unique bienfaiteur. — Je sais, mademoi- « selle, qu'on a paré des vues ambitieuses des « couleurs de la générosité. — S'il m'était per- « mis, mon père, de vous désabuser? — Vous « n'y parviendrez pas, mademoiselle. Poursui- « vez. — Vous me défendez, monsieur, de vous « parler de M. Botte? — Je vous en prie, made- « moiselle. — Je me bornerai donc à vous dire « que je suis propriétaire du château et de la « terre. — Vous, mademoiselle! — Et je les dois

« à quelqu'un que je n'ose plus nommer. » La tendre Sophie pousse un profond soupir, et poursuit.

« Ce que je possède, monsieur, appartient de « droit à mon père. Jouissez de ce domaine, et « si monsieur le chevalier est aussi victime des « opinions, permettez que je l'invite à partager, « avec vous, l'état modique que je puis vous of- « frir. — J'étais bien sûr des sentimens de ma « fille, et j'aime à retrouver digne de moi celle « qu'un délire passager avait égarée. — Passager, « mon père! — Mademoiselle, le château est-il « habitable? — Il est plus élégant, plus commode « que jamais. Tout était préparé pour... pour... » La pauvre enfant ne put achever.

M. d'Arancey salua Edmond d'une inclination de tête, prit la main de sa fille, et sortit avec elle et le chevalier. Le vieillard, les bras élevés vers le ciel, les regardait suivre le chemin du château, et, lorsqu'il cessa de les voir, il rentra, la tête penchée sur la poitrine, et pria Dieu de changer les cœurs endurcis.

Mademoiselle d'Arancey était affligée de n'avoir pas vu M. Botte descendre de la voiture avec son père. Il lui semblait qu'elle eût été plus forte de sa présence; qu'elle eût profité au moins des vérités que lui eût suggéré sa franchise, et il fallait que quelque chose de bien extraordinaire eût arrêté un homme aussi exact à remplir ses pro-

messes. Le marquis s'était expliqué ; elle n'osait l'interroger. Ne plus oser parler de ses amis !

M. d'Arancey parut aussi mécontent que surpris en entrant au château. Il en parcourait toutes les parties, et faisait partout des remarques désobligeantes sur la manie qu'ont certains bourgeois de vouloir égaler les grands en magnificence. Sophie ne répondait rien. Elle souffrait; elle suivait son père. Elle croyait, en quittant Paris, avoir épuisé tous les traits du malheur : elle pressentit qu'il n'était pas d'infortune qu'elle ne dût éprouver. Si les pères ne s'abusaient pas sur la conviction malheureuse de leur autorité, sur la facilité de passer les limites que la nature y a mises, ils sentiraient que l'enfant, qui ne sait que craindre, doit cesser d'être sensible; mais il existe des êtres pour qui la tyrannie est le premier besoin.

« Pourquoi, demanda le marquis, la porte qui « communique à l'aile gauche est-elle fermée ? — « Mon père, le curé du lieu était sans asile ; je « lui en ai offert un ; confirmez le peu de bien « qu'a pu faire votre fille. — Cet homme, ma- « demoiselle, n'a jamais été respectueux ; mais « vous le désirez, il restera. »

Tous les domestiques de M. Botte étaient retournés à Paris, et Sophie se disposa à préparer le repas de son père. « Vous n'êtes pas faite pour « cela, mademoiselle. — J'ai cru que mon devoir

« était de vous servir. — Vous pouvez le vouloir ;
« je ne dois pas le souffrir : je vais chercher quel-
« qu'un dans le village. »

Elle resta seule avec le chevalier. Interdit, comme Charles, il voulait parler ; il la regardait, il rougissait, il ne trouvait pas un mot. Elle se rappela cet aimable embarras du bien-aimé, et elle ajouta à celui du chevalier, par l'extrême froideur que lui inspiraient des vues qu'il n'était pas difficile de pénétrer.

Ils furent tirés tous deux de cet état de contrainte, par une scène qui se passait dans la cour. C'était le curé qui avait salué son seigneur, qu'il aimait moins que jamais ; c'était sa gouvernante qui avait prié monsieur le marquis de disposer d'elle en attendant mieux, et jusque-là il n'y avait pas eu de bruit ; mais un nègre, assez bien mis, était survenu. Il était suivi de deux hommes qui portaient un tableau, grand comme son sujet. « Je
« ne le prendrai pas, disait le curé. Vous le pren-
« drez, répondait le nègre. — Il est plaisant que
« vous vous en soyez flatté ! — L'avez-vous com-
« mandé, ou non ? — Monsieur le marquis, je
« vous en fais juge. »

Les puissances sont quelquefois médiatrices, et il est flatteur, pour un gentilhomme amnistié du matin, de les singer le soir. Le marquis trouva très-naturel d'être choisi pour arbitre entre la Sorbonne et les Arts, et l'arbitrage était d'autant plus important, qu'il y a long-temps que cette

guerre dure. M. d'Arancey se disposa gravement à prononcer.

« M. Botte, reprit le curé, a fait restaurer et « embellir mon église. — Oh, M. Botte, et tou« jours M. Botte! Je n'entendrai donc parler que « de cet homme-là? — J'aime à publier ce que « je lui dois. — C'est bien, c'est très-bien, curé. « — Il a fourni ma sacristie des plus beaux or« nemens. — A la bonne heure, monsieur; venez « au fait. — J'ai trouvé, au-dessus de mon maître« autel, une grosse liberté, que je ne pouvais faire « passer pour une vierge. — Je le crois; vous « l'avez si souvent violée! — On m'a parlé des « talens de monsieur, et de la modicité de ses « prix; je lui ai demandé un père-éternel : sa« vez-vous ce qu'il m'apporte? un dieu nègre.

« Hé, monsieur, repartit le peintre, vos livres « ne disent-ils pas que Dieu fit l'homme à son « image? Or, j'en suis un, je crois. — Monsieur, « Adam était blanc. — Il était noir. — Il était « blanc. — Quand je le peindrai, je le ferai noir, « car, enfin, je veux, comme vous, être le fils de « Dieu, et puisqu'il n'a fait qu'un homme, j'ai « mes raisons de soutenir qu'il l'a fait noir, comme « vous de prétendre qu'il l'a fait blanc. — Mais, « mon cher monsieur, ce sont deux races tout« à-fait différentes. — D'où diable l'une des deux « est-elle venue? — Êtes-vous chrétien, mon « cher ami? — Oui, par la grace de Dieu. — Le « Christ était-il noir? — Il l'eût été, s'il lui eût

« plu de naître en Afrique. — Mais il ne l'a pas « voulu. Donc il préfère le blanc, donc son père « est blanc. — Ce n'est pas cela. Donc voulant « partager ses graces, il a fait son fils blanc, pour « vous consoler de n'être pas noir. »

Le marquis riait quelquefois comme un homme du peuple, et, lorsqu'il put parler, il dit : « Puis- « qu'il n'est pas possible, messieurs, de vous « entendre sur la couleur du premier homme, « voici mon avis, qui peut tout concilier : c'est « de faire à votre père-éternel un côté noir et « l'autre blanc. — Vous vous mocquez, M. le « marquis, et bien certainement je ne prendrai « pas le tableau. — Je vous ferai assigner. — « Nous verrons. —Non-seulement pour me payer; « mais pour reconnaître publiquement qu'Adam « était noir. »

Cette scène vint fort à propos, car elle donna matière à la conversation du reste du jour. Sophie seule n'y prenait aucune part. Son cœur, son esprit, toutes ses facultés intellectuelles et sensitives étaient à Paris. Si elle revenait à elle, c'était pour comparer ce repas à celui qu'elle avait apprêté si gaiement le jour que son mariage fut arrêté ; à ce repas qu'embellissaient l'amour et l'espérance. Elle sortit un moment : elle n'osait pleurer, devant son père, la perte de son bonheur.

Un nouveau coup devait terminer cette longue et triste journée. Dans la distribution que son

père avait faite des appartemens du château, il avait désigné pour elle celui même que Charles avait pris tant de plaisir à parer; celui qu'elle devait habiter avec lui, où, depuis deux jours, ils devaient être ensemble.... et elle y était seule, et sans espoir de le partager jamais avec son bien-aimé! Que faisait-il ce Charles, pour qui il n'était plus permis de vivre? Opposait-il au moins sa raison à la plus douloureuse des peines, à la plus cruelle des privations?... Écrira-t-il? Peut-on le désirer? pourra-t-on lui répondre? Et chacune de ces idées était suivie de cette exclamation : « Ah, mon ami, que de peines nous nous sommes « préparées! »

On avait à peine soupé, que le marquis était passé dans son appartement avec le chevalier. « Ah, chevalier, que de choses j'ai à vous dire! « — Et moi, mon ami, et moi! — Parlons d'a-« bord de ma fille. — Oh, bien volontiers. — « Comment la jugez-vous? — Sa figure est cé-« leste. — Il est vrai qu'elle est bien; mais ses « qualités? — Je crois qu'elle les a toutes. — Je « lui crois au moins de la sensibilité et un grand « fonds de raison : ce sont celles qui assurent le « bonheur d'un époux. — Heureux celui qui ob-« tiendra ce titre! — Chevalier, je vous dois « beaucoup. — Bien peu, mon ami; pas assez. « — Ne prévoyez-vous pas ce que je pourrais « faire pour vous? — Bien plus que je ne mé-« rite, que je n'ose demander. — Osez; vous

« méritez tout. — Quoi, mon ami !... quoi, votre
« Sophie !... — Elle acquittera son père.

« Possédez-vous, chevalier, et raisonnons.
« Vous savez comment ma fille a été élevée dans
« cette ferme ; mais vous ignorez jusqu'à l'exis-
« tence d'un marchand original, fier de ses ri-
« chesses, généreux par ostentation, et cachant,
« sous une apparente philantropie, la ridicule
« ambition de s'allier aux familles les plus dis-
« tinguées. — Son nom ? — Botte. — J'en ai en-
« tendu parler avec éloge. — Par des gens à ses
« gages. — Par des gens désintéressés, mon ami.
« On s'amuse quelquefois de ses bizarreries ; mais
« elles tournent toujours à l'avantage de quel-
« qu'un, et je vous avoue que je ne vois pas de
« mal à être singulier ainsi. — Cet homme n'est
« pas du tout ce que vous croyez. Sa vanité en a fait
« un protecteur de ma fille. Il a racheté cette
« terre du fermier, et lui en a fait don ; il a fait
« arranger et meubler ce château ; il a fait faire
« enfin, à mademoiselle d'Arancey, un trousseau
« digne d'une princesse, et tout cela, pour éblouir
« une jeune personne qui ne tenait à rien dans
« le monde, et la déterminer à accepter la main
« de je ne sais quel neveu, sans état, sans carac-
« tère, que personne ne connaît. — Voilà un
« genre de séduction... — Qui, pour être rare,
« n'est pas moins condamnable. — Et mademoi-
« selle d'Arancey entrait dans ces arrangemens ?
« — Elle s'y prêtait, entraînée seulement par les

« circonstances, car, à la réception d'un simple
« billet de moi, elle a renoncé à ces brillantes
« bagatelles, et est venue m'attendre dans cette
« ferme, où je lui mandais que j'arriverais inces-
« samment. — Cette conduite prouve, en effet,
« son indifférence, car vous ne pouviez alors em-
« ployer l'autorité, et les remontrances d'un père
« sont bien faibles contre l'amour. Je respire.

« — Vous sentez, chevalier, combien il est
« dur, pour un homme de ma qualité, de devoir
« quelque chose à M. Botte, et je ne vous ai pas
« tout dit. — J'écoute et j'attends. — Cet homme
« se prévalait et de son opulence, et de l'embar-
« ras où se trouvait quelquefois un gentilhomme,
« qui vivait conformément à son rang, pour traiter
« avec lui en égal. Dans un de ces momens de
« gêne, il m'offrit quarante mille francs, dont
« je le croyais payé comme mes autres créan-
« ciers. Savez-vous ce qu'il m'a dit, il y a quel-
« ques jours? Je ne me suis pas présenté au
« bureau de liquidation, parce que vous m'aviez
« demandé le secret, et j'ai déchiré mon titre,
« parce que je ne connais plus de débiteurs quand
« ils sont dans l'infortune. — Mais, mon ami, je
« ne vois là ni ostentation, ni fausse générosité.
« — Vous n'y voyez pas l'intention d'ajouter sans
« cesse à ce que je lui dois; de m'éblouir moi-
« même; de me forcer, par tous les moyens, à
« condescendre à ses vues? Mais l'honneur de
« mon sang est préférable à la fortune, et jamais

« mademoiselle d'Arancey ne portera le nom de « Botte, ou tel autre qui ne vaut pas mieux. »

Le chevalier était amoureux, et un amoureux est toujours porté à penser mal de ses rivaux. La conduite de M. Botte, dépouillée de la délicatesse qu'il y avait mise, lui inspira un éloignement égal à celui qu'affectait M. d'Arancey, qui, intérieurement, rendait justice au cher oncle, et l'eût prôné comme le premier des humains, s'il eût pu seulement montrer un bout de parchemin du temps des croisades.

Le marquis continue. « Cependant, tant d'o« bligations me pèsent; je ne veux pas devoir « plus long-temps à quelqu'un qui peut se pré« valoir de ce qu'il a fait pour moi, et continuer « à prendre des airs qui me déplaisent singulière« ment. Voici, mon cher chevalier, ce que j'ai « projeté.

« Je vendrai cette terre et ses dépendances, « qui, dans l'état où elles sont, peuvent valoir « deux cent mille francs. Avec une moitié, je « paierai M. Botte; l'autre suffira pour traiter « avec l'acquéreur de ma terre du Berri, qui « rapporte quatre-vingt mille livres de rente, et « qui a été payée en papier. L'acquéreur est bon « gentilhomme; il est même royaliste, quoiqu'il « n'ait pas émigré, et il s'est, dit-on, expliqué « de ses vues relativement au propriétaire légi« time. C'est vous, mon ami, qui suivrez cette « dernière négociation. Votre activité, vos ma-

« nières insinuantes, votre amitié pour moi me « répondent du succès, et votre mariage en dé- « pend, car je n'entends pas que mon gendre « vive dans la médiocrité. Je veux qu'il soutienne « son nom, et qu'il soit heureux par la fortune « ainsi que par l'amour. Préparez-vous à partir, « et laissez-moi le soin de disposer ma fille en « votre faveur. »

Cette opération de finance était assez bien conçue pour obtenir l'approbation du chevalier, lors même qu'il eût été indifférent. Dans l'état où était son cœur, elle lui parut sublime. Il se coucha, la tête pleine des plus douces illusions. Il était loin d'être fat; mais il se rendait un peu justice, et il pensait que, aidé du suffrage du père, il n'avait pas de rivaux à redouter. Il s'endormit en cherchant les moyens les plus propres à persuader le gentilhomme du Berri.

L'empressement avec lequel mademoiselle d'Arancey avait offert sa propriété à son père, ne laissait pas de doutes à celui-ci sur sa facilité à consentir qu'il en disposât. Il n'était pas aussi tranquille sur la manière dont elle recevrait ses propositions en faveur du chevalier, et il se décida à prendre, avec elle, ce ton tranchant qui ne laisse de ressources qu'un refus absolu, qu'il n'attendait pas d'une fille timide, et jusque alors soumise.

Sophie était levée avant l'aurore : on ne dort pas quand le cœur souffre. Elle était allée voir

Edmond. Elle n'avait plus que lui à qui elle pût parler de Charles, et le vieillard l'écoutait, lui répondait avec une complaisance, une bonhomie, qui le rendaient plus cher à l'infortunée. Un service ordinaire acquiert la plus haute importance dans certaines circonstances. La pauvre enfant brûlait d'avoir des nouvelles du bien-aimé, et elle n'osait proposer à Edmond un voyage fatigant et assez long. Le vieillard la devina, et lui offrit d'aller à la ville. Oh, se disait-elle, celui-là est mon véritable père !

A l'heure où elle jugea qu'il pouvait être jour chez M. d'Arancey, elle embrassa son cher Edmond, et reprit tristement le chemin du château. Elle s'arrêta devant l'orme creux, qui, jadis, recevait ses lettres. Elle portait toutes celles de Charles dans son sein, et le volume du paquet pouvait la trahir. Elle le tira en soupirant; elle baisa ces lettres précieuses; elle les mouilla de ses larmes, en les déposant au fond de l'arbre. « Ah, « disait-elle à l'orme, comme s'il eût pu l'entendre, on m'en demanderait sans doute le sacrifice, et toi, toujours discret, toujours fidèle à « l'amour, tu me conserveras ce trésor. »

Elle rentrait. Son père, plein de ses projets, passait chez elle. Il la vit traverser la cour, et il ne douta point qu'elle ne vînt de la ferme. Il savait que parler de son amour, c'est lui fournir de l'aliment, et il fallait qu'elle oubliât Charles. Il l'interrogea sur sa promenade du matin, d'un

air qui annonçait que cette dernière ressource allait lui être interdite, et, incapable d'un mensonge, elle répondit selon la vérité.

L'évènement justifia ses craintes. Le marquis lui représenta qu'il est des liaisons sans conséquence pour un enfant; mais qu'une demoiselle de dix-sept ans est comptable, à ses égaux, de ses habitudes, et même des goûts les plus simples. Sophie, les yeux baissés, demanda, bien bas, si ceux qu'elle allait avoir pour égaux, condamnaient la reconnaissance? Son père coupa la discussion, que cette question amenait, en priant sa fille de cesser d'aller à la ferme, et cette prière fut faite d'un ton qui équivalait à un ordre.

Elle suivit le marquis, qui démêla facilement l'impression pénible que faisait sa défense. Mais il pensa qu'une inclination, nourrie dans la solitude, céderait aux dissipations du grand monde, aux douceurs d'un mariage assorti, aux soins d'un époux aimable. Ce système est assez vrai en général; mais M. d'Arancey ne connaissait pas encore sa fille. Il la conduisit chez elle, la fit asseoir, et lui parla ainsi :

« Je me suis expliqué hier assez légèrement, « mademoiselle, sur les services essentiels que m'a « rendus le chevalier; mais je vous l'ai présenté « comme le plus cher de mes amis. Ce titre sup- « pose de ma part une confiance sans bornes, et « j'ai consulté, avec lui, sur les moyens de réta- « blir notre fortune.

« Nous avons jugé utile à vos intérêts, comme « aux miens, de rentrer dans ma terre du Berri, « et pour cela, il faut vendre celle-ci. — Elle est « à vous; disposez-en, mon père. — Cette réponse « ne m'étonne pas; je l'attendais, ma fille. Mais « il est un arrangement auquel j'ai attaché le bon- « heur de ma vie, et sur lequel je vous crois moins « disposée à me satisfaire. —Mon père m'aime?... « — Beaucoup mademoiselle. — Il ne m'apprête « donc pas de nouveaux chagrins. — Je ne crois « pas, mademoiselle, que vous deviez en avoir. « — Vous ne le croyez pas, mon père! — La sa- « tisfaction de me revoir pourrait au moins leur « imposer silence. — Mon père, je me tais. »

Le sentiment de son autorité, trop de penchant à l'employer, et la crainte de cette même autorité, amenèrent insensiblement la rigueur d'un côté et la résistance de l'autre. Nous n'allons voir désormais, entre le père et la fille, qu'un commerce de bienséance, et la faiblesse en garde contre la force.

« Je sais, mademoiselle, reprit le marquis, avec « quelle facilité vous vous êtes prêtée aux vues « de M. Botte, et je ne vous en fais pas de repro- « ches. — Je n'en mérite pas, mon père. — Je « veux bien vous en faire grace; mais j'ai lieu « d'attendre de vous une soumission que com- « mande mon expérience, et qui peut seule me « faire oublier vos torts. Vous êtes en âge d'être « pourvue... — Vous me faites trembler, mon « père!... » Et elle se jette à ses pieds.

Le marquis la relève et poursuit. « Le chevalier « a tout ce qui peut plaire; il a les qualités qui « forcent l'estime; sa famille est distinguée; il vous « aime, il vous convient sous tous les rapports, « et c'est lui que je vous destine. — Ah!... mon « père... mon père... ayez pitié de votre fille. — « Je sais, mademoiselle, tout ce que vous m'allez « dire, et voici ma réponse : avec votre sagesse, « on maîtrise son cœur; avec votre raison, on « renonce à des chimères. Je vous offre le bon- « heur réel, celui qu'on ne trouve jamais dans « des alliances disproportionnées, et je vous aime « assez pour n'avoir nul égard à une répugnance « qui me blesse, parce qu'elle est sans fondement.

« Je vous prie très-expressément de ne rien « dire au chevalier, de l'intérêt que vous inspire « ce M. Montemar. Vous avez fait sur mon ami, « une impression profonde, et, en général, les « cœurs froids seuls sont généreux. D'ailleurs, en « éloignant de vous le chevalier, vous ne vous « rapprocherez point des Botte. Perdez tout es- « poir à cet égard.

« Réfléchissez à ce que vous venez d'entendre. « Pensez à ce que j'ai souffert, à ce qu'à fait pour « moi d'Égligny, et demain je viendrai prendre « votre réponse. »

Si une attaque aussi vive, aussi inattendue était faite pour étonner, pour atterrer Sophie, elle était aussi d'un genre à légitimer le désir de se défendre. Malheur aux pères qui ne savent que com-

mander, et qui dédaignent de faire des amis de leurs enfans! Sophie ne pensa plus aux sentimens qu'elle devait au marquis; elle ne calcula que les égards que lui prescrivaient les bienséances. « Je « ne disposerai pas de moi, dit-elle, contre son « gré, et voilà la dernière borne que la nature « ait mise à ma soumission Mais lui faire le sa- « crifice de ma vie! mourir tous les jours de « l'horreur et du dégoût d'un autre engagement, « c'est ce qu'un père ne peut exiger. Elle est prête, « ma réponse : Vous le voulez, mon père, je re- « nonce au bonheur; mais un autre... un autre!... « jamais. »

On n'a pas toujours le courage de dire ce qu'on a la force de penser. Sophie craignait que l'air froid et sévère du marquis, que son ton dur l'intimidassent au point de ne pas lui permettre de parler, et elle se mit à son secrétaire.

Elle écrivit respectueusement; mais avec l'énergie que venait de déployer son père. Elle ne laissait aucun doute sur sa façon de penser, et elle protestait qu'elle était irrévocablement décidée.

Comment rendre cette lettre? s'exposera-t-elle aux premiers traits que sa résistance va provoquer? Elle passe chez le curé : celui-là encore doit compatir à ses peines.

Il avait toujours été sage, et il était né avec des passions vives. Il les avait combattues, et il savait ce qu'il en coûte pour être rigoureusement vertueux. Ses sacrifices le disposaient à l'indul-

gence; mais il sentit que le trouble, l'inimitié allaient s'établir entre deux êtres destinés à s'aimer.

Il n'attendait rien de l'inflexibilité du marquis; il espérait tout de la sensibilité de Sophie, et il attaqua son cœur... Charles le remplissait tout entier. Il voulut persuader sa raison. Elle lui répondit qu'il y a perfidie et bassesse à jurer amour à son époux, quand on brûle pour un autre. « Vous l'exigez, mademoiselle; je remettrai votre « lettre. Mais que de chagrins vous vous prépa- « rez! — Je le sais, monsieur; mais mon père « le veut : le sort en est jeté. »

Le curé se rend chez M. d'Arancey. Vrai avec Sophie, il ne dissimula rien à son père. Il lui représenta le danger d'ordonner sans ménagement, sans délai, le plus dur des sacrifices; d'irriter un cœur naturellement bon et sensible, un esprit fait pour distinguer les véritables droits d'un père, de l'abus de son autorité. « Je vois, monsieur, « ce que ma fille se propose. Elle veut désobéir, « et elle cherche un appui contre moi. — Elle « m'a confié ses peines; j'ai dû y compatir; je viens, « conduit par l'espoir de les calmer. — Je connais « vos qualités, monsieur; je les estime; mais je « n'aime point qu'on s'établisse arbitre entre ma « fille et moi. — Vous me fermez la bouche, « monsieur. Prenez cette lettre. Ma mission est « remplie; je me retire. — Un moment, monsieur. »

Le marquis lut et ne donna aucune marque de colère. Le curé crut que la situation de sa fille le

touchait, et que le moment était venu de mettre enfin la nature au-dessus des préjugés. Il parla de nouveau, il parla bien. Sans lui répondre, sans même l'écouter, le marquis écrivit à son tour, et lui remit ce billet ouvert.

« Dans les dispositions où nous sommes tous « deux, mademoiselle, nous ne nous verrions « qu'avec embarras, qu'avec désagrément. Je me « ferai servir chez moi, à moins que vous ne pré- « fériez manger chez vous. Je reverrai ma fille « quand elle le méritera. »

« Me voilà donc prisonnière, s'écrie Sophie en « lisant le billet. Ah, du moins, je pourrai pen- « ser à lui, toujours à lui, rien qu'à lui. »

Edmond était parti. Elle l'avait vu, de sa croisée, monter dans sa cariole d'osier. Il reviendra le lendemain; mais comment saura-t-elle... le curé voudra-t-il?... oh, non, non. On ne propose pas ces choses-là à un homme respectable... ah, mon dieu, mon dieu, qui donc lui apportera des nouvelles du bien-aimé... Ah, la grosse Fanchon, la gouvernante du curé... oui. Elle a été jolie; elle a plu; elle a aimé, sans doute; elle sera compatissante. C'est elle qui ira à la ferme, et que de prétextes elle trouvera! tout y abonde, il n'y a rien au château, et il faut déjeûner, dîner, souper... Oui, Fanchon peut aller trois fois le jour à la ferme.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Tentatives, évènemens.

Sophie, malgré le trouble de ses sens, était capable de réflexion. Un évènement imprévu pouvait changer la façon de penser de son père, et, à travers ses larmes, elle entrevoyait le bonheur dans l'avenir. Charles, ardent, impétueux, ne voyait que les obstacles; son imagination exaltée les lui peignait insurmontables, et M. Botte, en rentrant chez lui, trouva le tableau le plus déchirant; son neveu gardé à vue, délirant, méconnaissant tout ce qui l'environne, tout, jusqu'à cet oncle, dont la voix seule le faisait trembler autrefois, et qui lui est si cher aujourd'hui! « Possédez-vous, monsieur, lui criait M. Botte. On « peut être amoureux, mais on ne fait pas de sem« blables extravagances. J'ai aimé ta femme, Ho« reau; je le lui ai dit, parbleu. Elle m'a répondu

« que je lui déplaisais, et je ne me suis pas pour « cela cassé la tête contre les murs. Que serait-ce « donc, s'il savait que ce marquis a amené, du « Kamtschatka, un joli monsieur, dont il compte « faire son gendre? » Charles, que le cher oncle croyait dans un délire absolu, n'entendit que trop ces derniers mots. Il fit des efforts surnaturels, et se dégagea des bras de ceux qui le retenaient dans son lit.

C'est un furieux qui ne se possède plus. Il veut tuer le chevalier, et le cher oncle court enfermer ses armes. Il veut sortir; le cher oncle ferme toutes les portes. Il veut sauter par la croisée; M. Botte le retient par le pan de la chemise; mais le neveu entraîne l'oncle, ils vont sauter tous les deux. Horeau s'accroche à l'habit de M. Botte; un laquais saisit Horeau par les épaules; un second laquais arrête son camarade par la ceinture de la culotte; un mouvement rétrograde s'opère.

Charles demeure fixé, un pied sur le châssis, et l'autre sur le parquet; son oncle le prend dans ses bras. « Malheureux tu veux donc que je reste « seul sur la terre, sans supports, sans que per- « sonne me ferme les yeux? et qu'ai-je fait, in- « grat, pour que tu m'abandonnes? Je t'ai traité « comme mon fils. J'ai renoncé pour toi au bon- « heur d'en avoir. Oui, je le dissimulais l'autre « jour, et je l'avoue aujourd'hui, vaincu par la « force du moment, oui, c'est pour toi seul que

« j'ai renoncé au mariage, et tu veux que je m'en « repente !... Allons, monsieur, recouchez-vous « et écoutez-moi.

« Vous souffrez? hé, ventrebleu, n'ai-je pas « souffert aussi, moi, qui ne suis pas amoureux? « J'ai été arrêté; j'ai reçu un coup de bourrade; « j'ai été emprisonné, dépouillé; je suis rentré « ici dans l'équipage où vous voilà, et j'ai pris « mon parti. Mais vous, monsieur, vous êtes sans « caractère; vous vous livrez au désespoir. Cor« bleu, pensez-vous être né pour que tout aille « au gré de vos souhaits? Est-il digne du bon« heur, celui qui ne sait pas souffrir? — Plus de « bonheur mon oncle... plus de bonheur pour « moi... — Qui vous l'a dit, monsieur? Ne suis-je « pas là pour amener, pour saisir les circon« stances favorables? Je persiste dans mon projet; « je suis plus opiniâtre que tous les marquis en« semble, et de par tous les diables, je n'en aurai « pas le démenti!... Allons, Charles, mon ami, « mon neveu, modère-toi. Fais quelque chose « pour ton vieux oncle, pour ta Sophie, qui « meurt, si elle te perd. »

Le nom de Sophie est le plus efficace de tous les talismans. C'est à ce nom que Charles écoute; qu'il se possède; qu'il devient capable de raisonnement. Sa mémoire, trop fidèle, lui rappelle les obstacles, sans nombre, qui le séparent de mademoiselle d'Arancey, et M. Botte, enchanté, promet de les lever tous les uns après les autres.

Il ne sait pas trop comment il s'y prendra; mais, semblable au médecin qui traite un malade désespéré, il commence par tout promettre, sauf à tenir ce qu'il pourra.

Et d'abord, pour réaliser ses promesses, il se dispose à partir pour la ferme, à voir le marquis, le chevalier, Sophie, Edmond, et à faire et à dire ce que les circonstances lui suggéreront de mieux. Mais, avant que de se mettre en route, il veut que Charles s'engage solennellement à ne plus tenter le saut de la fenêtre, à boire, à manger, et surtout à ne tuer personne, car, disait très-bien M. Botte, tirer proprement la carte ou la tierce, est, en petit, l'art du gladiateur. Ce métier-là doit être abandonné au mépris, et on ne prouve pas qu'on ait raison en perforant son homme.

Charles, ravi des espérances que lui donnait son oncle, contracta hautement, et devant témoins, l'engagement exigé. Pour preuve évidente de sa raison, il écrivit à Sophie une longue lettre, qui n'avait pas le sens commun; mais qu'elle devait trouver admirable, parce qu'elle prouvait un amour excessif: les grandes passions extravaguent.

Le bon et digne oncle se chargea de l'épître; s'obligea à la remettre et à rapporter une réponse; monta en voiture, et partit pour aller chercher de nouvelles aventures. A moitié chemin, il rencontra le vieux Edmond, qui lui dit qu'il allait savoir des nouvelles de Charles. Moi, j'en apporte, répondit M. Botte. Il plaça le vieillard à

côté de lui, et apprit ce qu'Edmond savait, c'est-à-dire tout ce qui s'était passé jusqu'au moment de la proposition du père, et de la mise aux arrêts de la fille.

Il y avait long-temps que le cher oncle n'avait crié. Les harangues sentimentales n'étaient pas dans son genre, et il se promit bien de se dédommager en querellant le marquis, le chevalier, Sophie même, dès qu'il aurait l'honneur de se trouver en leur présence.

Il y avait de bonnes raisons pour que cet honneur ne s'obtînt pas aussi aisément qu'il l'imaginait. Le laquais député par lui, de la ferme au château, revint lui dire que le marquis ne pouvait voir personne : en voilà un de moins à gronder. Il était bien sûr du plaisir qu'aurait Sophie à le voir, et son laquais revint lui dire, de la part du marquis, qu'elle était incommodée. Pau-
« vre petite!... je le crois bien. Elle aime tant
« mon Charles! Oh, il y a des pères qui ont le
« diable au corps! Va dire à ce chevalier d'Égli-
« gny que j'ai à lui parler de quelque chose qui
« le regarde personnellement. » Le chevalier était en affaires, et priait M. Botte de l'excuser. « Cor-
« bleu! ces gens-là se donneraient-ils le mot pour
« se moquer de moi? Quand on ne veut pas me
« recevoir, j'entre. » Et il entre en effet.

Le marquis et le chevalier étaient passés dans l'appartement de Sophie. M. d'Arancey n'avait pu refuser à son gendre futur une entrevue avant

son départ pour la terre du Berri; mais comme il craignait que sa fille ne se permît, malgré *sa prière*, de parler de M. Montemar avec un peu trop d'intérêt, il avait jugé convenable d'accompagner d'Égligny, sûr que sa présence imposerait silence à la jeune personne.

M. d'Arancey voulait cacher la rigueur, peu flatteuse pour un amant, dont il usait envers Sophie; Sophie blâmait trop la conduite de son père pour la mettre à découvert devant un étranger. Le père et la fille se dirent des choses affectueuses, tendres même, que démentaient leur ton et l'air de leur visage, et le chevalier n'en fut pas moins dupe de cette comédie, parce que les amans sont dupes de tout. Il ne douta point que la proposition du marquis n'eût été agréée, parce qu'il le désirait ainsi. Il parla de son mariage à mademoiselle d'Arancey comme d'une affaire conclue. Il en parla avec une satisfaction, une reconnaissance, une délicatesse, un charme qui l'eussent fait aimer, si la triste Sophie n'eût été prévenue pour un autre. Elle ne répondait pas un mot, et son silence était pris par d'Égligny pour un effet naturel de la pudeur. Comme on se trompe, avec de l'esprit, quand on aime à se flatter!

Le marquis, qui ne perdait pas de temps, avait convoqué, le matin, l'assemblée d'usage pour se faire nommer tuteur de sa fille, et pouvoir vendre sa terre à la charge de *remploi*. Comme une af-

faire de finance et une affaire de cœur sont deux choses tout-à-fait différentes, Sophie parla. Elle marqua à son père le plaisir qu'elle éprouvait à seconder ses vues, et comme ce sujet était le seul sur lequel elle pût s'expliquer librement, elle s'étendit avec complaisance, et de manière à donner de son esprit une certaine idée au chevalier. Femme qui ne veut pas nous aimer, est toujours bien aise de nous prouver qu'elle est digne de nous plaire.

Voilà où on en était, lorsque M. Botte ouvrit brusquement la porte. Sophie en le voyant, Sophie respira. Le marquis sentit les dangers d'une telle entrevue. Il se troubla; mais persuadé que les grands airs d'un homme qualifié produisent toujours quelque effet, il se remit, déploya toute la noblesse dont son individu était susceptible, et dit tout haut en toisant notre cher oncle : « Je « n'aurais pas cru, monsieur, qu'on poussât le « défaut d'égards... — Jusqu'à parler malgré eux « à ceux qui ne veulent pas nous entendre? Cha- « cun a sa manière, monsieur le marquis. Moi, « je n'aime pas à faire dix lieues pour rien. Au « reste, je suis fort aise de vous trouver réunis : « je vous dirai votre fait à tous, en peu de mots, « et je me retirerai ensuite. — Il est inutile, mon- « sieur, de faire une scène ici, et vous aurez « beaucoup plus de mérite à vous retirer avant. « — Je ne me retirerai pourtant qu'après. Made- « moiselle me présente un siége, je l'accepte : je

« n'ai pas l'habitude de parler debout. Faites « comme moi, marquis; mettez-vous à votre aise. « — Mais il est incroyable, monsieur... — Ah, « vous ne voulez pas vous asseoir; tout comme « il vous plaira. Je commence.

Le chevalier ne savait trop que penser de la conduite de M. Botte; il était incertain du parti qu'il devait prendre à son égard. L'air affectueux de Sophie lui faisait craindre de déplaire complètement en brusquant le cher oncle, et comme il ne voulait pas se mettre mal dans l'esprit du marquis, en approuvant des originalités, il se renferma dans les bornes d'une exacte neutralité.

M. d'Arancey était sur les épines. Il estimait M. Botte malgré lui; il lui devait de l'argent, et ce n'est guère qu'au théâtre où on voit des créanciers mis à la porte par les épaules. D'un autre côté, il était essentiel de détourner une conversation, dont Sophie invoquait clairement la suite par les regards qu'elle adressait au cher oncle. Le marquis tenta une diversion en parlant de ses ventes, de ses acquisitions; il entra dans les plus grands détails, et il s'applaudissait de sa petite ruse, parce que M. Botte écoutait, et que sa chaleur devait tomber en écoutant. Notre cher oncle, en effet, ne perdait pas un mot, et prenait déja ses arrangemens sur ce que lui disait le marquis.

« Tout cela est à merveille, lui dit-il, mon- « sieur, quand il eut cessé de parler. Venons

« maintenant à l'objet de mon voyage. — Hé! par « grace, monsieur... — Non, monsieur, je suis « venu pour parler, et je parlerai. M. le cheva- « lier, vous êtes un joli homme, mademoiselle « est charmante, on vous la destine, vous en êtes « fort aise; tout cela est très-simple, et jusqu'ici « je n'ai pas de reproches à vous faire. Mais j'ai « un neveu, moi, monsieur... — Je vous supplie, « M. Botte... — Supplication inutile, M. le mar- « quis. Je dirai tout, puisque vous n'avez pas eu « la générosité de le dire vous-même. Oui, M. le « chevalier, j'ai un neveu plus joli garçon que « vous encore. Il idolâtre mademoiselle, et il en « est tendrement aimé. On prétend qu'on risque « beaucoup en épousant une femme malgré elle. « Vous pouvez être tranquille à cet égard : made- « moiselle est aussi sage qu'elle est belle. Mais la « condamnerez-vous à gémir dans des liens que « son cœur repousse? chercherez-vous la jouis- « sance dans les bras d'une femme inanimée? « êtes-vous fait pour goûter le plaisir barbare de « la voir s'éteindre dans les larmes? Réfléchissez- « y bien, monsieur. Elle est capable d'obéir à « son père, et quelle source inépuisable de regrets « vous ouvrez devant vous! »

L'approbation de Sophie n'était pas équivoque. Elle baisait les mains de M. Botte; elle regardait son père et le chevalier d'un air si suppliant! Le marquis, rouge de colère, rongeait ses ongles, et d'Égligny, déconcerté, sentait qu'il jouait un assez sot personnage.

« Et vous, poursuit M. Botte, vous, père in-
« juste, qu'on ne connaît que depuis un jour, et
« qui marquez ce jour par des actes de tyrannie,
« ne redoutez-vous pas les suites de votre vio-
« lence? Vous ne devez compte, dites-vous de
« votre conduite à personne? Échapperez-vous
« au cri de votre conscience, qui vous répétera
« sans cesse : Tu as été le bourreau de ta fille?

« Finissez, finissez, s'écrie d'une voix terrible
« le marquis d'Arancey. — Je vous ai dit à tous
« deux ce que je pensais, ce que je devais vous
« dire. Je dois aussi la vérité à mademoiselle, et
« elle n'échappera point à son austérité. Made-
« moiselle, un père injuste n'en est pas moins
« respectable. Vous avez pu disposer de vous en
« son absence; son retour le rétablit dans ses
« droits. Quel droit plus sacré pour un père, que
« celui de disposer de sa fille, et c'est celui-là
« même que vous osez lui contester! Que devien-
« dront le repos, l'harmonie des familles, si l'en-
« fance s'établit juge dans sa propre cause; si
« elle dédaigne l'expérience de ses parens; si elle
« donne un nom odieux à une fermeté légitime; si
« elle oppose un amour frivole à ce que la nature
« a de plus saint? Votre père vous déclare que
« votre hymen avec le chevalier assure le bon-
« heur du reste de sa vie, et vous pouvez balan-
« cer! et vous voulez perdre, en un instant, mon
« estime, et celle des honnêtes gens que vous pos-
« sédez tout entière... Vous pleurez. Ce ne sont

« pas des larmes que je vous demande; c'est votre « consentement. Il est pénible à donner, je le « sens. Mais où serait le mérite de la vertu s'il « n'en coûtait rien pour l'exercer.

« Allons, mademoiselle, du courage. Ayez le « noble orgueil d'être parfaite en tout. Remplis-« sez ce terrible devoir, et malheur à votre père « s'il ne fait pas le sien. »

Mademoiselle d'Arancey est atterrée par un langage pressant, par des conseils opposés à ce qu'annonçaient les premiers discours de M. Botte. Accoutumée à lui céder depuis long-temps, habituée, dès l'enfance, à être vertueuse sans efforts, elle croit pouvoir se dispenser d'obéir dans cette importante circonstance. M. Botte reprend la parole; il insiste, il tonne, il caresse; sa raison éloquente impose silence pour un moment à l'amour qu'inspire l'un, à l'aversion qu'on a pour l'autre; il persuade, il subjugue, il entraîne. Un *oui*, à peine articulé, s'échappe; mais il a été entendu, recueilli avec transport par M. d'Arancey, avec ivresse par d'Égligny

Ces deux messieurs n'entendent pas plus que Sophie la conduite de M. Botte; elle leur est favorable et cela leur suffit. Ils oublient les réflexions désobligeantes qui ont précédé son exhortation à la charmante fille, et ils prodiguent les attentions et même les égards à ce bourgeois qu'ils ne daignaient pas admettre. Quelle abondance de paroles affectueuses! Que de protesta-

tions de reconnaissance! « Hé! messieurs, vous ne « me devez rien. Vous vous trompez lourdement « si vous croyez que j'aie fait quelque chose pour « vous. — Je ne vous entends pas M. Botte. — Je « vais m'expliquer clairement monsieur le mar- « quis. Il m'est nécessaire à moi, que mademoiselle « soit la plus parfaite des femmes. Elle devait s'im- « moler; elle y a consenti, et l'effort cruel qu'elle « s'est imposé ne restera pas sans récompense. « — Mais, mon cher Botte, ceci n'est pas clair « du tout. — Non? Hé bien, monsieur le mar- « quis, ce mariage, auquel elle a consenti, ne se « fera point : voilà, je crois du positif. — Qui « l'empêchera de se faire, monsieur? — Moi, de « par tous les diables. Je vous ai porté tous à « faire votre devoir, et je ferai le mien. — En « engageant ma fille à retirer sa parole? — Elle « en est incapable. Mais vous l'en releverez. — « Jamais. — Nous verrons. Mon neveu a des droits, « et je les soutiendrai. — Contre qui, s'il vous « plaît? — Contre vous, parbleu! — Le projet est « original. — Je n'en forme pas d'autres. — Quand « je vous disais, chevalier, que cet homme est « d'une bizarrerie... — Trop heureux, monsieur, « que vous n'ayez que ce reproche à me faire. Je « vous fais grace, moi, de ceux que vous méri- « tez; mais tenez-vous sur vos gardes; défendez- « vous bien, car j'attaque vigoureusement. J'ai « fait tout à l'heure le papa avec mademoiselle, « et maintenant je suis le confident, l'agent, l'ap-

« pui de Charles, et afin que vous n'en doutiez « pas, je remets à mademoiselle, mais devant « vous, une lettre dont je suis chargé. — Mais « vous extravaguez, monsieur. — En quoi donc, « monsieur? Me voyez-vous méconnaître la voix « du sang, sacrifier un enfant soumis à des chi- « mères? — Sortez, monsieur, sortez, il en est « temps. —Je sortirai quand mademoiselle m'aura « remis la réponse que je me suis engagé à rap- « porter. Permettez que je me rassoie, afin d'at- « tendre à mon aise. — Mais cela ne s'est jamais « vu; si je vous devais moins... — Oh, faites « comme si vous ne me deviez rien. »

Pendant cette conversation, Sophie écrivait en effet, et elle présenta sa lettre ouverte à M. Botte. « Je suis sûr qu'elle est bien, ma nièce; « mais je ne la recevrai pas que votre père ne « l'ait lue : je ne viole jamais les convenances. — « N'ajoutez pas l'ironie, monsieur... — Lisez mon- « sieur le marquis, que diable, lisez donc; vous « faites l'enfant. — Il faut le satisfaire pour s'en « débarrasser. — C'en est le moyen le plus sûr. »

Le marquis lit; mais de très-mauvaise grace.

« Je suis pénétrée de votre situation, et la « mienne est plus dure encore. Votre oncle, si « indulgent pour vous, est sans pitié pour moi : il « m'oblige à promettre ma main au chevalier. Si « ce mariage se conclut, je ne vous demande « qu'une grace : oubliez la triste Sophie; soyez « heureux, et je serai moins infortunée. »

« Vous conviendrez, monsieur le marquis,
« qu'on ne peut s'exprimer avec plus de décence...
« Oh, rendez-moi la lettre, s'il vous plaît, ou je
« prierai mademoiselle de m'en faire un *duplicata.*
« Adieu, ma nièce. Respectez l'engagement que
« vous avez contracté. Monsieur le marquis, de
« vous à moi, c'est guerre ouverte. Nous verrons
« qui sera le plus adroit. — Sortirez-vous enfin,
« monsieur! — Je sors, monsieur, parce que je
« n'ai plus rien à dire. »

M. Botte court chez le notaire, fait passer une procuration au nom de son valet de chambre, à qui il fait prendre la poste à l'instant. Le marquis sent que la publicité est un lien de plus pour une fille modeste, et il court à la municipalité faire afficher le mariage de Sophie et la vente de la terre d'Arancey. Le chevalier se prépare à se rendre à Paris, où il compte prendre la diligence de Bourges. En faisant sa petite valise, il repassait dans sa tête ce qu'il avait entendu. Il aimait mademoiselle d'Arancey; mais ce qu'avait dit M. Botte faisait sur lui une sorte d'impression. On ne se sacrifie pas pendant des années à l'amitié, sans avoir des qualités estimables, et d'Égligny pensait combien il est dur, peu délicat, de posséder une femme qui ne se donne point. Au reste, il avait servi le marquis, long-temps avant que de prétendre à sa fille, et il se promit de le servir toujours, sauf à se déterminer, relativement à son mariage, d'après les réflexions qu'on

a le temps de faire pendant un voyage de quinze jours.

Mademoiselle d'Arancey, étourdie de ce qui venait de se passer, restait accablée sous une foule d'idées plus pénibles les unes que les autres. D'Égligny persistera-t-il à épouser une femme qu'il sait unie à un autre par l'amour le plus tendre? Les démarches du marquis semblent l'annoncer, et ces démarches, dont l'effet doit être si prompt, la glacent d'effroi. Peut-elle compter sur les promesses indirectes de M. Botte? le résultat en est éloigné, et, par conséquent, incertain. D'ailleurs, il lui recommande l'obéissance; c'est de son père seul qu'il veut qu'elle tienne le bonheur, et le moyen de vaincre ses préventions? Elle s'entretenait de tout cela avec Fanchon, ou plutôt avec elle-même, car Fanchon, fille très-sensible d'ailleurs, n'était qu'une machine à *oui* et à *non*. Ce qui modère, par intervalles, les peines de l'aimable enfant, ce qui empêche sa tête de se perdre tout-à-fait, c'est que ce chevalier si redoutable va partir; que pendant quelque temps au moins il ne l'obsédera pas, et qui sait, après tout, ce que le temps peut amener? Voilà pourtant les angoisses ou nous jette cet amour, qui se présente d'abord sous des formes si séduisantes, et qui se plaît ensuite à déchirer les cœurs qu'il a soumis!

Charles était, au contraire, plein de confiance dans les promesses de son oncle. Il était convaincu que personne ne pouvait lui résister, et

les raisonnemens du flegmatique Horeau venant à l'appui de cette heureuse conviction, il ne fut pas difficile de faire prendre au jeune homme ce qui était propre au rétablissement de ses forces, physiques et morales. Le départ précipité de son oncle, sa belle chaleur, ses dernières expressions, que Charles répétait sans cesse, la lettre qu'il devait rapporter et qui protesterait d'une éternelle fidélité, tout concourait à rendre, à l'amant malheureux, la tranquillité de l'espérance. Horeau, qui se fait des systêmes comme un autre, est persuadé du bon effet du grand air sur une tête détraquée, et il propose à M. Montemar un tour de promenade après dîner.

Charles accepte, et le nouveau mentor préfère les Tuileries, parce qu'on y trouve assez communément une réunion de jolies femmes, et que de toutes les distractions, il n'en est pas d'aussi puissante. Horeau portait même ses vues plus loin. Il ne lui semblait pas impossible qu'une passion nouvelle effaçât un jour l'ancienne, et on n'a pas toujours affaire à un marquis d'Arancey.

D'après ce plan, si sagement conçu, Horeau se proposait de chercher des yeux la beauté qui devait dédommager son jeune ami. D'abord, pensait-il, on s'assied près d'elle. Le jeune homme est beau; on le voit avec plaisir. La conversation s'engage; il a de l'esprit et il plaît. J'annonce qu'il reviendra demain, et la dame ne manquera pas d'accourir. Le jeune homme, réservé la veille,

se livre davantage. La dame est aimable aussi, et cependant il ne l'aime pas, oh, pas du tout. Mais il revient de lui-même le troisième, le quatrième jour. Sophie perd insensiblement dans son cœur. Au bout de la quinzaine, on se la rappelle comme on se souvient d'un songe pénible; au bout du mois on ne s'inquiète plus de ce qu'elle deviendra, et, après tout, pourquoi a-t-elle un père qui n'a pas l'esprit fait comme un autre?

Ce moyen-là a réussi plus d'une fois dans le monde; mais dans un roman! un amant infidèle! fi! l'horreur! c'est ce qui ne se voit jamais, à moins pourtant que le perfide auteur ne veuille torturer l'héroïne de toutes les manières, et je ne veux pas affliger la petite fille qui me cachera sous son traversin; qui lira quelques pages à la dérobée avant de mettre l'éteignoir sur sa bougie : je respecte le sommeil de la beauté.

Toutes les femmes qui faisaient *espalier* aux Tuileries, déplurent donc complètement à Charles. Celle-ci est une mère sur le retour, dont la mise annonce la coquetterie. Tout en elle est recherché, et de la plus agaçante propreté. Sa coiffure est parfaitement entendue; des crochets, artistement disposés, cachent des rides naissantes; un voile transparent adoucit l'éclat du rouge, sans rien ôter à la vivacité qu'il communique à des yeux exercés, et sa grande fille, droite comme uu cierge, pâle comme un spectre, est habillée comme un fagot.

Un peu hors la ligne, est une dame mise avec une extrême simplicité. Son fichu est attaché sous le menton; mais il dessine parfaitement des formes séduisantes. La manche de sa robe descend jusqu'à la naissance de la main; mais cette main est potelée et d'une blancheur éblouissante. Elle joue voluptueusement avec une grande croix brune, suspendue à un petit ruban noir... Ah, madame est peut-être dévote?

Précisément. A deux pas d'elle est assis un monsieur, dont les cheveux forment une couronne artistement arrangée. Il porte un frac gris, un dessous noir, des bas violets... c'est un prêtre. Il parle avec une onction, qui se peint sur sa figure pateline; il parle d'un peu loin, pour dérouter la médisance; il ne fixe jamais la dame; mais on remarque qu'il ne perd pas de vue la main potelée, ou l'impénétrable fichu. La dame lui répond sans le regarder en face; ses yeux se portent beaucoup plus bas, ce qui n'est pas plus modeste... ces gens-là *sont arrangés*.

Voilà une jeune veuve, assez jolie, qui brûle de se remarier. Elle regarde tous les hommes d'une manière qui veut dire : approchez-vous, et tous passent.

Celles-là ont le maintien le plus décent; mais on dîne chez elles pour un louis, et on y trouve un lit, lorsqu'on est trop loin de chez soi.

J'en vois une qui me paraît de bonne foi. Elle n'a ni blanc, ni rouge; elle ne cache point ses

rides, et elle joue avec un enfant, qui, sans doute, est son petit-fils; j'en juge à la tendresse qui ranime des yeux éteints. Mais tout en elle annonce la décrépitude, une fin prochaine, et ce spectacle n'est pas agréable.

Plus loin, sont des femmes entretenues, près desquelles une mère ne rougit pas de faire asseoir sa fille : elle veut pourtant la marier.

Dans les contre-allées, circulent quelques malheureuses, qui offrent leurs charmes, en dépit de la vigilance des sergens chargés de la police.

A travers tout cela, passent et repassent des jeunes gens, qui se tiennent sous le bras; qui barrent l'allée; qui obligent l'homme raisonnable à se déranger; qui parlent très-haut; qui rient plus haut encore, sans trop savoir de quoi, et pour se faire remarquer; qui regardent sous le nez les femmes qui leur paraissent dignes de quelque attention; qui en médisent ouvertement, et qui ne font que médire : ils ne savent point qu'une femme n'a point d'intérêt à paraître estimable aux yeux d'un homme qui ne l'est pas.

Charles aurait poussé plus loin son examen et ses observations, si, au milieu d'un groupe, il n'eût reconnu Guillaume fort bien mis, faisant l'agréable, et paraissant donner le ton à ceux qui l'entouraient. Charles ne concevait pas qu'on pût avoir cet air libre et gai en sortant de prison. Il y a bien d'autres choses que Charles ne concevait pas.

Notre jeune homme avait grande envie de savoir la cause de la détention de Guillaume : on peut être amoureux, malheureux, et curieux. Il n'y a pas d'homme qui ne soit pas un peu femme de ce côté-là.

Il balançait à aborder Guillaume dans un lieu public : l'ex-piqueur le vit, et termina ses irrésolutions en accourant à lui. « Hé bien, monsieur, « où en sont vos affaires ? — Et les tiennes, Guil- « laume ? — Mac-Mahon, s'il vous plaît, mon- « sieur. — Ce nom ne t'a pas porté bonheur. — « J'en conviens ; mais il faut que je le garde. J'ai « si bien prouvé l'identité, qu'il m'est aussi im- « possible de cesser d'être Irlandais, qu'à vous de « le devenir. — Et malgré ton adresse, tu n'as pu « éviter l'indigne maison... — Ne faites pas fi de « la Force, monsieur. Les plus honnêtes gens y « vont, témoin monsieur votre oncle. — Par l'ef- « fet d'une méprise ; mais toi ? — On s'est aussi « mépris à mon égard, monsieur ; on a cru que « j'avais tué ma femme... — Oh, tu es marié ? — « Et je compte être libre incessamment. — Je n'en- « tends pas trop ce que tu veux dire, M. Mac- « Mahon. — Asseyons-nous, monsieur ; je vais « vous mettre au courant.

« Vous vous rappelez où j'en étais avec ma veuve « de Saint-Domingue. — Oh, à merveille. — Elle « m'adorait, monsieur ! Le moment où je devais « être dans ses bras ne pouvait venir assez tôt, « et moi, je lui parlais le même langage, et avec

« une vérité qui ne me coûtait rien, parce que je « me faisais illusion, et que je m'imaginais adres-« ser la parole à son coffre-fort. Quand j'avais joué « la passion jusqu'à m'enrouer, j'allais réaliser « avec Henriette, c'est la petite femme de cham-« bre, les tableaux voluptueux dont je charmais « l'imagination de ma veuve.

« Il n'est pas décent de compter avec une femme « à qui on persuade qu'on la prendrait sans che-« mise. Le soin du contentieux regarde les papas. « Je n'en avais point qui pût criailler à la rédac-« tion du contrat, et je jouai le désintéressement, « bien sûr de faire un excellent marché, en sup-« posant que madame de Gonave n'eût que la « moitié de ce que lui accordait la renommée. Je « pressai le moment décisif, dans la crainte qu'il « ne lui prît fantaisie de s'informer de l'état de « mes affaires. Nous passons le contrat; tout au « dernier vivant : madame de Gonave le veut « ainsi, et je ne m'y oppose pas.

« Le grand jour vient enfin. Je présente la main « à mon épousée, qui me paraît plus laide que « jamais, parce qu'elle est plus parée que de cou-« tume, ou, peut-être, parce que je pensais aux « efforts surnaturels que le soir... Enfin, mon-« sieur, nous voilà mariés, et je reconduis madame « Mac-Mahon à l'hôtel.

« Elle avait commandé un magnifique dîner, « où figurèrent les colons nos témoins, et quel-« ques bons sujets, que j'avais engagés à sabler le

« vin de ma veuve. Propos badins, gaieté fine, « équivoque agaçante, j'avais monté la conversa- « tion sur le meilleur ton. Madame Mac-Mahon « était à tout, répondait à tout. Son esprit m'eût « fait pardonner sa laideur, si un pareil défaut « pouvait se pardonner. Jusque-là, tout allait « bien.

« Je sors, car il n'est pas plus aisé de garder le « bon vin qu'on a bu, que d'en consesver le goût, « et c'est dommage. Je rencontre le maître de la « maison; il m'aborde d'un air assez singulier, et « me présente un papier. Je l'ouvre; je lis... c'est « un mémoire de six mille francs, pour loyers et « bonne chère fournie à madame de Gonave, au- « jourd'hui madame Mac-Mahon. Je ne m'étonne « point que ma laide femme doive quelque chose: « ses affaires sont embrouillées, la guerre a em- « pêché les rentrées de fonds, et je dis, assez « brusquement, à notre hôte qu'il prend on ne « plus mal son temps, et que ce n'est pas au mi- « lieu d'un repas de noces qu'on présente un mé- « moire. Il me répond qu'un homme inquiet n'est « pas maître d'être poli; que madame Mac-Mahon « n'a rien; qu'elle lui doit; qu'elle l'a prié de ne « pas lui faire manquer un excellent mariage; « qu'il s'est gêné pour lui complaire, et qu'il est « bien aise de savoir, au moins, quand je paierai « les dettes de ma femme. Jamais, lui criai-je « d'une voix de tonnerre, et je rentre furieux « dans le salon.

« Je jette les yeux sur madame Mac-Mahon ;
« elle me paraît effroyable, et ma colère s'accroît
« d'autant. — Qu'avez-vous donc, mon cher petit?
« — Ce que j'ai, malheureuse? Au lieu des pos-
« sessions que vous me promettez à Saint-Do-
« mingue, je n'ai, dit-on, épousé que des dettes.
« — Mon tendre ami, j'avoue que je vous ai
« trompé ; mais que l'amour soit mon excuse. —
« Que la foudre t'écrase. C'est-à-dire que me voilà
« chargé d'un monstre, dont rien ne tempère la
« laideur? Madame Mac-Mahon est d'un caractère
« irascible, et il est des vérités qu'une femme ne
« pardonne point. Une suite d'exclamations, sur
« le physique de la mienne, fit partir, de sa main
« décharnée, un flacon, qui me siffla aux oreilles,
« et fut se briser dans une glace, qu'il mit en
« morceaux. Je fus enchanté de l'attaque : outré,
« désespéré, j'avais au moins un prétexte pour
« saisir ma femme par le chignon, et user ample-
« ment de mes droits de mari.

« Messieurs les colons veulent la tirer de mes
« mains ; mes bons amis leur tombent sur le corps ;
« un combat général s'engage. Les verres, les bou-
« teilles, les porcelaines, les meubles, tout se
« change, en un instant, en armes offensives. On
« se cogne, on s'échine, et au milieu des cris,
« des juremens, d'un désordre infernal, je ne
« lâche pas mon adroite moitié. Je l'allais mettre
« dans un état à ne pouvoir plus duper personne.

« La petite Henriette accourt, se jette au-devant

« de mes coups, et s'écrie : malheureux Mac-Ma-« hon, tu vas tuer ma mère !

« Je suis aguerri, monsieur, vous le savez. Ce-« pendant l'exclamation d'Henriette me pétrifia, « et il est constant que si je n'eusse rossé sa mère, « la petite coquine me laissait consommer l'in-« ceste. A la vérité, je n'aurais pas été plus cou-« pable que Loth, qui coucha avec ses filles; que « Jacob, qui coucha avec les deux sœurs; que « Juda, qui coucha avec sa belle-fille; mais les « patriarches se permettaient des licences, qui « sont devenues des infamies, tant les usages va-« rient!

« Je me hâtai de sortir de ce repaire, où le « dégât que nous avions fait m'exposait à quel-« ques désagrémens; mais par un malheur, facile « à concevoir, je trouvai, à la porte de l'hôtel, « la garde et un commissaire. On me fit rentrer; « on dressa inventaire des meubles cassés, et pro-« cès-verbal. On m'intima l'ordre de marcher, et, « pour la première fois de ma vie, je fus embar-« rassé. J'offris ce qu'il me restait d'argent, et la « somme était modique, parce que j'avais tran-« ché du généreux en faisant ma cour à madame « Mac-Mahon. Ma bourse ne suffisait pas à beau-« coup près : on la prit à compte. J'objectai, au « commissaire, qu'en Irlande on est maître de « battre sa femme. Il me répondit que cet usage « est assez en vogue en France; mais qu'il n'est « pas permis d'assommer. Enfin, monsieur, je fus

« conduit à la Force, et comme dans les évène-
« mens les plus désastreux, il y a toujours un bon
« côté, je me consolai, en pensant que je n'étais
« pas obligé de coucher avec ma femme. Lors-
« qu'elle fut hors de danger, et qu'il fut prouvé
« que je ne possédais rien, mes détenteurs me
« relâchèrent; le commissaire, parce que je n'a-
« vais plus rien à démêler avec la justice; mon
« hôte, parce qu'il ne se souciait pas de me nourrir.

« J'avais pourtant une centaine de louis que
« m'avait fait passer M. Botte, en reconnaissance
« des taloches que je lui ai épargnées. J'en avais
« donné dix à Beau-Soleil, pour qu'il me conser-
« vât le reste, qui, sans cette précaution, eût
« infailliblement passé avec l'habit et la bourse
« de votre oncle.

« Esclave de sa parole, Beau-Soleil a compté
« fidèlement avec moi, hier, jour de ma sortie,
« et je vais, avec cet argent, attaquer la dame
« Mac-Mahon en divorce, pour cause d'incompa-
« tibilité d'humeur, ce qui, je crois, est suffisam-
« ment constaté.

« —Ah, Guillaume, si tu avais de la délicatesse...
« — je n'en aurai jamais. — Que j'envierais ton
« sort! — Et en quoi donc, monsieur? — Ta
« gaieté, ton insouciance imperturbables... — Il
« faut bien que la nature fasse quelque chose en
« faveur de ceux pour qui la fortune ne fait rien.
« Vous êtes donc toujours triste, sentimental? —
« Oh, ce marquis d'Arancey! — Il est toujours

« entiché de sa noblesse? — Plus que jamais, « Guillaume. — Payez-le avec sa monnaie favo- « rite; tranchez dans le vif; faites-vous noble « aussi. — Comment cela? — Comme ceux qui, « pour leur argent, deviennent secrétaires du roi, « ou telle autre chose, à la différence près, que « votre noblesse ne vous coûtera rien, et vaudra « la leur. — Je t'entends : tu m'anobliras — Oui « monsieur. — Comme tu t'es fait Irlandais. — « Précisément. — Toujours des propositions im- « pertinentes. — Toujours prêt à vous fâcher. « Raisonnons d'abord. Je me suis fait des titres « pour duper une friponne, et en cela j'ai bien « moins tort que les moines qui se faisaient de « fausses chartes, pour s'emparer du bien qu'on « ne leur donnait pas. Mais ici, monsieur, il ne « s'agit que d'une ruse innocente. Vous faites le « bonheur et la fortune d'une personne qui vous « adore; vous ramenez, à ses vrais intérêts, un « vieillard ridicule qui vous tourmente tous les « deux, et, enfin, que vos parchemins soient si- « gnés par moi, ou par Pepin-le-Bref, vous n'en « vaudrez ni plus, ni moins : c'est l'homme qui « est tout. — Mais comment le marquis croira-t-il « qu'on lui ait caché jusqu'à présent... — Comme « les fidèles ont cru à la quittance de Jeanne de « Naples, qui parut cent ans après sa mort. Vous « savez qu'elle vendit, à Clément VI, le comtat « d'Avignon, pour trois cents mille florins, qu'elle « ne reçut jamais. — Pas de plaisanterie, M. Guil-

« laume ; il n'est pas, ici, question de fidèles... —
« A qui on persuade tout, même que trois ne font
« qu'un, ce qui n'est pas une démonstration bien
« géométrique. Il faut au moins, au marquis, des
« probabilités, n'est-ce pas ? Hé bien, monsieur,
« on lui dira que pendant la *terreur* vous avez
« enterré vos titres ; que depuis, l'*égalité* vous a
« empêché de vous en prévaloir ; qu'enfin, M. Botte,
« qui ne veut pas qu'on l'honore pour les vertus
« de ses aïeux, vous a défendu d'en parler. —
« Mais mon oncle ne se prêtera jamais... — Il n'y
« a qu'à le tromper lui-même. — Entreprendre
« de lui persuader qu'il est noble ! — Le lui prou-
« ver, morbleu ! — M. Horeau que dites-vous de
« cela ? — Mais, mon jeune ami, je ne sais trop
« qu'en dire. Il me semble qu'on peut, aujour-
« d'hui, fabriquer des lettres de noblesse, comme
« on fabriquait des *assignats* : l'un n'est pas plus
« dangereux que l'autre, puisqu'il est reconnu
« que le tout est de la fausse monnaie.

« — Mais, Guillaume, c'est que... — Qu'est-ce en-
« core, monsieur ? — Le nom de mon oncle... —
« M. Botte ? Ce nom-là n'est pas noble, j'en con-
« viens. Diable ! si je pouvais... si je trouvais...
« oui... non, non... si fait, m'y voilà. Une révo-
« lution en rappelle une autre. — Oh, ne parlons
« pas de cela. — Pourquoi donc, monsieur ? le
« mal passé n'est que songe. Nous affligeons-nous
« aujourd'hui de la ligue, de la fronde ? et pen-
« serons-nous à ce que nous avons vu quand nous

« aurons la poule au pot? — Quand cela, Guil-
« laume? — Je ne sais pas, monsieur. Or donc,
« j'allais vous dire, quand vous m'avez interrompu,
« que les Génois déplurent, autrefois, à certaine
« impératrice... — Qu'ont de commun cette im-
« pératrice et le nom de mon oncle? — Un mo-
« ment, monsieur; l'histoire ne s'écrit pas comme
« une comédie, et l'historien a le privilége de ba-
« varder seul. Sa majesté impériale, très-chatouil-
« leuse, c'est un droit, ou une maladie attachée
« au diadême, sa majesté impériale envoya vite
« une armée, qui s'empara de Gênes, sans éprou-
« ver de résistance, ce qui n'empêche pas que les
« Génois ne soient très-braves, comme vous le
« verrez par la suite; mais on n'est pas disposé,
« tous les jours, à se faire casser la tête. Le gé-
« néral de sa majesté, enchanté de sa victoire, lève
« des contributions, c'est tout simple. Il pousse
« les choses un peu trop loin, et alors les Génois
« se fâchent.

« Pour leur apprendre à avoir de l'humeur, son
« excellence le général leur fait traîner leurs pro-
« pres canons au camp de sa majesté l'impératrice
« et du roi de Sardaigne. Comme cet exercice
« n'avait rien de fort amusant pour eux, ils y
« mettaient de la nonchalance. On imagina de
« leur donner du nerf à coups de bâton, et on
« eut tort : ils étaient disposés à bien faire ce
« jour-là.

« Ils s'attroupent; ils s'arment de ce qui leur

« tombe sous la main; ils attaquent leurs vain-
« queurs dans les rues, dans les places publiques.
« Ils marchent à l'arsenal; s'arment régulièrement,
« et s'emparent de tous les postes. Les paysans,
« dont on buvait le vin, qu'ils avaient récolté
« pour eux, à qui on faisait des enfans qu'ils ai-
« maient mieux faire eux-mêmes, les paysans se
« rassemblent au nombre de quinze à seize mille.
« On tombe, de tous côtés, sur son excellence le
« général, qui se trouve trop heureux de s'en al-
« ler comme il est venu, ce qui ne fait point
« tache à son nom, car, en guerre, comme en ma-
« riage, on n'est pas toujours heureux, et nos
« rois, pour avoir perdu, comme des imbécilles,
« les batailles de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers,
« n'ont rien perdu de leur illustration, et jamais
« on ne leur a contesté leur noblesse.

« Or, monsieur, l'excellence qui allait tantôt
« battant, tantôt battu, se nommait le marquis
« de Botta, et vous savez que nous substituons
« l'*e* muet à l'*a* final des noms propres italiens :
« ainsi, de Botta je fais Botte. Le marquis était
« Milanais, et vous êtes Provençaux : les Alpes
« sont votre mère commune. Il ne me reste que
« la filiation à établir. — C'est là que je t'attends.
« Le bisaïeul de mon oncle était matelot. — Pas
« du tout, monsieur, il était garde-marine, ce
« qui, au fond, est bien la même chose; mais
« la forme fait tout. — Son aïeul était pilote. —
« Officier expérimenté, qui savait parfaitement le

« pilotage, et que le roi envoya faire des décou-
« vertes aux terres Australes. — Son père était
« capitaine de cabotage. — Je le fais capitaine de
« haut-bord, et je produirai son brevet. — Mais
« mon oncle, enfin, qu'en feras-tu? — Il ne
« m'embarrasse pas plus que les autres. Il a fait
« le commerce, je ne puis nier cela; mais il l'a
« fait en gros, très en gros, et, depuis je ne sais
« qu'elle *ordonnance*, qu'il faudra que je trouve,
« et que je trouverai, le commerce en gros ne
« déroge plus.

« — C'est trop plaisant, en vérité! — Je suis
« fort aise, monsieur, de pouvoir vous distraire
« un moment. — Voilà mon oncle très-noble en
« effet; mais moi, Guillaume, je suis toujours ro-
« turier. — Il fallait bien commencer par M. Botte,
« afin d'anoblir votre mère. Dans cette affaire-
« ci, un anachronisme gâterait tout. Voyons main-
« tenant d'où je vous ferai venir. Montemar,
« Montemar!... m'y voilà. — Encore une révolu-
« tion? — Non, monsieur. Mais il y a un demi-
« siècle, peut-être un siècle entier, qu'un duc
« de Montemar remporta la victoire signalée de
« Bitonto, et c'est de lui que vous descendrez.

« Il y a encore quelques difficultés. — Je les
« leverai. — Peut-être. — Expliquez-vous. —
« Comment persuader à M. d'Arancey que ces
« titres sont vrais? — Comment prouvera-t-il
« qu'ils sont faux? N'a-t-on pas brûlé les enre-
« gistremens, entérinemens des parlemens, des

« sénéchaussées, et même des baillages? N'a-t-on
« pas brûlé les archives des ordres de Saint-La-
« zare, du Saint-Esprit, de Saint-Louis, et même
« de Saint-Michel, dont personne ne voulait
« plus ? »

Ce projet était digne de Guillaume, extravagant et invraisemblable ; mais un malheureux qui se noie s'attache au plus faible roseau, et les amans ne ressemblent pas mal aux noyés, avec cette différence pourtant, que les uns meurent communément, et que les autres guérissent toujours, en attendant une nouvelle chute, de nouveaux accès de désespoir, et de nouvelles consolations.

Charles goûtait donc assez le plan de son piqueur, qui, après tout, ne pouvait produire de mal s'il ne faisait pas de bien. On ne se dissimule pas intérieurement qu'on va tenter une folie ; mais il semble qu'elle se présente sous un autre aspect, appuyée par un homme dont l'approbation peut nous mettre à l'abri des reproches, et Charles se promettait bien de tout jeter sur Horeau, en cas que son oncle découvrît la supercherie. Il n'y avait plus qu'une chose qui l'embarrassait. Il allait être noble ; mais d'Égligny ne l'était pas moins, et il avait, de plus, l'amitié, le suffrage et l'autorité du père. Il avait solennellement promis de ne point attenter aux jours de son rival. « Moi, je n'ai rien promis, dit Guil-
« laume ; mais si on va à la Force pour avoir

« rossé sa femme, on va plus loin quand on a tué
« un homme. Ne tuons donc personne ; mais ré-
« duisons le chevalier à l'impossibilité d'épouser.
« — Tu as un moyen pour cela, Guillaume ? —
« Et dont, probablement, le chevalier ne parlera
« pas : on ne publie point ces accidens-là, — Ah,
« voyons ton moyen. — J'assemble quelques amis.
« Je les place avantageusement ; j'épie ou j'attire
« le chevalier... — Après ? — Et je lui fais l'opé-
« ration que subit l'amant d'Héloïse. Ce n'est là
« qu'une espièglerie... — C'est un guet-à-pens
« abominable ! — Ah, vous vous piquez de géné-
« rosité envers vos rivaux. — Envers tous les
« hommes. — Je vous l'ai dit cent fois, et je vous
« le répète, je ne ferai jamais rien de vous. »

Charles sentait que l'unique moyen de se défaire honnêtement du chevalier était de se battre avec lui. S'il le tuait, il n'aurait plus de rival ; s'il était tué, il n'aurait plus de chagrin, et, dans l'un ou l'autre cas, il trouvait un avantage réel ; mais il s'était engagé sur sa parole d'honneur à ne point attaquer, et il se repentait amèrement de l'avoir donnée. L'instant d'après, il comptait sur la résistance de mademoiselle d'Arancey ; sur cette fidélité inviolable, dont le serment répété était scellé toujours d'un doux baiser. Doux baisers ! que vous êtes cuisans, quand il ne reste de vous que la mémoire et le désir !

Dans un autre moment, il était certain que l'amour-propre du chevalier s'irriterait par des

refus constans, et surmonterait une passion, qui n'avait pas jeté encore de racines bien profondes, et il ne pensait pas que sa fierté s'abaissait jusqu'à produire de faux titres. C'est la poutre dans notre œil et la paille dans celui du voisin. Il y a du bon dans l'évangile. Si on en ôtait les miracles, ce serait un livre instructif.

Lorsque Charles rentra, M. Botte venait de descendre de voiture. C'est maintenant que les incertitudes vont se dissiper, les chimères s'évanouir. Il fait à son oncle mille questions à la fois sur son entrevue avec le marquis, sur ses dispositions, sur l'état de Sophie, sur ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle pense, sur ce qu'il doit craindre du chevalier. M. Botte, qui ne peut répondre à rien parce que Charles interroge toujours, lui remet simplement la réponse qu'il a promis de rapporter.

Le malheureux jeune homme s'attendait à trouver des expressions brûlantes, des protestations contre la tyrannie paternelle, le serment de mourir ou de vivre pour lui, et toutes ces belles choses qui ravissent les amans, et qui nous paraissent si fastidieuses, à nous, parce que nous avons cinquante ans. Au lieu de ce qu'il attendait, Charles ne trouve, dans cette lettre, que la certitude de son malheur. Jugez de ses transports. Horeau, son oncle, dix domestiques suffisent à peine pour le retenir. Il échappe à l'un ; il renverse l'autre; il tombe lui-même ; il se relève; il

se débat, il retombe; on le saisit, on l'arrête, et qu'allait-il faire? mettre le feu au château d'Arancey; brûler le marquis et le chevalier; enlever sa Sophie; la mener au bout du monde, dans un désert, où il ne craindrait ni père, ni rivaux; où il vivrait d'eau et de racines, et que l'amour transformerait en un séjour céleste. « Ciel!... ô ciel! « un lion furieux s'approche... il va déchirer ma « Sophie... sa gueule rugissante menace son sein « d'albâtre. Monstre! je te préviens, tu périras... « Grand dieu! mes flèches se brisent sur sa peau « impénétrable! Je te combattrai corps à corps... » Il s'élance sur son oncle. « Je suis vainqueur; je « te renverse... » C'est son oncle qu'il tient sous lui. « Je t'arrache la crinière... » C'est la perruque de son oncle qui lui reste à la main.

On veut débarrasser M. Botte; l'intrépide chasseur met ses habits en lambeaux. Pour la cinquième fois, le cher oncle est déshabillé, parce que Charles est amoureux. A cet accès succède un accablement profond; vient ensuite la fièvre chaude: c'est la règle.

« Hé, monsieur, dit Horeau à son ami, vous « aviez bien affaire d'apporter cette lettre. — Et « qui diable, monsieur, pouvait prévoir ce qui « vient de se passer. — Vous connaissez sa vio- « lence. — J'allais convaincre sa raison. — Parler « raison à un amant! — Oui, monsieur. Faut-il « extravaguer, parce qu'on est amoureux! — Le « pauvre enfant est bien excusable. — Il ne l'est

« pas, monsieur. Qu'auriez-vous dit, si, lorsque « j'étais amoureux de votre femme, je vous avais « étranglé? — J'aurais dit... j'aurais dit... — Rien « du tout, imbécille. Mais j'aurais eu tort, et ce « joli monsieur a tort aussi. C'est qu'il me ser- « rait!... Hé bien, que faites-vous là, vous au- « tres? Le guérirez-vous, en fixant vos yeux « larmoyans sur lui? Qu'on aille chercher un « médecin, deux médecins, toute la faculté. – « Ah, mon ami, le malheureux mourra. — Allez « au diable, pronostiqueur maudit! »

Il s'approche du lit de son neveu; il lui prend les mains, il lui parle, et Horeau, qui s'est échauffé un peu plus que de coutume, parcourt les *Petites-Affiches*, ouvrage très-propre à le rétablir dans son calme habituel. « Ce que je lis « là est singulier, dit-il tranquillement. Quoi « donc, reprend M. Botte? — La terre d'Arancey « est à vendre. — Vite, qu'on m'habille, qu'on « me donne une perruque, qu'on mette les che- « vaux. Vite, vite donc. — Et où allez-vous, « mon ami? — Chez mon notaire. — Pourquoi « faire? — Que vous importe? — Vous êtes dur. « — Et vous cruel. Il mourra, il mourra! Non, « monsieur, il ne mourra point, et il épousera « Sophie. »

M. Botte n'était pas sûr du tout de ce qu'il avançait; mais accoutumé à tout emporter avec de l'argent, au défaut de bonnes raisons, l'opiniâtreté du marquis le stimulait, l'humiliait, et il

pouvait, sans trop se flatter, considérer certaines démarches secrètes comme de fortes probabilités. Nous verrons ce qu'il en arrivera.

CHAPITRE II.

On espère et on se trompe.

Les médecins avaient décidé que mal d'amour n'est pas mortel ; que la fièvre se calmerait indubitablement, et le digne oncle commença à respirer librement. Mais les docteurs ajoutèrent que si le malade n'obtenait l'objet de ses désirs, ou qu'il ne fût pas assez raisonnable pour se vaincre lui-même, il éprouverait infailliblement le sort d'Antiochus. M. Botte demanda ce qui était arrivé à cet Antiochus. On lui répondit que c'était un prince amoureux de sa belle-mère, et qu'il mourait, respectueusement, de langueur, quand le roi son père jugea à propos de lui céder la reine. M. Botte approuva fort la conduite du roi, et jura qu'il en ferait de bon cœur tout autant pour son neveu ; mais que, malheureusement, il n'avait pas de Stratonice à céder, et que, d'ailleurs, c'était de Sophie, et non d'une reine, que Charles était amoureux ; qu'au surplus, les caractères ardens se calmaient comme ils s'emportaient, et que, puisqu'Antiochus n'avait pas commencé par la fièvre chaude, il était à croire que son neveu ne finirait pas comme lui.

Comme il est inutile de s'occuper des morts, aux dépens des vivans, M. Botte oublia bien vite le jeune prince et sa belle maman, pour se faire dresser un lit auprès de celui de son neveu, et lui administrer lui-même la potion curative. Ce n'est pas qu'il eût une foi robuste à la médecine; c'est qu'il est des momens critiques où l'esprit le plus fort se livre à la médecine, comme il est une époque où la femme galante revient à son confesseur.

Trois jours s'étaient écoulés. Le malade allait bien, très-bien; mais M. Botte était exténué, parce qu'il n'avait pas voulu s'éloigner un instant de son neveu. Il avait même failli battre Horeau, qui, sans égards pour ses jurons, avait entrepris de le faire coucher malgré lui. L'oncle et le neveu causaient assez tranquillement ensemble; Charles conjurait M. Botte de lui ménager le seul appui qui lui restât au monde; il le pressait d'aller prendre du repos, quand on annonça M. d'Arancey. Le jeune homme marqua la plus grande surprise; l'oncle dit simplement : Je l'attendais.

« Monsieur, lui dit le marquis, je n'aime pas « à vous voir chez moi, et vous en savez la rai- « son; mais je viens chez vous sans répugance, « parce que je vous estime, que je suis votre « obligé de plus d'une manière, et qu'enfin « c'est au débiteur à aller trouver son créancier. « — Tout cela est fort poli, monsieur; mais la « politesse est un vice quand elle sert de masque

« à l'inhumanité. — Ah, M. Botte, il n'est pas
« généreux de me dire des injures chez vous. —
« Voyez, monsieur, voyez l'état où vous réduisez
« ce jeune homme, qui, entre nous, est beau-
« coup mieux que votre chevalier, et qui a sur
« lui l'avantage de plaire. — Ne parlons pas de
« cela, s'il vous plaît. — Suivez l'exemple que
« vous a tracé votre fille. Elle vous sacrifie le
« penchant le plus doux : hé, morbleu, appré-
« ciez vos chimères, abjurez-les, et soyons tous
« heureux. — Des chimères, monsieur, des chi-
« mères! ignorez-vous que la noblesse a été, pen-
« dant des siècles, le soutien et l'éclat du trône?
« — Je sais tout cela, monsieur ; mais il n'y a
« plus de trône, il n'y a plus de noblesse, et
« quand tous les hommes changent de système,
« il est absurde de n'en pas changer comme eux.
« — Commencez donc, monsieur, par renoncer
« à cette grosse franchise que vous ne voyez à
« personne ; cessez de vous irriter de la contra-
« diction que vous faites sans cesse supporter
« aux autres; sachez, enfin, qu'un homme comme
« moi ne prend un parti qu'après de mûres ré-
« flexions, et qu'il ne s'en écarte jamais. — C'est-
« à-dire que mon neveu ne sera pas votre gen-
« dre? — Non, monsieur. — C'est votre dernier
« mot? — Absolument, et je souhaite que mon-
« sieur, qu'on a peut-être flatté de quelque es-
« poir, se guérisse d'une passion aussi inutile
« qu'elle paraît violente. — Corbleu, monsieur,

« vous pourriez ménager vos expressions, et ne
« pas irriter ainsi sa sensibilité. — Soyez vous-
« même, monsieur, assez discret pour ne pas
« me presser de questions. — Voyez, monsieur,
« l'effet que produisent déja vos réponses saugre-
« nues... Charles, mon ami, modère-toi; ne me
« fais plus de chagrin; donne ta confiance à ton
« pauvre oncle; crois à ses promesses; tu vas
« commencer à en voir l'effet. Parlons d'autre
« chose, monsieur le marquis. — Vous m'obligez
« sensiblement, monsieur.

« Je vous apprends que j'ai vendu la terre
« d'Arancey. — J'en suis fort aise. — Un prix
« très-raisonnable. — Tant mieux pour vous —
« J'ai remboursé Edmond. — Vous avez fort bien
« fait. — Et je viens m'acquitter envers vous. —
« A la bonne heure. — Je crois vous devoir
« soixante mille francs. — A peu près. — Prenez
« ces billets de banque, et donnez-moi quittance.
« — Volontiers.

« Savez-vous, monsieur le marquis, quand
« cette petite terre d'Arancey a été érigée en
« marquisat? — En 1514. — En faveur de qui?
« — De mon quintaïeul. — Qui en a pris le nom?
« — Qui a donné le sien à la terre. — Vous
« vous trompez sur ce dernier article. — Vous
« verrez que monsieur me fera connaître mes
« aïeux. — Je vous les rappellerai du moins »,
et se levant et continuant avec force : « C'est
« moi, monsieur, qui ai acheté votre terre : en

« voilà les titres. Comme il n'y a jamais eu de mar-
« quis sans marquisat, vous voudrez bien renon-
« cer à cette qualité. Comme on n'a jamais eu le
« droit de porter le nom d'un bien dont on n'est
« pas propriétaire, et que nos lois défendent d'en
« prendre d'autre que son nom de famille, vous
« voudrez bien reprendre celui de votre quin-
« taïeul, et il s'appelait Thomasseau. Si vous ré-
« sistez, je vous attaque juridiquement, vous se-
« rez condamné, et le public se moquera de
« vous.

« Ah, M. Thomasseau, on veut vous faire du
« bien, et vous êtes fier; on veut vous en faire
« malgré vous, et vous envoyez les gens à la
« Force; mon neveu meurt d'amour pour made-
« moiselle Thomasseau, et vous la lui refusez!
« Nous verrons, nous verrons... »

Il eût parlé une heure encore, que l'ex-marquis n'eût pas eu la force de l'interrompre. Accablé, humilié, désespéré, le malheureux gentilhomme se cachait le visage de ses mains, ou menaçait le plat-fond de l'œil, ou frappait le parquet de la canne, ou du pied. La colère l'emportant enfin, il s'écria : « Croyez-vous que ce tour
« abominable tende à nous rapprocher? — Je le
« crois, M. Thomasseau. — Vous abusez, mon-
« sieur, de ma patience et des droits que la ruse
« vous a fait obtenir. Mais sachez qu'il me reste
« des ressources. — Je vous en fais mon compli-
« ment. — Des ressources suffisantes pour don-

« ner encore un état brillant à ma fille. Elle sera « madame d'Égligny, et s'il faut que je renonce « à m'appeler d'Arancey, je sortirai pour jamais « d'un pays où on ôte tout aux gens de qualité, « tout, jusqu'à leur nom. Adieu, M. Botte. — « Adieu, M. Thomasseau.

« — Ah, mon cher oncle, que je suis heureux, « que je suis content! — Ne te le disais-je pas? « — Les dernières phrases du marquis lui ont « été arrachées par la colère. — Cela est évident. « — Il rompra plutôt avec tous les chevaliers de « la terre, que de s'appeler Thomasseau. — Cela « n'est pas douteux. — Votre stratagême me rap- « proche réellement de mademoiselle d'Arancey. « — De mademoiselle Thomasseau. — Ah, mon « oncle, ce nom-là sonne si désagréablement!.. — « Vas-tu trancher aussi du gentilhomme? Quelque « nom qu'elle porte, ne sera-t-il point embelli « par ses charmes, ennobli par ses vertus? Mon- « sieur, son père seul est à plaindre : il est assez « petit pour tenir à ces fadaises. »

« Oui, répétait le marquis, en roulant vers le « château d'Arancey, oui je sortirai d'un pays où « on m'avilit, où l'homme le plus abject aura, « comme ce M. Botte, l'orgueil de vouloir mar- « cher mon égal. Hé, qu'a-t-il donc ce pays in- « grat, qui me l'ait tant fait regretter? Qu'ont-ils « fait ces Français, qui les rende si fiers? Ils ont « vaincu, je l'avoue; mais les Tartares, les Arabes « ont aussi subjugué des empires, et n'en sont

« pas moins rangés parmi les peuples barbares :
« ils ne connaissent pas de noblesse. Quels titres
« ont, de plus qu'eux, ces Français, à la gloire
« universelle à laquelle ils aspirent ?

« Vaincus par Jules-César, ils ont vu mettre à
« mort leur parlement de Vannes ; vendre les
« malheureux habitans ; mutiler ceux du Quercy.
« Esclaves des Romains, pendant cinq cents ans,
« ils baisaient et bénissaient leurs chaînes, en se
« rappelant l'esclavage plus affreux encore auquel
« les avaient soumis leurs druides, celui de la
« superstition. C'est à la voix de leur prêtres,
« c'est au dieu qu'ils leur avaient donné, qu'ils
« sacrifiaient leurs femmes, leurs enfans, qu'ils
« les brûlaient, qu'ils se brûlaient eux-mêmes.

« Au cinquième siècle, des Vandales les as-
« servissent encore du Dauphiné aux rives de la
« Seine. Une partie des autres provinces est en-
« vahie par les Visigoths et le barbare Clovis, qui
« noie l'eau de son baptême dans des fleuves de
« sang, et subjugue le reste des Gaules.

« Des brigands du nord fond des courses con-
« tinuelles sur le territoire français. Ils pillent,
« égorgent, lèvent des contributions, et la misère
« et la discorde divisent l'empire en plusieurs états.

« Les Anglais s'emparent de la Normandie, de
« la Bretagne, de l'Anjou, du Maine, du Poitou,
« de la Saintonge, de la Guienne, de la Gasco-
« gne, et le parlement de Paris a la lâcheté de
« proclamer leur roi Henri, roi de France.

« Pendant six cents ans, l'ignorance de ce peu-
« ple fut égale à ses fureurs et à sa misère. Sou-
« mis à un clergé despotique, il souffrit que neuf
« de ses rois fussent excommuniés, persécutés,
« détrônés par un prêtre.

« Où donc chercherai-je la source de cette gran-
« deur dont ce peuple se vante aujourd'hui? Dans
« l'étendue de son territoire ? il ne possède pas le
« quart de la plus petite partie des quatre par-
« ties du monde. Dans la fertilité de son sol ? il
« laisse quarante lieues carrées de terres incultes
« vers Bordeaux, et la moitié de la Champagne pro-
« duit des chardons où on a semé du blé. Des
« provinces entières ne se nourrissent que de châ-
« taignes ; d'autres ne connaissent de pain que
« celui d'avoine. Trois millions d'habitans portent
« des sabots l'hiver, et marchent nus pieds l'été.

« Sera-ce au moins dans les sciences, dans les
« arts que ce peuple se montrera le premier ?
« Qu'a-t-il inventé ? Est-ce à lui qu'on doit la
« boussole, la découverte de l'Amérique, la pou-
« dre à canon, l'imprimerie, les lunettes, les té-
« lescopes, les baromètres, les thermomètres, la
« machine pneumatique ? A-t-il trouvé le vrai
« système du monde, les satellites de Jupiter,
« les taches du soleil, sa rotation sur son axe, la
« gravitation, l'art de faire des pendules, de gra-
« ver des estampes, de couler des glaces, d'ana-
« liser la lumière ? A-t-il trouvé l'inoculation qu'il
« a long-temps combattue, la vaccine qu'il com-

« bat encore ? Toutes ces découvertes sont dues
« à des étrangers.

« A quelle espèce de gloire prétend donc ce
« peuple insensé ? A celle des belles-lettres ? Qu'il
« se souvienne qu'il doit celle dont il jouit à une
« vingtaine d'hommes, qui ne sont pas la nation,
« et que la nation a négligés, ou haïs, ou persé-
« cutés.

« Qu'a été de tout temps, en France, l'éloquence
« de la chaire et du barreau ? Quelques écrivains,
« en ce genre, ont excité l'admiration, parce qu'il
« faut un aliment, quel qu'il soit, à la vanité d'un
« peuple. Mais comparera-t-on Bossuet et Patru
« à Cicéron et à Démosthènes ?

« Calypso, abandonnée par Télémaque, est-
« elle comparable à Didon ? Les Français, il est
« vrai, ont un poëme épique aussi bon que le
« comportait le sujet ; mais des cuistres insultent
« tous les jours à la mémoire de l'auteur, et ce
« peuple si fier ne la venge pas.

« Du sein de l'insouciance, il se proclame sa-
« vant, et il n'a aucun art, aucune science dont
« il ne doive les élémens aux Grecs. Sa dernière
« nomenclature de chimie est un hommage rendu
« à ses maîtres.

« Qu'a fait ce peuple enfin ? Il a pris l'opéra
« comique aux Italiens ; il a imaginé quelques
« modes ; il a gonflé des ballons ; il a renversé
« une couronne, trop pesante pour le front qui
« la portait ; il s'est livré à l'anarchie, à l'irréli-

« gion, et, par une versatilité, dont il ne peut se « guérir, il se prosterne aujourd'hui devant ces « mêmes autels qu'il a profanés. »

A qui M. d'Arancey adressait-il cette diatribe à laquelle il était si facile de répondre ? A son postillon, qui n'y comprenait rien ; mais qui savait à merveille panser ses chevaux et demander le *pour boire.* Heureux l'homme qui sait bien ce qu'il doit faire, et qui ne sait rien au delà !

En descendant de voiture, le marquis se composa un visage : il avait un autre rôle à jouer auprès de sa fille. Il avait à l'entretenir dans ses idées de soumission ; à l'empêcher de révoquer un consentement où sa volonté n'avait presque point eu de part, et cela par une bienveillance soutenue. A la vérité, l'effort n'était pas pénible pour un père vraiment attaché à sa fille, et disposé à tout faire pour elle, pourvu qu'elle ne lui résistât point.

Il n'avait pas été question, à Paris, de la prise de possession de M. Botte, ni par conséquent de l'évacuation du château : les accessoires disparaissent devant un intérêt majeur. Mais le marquis savait que, lorsqu'on achète un bien, c'est pour en jouir. Il n'eût pas voulu, pour la valeur de la terre, devoir une heure de délai à un homme qu'il détestait alors, et en embrassant sa fille, à peu près aussi changée que Charles, il lui apprit que M. Botte était l'acquéreur de la terre.

Ce moment en fut un de plaisir pour Sophie,

qui croyait n'en pouvoir plus goûter. Elle sentit une espèce de joie, en pensant que Charles habiterait cet appartement qu'ils avaient arrangé ensemble ; que son imagination lui peindrait son amant, retrouvant, caressant la frange qu'elle a cousue, la draperie qu'elle a ondulée, le marbre dont elle s'est servie, la place qu'elle a occupée. Cette chambre si jolie, cette alcove mystérieuse, ne seront point profanées par l'indifférence ; elles seront habitées par l'amour malheureux ; mais l'amour, quel qu'il soit, n'est-il pas le bien suprême pour le cœur qu'il occupe ?

Il en est aussi le bourreau. Cette triste lueur de plaisir devait s'évanouir comme tous les songes qui l'avaient précédée. Sophie comptait sur un domicile voisin. La proximité, les hasards pouvaient permettre de se voir encore, et son père lui annonce la nécessité d'aller à Paris attendre le chevalier. Il justifie ce départ précipité par des motifs qui doivent être puissans sur la raison de sa fille ; mais des raisons peuvent-elles quelque chose contre l'excès de la sensibilité ? Sophie, en partant pour Paris avec le bien-aimé, n'avait éprouvé que des sensations délicieuses. Cette fois, elle pense qu'elle va quitter pour jamais cette ferme, berceau de son enfance ; ce vieillard dont la main tutélaire la soutint si long-temps ; cet orme discret, qui renferme, qui cache à tous les yeux son trésor, qu'il faudra qu'elle abandonne

peut-être. Elle regrette les bons habitans du village, son digne curé, la grosse Fanchon. Que ne regrette-t-elle point? un arbuste, une fleur, un brin de paille, tout pour elle est un souvenir.

Rassurée par la sérénité que sa soumission absolue imprime sur le visage de son père, elle ose lui parler de ce qui l'intéresse le plus; elle l'interroge d'une voix mal assurée; elle lui demande s'il a vu M. Montemar. « Je l'ai vu, mademoiselle.
« — Sa santé, mon père? — Chancelante. — Je
« le crois, » et elle fond en larmes, et elle tombe encore aux genoux du marquis. Elle n'ajoute pas un mot; mais que de choses expriment ses yeux!

M. d'Arancey craint de perdre le fruit de ses efforts : il redouble d'attentions et de caresses. Il trace, avec attendrissement, le tableau de la vieillesse fortunée qu'il devra à sa fille. Il lui peint les égards, la reconnaissance d'un époux envers qui elle l'aura plus qu'acquitté. Il lui parle de l'adoucissement que le temps apporte toujours aux peines du cœur; du contentement qu'éprouve la femme respectable qui remplit ses devoirs d'épouse et de mère... « Ah, mon père, que ces de-
« voirs sont doux quelquefois, et qu'ils sont quel-
« quefois amers! »

Le marquis lui rappela, avec ménagement, qu'elle s'était liée par une promesse solennelle.
« Hé, craignez-vous que je l'oublie cette promesse
« fatale? Depuis que je l'ai prononcée, elle m'a

« toujours été présente; elle m'a sans cesse ef-
« frayée. Mais j'ai promis à M. Botte; il sait que
« ma parole est sacrée : j'obéirai, mon père. »

M. d'Arancey sentit la nécessité de la distraire des idées qui l'obsédaient, et il fixa le départ au lendemain. A peine avait-elle le temps de tout disposer; mais l'embarras même où il la jetait devait, pour quelques heures au moins, assoupir cette flamme dévorante : c'est un peu d'eau qu'il croyait jeter sur un grand feu.

Il se trompait. Chaque pièce que touchait Sophie lui rappelait une jouissance, et lui arrachait un soupir. Elle ployait une robe, et la laissait pour aller parler du bien-aimé à Fanchon. Elle prenait un fichu, et le jetait, pour aller parler encore. Le jour s'écoula ainsi, et le soir, lorsque personne ne pouvait suivre les traces de la complaisante Fanchon, elle quitta tout encore pour lui parler de l'orme, le désigner, marquer sa place, indiquer la route. Elle brûlait de tenir les lettres de son amant, de les relire, de les presser sur son cœur, et elle se soumettait à former d'autres nœuds! Il est donc des devoirs qu'on ne peut rigoureusement remplir! Il est donc des parens qui, de sang-froid, condamnent leurs enfans à se combattre sans cesse, ou à devenir parjures!

Elles les avait ces lettres; elles les avait replacées sur ce cœur brûlant; elles seules adoucirent l'amertume du départ. La nouvelle s'en était répandue dans le village, et les bons habitans

s'étaient rassemblés à la porte de la cour. Ils voulaient voir encore leur demoiselle, qui était si digne d'être heureuse, et qui était si à plaindre! Dame, c'est qu'Edmond avait tout dit.

La chaise où elle était à côté de son père, sort de la porte cochère; on l'entoure; elle ne peut avancer. Pas un mot au marquis; tous les regrets, tous les vœux s'adressent à Sophie, et son père ne put se dissimuler combien est stérile le plaisir d'être craint, combien il est doux d'être aimé!

Sophie ne trouva point à Paris cette abondance, ce luxe, cette réunion de jouissances qui, à son premier voyage, avaient concouru à embellir son existence, et ce n'est pas ce qu'elle regrettait. Il restait à son père cent mille francs, avec lesquels il devait payer sa terre du Berri, et, en conséquence, un logement modeste, un ordinaire frugal, voilà ce qu'il pouvait offrir à sa fille. Charles avec elle, et tout lui eût paru délicieux.

Mais, pour la dédommager de ce qu'elle avait perdu, pour lui donner enfin la haute opinion qu'elle devait avoir d'elle-même, et l'éloignement que doit inspirer la bourgeoisie à une fille de qualité, sa chambre était, du matin au soir, décorée de ce qu'il y avait de plus noble en France. C'étaient M. le comte un tel, M. le duc celui-ci, M. le prince celui-là, qui, en entrant, tiraient de leur poche leur cordon bleu, leur cordon rouge, se le passaient au cou, et déboutonnaient le surtout, pour laisser paraître le crachat caché

sur le gilet; c'étaient de belles dames qui, malheureusement, n'avaient point de décorations; mais qui prouvaient ce qu'elles étaient, en ne parlant que d'excellences et d'altesses, et ce, sur le ton le plus familier; qui connaissaient parfaitement toutes les cours, et rien de leur ménage; c'est dans cette chambre qu'on discutait sur la préséance qui n'existait plus, sur les armoiries qui sont supprimées, sur les intérêts des potentats qui n'avaient pas là de plénipotentiaires; c'est là que Sophie faisait, en bâillant, et bien malgré elle, son cours de blason, son cours de politique, sciences sublimes pour quelques individus, mais aussi ridicules qu'inutiles pour elle.

Elle regrettait les amis de M. Botte, qui, pour les choisir, avait un tact sûr. Elle se rappelait la gaieté des uns, l'aimable raison des autres, madame Duport, surtout, cette dame chez qui le bien-aimé faisait croire à son oncle qu'il dînait, lorsqu'il allait passer des journées à la ferme. Madame Duport lui avait singulièrement plu. Belle encore, et sans prétentions; instruite, sans chercher à le paraître; vertueuse, sans ostentation; indulgente pour la jeunesse; se prêtant à ses goûts, pour lui en inspirer de solides, madame Duport convenait parfaitement à Sophie, et Sophie à madame Duport. Elles étaient inséparables, quand M. d'Arancey vint les désunir. Sophie ne pouvait s'empêcher de comparer ses nouvelles connaissances aux amis qu'on lui avait ôtés, et

en dépit de son respect, ses réflexions n'étaient pas toujours favorables à son père.

Un jour il y avait *gala* chez le marquis, c'est-à-dire, en langue vulgaire, qu'il avait donné un dîner passable; il y avait *cercle* ensuite, c'est-à-dire, qu'ainsi que tous les jours, on parlait beaucoup sans rien dire, lorsque le chevalier d'Égligny entra. Sophie frémit, et le marquis trembla par un autre motif: c'est que la figure du chevalier était loin d'annoncer la satisfaction qui suit ordinairement le succès. « Mon cher ami, je crains « de vous interroger. — Et moi de vous répondre. « — Je vous entends. L'acquéreur de ma terre du « Berri refuse de traiter. — Il n'est plus en son « pouvoir de le faire. — Il a vendu? — Deux jours « avant mon arrivée, et à un tiers au-dessus de « la valeur. — Un gentilhomme, qui ne se consi- « dérait que comme dépositaire! — Mon ami, il « avait acheté deux millions en papier; on lui en « a offert trois en écus: peu de gentilshommes « eussent résisté à ce genre de séduction, et ce- « lui-ci a succombé. — Cet homme est sans doute « de la noblesse de robe, ou de finance. Et à qui « a-t-il vendu? — Il l'ignore. L'affaire s'est faite « par des prête-noms. — Cette nouvelle est acca- « blante. — Je ne juge pas ainsi de l'évènement, « mon ami. Vous avez peu; mais assez pour un « homme modéré dans ses désirs. — J'avais, che- « valier, la noble ambition de faire un sort bril- « lant à mon gendre. — L'époux de mademoiselle,

« n'aura pas de vœux à former, et elle sera con-
« vaincue que l'intérêt est étranger aux sentimens
« qu'elle m'inspire. — Mon ami, je ne désespère
« pas encore de ma fortune. J'avais trois métairies
« rapportant environ vingt mille francs. Je vais à
« l'instant trouver les acquéreurs. Ce sont des ro-
« turiers; mais si je leur connaissais la généro-
« sité de ce M. Botte, que je hais, et que je suis
« forcé d'estimer, je renaîtrais à l'espérance et au
« bonheur. »

Le marquis se dispose à sortir ; les cordons bleus, les cordons rouges rentrent dans les poches ; les habits se boutonnent, on suit le maître de la maison, et, pour la première fois, d'Égligny se trouve seul avec Sophie. Quel moment pour elle !

Elle se croyait exposée aux persécutions d'un jeune homme dont elle avait accepté la main ; qui allait se prévaloir du suffrage de son père, et la presser de fixer le jour fatal : elle se trompait. Trois semaines d'absence avaient calmé cette première impression, qui tenait autant de l'admiration que de la tendresse. D'Égligny éprouvait toujours ce sentiment de préférence, qui lui eût fait choisir Sophie, si elle eût pu encore disposer de son cœur; mais il avait réfléchi, pesé les raisons que lui avait opposées M. Botte, et si Sophie était la plus jolie femme qu'il eût vu, il se trouvait humilié, lui dans l'âge de plaire, et sentant ce qu'il valait, de ne devoir le titre d'époux qu'à

la contrainte. Sophie embarrassée, interdite, craintive, ne lui laissait pas de doute sur l'éloignement qu'il inspirait, et il se décida. « Vous « paraissez me craindre, mademoiselle? — Je l'a-« voue, monsieur. — C'est-à-dire que vingt jours « n'ont rien changé à vos résolutions? — Elles ne « changeront pas, monsieur. — Que pensez-vous, « mademoiselle, que doive faire un homme délicat « dans la position où je suis? — Un homme dé-« licat n'a pas besoin de conseil. — Je vais donc « agir d'après moi.

« Mademoiselle, si vous aviez pu répondre aux « sentimens que vous m'avez d'abord fait éprou-« ver, je vous aurais dû le bonheur de ma vie; « je me serais efforcé de vous rendre une partie « de cette félicité que vous auriez répandue sur « moi; si même l'amour qui vous unit à M. Mon-« temar n'était qu'un de ces goûts qui laissent à « la raison, et la liberté d'agir, et la puissance de « le surmonter, je ne balancerais pas encore, et « plein de confiance en votre vertu, je vous con-« duirais à l'autel. Mais cet amour, que vous avez « nourri dans la retraite et le silence, est devenu « une passion insurmontable; il fait maintenant « partie de vous-même; vous ne pouvez plus vous « en détacher. — Non, monsieur, non, je ne le « puis. — Quel serait donc mon sort, quel serait « le vôtre? vous seriez malheureuse... — Ah! au « delà de toute expression. — Je le serais aussi de « votre froideur, de vos peines, et j'aurais mérité

« de l'être, car je l'aurais voulu. C'est donc à moi « à sacrifier un penchant qui ne me maîtrise point « encore. »

« —Que dites-vous, monsieur! Dieu!... Qu'avez-« vous dit? — Que je renonce à vous, mademoi-« selle. Il m'en coûte : sachez-moi gré de l'effort... « — Ah! monsieur le chevalier, mon admiration, « mon estime, ma reconnaissance.... — Votre ami-« tié, mademoiselle; c'est tout ce que je demande, « et vous me la devez. — Vous l'avez tout en-« tière... Ah! Charles, ah! mon ami, si tu savais « ce que fait pour nous cet homme généreux! « — Il le saura, mademoiselle. — Vous aurez la « bonté de le voir! — Je le verrai. — Ah! si vous « daigniez encore... — Parlez, mademoiselle. — « Vous charger seul auprès de mon père... — De « la rupture, mademoiselle? Je m'en chargerai. « Vous jouirez d'un bonheur que ne précèdera au-« cun nuage; je les écarterai de vous; ces beaux « yeux ne sont pas faits pour les larmes.

L'homme est le jouet des autres hommes, de leurs passions, des siennes, des circonstances et du hasard. Le moment où il s'afflige, touche à celui qui vient le consoler, et, trop souvent, sa joie n'est pas plus durable que sa douleur. C'est ainsi que mademoiselle d'Arancey s'abandonne subitement à son ivresse, à son délire; c'est ainsi qu'elle ne voit plus, dans ce chevalier, qu'elle redoutait tant, que le premier des hommes, après Charles. Elle continuait à exprimer, par des mots

sans suite, un ravissement que d'Égligny partageait : il était son ouvrage.

Comment différer d'apprendre au bien-aimé le changement qui vient de se faire dans leur situation ? mais comment proposer au chevalier de sortir à l'heure qu'il est ? cependant une heureuse nouvelle fait passer une si bonne nuit, et un malade a besoin de repos. On ne dit pas précisément cela ; mais il est si facile de se faire deviner par celui qui veut bien entendre ! D'Égligny avait pris son chapeau, et s'était arrêté devant une écritoire. « Non, dit-elle, je n'écrirai pas, je l'ai « promis. Mais je ne suis pas engagée à céler ce « qu'il n'était pas possible de prévoir. Dites-lui « tout, monsieur le chevalier, tout absolument. « Ajoutez, si vous voulez... Non, non, pas un « mot de ma part, sans l'aveu de mon père. — « Mais de la mienne, mademoiselle ? — Je n'ai « pas le droit de vous imposer silence, monsieur « le chevalier. »

On annonce une visite à M. Botte. « Une visite « à onze heures du soir, c'est bien prendre son « temps ! Le nom du visiteur ? — Le chevalier « d'Égligny. — Qu'il s'aille coucher, et qu'il nous « laisse tranquilles. »

Le chevalier n'a pas perdu un mot, et il entre en souriant. L'œil de Charles s'enflamme, et d'Égligny s'approche de son lit. M. Botte craint une scène ; il passe entre son neveu et le chevalier. D'Égligny l'écarte doucement, et prend la main

de Charles. « Réconcilions-nous, mon heureux « rival : j'ai renoncé à mademoiselle d'Arancey. « Elle m'a accordé son amitié, et je viens vous « demander la vôtre. »

Il est toujours l'heure d'apporter une bonne nouvelle. La figure de M. Botte, celle de Charles s'épanouissent; leur surprise, leur joie sont égales à celles de Sophie. Charles déraisonne comme elle ; le cher oncle jette d'Égligny dans un grand fauteuil, le baise sur les deux joues, et s'assied à côté de lui. Il demande des détails, on lui en donne; il en demande encore, on répète ce qu'il a entendu. Charles, émerveillé, a retrouvé des forces. Assis sur son lit, sa jolie bouche ouverte, les yeux fixés sur le chevalier, il saisit avidement tout, tout, jusqu'à l'expression la plus indifférente, et il sent un baume consolateur circuler dans ses veines.

M. Botte se frappait les genoux, se frotait les mains, se carressait le menton : c'était sa grande manière d'exprimer un sentiment inattendu et agréable. Il était flatté, très-flatté que la remontrance, qu'il avait faite au chevalier, eût produit plus d'effet qu'il n'avait osé s'en promettre, et il disait : « Je le savais bien moi, qu'avec une figure « comme celle-là, on doit être sensible, géné- « reux, et que le langage de la raison est toujours « entendu par un homme que l'âge et les préjugés « n'ont point encore endurci. — N'allez pas plus « loin, M. Botte. Quand vous avez dit à M. d'A-

« rancey des vérités désagréables, vous étiez en
« présence, et il pouvait se défendre. — Après?
« —Vous connaissez l'amitié, et vous savez qu'un
« homme d'honneur ne souffre pas qu'on outrage
« son ami absent. — C'est très-bien dit, jeune
« homme; vous me faites la leçon à votre tour,
« et, comme vous, j'en profite. Mais, corbleu, je
« le reverrai, ce père-là... A propos, n'oubliez
« rien de ce que cette chère enfant vous a recom-
« mandé. Refusez-la bien positivement. — C'est
« mon intention. — Qu'elle paraisse toujours dis-
« posée à obéir. — C'est convenu. — Piquée même
« de votre refus. — Oh, ce serait trop fort. —
« C'est qu'elle m'est bien chère, et je ne veux pas
« qu'on la brusque; qu'on la mette aux arrêts.
« Oh, je sais tout, moi. — J'attirerai l'orage sur
« moi seul. —Brave garçon, digne garçon! Je vous
« pardonne d'être noble. — Vous êtes bien bon.

« Ah ça, M. Botte, il faudra me seconder un
« peu. — De tout mon pouvoir. — Ménager da-
« vantage mon ami. — Je ne vous promets pas
« cela. — Il aime les déférences, les égards. — Il
« faudrait lui marquer du respect, peut-être? Vous
« vous moquez de moi. — Mais vous connaissez
« son faible. — Qu'il s'en corrige, morbleu, et
« quand je lui dis tout simplement: je vous de-
« mande votre fille pour mon neveu, qu'il me
« frappe dans la main, et qu'il me réponde de
« même: c'est une affaire faite. — Celle-là ne se
« fera pas ainsi. — Hé bien nous bataillerons. —

« Quand les choses peuvent s'arranger douce-
« ment... — J'aime le bruit. — Et sur tout que tout
« le monde vous cède. — C'est vrai. — Et vous ne
« pardonnez pas au marquis d'oser vous résister;
« vous saisissez les occasions d'humilier son amour-
« propre, et vous savez, vous l'observiez tout à
« l'heure, qu'à son âge on ne change point. Mon-
« sieur Botte, vivre avec les hommes, tels qu'ils
« sont, est d'un sage. Vouloir qu'ils voient, qu'ils
« pensent, qu'ils agissent comme nous, est d'un...
« — Ah, finissez, je vous en prie, monsieur le
« chevalier. Il faut que vous me plaisiez fort pour
« que j'aie écouté tranquillement votre première
« mercuriale; mais... — Il est vrai, mon cher on-
« cle, que vous avez été cruel dans votre dernière
« entrevue avec le marquis. — A l'autre, à pré-
« sent. — C'est que tout cela tend, mon oncle, à
« aigrir davantage... — Paix, paix, morbleu. Pen-
« sez à vous guérir, et laissez-moi mener vos af-
« faires. — Mais M. Botte... — Mais, monsieur le
« chevalier, il est minuit, et les confidens, comme
« les amoureux, ont besoin de repos. »

Je présume que M. d'Arancey faisait lever, les uns après les autres, les acquéreurs de ses métairies, car il n'était pas rentré lorsque d'Égligny revint à son hôtel garni. Je crois bien, avec M. Botte, que les amoureux ont besoin de repos; mais ils ne le cherchent pas toujours, car la charmante fille pensait à tout, excepté au sommeil. Elle avait employé le temps à s'asseoir, à se lever,

à relire les lettres de Charles, à lui adresser les plus jolies pensées, les expressions les plus tendres, et l'haleine de Zéphir ne les portait point au-delà des murs épais de sa chambre. Que d'esprit, que de sentimens perdus!

Il fallut que d'Égligny, déja très-las de parler, parlât encore une heure et demie. Elle le retenait, sous le prétexte très-poli, d'attendre son père, dont l'absence ne lui déplaisait pas du tout. A deux heures, cependant, le chevalier lui demanda grace, et comme on pense à son amant avec plus de charme encore, dans le recueillement de la nuit, Sophie, qui ne voulait rien perdre de ses faibles avantages, se hâta de se mettre au lit, et d'éteindre sa bougie.

Il était presque jour, lorsque M. d'Arancey rentra, fatigué, excédé, et surtout d'une humeur!... ah! ses trois métairies venaient d'être revendues, et achetées encore par des prête-noms, d'une discrétion désespérante. Il ne lui restait plus qu'une ressource : c'était de se faire de ses cent mille francs, quatre ou cinq mille livres de rente, et de vivre noblement avec cela, lui, sa fille et son gendre. Il se consola et s'endormit, en pensant qu'il n'avait jamais été roi, et qu'un roi s'était trouvé trop heureux d'être maître d'école, à Corinthe.

Il aimait d'Égligny de tout son cœur, et il avait, dans les idées, une ténacité égale à celle de M. Botte. Le chevalier, ami ardent et sincère, ne

se dissimulait pas combien était délicate la conférence qu'il allait avoir avec le marquis. Aussi décidé à ne pas se brouiller avec son ami, qu'à ne point se marier, il avait arrangé, dans sa tête, un discours, qu'il croyait, à la fois, persuasif et propre à adoucir ce qu'un refus, prononcé en face, a de désagréable pour celui qui le reçoit. Au moment de commencer, il éprouva un embarras qui lui fit perdre tous ses moyens. Sophie, de son côté, était dans une inquiétude, une agitation inexprimable. Ce moment allait tout décider, et elle attendait, avec une extrême impatience, le résultat de l'entretien.

Pendant que d'Égligny cherchait à se remettre, M. d'Arancey lui parlait de ses courses nocturnes, de leur inutilité, et il entreprenait de prouver, avec éloquence, combien la médiocrité est préférable à l'opulence. Pas de luxe; mais plus de besoins factices. Des amis sincères, et plus de flatteurs. Point de plaisirs bruyans; mais un retour sur soi-même, qui rend, à ceux du cœur, toute leur vivacité. Plus d'équipages; mais un exercice soutenu qui entretient la santé. Le calme de la retraite, si favorable à l'étude des sciences consolatrices; une teinte de philosophie qui élève l'homme au-dessus de sa fortune, telles étaient les bases du très-long discours que prononça M. d'Arancey.

Ce n'est rien que d'avoir bien parlé. On veut, pour récompense de son talent, persuader son

auditoire; l'amour-propre sollicite ses applaudissemens, et d'Égligny, très-préoccupé, n'avait rien entendu. « Qu'avez-vous donc, mon ami, lui dit « le marquis ? Vous ne paraissez pas frappé de la « clarté, de la solidité de mes raisonnemens. — « Mon cher d'Arancey, je conviens qu'avec un « air très-attentif, je n'étais pas du tout à ce que « vous me disiez. — Ah, ah, — J'ai saisi, en gros, « votre tableau de la médiocrité, très-bien tracé « sans doute. — N'est-ce pas? — Et j'y reviendrai « tout à l'heure; mais avant, j'ai à vous parler « d'autre chose. — Hé bien, j'écoute, mon ami. « — Le difficile est de commencer. — Craignez-« vous de vous ouvrir à votre meilleur ami, à « votre père? — L'ami peut n'être pas indulgent, « le père s'armer de sévérité. — Ceci est donc sé-« rieux. Ah! chevalier, à qui vous confierez-vous, « si ce n'est à celui dont vous avez partagé, « adouci les peines? Du courage, mon jeune ami. « — J'en aurais avec tout autre. — Craindriez-vous « mes reproches? — Je crains de vous déplaire. « — Cela ne se peut pas. Parlez, je vous en con-« jure. Vous m'inquiétez chevalier.

« — M. le marquis... M. le marquis... — Mon cher « d'Égligny? — Mademoiselle votre fille... elle ne « saurait... je ne peux... — Ma fille?... qu'a-t-elle « de commun avec le trouble où je vous vois? « refuserait-elle de remplir sa promesse? — Pas « du tout, mon ami, mais, moi... — Mais vous? « — J'ai réfléchi à ce que M. Botte... — Ce n'est

« point de ces gens-là qu'il s'agit; c'est de vous. « — Je pense que ce qu'il nous a dit l'autre jour, « au château, était, à son ton près, très-raison- « nable, très-bien senti. — Très-impertinent, « très-absurde. — Vous savez combien je vous « aime. — Vous me l'avez prouvé. — Croyez-vous « que le titre de votre gendre ajoute quelque « chose à mes sentimens pour vous? — Je vous « entends, monsieur. — Ne vous fâchez pas, mon « ami. Croyez-vous que dans la vie très-privée qui « devient notre partage, l'union la plus intime « ne soit pas indispensable? Resserrés dans cette « humble demeure, que vous pariez, à l'instant, « des charmes de l'imagination, ne pouvant nous « éviter ni nous distraire, votre malheureuse fille « serait réduite à renfermer ses larmes; à étouffer « des soupirs, qui s'échapperaient enfin jusque « dans les bras de son époux; votre gendre, aussi « à plaindre qu'elle, et par la froideur dont on « paierait ses tendres soins, et par des regrets « trop tardifs; un père affligé d'un spectacle con- « tinuel de douleurs, que le temps ne ferait qu'ac- « croître; les plaintes, l'aigreur, les reproches, « et, peut-être, les haines; enfin, une rupture, « dernière ressource des époux mal assortis, voilà, « mon ami, voilà le sort qui nous attend, et que « nous pouvons éviter.

« —Monsieur le chevalier, je n'examinerai pas à « quel point il faut s'aimer pour être heureux en « mariage. Des nœuds, formés sous les auspices

« de l'amour le plus tendre, sont devenus insup-
« portables; des unions, préparées par la seule
« estime, ont offert l'exemple touchant de la con-
« corde et d'une félicité durable, étrangère aux
« convulsions du délire, qui ne dure jamais. Je ne
« m'étendrai pas sur ces distinctions : il est inu-
« tile de raisonner avec un homme déterminé. —
« Vous me le pardonnerez, je l'espère. Oui, j'ai
« pris mon parti. — Je vous ferai observer, seule-
« ment, que c'est lorsque j'avais l'espoir de ren-
« trer dans mes biens; lorsque la main de ma
« fille assurait votre fortune, que vous pouviez
« la refuser avec décence, et c'est alors que vous
« avez reçu avec transport la proposition de vous
« unir à elle.

« — M. le marquis, l'observation est aussi forte
« qu'outrageante. Je vais y répondre avec le mé-
« nagement que je dois à votre âge et à l'amitié.
« —L'amitié, dites-vous? Vous pouvez l'invoquer
« encore! — Je n'en ai pas perdu le droit. Écou-
« tez-moi, de grace.

« La beauté de mademoiselle d'Arancey m'a
« séduit au premier coup d'œil. Ses qualités, sa
« position intéressante, tout m'attirait vers elle,
« et, sans m'occuper de l'avenir, je me livrais au
« sentiment qu'inspirait sa présence. M. Botte,
« que vous n'aimez pas, et qui s'est montré votre
« ami, M. Botte m'a éclairé. Il a dissipé une il-
« lusion qui commençait à m'être bien chère. J'ai
« reconnu le danger auquel j'étais exposé. Sans lui,

« j'aurais aimé jusqu'à l'idôlâtrie, et au lieu de me « combattre et de me vaincre, lorsqu'il en était « temps encore, je serais, aujourd'hui, le plus « infortuné des hommes, et je ne serais pas moins « ferme dans mon refus, parce que où la probité « commande, tout autre sentiment doit se taire. « Voilà, M. le marquis, le récit succinct de ce qui « s'est passé dans mon cœur. Moins prévenu, « vous le trouveriez aussi naturel que je vous le « garantis véridique.

« Passons maintenant à ce qui m'a le plus af- « fecté dans ce que vous venez de me dire, à ce « que vous ne vous pardonnerez jamais, au re- « proche de me laisser conduire par de petites « vues d'intérêt. Quand je vous ai trouvé presque « nu sur ce charriot, que je me suis dépouillé « pour vous couvrir, vous connaissais-je, mon- « sieur? J'étais jeune, vigoureux, et, dans le fond « même de la Sibérie, mon travail pouvait suf- « fire à mes besoins. J'ai souffert, parce que j'ai « tout partagé avec vous; j'ai altéré ma santé, « parce que je travaillais les nuits, lorsque les « jours ne suffisaient pas à la subsistance de tous « deux, et lorsque je rentrais, accablé de fatigue, « je dérobais encore une heure à mon repos, pour « vous donner les consolations dont j'avais tant « de besoin moi-même. C'est moi qui, dans notre « fuite, vous ai guidé à travers des déserts im- « menses; qui pansais les blessures de vos pieds, « quand le sang ruisselait des miens; c'est moi

« qui vous portais à travers les torrens, les neiges « et les rocs; qui, le soir, ranimais vos sens engourdis, en vous pressant des heures entières « contre mon sein, et que m'importait alors votre « fille, que je n'avais pas vue, votre fortune, à laquelle vous-même ne pensiez plus? La mort, « une mort lente, cruelle, se présentant à chaque « pas devant nous, éloignait toute autre idée « que celle d'un prochain anéantissement, et mes « soins et mes efforts vous en ont garanti. M. le « marquis, qui s'oublie ainsi pour secourir l'humanité souffrante, n'est pas un homme intéressé.

« — Ce que vous me rappelez, monsieur, je « l'ai dit à quiconque a pu m'entendre; je n'ai « cessé de me le répéter, tant que je vous ai cru « sincère. Voulez-vous vous rétablir dans mon « estime et dans mon amitié; voulez-vous que je « croie que vous n'avez pas, en effet, aperçu dans « l'éloignement, ce que je pourrais donner à la « reconnaissance? Soyez mon gendre, et ce nuage, « le premier qui s'est élevé entre nous, se dissipera à l'instant. — Non, monsieur, je ne commettrai point une faute capitale, parce que vous « me la prescrivez; vos derniers jours ne s'écouleront pas dans l'amertume, parce que vous mettez de l'opiniâtreté où il ne faut que de la raison. « Mais je ne perdrai pas mon ami pour avoir eu « le courage de lui résister. Nous retrouverons « cette douce confiance, ces tendres épanchemens « qui nous ont si long-temps soutenus dans nos

« souffrances. D'Arancey, mon cher d'Arancey,
« cessez d'être injuste, et embrassez votre ami..
« Dieu ! grand dieu, d'Arancey me repousse! —
« Je ne vous connais plus. — Vous m'y forcez,
« cruel; le sort en est jeté ! Je serai votre gendre,
« et nous gémirons tous trois.

Le marquis n'avait pas feint le soupçon qu'il avait exprimé : l'apparence était contre d'Égligny. Le vieillard se voyait contraint à mépriser son ami, à rompre un attachement qui faisait partie de son être, et son cœur était brisé. Il avait mis, dans son ton, dans ses gestes, cette vérité, cette énergie qui avaient subjugué le chevalier, et qui le laissaient sans défense. Fidèle à l'amitié et à la confiance de la beauté malheureuse, il entra chez Sophie, égaré, hors de lui, pour lui rendre la scène qui venait de se passer, et transiger avec elle par la plus singulière des propositions.

Sophie était destinée à passer sans cesse, et sans interruption, par toutes les alternatives qui peuvent charmer et froisser une ame sensible. Elle commençait à contracter cette habitude du malheur qui produit la fermeté, et d'Égligny la trouvant plus calme qu'il n'avait osé l'espérer, se remit par degré, et finit en lui déclarant qu'il lui était impossible de vivre sans son père; que pour conserver son amitié, il avait consenti à devenir son gendre; qu'il en était fâché, très-fâché; mais, qu'enfin, ce malheur-là étant inévitable, ce que Sophie et lui pouvaient faire de mieux, était de le

rendre, à peu près, idéal. Qu'en conséquence, ils seraient, si ce parti convenait à la future, mari et femme aux yeux du monde; mais qu'ils vivraient comme un frère et une sœur, qui s'aident mutuellement à supporter le fardeau de la vie. Il prononça le serment authentique de ne jamais user de ses droits; il protesta que jamais il n'en aurait même la pensée.

Il faut être bien neuf et bien pur, pour faire, de bonne foi, à vingt-cinq ans, une semblable promesse à une fille charmante. Sophie ne doutait pas que l'exécution n'en fût très-facile; mais elle sentait que ce mariage, quelles qu'en fussent les suites, était une barrière insurmontable, éternelle, qui s'élevait entre elle et son amant. Elle trouvait cependant une sorte de plaisir à penser qu'elle lui demeurerait fidèle. L'instant d'après, elle sentait tous les désagrémens de ce genre de fidélité, et pourtant elle marquait de la reconnaissance à celui qui, par pitié pour elle, voulait bien ne pas l'épouser tout-à-fait.

S'il était possible de trouver un côté gai à quelque chose d'aussi grave que les traverses qu'éprouvent les amans, rien ne paraîtrait aussi plaisant que les entretiens de Sophie et du chevalier. Tous deux jeunes, tous deux tendres, ils convenaient très-sérieusement des moyens qu'ils emploieraient pour tromper la nature, qu'on ne trompe jamais; pour abuser le public, qui ne pénètre pas le mystère des nuits. Le jour, on se

ferait des amitiés, rien que des amitiés; mais on s'en ferait beaucoup, pour abuser M. d'Arancey, et la nuit, deux lits, aussi éloignés que le permettraient les murs de la chambre, recevraient deux époux qui resteraient aussi calmes, que s'ils étaient l'un à Paris, et l'autre à Pékin. Quel joli plan! des caresses innocentes le jour, pour préparer le repos imperturbable des nuits, à quatre pas de distance; quand l'époux peut tout oser; quand l'épouse est sans défense; qu'elle peut d'ailleurs s'oublier un moment, car, enfin, ces caresses de jour doivent insensiblement devenir plus vives, et puis, les petites distractions des toilettes, un rideau entr'ouvert, un œil indiscret, l'imagination qui s'allume... que sais-je, moi? Il faut avoir soixante ans pour faire et tenir un semblable marché, et encore je ne sais pas... Quoi qu'il en soit, cette chimère avait son utilité. La bonne Sophie se livrait au petit orgueil de penser que jamais elle ne ferait d'infidélité à Charles, pas même en faveur de son mari, et les jouissances de l'orgueil, comme tout autre, reposent un peu un cœur tourmenté.

Le marquis voulait sincèrement le bien de sa fille, et, pour le trouver dans un mariage forcé, il fallait qu'il eût de l'amour des idées toutes particulières. Étranger toute sa vie à ces passions qui font extravaguer, il ne croyait qu'à ces goûts frivoles, aimables, inconstans qui sont si fort à la mode. Il ne doutait pas que sa fille oubliât

promptement Charles; qu'elle s'attachât enfin au chevalier, et cette union lui convenant parfaitement à lui, il ne s'occupa plus que d'en accélérer le moment.

Cependant Charles se rétablissait, et attendait, le plus patiemment qu'il lui était possible, l'effet des promesses de son oncle et du chevalier. D'Égligny s'était trop avancé envers son heureux rival, pour n'être pas embarrassé de la manière dont il se tirerait de là. Sophie, qui comptait bien aimer toujours Charles, et qui le disait, cent fois par jour, à son futur époux, Sophie voulait que son amant fût au moins instruit du traité conclu entre elle et le chevalier; elle devait y gagner de deux façons. D'abord, Charles lui saurait un gré infini de sa fidélité, et ensuite elle le liait, par de fréquentes entrevues avec son mari. Elle pourrait donc le recevoir tous les jours, et elle protestait à d'Égligny qu'elle le recevrait sans danger pour sa vertu. D'ailleurs, qu'importent à un frère les actions particulières de sa sœur? Le chevalier n'était pas précisément de cet avis. Ses longues et fréquentes conversations avec Sophie le ramenaient insensiblement à un sentiment mal éteint. Il ne s'en alarmait pas, parce qu'il est naturel d'aimer sa sœur; mais il sentait qu'il n'était pas nécessaire qu'un second frère vînt se mettre en tiers dans sa maison. Bon gré mal gré, il fallut pourtant qu'il allât chez M. Botte.

Charles jeta les hauts cris, quand le chevalier

lui communiqua ces conventions d'un genre si nouveau, et qu'il entreprit de lui persuader qu'il devait les approuver et en être reconnaissant. Il ne voulait pas que sa Sophie se mariât de quelque manière que ce fût, et puis la petite Grandval l'avait convaincu qu'on recherche quelquefois une femme qu'on n'aime point. Or, d'Égligny avait aimé mademoiselle d'Arancey; il était difficile qu'il ne l'aimât pas encore, et comment se bornerait-il à jouer toujours le mari? A quels dangers serait donc exposée la fidélité de son amie, si, en dernier résultat, elle ne se lassait point d'être fidèle, ce qui ne lui paraissait pas mathématiquement impossible.

M. Botte ne s'attendait pas à ce prochain mariage; il en fut étourdi au point de ne pas s'arrêter un moment à l'extravagance des futurs époux. Depuis vingt ans il connaissait M. d'Arancey. Il l'avait vu constamment aussi glorieux de son faste que de sa naissance. Il croyait l'avoir forcé à recourir à lui pour continuer un genre de vie qui lui était si cher, et il était loin de prévoir que l'amitié eût assez d'empire sur lui, pour le faire descendre à un état au-dessous de la médiocrité. « Il est bien singulier, disait-il à son neveu, que « cet homme, qui ne parlait que de ses équipages, « de ses chevaux, de ses ancêtres, de sa livrée; « qui était jaloux de son eau-bénite, de son pain-« bénit, de son encensoir, et qui faisait garder « ses chasses comme madame Cretté du Bourget...

« — Hé, mon oncle, il s'agit bien de madame « Cretté. — C'est une excellente femme, pleine « de qualités, qui aime beaucoup ses parens, et « qui ne leur sacrifierait pas un lièvre. Mais re- « venons. Il est bien singulier que M. d'Arancey « ait oublié tout cela pour se borner à son pot « au feu, tristement partagé avec sa fille et son « gendre. Quel talisman ont donc ces jeunes gens « qui arrivent du Kamschatka? — Mais vous plai- « santez, je crois, mon oncle. — Vous savez, mon « neveu, que je ne plaisante jamais. — Vous ou- « bliez au moins vos promesses. — Pour qui me « prenez-vous, monsieur? — Et vous laissez faire « cet odieux mariage! — Je compte bien encore « l'empêcher. Tu me crois donc sans sensibilité, « sans entrailles? Je suis donc ton ennemi? — « Hé, non, mon oncle; mais ce ne sont pas des « mots qu'il faut ici. — Aussi, monsieur, vais-je « agir, et efficacement, je l'espère. Je cours chez « le marquis. — Oh, oui, je vous en prie, mon « oncle. — Et je lui parlerai vertement. — Hé, que « lui direz-vous, que vous ne lui ayez déja dit? « — Voilà un enfant bien opiniâtre. Croyez-vous, « monsieur, que j'aie le talent de persuader les « gens sans leur parler? me prenez-vous pour un « mime? — Si vous parliez plutôt à mademoiselle « d'Arancey? — Pourquoi faire, monsieur? pour « la détourner de ses devoirs, auxquels je l'ai ra- « menée moi-même? — Vous me faites mourir, « mon oncle, avec vos idées exagérées de vertu.

« — Monsieur, qui ne fait pas trop en ce genre « pour les autres, ne fait jamais assez pour soi. « — Et je serai victime de votre système. Oh, je « mourrai, décidément je mourrai. — Le malheu- « reux en est capable! Je vous répète, monsieur, « que je vais parler à ce père-là. Je connais son « faible; je suis en mesure, et j'ai à lui faire des « observations d'une force majeure. — Hé, mon « dieu, mon oncle, que ne les lui faisiez-vous « plutôt! — Ne m'arrête donc pas davantage, si « tu ne veux pas que je les lui fasse plus tard. »

M. Botte arrive chez le marquis. Il entre dans une petite pièce, éclairée par un *quinquet*, qu'on honorait du nom d'antichambre, et quė le cher oncle reconnut servir à la fois de cuisine, de bûcher et de cabinet de toilette, car vous savez que le marquis avait repris le toupet en fer à cheval, les boucles détachées et la bourse. Deux laquais de louage avaient endossé, en entrant, la livrée, qu'ils devaient renfermer, en sortant, dans un garde-manger, qui ne servait plus qu'à cet usage. Comme la valetaille a joué, de tout temps, dans les antichambres des gens de qualité, ceux-ci, fidèles aux grands usages, et ne pouvant faire un brelan à deux, jouaient au noble jeu d'oie, dans les intervalles où ils n'avaient personne à annoncer.

Un de ces drôles, qui avait des souliers percés, des bas crottés, des manchettes sales, et les cheveux poudrés à blanc, demanda gravement à M. Botte sous quel nom il fallait l'annoncer? « Hé,

« parbleu, sous le mien : Jacques-Nicolas Botte.
« — Jacques-Nicolas... Vos qualités? — Honnête
« homme. Tu ris, maraud! —On n'entre point ici
« qu'on ne soit titré. Êtes-vous prince, duc, comte,
« marquis? — Je suis un être fatigué de tes ques-
« tions, et je vais m'annoncer moi-même. — Mais,
« monsieur... — Range-toi, faquin. » Et M. Botte lui applique un vigoureux coup d'épaule; il passe, le laquais le poursuit; il pousse vivement la porte et renverse une bergère, passablement garnie en vieille moquette. Dans la bergère était une antique duchesse, qui roula sur un tapis de lisière, et qui présenta, à la clarté d'une bougie unique, des appas auxquels, depuis trente ans, personne n'avait été tenté de faire voir le jour.

M. d'Arancey reconnaît M. Botte, et rougit jusqu'au blanc des yeux. Un bourgeois, et un bourgeois assez impertinent parfois, pénétrer dans une assemblée aussi respectable! Le marquis sentait bien que l'étiquette voulait qu'il le fît mettre à la porte; mais il savait que le cher oncle n'endurerait point paisiblement un tel affront, et que la scène deviendrait plus scandaleuse encore. Comme de deux inconvéniens, il faut choisir le moindre, quand on peut choisir, le marquis jugea que, pour être plus promptement débarrassé, il fallait laisser dire le bourgeois, qui se retirerait probablement lorsqu'il aurait exhalé sa bile.

Pendant que M. d'Arancey se consultait, un cordon bleu relevait madame la duchesse, qui

faisait des efforts incroyables pour rougir, en minaudant à travers les bâtons de son éventail; un cordon rouge relevait son chignon, un chevalier de Saint-Louis son ratelier, et le cher oncle, son œil d'émail, qu'il voulait, à toute force, faire rentrer dans son orbite. Cette haute noblesse, qui se croyait en sûreté dans cette chambre, comme Dieu dans son sanctuaire, indignée de la familiarité de ces manières, exprima son humeur par certaines expressions très-claires que le cher oncle ne jugea pas à propos de relever, de peur de s'écarter de son but. Il fut s'asseoir, sans façons, près du marquis, et lui frappant sur la cuisse: « Vous êtes entêté et moi aussi. Vous avez juré « de faire une sottise; j'ai fait serment de l'em- « pêcher, et je m'explique. C'est moi qui ai acheté « votre terre du Berri, et vos trois métairies. C'est « moi qui vous ait réduit à recevoir ces messieurs « et ces dames dans ce taudis, et à les régaler avec « de la piquette et le plat de bœuf à la mode: j'en « ai vu les débris en entrant. C'est moi qui vous « croyais assez de bon sens pour ne pas préférer « la morgue à l'aisance, et votre satisfaction per- « sonnelle au bonheur de votre fille. C'est moi « enfin qui reviens à vous, puisque vous conti- « nuez à vous éloigner de moi.

« Voici mes dernières propositions. Je vous « rends votre terre du Berri, vos trois fermes et « votre château d'Arancey. Ceci vaut la peine d'y

« réfléchir : ce sont cent mille livres de rente que
« je vous offre.

« Vous en jouirez en toute propriété, sous la
« seule condition de ne pouvoir ni vendre, ni alié-
« ner. Après vous, ces biens passeront à votre
« fille, et retourneront à mes héritiers, si elle
« meurt sans enfans. Il me restera encore de quoi
« la doter très-passablement, sans que vous pre-
« niez une obole sur votre revenu. D'après cet
« arrangement, vous recevrez vos amis dans un
« château meublé comme celui d'un souverain;
« vous les traiterez splendidement; vous leur prê-
« terez de l'argent, considération qui peut déter-
« miner ces messieurs et ces dames à appuyer ma
« demande, et, enfin, ce qui vous flattera autant
« que le reste, vous conserverez votre nom d'Aran-
« cey, auquel vous tenez tant. Je m'oblige, devant
« témoins, à ne jamais vous appeler Thomasseau;
« à descendre avec vous jusqu'à la déférence, et
« à paraître reconnaissant, lorsque c'est vous qui
« me devrez tout. Prononcez maintenant : mon
« neveu est-il votre gendre?

« Mais vraiment, reprit la duchesse, l'argent
« rapproche les distances, et il est très-agréable
« d'en pouvoir prêter à ses amis. Rappelez-vous,
« mon cher marquis, que nos jeunes seigneurs
« ne dédaignaient pas de s'allier à la finance. —
« Madame, ils élevaient leurs femmes jusqu'à eux;
« ici, mademoiselle d'Arancey descendrait jusqu'à

« M. Montemar. — Mais, mon cher marquis, de « l'argent à la disposition de ses amis! — L'argent « n'est rien, madame; l'honneur est tout. Et en « quoi, poursuivit M. Botte, faites-vous consister « cet honneur? dans ces brimborions qui vous « pendent au cou? Savez-vous ce qui vous arri- « vera, M. Thomasseau? Je vais vous le dire. Vous « achèterez une misérable bicope et quelques ar- « pens, dont vous mangerez bien vite la moitié, « et vous labourerez le reste en sarrau de toile, « en sabots, et l'épée au côté. Vous mourrez or- « gueilleusement de faim, vous et les vôtres, et « ce bon d'Égligny, qui est en âge de faire son « chemin, et que je pousserais dans le commerce, « sera tout en gros votre premier garçon de char- « rue. La jolie perspective pour l'arrière-petit-fils « d'un maréchal de France!

« — Avez-vous fini, M. Botte? — Absolument, « M. Thomasseau. — Voici ma réponse, et je « vous prie de vous en souvenir. Je suis le maître « de ma conduite et du sort de ma fille. — C'est « malheureusement trop vrai. — Je persiste dans « mes résolutions... — Je devais m'y attendre. — « Et si l'indigence que vous m'annoncez devient « en effet mon partage, je ne m'en plaindrai pas « à vous. — Et vous ferez bien. — Dispensez- « moi, à l'avenir, de vos visites. — Il est inutile « de me le recommander. — Et surtout de vos « incartades, que je ne supporterai pas toujours « aussi tranquillement. — Hé bien, adieu. Adieu

« donc, jusqu'à l'éternité, monsieur Thomasseau.
« Je pars à l'instant avec mon neveu. Je le tire
« d'un pays où le chagrin lui ôterait infailliblement
« la vie ; je fais avec lui le tour de l'Europe, pour
« le distraire et le guérir de son amour, et si je
« rencontre une seconde Sophie, ce qui n'est pas
« très-probable, mais ce qui n'est pas absolument
« impossible, je la lui fais épouser, et je reviens
« m'établir à côté de vous, pour vous rendre té-
« moin de son bonheur, et vous faire enrager.

« A moi, à moi, tous mes gens, crie M. Botte,
« en rentrant à l'hôtel. Qu'on prépare une ber-
« line de poste ; qu'on emplisse la vache, les
« coffres, la cave et mes malles de tout ce qui
« peut être utile ou agréable pour un voyage de
« trois ans ; qu'on m'aille chercher des passe-
« ports ; que mes deux valets de chambre passent
« la culotte de peau, et vous, monsieur mon
« homme d'affaires, garnissez-moi mon porte-
« feuille. Ah!... qu'on dise à Horeau d'être prêt
« dans une heure ; je le prends avec moi, parce
« que ce pauvre Charles n'est pas dans un état
« à pouvoir être grondé. — Hé, mon oncle, où
« allez-vous donc ? — Ce marquis Thomasseau a
« le diable au corps, et je t'emmène à Péters-
« bourg, à Londres, à Madrid. Qu'est-ce que cet
« homme révérentieux, qui me regarde d'un air
« hébété ? — Mon oncle, c'est un marin, qui ar-
« rive de la Guadeloupe. — De la Guadeloupe ?
« C'est là que mon pauvre père est mort. Que vou-

« lez-vous, monsieur le marin ?... Pas tant de ré-
« vérences; je ne les aime pas.
« — Monsieur, je suis Anglais. — J'en suis bien
« aise. — J'étais sur la flotte qui s'empara de cette
« colonie, en mil sept cent quatre-vingt... — C'est
« bon, c'est bon. Si vous nous avez pris cela,
« nous vous avons rossé à Dunkerque dans cette
« guerre-ci, à Fontenoy dans une autre, et sur
« toutes les côtes de France, sous Philippe-Au-
« guste, et ses successeurs, malgré vos intrigues
« et vos alliances avec des ducs de Bourgogne
« et de Bretagne, qui vous faisaient beau jeu.
« Après, monsieur le marin ? — J'ai été chargé
« par notre amiral de l'examen des papiers fran-
« çais... — Dépêchez-vous donc; je pars pour
« Pétersbourg. — Et, dans un arrière-cabinet du
« gouvernement, j'ai trouvé ce brevet. — Qu'est-
« ce que c'est que ce chiffon ?
« Louis, par la grace de Dieu, etc. En récom-
« pense des services rendus à la navigation et au
« commerce, par Antoine-Xavier Botte, écuyer...
« Mon père écuyer ! il ne m'a jamais dit qu'il fut
« écuyer. C'est apparemment un titre que le roi
« a bien voulu lui conférer. Poursuivons... —
« Par Antoine-Xavier Botte, écuyer, il nous a
« plu l'élever, et l'élevons par ces présentes au
« grade de capitaine de frégate de notre marine
« royale... — Je n'ai jamais entendu parler de cette
« promotion. Voyons la date...; du mois qui a
« précédé celui de son décès. Ce brevet lui aura

« été adressé à la Guadeloupe, et il n'a pas eu « le temps de me faire part de cette faveur de la « cour... Signé Louis, et plus bas, Saint-Priest. « C'est très en règle, parbleu!

« — Votre nom, monsieur, est très-connu « dans tout l'univers commerçant. — Je le crois « bien, monsieur. — J'ai cru vous faire plaisir en « vous conservant cette pièce.—Vous m'en faites, « et beaucoup. J'ai toujours honoré mon père, « et cette distinction ajoute à mon respect pour « lui. — Mes affaires m'ayant amené en France, « je me suis fait un devoir de vous présenter « moi-même ce brevet. — C'est très-honnête, en « vérité... Diable, diable! si j'avais eu cette pièce-« là ce matin... Hé, bien, Henri, qu'est-ce en-« core? — Un monsieur qui arrive de Marseille. « — Je suis originaire de cette ville, et j'ai tou-« jours aimé les Provençaux. J'en ai conservé la « franchise. Faites entrer.

« Celui-ci me serre la main : bon cela. Voilà « les manières qui me plaisent. Ah! ne secouez « pas ce bras si fort : c'est celui de mon rhuma-« tisme.

« — Monsieur, j'étais membre du comité révo-« lutionnaire d'Aix. — Tant pis pour vous, mon-« sieur. — Mais je n'y étais entré que pour être « utile aux honnêtes gens. — L'intention est loua-« ble. — Nommé pour compulser les archives du « parlement, de différens tribunaux de la pro-« vince, et les registres des églises, j'ai conservé

« les titres de quelques familles illustres, et no-
« tamment de la vôtre. — Ma famille illustre!
« vous vous moquez de moi, mon cher ami. —
« Je vous respecte, je le dois, et je vous prie
« d'examiner ces liasses. — Voyons, monsieur,
« voyons. Il serait plaisant que je fusse noble, sans
« m'en être jamais douté.

« Oh, comme ces parchemins sont vieux et
« enfumés! quels caractères gothiques! Henri,
« ma loupe... m'y voilà. Contrat de mariage de
« haut et puissant seigneur Ferdinand comte de
« Botta, fils unique du marquis de Botta, feld-
« maréchal au service de sa majesté l'impératrice,
« et de Irène de Boralette... Attendez donc; j'ai
« entendu parler de ce marquis de Botta. Charles,
« remettez-moi sur la voie. — Je crois, mon oncle,
« que c'est celui qui a pris Gênes... — Précisé-
« ment. Diable!

« Extrait des registres de baptêmes de la pa-
« roisse Notre-Dame de Marseille. A été baptisé,
« le quinze février seize cent quatre-vingt-dix,
« Auguste, fils de Ferdinand, comte de Botta...
« Et voilà un brevet qui nomme Auguste de
« Botte, garde de la marine, à Toulon. Pourquoi
« donc cet Auguste ne s'appelle-t-il pas comme
« son père? — Vous savez, mon oncle, que nous
« avons l'habitude, en France, de changer en *e*
« muet l'*a* final des noms propres italiens. —
« C'est vrai. Mais cet Auguste de Botte est mon
« bisaïeul, et comment mon père a-t-il cru qu'il

« était matelot ?... garde-marine, marin... Le cher « homme aura confondu. Il est bien extraordi- « naire pourtant que des pères laissent ainsi tom- « ber leur filiation dans l'oubli. Vous verrez qu'il « se sera trompé encore au sujet de mon grand- « père, dont il faisait tout simplement un pilote.

« Contrat de mariage d'Auguste de Botte, « écuyer... Ah, la famille perd ici de son illustra- « tion... d'Auguste de Botte, écuyer, et de de- « moiselle Gertrude de Miolan.

« Extrait des registres de baptêmes de la pa- « roisse Notre-Dame de Marseille.

« A été baptisé, le sept mai mil sept cent trois, « Jérôme, fils de... Ce Jérôme est mon aïeul... « Corbleu, je le savais bien que mon père faisait « encore ici une bévue. Voici un ordre authen- « tique du roi, qui donne commission à Jérôme « de Botte, officier de la marine royale, très-in- « struit dans le pilotage... Et mon père en faisait « un pilote !... Qui donne commission à Jérôme « de Botte, de monter la flûte *la Danaé;* d'aller « sonder les rades nouvellement découvertes dans « la mer du Sud... Parbleu, la négligence de mon « père est bien impardonnable ! laisser perdre des « titres aussi importans ! Ce n'est pas que je tienne « infiniment à ma noblesse ; mais enfin on est « bien aise de savoir de qui on sort, et puis il « faut avouer que la noblesse a son utilité. Elle « récompense les belles actions, et elle impose « aux héritiers du nom, l'obligation de marcher

« sur les traces de leurs pères. Que diable, si j'a-
« vais su cela avant la révolution, j'aurais repris
« mon nom de Botta, et avec ma fortune, je me
« serais fait marquis comme un autre. A quoi
« tout cela me servira-t-il maintenant? — A faire
« mon mariage, mon oncle. — Tu as parbleu
« raison... Ah, qu'est-ce que c'est que cette
« pièce-ci? c'est du latin, ou le diable m'emporte.
« Vois donc cela, Charles : moi je ne sais pas le
« latin.

« —Mon oncle, ce sont des lettres de noblesse,
« accordées en 774 par Didier, dernier roi des
« Lombards, à Adrien Botta, son valet de cham-
« bre, pour lui avoir conseillé de déclarer le guerre
« à Charlemagne, son gendre, qui venait de ré-
« pudier sa fille. — Un valet de chambre! C'est
« bien peu de chose que cela. Mais les familles
« les plus illustres ont eu leur commencement,
« et ma foi, quand on date de l'an 774, et d'un
« roi des Lombards, on peut aller de pair avec
« ce qu'il y a de plus distingué.

« Or çà, Charles, me voilà noble, et très-no-
« ble, comme tu vois. Tu me disais, tout à l'heure,
« que ma noblesse me servirait au moins à faire
« ton mariage. Mais, mon ami, mon père qui ne
« savait rien de tout ceci, ou qui n'en voulait rien
« dire, peut-être parce qu'il n'était pas riche,
« mon père a marié ma sœur à ce pauvre Mon-
« temar, qui était, à la vérité, procureur du roi
« au baillage de Tarascon; mais roturier dans

« toute l'étendue du mot. Je ne t'en aime et ne « t'en prise pas moins; mais comment faire entendre raison à mon confrère le marquis d'Arancey, qui ne veut rien entendre?

« Monsieur, reprit le Marseillais, j'ai trouvé « une Rosalie Botte dans cette liasse, ce qui m'a « déterminé à la joindre à l'autre. — Rosalie « Botte? C'est ma sœur. — Ah, que je me sais « bon gré de n'avoir pas fait brûler cela.

« —Allons donc, Charles, moins de nonchalance; « examine ceci. Que diable, tu y es plus intéressé « que personne. — Voici, mon oncle, un arbre « généalogique... — Cela ne prouve rien. — Cela « prouve beaucoup. La tige commence par Adrien « de Montemar, anobli après la première croisade, par le pape Urbain II. Voilà les enfans, « les petits-enfans, les arrière-petits-enfans... — « Du pape Urbain II? — Hé, non, mon oncle, « vous savez bien que les papes n'ont pas d'enfans. — Tu plaisantes, mon neveu; et Alexandre VI, qui en faisait publiquement à sa fille « Lucrèce qu'il maria trois fois pour la forme, et « qu'il enleva à trois maris, dont il fit assassiner « le dernier, Alphonse d'Arragon, pour la donner enfin à l'héritier de la maison d'Est? Je t'en « citerais bien d'autres, qui de leurs bâtards se « sont fait des neveux. — Cela n'est pas croyable, « mon oncle. — A la bonne heure; mais cela est. « Au reste, il s'agit ici des descendans d'Adrien « de Montemar. Les voilà tous, tu as raison...

« Ah, le tronc se divise en deux branches, ici, « en l'an 778, voilà un Raoul de Montemar, qui « recueille l'armure de Roland, tué à la bataille « de Roncevaux... Mais j'ai vu cette armure au « château de Sedan, et que le diable m'emporte, « si je conçois comment elle y est venue. — J'ai « vu, moi, mon oncle, l'armure de Godefroi de « Bouillon : elle était toute neuve. — Mon cher « ami, en armures comme en reliques, la foi fait « tout. Dieu te dispense pourtant de prouver l'o- « rigine des premières, et de croire aux secondes. « Mais revenons aux Montemar... Voilà, après « quelques générations, un duc du nom... Ventre- « bleu ! un duc de Montemar !... Il gagne en Italie « la bataille de Bitonto... L'arrière-petit-fils de ce « duc est premier président au parlement d'Aix... « Le fils du président est conseiller au même par- « lement... Voilà encore une grande maison qui « décheoit. Mais la noblesse de robe n'est pas à « dédaigner, et le chancelier de l'Hôpital valait « bien le cardinal de Lorraine... Les petits-fils du « conseiller, sont, l'un procureur du roi au bail- « lage de Tarascon, et marié à Rosalie Botte ; « l'autre est lieutenant des maréchaux de France « à Marseille, ce qui prouve que la noblesse est « restée pure. C'est ce dernier, reprit le Marseil- « lais, qui a continué l'arbre généalogique, et, « sans moi, l'aîné des Montemar passait fort mal « son temps : le tribunal révolutionnaire tranchait « impitoyablement cette branche.

« Je ne reviens pas de ma surprise, s'écriait « Charles. Ni moi, répondait son oncle. Mais « comme je ne crois pas légèrement, voyons « les pièces à l'appui... C'est très-bien... c'est au « mieux... c'est à merveille. Je suis flatté, en- « chanté, ravi que tu sois noble aussi. D'abord, « cela doit lever toutes les difficultés. Ensuite, « il est désagréable que la naissanse établisse entre « proches parens une différence sensible... Qu'as- « tu donc, monsieur de Montemar? — Une co- « lique épouvantable, mon oncle. » Charles mordait son oreiller, et se tenait les côtés, pour ne pas éclater de rire.

Horeau entra, vêtu à peu près comme s'il allait à la noce. « On ne vous a donc rien dit de ma « part, monsieur? — Pardonnez-moi : on m'a « dit que vous comptiez me mener à Pétersbourg. « — Je ne pars plus, monsieur; mais pourquoi « n'êtes-vous pas en habit de voyage? — C'est que « dans aucun cas je ne voulais partir. — Voilà « qui est singulier. — Moins singulier, sans doute, « que vos manières impératives. — Savez-vous, « monsieur Horeau, que, indépendamment des « droits de l'amitié, je viens d'en acquérir à votre « considération? Je ne la réclamerai jamais, parce « que vous êtes trop raisonnable pour ne pas me « l'accorder. Apprenez que mon neveu et moi « nous sommes nobles, monsieur. — Bah! — Et « annoncez-le partout, je vous en prie, parce que « je n'aime pas à me vanter. — Voici du plaisant,

« par exemple. — C'est on ne peut plus sérieux. « Prenez, lisez et jugez. — Ma foi, monsieur le « gentilhomme, je ne lirai pas ces vieux parche- « mins. — Vous les lirez, monsieur. — J'aime « mieux vous en croire sur parole. — A la bonne « heure : je monte en voiture. — Pour aller mon- « trer cela ? — Pourquoi sont faits des titres de « noblesse ? — Vous allez vous donner un ridicule. « — Aux yeux de quelques bourgeois. — Qui va- « lent bien un noble, vendant de la canelle, du ca- « cao, de l'indigo, des clous de gérofle et du gin- « gembre. — Le commerce en gros ne déroge « point, entendez-vous, monsieur, et Samuel Ber- « nard valait tous les barons allemands. — Mon « cher ami, rendez aux rats ces rogatons qu'on « n'aurait pas dû leur ôter. — Voilà les idées « rétrécies de mon père et du procureur du roi de « Tarascon. Je ne m'étonne plus de leur modeste « silence : M. Horeau en eût fait tout autant. — Et « vous feriez bien de les imiter. — Vous feriez « bien mieux de vous taire, monsieur. Il ne con- « vient pas à tout le monde d'avoir cette grosse « franchise avec un descendant du vainqueur de « Gênes. Je vais courir tout Paris, mes titres dans « ma poche ; je forcerai le marquis d'Arancey à « me reconnaître pour son égal, et à conclure « enfin le mariage de sa demoiselle avec M. de « Montemar, mon neveu. »

Horeau, vous vous en souvenez, était dans la

confidence. Il avait craint que M. Botte, qui n'avait laissé échapper, jusque alors, aucune occasion de médire de la noblesse, ne jetât ses titres au feu, et il avait voulu le forcer à s'en servir par le moyen ordinaire, la contradiction. Le pauvre Horeau connaissait bien peu le cœur humain. Qui de nous n'a pu s'appliquer, cent fois dans sa vie, la fable du renard et des raisins ?

Le cher oncle aimait beaucoup son neveu, et il nous l'a prouvé sans cesse dans le cours de cette histoire ; mais son petit orgueil était agréablement chatouillé, et c'est encore une de nos faiblesses de préférer notre satisfaction personnelle à l'amour-propre d'autrui. M. de Botte, certain d'être reçu avec distinction par son confrère le marquis, commença par visiter certaines personnes, à qui il était bien aise de jeter de la poudre aux yeux. Il voulait ajouter à l'estime que lui accordaient les uns, et rendre les autres malades de dépit.

Madame Duport était la femme qu'il respectait le plus, et ce fut chez elle qu'il courut d'abord. Elle eut la complaisance d'écouter tout ce qu'il voulut lui dire, et d'avoir l'air de lire avec lui des paperasses, dont elle ne déchiffrait pas quatre mots de suite ; mais elle savait que chaque homme a sa chimère, qu'il y tient, qu'on l'indispose en voulant le désabuser, et le descendant du vainqueur de Gênes la quitta, en-

chanté de ses manières, pour courir chez quelques particuliers qui estimaient plus l'arithmétique que le blason, qui le disaient au moins.

L'un affecta de traiter notre gentilhomme plus familièrement que jamais ; l'autre lui demanda ce qu'il avait fait pour profiter des distinctions accordées à ses aïeux ; celui-ci affecta de rappeler tous les abus de la féodalité ; celui-là cita malignement la date du décret qui supprime la noblesse, et M. de Botte, plein d'humeur et de dédain, prononça qu'il n'y avait parmi ses connaissances que madame Duport et le marquis d'Arancey qui eussent le sens commun. Il se promit de ne conserver aucune relation avec cette bourgeoisie, et de ne voir que le seul Horeau dans la roture. « La solidité de son amitié, disait « le cher oncle, justifiera cette distinction aux « yeux de mes confrères, et puis il faut que j'aie « quelqu'un à gronder, et je ne peux me passer « de cet homme-là. » Ce plan arrêté, il se fit conduire chez M. d'Arancey. C'est là qu'il devait jouir de la plénitude de sa gloire ; c'est là que, pour la première fois, des cordons bleus le traiteraient en égal : il le croyait ainsi.

Il arrive ; il descend de voiture ; il monte, ses parchemins sous le bras. Les deux laquais de louage n'ont pas besoin de l'interroger cette fois. Monsieur de Botte, déja convaincu du respect dû à l'étiquette, leur ordonne gravement d'annoncer un descendant du conquérant de Gênes.

La vénérable assemblée ne doute point qu'il ne soit question du duc de Fronsac. Cordons bleus, cordons rouges, tous se lèvent, et vont jusqu'à la porte de la salle unique au-devant de monsieur le duc. Ils restent stupéfaits à l'aspect du cher oncle, qui leur dit d'un ton cavalier : « Ma foi, « messieurs mes confrères, vive les gens comme « nous pour la politesse. Je sors de chez trois « ou quatre bourgeois qui ne m'ont pas seulement « reconduit. » On se regarde, on croit que le cher oncle a perdu la tête ; on reprend ses places. Le marquis s'arme d'un front sévère, et il allait rappeler à M. Botte la prière qu'il lui avait faite de cesser ses visites, lorsque celui-ci, tout à son objet, prit un comte par un bras, un duc par le jabot, les amena devant une table, y traîna un fauteuil, se jeta dedans, et parla ainsi à ces deux messieurs, fort étonnés d'être debout devant un marchand assis.

« Mes bons amis, voici mes titres. Ce ne sont « pas des effets verreux comme ceux qu'ache- « taient certains bourgeois jaloux de se décrasser. « Mes lettres de noblesse datent de l'an 774 ; « celles de mon neveu de la première croisade. « Voilà, messieurs, voilà le grand sceau du fa- « meux Didier, dernier roi des Lombards ; voilà « celui du pape Urbain II ; voilà une médaille « frappée en l'honneur du marquis de Botta vain- « queur de Gênes ; voilà un brevet de Pierre « l'ermite généralissime des croisés, qui nomme

« contrôleur-général, et conservateur des reliques « qu'on prendra à Jérusalem, Adrien de Montemar, tige de la famille de mon neveu. Voici « des brevets de Louis XIV, et de Louis XV, que « n'ont point arrachés l'importunité, l'adulation, « ou de basses complaisances envers le souverain : « ils sont le prix de services éclatans rendus à « la patrie. Voyez, messieurs, examinez et con« venez que je ne suis pas indigne de l'honneur « que vous m'avez fait de venir au-devant de « moi. »

Tout cela était dit avec tant de vérité, les pièces étaient présentées avec tant de confiance, qu'il n'était pas possible de se refuser à les lire. La noblesse n'admet un nouveau membre que sur des preuves résultantes du plus sévère examen, et les six plus anciens gentilshommes se rangèrent autour de la table, disposés à chicaner sur la moindre vétille, la moindre lacune, la moindre mésalliance.

Monsieur de Botte qui ne craignait rien, les laissa faire, s'empara de la personne de son confrère le marquis, et le tira à l'écart. Il lui parla avec le feu que lui inspirait son amitié pour Charles, et la confiance que lui donnait sa naissance. Il se résuma en disant que le confrère n'avait plus de prétexte pour s'opposer au bonheur de son neveu ; que ce mariage, très-convenable par le rang des deux familles, et par la fortune qu'apportait M. de Montemar, ne devait plus

être retardé ; qu'il se flattait que mademoiselle d'Arancey allait être relevée, par son père, de la promesse qu'elle avait faite d'épouser d'Égligny ; que le chevalier rendrait volontiers la parole qu'il avait reçue du marquis ; qu'à la vérité, cet aimable garçon demeurerait sans ressources ; mais que lui, monsieur de Botte, en prendrait soin, foi de gentilhomme.

Le marquis poussait l'amour du rang jusqu'à la puérilité ; mais il avait des qualités, et surtout une grande force de caractère. La noblesse de M. Botte à laquelle il croyait, son immense fortune, qui en eût séduit tant d'autres, ne l'éblouirent pas un moment. « Je vous remercie, monsieur, de l'honneur que vous persistez à vouloir « faire à ma fille ; mais nous sommes liés, d'Égligny et moi, par le lien le plus sacré pour des « gens de notre sorte, notre parole d'honneur. « — Bah, bah, mon cher confrère, je vous dis « qu'il vous rendra la vôtre. — Je ne le crois « pas capable d'oublier ce qu'il se doit. — Mais « si cela était ? — Je me respecte trop pour suivre « un pareil exemple, et ma fille n'étant point à « lui, ne serait à personne. — Vous êtes le gentilhomme de l'Europe le plus entêté, le plus « déraisonnable, le plus... — Vous m'avez entendu, monsieur ; permettez-moi de rejoindre le « cercle. — Corbleu, monsieur le marquis, il vous « sied bien de me refuser ! savez-vous que mes « ancêtres étaient titrés, quand les vôtres lan-

« guissaient encore au dernier rang des derniers « citoyens ? savez-vous que je possède en riches- « ses ce qu'avaient à peine quatre pairs de France ? « Et vous ne voulez pas m'accorder votre fille ! « eh bien, j'emmène mon neveu ; je le marie à « une petite souveraine d'Allemagne, que j'achète, « elle et ses états, et quand vous aurez mangé « vos cent mille francs, vous serez trop heureux « de venir à sa cour, et d'obtenir de l'emploi « dans son régiment des gardes. »

Ce n'étaient là que des mots qu'arrachait le dépit. M. Botte avait encore des ressources. « Al- « lons, dit-il, messieurs les experts en titres de « noblesse, finissons s'il vous plaît, et rendez- « moi les miens. Volontiers, monsieur, dit un pe- « tit duc, d'une voix aigre-douce, qu'il assaisonnait « d'un rire sardonique ; mais je vous fais observer « que celui qui vous a vendu ces pièces ne con- « naissait pas la chronologie. — Corbleu, mon- « sieur, me croyez-vous fait pour acheter ces « choses-là ! — Mais je doute fort, monsieur, « qu'on vous les ait faites pour rien. — Ne me « poussez pas davantage ; je sais à quoi l'honneur « oblige un gentilhomme. — Un gentilhomme ! « Oh, oh, oh... — Oui, ventrebleu, je le suis, et « il serait plaisant que l'on me contestât ma no- « blesse. — Je ne vous la conteste pas, monsieur... « — A la bonne heure. — Je suis convaincu qu'elle « n'a jamais existé... Oh, je vous prie, monsieur « pas d'emportement. — Je veux m'emporter,

« moi, et vous voir sur le pré le couteau de « chasse à la main, pendant que je suis en co- « lère. — Je ne peux pas me mesurer avec vous, « monsieur. — Et la raison, monsieur ? — Vous « n'êtes qu'un roturier. »

Ici, M. Botte exaspéré, furieux, saute sur les pincettes ; trois ou quatre comtes ou marquis sautent sur M. Botte, et le remettent dans son fauteuil, où ils le tiennent fixé par les quatre membres. Le cher oncle écumait, égratignait ; un malveillant prétendit même qu'il cherchait à mordre. L'un proposait de lui arracher les ongles, un autre les dents, un troisième voulait le faire passer par la fenêtre avec ses titres. Le marquis n'avait pas oublié certains services que lui avait autrefois rendus le bourgeois gentilhomme ; il craignait les suites de cette scène, parce qu'il connaissait le cher oncle opiniâtre, au point de se faire assommer plutôt que de céder, si on ne lui alléguait pas de raisons valables, et il savait qu'un noble qui tue un vilain, ne se tire pas de là aujourd'hui, comme dans le bon temps, avec une légère amende. Il déclara au duc, d'un ton poli, mais ferme, qu'il se flattait qu'au lieu de pointiller, il voudrait bien prouver à M. Botte ce qu'il venait d'avancer.

« Rien de plus facile, marquis. Voilà de préten- « dues lettres de noblesses expédiées en l'an 774 ; « et c'est seulement à la troisième race, c'est-à- « dire, à l'an 1000 au plutôt que remontent les

« premières lettres de noblesse, en admettant « encore que Hugues Capet en ait données, ce « que je ne crois pas. Voilà un marquis de Botte « qui a pris Gênes en effet; mais cet évènement « eut lieu en 1746, et, de cette époque à nos « jours, c'est-à-dire en cinquante-sept ans, on « donne à ce marquis un fils, un petit-fils, un « arrière-petit-fils, plus, le père de monsieur, et « enfin, monsieur lui-même. Cinq générations en « cinquante-sept ans! c'est trop fort, marquis, « c'est trop fort.

« Les titres du neveu ne valent pas mieux que « ceux de l'oncle. Adrien de Montemar est ano- « bli après la première croisade, qui finit par la « prise de Jérusalem, en l'an 1099, et l'arrière- « petit-fils de cet Adrien, sauve l'armure de Ro- « land à la bataille de Roncevaux, qui se donna « en 778, c'est-à-dire, trois cent vingt-un ans « avant la naissance de l'arrière-grand-père. Vous « conviendrez, marquis, qu'il est permis de tour- « ner en ridicule de semblables inepties. »

Monsieur le duc eut pu parler deux heures encore sans craindre d'être interrompu. Le pauvre M. Botte était atterré, anéanti. Le marquis, en faisant d'incroyables efforts pour ne pas lui rire au nez, lui remit ses parchemins sous le bras, prit la lumière et marcha devant lui. Le cher oncle se rongeait les poings, en entendant, de l'escalier, des éclats aussi bruyans que prolongés. Il savait cependant bon gré au marquis de l'avoir

ôté de cette chambre, et de prendre la peine de le reconduire. Cette politesse avait un but : c'était de faire connaître M. Botte au portier, et de le consigner à la porte.

Ce dernier affront ralluma sa bile, ses humeurs fermentèrent, et il était parvenu au dernier degré de fureur, lorsqu'il rentra chez lui. Il criait à tue-tête qu'on lui cherchât Guillaume, et il répondait à toutes les questions de Charles et de Horeau, que son état inquiétait : qu'on me cherche Guillaume.

Guillaume n'était pas difficile à trouver. Pendant qu'on fabriquait les titres, il avait eu de fréquentes conférences avec Horeau et Charles. Ils avaient compulsé cent volumes, et Charles seul avait causé ces erreurs de date, parce qu'il parlait de mademoiselle d'Arancey, lorsqu'il était question de Roland; il en parlait, lorsqu'il s'agissait du pape Urbain; il en parlait sans cesse, et Horeau, qui n'avait pas la tête forte, confondait les époques et fournissait de fausses notes.

Guillaume parut. « Maraud, qui trouves tout « ce que tu cherches, trouve-moi un marin an-« glais et un provençal qui sont venus me berner « ce matin. — Comment cela, monsieur? — Pas « de question, faquin; de l'intelligence et de l'ac-« tivité. Voilà de l'or; trouve-moi ces deux hom-« mes. — Je les trouverai, monsieur. — Qu'ils « meurent sous le bâton. — Mais, monsieur... — « Qu'ils meurent; je paie et je ne veux pas d'ob-

« servations. —Ils mourront, monsieur », et Guillaume sort.

« Des malheureux, qui viennent flatter ma fai-
« blesse, qui se jouent de ma crédulité, qui me
« livrent aux brocards, aux mépris!... Ils mour-
« ront... Oui, ils... » M. Botte se frappe le visage de ses deux mains; il ouvre précipitamment la porte. Il court; il laisse Horeau et Charles convaincus que leur stratagème n'a servi qu'à le couvrir de ridicule. Horeau se repent, parce qu'il est bon ami; Charles se désespère, parce qu'il respecte son oncle, et que sa bien-aimée lui échappe encore. Tous deux tremblent que M. Botte découvre leur connivence avec Guillaume, et M. Botte court toujours.

Guillaume était déja dans la rue. Le cher oncle l'arrête par une oreille, et s'écrie : « Où vas-tu
« malheureux! Guillaume répond qu'il va lui
« obéir. — Tu ne vois pas que je demande un
« crime, dont je gémirais le reste de ma vie! Et
« tu as consenti à en être l'instrument, toi qu'ils
« n'ont point offensé, qui n'a pas du moins la
« colère pour excuse!.. Ne me réponds pas, garde
« cet or, tu l'as corrompu en le touchant. » La vérité est que Guillaume comptait bien n'assommer personne, et qu'il allait gaiement manger l'argent du cher oncle avec ses camarades, dont il avait fait des Anglais, des Provençaux, dont il eût fait des Turcs au besoin.

Quand on écoute le cri de l'humanité, on n'est

pas loin d'entendre la voix de la raison. Horeau fit observer qu'au lieu de s'emporter et de faire assommer les gens, il fallait, au contraire, empêcher l'aventure de se répandre, et prendre pour cela les mesures les plus promptes. M. Botte se rendit à ce conseil. Il écrivit au marquis qu'il attendait, de sa délicatesse, le secret le plus profond sur ce qui venait de se passer, et qu'il espérait, qu'à sa recommandation, ses amis garderaient le même silence. Il retourna chez ses bourgeois du matin, et leur dit, qu'après de mûres réflexions, il avait trouvé absurde de profiter d'une découverte due au hasard, et injuste de s'en prévaloir avec ses égaux; qu'il faisait, à la concorde, le sacrifice de ses titres, et il brûla le roi Didier chez l'un; le pape Urbain chez l'autre; Pierre l'ermite chez celui-ci; Roland chez celui-là. Madame Duport fut la seule à qui il ne cacha rien : on n'a pas de secrets pour ceux qu'on estime et qu'on aime. D'ailleurs, l'amitié de Horeau était solide, mais sèche. Celle d'une belle femme, au contraire, a quelque chose de si insinuant, de si doux!

Rassuré par toutes ces démarches, il oublia qu'il s'était cru noble deux heures. Mais en dépit de ses soins, l'histoire de sa *mystification* avait couru le monde. Le *Publiciste*, qui veut avoir un feuilleton, qui ne sait comment le remplir, et qui court après les anecdotes, s'empara de celle-ci, et M. Botte, en prenant son thé, la lut dans tous ses détails. Il commença par gronder, et

très-fort : ce ne pouvait être autrement. Mais Horeau lui représenta qu'un journal passe aussi vite que sa date ; qu'au surplus, pour n'avoir pas les rieurs contre lui, il fallait rire le premier. Le cher oncle prit la plume et il écrivit :

« Monsieur le Publiciste,

« Il est vrai, et très-vrai que j'ai eu un moment « la manie d'être noble. Mais qui me la repro- « chera ? La noblesse ? Elle est flattée qu'on l'es- « time assez pour chercher à s'assimiler à elle. La « roture ? Tout roturier, qui avait de l'argent, « achetait une charge de secrétaire au grand col- « lége, ou de maître-d'hôtel, ou de contrôleur « de la bouche, ou d'officier du gobelet, et mon « perruquier était conseiller du roi. Je vous par- « donne, monsieur le Publiciste, les bévues assez « fréquentes qui vous échappent, et sur les- « quelles vous revenez le lendemain. Pardonnez- « moi aussi, en faveur de mon retour sur moi- « même, ou plutôt rions ensemble de nos sottises, « car enfin qui n'en fait pas ? »

Charles était retombé dans un état alarmant. Ce n'étaient plus ces transports, ce délire, cette violence qui naissent de l'excès des forces physiques. C'étaient un abattement absolu, une morne tristesse, qui tenaient de la stupidité, et qui annonçaient l'affaissement des organes. S'il sortait un moment de cette espèce de léthargie, c'était pour appeler sa Sophie ; pour reprocher à son oncle de n'avoir pas rempli ses promesses, et

le bon M. Botte l'assurait qu'au moins elle n'épouserait pas d'Égligny. Cette assurance était loin de suffire à Charles, et son digne parent, contristé, désolé, cherchait en vain des moyens de le ramener à lui-même. Il consultait Horeau, qui répondait : mais oui, il faut penser à cela. Dépité d'entendre toujours la même réponse, mais trop affligé pour se mettre en colère, le digne oncle fut trouver madame Duport. Elle s'affligea avec lui : de toutes les manières de consoler, celle-là est la meilleure. Pleine de sensibilité, il ne lui coûtait pas de déplorer le sort de Charles et de Sophie. On ne pouvait rien pour la demoiselle, rentrée sous la dépendance de son père; mais on pouvait guérir Charles, on devait au moins l'essayer, et de tous les partis qui se présentèrent, madame Duport jugea que celui qu'avait pris M. Botte, dans un moment de dépit, était le seul dont on pût attendre quelque succès, et qu'il fallait faire voyager le jeune homme.

M. Botte avait, pour ne point partir encore, des raisons qu'il ne communiquait à personne, et, de sang-froid, il sentait bien que les apprêts d'un voyage de deux ou trois ans ne se font pas en un jour. Aussi il donnait ses ordres; il en attendait le résultat avec une patience, qu'on eût trouvée naturelle de la part de Horeau; mais qui étonnait ceux qui ne savent pas que les gens les plus vifs sont les plus nuls, quand ils tombent dans le découragement.

Les grands yeux de Charles se portaient alternativement sur ceux qui allaient et venaient, qui cherchaient, qui choisissaient, qui mettaient à part les objets nécessaires pour la route. Il écoutait tout, et n'entendait rien. Pauvre enfant!

CHAPITRE III.

Dénouement.

Il approchait, hélas, le jour fixé par le plus absolu des pères. Sophie, rassurée quelque temps par l'idée d'un mariage chimérique, se représentait le bien-aimé et ses agrémens séducteurs. Elle sentait renaître sa répugnance et ses craintes. Du moment où elle redouta véritablement d'Égligny, il lui devint insupportable. Cependant, elle était retenue par une promesse qu'elle croyait sacrée, bien qu'elle n'eût pas été faite librement. L'espèce de vénération qu'elle avait pour M. Botte, son estime, qu'elle tremblait de perdre, tout la forçait au sacrifice : elle allait le consommer.

D'Égligny s'était persuadé qu'il la regarderait toujours comme une sœur chérie. Tout entier à l'amitié, il se nourrissait de la douce chimère de partager enfin la sienne entre le père et la fille, et d'étendre ainsi la plus innocente des jouissances. Plein d'honneur, incapable de manquer volontairement à sa parole, mais plein de confiance en lui-même, défaut trop commun aux

jeunes gens, il cherchait, il multipliait ces entretiens particuliers, ces épanchemens qui lui paraissaient sans conséquence, et qui déja alarmaient Sophie. Jamais il ne l'appelait que sa sœur; jamais il ne donnait au sentiment qu'il éprouvait le seul nom qui lui fût propre, et si quelquefois Sophie trouvait son amitié trop vive, si elle en faisait l'observation, il répondait, de bien bonne foi, qu'il fallait qu'il contractât de bonne heure l'habitude de faire le mari de jour, pour qu'il pût exécuter le traité de nuit. L'habitude, ajoutait-il, est un calmant. Il ne voulait pas s'apercevoir encore que celle-ci irrite, lorsque elle est suivie de la privation. Mais voit-on clair, cherche-t-on à voir clair dans son cœur à vingt-cinq ans?

Le marquis n'avait pas l'air de s'apercevoir de ces longs tête à tête; mais il les voyait avec une secrète satisfaction, et il les favorisait par des prétextes toujours nouveaux. Il se flattait que d'Égligny faisait tous les jours des progrès sensibles; que bientôt il effacerait jusqu'au souvenir de son rival, et le visage décoloré de sa fille, sa langeur, sa mélancolie ne le désabusaient pas.

C'était encore la veille du mariage. Pour la seconde fois, Sophie voyait le flambeau de l'hymen prêt à s'allumer pour elle; mais quelle différence de cette fois à la première! Elle était seule avec d'Égligny; elle ne lui avait rien caché encore, et elle lui développait les plus secrètes pensées de l'ame la plus pure. D'Égligny l'encourageait, la

rassurait, s'enflammait, et la trompait, et se trompait lui-même. Il lui serrait les mains, et les pressait dans les siennes, et l'attirait sur ses genoux. Son œil était humide, son haleine brûlante... Sophie le regarda : « Non, vous n'êtes pas mon « frère! — Je le suis, je veux toujours l'être. » Et ses lèvres se collent à celles de Sophie, s'y impriment; elles ne peuvent s'en détacher. Sophie fait un effort, elle se dégage, elle fuit en s'écriant : « Le traître deviendrait vraiment mon époux. »

Elle court se renfermer dans sa chambre. C'est là que le sort qui l'attend se présente à son imagination sous des couleurs effrayantes; c'est là que le cruel, que l'impitoyable amour l'arme contre le devoir, lui souffle le mépris des bienséances. « Non, dit-elle, non, ce sacrifice horri-« ble ne s'achevera pas. La mort... plutôt la mort, » et sans réfléchir aux suites de sa démarche, sans rien voir dans l'avenir, que l'affranchissement d'un lien odieux, elle sort de la maison de son père, seule, à pied, à dix heures du soir, sans savoir où elle trouvera un asile, sans avoir pensé à en choisir un.

Elle marchait au hasard, d'un pas mal assuré. Elle était dans une de ces rues étroites, malsaines, où se retirent l'indigence et le vice crapuleux. L'ouvrier se reposait du travail de la journée; tout était clos; pas d'autre lumière que la sombre clarté des réverbères. Quelques allées étaient ouvertes pour ces femmes qui accueillent

la brutalité dont elles sont les victimes. Trois dragons ivres cherchaient un repentir. La démarche incertaine de mademoiselle d'Arancey les abuse. Ils l'abordent ; elle entend des expressions qu'elle ne connaissait pas ; le geste audacieux lui en explique le sens. Elle s'écrie, on la raille ; elle se défend, on l'insulte, et de l'insulte à l'outrage il n'y a pas d'intervalle pour les hommes grossiers.

Un officier du même corps passe ; l'infortunée implore son secours. Il s'approche, il regarde... « Dieu ! notre demoiselle ! — C'est Georges !... c'est « le ciel qui l'envoie. »

M. Botte faisait le bien pour le seul plaisir de le faire, et Georges lui-même ignorait ce qu'il lui devait. Notre digne oncle avait employé, en sa faveur, le crédit toujours puissant d'une probité généralement reconnue, et une action d'éclat avait décidé le ministre. Des brigands s'étaient retirés dans la forêt de Sénart, et un détachement de dragons fut commandé pour se réunir à la gendarmerie et forcer ce repaire. La haine de la vie produit aussi son héroïsme. Georges se battit en homme qui voulait se faire tuer, et il trouva la gloire où il cherchait la mort. Une sous-lieutenance fut accordée à M. Botte.

Toujours exact à ses devoirs, toujours prêt à obliger, prompt à pardonner une faute, incapable d'en commettre, Georges avait mérité et obtenu la considération de ses égaux et de ses supérieurs. Il parla aux trois dragons sans hauteur, mais sans

faiblesse; il leur fit sentir leur faute, avec la dignité qui convient à un officier, et le ton affectueux qu'on aime dans un camarade. Ces hommes, prêts à se porter aux derniers excès, l'écoutent; il semble qu'à sa voix leur ivresse se dissipe. « Quelle punition nous imposez-vous, lui dit l'un « d'eux? — Repentez-vous, soyez plus sages, et « rentrez à la caserne. »

C'est alors que mademoiselle d'Arancey sentit les conséquences qu'entraîne une démarche hasardée. Elle jugeait l'opinion que Georges pouvait avoir d'elle, en la trouvant dans une semblable position. Elle entreprit de le détromper, et ses sanglots et ses larmes ne lui permettaient pas de s'expliquer. A travers quelques mots sans suite, Georges saisit son intention, et se hâta de rétablir le calme dans son ame bourrelée. « Notre demoi« selle, vous n'avez pas besoin d'excuses; je le « crois; j'ai besoin de le croire. Si vous cessiez « d'être la plus vertueuse des femmes, je serais « l'homme le plus malheureux. Où voulez-vous « que je vous conduise? » Sophie, reconnaissante de tant d'amour, de tant d'estime, Sophie lui serra la main, prit son bras, et en marchant elle lui racontait sa déplorable aventure. Elle se soulageait en prouvant, à Georges, qu'elle n'était coupable que d'une imprudence. Georges respirait en trouvant sa divinité toujours digne de ses hommages. Elle frappa à une porte; on ouvrit.

Georges poussa un profond soupir, et s'éloigna.

D'Égligny, confus du transport qu'il n'avait pu maîtriser, affligé de l'effet que ce malheureux baiser avait produit sur mademoiselle d'Arancey, s'était renfermé, de son côté, dans le cabinet où il couchait, et n'avait pas entendu sortir la belle fugitive. Le marquis terminait, au-dehors, quelques arrangemens relatifs à la cérémonie du lendemain, et son premier soin, en rentrant, fut de rassembler sa famille, et de ne pas faire attendre, à deux ou trois amis, qu'il avait amenés, un souper qui ne valait pas trop la peine d'être attendu.

Le chevalier paraît; Sophie ne se trouve point. Le marquis, malgré l'espoir qu'il avait fondé sur les fréquens tête-à-tête des jeunes gens, le marquis soupçonna, aussitôt, la triste vérité. Il interrogea le portier, qui répondit que mademoiselle était sortie il y avait environ une heure. Quel affront pour un homme comme lui, et comment le cacher à ses convives! Pas de moyens d'excuser l'absence de sa fille, à cette heure, la veille d'un mariage, lorsqu'il venait d'annoncer qu'elle était dans sa chambre, et que par conséquent, elle était sortie à l'insu de son père. Le marquis ne pouvant rien gagner à dissimuler sa douleur, la laissa librement éclater. Ses amis s'empressèrent de lui prodiguer ces consolations d'usage, qui ne consolent jamais; ils lui promirent un secret inviolable, qu'ils se proposaient de garder comme celui

de la noblesse de M. Botte, et d'Égligny, l'honnête d'Égligny, se reprochait ce baiser si doux, dont les suites étaient si cruelles.

Lorsque les amis eurent débité tous les lieux communs que put leur fournir une mémoire exercée, ils épuisèrent les conjectures sur la retraite qu'avait choisie la charmante fille : c'était, en effet, ce qu'il fallait d'abord savoir. Le marquis ne réfléchit pas long-temps, et d'un ton d'assurance, il nomma M. Botte.

Le chevalier prit hautement la défense de Sophie. Il affirma qu'elle était incapable de s'être jetée dans les bras de son amant, et que M. Botte pensait trop bien pour le souffrir. Le marquis persista dans une opinion qui eût été vraisemblable à l'égard de beaucoup d'autres femmes, et il envoya chercher un carosse de place.

Le cher oncle était loin de penser que M. d'Arancey dut jamais paraître à l'hôtel. Il devint furieux en le voyant, et lui cria, d'aussi loin qu'il l'aperçut : « Il est fort extraordinaire, monsieur, « qu'après m'avoir interdit votre porte, vous vous « avisiez de vous présenter chez moi... — monsieur Botte... — Vous qui avez ajouté, à cette « marque de mépris, secrète au moins, l'indiscré- « tion révoltante de publier l'histoire de mes let- « tres de noblesse... — Vous croiriez, monsieur... « — Vous, qui m'avez livré à la malignité géné- « rale, et même aux brocards d'un journaliste! « Sortez, monsieur, sortez à l'instant. — D'un

« ton plus bas, s'il vous plaît, M. Botte. — Ce
« ton-là est le mien, M. Thomasseau. — Il ne
« convient pas à un homme qui a favorisé un rapt.
« — On vous a enlevé votre fille! j'en suis par-
« bleu bien aise. — Il est inutile de jouer l'éton-
« nement; il est affreux d'y ajouter l'insulte.
« Finissons, monsieur; qu'avez-vous fait de ma-
« demoiselle d'Arancey? — Monsieur le marquis,
« votre reproche est fondé, et, quelques torts
« que vous ayez envers moi, je devais respecter
« la douleur paternelle. Asseyez-vous, je vais vous
« répondre.

« Je me rappelle difficilement le bien que je
« fais; mais vous n'avez pas oublié, monsieur,
« que je vous ai rendu quelques services; que je
« me proposais d'en rendre de plus essentiels à
« votre fille, et vous ne croyez pas qu'on pense
« à déshonorer ceux à qui on s'est attaché par ses
« bienfaits. — Mais, votre vivacité... — J'ai été vif
« toute ma vie. Citez-moi, dans le cours de cin-
« quante ans, un trait dont j'aie à rougir, et,
« puisqu'il faut que je me vante, monsieur, vous
« devez savoir que le sacrifice le plus pénible ne
« coûte rien à ma probité. Souvenez-vous, mon-
« sieur, que ce jeune homme était mourant, lors-
« que j'ai forcé mademoiselle d'Arancey à ployer
« sous l'autorité paternelle. — M. Botte, un mot,
« un seul mot : Ne savez-vous rien de ma fille?
« — Rien, monsieur. — Je vous crois sur votre
« parole. — Et vous me rendez justice. Je vous

« la rendrai également quand vous serez moins « malheureux, et je vous prouverai que les fautes « des enfans sont souvent celles des pères. En « attendant, monsieur, puis-je vous être de quel- « que utilité? me voilà à vos ordres. »

Le marquis embrassa cordialement M. Botte. « Ah, lui dit-il, en lui serrant la main, vous mé- « ritiez d'être noble. »

Dès les premiers mots de M. d'Arancey, Charles était sorti de son accablement. Il avait écouté, avec avidité, tout ce qui avait quelque rapport à sa Sophie; il trouvait du soulagement à penser qu'elle n'était plus au pouvoir de son père; il tirait un favorable augure des marques d'affection que son oncle venait de recevoir du marquis. Il faut si peu à l'infortuné pour lui rendre le courage! Si la prévoyance est un présent cruel, bénissons au moins l'espérance.

Charles se mit en tiers dans la conversation, et le marquis lui fit l'honneur de l'écouter et de lui répondre. On raisonnait, on discutait, on n'était d'accord que sur un point : c'est que mademoiselle d'Arancey ne pouvait avoir choisi qu'une retraite qu'il lui fût permis d'avouer publiquement; mais cette opinion, consolante pour un père, ne l'instruisait de rien. Il appelait sa fille, il lui donnait les noms les plus doux; il s'affligeait, il s'attendrissait, il allait se repentir peut-être. Charles suivait les mouvemens de son ame; il s'applaudissait du changement qu'il croyait re-

marquer, et il ne songeait pas que le père qui cesse de se contraindre, est encore loin d'être indulgent.

Cependant il fallait prendre un parti. M. Botte voulait aller, au milieu de la nuit, chez toutes les personnes que connaissait Sophie. Charles se défiait toujours des promesses de son oncle, et ne croyait pas tout-à-fait encore aux dispositions nouvelles du marquis. Il ne désirait pas que la charmante fille se retrouvât si promptement. Il représenta, à son oncle, qu'il serait impossible de cacher, aux personnes qu'on ferait lever à cette heure, un secret qu'on avait le plus vif intérêt de renfermer; que, sous le prétexte naturel de visites, ces recherches pouvaient se faire de jour, et qu'enfin, il n'était pas à présumer, que la personne, qui avait donné asile à mademoiselle d'Arancey, osât en faire un mystère au marquis. Il espérait bien, cependant, qu'attendri par la position malheureuse de Sophie, que vaincue par ses prières, cette personne se tairait.

Ces messieurs furent interrompus par un laquais, qui apportait une lettre. Il l'avait reçue d'un homme qui exigeait qu'on la remît aussitôt à M. Botte, dût-on le réveiller, et qui attendait à la porte. Le cher oncle brise le cachet, parcourt rapidement le papier, et s'écrie : « Votre fille est « trouvée. Écoutez, écoutez, ce que m'écrit ma- « dame Duport. Quelle est cette dame Duport, « demanda vivement le marquis?—C'est la femme

« la plus respectable que je connaise, celle chez « qui j'aurais conseillé à votre fille de se retirer, « si celui qui ramène les enfans au devoir pouvait « jamais les en écarter. — Voyons donc, monsieur, « ce qu'on vous écrit.

« — Mademoiselle d'Arancey est chez moi, et dans « un état impossible à rendre. Elle ne peut sup- « porter l'idée de son prochain mariage, ni celle « d'avoir manqué à son père; elle sent qu'elle est « déplacée ici, et elle ne peut se décider à re- « tourner chez le marquis. Cette enfant me dé- « sole. Sa position est déchirante; la mienne est « délicate. Venez à l'instant, mon cher ami. So- « phie vous aime, elle vous respecte, et j'ai moi- « même besoin de vos conseils.

« Qu'on mette les chevaux, dit M. Botte. Je « vous suis, dit M. d'Arancey. — Arrêtez, mon- « sieur. Vous êtes tranquille maintenant sur le « sort de votre fille, et je puis m'expliquer libre- « ment avec vous. Si la démarche à laquelle votre « dureté l'a réduite ne vous a pas ouvert les yeux; « si la crainte de l'avoir perdue n'a point amolli « votre cœur; si, enfin, vous ne la cherchez que « pour la sacrifier à votre satisfaction personnelle, « la maison de madame Duport vous est fermée. « — On prétendrait disposer de ma fille! — Non, « monsieur. Je vais chez madame Duport; je parle « à mademoiselle d'Arancey le langage qui con- « vient à la circonstance; je la ramène à des prin- « cipes dont elle n'eût pas dû s'écarter, et je la

« rétablis, cette nuit même, dans la maison de
« son père. Vous la trouverez soumise et disposée
« à vous suivre demain à l'autel. C'est là, lorsque
« elle aura rempli ses devoirs dans toute leur éten-
« due ; c'est là qu'on vous reprochera publique-
« ment d'avoir violé tous les vôtres. L'officier
« civil est instruit ; il l'est par moi, et au lieu de
« serrer des nœuds contre lesquels votre fille se
« révolte, il la mettra sous la sauve-garde de la
« loi, que vous outragez dans ce qu'elle a de plus
« sacré, le libre consentement des parties. Voyez
« maintenant dans quelles dispositions vous êtes.
« Père sensible et humain, venez embrasser votre
« fille ; homme inflexible et cruel, allez l'attendre
« chez vous. — Je vais embrasser ma Sophie.

« —Ne croyez pas, monsieur, que l'intérêt de
« mon neveu ait déterminé ma conduite : l'homme
« courageux doit son appui au faible, et ce que
« j'ai fait pour mademoiselle d'Arancey, je l'eusse
« également fait pour toute autre. — Mon cher
« oncle ? — Mon ami ? — M'est-il permis de vous
« accompagner ? — Non, monsieur. Qu'iriez-vous
« faire chez madame Duport ? blâmer, la conduite
« de mademoiselle d'Arancey ? — Je n'en ai pas
« le droit, mon oncle. — Je n'exige pas même
« que vous en ayez la force. Qu'y feriez-vous donc ?
« vous applaudiriez à sa démarche, car il faut
« opter. — Je me tairais, mon oncle. — Impossi-
« ble, monsieur. — Mais je la verrais un moment,
« je ne demande qu'un moment. — Vous ne pou-

« vez l'obtenir que de l'aveu de son père, et vous « voyez que monsieur garde le silence. — Que je « suis malheureux! — Je le sais bien; mais vous « devez rester ici, et vous y resterez. Partons, « monsieur le marquis.

Madame Duport attendait M. Botte; mais elle était loin de prévoir que M. d'Arancey dût l'accompagner. Elle avait retenu Sophie auprès d'elle, et elle cherchait à lui prouver, par mille exemples, que les mariages de pure inclination sont rarement heureux. Elle désirait que la jeune personne la crût, pour son repos; mais croyons-nous jamais ce qui contrarie nos penchans, ce qui blesse même nos simples goûts? Ces dames avaient commencé une thèse, dans les règles, sur la métaphysique de l'amour, lorsque ces messieurs entrèrent. La malheureuse fille frémit en apercevant un père, dont elle redoutait le juste ressentiment, et elle cacha sa rougeur, sa honte, ses regrets dans le sein de son amie. « Mademoiselle, « lui dit le marquis, vous m'avez mal jugé. Si « j'avais cru votre répugnance invincible, je n'au« rais pas exigé un effort qui devait me coûter « votre affection. — Hé, n'ai-je pas tout employé, « mon père, les représentations, les prières, les « larmes? — Ne rappelons pas le passé, mademoi« selle. Je pourrais blâmer votre conduite; mais « j'aime mieux n'imputer votre faute qu'à moi. « Pardonnons-nous mutuellement... Levez-vous, « Sophie; ce n'est point à mes pieds que la na-

« ture a marqué votre place. Bravo, bravo, dit
« le cher oncle, ils s'embrassent, et cordialement.
« Ma foi, marquis, je vous fais compliment. Je
« n'aurais pas cru que vous pussiez vous exécuter
« d'aussi bonne grace. »

La conversation devint générale. M. d'Arancey avait soixante ans; mais il joignait, à une figure distinguée, une taille noble et bien prise, cette politesse de cour qui n'a rien d'affecté, et qui sait unir, à des manières aimables, une teinte de respect qui plaît toujours aux femmes. Plus on vieillit, et plus on cherche à faire valoir ce qu'on conserve d'avantages. Le marquis n'avait pas de systême; mais il se conduisit comme s'il eût adopté celui-là, et madame Duport sentit les ressources qu'a une femme d'esprit avec un homme de ce caractère. Elle entreprit la justification de Sophie, avec les ménagemens que la circonstance exigeait, et la délicate finesse particulière à son sexe. Elle se garda bien de parler de Charles. Elle savait que la persuasion s'insinue et ne violente jamais; mais à l'air d'intérêt avec lequel le marquis l'écoutait, à la grace qu'il mettait dans ses réponses, elle osa se promettre quelque succès de ses soins à venir, pourvu, toutefois, que M. Botte ne brouillât pas tout par quelque nouvelle incartade.

Il était tard. M. d'Arancey observa que sa visite était déja trop prolongée. Il remercia madame Duport, dans les termes les plus vifs, de ses sen-

timens pour Sophie, et il présenta la main à la jeune personne. Madame Duport fit observer, à son tour, que mademoiselle d'Arancey avait trop souffert au moral, pour que le physique ne fût pas affecté, et qu'il ne serait pas prudent de lui faire traverser une moitié de Paris à l'heure qu'il était. Elle ajouta, d'un ton caressant, qu'elle se flattait que le marquis ne refuserait pas de lui confier sa fille jusqu'au lendemain. Le marquis répondit par une profonde révérence; il suivit M. Botte, qui le remit à son hôtel garni, et revint rendre scrupuleusement compte, à Charles, de ce qui s'était passé.

Madame Duport avait plus gagné en une heure que le cher oncle en trois mois. M. d'Arancey ne se dissimulait plus ce que sa conduite avait de répréhensible; mais une chose, à laquelle il n'avait pas pensé encore, l'embarrassait furieusement. Il ne savait comment rendre à d'Égligny une parole qu'il lui avait arrachée par toutes sortes de moyens. Il s'était aperçu du goût, chaque jour plus vif, que prenait le chevalier pour sa fille, et il sentait qu'un jeune homme qui aime, entend difficilement raison. Demain, pensait-il, je retournerai chez madame Duport, et je la prierai franchement de me conseiller. Une femme aimable trouve toujours des moyens de conciliation, auxquels nous ne pensons jamais, nous autres hommes.

Il trouva, sur sa cheminée, une lettre, qui le

dispensait de consulter personne; elle était du chevalier. Il écrivait qu'on peut déterminer une jeune personne, par la douceur, à un mariage de convenance; mais qu'il est affreux de la tyranniser, et que la fuite de mademoiselle d'Arancey devait les éclairer l'un et l'autre. Il s'empressait de rendre à son ami la liberté de sa fille, et l'entière jouissance d'une fortune qui suffirait à peine à lui seul. Il finissait, en disant qu'il estimait trop le marquis, pour n'être pas persuadé de prévenir le seul vœu que pût former un père en ce moment.

« Parbleu, mon cher d'Égligny, dit le marquis « en entrant dans le cabinet du jeune homme, il « nous eût été impossible de persister dans notre « projet. Ce diable d'oncle a persuadé au magis- « trat... Hé bien, où est-il donc? »

Le chevalier avait plus que du goût pour Sophie. Le baiser de la veille l'en avait convaincu, et lui avait fait sentir l'impossibilité de se borner, près d'elle, à un rôle purement passif. Il ne se dissimulait pas que, moins épris que Charles, indifférent, désagréable peut-être à mademoiselle d'Arancey, c'était à lui qu'il convenait de renoncer à sa main. Il redoutait l'inflexibilité du marquis, et il avait pris le moyen le plus sûr de se soustraire à ses persécutions, celui de s'éloigner.

M. d'Arancey aimait trop d'Égligny pour n'être pas vivement affligé d'une séparation qui paraissait devoir être durable. Le dénuement absolu où

se trouvait cet honnête jeune homme, ajoutait encore à sa peine. Son ami, le plus vrai, obligé de travailler pour vivre! quel sort! et comment faire pour l'adoucir?

Il lui restait une fille. Mais pourrait-elle aimer un père qui l'avait séparée de ce qu'elle avait de plus cher? La société de madame Duport lui paraissait extrêmement agréable; mais remplirait-elle jamais le vide cruel qu'il éprouvait? C'était pourtant auprès de ces deux femmes qu'il devait trouver les ressources dont il avait tant de besoin. Sophie plaignit sincèrement le chevalier, dès qu'elle cessa de le craindre, et elle sentit qu'elle aimait un père qui n'abusait plus de son autorité. Les graces savent, quelquefois, s'affliger sans rien perdre de leurs charmes. Madame Duport possédait cet avantage précieux. Ils causaient tous trois avec effusion, avec épanchement. Le marquis se fût trouvé heureux, parfaitement heureux, si d'Égligny eût été près de lui.

Madame Duport entrevoyait, dans l'éloignement, le jour où elle pourrait parler de Charles au marquis, sans blesser son orgueil. Cependant elle ne se dissimulait pas combien il était difficile d'arriver au but où tendaient tous les vœux de Sophie. Elle sentait que ses efforts seraient sans fruit, tant que M. d'Arancey passerait les journées entières avec des gens titrés, qui caressaient sa chimère favorite, et dans un de ces momens, où une femme aimable obtient, à peu près, tout

d'un homme qui paraît l'apprécier; dans un de ces momens qu'une femme sait toujours si bien saisir, elle lui dit : « Monsieur le marquis, j'ai « deux propositions à vous faire, et j'espère qu'el- « les ne vous déplairont pas. Vous regrettez votre « ami, vous êtes triste; votre hôtel garni ne vous « convient plus. Je suis veuve, je n'ai pas d'en- « fans, ma réputation est pure, et je peux, sans « inconvénient, vous abandonner la moitié d'une « maison beaucoup trop grande pour moi. L'u- « sage veut que j'aie deux femmes; une seule me « suffit; l'autre sera à mademoiselle d'Arancey. « Vous vous servez quelquefois d'un carrosse de « place; une de mes voitures sera à vos ordres. « Un père d'un certain âge, et une fille très-jeune « ont peu de chose à se dire; vos repas seraient « sombres, et je ne veux pas que vous vous en- « nuyiez; j'ai du monde tous les jours, et vous « ajouterez aux agrémens d'une société choisie... « Vous paraissez étonné, et vous avez tort. Votre « séjour ici n'ajoutera rien à ma dépense habi- « tuelle : voilà pour votre délicatesse. J'aime trop « ma charmante Sophie, pour ne pas aimer aussi « un peu son père, et vous êtes trop galant pour « ne pas vous rendre aux avances d'une dame « qui vous aime, et qui veut bien vous le dire. »

Le marquis souriait et ne répondait pas; mais madame Duport savait que, dans certaines circonstances, sourire c'est répondre, et elle poursuivit : « Ma seconde proposition est une suite

« naturelle de la première. Le chevalier est un « homme estimable ; vous lui devez beaucoup, et « jusqu'au moment où on pourra faire pour lui « quelque chose d'essentiel, vous lui consacrerez « la plus grande partie d'un revenu qui vous sera « à peu près inutile ici. — Madame, je suis confus, « pénétré de tant de bontés ; mais comment vou- « lez-vous, lorsque j'ignore la retraite du mal- « heureux d'Égligny... — C'est où j'en veux venir. « Vos amis ne peuvent rien ; M. Botte peut beau- « coup. Il vous a quelquefois déplu ; mais il n'a « pas mérité que vous dédaigniez ses services. « D'ailleurs, je ne vous propose pas de vous adres- « ser à lui. Autorisez-moi, seulement, à le prier « de chercher M. d'Égligny, et à le faire placer « d'une manière convenable. — Acceptez, mon « père, acceptez. Ne me séparez pas d'une amie « qui vous propose aussi noblement de devenir « la vôtre. — Madame, s'occupe du chevalier ! C'est « mériter déja ma reconnaissance. Jugez de quels « sentimens vous me pénétrez, et par l'intérêt « qu'il vous inspire, et par ce qui me regarde per- « sonnellement dans ce que vous proposez. Mais « puis-je, sans indiscrétion... — Faites quelque « chose pour Sophie. Peut-être lui devez-vous « un dédommagement. » Sophie embrassa son père, son père se rendit, et, deux heures après, il était établi chez madame Duport.

Les grands seigneurs, qui venaient le voir, trouvèrent d'abord extraordinaire qu'il eût accepté les

offres d'une femme qui ne tenait pas à la noblesse. « Venez, venez, disait le marquis, et vous verrez « si on peut rougir de lui devoir quelque chose. » Il les présentait. Les grands seigneurs oubliaient leurs cordons et tous les souverains du monde, pour ne s'occuper que d'elle, et chercher les moyens de lui plaire.

M. d'Arancey s'aperçut bientôt, lui-même, que ses anciennes conversations avaient quelque chose de sec et de monotone. Il trouvait la figure de madame Duport préférable au blason, et son esprit à la chronologie. Il eut le courage de dire, tout haut, sa façon de penser à ses illustres confrères, et ces messieurs s'accoutumèrent, volontiers, à être reçus dans le salon de madame Duport, que le marquis ne quittait plus. Le petit duc, celui qui avait si bien épluché les titres de M. Botte, cessa, seul, de le voir. « Cette femme, disait-il, « me réconcilierait avec la roture. »

Madame Duport s'apercevait des progrès rapides qu'elle faisait, chaque jour, sur l'esprit de M. d'Arancey. Sophie s'en applaudissait; Charles et M. Botte, que l'amie commune instruisait de tout, ne se possédaient plus, et voulaient absolument qu'elle risquât la grande proposition. Madame Duport sentait que tout était perdu, si le marquis refusait. Il pénétrerait le plan de séduction si sagement conduit jusque alors, et ne manquerait pas de s'y soustraire par une prompte retraite. Elle résistait aux sollicitations pressantes

des deux amans, et du plus impatient des oncles, lorsqu'une circonstance heureuse la détermina à tout hasarder.

Vous vous doutez bien qu'on avait envoyé l'intrigant Guillaume à la recherche du chevalier. L'aimable jeune homme ne savait rien faire que tourner, et sans avoir l'adresse d'un Guillaume, ce n'est que chez un tourneur qu'on l'eût été chercher, et c'est aussi là qu'on le trouva. M. Botte et lui s'entendaient toujours assez, quand le cher oncle ne médisait pas de M. d'Arancey, et il ne lui fut pas difficile de persuader à d'Égligny qu'il n'était pas fait pour passer sa vie une *gouge* à la main.

On allait se mettre à table chez madame Duport. Complaisante autant que sensible, elle retenait toujours quelqu'un des amis de M. d'Arancey, et ce jour-là elle les avait tous laissé sortir. Ils n'étaient que trois; on avait mis un quatrième couvert, et un paquet cacheté était sur la serviette. Le marquis regarde la suscription : Au citoyen Égligny. « Lisez, lisez, monsieur, dit ma-« dame Duport; votre ami ne peut rien avoir de « secret pour vous. »

M. d'Arancey lit.

« Le gouvernement aimera toujours à donner « des marques de sa bienveillance à ceux qui y « ont des droits aussi légitimes que le citoyen « Botte. Il vous prévient, en conséquence, ci-« toyen, qu'il vous a nommé secrétaire d'ambas-

« sade, près la cour de Berlin. Vous vous rendrez « chez le ministre des relations extérieures, où « vous recevrez vos instructions. »

« C'est vraiment un digne homme, que ce « M. Botte, s'écria le marquis, et je vous assure « que j'irai le remercier. Mais où trouver mon « pauvre d'Égligny? » Une porte s'ouvre, le chevalier paraît, les deux amis sont dans les bras l'un de l'autre.

« C'en est trop, madame, c'en est trop. Vous « donnez au bienfait un charme dont aucune au-« tre main ne saurait l'embellir. Il est impossible « de résister à la réunion de tant de graces », et le marquis, emporté par un mouvement qu'il ne peut maîtriser, embrasse madame Duport, non pas précisément à la manière du chevalier; mais avec une expresssion qui fit rougir l'aimable veuve.

Le dîner fut d'une gaîté folle. Mademoiselle d'Arancey ne craignait plus d'Égligny, et elle était à son aise. Son père trouvait la saillie piquante dans les yeux de madame Duport, et madame Duport répondait à chaque trait par de ces choses qui tiennent à la fois du sentiment et de la plaisanterie : il n'y a que les femmes qui connaissent ce genre-là. D'Égligny, instruit de la rupture de son mariage par M. Botte, se livrait à l'amitié, sans en redouter les reproches. Il éprouvait bien quelque embarras, en regardant Sophie : le souvenir de ce baiser... « Allons, allons, lui dit ma-« dame Duport, quel homme n'a pas été la dupe

« d'une illusion? La vôtre honore votre cœur; « elle est de celles qu'on se pardonne. Souvenez-« vous seulement de ne plus croire à l'amitié « qu'inspirent les femmes de dix-huit ans, sur-« tout lorsqu'elles sont charmantes. Madame, re-« prit M. d'Arancey, celle qu'inspirent des femmes « d'un âge fait est tout aussi dangereuse. » Cette sortie inattendue embarrassa à son tour madame Duport, disposée à parler de Charles; et malgré les coups de genoux répétés de Sophie, elle pensa qu'il faut se taire, quand on n'a pas assez de liberté d'esprit pour bien dire. On allait la dispenser d'entamer l'affaire, et lui laisser l'avantage toujours précieux de voir venir.

Le dîner était à peine fini. M. d'Arancey, qui aimait, qui cherchait même à prolonger l'entretien, toujours animé, qui suit le café, M. d'Arancey était devenu rêveur. Il se leva brusquement, et sortit sans rien dire. «Hé, où allez-vous donc! lui « cria madame Duport. — Remercier M. Botte. — « — Je le remercierai pour vous. » Elle craignait que le cher oncle ne gâtât encore les affaires de son neveu: le marquis était déja loin.

« M. Botte, réconcilions-nous sincèrement. — « — Je le veux bien, M. d'Arancey. — Des hommes « comme nous ne sont pas faits pour se tracasser « éternellement. — C'est ce que j'ai souvent pensé. « — Vous m'avez rendu un service essentiel en « faisant employer d'Égligny... — Bah, bah, c'est « une misère. — Et j'en attends un de vous plus

« important encore. — Tant mieux, j'aime à obli-
« ger. — Je vous avoue que... que je ne sais pas...
« — Pas de phrases. Que voulez-vous? — Que je
« ne sais comment m'y prendre... — Que voulez-
« vous, vous dis-je ? — Pour m'expliquer sur l'ar-
« ticle délicat... — M. le marquis, nous allons
« nous brouiller encore. Que voulez-vous? Cor-
« bleu, parlez sans préambule. — Vous ne vous
« moquerez pas de moi ? — Je ne me moque de
« personne. — Madame Duport est charmante. —
« — Je le sais bien. — Je l'aime de tout mon cœur.
« — Et moi aussi, parbleu. — Mais... je ne l'aime
« pas... comme vous. — Ah, je commence à vous
« entendre. — Et vous ne trouvez pas ridicule à
« mon âge... — Votre âge, votre âge ! on n'est ja-
« mais vieux quand on se porte bien, et qu'on
« sent battre son cœur. Et puis, madame Duport
« n'est plus un enfant. — Ce qui m'embarrasse le
« plus... — C'est qu'elle n'est pas noble ? — Oh,
« je l'anoblirais. Ce qui m'embarrasse le plus,
« c'est sa grande fortune. — Ce n'est pas un mal-
« heur que d'être riche. — Mais ne soupçonnera-
« t-elle point que des vues d'intérêt... — Votre
« conduite avec d'Égligny vous met à l'abri du
« soupçon. — Mais... croyez-vous que son état
« actuel lui pèse? — Ma foi, je n'en sais rien. —
« Vous ne savez pas si un nouvel engagement
« pourrait lui plaire ? — Non, le diable m'emporte.
« — Mais... vous pourriez la pressentir. — Mais,
« mais, mais... je ne me mêle plus de mariages :

« je n'ai pas la main heureuse. — Madame Duport « a de la confiance en vous; elle vous écoute. — « Tout cela est fort bien, mais... — Parlez-lui, « je vous en prie, mon cher ami. — Mon cher « ami, mon cher ami! c'est bien flatteur sans « doute... — Parlez-lui, je vous en conjure. — « Hé bien, nous verrons. — A mon âge, on compte « les momens. — Ah, vous êtes pressé! — Mais... « oui, un peu. — Hé bien, j'y vais tout de suite. « — Vous êtes charmant. —N'est-ce pas? Comme « le besoin vous rapproche les hommes! »

M. Botte avait senti, dès les premiers mots, les avantages que pouvait tirer son neveu de la confidence du marquis. Il commençait à perdre l'habitude de tout voir ployer devant lui, et il apprenait à se posséder. Il avait pris sur lui, avec bien de la peine, à la vérité, de ne pas prononcer le nom de Charles; il s'était montré un peu difficile pour exalter davantage le marquis, et, enchanté d'une mission, dont le succès pourtant n'était rien moins que sûr, il court chez madame Duport. Il la tire d'un cercle de trente personnes; il prend mademoiselle d'Arancey de l'autre main, et va s'enfermer avec elles dans un arrière-cabinet. « Enfin, madame, il ne tient plus qu'à vous que « ces chers enfans se marient. — Et que faut-il « faire pour cela? — Il faut vous marier aussi. » Sophie ouvrait des yeux, mais des yeux!...

Pourquoi ne peut-on parler de mariage à une femme, sans la faire rire, quelque âge qu'elle ait,

quelque raisonnable qu'elle soit? Madame Duport rit, en disant que la proposition était extravagante; elle rit en demandant quel était celui qu'on lui destinait, ce qui n'était pas du tout difficile à deviner; elle rit en répondant qu'elle ne pouvait se prêter à cela. « Vous voulez donc, madame, « que j'enterre mon neveu? — J'en serais bien fâ« chée; mais pour vous le conserver, faut-il que « je me sacrifie? — Qu'appelez-vous vous sacrifier? « le marquis est-il rebutant? — Pas du tout. — « Est-ce un imbécile? — Au contraire. — Est-il « d'un commerce difficile? — J'en fais ce que je « veux. — Hé, que diable voulez-vous de mieux « que cet homme-là? — Mais je ne veux rien, « moi. Je me trouve à merveille comme je suis. « — Tenez, madame, je ne crois point les veuves « qui font l'éloge du veuvage. Elles ressemblent « un peu à ceux qui n'ont rien, et qui vantent « sans cesse la médiocrité. — Monsieur est péné« trant. — Ah! vous en convenez. — Je me moque « de vous, mon cher Botte. — Moquez-vous en « tant que vous voudrez, il n'en sera pas moins « vrai qu'une veuve se marie quand elle trouve « un parti convenable, et celui-ci vous convient « de toutes les manières. Un homme dont vous « faites ce que vous voulez! quel trésor! Et la sa« tisfaction de s'allier à une famille respectable, « de la relever, d'assurer le bonheur de ces pauvres « enfans, le mien, madame, car vous mettrez une « condition à votre consentement... Je vous le ré-

« pète, le parti vous convient, donc vous vous « marierez. — Mais, M. Botte, pensez... réfléchis- « sez... — J'ai pensé, j'ai réfléchi, et depuis que « je vous parle, vous avez eu du temps de reste « pour en faire autant. — Ma bonne amie, il me « serait si doux de vous appeler ma mère! — Et « crois-tu que je sois insensible au plaisir de te « nommer ma fille? — Corbleu, l'affaire est arran- « gée. Monsieur le marquis, monsieur le mar- « quis! — Finissez donc, M. Botte : vous allez me « compromettre cruellement. On n'a jamais vu se « conduire de la sorte. — Oui, oui, grondez au- « jourd'hui; vous me remercierez demain. Mon- « sieur le marquis, arrivez donc... Hé bien, allez- « vous faire l'enfant? levez les yeux, regardez « madame; parlez-lui donc... que diable, vous ne « l'épouserez pas sans lui parler, peut-être?

Madame Duport était aussi embarrassée, au moins, que le marquis. « Vous ne sauriez croire, lui « dit elle enfin, monsieur, les folies que M. Botte « me débite depuis un quart-d'heure. — J'ignore, « madame, qu'elle forme il a donnée à l'hommage « de ma main; mais rien n'est aussi sérieux et « aussi vif que mes sentimens pour vous. — Il « n'est pas croyable, monsieur, que celui qui ne « compatit pas aux peines de l'amour, place vrai- « ment sa félicité dans les jouissances du cœur. « Vous n'avez qu'un moyen de me convaincre de « votre sincérité. — Et oserais-je vous demander, « madame, quel sera le prix de votre conviction?

« — Ah, que de phrases, que de phrases! une « femme qui vous prie de la convaincre, n'a-t-elle « pas tout dit? — Je me rends, madame, et j'aime « à penser que ma fille vous devra son bonheur. « Mademoiselle, embrassez votre oncle. »

Ce fut une ivresse, un délire, un transport, que cette chère petite Sophie s'efforçait en vain de cacher. Elle serrait, à la fois, dans ses bras M. Botte et son père. Oh, que dans ce moment elle l'aimait, son père! « Ma bonne amie, n'em- « brasserai-je pas aussi ma mère? — Oui, Sophie, « oui, je suis ta mère, et une mère bien tendre. « Monsieur le marquis, je suis franche. Il y a « quelques jours que je soupçonne vos projets; « mais en vérité, je ne croyais pas à leur exécu- « tion. »

M. Botte, presque aussi satisfait que mademoiselle d'Arancey, se remit en course. Les pas ne lui coûtaient rien, quand il s'agissait d'exhaler sa joie, ou d'en donner à quelqu'un. Il retourna chez lui, aussi vite que ses chevaux purent l'y traîner. Il embrasse son neveu de tout son cœur, et sans lui dire un mot, il le traîne vers sa voiture : « Mais mon oncle, je suis en robe de cham- « bre. — C'est égal. — En bonnet de nuit. — C'est « égal. — En pantouffles. — C'est égal, c'est égal. « — Mais où me conduisez-vous? — Dans les bras « de ta femme. — Dieu!... grand dieu!... quoi... « ma Sophie... son père!... — Oui, trop heureux « fripon, le père est rendu, et Sophie est à toi.

« Je le savais bien, moi, que ce mariage se fe-
« rait... Hé bien, hé bien!... il a voulu se noyer,
« parce que je lui refusais sa maîtresse; il a voulu
« se laisser mourir, parce que le marquis n'en-
« tendait pas raison, et il va perdre la tête, parce
« que tout va mieux qu'il n'osait l'espérer. — Il
« y a de quoi la perdre, mon oncle, il y a de
« quoi en perdre cent... Mais donnez-moi le temps
« de m'habiller. — Ta femme ne te verra jamais
« en déshabillé, et moins habillé encore, n'est-ce
« pas?—Mais la décence...—Veut que tu prouves
« ton empressement, et en te présentant comme
« te voilà, il ne sera pas équivoque. — C'est de
« la démence! — Cela se peut; mais je le veux
« ainsi », et le cher oncle le pousse dans sa voiture, le pousse dans le salon de madame Duport, le pousse au milieu du cercle nombreux, qui déja, sincèrement ou non, félicitait le marquis.

Bien qu'on connût la vivacité de M. Botte, on ne laissa pas de trouver l'accoutrement de Charles fort étrange. Une visite de cérémonie en robe de chambre! Cela ne s'était jamais vu, disait-on.
« Hé bien, messieurs, vous le voyez, disait notre
« oncle. Fallait-il pour un habit plus long ou plus
« court, retarder d'une heure le plaisir qu'éprou-
« vent ces aimables enfans? » En effet, Charles tout honteux d'abord, venait de s'échapper du grand fauteuil, où on l'avait confiné, un coussin sous les pieds, et un autre sous la tête. Il ne voyait plus que sa Sophie, et il l'avait conduite

au bout, tout-à-fait au bout, dans le coin le plus reculé de l'appartement, et ils parlaient, ils parlaient... ils extravaguaient, ils riaient, ils pleuraient... ils faisaient ce que vous avez fait peut-être, ou ce que vous ferez peut-être bientôt, ce qui vaut mieux : c'est si peu de chose que le passé! la plus faible jouissance efface le plus brillant souvenir.

On les regardait avec un plaisir! en les regardant, on était tenté d'amour. Le marquis était animé... ah! Madame Duport n'avait pas l'air de s'en apercevoir; mais elle en augurait bien : on n'est pas veuve sans avoir quelque expérience.

M. Botte voulait absolument faire à M. d'Arancey les avantages qu'il lui avait déja proposés. Madame Duport prétendit que personne n'avait le droit de lui ôter la satisfaction d'enrichir son époux. Elle consentit seulement qu'il acceptât cette terre à laquelle il tenait tant, à cause de son nom. Sophie, qui dans certaines circonstances, n'avait pas le droit de répliquer à son oncle, fut obligée de prendre les trois fermes et la terre du Berri. Charles eut les herbages de Normandie, et il restait encore à M. Botte quatre-vingt mille livres de rente. Ces gens-là n'étaient pas à plaindre du tout.

Une chose sur laquelle on ne put faire entendre raison à notre oncle, c'est la magnificence qu'il voulut déployer aux deux noces. Madame Duport prétendait qu'une femme raisonnable doit se ma-

rier sans éclat, et, en effet, ce n'est point à la pompe que tient essentiellement une veuve qui se remarie. M. Botte soutenait qu'on ne peut rendre un pareil jour trop remarquable, et qu'un serment prononcé de bon cœur se ferait à la face de l'univers. On tira donc encore une fois des remises, des armoires, des magasins, les carrosses, les livrées, les ameublemens. Sophie reprit, de fort bonne grace, son brillant trousseau; elle permit au cher oncle de rattacher encore les girandoles aux jolies petites oreilles, condamnées sans appel à être tiraillées, et on partit pour le château fort contens des autres et de soi. Horeau même fut gai, et, pour la première fois, il eut des saillies.

Edmond ni le curé ne savaient à qui appartiendrait enfin ce château qu'on achetait, qu'on donnait, qu'on revendait, et tous deux, fermes dans la foi, laissaient agir la Providence. En attendant ses adorables décrets, ils jouaient au piquet pour charmer leurs loisirs, et mademoiselle Fanchon, établie dans la même chambre, repassait, à côté d'eux, les aubes et les surplis. De temps en temps, elle suspendait son travail pour juger d'un coup, donner des conseils, verser le petit verre de vin blanc, et ranimer la conversation languissante. Le bon pasteur recevait ces soins avec beaucoup de bienveillance, parce que le curé le plus sage est toujours plein d'égards pour sa gouvernante.

Et comme les gouvernantes de curé ont, ainsi

que les autres humains, un penchant décidé a se faire valoir, c'était Fanchon qui, en l'absence du pasteur, recevait les ouailles; qui conseillait aux femmes de ne jamais céder à leurs maris; qui faisait dire le catéchisme aux petits enfans, et leur expliquait le mystère de la Sainte-Trinité; c'était à elle qu'appartenait exclusivement l'honneur de changer et de blanchir les chiffons de Sainte-Anne, et de balayer les araignées qui s'attachaient scandaleusement aux visages sacrés de la bonne Vierge et de son divin poupon; c'etait elle qui répondait d'un ton d'importance : nous ne disons pas de messes à douze sous; c'était elle enfin, qui, de temps en temps, chapitrait le bedeau, grave personnage, chantant fort, labourant bien, mais accrochant toujours à sa charrue une vieille canardière, avec laquelle il assassinait, dans les sillons, quelque perdrix, dont il garnissait son pot, sans même en offrir la dîme au curé, ce qui déplaisait fort à mademoiselle Fanchon, qui s'était fait une réputation extraordinaire par sa manière d'apprêter les perdrix aux choux.

Fanchon repassait donc, ainsi que je vous le disais, et tout à coup elle poussa un grand cri, et laissa tomber le fer sur son pied. Les carrosses entraient dans la cour, et elle avait reconnu et Sophie, et son père, et le cher oncle, et le neveu. Comme un fer, tombé sur le pied d'une gouvernante, est un évènement pour tous les curés possibles, celui-ci jette ses cartes, court à Fanchon,

et s'écrie, à son tour, en voyant les voyageurs. Edmond s'approche pesamment de la croisée, ouvre de grands yeux, et s'étonne comme les autres. L'étonnement devint stupéfaction, quand ils surent qu'il y avait deux mariages à faire, et le plutôt possible.

M. Botte avait fait afficher, dès long-temps, celui de son neveu, et toujours impatient de jouir du bonheur d'autrui, il voulut profiter du bénéfice de l'affiche, et prononça que le mariage se ferait le soir même. Charles avait d'excellentes raisons pour être de l'avis de son oncle; Sophie rougissait, ne disait mot, et se résignait. M. d'Arancey était bien aise de prouver à madame Duport qu'il saisirait, avec empressement, toutes les occasions de lui plaire. La belle veuve disait qu'il est inutile de remettre au lendemain une bonne œuvre qu'on peut faire à l'instant même, et tout le monde étant parfaitement d'accord, Horeau fut député vers le maire du lieu, et le curé se fit mettre des papillottes par Fanchon.

Dans un instant, tout le village est en l'air. Les enfans de chœur quittent leurs sabots, se débarbouillent, et l'un d'eux, le fameux Coco, brailleur infatigable, et rabatteur consommé, fait raisonner la grosse cloche, que M. Botte a fait jucher au plus haut de la charpente. L'église est parée; le pasteur est en grand costume, et il attend les futurs sous le portail, le goupillon à la main.

Le marquis aurait donné vingt arpens pour

avoir l'habit brodé, les talons rouges, et le chapeau à plumet. A défaut de ses marques distinctives, il se redressait; il regardait tout le monde du haut de sa grandeur. Tout le monde le saluait, et il disait à sa fille qu'il conduisait à l'autel : « Ces gens-là reconnaissent toujours leur maître. » De temps en temps, il oubliait sa noblesse, et se tournait vers madame Duport, qui avait pris le bras de M. Montemar. Il lui adressait des choses très-fines, très-piquantes sur les suites de la cérémonie, et, comme une femme aimable saisit toujours une agréable allusion, la belle veuve lui souriait, et on m'assura qu'elle disait bien bas : Dieu le veuille.

Edmond fermait la marche, appuyé sur la grosse Fanchon. M. d'Arancey n'était pas trop d'avis que son fermier fût de la noce; mais madame Duport lui avait dit : Je vous en prie, et il avait invité le vieillard d'assez bonne grace.

Le curé plaça le marquis dans la stalle la plus voisine de l'autel, et l'encensa avec de mauvaise résine, dont l'odeur lui parut délicieuse, et il disait à madame Duport : Je vous assure que je ne suis sensible à ces justes honneurs, que parce qu'ils réjaillissent sur vous.

Le curé, qui savait se prêter aux faiblesses humaines, quand il pouvait le faire sans inconvénient, n'oubliait jamais ce qu'il devait à son ministère. Il adressa aux fortunés époux, sur les obligations qu'ils contractaient, un discours, qui, bien qu'impromptu, développait, sans pédantisme,

cette saine morale que les hommes de tous les climats reconnaissent sans contradiction. Charles, très-disposé à rendre sa Sophie la plus heureuse des femmes, trouvait l'orateur un peu long. Mais le bruit de trente musiciens et de cinq cents fusées volantes, avertirent l'estimable curé qu'il était temps de finir, et il termina par le protocole ordinaire : « Un mariage bien assorti est le com-
« mencement de cette éternelle félicité, que je
« vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et
« du Saint-Esprit. *Amen.* »

« Qu'ils vous entendent tous trois, ou *qu'il vous entende tout seul* » ! dit ce coquin de Guillaume qui se fourrait partout, et qui avait pris la poste avec l'argent du cher oncle, pour voir la cérémonie.

Nos aimables jeunes gens furent unis enfin, et le furent en présence d'un père éternel blanc. Ce n'est pas que le peintre noir n'eût attaqué le curé, comme il l'en avait menacé ; mais il plaida devant des juges blancs, et il fut condamné : n'ayons jamais de rapports d'intérêt avee nos juges. Cependant comme un artiste ne se décide pas aisément à perdre un chef-d'œuvre, le peintre envoya son tableau au roi de Congo, à qui je ne vous conseille point d'aller dire que le père-éternel n'est pas noir.

Mademoiselle Fanchon voulut bassiner le lit des mariés, et elle disait à la jeune épouse : « Le
« moment est pénible, madame; mais cela n'est
« pas long : j'en sais quelque chose. »

Vous allez me demander ce qu'est devenu d'Égligny, car vous voulez tout savoir. Il avait senti qu'il ne jouerait pas un rôle agréable au château, et il s'était jeté de suite dans la diplomatie, pour tâcher d'oublier sa petite sœur.

Quinze jours après, madame Duport rougit à son tour. Les femmes rougissent de colère, de plaisir, de pudeur. Elles rougissent de tout; elles rougissent comme elles le veulent, et il faut être bien fin pour dire, précisément, ce qui les fait rougir. Au reste, je suis très-sûr que la colère n'entrait pour rien dans la rougeur de madame Duport.

Le monde approuva beaucoup le mariage des jeunes gens, et il s'égaya un peu sur celui du marquis : il était vieux, et madame Duport était encore belle. Elle imposa silence aux plaisans par des soins si tendres, des attentions si soutenues, qu'il fallut croire, enfin, qu'elle aimait vraiment son mari. On ne se permit pas même de douter qu'il fût vraiment le père d'un très-joli petit enfant, que lui donna son épouse.

Jamais elle n'usa de son ascendant sur l'esprit de son mari, que pour le rendre plus heureux et meilleur. Ses paysans l'avaient toujours craint; il devint affable et bon; ils l'aimèrent, et il sentit combien il est plus doux d'inspirer un sentiment que l'autre. Il disait encore de temps en temps : Un homme comme moi; un homme de mon rang; il appelait constamment sa femme, madame la marquise. Il est des habitudes qui ne se perdent jamais totalement, et puis, on lui pardonnait sans

peine le petit reste de celle-ci : elle ne faisait de mal à personne.

Sophie fut mère avant la marquise, et cela devait être. Un mari de vingt ans a tant d'avantages, qu'on a perdus à soixante! Elle le fut une seconde, une troisième fois, et, à chaque fois, Charles lui jurait qu'il l'aimait toujours davantage. C'est difficile à croire; mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'estime, une bonne et franche amitié remplacèrent, avec le temps, un sentiment qui, malheureusement, ne dure pas toujours.

M. Botte criait sans cesse ; mais on était convenu de le laisser faire, et on le livrait, quand il criait trop fort, à l'ami Horeau, homme toujours bon et tonjours nul, qui raffolait, disait-il, de sa femme, et qui ne passait pas un mois de l'année avec elle.

D'Égligny devint ambassadeur, et il se chargea des ruines d'une princesse russe, en faveur de vingt à trente villages et de leurs habitans qu'il épousa avec elle.

L'amour malheureux est plus opiniâtre que l'amour fortuné. Cependant Georges revint à cet état de calme, où tout le monde désirait si sincèrement de le voir. Parvenu à la tête de son corps, il venait religieusement tous les ans passer quelques semaines auprès de son vieux père, aveugle et sourd. Il lui lisait un chapitre de la Bible, et criait à tue-tête pour se faire entendre. « Ah, « disait le bonhomme, si tu avais le secret du « jeune Tobie! mais il est perdu, on ne le re- « trouvera pas. »

Le vieillard mourut enfin, il faut bien finir par-là. On le pleura; on lui fit un fort joli convoi : c'est tout ce qu'on peut pour un mort.

Guillaume devint à peu près honnête homme, parce qu'en récompense de ses bons et de ses mauvais services, Charles lui donna de quoi le guérir de la tentation de faire des dupes.

Le bon curé resta commensal du château. Il y enseignait un peu de latin aux petits neveux de M. Botte; il y faisait sa cour aux deux mamans, et il continua à dire des messes, à faire des prônes, et à laisser danser les petites filles.

POST-FACE.

« Hé bien, Lecteur malévole, que dites-vous de « M. Botte? — C'est le bourru bienfaisant. — Je « le sais bien. — Pourquoi voler Goldoni? — Je « n'ai volé personne. On ne crée pas de caractè-« res. Il faut les prendre dans la nature, parce « que, hors la nature, il n'y a rien. C'est là qu'a « puisé Goldoni, et moi aussi. Il a fait son Bourru, « et moi le mien. Il l'a habillé à sa manière; j'ai « costumé celui-ci le moins mal qu'il m'a été pos-« sible, et je ne suis pas plus copiste qu'un sculp-« teur qui fait un homme, lorsque cent autres « en ont fait. Au reste, si M. Botte vous déplaît, « supposez que vous venez de voir tomber une « pièce, de faire une bouillotte, d'entendre re-« mettre des causes, ou de lire un journal.

FIN DE MONSIEUR BOTTE.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier. Demi-exposition........... Page 5
CHAPITRE II. Suite de l'exposition............. 17
CHAPITRE III. Autre suite de l'exposition....... 48
CHAPITRE IV. Fin de l'exposition............... 86
CHAPITRE V. La curiosité, la pièce curieuse..... 113

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Départ pour la ferme, ce qui s'y passe.................................. 136
CHAPITRE II. Fuite, voyage..................... 173
CHAPITRE III. Aventures........................ 203
CHAPITRE IV. Départ des Andelys. Projets de mariage............................... 238

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Évènemens, obstacles imprévus... 257
CHAPITRE II. Un obstacle de plus.............. 324
CHAPITRE III. Les obstacles se multiplient....... 361

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier. Tentatives, évènemens........... 386
CHAPITRE II. On espère et on se trompe....... 421
CHAPITRE III. Dénouement..................... 485

FIN DE LA TABLE.

BARBA, Libraire,

au doucereux, et surtout véridique

GEOFFROY,

En réponse à l'analyse critique du roman de Monsieur Botte, *insérée dans le Journal des Débats, du.....*

Un libraire oser écrire à l'homme par excellence ; au juge suprême dans tous les genres de littératures ; à celui qui tient au bout de sa plume tous les artistes réunis ; qui établit ou détruit les réputations, selon que l'intérêt de son journal, ou que les plaisirs de messieurs ses abonnés l'exigent.! Quelle impudence !!! va s'écrier le modeste abbé.

Mais, si défendre ses propriétés est un droit naturel, pourquoi, benin Geoffroy, ne défendrai-je pas mon Botte, qui me coûte fort cher, quoique je ne paie pas les opuscules de Pigault, à beaucoup près, autant que mon confrère Le Normant paie les gentillesses quotidiennes que vous adressez indistinctement à tout le monde ?

Comme cette lanterne magique, qui vous déplaît tant, vous représente d'une manière qui a pu exciter l'acrimonie de vos humeurs, et qu'il ne convient pas à un juge impassible comme vous de paraître user de récrimination, vous avez caché votre extrait charmant dans le corps du journal, et vous avez signé *A*, pour dérouter vos lecteurs..... malicieux que vous êtes ! Mais ne reconnaît-on pas votre style inimi-

table, votre modération ordinaire, votre bonne foi incomparable ?

Entrons en matière.

Vous jugez inutile de parler d'un ouvrage oublié. Pourquoi donc en parlez-vous ? Oublié ! je sais ce qu'il en est, moi, qui le vends tous les jours. Oublié ! et vous annoncez qu'il se trouve chez votre libraire Le Normant ! Vous espérez donc qu'on se souviendra assez de l'existence de Monsieur Botte pour qu'on débarrasse mon confrère de la rue des Prêtres des exemplaires qui lui restent ? Et puis, si l'ouvrage est oublié, pourquoi écrire quatre colonnes ? Que d'esprit perdu, s'il y en a !

Vous reprochez à M. Botte ses quatre ou cinq chutes, et, à cet égard, vous avez beau jeu, vous qui n'en avez jamais éprouvé qu'une. Vous l'avez oubliée, peut-être, et j'ai mauvaise grace à renouveler vos douleurs; mais que voulez-vous, mon cher abbé, je suis charitable..... comme vous. Je me souviens d'une plate et très-plate tragédie des *Scythes*, que jamais vous n'avez pu faire jouer que par vos écoliers, et qui a fait rire aux éclats les papas et les mamans accourus au collége de Louis-le-Grand, avec l'intention, très-prononcée, de trouver admirable la tragédie de monsieur le régent.

Vous me direz que je ne puis vous prouver que vous ayez fait une pitoyable tragédie. Je conviens que votre rare prudence vous a mis à l'abri de la critique. On sait que le jour où vous vous êtes vendu à Le Normant, vous avez couru la Halle, et enlevé à la dernière beurrière la dernière des feuilles qu'elle avait achetées à la livre. Laissons donc *les Scythes* oubliés, très-oubliés, fort heureusement pour vous, et revenons à M. Botte.

Pigault-Lebrun, dites-vous, *par sa fécondité, aurait été immortel, au moins pendant sa vie.....*

Ah ! voilà de la plaisanterie, du joli, du goût ! passe pour cela. Je ne vous ferai pas même observer qu'*immortel pendant*

sa vie est un pléonasme, et qu'il n'est pas permis à un régent de rhétorique d'en faire. Ce qui suit devient sérieux.

Voltaire avait fait ce vers :

L'impie a dit : *Il n'y a pas de Dieu.*

Le lendemain Fréron écrivit : Voltaire dit qu'il n'y a pas de Dieu, et tout votre article contre M. Botte, ne vous déplaise encore, cher abbé, est un peu *à la Fréron.*

Vous faites dire à mon auteur : *Oh ! le bon temps que celui où les prêtres égorgeaient les chefs dont ils n'étaient pas contens*, et vous n'ajoutez pas : Pigault dit cela du ton de l'ironie dans un paragraphe qui me vexe un peu. Voilà une réticence condamnable, car, enfin, on pourrait croire, d'après vous, que Pigault veut former des *Chatel* et des *Clément.*

Vous donnez à entendre que Pigault est un athée. Je vous remercie pour lui de votre modération, car comme on disait naguère : *Sois mon frère, ou je te tue*, vous pourriez dire aujourd'hui : *Sois chrétien, ou je te brûle*, et cette phrase sonnerait très-agréablement à certaines oreilles, n'est-il pas vrai, cher abbé ? Je crois bien, comme vous, que Pigault n'est ni *Israélite*, ni *Baaliste ;* mais je me demande ce que vous êtes, car la charité étant la vertu par excellence que prescrit le christianisme, je ne puis croire que vous teniez sincèrement à cette secte-là.

Vous remarquez *qu'il n'est pas généreux de donner du ridicule à un noble ;* mais vous savez bien, malin corps, que ce noble est un être idéal, et Chénier est vivant. C'est lorsqu'il siégeait à la convention qu'il y eût eu du courage à l'attaquer ; c'est en disant qu'il fut courageux lui-même, en osant mettre un prêtre tolérant sur la scène, il y a dix ans, que vous auriez écrit avec bonne foi. Bah ! la bonne foi ! sottise, duperie, n'est-il pas vrai, l'abbé ?

Vous appelez la scène d'imagination, où des nobles ras-

semblés tirent de leurs poches leurs ordres et s'en décorent, *une odieuse calomnie!* Vous voulez donc, mon très-cher, désigner Pigault pour plastron à toute la noblesse de France? Oh! cela n'est pas joli, cela n'est pas chrétien. Heureusement, pour l'auteur, il a mis à côté de M. d'Arancey un d'Égligny, très-bon gentilhomme, et qui n'a que des qualités et des vertus; mais vous n'avez pas jugé à propos de parler de celui-là.

Vous ne dites rien non plus de mademoiselle d'Arancey, qui est bien aussi noble que monsieur son père, et qui, dans toute sa conduite, offre la perfection du beau idéal et moral. C'est une femme comme vous en voudriez une, l'abbé, si vous n'aviez juré d'étouffer votre postérité à la plus grande gloire de Dieu, et vous n'en dites rien, lecteur ingrat! juge inique!

Vous vous rejetez ensuite, avec fureur, sur un pauvre curé qui déclame, selon vous, contre la morale évangélique. Il n'est pas permis de donner un démenti à un homme respectable comme vous, l'abbé; mais l'assertion est fausse.

Le curé de Pigault *vante beaucoup la morale sublime de l'Opéra*..... Ah! par exemple, mon cher, c'est encore citer à *la Fréron*. Le curé vante beaucoup la morale d'*OEdipe à Colonne*, et il a raison, car une seule scène de ce bel ouvrage en offre plus que tous vos feuilletons faits ou à faire, et autant que tous les petits carêmes des maîtres de la chaire.

Vous trouvez mauvais que Pigault ne croie pas que les Blancs, les Noirs, les Caffres, les Hottentots, les Albinos, descendent d'Adam: c'est que cela n'est pas facile à croire. Mais comme vous rendez facilement noir ce qui est blanc, c'est à vous que je laisse le soin d'arranger cette affaire-là. Il y a matière à discussion pour les feuilletons de tout un mois, et c'est une trouvaille.

Vous terminez enfin un article aussi long qu'aimable, en demandant si mon auteur voudrait que les filles publiques

eussent des honneurs et des richesses. Taquin ! Pigault demande pourquoi il est des femmes assez dépravées pour faire un métier qui ne leur procure que l'ignominie, de la misère et des coups, comme il demanderait pourquoi il est un homme qui, pour un peu d'argent, déchire ses contemporains, réveille les haines, provoque les ressentimens; pourquoi cet homme ne quitte pas un métier dont il sent si bien l'ignominie, qu'il se cache chez lui, qu'il se cache au spectacle, qu'il nie jusqu'à son nom à ceux qui le rencontrent et le reconnaissent; pourquoi... pourquoi... Mais c'est trop abuser de vos momens précieux, monsieur l'abbé. Le temps que vous passez à me lire eût été bien mieux employé à aiguiser quelques épigrammes bien poignantes qui eussent enchanté vos lecteurs.

Je finis donc en vous suppliant de laisser prospérer ma boutique, de ménager mes auteurs, et d'être persuadé que mon profond respect n'est comparable qu'à la sincère admiration que vos écrits m'ont inspirée.

BARBA.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME VIII.

JÉROME.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rne de Verneuil, n° 4.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE PIGAULT-LEBRUN.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES OEUVRES DE M. PICARD ET DE M. ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, N° 51, DERRIÈRE LE THEATRE-FRANÇAIS.

1823.

JÉRÔME.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que je suis, ou ce que je ne suis pas.

J'ENTENDS dire tous les jours dans le monde : Mon père était conseiller au parlement ; le mien, officier supérieur de la maison du roi ; le mien, fermier-général ; ce qui veut dire : Je ne suis pas fait pour porter cet habit râpé et pour aller à pied ; mais je suis fondé à vous demander à dîner au nom de mes ancêtres.

Ceux qui sont nés d'un menuisier, d'un bourrelier, d'un cordonnier, d'un ânier, d'un bouvier, d'un savetier, et qui promènent leur nonchalance dans un bon carrosse, se taisent sur leur origine et font bien : il n'est pas agréable de rougir devant ses valets.

Je me tairai comme eux ; non que j'aie le sot orgueil de rougir d'une naissance obscure, ou la modestie de cacher que je descende d'un cordon bleu ;

mais c'est que je ne sais qui fut mon père, et jamais, du moins, je n'ai couru le risque de me tromper en appelant *papa* l'individu le plus étranger à l'affaire, erreur assez commune aux enfans; mais on sait que l'erreur est le partage de l'enfance.

Jamais, non plus, je n'ai exposé ma mère à se pincer les lèvres pour ne pas rire de ce doux nom *papa*, donné devant elle à son bénin mari, et cela par une excellente raison, c'est que je n'ai pas plus connu ma mère que mon père.

On me demandera si je les ai perdus au berceau, si j'ai été changé en nourrice, si... si... si... si...

Je répondrai succinctement que je ne sais rien de tout cela, et que je m'en embarrasse peu. Ce dont je puis être à peu près sûr, c'est que je suis orphelin maintenant, car j'ai près de soixante ans, et j'en suis bien fâché. Mais j'ai été jeune, beau, vigoureux comme peu d'autres, et je tâcherai de me résigner à mourir, puisqu'il a plu à notre premier père de pécher.

A propos de péché, il y a là-dessous quelque chose qui me travaille le cerveau. Avant son péché, le cher homme était immortel; avant son péché, le grand-maître lui dit: *Croissez et multipliez.* Croissez! il était né grand comme père et mère... Ah, j'y suis. Le *croissez* est ce que nous avons jugé convenable d'appeler autrement. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Je voudrais savoir comment, si tous les enfans qui sont nés n'étaient pas morts, comment la terre nour-

rirait ses habitans.—Oh! elle serait plus féconde.—A la bonne heure. Mais le meilleur terrain, trop fatigué, ne produit plus.—Eh bien! la terre ne se fatiguerait pas. — Sa nature changerait donc? — Au contraire, elle a changé au moment du péché, quoique nos livres, qui savent tout, n'en disent rien. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Il est écrit : La terre produira des ronces. — Mais il n'est pas écrit qu'on ne les arrachera pas, pour lui faire produire autre chose. Après tout, si les hommes étaient immortels, seulement depuis Zoroastre, on ne verrait ni parcs, ni forêts, ni grandes routes; on eût comblé les marais, les lacs... — Oui, voilà des terres à cultiver pour quelques siècles, mais après? — Oh! après... Les arts étant bien plus perfectionnés par l'homme en état de grace que par l'homme perverti, un bon chimiste eût mis l'Océan en ébullition; il se fût dissipé par l'évaporation, et en voilà encore pour dix siècles. — Mais alors que reste-t-il pour les générations à naître? — Oh! un bon miracle arrangera cela. De la manne, de la manne, et toujours de la manne. — Qu'est-ce qu'un miracle, s'il vous plaît? — C'est une chose à laquelle croient volontiers toutes les générations présentes, et qui n'a jamais été vue par les générations passées, à l'exception cependant du miracle qu'a fait Notre-Dame de Lorette dans une des salles de la Bibliothèque nationale de Paris. On l'avait mise nue dans un coin, et elle a toussé très distinctement. — Un miracle, mon cher, est une chose contre l'ordre de la nature. Or, comme elle agit d'après des lois

éternelles, immuables, il ne peut y avoir de miracles. Etes-vous déiste, mon cher ami? — Oui, par la grace de Dieu. — Ah! tant mieux : les feuilletons crieront moins après vous que si vous étiez athée. Il faudrait tâcher d'être catholique, et surtout de le paraître; ils feront votre éloge, fussiez-vous honnête homme. Or donc, puisque vous êtes déiste, vous savez que Dieu ne peut être bizarre, fantasque, dérangeant aujourd'hui ce qu'il a arrangé hier; ainsi point de miracles, point de manne. Voyez à vous retourner autrement. — *O altitudo! ô altitudo!* — A la bonne heure, vous voilà tiré d'affaire.

J'allais continuer ce monologue, où je m'interrogeais et me répondais, quand je me suis souvenu que j'avais commencé mon histoire, et non un traité de métaphysique. Or, comme il y a l'infini entre la naissance du monde et mon berceau, et que des beautés déplacées ne sont plus des beautés, je descends du troisième ciel, qui n'existe point quoique saint Paul l'ait vu, et je reviens modestement à moi.

En effet, qu'est-ce qu'un premier, un second, un troisième ciel? Qu'y a-t-il que l'espace dans lequel les globes célestes font leurs révolutions? Quel est l'impertinent... Oh! fureur d'ergoter! Je reviens, je reviens.

« Jérôme! Jérôme! te lèveras-tu, paresseux! » J'avais dix ans alors, et c'est maître Jacques qui me parlait. Paresseux! il n'était que quatre heures du matin. J'avais soupé de deux onces de pain et d'un verre d'eau, et, à défaut d'alimens, j'engraissais en dormant, comme les marmottes.

Comme les marmottes! Les uns prétendent qu'en dormant elles se nourrissent de leur graisse; d'autres assurent le contraire. Oh! combien les hommes qui ignorent les choses les plus simples devraient avoir d'indulgence pour les opinions et les erreurs d'autrui! Pourquoi persécuter, diffamer, brûler celui, par exemple, qui ne croit pas que trois ne font qu'un; qu'une galette soit de la chair et du sang; qu'une maman soit restée pucelle; qu'une étoile voyagea des Indes en Arabie, sans être vue que de ceux à qui elle servait de fallot; que les ténèbres couvrirent la terre un jour où tous les humains voyaient clair, l'écrivain excepté; qu'il y ait une montagne d'où l'on voie tous les royaumes du globe; qu'un législateur peut manquer de respect à sa mère, en lui disant grossièrement : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? que ce législateur se soit amusé à achever des ivrognes qui avaient vidé leurs brocs, et leur ait fait du vin avec de l'eau; que... que... que... Mais me voilà encore à cent lieues de mon sujet.

Maître Jacques était un bûcheron de la forêt de Senart, qui vivait très maritalement avec Marguerite, son épouse; c'est-à-dire qu'il la caressait peu, la battait fort, ce qui n'empêcha pas Marguerite d'amener heureusement trois enfans, qu'elle allaita, ainsi qu'une quinzaine d'autres, ces derniers pour l'argent de leurs *papas*.

J'avais eu l'avantage de sucer son lait, et, à mon sevrage, de partager son pain noir; je vivais sans soucis du présent, sans inquiétude de l'avenir; je ne

savais rien au monde que ma croix de par Dieu, et cacher sous ma chemise déchirée une serpette, avec laquelle j'allais voler du bois dans la forêt. Quand les gardes me trouvaient, ils prenaient ma serpette; quand je revenais sans ma serpette, maître Jacques me battait; quand il était las de frapper, il s'arrêtait; quand j'étais las de pleurer, je me mettais à rire, et une pomme de terre cuite sous la cendre, que me glissait Marguerite, me faisait tout oublier.

A la voix de maître Jacques, je me lève à la hâte, c'est-à-dire je secoue les oreilles; je passe un méchant caleçon, et je comparaîs devant mon père nourricier.

Un bonnet gras sur l'oreille, il était assis d'un air grave sur un coffre qui servait d'armoire et de garde-manger, et il me tint à peu près ce discours : « Il « y a dix ans qu'on t'a apporté ici. On a payé six « mois d'avance, et on a continué de payer de six en « six mois. Il y a six mois et demi que je n'ai rien « reçu, et comme il n'est pas juste qu'un étranger « mange le pain de mes enfans, qui n'en ont pas « trop, tu vas faire ton paquet, et aller où te conduira « la grace de Dieu. »

Je ne savais pas trop où pouvait me conduire la grace de Dieu; je sus, à l'instant d'après, que c'était partout où il me plairait aller, excepté à la maison de maître Jacques. Il me mit dehors par les épaules, plaça un bâton à la porte de sa hutte, et me signifia qu'il m'en frotterait les épaules si j'approchais son habitation de cent pas. Je compris que je n'avais plus ni feu ni lieu.

Mais comme je m'ennuyais d'être battu ; comme il me paraissait désagréable de me déchirer les jambes et les mains pour arracher quelques brins de bois à la forêt; comme j'étais né avec l'amour de l'indépendance, si naturel à l'homme subordonné, et, qu'après tout, il me semblait que je ne pouvais tomber dans un état pire que celui d'où je sortais, je me mis à trotter gaîment, mon paquet sous le bras. Il n'était pas embarrassant : c'était une méchante paire de sabots dont je me parais le dimanche pour aller entendre la messe, qu'on me disait en latin, sans doute de peur que je l'entendisse.

J'avais soupé légèrement la veille; je n'avais pas déjeuné, et cela seul me tracassait un peu. Les idées les plus riantes se rembrunissent au premier cri d'un estomac affamé. Je marchai encore, et bientôt je m'assis au pied d'un arbre, de fort mauvaise humeur, et regrettant les ognons d'Égypte.

C'était bien là le cas de faire tomber un peu de manne. Mon innocence méritait tout autant ce bienfait que les Juifs se sauvant après avoir volé leurs maîtres. Il ne tomba que de la pluie.

J'étais à peu près nu, le temps était froid, je me sentis glacé, et je me mis à pleurer : cela soulage.

J'entends parler derrière moi, je tourne la tête : c'est une femme, c'est Marguerite. Elle m'avait suivi, et m'apportait un petit morceau de pain : elle ne pouvait cacher un larcin plus considérable à l'œil vigilant de son mari. Elle me donna six sous, en-

veloppés dans un petit coin de mouchoir; c'étaient toutes ses épargnes.

Je cessai de pleurer; je dévorai le morceau de pain, puis j'embrassai Marguerite. Elle me donna quelques conseils, que je n'écoutai pas trop, auxquels je ne compris rien, que peut-être elle ne comprenait pas davantage. Elle m'embrassa encore une fois et s'en retourna, de peur, disait-elle, que le bâton qui me défendait les approches de la maison devînt à deux usages.

Je me levai courageusement; je serrai mes six sous dans ma chemise, et je marchai tout droit devant moi.

Vous croyez, sans doute, que le voile qui couvre ma naissance se lèvera un jour, et qu'après bien des infortunes je devrai à quelque père, que je trouverai lorsque j'y penserai le moins, un rang dans la société, une fortune considérable. Détrompez-vous; je n'ai jamais rien dû qu'à moi-même, et je ne m'en estime pas moins.

Ce n'est pas que, cent fois dans ma vie, je n'aie senti battre mon cœur à l'approche de tel ou tel individu; qu'un pressentiment secret ne m'ait averti que je pouvais fort bien parler à mon père; mais jamais ces pressentimens ne se sont vérifiés. J'avoue que je pourrais, comme un autre, préparer de loin et filer une reconnaissance bien pathétique, bien prévue, bien ennuyeuse; mais je suis historien, et non romancier. Ainsi ne comptez que sur des

événemens fort simples, et, si le goût du merveilleux vous domine, jetez le livre et prenez l'Apocalypse.

CHAPITRE II.

La Providence.

La Providence nous mène toujours par des voies inconnues, et plus elles sont obscures, plus elles sont respectées. C'était quelque chose de bien beau que les anciens oracles; c'est quelque chose d'admirable que nos prophètes; c'est quelque chose de prodigieux que le livre de Nostradamus. Personne n'entend rien de tout cela; mais comme il est incontestable que la sybille, Jérémie et Nostradamus sont les interprètes de la Providence, on doit vénérer leurs logogriphes sans chercher à les pénétrer.

Ce qui est très généralement reconnu, c'est que rien n'arrive que d'après les décrets de l'impénétrable Providence. Or, en cheminant le long d'une travée de la forêt de Senart, je trouvai à mes pieds quelque chose de carré et de plat, garni, sur toutes ses faces, d'une lame jaune et brillante. Aujourd'hui je dirais : Puisque rien n'arrive que selon les vues de la Providence, la Providence a permis que le propriétaire du carré plat perdît sa propriété; elle a permis que je la trouvasse; elle a donc voulu que la propriété changeât de propriétaire. Sans faire alors de raisonnement, je pris le carré plat, qui me parut

drôle, et je le mis dans ma chemise avec mes six sous. Ma chemise était pour moi ce qu'était le grand coffre pour maître Jacques.

Que cette forêt de Senart me paraissait grande! Le morceau de pain de Marguerite était digéré, et pas une maison où je pusse faire usage de mes six sous! Des arbres! toujours des arbres, rien que des arbres!

J'aperçus une charrette qui venait de mon côté. Bon, me fis-je, j'aborderai le charretier, je le saluerai comme maître Jacques salue un garde ou le conservateur de la forêt, et je lui demanderai ma route et du pain.

En effet, je m'inclinai profondément devant un homme qui me parut très opulent. Il avait une blouse de belle toile bleue, les guêtres de cuir, et le fin bonnet de coton, surmonté d'un grand chapeau rond. Il me regarda, et répondit à ma révérence par un *Dieu vous bénisse*. C'est la réponse à la mode, et sans les soupes à la Rumfort, sans les hospices, je ne sais pas trop ce que deviendraient ceux qu'on jette ainsi dans les bras de la Providence.

Piqué des bénédictions auxquelles me renvoyait mon charretier, je lui répliquai avec humeur : « Ce « n'est pas là ce que je vous demande, monsieur. — « Que demandes-tu donc ? — D'abord, mon chemin. « — Où vas-tu ? — Je n'en sais rien. — En ce cas, « tout chemin te convient; trotte.—Mais, monsieur... « — Quoi ? — Cette forêt ne doit-elle pas finir ? — « Encore un quart-d'heure, et tu seras dehors.— Ah!

« tant mieux. Monsieur?... — Qu'est-ce encore? — « Si je ne craignais de vous fâcher...» et en disant cela, j'avais tiré mes sous, et je lui en présentais un.

« Que veux-tu que je fasse de cela? — Monsieur, « j'ai mal soupé hier, j'ai mal déjeuné ce matin, il y « a long-temps que je marche, et je voudrais dîner « un peu amplement. — Et pour un sou? D'où es-tu? « —De la forêt.—Ce n'est pas répondre. Ton père? « — Je n'en ai pas. — Chez qui vivais-tu? — Chez « maître Jacques. — Qui est ce maître Jacques? — « Un bûcheron. — Pourquoi l'as-tu quitté? — Parce « qu'il m'a chassé.—Pourquoi t'a-t-il chassé, vaurien? « — Parce qu'on ne le payait plus pour me nourrir. « — Le drôle! Il est pauvre? — Oui, monsieur.— Il « mérite de l'être. Et tu as faim? —Oui, monsieur.— « Ho, ho, ho, Cadet! ho, Margot! Écoute, mon « homme, je dîne et soupe bien...— Je le crois; un « monsieur comme vous! — Mais je ne me charge « pas de provisions en route. — Ah! monsieur! seu-« lement pour un sou! — Tais-toi, imbécile. Prends « ce chiffon de pain. — Oh! comme il est blanc? — « Ah! ma foi, j'ai un morceau de fromage. — Grand « merci, monsieur, grand merci. »

Et me voilà assis sur l'herbe, et mangeant à discrétion. Mon roulier est ma Providence, comme une femme honnête et douce est celle d'un mari humoriste et grondeur; comme un bon père est celle de ses enfans; comme le libraire *Lenormant*

est celle qu'il a plu à l'homme par excellence[1] de se donner, quoiqu'il soit, dit-il, plein de confiance dans l'autre.

J'étais heureux, parfaitement heureux, et je ne croyais pas que je pusse l'être davantage.

Mon roulier tire de dessous sa voiture un petit broc, et de sa poche un perçoir. Il enfonce l'instrument dans le flanc d'une barrique; une liqueur rouge en sort. Je n'avais jamais bu de vin; mais j'en avais vu, et je me mis à sourire.

Le roulier me présenta le broc. Je ne me fis pas prier; je bus rasade. Je me sentis l'estomac chaud, la tête libre, le cœur gai, et je m'écriai familièrement : « Que vous êtes heureux, monsieur, d'avoir « autant de vin! — Parbleu, celui-ci ne m'appartient « pas. — Et vous en buvez! — J'en bois, j'en fais « boire à mes amis, et, à la couchée, le broc d'eau « remplace le broc de vin; c'est la règle. — Cette « règle est bien commode. Je donnerais mes six sous « pour être roulier. Le bel état! qu'il est agréable! « — Agréable ! eh! je travaille comme mes chevaux! « je les conduis le jour, exposé au soleil, au vent, « à la pluie; je les soigne le soir; je charge, je dé- « charge ma voiture; j'ai déjà des rhumatismes, « et quand je serai perclus, mes chevaux, grands et

(1) Le célèbre abbé Geoffroi, qui, dit-on, va être fait cardinal-diacre.

« vigoureux, seront mieux nourris que moi. Mais « voici ton chemin, voilà le mien; adieu, mon « homme. Ahie, Margot; ahie! Cadet»; et mon roulier me laisse là.

Je ne concevais pas que cet homme pût se plaindre; mais je me rappelai que le conservateur de la forêt se plaignait toujours des épines et des mauvais chemins; j'avais entendu les gardes se plaindre du conservateur; les faiseurs de bourrées se plaindre des gardes. Maître Jacques se plaignait de Marguerite; Marguerite du collecteur, et, tous les dimanches, le curé se plaignait, en chaire, de ses paroissiens. Que diantre! me disais-je, tous les hommes que j'ai vus se plaignent! j'en verrai peut-être qui ne se plaindront pas.

En raisonnant ainsi, j'aperçus le dernier arbre de la forêt, et je souris encore. Il me semblait que j'allais entrer dans un monde nouveau, où tout flatterait mes regards, où tout préviendrait mes désirs. Peut-on souffrir ailleurs que dans la forêt de Senart, d'où je n'étais jamais sorti? Et puis j'étais dans une situation à tout voir en beau : j'avais dix ans, l'estomac garni; le vieux vin de Mâcon agissait sur mes organes, et mes six sous me restaient.

J'approche en ouvrant de grands yeux... C'est sans doute Paris qui se présente devant moi. Ce ne sont plus des huttes jetées çà et là, en argile, et couvertes de feuillées. Ce sont des palais, dont les murs sont de belles et bonnes pierres; des couvertures de poterie, rouge comme la belle écuelle

de maître Jacques. Ces palais sont rangés l'un à côté de l'autre, et chacun a, pour le moins, deux toises de face. Les messieurs qui se promènent dans cette avenue de palais ont des vestes de laine, les dames ont des jupes de bure, des peaux blanches à leurs sabots, et cela un samedi !

Je regarde toujours, et je continue à m'étonner. Toutes les richesses de la nature sont rassemblées là. Des groseilliers, des cerisiers chargés de fruits agacent ma gourmandise; douze ou quinze pains étalés sur une fenêtre éveillent mon appétit. Dans le palais voisin, un cochon, déguisé de cinq ou six manières, irrite ma sensualité. Ici, des canards barbottent en paix dans une mare; là, des poules becquètent des épis, que j'aurais dévorés moi-même si je n'eusse rencontré mon roulier; plus loin, des vaches au poil brillant sont à discrétion à même d'un tas de foin, et ne craignent pas qu'un garde les mette en fourrière. Quel pays, me disais-je, que ce pays-ci ! je suis bien sûr que personne ne s'y plaint. Oh! j'y resterai, et que n'y suis-je venu plus tôt !

Pendant que j'admirais tout ce qui s'offrait à mes regards, une demoiselle, montée sur un âne gras et fringant, mais que je vis trop tard, m'accrocha avec son bât par le milieu du corps, et m'envoya dans la mare où barbottaient les canards. Aussitôt les petits messieurs de la ville se rassemblent autour de moi, et me bernent. A l'instant, un grand monsieur me prend par le collet de ma chemise en criant que j'étouffe ses canards. Le collet de ma chemise unique

lui reste à la main, et je retombe dans la fange. Il me prend par une oreille, et me tire à terre. Malheureusement le monsieur était sourd, car il n'eut pas l'air d'entendre les cris affreux que la douleur m'arrachait.

J'étais couvert de boue de la tête aux pieds, et ma petite vanité n'en souffrait pas. Je pensais qu'un de ces messieurs pouvait, comme moi, tomber dans une mare, et une disgrace commune à tous n'a rien d'humiliant pour personne, et puis, dans l'état où j'étais, personne ne pouvait s'apercevoir du délabrement de mon costume. Oui, mais, pensé-je aussitôt, je ne puis aborder personne dans l'état où me voilà. Il faudra bien que je me décrotte, et alors...

« Ah! mon dieu, mon dieu!... je suis ruiné!... « j'ai tout perdu! » Ma chemise était sortie de mon caleçon, le carré plat et mes six sous étaient restés dans la mare. Je me souciais peu de mes sabots; j'avais le bonheur d'avoir la plante des pieds dure comme de la corne. Mais mes six sous! mes six sous!

Je poussai des cris, je versai des larmes, je me pris une poignée de cheveux que je lâchai bien vite pour ne pas ajouter une douleur physique à mes peines morales.

Mes clameurs attroupèrent de nouveau les petits messieurs; les grands messieurs me regardaient en ricanant; j'allais me plaindre, quand je réfléchis que je n'étais plus dans la forêt de Senart, et que mes plaintes ne seraient pas entendues par les fortunés habitans de ce pays délicieux.

Cependant je me sentais pincer d'un côté, piquer de l'autre, et je ne sais pas trop ce qui s'en serait suivi si la cloche de la paroisse ne m'eût tiré d'embarras. « Ce n'est pas l'heure de l'*Angelus*, disait « l'un; il y a quelque chose d'extraordinaire, disait « l'autre; courons, voyons, s'écrièrent-ils tous ensemble. » Et mes assaillans me laissèrent écouter en paix le son grave et harmonieux de la cloche, si différent de celui de la cloche de fer-blanc qui appelait à l'office les pauvres habitans de mon hameau.

Plus l'admiration est forte, et moins elle est durable : ce n'est qu'une secousse de l'ame, et non un sentiment. J'oubliai bientôt la cloche; je pensai à mes six sous et à mon carré plat, et je me remis à pleurer.

On ne pleure pas long-temps quand on n'a personne qui console, ou personne à attendrir. J'essuyai mes larmes, et je m'en fus à l'église comme les autres. Je sentais le besoin que j'avais des hommes; ils étaient tous là, et je cherchais à me rapprocher d'eux.

Monsieur le curé venait de monter en chaire : une chaire de bois de chêne, ma foi!

« Mes frères, dit-il, il plaît souvent à la Provi« dence d'éprouver ses serviteurs, et elle m'a mis, « cette nuit, à une épreuve bien cruelle. Vous êtes « non-seulement mes paroissiens, mais des amis fidè« les, et vous allez tous partager la douleur où votre « pasteur est plongé. C'est sur la cendre, mes frères,

« c'est sous un sac qu'il faut, à l'avenir, paraître « dans ce temple. *Désolation de la désolation*, a « dit le prophète. Répétez avec moi : *Désolation,* « *désolation, désolation!*

« Désolation soit, dirent les assistans; mais de « quoi s'agit-il?

« — Cette nuit, mes frères, on vient me chercher « pour administrer Thomas, qui demeure à l'en- « trée de la forêt. Je mets notre divin maître dans « une *bourse,* et, pour ne point faire attendre le « mourant, je ne me donne pas le temps d'en ôter « *le corporal*, ni même *le lavabo*. Je monte ma « jument Gogo, qui m'a fait cent mauvais tours, « comme vous le savez, mes frères, et sur laquelle « j'aurais déjà dit *anathème,* si elle ne m'eût coûté « si cher.

« A l'entrée de la forêt, Gogo fait un saut, et je « me recommande au dieu que j'avais serré dans « la bourse. Gogo continue de sauter, et je continue « mes prières. Gogo me renverse enfin. Oh! dis-je « en me relevant, la Providence ne me rappellerait- « elle point, par les sauts de ma jument, que notre « Sauveur ne monta que sur un âne, et qu'il ne veut « pas que je le monte sur Gogo. Je prends Gogo par « la bride et je poursuis ma route à pied.

« J'arrive devant le lit de Thomas; je l'exhorte, « je le confesse, je lui remets ses péchés, et je me « dispose à lui administrer le pain des anges. *Dé-* « *solation de la désolation!* le pain céleste, le cor- « poral, le lavabo, la bourse, tout est perdu, mes

« frères, et je tombe à genoux, et je psalmodie un « *Miserere*.

« Pendant le *Miserere*, Thomas meurt; mais « comme il avait l'ardent désir de recevoir son Créa- « teur, c'est comme s'il l'avait reçu. En ce moment « il est assis à côté du bon larron, félicité que je vous « souhaite à tous.

« Cependant la veuve de Thomas était inconsola- « ble, et ne pouvait m'aider à retrouver le bien ines- « timable que j'ai perdu; ses enfans, en bas âge, « pouvaient encore moins me servir. Que la volonté « de Dieu s'accomplisse! dis-je en repassant à mon « bras la bride de Gogo, pour revenir à pied, de peur « d'une nouvelle culbute.

« Je me rappelai, en marchant, que Josué arrêta « le soleil pour massacrer, à son aise, les habitans de « la terre promise; je me rappelai qu'il passa le « Jourdain à pied sec; que les Israélites avaient passé « à pied sec la mer Rouge, ce qui est bien plus éton- « nant encore, et je me dis : Il est écrit qu'avec la foi « on transporte les montagnes. Je ranimai donc ma « foi, et je priai Dieu de faire lever la lune, afin que « je pusse le retrouver.

« Le croirez-vous, mes frères? la lune ne se leva « point, et je rentrai au presbytère en répétant : *Dé- « solation de la désolation!*

« Voici, maintenant, ce que je vous propose : « Rendons-nous processionnellement dans la forêt de « Senart. Si les anges n'ont pas encore enlevé l'agneau « sans tache au plus haut des cieux, ils l'auront, du

« moins, rendu invisible aux incrédules, et nous le « réintégrerons dans son saint tabernacle. »

On se regardait, et personne ne prenait la parole. Tous les yeux se fixèrent enfin sur un monsieur de fort bonne mine, et semblaient l'inviter à parler. Le monsieur ôta proprement de sa bouche le bout de tabac qu'il mâchait, le mit dans la corne de son chapeau, et répondit ainsi :

« Ce que vous nous apprenez là, monsieur le « curé, est très fâcheux, sans doute; mais nous « sommes dans le cours de nos travaux; les bras « sont rares, le temps est beau, permettez que nous « ne le passions pas en processions. Ce qui doit « vous consoler, c'est que Dieu vous a accordé la « grace de le reproduire tant que bon vous sem- « blera. A la vérité, vous avez perdu une bourse; « mais en voilà une sur l'autel, aussi belle au moins...»

« Quoi! m'écriai-je, monsieur le curé, c'est un « carré plat comme celui qui est sur le calice que « vous regrettez tant? C'est moi qui l'ai trouvé. — Et « où est-il, mon enfant? — Au fond de la mare, avec « mes six sous.»

Le curé fronça le sourcil, et réfléchit un moment. Il fallait qu'il me traitât comme un sacrilége ou comme un être favorisé de la Providence : il prit ce dernier parti, le plus humain en effet, et le plus propre à la propagation de la foi.

« Ne vous le disais-je pas, mes frères, que le « pain céleste avait été enlevé par les anges? Hé! « qui se rapproche plus de la pureté des anges que

« l'innocence de cet âge? N'étaient-ce pas des enfans « que Dieu préserva des flammes de la fournaise? « N'est-ce pas par un enfant qu'il rétablit le sceptre « dans la maison de David? Et c'est par un enfant « nu et crotté qu'il reprend aujourd'hui le chemin « de son temple, pour nous rappeler tous à l'humi- « lité évangélique. »

Il n'était ni facile ni bienséant d'expliquer pourquoi il avait plu à Dieu de faire une station dans la mare : aussi le curé glissa-t-il là-dessus. Il se contenta d'ordonner qu'on lui apportât des râteaux, et, pendant que les petits messieurs de la ville couraient exécuter ses ordres, il me conduisit à la sacristie.

Là, il m'interrogea sur les moindres particularités de mon accident, et il me laissa entre les mains du bedeau, à qui il recommanda de me laver, et de me revêtir de la robe nuptiale.

J'étais transporté de joie, non de la toilette qu'on allait me faire, mais de l'idée que les râteaux amèneraient, avec le reste, le linge dans lequel étaient mes six sous. Ma figure était rayonnante, et le bedeau observait, en la découvrant sous une éponge qui servait à un cheval borgne et boiteux, que j'avais vraiment l'air d'un inspiré.

Lorsque je fus bien épongé, mon bedeau remarqua le désordre plus qu'ordinaire de mes cheveux, et, comme il joignait un métier utile à une place purement honorifique, il tira de dessous sa soutanelle une trousse à rasoirs, et me coiffa en enfant de chœur.

J'étais très propre, mais j'étais nu, et, aux ailes près, je ressemblais assez à un ange. Or, leur costume n'étant plus usité, et mon caleçon et mon extrait de chemise ne convenant pas à un être privilégié, mon bedeau me passa tout simplement dans la robe nuptiale.

C'était une aube du curé, qui faisait deux pieds de queue par derrière et autant par devant, mais que le bedeau retroussa proprement, au moyen d'un cordon bleu dont il me sangla les reins. Il me mit à la main une branche de lis, symbole de mon innocence, et marcha devant moi, en frappant le pavé d'un manche à balai surmonté d'une pomme d'étain, qui servait alternativement de canne au bedeau quand il faisait le suisse, et au savetier de la ville quand il faisait le tambour-major.

En rentrant dans l'église, j'entendis murmurer autour de moi : Oh! le joli petit garçon! C'était le premier mot agréable qui m'eût encore été adressé, et je rougis de plaisir.

Les râteaux qui allaient servir à l'œuvre sainte étaient déposés sur les marches de l'autel. Les petites demoiselles en avaient orné les manches de tous les rubans qu'elles avaient pu rassembler, et monsieur le curé s'occupait à les bénir.

La bénédiction faite et parfaite, il entonna un *Veni, Creator*, parce qu'il est d'usage, lorsque les fidèles entreprennent quelque chose d'important, qu'ils invoquent les lumières du Saint-Esprit, qui les illumine s'il veut.

« Venez, enfant chéri de la Providence, me dit « monsieur le curé. Vos mains sont pures, puisqu'en « touchant ce que nous avons de plus auguste, vous « n'avez pas été frappé de mort, comme les Phi- « listins qui portèrent une main audacieuse sur « l'arche sainte. Venez, prenez ce râteau, et que le « ciel bénisse vos efforts. »

Oh! mes six sous, mes six sous! disais-je en marchant accompagné du plus brillant cortége, et au son de la cloche poussée à toute volée.

Nous arrivons au bord de la mare, et je lance le râteau; je tire, et j'éprouve de la résistance. Monsieur le curé vient à mon aide, en élevant les yeux au ciel, et en étendant les deux premiers doigts de sa main gauche sur la mare. Le râteau vient : nous amenons... un pot cassé et une vieille perruque.

Les plaisans, car il y en a partout, se mettent à rire; monsieur le curé, qui sait qu'on ne peut pas rire quand on chante, entonne le *Salve Regina*, et force, par un regard sévère, l'assistance à se joindre à lui. Nous prenons un second râteau.

Je retire celui-ci avec une extrême facilité; je le lève... Rien.

Monsieur le curé, chantant toujours, m'en présente un troisième d'un air piqué. J'opère encore, et cette fois le ciel guide mon bras. A une dent du râteau est attachée la précieuse bourse; à une autre, le chiffon qui renferme mes six sous. Monsieur le curé tombe à genoux, prend la bourse, la plonge, la replonge dans un grand bénitier que lui présente

le bedeau, et moi je serre mon trésor sous la robe nuptiale.

Ces détails paraîtront minutieux, incroyables à certains esprits; mais y a-t-il quelque chose qui puisse étonner les fidèles, et douteront-ils que celui qui voulut naître entre un âne et un bœuf n'ait eu d'excellentes raisons pour se reposer un moment entre un pot cassé et une vieille perruque?

Je reviens. Monsieur le curé, qui aimait à parler, reprit la parole et dit : « Je vous ai quelque-« fois entretenus, mes frères, de cette fameuse pis-« cine, dont l'ange battait l'eau une fois l'an, et dans « laquelle les malades recouvraient la santé du corps « et de l'ame. Cette mare, ainsi purifiée, ne s'ap-« pellera plus la mare, mais la piscine. Elle ne ser-« vira plus à des usages immondes; promettez-le-« moi au nom de celui qui ne l'a pas dédaignée. » Et comme personne ne répondait, le bedeau répondit *Amen.*

Monsieur le curé, portant la bourse appuyée sur sa poitrine, entonna le *Te Deum*, et on reprit le chemin de l'église. En marchant, je le vis entr'ouvrir doucement la bourse, et je remarquai un air de satisfaction répandu sur tous ses traits. Arrivé devant l'autel, il tira l'agneau sans tache de son étui, fit remarquer à l'assistance qu'il n'avait reçu aucune maculature, ce qu'on pouvait considérer comme un miracle; enfin, il nous en donna une bénédiction générale, et cette cérémonie finit comme toutes les cé-

rémonies religieuses ou profanes que j'ai vues depuis: chacun s'en retourna chez soi.

J'avais suivi monsieur le curé jusque dans la sacristie, où il se dépouillait de ses habits sacerdotaux. J'étais debout, toujours enveloppé dans ma robe nuptiale, et attendant ce qu'on déciderait de moi. Il ne me semblait pas probable qu'on renvoyât à l'approche de la nuit et sans souper surtout un enfant qui venait de jouer un si grand rôle, et qu'on avait jugé digne d'être comparé au roitelet Joas.

Cependant monsieur le curé ne m'adressait pas un mot, bien que je le regardasse d'un air qui devait l'inviter à parler; le bedeau rangeait tout, en observant le même silence, et je ressemblais à ces faibles instrumens dont un grand daigne quelquefois se servir, et qu'il brise à l'instant où ils cessent d'être utiles. L'inquiétude commençait à me gagner, lorsqu'une belle, mais très belle demoiselle entra dans la sacristie.

« Eh bien, monsieur le curé, qu'allez-vous faire « de ce beau petit garçon-là? — Mon enfant, je priais « pour lui. — Mais cela ne suffit pas, monsieur le « curé. — Croyez-vous, Javotte? — Un enfant que la « Providence vous envoie... — Oh! je l'en ai bénie. « — A droit à vos bienfaits. — Ma fille, j'ai tant de « pauvres! — Oh! celui-ci ne leur ressemble pas. « Voyez donc, monsieur le curé, sa jolie petite « mine; voyez-vous comme il me sourit! et ces fos- « settes, et ce grand œil noir! Allons, allons, je l'em-

« mène au presbytère. — Mais, Javotte, vous êtes « d'une précipitation!... — Monsieur le curé, je n'ai « personne pour me tirer de l'eau, pour me tourner « la broche; vous n'avez personne pour mener boire « Gogo, pour vous servir à table, pour porter votre « lanterne quand vous sortez le soir; pour balayer « votre école, et cet enfant fera fort bien tout cela. « En outre, il vous servira la messe, il chantera au « lutrin, et qui sait où il ira? Le grand Sixte-Quint « n'a-t-il pas dû la tiare à deux pauvres moines qui « le tirèrent d'un état aussi abject? et quelle gloire « pour vous, monsieur le curé, si vous aviez l'avan-« tage de faire un pape! Comment vous appelez-vous, « mon petit ami? — Jérôme, mademoiselle. — Jé-« rôme! le nom du père de l'église le plus éloquent! « Quel heureux augure, monsieur le curé! le moyen « de résister à cela! — Vous le voulez, Javotte; que « la volonté de Dieu soit faite. Allez, Jérôme, bénis-« sez la Providence, qui vous envoie ici pour le bien « de votre corps et le salut de votre ame. »

Je bénis intérieurement mademoiselle Javotte, et je l'embrassai avec un plaisir bien vif, d'abord parce qu'elle était ma bienfaitrice, ensuite parce qu'elle était très jolie. Je ne savais pourquoi une jolie femme est plus agréable qu'une autre qui ne l'est pas; mais je trouvais fort agréable de voir et d'embrasser Javotte.

Mademoiselle Javotte, sensible à la vivacité de mes caresses, s'écria : Il est charmant! il est charmant! Elle me prit par la main et m'emmena, et le long

de la route je sautais de joie, et je baisais sa main, un peu dure, mais d'une forme charmante, qui serrait la mienne avec affection.

CHAPITRE III.

Les reliques et les miracles.

Oh! qu'il est beau ce presbytère! une table de noyer, un prie-dieu en chêne, un Christ d'ébène, encadré sur un fonds de damas jaune! des chaises couvertes en paille rouge et verte! un lit d'indienne! des couvertures de coton! une armoire pleine de linge! un grand fauteuil couvert de cuir de Hongrie! Oh! que c'est beau! disais-je à chaque objet que me montrait mademoiselle Javotte, et elle me montrait tout d'un petit air de vanité, et s'amusait de mon étonnement, et elle me baisait sur les deux joues, ce qui paraissait l'amuser assez.

Elle me conduisit à la cuisine, qui méritait bien aussi un tribut d'admiration. Un superbe morceau de veau était à la broche; il avait brûlé d'un côté, pendant l'excursion de la charmante gouvernante à la sacristie. Elle en détacha adroitement la partie endommagée, et me la présenta sur un copieux morceau de pain. « Mangez cela, Jérôme, en tournant la « broche. Pas si vite, mon cher petit; comme cela; « bien! à merveille! On en fera tout ce qu'on voudra.»

Et pendant que je tourne la broche dans ma robe nuptiale, mademoiselle Javotte sort, et rentre une

demi-heure après, avec un panier au bras. Elle vient près de moi, s'assied sur ses talons, pose son panier devant elle, et m'en montre le contenu pièce à pièce. « Voici d'abord un jolie petite paire de sabots; voilà « de bons bas de laine bleue; une culotte de forte ra- « tine grise; une veste brune bien chaude; un ample « bonnet de laine; deux chemises de toile écrue, et « deux petits mouchoirs de Rouen. — Que tout cela « est beau! mon dieu, que c'est donc beau, made- « moiselle Javotte! — Et tout cela est pour mon cher « petit Jérôme. »

Je fis un saut qui renversa la broche et la lèche-frite.

Ce n'est rien, ce n'est rien que cela, dit-elle, et elle releva la broche; elle remit du beurre dans la lèche-frite; elle effaça, avec de la cendre, la trace du jus que j'avais versé, et, impatiente de jouir de ses bienfaits, elle m'ôta mon cordon, elle m'ôta ma robe nuptiale. « Blanc comme un cygne, comme la neige! » et elle me baisait les épaules, en m'aidant à faire ma toilette, qu'elle interrompait d'un moment à un autre, pour faire décrire un quart de cercle à son rôti.

« Allons, allons, dit-elle, la culotte est un peu « longue, la veste est un peu large; mais tu grandi- « ras, tu grossiras, mon petit Jérôme. » Elle me présenta son miroir de poche, et, en dépit de ses observations, je fus ravi, extasié.

Elle me conta ensuite qu'elle avait acheté tout cela de ses épargnes, chez un marchand tailleur en vieux, qui était aussi marchand bonnetier, marchand sabo-

tier, marchand mercier, et marchand épicier, selon l'usage des grandes villes.

Sa générosité me toucha jusqu'aux larmes. Je lui promis du fond du cœur de lui obéir en tout ce qu'elle m'ordonnerait, et je lui ai tenu parole.

Et pour lui prouver d'une manière positive l'extrême confiance qu'elle m'inspirait, je la priai d'être dépositaire de mes six sous.

Elle rit, prit mon argent, me passa la main sous le menton, et me parla ainsi : « Je crois nécessaire, « mon cher enfant, de te donner quelques instruc-« tions. Monsieur le curé me défend de voir les fem-« mes parce qu'elles sont médisantes. Il me défend « de voir les hommes parce qu'ils sont dangereux, « et surtout parce qu'il ne convient pas à la gouver-« nante d'un homme en place de s'encanailler. Je te « défends, moi, par l'obéissance que tu viens de me « promettre, de jouer avec les petits garçons : ils « corrompraient ton bon naturel, que je me ferai un « devoir de développer. La religion te défend de « jouer avec les petites filles : ainsi tu ne joueras « qu'avec moi. — Qu'avec vous, et toujours avec « vous, mademoiselle Javotte. — A nos momens per-« dus, je t'apprendrai le domino, le jeu d'oie, et le « mariage.

« Un mot sur monsieur le curé. C'est un digne « prêtre, généralement respecté, quoiqu'il n'ait pas « encore quarante ans. Il fait beaucoup de bien, et « instruit gratuitement les enfans de ses parois-« siens ; mais il est vif, et n'aime pas surtout qu'on

« le contredise. Fais tout ce qu'il te dira, ne réplique « jamais, et si quelque chose te chagrine, tu viendras « me le dire, et j'arrangerai tout.

« Quand tu seras embarrassé, c'est encore moi « que tu viendras consulter; quand tu auras besoin « de quelque chose, c'est à moi que tu le demande- « ras, et si tu suis exactement les conseils que je te « donne, je te réponds que tu seras l'enfant le plus « heureux du village.

« — Comment, du village, mademoiselle Javotte! « eh! ne suis-je pas dans une grande ville? — Non, « mon enfant; tu es dans un village, qui n'est pas « même considérable. — Ah! mon dieu! comment « sont faites les villes? elles sont donc toutes d'or?— « On y est plus riche qu'ici; on y est tout aussi mal- « heureux. — Des malheureux! y en a-t-il ailleurs « que dans la forêt de Senart? — Il y en a partout « où l'homme est mécontent de son sort, et je n'en « connais pas qui soit satisfait du sien. — Oh! je suis « heureux, parfaitement heureux auprès de vous, « mademoiselle Javotte.— Puisses-tu penser toujours « ainsi, mon petit Jérôme! — Oh! toute la vie, ma- « demoiselle Javotte. »

Elle me caressa les joues, les cheveux, une oreille. « Heureux âge, disait-elle à demi-voix, où tout se « colore du charme du bonheur! » Et elle n'avait que dix-huit ans, et elle soupira, et je soupirai aussi, parce qu'elle avait soupiré.

Elle était assise sur une chaise basse, à côté de son rôt; j'étais assis à terre, et ma tête reposait sur ses

genoux. Nous ne disions rien ; je me trouvais à merveille, et mademoiselle Javotte ne m'avertissait pas que je pouvais être importun. Monsieur le curé rentra.

« Position équivoque! s'écria-t-il. — Monsieur le « curé, il n'a que dix ans. — La décence ne connaît « point d'âge. — L'humanité les embrasse tous. — « L'humanité n'est pas si caressante. — Faut-il ne « l'être que clandestinement, monsieur le curé?—Pas « de réflexions, mademoiselle. Dites-moi, s'il vous « plaît, ce que signifie cette nouvelle extravagance? « Avec quoi avez-vous payé les hardes de cet enfant? « — Avec mon argent, monsieur, et vous savez com-« bien il est à moi.

« — Toujours piquante. — Toujours grondeur!— « Javotte! — Monsieur le curé? — Vous n'êtes pas sage. « — Et c'est vous qui me le reprochez! »

Elle s'éloigna, et soupira encore. Je la suivis, et je soupirais comme elle. Le curé lui prit la main, la conduisit dans une autre chambre, et lui parla très bas. J'écoutai attentivement par le trou de la serrure, car je m'intéressais fort à mademoiselle Javotte, et il me fut impossible de rien entendre.

Ils sortirent. Le curé me caressa le menton; mademoiselle Javotte s'efforça de lui sourire; mais je surpris une larme qui tomba sur son fichu. Les miennes coulèrent aussitôt en abondance, et je ne me mis pas en peine de les cacher.

Monsieur le curé me fit encore une caresse, que suivit une exhortation chrétienne, très chrétienne, très belle sans doute, car je n'y compris rien.

Mademoiselle Javotte, à peu près remise, couvrait la table. Je lui aidais. En allant et venant, ma main rencontrait quelquefois la sienne. Je ne savais pourquoi j'avais tant de plaisir à la rencontrer; mais je la cherchais quand elle ne se présentait pas.

Monsieur le curé ordonna un couvert de plus pour son bedeau, qu'il admettait, sans conséquence, à l'honneur d sa table, parce qu'après le souper il devait conférer avec lui sur un objet de la plus haute importance.

Droit comme un cierge pascal, j'apportai l'éclanche, et par ordre de mademoiselle Javotte je me tins debout derrière le fauteuil du curé, une assiette dans une main, et une serviette dans l'autre. Je ne concevais pas ce que je devais faire debout, les deux mains embarrassées et la bouche ouverte, pendant que les autres souperaient; mais mademoiselle Javotte ne pouvait avoir que de bonnes intentions, et j'attendis.

Monsieur le curé, assis le premier, comme de raison, fit un signe amical à mademoiselle Javotte, qui se mit à table sans façon, parce qu'il est de règle que la gouvernante vit avec le pasteur, lorsqu'il est dispensé du décorum. Monsieur le curé fit un signe de protection au bedeau, qui s'approcha en faisant, d'un air gauche, deux ou trois révérences. Il s'assit au bas bout, la pointe des genoux touchant à peine au bord de la table. Il se mouchait derrière son chapeau; il mangeait comme quatre; il versait très fréquemment à boire aux autres, pour avoir le droit de se verser à lui-même, et de temps en temps il essuyait ses lè-

vres grasses et envinées, avec la serviette qu'il tenait toute ployée sur sa cuisse, de peur de paraître incivil en la salissant partout.

Mademoiselle Javotte m'adressa un coup d'œil, et regarda ensuite l'assiette de monsieur le curé. Je levai l'assiette; je coupai un morceau de veau, dont je la chargeai, et je fus m'établir sur le coin d'un buffet. Monsieur le curé fronça le sourcil, Javotte se mit à rire, et le bedeau but un coup pendant qu'on ne l'observait pas. Je compris que j'avais fait une sottise, et je rendis au pasteur son assiette avec la tranche de veau, dans laquelle j'avais mordu à belles dents, parce que je me passais fort bien de fourchette.

« De pis en pis! s'écria le curé. Jérôme, dit le be-« deau d'un air important (car les gens nuls mettent « de l'importance à tout), Jérôme, je vais vous expli-« quer... Faites-nous grace de votre explication, in-« terrompit Javotte en se levant; c'est moi qui suis « son institutrice, et je lui en apprendrai plus en deux « leçons que vous dans toute votre vie. » Elle rétablit le service en un tour de main; elle me rendit la ration que je m'étais appropriée, et elle se remit à table.

Le curé, sa gouvernante et le bedeau avaient soupé en vrais élus. J'avais soupé, comme eux, moi profane, et je m'étais corroboré l'estomac d'une ration de vin du pays, qui était restée dans une bouteille que, sur un autre coup d'œil de mademoiselle Javotte, j'avais desservie en qualité de bouteille vide.

Je commençais à comprendre l'utilité des signes, très utiles dans toutes les classes de la société, où tout

est convention. C'est par un signe qu'un fripon aide son camarade à dépouiller un jeune innocent qui ne se doute de rien; c'est par un signe que, dans une assemblée de créanciers, l'homme de loi impose silence au plus rébarbatif, qu'on désintéresse après séance levée; c'est par un signe que tel potentat avertit tel conseiller de retirer tel avis qui n'a pas le bonheur de lui plaire ; c'est par un signe qu'on dit en public à une femme : Je vous adore; c'est par un signe qu'elle répond : Je vous remercie; c'est par un signe qu'un directeur circonspect dit à une dévote : Votre mari est un benet; menons-le par le nez; c'est par un signe qu'une aimable innocente dit à son amant : Maman vous chasse par la porte, vous rentrerez par la fenêtre; c'est par un signe qu'une femme galante console le sien de la perte d'un rendez-vous que fait manquer un époux importun. L'usage des signes est devenu si général et si familier que la pantomime est le spectacle par excellence; spectacle charmant qui dispense les auteurs d'avoir le sens commun, les spectateurs d'écouter, et qui leur ménage la jouissance, très précieuse sans doute pour l'amour-propre, de tout interpréter. Il est vrai que l'un entend noir et l'autre blanc; il en est un qui a incontestablement tort; mais il faut bien se garder de le détromper; car tel qui ne se fâche pas trop de s'entendre appeler fripon serait au désespoir de passer pour un sot.

Et cela est tellement reçu qu'on n'ose nommer sot celui qui fait un métier qu'il n'entend pas; celui qui sollicite une place qu'il est incapable de remplir; ce-

lui qui critique platement des ouvrages qu'il ne saurait faire; celui qui, ne sachant se borner, dissipe en folles spéculations la plus solide fortune; celui qui paie des maîtresses, et qui croit à leur fidélité; celui qui acquitte les mémoires de sa femme, et qui s'imagine qu'elle se pare pour lui; celui qui se courbe devant un habit brodé, et qui ne voit pas l'homme qui est dedans; celui qui ne se donne pas la peine de penser par lui-même, et qui juge de tout d'après l'abbé Geoffroy, qui juge de tout assez mal.

Où en étais-je donc? J'ai la manie des digressions, et cela ne mène qu'à s'écarter de son sujet, car bien sûrement mes observations ne guériront personne. J'en étais... j'en étais... ah! tout le monde avait soupé et moi aussi.

Le bedeau fixait ses gros yeux sur monsieur le curé, et attendait qu'il lui plût de parler. Monsieur le curé, profondément recueilli, cherchait en digérant à mettre de l'ordre dans ses idées. Mademoiselle Javotte m'apprenait à desservir une table, puis me conduisit dans un recoin contigu à la salle à manger, dans lequel, en allant et venant, elle avait trouvé le temps de glisser une paillasse, un matelas, et une fort bonne couverture. Elle me souhaita une bonne nuit, ce qui m'annonça l'heure de notre séparation; elle m'embrassa, ce qui me consola un peu, et je m'endormis bientôt d'un sommeil paisible et profond, ce que je souhaite au jaloux, à l'ambitieux, à l'usurier, au juge inique, à l'oppresseur, et ce que je leur souhaite en vain.

Je fus tiré de ma voluptueuse léthargie par un chuchottement aussi monotone que prolongé et fatigant. Je me tournai, je me retournai, et le sommeil fuyait selon que le désir d'entendre se faisait sentir davantage.

« Bienheureux les pauvres d'esprit! car le royaume des cieux leur appartient, dit très distinctement monsieur le curé. — Bienheureux ceux qui s'abaissent! car ils seront élevés, répondit le bedeau. — C'est-à-dire, monsieur, que j'ai tort en me mettant au-dessus de vous? —Oui, monsieur le curé, vous avez tort. — C'est un peu fort, monsieur. Où avez-vous appris que je ne sois pas votre supérieur, moi qui tous les jours ai votre Dieu dans les mains, et qui quatre fois l'an vous absous à mes pieds? — Eh! qui saurait, monsieur le curé, que vous avez mon Dieu dans vos mains, si, à grands coups de cloche, je n'avertissais les fidèles de venir s'agenouiller devant votre postérieur? Comment auriez-vous mon Dieu dans vos mains, si je ne vous le préparais sur la patène? Comment boiriez-vous son sang, si je ne chargeais la burette de ce petit vineau que vous aimez tant? Il est constant, monsieur le curé, que vous faites le bon dieu; mais vous n'y mettez que des paroles, et je suis, moi, la cheville ouvrière de la consécration. —Tout ce que vous venez de dire, monsieur, ne prouve rien, sinon que vous ressemblez à la mouche du coche. — Je ne connais point la mouche du coche, monsieur; mais qu'on me sacre les doigts, qu'on me mette de l'huile

sur la tête, je ferai des bons dieux comme vous, et si par les vicissitudes ordinaires de la fortune vous deveniez bedeau, comme plus d'un évêque est devenu meunier, dites-moi, monsieur le curé, auriez-vous la force de sonner la messe, la résignation de la servir, l'aptitude de la répondre, et d'imposer d'un coup d'œil silence aux causeurs? Auriez-vous la discrétion de vous taire, si j'avais une jolie gouvernante, et que...— Paix donc, bedeau, paix donc.—Non, monsieur le curé, je ne me tairai pas, et je répéterai sans cesse : Bienheureux ceux qui s'abaissent! car ils seront élevés.»

Ici un grand éclat de rire interrompit l'orateur. C'était mademoiselle Javotte qui, par réflexion, voulait paraître s'amuser de l'application impertinente du bedeau, parce qu'une femme d'esprit ne se fâche jamais lorsqu'elle est dans l'impuissance de se venger.

« Allons, allons, bedeau, modérez-vous, je vous en prie. Ce n'est pas pour nous dire des choses désagréables, à moi et à ma gouvernante, que je vous ai fait venir ici. Jusqu'à ce jour, je vous ai cru un membre très subalterne du clergé; vous prétendez que je me suis trompé; à la bonne heure. Vous conviendrez, au moins, que sans curé il n'y a pas de bedeau. — Sans doute, j'en conviens. — Nos intérêts sont donc communs; ainsi tâchons de nous entendre.—Ah! voilà qui s'appelle parler!

« —Autrefois les princes donnaient des provinces aux papes; les seigneurs, des terres, bonnes ou mauvaises, aux chapitres; les mourans, ce qu'ils avaient

à leurs confesseurs, qui donnaient ce qu'ils voulaient aux pauvres. Des Voltaire, des Diderot, des Dalembert, des Helvétius, et autres canailles que vous n'entendez pas, ni moi non plus, ont tourné en ridicule ces usages si doux, ce qui fait qu'on ne nous donne plus rien, et j'en gémis tous les jours.

« Nous manquons même de reliques, ce qui nous prive de cierges et d'*ex-voto*, qui ne laissaient pas d'arrondir la pitance. Oh! le bon temps, bedeau, que celui où l'on adorait, à Vérone, l'âne qui a porté Notre-Seigneur; où l'on vénérait la Sainte-Ampoule à Reims; où l'on fermait, à Besançon, les portes de la ville avant d'exposer le Saint-Suaire, qui faisait écumer les possédés, parce que les possédés n'aiment pas le linge sale; où, après trois mois de sécheresse, on descendait, à Paris, la Châsse de sainte Geneviève, au moment où il commençait à pleuvoir; où on baisait un vrai clou de la vraie croix, à Saint-Denis, sans que celui qui le présentait éclatât de rire; où saint Genou guérissait de la goutte, et sainte Claire des maux d'yeux; où saint Ovide ressuscitait, à Paris, de petits enfans qui se portaient bien; où l'on reconnaissait, à Cologne, les restes des saints Innocens qu'Hérode a fait incontestablement massacrer, parce que les historiens du temps et trois des quatre évangélistes n'en ont pas dit un mot; où l'on baisait, au Puy-en-Vélai, le prépuce de Jésus, en l'honneur du quel nous gardons tous le nôtre; où l'on voyait, à Corbie, du lait de la sainte Vierge, qu'on renouvelait tous les jours de peur qu'il ne se caillât; où l'on

pleurait, à la Sainte-Chapelle, à l'aspect de la couronne d'épines, des langes, de la robe, de la serviette, et de l'éponge de la passion du Sauveur, objets précieux placés là par Louis IX, qui les avait retirés des mains des Vénitiens, à qui l'empereur Baudoin II les avait donnés en gages, ce qui fait que les Vénitiens et l'empereur Baudoin ne ressemblaient pas mal au saint apôtre Judas; ou..., ou...

« — Un moment donc, monsieur le curé, vous oubliez la sainte chandelle d'Arras, qui se reproduisait elle-même... — Vous avez raison, bedeau, et sans un évêque incrédule qui s'est imaginé que le sacristain substituait une autre chandelle à celle qui allait s'éteindre, la sainte chandelle d'Arras eût duré pendant toute l'éternité. — Et le *han* de saint Joseph, monsieur le curé? — Ah! par exemple, bedeau, je n'ai point entendu parler de cette relique-là. — Vous allez voir qu'il faudra que ce soit moi qui instruise mon curé. — Qu'est-ce que c'est, monsieur, qu'est-ce que c'est! Etes-vous rhétoricien, logicien, théologien? Connaissez-vous la Somme de saint Thomas, les quatre-vingt-quinze espèces de graces, et l'Apocalypse, et les saints Pères, et la version des Septante, traduite d'un grec barbare dans le plus plat latin? — Non, monsieur le curé, je ne connais rien de tout cela, et rien de tout cela n'est la religion. — C'était donc bien la peine, monsieur, que je pâlisse pendant des années sur les bancs, pour me pénétrer de ces connaissances sublimes, et que je soutinsse deux thèses inintelligibles, *ad majorem Dei gloriam*, car vous savez,

monsieur, que nous autres atomes, nous devons tout rapporter à la plus grande gloire de Dieu, qui s'occupe de nous, comme un grand seigneur s'occupe des fourmis de son parc, qu'il écrase en se promenant, parce qu'il est en colère contre mesdames les fourmis, disent les commères de cette espèce; envers qui il fait rouler un grain de plantin ou de mouron, parce qu'il est dans son jour de clémence, et là-dessus les commères fourmis raisonnent, raisonnent, jusqu'à ne plus s'entendre, car vous sentez, bedeau, que la première affaire du grand seigneur est d'arranger les affaires des fourmis de son parc.

« — Comparaison n'est pas raison, monsieur le curé. Je ne suis point une fourmi, et Dieu doit s'occuper exclusivement de moi, parce que je suis son *duplicata*. Or, ce n'est point par des livres, que vous savez par cœur, qui peuvent être très bons, mais qui n'ont pu être faits que par des hommes comme nous, que Dieu montre sa sollicitude paternelle, mais bien par des miracles, et celui du *han* de saint Joseph, que vous ne connaissez pas, est un des plus étonnans qu'il ait faits. — Voyons donc, bedeau, ce que c'est que ce *han* de saint Joseph? — Ignorez-vous, monsieur le curé, que saint Joseph, descendant, en droite ligne, du saint, adultère et homicide David, n'était pourtant qu'un charpentier? — Je connais, bedeau, les deux généalogies de Jésus, faites par deux évangélistes qui ne s'accordent pas : qu'en voulez-vous conclure? — Une chose toute simple, monsieur le curé : c'est qu'il n'est pas de charpentier qui, en donnant

son coup de hache, ne pousse un *han.* — C'est vrai, c'est très vrai, bedeau. Après? — Or, monsieur le curé, pendant que saint Joseph poussait les siens, un ange était là qui en mit un en bouteille, la boucha à l'instant, et ce *han*-là a fait nombre de miracles, je ne sais où, je le confesse, parce que je ne puis tout savoir.

« — Diable, diable, bedeau! Si on pouvait faire revivre ce *han*-là! — Ce ne serait plus le même, monsieur le curé. — Qu'importe; pourvu qu'il fît des miracles. — Il n'en ferait pas : ce ne serait pas le bon *han.* — Je lui en ferais faire. — Vous, monsieur le curé? — Moi, bedeau. Ne peut-on rendre un inconnu boiteux, pendant un quart-d'heure, pour douze sous, et le redresser pour vingt-quatre? — En vérité, monsieur le curé, je n'aurais pas trouvé celui-là. — Et vous prétendez m'en apprendre, faquin! — Je m'humilie, monsieur le curé.

« — Ah! çà, bedeau, du temps de saint Joseph connaissait-on le verre? — Sans doute, monsieur le curé, puisque son *han* était en bouteille. — Cela étant ainsi, bedeau, je me félicite d'avoir conservé une fiole de forme gothique... — Gothique?... C'est comme qui dirait antique, n'est-ce pas, monsieur le curé? — C'est précisément la même chose, bedeau. Cette fiole, de forme antique ou gothique, me vient de ma nourrice, qui la tenait de sa grand'-mère, laquelle l'avait reçue de l'arrière-petit-fils du chirurgien de François Ier. — Et qu'est-ce que c'est que François Ier, s'il vous plaît, monsieur le curé? — C'était un roi de France...

— Diable! — Qui fut attaqué de la maladie...; vous savez bien, bedeau. — Non, monsieur le curé, je ne sais pas. De quelle maladie etait donc attaqué François Ier? — De la maladie dont il a plu à Dieu, dans sa sagesse, de gratifier ceux qui suivent le premier précepte qu'il a donné à l'homme : *Croissez et multipliez.* — Paix donc, monsieur le curé; il y a blasphème dans ce que vous dites là. — Je me rétracte quant au blasphème, bedeau; mais je proteste que j'ai dit vérité. — Voilà une singulière maladie, monsieur le curé! — Dieu vous en garde, bedeau! — Et vous aussi, pasteur. »

Vous jugez, lecteur, qui certainement ne manquez pas de sagacité, vous jugez qu'un enfant de dix ans, qui ne connaît à fond que la forêt de Senart, et mademoiselle Javotte très imparfaitement, ne peut comprendre, ni par conséquent se rappeler une telle conversation. Mais si j'ai eu le malheur de perdre la jolie, la trop aimable Javotte, j'ai été assez heureux pour la retrouver, et la connaître comme j'avais connu la forêt de Senart, et ma bonne Javotte dictait..., elle dictait... Javotte, me direz-vous, avait de la mémoire. Eh pourquoi pas? vous répondrai-je. Faut-il que Javotte ressemble aux abonnés de Geoffroi, assez heureux pour ne pas se rappeler aujourd'hui ce qu'il a écrit hier, ce qui dispense le feuilleton très chrétien d'être jamais d'accord avec lui-même?

J'aime cependant à rendre justice à tout le monde, et j'avoue volontiers qu'il est un sujet sur lequel monsieur l'abbé ne se contredit jamais : c'est lorsqu'il

donne un libre cours à sa haine pour Voltaire. Il est bien fâcheux pour Voltaire d'être haï de monseigneur Geoffroi; mais il est désespérant, pour monseigneur Geoffroi, de penser que Voltaire sera encore l'aigle de la littérature long-temps après que le dernier feuilleton sera mort, où vous savez, de mépris et de pourriture.

> Que peut contre le roc une vague animée?
> Hercule tomba-t-il sous l'effort du pygmée? —
> L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.

« Il est donc décidé, continua le bedeau, que le *han* de saint Joseph guérira les boiteux. — Et les goutteux, et les paralytiques, et les épileptiques, et les hydropiques, et les asthmatiques, et les léthargiques, et toutes les maladies en *ique*, qui attaquent l'homme au moment où son ame immortelle, qui a crû avec ses organes, s'affaiblit avec eux, ce qui ne lui permet plus de rien examiner. — Monsieur le curé, dans les maladies en *ique*, comprenez-vous les fanatiques? — Non, mon ami, parce que fanatisme est vertu, et que, dieu merci, le fanatisme est incurable. — Remercions Dieu de tout, monsieur le curé : *Ave, Maria.*

« — Le *han* de saint Joseph, bedeau, sera très précieux sans doute; mais ce n'est rien auprès de l'objet dont je voulais vous entretenir, et dont vos questions, interpellations et observations m'ont constamment écarté. Je veux vous parler de la mare où a daigné séjourner notre Sauveur; de la mare que j'ai nommée la *Piscine*, et qui aura la vertu de guérir de la stéri-

lité les jeunes femmes qui font commerce d'épouser de vieux maris, pour s'emparer des successions. — Et quelle vertu, monsieur le curé, la piscine aura-t-elle encore? — Celle-là, bedeau, est plus que suffisante pour nous attirer les bénédictions du ciel, c'est-à-dire de riches et de nombreux pélerinages.

« Voyez l'époux perclus, et cependant jaloux d'avoir un héritier pour désespérer ses collatéraux; voyez-le, croyant ou non, permettre à sa jeune épouse, suppliante, de s'échapper clandestinement. La voyez-vous partir à pied ou en carrosse, vivant frugalement ou non, mais toujours bien couchée, parce que son doux ami partage les fatigues du voyage? Voyez-vous le miracle s'opérer en allant, en revenant, et la jeune épouse, intéressée à tout attribuer à notre piscine, la vanter à ses jeunes amies, enchantées de s'éloigner, pour quelques jours, du podagre dont elles convoitent les dépouilles?

« Et si ces jeunes femmes sont seulement des procureuses, des avocates, des conseillères, des banquières, des aventurières, notre fortune est faite à tous deux; celle de Javotte l'est aussi, et alors je ne change pas ma cure contre un évêché, car lorsque l'or vient, qu'il vient à flots, qu'importe qu'on soit habillé de noir ou de violet?... — Ou de bure grise, comme moi, monsieur le curé. L'homme riche est toujours l'homme recommandable.

« — Et quelle gloire, bedeau, si, par les miracles de notre piscine, nous ranimions la foi, et contribuions à ramener ce bon vieux temps où l'on brûlait

les *Vanini*, les *Jean Huss*, les *Jérôme de Prague*, les *Urbain Grandier*, et tous ceux qui pensaient comme nous, mais qui parlaient autrement! Quelle gloire de ramener le temps, plus précieux encore, où notre très saint père le pape vendait la rémission des péchés à tout le monde, depuis le voleur de mouchoirs jusqu'à l'incestueux et au parricide. Et cela, bedeau, n'est pas si difficile qu'on le pense, dieu merci, car la superstition ressemble à l'ivraie : jetez-en au hasard un grain dans le meilleur champ; si le grain pousse, le champ est infecté. — Ainsi soit-il, ainsi soit-il. — L'essentiel, bedeau, est de persuader à mes paroissiens l'infaillible vertu de ma piscine. Il faut en faire des *Séides*, comme on dit que l'imbécile Voltaire en a fait un dans sa tragédie sacrilége de *Mahomet*, qui n'attaque pas le christianisme, mais qui nous attaque, bedeau, parce que les prêtres de toutes les religions sont mus par le même intérêt. Or, pour que mes paroissiens parlent d'un air convaincu et pénétré à ceux qui passeront, ou qui viendront exprès, nous allons faire un miracle cette nuit même.

« — Oh! oh, monsieur le curé, vous allez vite en besogne. — En pareille affaire, il n'y a jamais de temps à perdre. Dès que les gens du village reposeront, il faut aller vider l'eau infecte et la boue de cette mare; y faire couler, par un petit conduit qu'on fera à la pioche et qu'on rebouchera aussitôt, l'eau claire du ruisseau qui arrose le pré voisin, et au point du jour, ce petit drôle, que mademoiselle protége je

ne sais pourquoi, et qui dort comme une marmotte, ira, empaqueté dans mon aube sale, crier *miracle* à tue-tête par les ruelles du village. Vous voyez, bedeau, que rien n'est aisé à faire comme ce miracle-là. — Ont-ils tous été aussi faciles, monsieur le curé? — Mais je crois que oui, mon bon ami.

« Aux cris de Jérôme, on se lèvera, on accourra, j'accourrai comme les autres; j'étendrai deux doigts; je lèverai les yeux; je ferai un discours aussi beau que je le pourrai; si mon imagination me trahit, je ferai, jusqu'à ce que je me remette, des citations latines; je planterai le premier pieu; mes *Séides* suivront mon exemple, et, dans un instant, ma piscine sera close d'une haie impénétrable aux canards et aux oies, qui ne respectent rien.

« — Ah! quel malheur, monsieur le curé, que vous ne puissiez vous revêtir, pour cette cérémonie, de la superbe étole que vous donna cette brave dame qui vint à confesse à vous, après avoir hérité de son père, de son mari et de ses trois enfans, qui moururent tous cinq en six jours! — Elle est perdue, cette étole, mon bon ami; elle est perdue. — Je la regretterai toujours, et toujours j'en parlerai, monsieur le curé. — Elle est perdue, mon bon ami! et répétons avec le saint homme Job : *Deus dederat, Deus abstulit; sit nomen Domini benedictum.—Amen.*

« — Allons, bedeau, éveillez ce petit garçon; prenez les instrumens nécessaires, et disposons-nous à partir. — Comment, monsieur le curé, vous allez retrousser votre jaquette!... — Je prendrai

mon manteau de lit. — Et vous coopérerez à vider la boue de la mare ! — Ce n'est pas là, bedeau, l'expression propre : Je vais *travailler à la vigne du Seigneur*, voilà le mot. — Ce mot-là, monsieur le curé, vous le mettez à tout. — C'est qu'il s'applique à tout, bedeau; qu'il sanctifie tout; qu'il excuse tout. Allons, mademoiselle Javotte, donnez-moi mes grosses bottes; allumez la lanterne. Suivez-nous; ayez l'oreille au guet, et ne manquez point de tousser trois fois si vous entendez quelque chose, car il ne faut pas que les profanes se mêlent aux œuvres des élus, selon l'aphorisme évangélique : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* »

Ma bonne Javotte craignait que le bedeau ne me réveillât brusquement; elle s'approcha de moi doucement, très doucement; elle avança sa main... Je la rencontrais toujours avec un plaisir, oh! avec un plaisir... J'ignorais absolument à quoi tout cela pouvait mener; mais je n'espérais voir mademoiselle Javotte que le lendemain, et sa présence inattendue était déjà un prodige qui pouvait faire augurer favorablement de ceux qu'on allait entreprendre.

Cependant, après le premier effet de la douce surprise, je ne pus m'empêcher de réfléchir que si je mangeais peu dans la forêt de Senart, au moins on ne me faisait pas lever à minuit pour faire des miracles, et je commençai à penser, comme mademoiselle Javotte, qu'on n'est pas plus heureux dans la belle ville qu'elle gouvernait de moitié avec le saint pasteur, que dans mon misérable hameau.

Je me levai, et je comparus devant monsieur le curé. J'avais un air riant, parce que mademoiselle Javotte m'avait recommandé de sourire. Je ne voyais rien de gai dans tout ce que j'avais entendu; mais mademoiselle Javotte avait parlé.

Monsieur le curé, frappé à l'aspect de ma figure ouverte et de mon air décidé, crut entrevoir que la grace agissait sensiblement sur moi, « et Jésus, ajouta-t-il, la donne à qui bon lui semble. Il lui plaît de la répandre sur ce petit drôle, et de la refuser à tant d'honnêtes gens ! Oh! répondit le bedeau, Jésus n'aimait pas trop les honnêtes gens : il naquit entre un âne et un bœuf; il vécut au milieu de dix à douze marchands de crabes; il conversa familièrement avec le diable ,et il mourut entre deux larrons. A la vérité, on dit qu'un de ces deux coquins était un fort honnête homme. — Ayons sa probité, bedeau.—Mais ne finissons pas comme lui, monsieur le curé. »

En parlant, en répondant, en interrompant, on m'avait passé l'anse d'un seau au bras gauche; on avait armé mon épaule droite d'une large pelle. Le curé s'était botté; il avait endossé son manteau de lit d'indienne piquée, et il avait chargé son chef respectable de son bonnet de laine de Ségovie. Le bedeau avait ôté ses bas et ses sabots; il s'était mis dans les brancards d'une brouette, qu'il avait chargée de la pioche et des deux arrosoirs du jardin. Mademoiselle Javotte portait sa lanterne au bout d'un doigt; elle se pinçait les lèvres pour ne pas rire, et fredonnait

une chanson profane, qu'on ne pouvait lui imputer à crime, car enfin un joli air fait oublier un moment le chant d'église, très édifiant sans doute, mais si triste, si monotone, si plat, quoique si utile à ceux qui le *croassent!*

Nous partons, nous marchons sur la pointe des pieds. A chaque instant le curé m'ordonnait, à voix basse, de retenir mon haleine; je la retenais, et je souffrais comme un réprouvé, bien que la grace fût répandue sur moi.

Oh! pensais-je, dans la forêt de Senart je respirais... comme on respire. Je souffrais horriblement; cependant mes yeux se fixaient sans cesse sur la trop jolie porte-lanterne, et je lui adressais intérieurement l'hommage des efforts incroyables auxquels je m'étais soumis.

L'homme orgueilleux voudrait en vain asservir la nature; la nature a cent moyens de le rappeler à sa faiblesse, et elle me fit sentir la mienne, à moi pauvre petit, qui comprimais mes poumons en l'honneur de Dieu-Jésus, dont tout le monde parle, et sur qui personne ne s'entend. L'air arrêté par en-haut s'échappa avec violence d'un autre côté; le curé jura, un chien aboya, un coq chanta, et nous entendîmes une voix de Stentor crier : *Qui va là ?*

A ce cri, mademoiselle Javotte laisse tomber sa lanterne, et la chandelle s'éteint. Je laisse tomber mon seau et ma pelle, et je cours à mademoiselle Javotte. Je ne la trouve pas. J'oublie le silence tant

recommandé par le curé, et je jette les hauts cris. Le curé, tremblant pour sa gouvernante, s'avance inconsidérément; il glisse, il trébuche, il tombe, et, de culbute en culbute, il arrive au milieu de la mare... il en a jusqu'au menton. Il gémit, il appelle... le bedeau se dévoue; il pousse sa brouette en avant.

O très affectionné bedeau! pourquoi ta nacelle d'un nouveau genre n'avait-elle pas la vertu de celle qui, sans pilote et sans matelots, amena d'elle-même, des côtes de Syrie à la côte de Boulogne, une vilaine image de bois qu'on appela *la Sainte-Vierge*, et à qui l'on fit faire cent miracles, dont elle fut très innocente? La pesante brouette, au lieu de voguer légèrement sur l'onde sale et puante de la mare, enfonçait en roulant, quoiqu'on nous répète sans cesse qu'avec la foi on transporte les montagnes, bien plus lourdes qu'une brouette.

Cette brouette, trop vivement poussée par le bedeau, entraîne son guide. Déjà il en a jusqu'aux hanches, lorsque le curé saisit la roue, et saute dessus. La roue baisse, les brancards se relèvent. Le bedeau, qui ne s'attendait à rien, est brusquement emporté. En vain il essaie de se retenir sur les poignets, les jambes en haut et la tête en bas; cette tête frappe d'aplomb sur celle du curé. Le curé, étourdi, baisse le dos; le chef du bedeau, privé d'appui, entraîne le reste du corps, et sa culbute est complète. Ses reins sont collés aux reins du pasteur, ses jarrets s'accrochent à ses épaules, et le pasteur saisit son homme par les deux jambes.

Le bedeau, dont le front et le cou sont déjà dans l'eau, et qui craint de descendre plus bas, a l'audace de pincer le postérieur béni de son curé pour lui faire lâcher prise. Le curé fait un grand mouvement en avant, enlève le bedeau, qui retombe sur ses pieds, lequel bedeau est pincé à son tour par le curé, qui maintenant a la tête en bas, et voilà nos élus jouant au cheval fondu dans la mare, et prêts à se noyer, en l'honneur du *han* de saint Joseph, et de la piscine de Jérusalem, qu'ils comptaient rétablir.

O précieuses, très précieuses reliques qu'on ne peut trop acheter! S'étonnera-t-on, après de tels travaux, de notre joie, à nous autres fidèles, lorsqu'on retrouva, sans recherches, les os de sainte Geneviève, que la populace avait sans doute marqués d'un sceau ineffaçable, avant de les jeter çà et là, ainsi que les os de bien d'autres saints?

Quel dommage que celui qui s'est avisé de les retrouver n'ait pas eu cet avisoire-là pendant la terrible sécheresse de l'an XI! Peut-être a-t-il pensé que la sainte, piquée du peu de respect de son bon peuple de Paris, ne daignerait plus faire de miracles... Oh! refaites-en, grande sainte Geneviève, car sans cela à quoi serviriez-vous?

Tapi derrière une grosse pierre sur laquelle grimpaient les canards qui voulaient se décrotter, j'étais très en peine de savoir qui avait crié *qui va là*, et ce qu'était devenue mademoiselle Javotte.

Le curé et le bedeau criaient alternativement, selon qu'ils avaient la tête en haut ou en bas, et ils criaient

de la plus pitoyable manière. Tout à coup trois cavaliers prennent le galop. « C'est saint Denis, dit le curé, qui alors était en haut. C'est saint Georges, continua le bedeau en reprenant le dessus. Ou saint Martin, poursuivit le curé, car je crois que ces saints-là composent à eux trois toute la cavalerie céleste. »

Je ne me doutais pas qu'il y eût de la cavalerie en paradis; mais je tremblai que cette cavalerie, céleste ou autre, écrasât mademoiselle Javotte; je tremblai aussi pour moi, et me roulai comme un manchon, afin d'occuper moins de place.

Les trois saints étaient au milieu de la mare. Le curé avait sauté en croupe derrière saint Denis, et le bedeau derrière saint Georges. Saint Martin tira de dessous son manteau une lanterne sourde qui répandit sur le lieu de la scène une lumière dont les principaux acteurs se seraient bien passés.

Oh! qu'ils étaient drôles, le curé et le bedeau! Lorsque je vis que les trois saints avaient figure humaine, ma peur se dissipa, et l'originalité du spectacle me fit partir d'un éclat de rire qu'entendit saint Martin, car les saints entendent tout. Il piqua vers moi, me prit par une oreille, celle-là même par laquelle on m'avait déjà tiré de cette diable de piscine, laquelle oreille était pourtant bien innocente de la manie des miracles.

J'avais beau crier : Grand saint Martin, ayez pitié de moi!... saint Martin, d'un tour de poignet, me jeta sur son porte-manteau. Il ordonna, d'un ton très impératif, à ses confrères en béatitude, de venir

à terre, et par la plus savante comme la plus prompte des manœuvres, le haut et le bas clergé du village se trouvèrent sur le gazon, au milieu de trois grands coquins de saints à pied, autour desquels les trois chevaux formaient un double retranchement.

« Ce n'est pas sans raison, dit saint Martin d'une voix de tonnerre, qu'on nous a prévenus que des malfaiteurs rôdent la nuit dans ce canton. Hélas! monsieur le brigadier, répondit le curé d'une voix éteinte, nous ne sommes pas des malfaiteurs. Qu'êtes-vous donc, canaille? interrompit saint Georges. Monsieur le gendarme, reprit le bedeau, nous sommes d'honnêtes faiseurs de miracles, qui cherchons à gagner doucement notre vie, et... — Au fait, bavard; qui êtes-vous? — Je suis le curé du lieu, monsieur le gendarme; ce malheureux couvert de boue est mon bedeau, et ce petit drôle est mon enfant de chœur. Je ne connais point, reprit le brigadier, de curé dans l'équipage où vous voilà. Un honnête faiseur de miracles et un filou sont également de notre compétence. Qu'on les attache tous trois à la queue de nos chevaux, et qu'ils nous suivent chez le juge de paix du canton. — Monsieur le brigadier, vous allez compromettre la dignité de l'église, révéler ses plus augustes mystères... vous allez... vous allez... » Plus de réponse, les chevaux marchaient, nous suivîmes.

Jusqu'alors je n'avais cessé de regarder autour de moi; je n'avais pas vu mademoiselle Javotte. J'en conclus qu'elle était rentrée au presbytère, et je me

résignai, en me frottant l'oreille, à tout ce qu'il plairait au citoyen juge de paix d'ordonner.

CHAPITRE VI.

Le juge de paix, nos funérailles, et ce qui s'ensuivit.

Je marchais derrière un cheval dont le fer, en se relevant, me frottait sans cesse le genou, et devait user ma culotte neuve, ce dont je ne pouvais m'assurer, parce qu'on m'avait privé de l'usage des deux mains, qui certainement ne pouvaient encore faire de mal à personne. Elles ne pouvaient souffler un exploit, ni signer un faux, ni une requête pour une mauvaise cause, ni une lettre de change destinée d'avance au protêt. Elles étaient incapables de fabriquer un certificat de vie à un mort, de filer la carte, de faire de fausses chartes, de fouiller les poches du prochain, de préparer une mixtion à un oncle d'une longévité fatigante, d'écrire un article du feuilleton, et on les avait attachées ces mains innocentes..., on les avait attachées avec des liens de fer, tandis que tant d'autres...

Comment! pensais-je en marchant, l'unique, le vénérable curé d'une grande ville comme la nôtre a le chagrin d'être traîné à la queue d'un cheval! Il est donc malheureux ce curé? on peut donc l'être ici comme dans la forêt de Senart? on l'est donc partout, comme le disait mademoiselle Javotte, que je

ne voulais pas croire, et qui pourtant a pleuré devant moi? Pourquoi donc naître pour souffrir? pourquoi, lorsque nous ne souffrons pas, les autres nous font-ils du mal? pourquoi nous en faisons-nous à nous-mêmes lorsque les autres ne nous en font point?

Cette dernière question paraîtra à certaines gens au-dessus de l'intelligence d'un enfant de mon âge. Je leur répondrai qu'ayant peu vu j'avais sans doute peu d'idées; mais je pensais, éclairé par la circonstance, que si le curé, après avoir bien soupé, se fût allé coucher bien chaudement, il ne barboterait pas en ce moment dans la boue, garotté comme un voleur de grand chemin, trottant quand il plaisait au cheval de saint Denis de trotter, recevant dans l'estomac les pointes de ses jarrets de derrière quand il plaisait à saint Denis de modérer son trop ardent coursier. J'avais donc raison de me demander pourquoi nous nous faisons du mal à nous-mêmes, quand les autres ne nous en font point.

« Ah! mon dieu! mon dieu! disait de temps en temps le bedeau... Ventrebleu! s'écria-t-il tout à coup. De la résignation, mon très cher frère, répondit le curé. N'avez-vous pas lu qu'il plaît souvent à Dieu d'éprouver ses saints? — Ne m'avez-vous pas dit, monsieur le curé, que toutes ces balivernes-là n'ont été faites que pour museler les sots? — Je n'ai pas dit cela, monsieur le brigadier : n'en croyez pas un mot. — Eh morbleu! quand vous l'auriez dit, que m'importe? — Je serais un prêtre indigne. — Indigne, ou non, que me fait encore cela? — Vous n'ê-

tes donc pas chrétien, monsieur l'officier? — Je suis gendarme.

« Non, sans doute, reprit le bedeau, il n'est pas chrétien ; vous le voyez de reste à la manière dont il nous traite : je suis brisé, moulu. — Jésus-Christ a souffert bien davantage sans se plaindre. — Vous étiez là pour le savoir, n'est-ce pas? Que diable aussi aviez-vous besoin de faire des miracles à minuit? Je serais chaudement chez moi; au lieu que j'ai joué au cheval fondu dans une mare, que j'ai été pincé au derrière, que j'ai les poignets écorchés, et que j'irai peut-être en prison pour arranger l'affaire. — Eh! bedeau, n'avez-vous pas lu que saint Pierre-ès-liens, avec qui vous partagez l'honneur de souffrir pour la bonne cause, fut mis en liberté par les anges? — Ils ne m'y mettront pas, moi; et puis vous m'avez dit qu'il n'y a de miracles que de la façon du clergé. — Calomnie, infamie, atrocité! Monsieur le gendarme, je vous prie de me faire justice de ce coquin-là. — J'espère bien qu'on la fera de tous trois. Qu'on marche, qu'on se taise, et qu'on ne m'étourdisse pas davantage de saint Pierre, d'anges et de miracles. Je ne connais que l'ordonnance de la gendarmerie, et ce livre-là me suffit. »

Je ne pouvais pas plus retenir ce dialogue que le précédent; mais le curé, outré contre son bedeau, qui révélait le secret de l'église, ne manqua pas de rapporter cette conversation à mademoiselle Javotte, qui n'oubliait rien.

Nous arrivons à la porte du juge de paix : il était

deux heures du matin. Le juge de paix s'était marié la veille à une très jeune fille qui n'avait ni dot ni esprit, mais une très jolie figure, et l'on est idolâtre de ces femmes-là une première et quelquefois une seconde nuit.

Le souper avait été poussé loin. Au vin chaud avaient succédé les mauvaises plaisanteries qu'on ne manque jamais de faire aux mariés dans les campagnes, et qu'on se permet trop souvent dans les villes. Il n'y avait pas une heure que le citoyen magistrat était auprès de son épousée; il n'avait pas eu d'intervalle à remplir; il n'avait pu s'apercevoir encore que sa femme était une sotte, qui rougissait le jour parce qu'elle ne savait que répondre, et qui rougissait alors parce qu'elle se promettait du plaisir. Le citoyen attribuait la rougeur du jour à la modestie, celle de nuit à la pudeur, et il était heureux au-delà de toute expression, parce que l'illusion était encore entière, et que nous ne sommes heureux que par nos illusions.

Jugez de sa colère lorsqu'on lui cria, par le trou de la serrure, que la gendarmerie amenait trois coquins. « Je suis fonctionnaire public tous les jours; je suis fonctionnaire privé cette nuit, et, corbleu! je n'entends pas qu'on me dérange de mes fonctions. — Mais, citoyen juge, un de ces coquins est un curé... — Qu'on le mène en prison. — Mais, citoyen juge, il n'y en a pas dans le village. — Qu'on l'envoie à la Force. — Mais il faut un procès-verbal, citoyen juge, et vous devez au moins le signer. — Que mon greffier le rédige, et qu'il le fasse très long. — Votre greffier

est ivre, citoyen juge. — Eh ! rédigez-le, vous, perturbateur des jouissances conjugales. — Je ne sais pas écrire, citoyen juge. — Qui donc es-tu? — Votre berger. »

Le citoyen juge, malgré ses efforts, n'avait pas épousé encore, et vous sentez, vous qui peut-être avez eu une première nuit, combien peu il était disposé à déférer aux instances de son berger. « Qu'est-ce que c'est, mon ami, qu'est-ce que c'est? dit la citoyenne, ennuyée de la longueur du colloque. — Eh ! madame, vous êtes bien bonne de vous occuper de cela. — Finissez-en, mon bon, finissez-en, par grace. — C'est charmant, c'est charmant ! quelle grace tu mets toi-même à m'avertir que mes devoirs doivent passer avant mes plaisirs ! Je me lève, mon cœur. »

Et le citoyen juge baise tendrement la bouche la plus vermeille... C'est quelque chose que cela. Mais il sort du lit, et madame trouve cette démarche extraordinaire, car le citoyen n'avait pas saisi le véritable sens du *finissez-en*. Il endosse une robe de chambre de damas dont sa belle-mère lui avait fait présent, et dans laquelle il devait figurer le lendemain, en regardant d'un air triomphant sa tendre moitié, qui devait le regarder en-dessous d'un air à signifier... cher barbare!

La jeune épouse voudrait le rappeler; mais sa maman, qui lui a appris très au long ce qu'elle doit faire et dire dans telle ou telle circonstance, n'a pas prévu l'arrivée de la gendarmerie; ainsi point de

phrase préparée pour dire : mon chou, le plus pressant est de reprendre votre place, et la petite femme, de peur de mal dire, ne dit rien du tout.

Cependant, quand elle vit le citoyen passer à ses pieds ses pantoufles vertes, toutes neuves, ma foi; ouvrir la porte et enfiler l'escalier, la citoyenne, qui sait que les choses doivent tourner d'une tout autre manière, veut absolument que son mari se conduise comme sa maman lui a dit que s'était conduit son papa : elle se lève à son tour.

Elle ne prend pas de vêtemens, parce que sa maman lui a expressément recommandé de passer toute la nuit dans l'état où elle se mettait au lit. Elle descend, décidée à ramener son bon, dont l'éloignement lui paraissait inconcevable, bien que le discours du berger fût très clair.

Le magistrat entrait dans son cabinet, dans son bureau, dans son étude, dans son *forum*, dans ce qu'il vous plaira, et la citoyenne, qui avait les jambes plus agiles que la langue, était déjà sur ses talons. Au moment où le citoyen paraît devant les accusateurs et les accusés, sa tourterelle le saisit par le derrière de sa robe de chambre; le derrière, fortement tiré, fait ouvrir le devant, et le devant ouvert laisse voir très distinctement quelque chose de rétif, qui dérogeait aux qualités essentielles d'un juge de paix, lequel doit être impassible du cervelet à la plante des pieds. *Gaudeant bene nati*, dit le curé. *Amen*, répondit le bedeau.

Le citoyen juge, piqué de la mauvaise plaisanterie

qu'on ose se permettre, mais intérieurement flatté du compliment du curé, fait, en souriant à l'accusé, une forte pirouette à droite. La pirouette à droite en fait faire une à gauche à sa naïve moitié. Trop faible pour résister à la violence de l'impulsion, elle tombe sur ses genoux, puis sur un derrière à la *Vénus de Médicis*, puis sur le dos; et les gendarmes de s'écrier: « Sacré nom, que c'est beau! Je vous fais compliment, citoyen juge. »

Le citoyen juge est au désespoir, la citoyenne est au désespoir, sa maman s'arrache les cheveux, parce qu'aucune femme de sa famille n'a montré qu'à son époux, jure-t-elle, ce que sa fille vient de montrer à tout le monde. « Ne vous désolez pas, madame, dit à la maman le curé, qui avait, ainsi que ses confrères, l'habitude de se mêler de tout, ne vous désolez pas, madame; sainte Marie l'Égyptienne valait mieux, sans doute, que la citoyenne votre fille, et il n'y a pas très long-temps qu'on voyait, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, un vitrage où la sainte était peinte sur le pont d'un bateau, troussée devant le batelier, et ces mots au-dessous : *Comment la sainte offrit son corps au batelier pour son passage.*

« Or, madame, si la citoyenne votre fille nous a laissé voir à tous un corps bien plus beau que ceux de Bethsabée, de Ruth, de la prostituée de Jéricho, et des filles de Loth, au moins personne n'a-t-il abusé de ses charmes, au moins les conserve-t-elle immaculés à son cher époux, que Dieu bénisse et fortifie.»

Pendant que le curé faisait preuve d'érudition, la maman se déshabillait, en hâte, pour couvrir la nudité de sa fille chérie. Elle ne s'apercevait pas que ses mamelles, que ne soutenaient plus les cordons d'un bénévole corset, erraient à l'aventure sur des cuisses dont les rides, reployées l'une sur l'autre, ne souffraient plus l'application du joli, du très joli vers du joli Bernard :

L'amour se cache encor sous les rides naissantes.

« Sacré nom, que c'est laid ! s'écrièrent les gendarmes.

« Je conviens, messieurs, reprit le curé, toujours disposé à flatter ceux dont il avait besoin, je conviens que je ne puis louer les mamelles et les cuisses de madame; mais vous conviendrez que son cou, pour me servir des expressions du grand roi Salomon, que son cou ressemble à un cèdre du Mont-Liban, et son nez à une tour ; son nombril à une coupe, et son ventre à un boisseau de froment, et je félicite surtout madame de ne pas craindre d'être traitée comme les femmes des nations dont Osée disait dans son style sublime : *Qu'on fende le ventre aux femmes grosses.*

« Et ce qui prouve sans réplique, madame, qu'Osée était prophète, c'est que les hussards, fusiliers, grenadiers, cavaliers, dragons de tous les peuples, du pole arctique au pole antarctique, en usent ainsi, depuis quatre mille ans, envers les femmes et les filles qui ne leur conviennent pas ou qui ne leur convien-

nent plus, et que les successeurs de ces enragés se conduiront de même jusqu'à la consommation des siècles, qui devaient finir du temps de saint Jean et de saint Paul, et qui ne finiront pas de sitôt, à ce que j'espère. Ainsi soit-il, dit le bedeau. Monsieur, répliqua la maman, je vois que vous êtes prêtre, et prêtre d'un très grand mérite, puisque vous louez mon nez, mon cou, mon nombril et mon ventre. Je ne sais quelle mauvaise affaire vous avez sur le corps; mais j'arrangerai cela avec le citoyen mon gendre, qui n'a rien à me refuser, depuis qu'il s'est assuré que le nez, le cou, le nombril et le ventre de ma fille sont fort au-dessus de ceux dont parle le très sage Salomon. »

Dès le commencement de cette séance burlesque, le juge de paix, persuadé que le costume en impose toujours à la canaille, dont l'œil terreux ne perce jamais au-delà de l'enveloppe, le juge de paix, pour mettre fin aux sacré-noms et aux citations impertinentes du curé, était sorti subitement, et rentra quelques minutes après, vêtu de noir de la tête aux pieds, sa médaille pendue au cou, ses cheveux un peu en désordre, mais flottant sur ses épaules. Il entra, se balançant le corps, faisant le gros dos, fronçant le sourcil, et marchant d'un pas mesuré, en joüant avec une chaîne de montre qui tombait au milieu de la cuisse. Son air important imprima le respect à tout le monde, car si l'homme en place n'est pas toujours respectable, au moins respecte-t-on toujours l'influence de la place.

Au moment où il entrait, sa belle maman courut à lui, les bras ouverts, l'embrassa tendrement, et voulut parler... La parole expira sur ses lèvres, et elle fit une grimace à faire reculer une flotte anglaise. « Madame, lui dit gravement le citoyen, que mon extérieur ne vous terrifie point; je sais au fond ce que je vous dois. »

Pour toute réponse, belle-maman jeta les hauts cris, et le curé s'empressa de relever, l'un après l'autre, les plis dont je vous ai parlé, pour rechercher si une épingle, une aiguille, une araignée, une souris, un chat, ne s'étaient pas subitement retranchés... Ce n'était rien de tout cela.

Au moment où belle-maman s'élançait, où le citoyen juge se baissait pour recevoir l'accolade, la ceinture du pantalon avait fait entonnoir par devant, une mamelle s'y était coulée, et le citoyen, en se relevant, avait comprimé cette partie, quelquefois si intéressante, et toujours si sensible. « Bien, au mieux, à merveille! dit le curé. Vous me rappelez, respectable maman, Notre-Dame des Sept-Douleurs; comme elle vous souffrez, et comme elle vous obtiendrez tout de votre fils. »

Vous sentez combien un juge de paix, en grand costume et en fonctions, est embarrassé lorsqu'il a une mamelle dans ses culottes. Belle-maman criait à fendre les cœurs les plus durs, et le citoyen ne pouvait se décider à relâcher son prisonnier en présence d'une aussi auguste assemblée. Le curé, à genoux, psalmodiait un *De profundis* qui ne remédiait à rien, quoi-

qu'il fût très analogue au sujet; mais le brigadier trouva le remède au mal, parce qu'un soldat n'est jamais embarrassé. Il tira son sabre, troussa l'habit noir du citoyen, et coupa le derrière de la ceinture de la culotte. La culotte tomba sur les talons du citoyen; belle-maman, soulagée, sourit d'un air tout-à-fait enfantin; le curé proclama l'arme du brigadier miraculeuse, puisqu'elle avait plus de vertu qu'un *De profundis.* Il la bénit, comme le grand-prêtre Abimélec benit celle de David, lorsqu'il l'arma chevalier et l'envoya renverser un gouvernement légitime, puisqu'il était sanctionné par le peuple. Heureusement la bénédiction du curé ne pouvait être funeste qu'aux voleurs de grand chemin.

Il faut qu'un homme qui a sa culotte sur ses talons rie ou se fâche. L'amour-propre du citoyen devait être bien moins piqué que celui de belle-maman, qui avait pris le parti de rire. En homme sensé, le juge rit aussi, le brigadier aussi, ses cavaliers aussi; la jeune épousée rit aussi, parce qu'elle voyait rire tout le monde, et le curé rit comme les autres, par l'habitude qu'il avait d'être de l'avis de la majorité, quand la majorité est la plus forte.

Il est difficile, lorsqu'on rit, de conserver de la dignité. Le citoyen juge se dépouilla franchement de la sienne, et s'informa des faits aussi gaîment que s'il eût été en goguette avec ses amis. La recommandation de belle-maman fut aussi burlesque que ses mamelles et ses cuisses; la justification du curé fut comique comme le chapitre II du roman de Scarron.

Monsieur l'officier, encouragé par la gaîté générale, recommença à jurer aussi librement qu'au cabaret; enfin le citoyen juge prononça, car il fallait en finir, il prononça qu'il ignorait jusqu'à quel point un curé a le droit de faire des miracles, parce que dans le nouveau Code civil il n'y a pas de chapitre des miracles; mais qu'il pensait qu'on peut faire tous ceux auxquels la canaille veut bien croire; « car, enfin, ajouta-t-il, si les miracles ne sont propres qu'à hébéter les hommes, il est constant qu'on ne peut hébéter la canaille, pour qui la nature et la misère ont tout fait à cet égard.

« Éclaircissemens pris... écrivez, curé, puisque mon greffier est ivre... L'an, etc., etc., jugeant que l'accusé n'est coupable que de trop de zèle, excès souvent nuisible, comme on sait, mais toujours pardonnable en faveur du motif, à ce qu'on prétend, nous ordonnons que le curé, son bedeau et l'enfant de chœur, seront réintégrés au presbytère, et, comme la nuit s'avance, et qu'ils y arriveront de jour, voulons, pour éviter le scandale, qu'ils se décrottent tous les trois; que le curé troque son manteau de lit piqué, ses grosses bottes et son bonnet à la crème, contre l'habillement complet de mon greffier, qui, ronflant sous cette bancelle, n'a besoin que de laisser écouler le trop bu. »

Et le curé de s'écrier :

« Quelle Jérusalem nouvelle
« Sort du fond du néant, brillante de clartés,
« Et porte sur son front une marque immortelle!

« Peuples de la terre, chantez,
« Jérusalem renaît plus brillante et plus belle. »

« Que faut-il chanter, très digne pasteur? reprit la belle-maman. — Rien du tout, ouaille très sainte. Il n'y a pas de Jérusalem nouvelle, et l'ancienne est bien peu de chose. Ces vers offrent cependant un sens très clair à tous nos initiés : c'est que nous avons proscrit l'ancienne Jérusalem, qui, malgré cela, existe toujours, et que la nouvelle c'est nous. Il est vrai que la pièce où sont enchâssées ces métaphores mystiques tomba dans le temps, parce que le grand-prêtre Joad était trop près alors de Ravaillac et du prieur Bourgoing; mais nous venons de réhabiliter l'ouvrage, et de nommer l'auteur le poète par excellence. *Nobis, nobis, et semper nobis.* — Je ne sais pas le latin, monsieur le curé. — Tant mieux pour vous, madame, car vous ne pourriez écouter le nôtre. »

Et pendant cette conversation, le bedeau s'était rué sur le greffier, et le mettait nu comme un ver; le berger avait apporté de l'eau chaude, au-dessus de laquelle belle-maman arrondissait son bras, en tenant du pouce et de l'index son flacon d'eau-de-vie de lavande, et le citoyen avait pris la citoyenne sous le bras, et était allé se renfermer avec elle, à double et à triple tour, et monsieur l'officier et ses messieurs travaillaient, avec la pointe de leur sabre, à la dissection d'un jambonneau, dont le porteur, proscrit dans Jérusalem ancienne, est en récompense très fêté dans Jérusalem nouvelle. Autres temps, autres

mœurs, dit un proverbe très juste, car tout change dans le monde, hors les humeurs acrimonieuses de monseigneur Geoffroi.

Saint Denis, saint Georges et saint Martin, poussés par les sucs du favori d'Antoine, et par le vieux vin du citoyen juge que leur versait belle-maman, devinrent, à sa recommandation, très polis envers monsieur le curé, parfaitement vêtu alors aux dépens du greffier, plus long que lui de huit pouces, et plus étroit de sept. Aussi le curé répétait-il avec complaisance, en se regardant dans la grande glace d'un pied carré :

Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

Le brigadier lui offrit la croupe; ses messieurs en offrirent autant au bedeau et à moi, et nous acceptâmes à l'unanimité, parce que cette manière de retourner chez nous était évidemment plus commode que celle par laquelle nous étions venus; et où il y a évidence, il n'y a jamais de dispute, ce qui fait qu'on n'a jamais disputé sur la religion chrétienne.

Ma foi, j'étais de bonne humeur aussi; j'avais attrapé quelque bribes du fessier de l'ami d'Antoine, que j'avais eu soin d'humecter de quelques verres de vin; j'étais sur une valise bien douce; j'avais les épaules couvertes du manteau de saint Martin, et j'étais bercé par l'espoir de revoir bientôt mademoiselle Javotte.

Mademoiselle Javotte nous croyait perdus sans ressources, et, comme il n'y a pas d'inconvéniens à dire

ce qu'on sait des gens perdus, elle avait confié à sa bonne amie, jeune femme moins jolie qu'elle, bien que très piquante, que nous étions morts victimes de la manie des miracles; la jeune femme avait confié notre fin tragique à Martin, son mari, ce goguenard qui avait ôté proprement de sa bouche le bout de tabac qu'il mâchait, pour s'opposer à la perquisition processionnelle que voulait faire le pasteur dans la forêt de Senart. Martin avait raconté le fait à sa commère, qui avait couru le raconter à la femme du bedeau, afin de pouvoir causer, sous le prétexte de lui administrer des consolations. La femme du bedeau avait couru les rues nu-pieds, le bonnet à la main et les cheveux au vent; elle déplorait la mort de son mari et de son curé, et mademoiselle Javotte se contentait de répéter à voix basse : « Pauvre Jérôme! pauvre Jérôme! » Les douleurs vraies sont toujours muettes.

Cependant la femme du bedeau avait été rencontrée par le piéton de la poste aux lettres, qui s'enivre au lieu de faire son service, et qui remet la moitié des dépêches qu'il n'a pas perdues.

Le piéton interrogea la femme du bedeau, qui lui répondit, d'après son curé : *Désolation de la désolation!*

A ces paroles mystiques, le piéton juge qu'il y a un joli pour-boire à gagner. Il fait entrer l'affligée au cabaret, et il lui verse à boire, et il en verse aux survenans, le tout à quatre sous la pinte; mais il verse si amplement que tout le village survient, et que

tout le village sait, ainsi que le piéton, que le curé et son bas clergé sont disparus en faisant des miracles, et le lendemain, on lisait dans Geoffroi : Que trop purs pour cette terre impie, nous avions été enlevés par les anges, et Geoffroi contait cela sans rire, comme il avait conté sérieusement que des couvreurs, qui avaient blasphémé en volant les plombs du toit d'une église, étaient tombés morts au pied de l'autel, sans que la voûte fût percée.

Il était naturel de s'assurer si, en effet, nous étions disparus, ou si nous étions morts; comment nous étions morts; ce qu'était devenue *notre dépouille mortelle;* mais, à la nouvelle d'un grand événement, on commence par croire et on raisonne après.

Les habitans étaient enchantés d'avoir trois saints en un jour, et trois saints de leur pays. Martin seul riait sous cape; les autres, pleins de l'ivresse bachique et de l'ivresse superstitieuse, arrêtèrent qu'on chanterait un service solennel en l'honneur des trois élus.

Aussitot on tendit l'église de noir et de blanc; le noir au bedeau, parce qu'il était marié; le blanc au curé et à moi, parce que nous étions vierges, état le plus pur, comme on sait, et qui donne en abondance des conscrits au gouvernement. On joncha le pavé de fleurs; le vitrier-peintre-colleur et décorateur de *notre endroit* passa une couche fraîche à l'huile sur l'auguste figure de sainte Marie Alacoque, patronne du lieu, et pendant ces préparatifs, le maréchal, artiste vétérinaire, avait monté son cheval boiteux, pour aller prendre le curé de l'*endroit* voisin, et la

cloche sonna sans interruption, parce qu'il est démontré que les puissances célestes jouissent à l'excès lorsqu'on assourdit les humains.

Nous entrons dans le village, et déjà on avait fait la moitié de nos funérailles. Nous avions cela de commun avec l'empereur Charles-Quint, qui voulut voir sa pompe funèbre, qu'au moins nous vîmes la fin de la nôtre, et il est très flatteur d'avoir quelques petits rapports avec l'empereur Charles-Quint.

Déjà on avait chanté le *Dies iræ, dies illa*, ce qui veut dire, *le jour de la colère, le jour celui-là*, et le morceau était bien choisi, parce qu'il est clair que le Seigneur est en colère quand il fait passer ses saints de cette vie mondaine à la félicité éternelle.

Et comme il était démontré que nous avions avec Jésus-Christ des rapports plus directs qu'avec l'empereur Charles-Quint, puisque Jésus et nous étions morts pour la bonne cause, on avait entonné, après le *Dies iræ*, le *Stabat mater dolorosa, juxta crucem lacrymosa, dum pendebat filius*, ce qui veut dire : *Elle restait la mère douloureuse contre la croix, pleurante, pendant que son fils pendait.* Le reste du morceau est de la même force.

Mais comme on ne peut pas toujours pleurer la mort des saints, et qu'il faut avoir le bon esprit de se réjouir de leur assomption, on avait entonné le *Te Deum laudamus*, qui veut dire, *Dieu, nous te louons*, et il est, sans doute, très flatteur pour Dieu de mériter les éloges des chantres de paroisse, et des très dignes serpens qui les accompagnent.

« Oh! oh! bedeau, dit le curé, quel est donc le Philistin qui est entré dans mon tabernacle, et qui a porté la main sur mon arche d'alliance? — Je n'en sais rien, monsieur le curé. — Quel qu'il soit, il aura des hémorrhoïdes, comme les Philistins d'autrefois, car vous savez bien, bedeau... — Je ne sais pas, monsieur le curé. — Je vous apprends donc, monsieur, que c'est d'hémorroïdes que furent frappés ceux qui portèrent la main sur l'arche sainte. — Quel rapport, monsieur le curé, y a-t-il entre la main et l'anus, et pourquoi Dieu ne punissait-il pas alors la partie peccante, comme il l'a punie depuis, à ce que vous dites, dans François I[er] et bien d'autres? — Oh! bedeau, pourquoi... Pourquoi punit-il aussi la partie qui a fait légitimement son office en vertu de la permission de notre mère la sainte église? — Il punit aussi celle-là, monsieur le curé? — Oui, bedeau, et c'est d'après cette conduite un peu originale que saint Paul a déclaré burlesquement qu'il ne pardonnerait ni à ceux qui ont péché, ni aux autres. — C'est donc pour cela, monsieur le curé, que les patriarches furent damnés pendant quelques siècles? — Probablement, bedeau, et ils durent être bien étonnés de se voir en enfer, car le Seigneur, qui leur disait tout, ne les avait pas avertis qu'ils eussent une ame immortelle. A la vérité, Jésus raccommoda les affaires au moment où les patriarches y pensaient le moins; il les tira des enfers, sans leur rendre plus de compte du second caprice que du premier. Au reste, gloire à la clémence de Jésus, car Noé l'ivrogne, Loth l'inces-

tueux, Abraham qui prostitua sa femme, Jacob qui coucha avec les deux sœurs, Moïse massacrant les Israélites à tort et à travers, le grand-prêtre Aaron adorant un veau d'or, Jephté égorgeant sa fille, Booz vivant avec une prostituée, David tuant le mari pour avoir la femme, Élie faisant manger par un ours de petits enfans qui s'étaient moqués de lui, etc., etc., tous ces gens-là, bedeau, ne méritaient pas trop le paradis. Ils ne méritaient pas non plus l'enfer, puisqu'on ne les avait pas avertis qu'il y en eût un, et une loi répressive ne peut avoir de force qu'autant qu'elle est promulguée. — Que méritaient-ils donc, monsieur le curé? — Ma foi, je n'en sais trop rien. Mais voyons quel est celui qui se donne les airs de chanter le *Te Deum* dans mon église. »

Et le curé talonne le cheval de saint Denis, le bedeau talonne celui de saint Georges, et moi je ne talonne rien, parce que j'avais les jambes trop courtes.

Nous traversons le village au grand trot; nous arrivons à la porte de l'église. Le curé saute lourdement à terre, et entraîne après lui saint Denis, qui, en se relevant, lui applique un coup de poing sur l'oreille. Le curé, plein d'un saint enthousiasme, ne sent pas qu'il a une bosse sur le côté de la tête; il entre en courant dans le temple du Seigneur; son bedeau le suit d'aussi près que possible; moi, je cours au presbytère.

Je trouve mademoiselle Javotte en larmes... Elle me regarde, se lève, m'ouvre les bras, et me presse contre son cœur. Ses larmes tombaient sur mes joues

et sur ma poitrine découverte, et elles me faisaient un mal... et un bien!...

Tout à coup un bruit affreux se fit entendre... C'étaient les femmes du village qui s'étaient sauvées de l'église à l'aspect des deux revenans, et qui criaient à tue-tête que les nouveaux saints n'étaient que des réprouvés échappés de l'enfer pour mettre tout en combustion.

En effet, notre curé avait saisi son confrère par la nuque, et notre bedeau avait pris par le nez le bedeau étranger. Le curé de *l'endroit voisin* avait renversé notre curé d'un coup de missel sur l'occiput, et le confrère de notre bedeau avait culbuté celui-ci d'un coup de crucifix entre les deux épaules. Les chantres du village avaient pris parti pour leur curé; ceux de *l'endroit voisin* avaient défendu le leur. On s'était mêlé; on avait renversé les bancs, les chaises, et la victoire fut long-temps incertaine. Enfin les Philistins eurent le dessous, parce que sainte Marie-Alacoque ne pouvait être spectatrice indifférente d'un tel combat. Renversée de son piédestal par un grand coup de chandelier qui s'adressait à un autre, elle tomba sur les deux jambes du chanteur de *Te Deum*, et le fixa sur le carreau. Aussitot notre curé cria au miracle, son bedeau cria au miracle, et, comme un miracle est toujours d'un grand effet, les Philistins, terrifiés, cessèrent de frapper, et les nôtres aussi; les deux partis, d'ailleurs, ayant également besoin de repos.

C'est au moment d'une trève que les puissances

belligérantes ont le loisir de s'expliquer, de se concilier et de consolider un traité de paix, toujours très bon, quel qu'il soit, pour les peuples épuisés, mais toujours rompu par le premier qui croit y trouver son avantage, car le *primo mihi* n'est pas seulement l'adage de chaque individu, il est aussi celui des nations en masse. Ainsi on ne s'étonnera pas que les Philistins et les gens de notre village, ne voyant rien à gagner à se donner des coups, qui font toujours mal, aient volontiers accédé aux premiers moyens de conciliation qui se présentèrent.

Lorsque notre curé sut que l'intention de son confrère n'avait pas été de le spolier de son bénéfice, mais bien d'honorer sa mémoire, il lui présenta la main. Les deux curés se firent une profonde révérence, se demandèrent mutuellement pardon, et se donnèrent le baiser de paix. Les deux bedeaux singèrent exactement les mines, les gestes et les salutations des deux pasteurs. Les plébéiens des deux partis s'embrassèrent cordialement, à l'exception de Martin, qui, n'ayant pris aucune part à la querelle, ne voyait pas qu'il eût à se réconcilier. Pendant qu'on se battait, le drôle, appuyé contre un pilier, mâchait tranquillement son bout de tabac, et disait par intervalles et en crachant : « Qu'on se batte pour les autres ou pour soi, on finit toujours par s'arranger ; or, en s'arrangeant avant la bataille, il n'y a que les corbeaux qui perdent. »

Cependant le combat de prêtre contre prêtre, de

bedeau contre bedeau, de chantres contre chantres, avait causé un furieux scandale, et rien de plus fatal à la foi que le scandale causé par ceux qui la prêchent. Les deux curés, convaincus de cette triste vérité, trouvèrent aussitôt le remède au mal. Le clergé n'est jamais embarrassé.

Notre pasteur monta en chaire et parla avec une onction, une componction, qui lui firent verser des larmes, et qui n'en tiraient à personne : il attendait son auditoire à sa péroraison.

Il allait dire de très belles choses, sans doute, avec sa voix en fausset, accompagnée de deux bras qu'il levait et baissait alternativement comme le fléau d'une balance... Ahie, fit-il tout à coup... C'est qu'il s'était frappé le revers de la main droite contre un petit chérubin de bois qui était cloué au pare-araignées de la chaire.

Il se frotta le dos de la main et reprit. Il assura ses auditeurs en phrases amphigouriques que les prêtres, et même les évêques, toujours inspirés par le Saint-Esprit, sont, de temps immémorial, dans l'usage de se battre entre eux lorsqu'ils n'ont personne à brûler, et il cita un exemple de ces rixes, tellement respectable qu'aucun philosophe n'en eût osé contester l'authenticité. Il rappela que les pères du second concile d'Éphèse, en l'an 449, se battirent à coups de bâton pour prouver et faire reconnaître à leurs antagonistes que Jésus n'avait qu'une nature, système très peu orthodoxe aujourd'hui, mais qui

prévalut alors comme les manches à la mameluck ont succédé à des bras nus, qui laissaient voir l'échantillon de ce qu'on cherche plus bas.

Quand nos bons habitans surent qu'on s'était battu à coups de bâton au second concile d'Éphèse, ils trouvèrent une grande modestie à ne s'être battus qu'à coups de poing; ils furent attendris et flattés à la fois que leur église ait ressemblé à une salle de concile. Ils ne doutèrent point que le Saint-Esprit n'ait plané sur la couverture pour animer les combattans, et ils entonnèrent spontanément un *Veni Creator*, qui termina la séance.

Monsieur notre curé invita monsieur son confrère à venir chez lui se bassiner avec de l'eau et du sel, et prendre un dîner tel qu'il pourrait le lui offrir. « Ah ! dit le confrère, les apotres prenaient ce qu'ils trouvaient. — Aussi dînaient-ils mal : nous tâcherons de dîner mieux, nous qui ne les valons pas. »

On sortait de l'église. Les deux prêtres se disaient les choses les plus obligeantes et les plus gaillardes, le tout en style parabolique, lequel n'est point à la portée des profanes, lorsque le curé de *l'endroit voisin* s'aperçut qu'il avait perdu son étole, une étole de velours de soie, galonnée d'argent fin, que lui avait donnée, avec la chape et la chasuble, une dame très pieuse qu'il avait forcée à chasser de chez elle son fils, très bon sujet, mais qui n'allait pas à la messe.

On ne trouve pas toujours de bonnes dames qui

chassent leurs fils et qui donnent des étoles; aussi le curé voisin déclara-t-il avec énergie et sans parabole qu'il entendait récupérer ses ornemens sacerdotaux. Notre curé protesta de son ignorance; le voisin eut l'air de ne pas y croire, et, de propos en propos, l'église eût peut-être représenté encore une fois une salle de concile, si Martin, qui avait tout observé dans son imperturbable sang-froid, n'eût rapproché les partis en accusant notre bedeau du vol.

Le bedeau se défendit beaucoup; mais Martin se rappela que lorsque sainte Marie-Alacoque était tombée sur les jambes du célébrant, lui bedeau, en s'empressant de dépêtrer l'homme de la sainte, lui avait adroitement passé l'étole par-dessus la tête. Le bedeau nia, et alors Martin, ouvrant la houpelande du filou, et glissant son bras dans une poche vaste comme une caverne, en retira l'étole proprement roulée.

Le bedeau confondu voulut se justifier par ce passage de l'Évangile : *Prenez ce que vous trouverez.* Le curé voisin, à qui le passage n'était pas avantageux en ce moment, prouva par la Sorbonne, par les saints pères, et par l'église même, qu'il n'était pas applicable au cas dont il s'agissait, et le bedeau, vaincu, accablé sous le poids de cette immense érudition, convint du délit, mais protesta qu'il n'avait eu d'autre intention que de remplacer la magnifique étole donnée à la paroisse par cette grande dame qui, en trois jours, avait hérité de son père, de son mari et de ses trois enfans, laquelle étole avait été

dérobée on ne savait par qui ni comment. « Là, là, dit Martin en riant en-dessous, tout vient à terme à qui sait attendre. Votre étole se trouvera. »

On se mit en marche de la manière la plus amicale, et le bedeau disait à part lui : Madame Martin est l'amie intime de mademoiselle Javotte ; elle entre partout avec elle, partout, même à la sacristie. Elles auront volé l'étole à elles deux, et en auront vendu la dorure pour acheter ces beaux affiquets qui font tant d'envie aux femmes du village.

Le curé voisin avait recouvré son étole; le nôtre ne pensait plus à la sienne. Ils ne donnèrent aucune attention au monologue du bedeau, et arrivèrent au presbytère où se passaient des scènes d'un tout autre genre.

On demandait si l homme a toujours eu des passions. On répondait par cette question : « Les éperviers ont-ils toujours mangé des perdrix? Mais, répliquait-on, l'éducation, la crainte des lois réforment ces passions.—Oui, lorsqu'elles ne sont pas plus fortes que l'éducation et la crainte. — L'homme est donc né méchant?—Ma foi, j'en ai peur.—Cependant l'homme aime naturellement sa femme. — Le tigre aime aussi sa femelle. — Le père affectionne ses enfans. — Le tigre défend ses petits et déchire des moutons, ainsi que l'homme déchire son prochain. »

Chassez le naturel, il revient au galop.

Les trois gendarmes, que la discipline avait ployés sous le joug, avaient retrouvé le naturel dans le bon

vin du juge de paix, et ce qui leur en restait dans la tête avait fait oublier la discipline. En vertu du service rendu à monsieur le curé et à son clergé, ils étaient descendus sans façon à la maison curiale; ils avaient débridé leurs montures et les avaient mises à même du coffre à avoine de Gogo. Saint Denis tuait les poules à coups de sabre; saint Georges avait étendu, d'un coup de carabine, un veau qui trottait lourdement au milieu de la volaille éperdue, et saint Martin était entré dans la cuisine pour chercher la clé de la cave.

Il trouva mademoiselle Javotte recevant mes innocentes caresses, et me les rendant avec la plus vive affection. Le coquin la regarde, et poussant un sacré nom il s'approche et lui applique un vigoureux baiser sur les lèvres; mademoiselle Javotte lui jette les ongles au visage, et il se jette sur mademoiselle Javotte; mademoiselle Javotte recule, elle tombe, saint Martin tombe sur elle, et en un clin d'œil il lui fait un masque de ses jupons; mademoiselle Javotte pousse des cris horribles, et j'entre en fureur.

Une lardoire était sur la table; je la prends, et d'un bras désespéré je l'enfonce tout entier dans le cul de saint Martin. Saint Martin se relève en criant à son tour; il tire son sabre; je m'enfuis par la porte; mademoiselle Javotte s'enfuit par la fenêtre; saint Martin fait pour courir des efforts incroyables; la douleur l'emporte sur le désir de la vengeance; il s'occupe enfin de son postérieur et des moyens d'en extraire la lardoire.

Lorsque les deux curés arrivèrent, saint Martin était dans la cour, la culotte basse, et ses deux confrères cherchaient avec la pointe de leur sabre, la tête de la lardoire, que les mouvemens du patient avaient fait passer sous la peau. A la vue d'un cul nu et sanglant, de ses poules se débattant, de son veau agonisant, notre curé jeta à son tour les hauts cris, et invoqua le ciel et la terre. Le ciel ne répondit pas; mais d'après les plaintes véhémentes de mademoiselle Javotte, le maire du lieu accourut en bonnet de laine, en sabots, en blouse de toile, et l'écharpe municipale à la main.

En courant, il rencontra le capitaine de la garde nationale qui charriait du fumier, et il le somma de le suivre, la fourche sur l'épaule. Ils rencontrèrent le sergent-major, qui venait de voler un fagot dans un bois national, et ils lui enjoignirent de marcher, la serpe en avant. Ils s'avancèrent en braves; mais quand ils surent qu'ils auraient à faire à trois gendarmes, l'officier civil s'arrêta. Il fit sonner le tocsin et proclama la loi martiale.

Ceux que l'ennemi ne ruine pas tout-à-fait finissent de l'être par leurs alliés. Tous les habitans fondirent dans le presbytère. Ils écrasèrent avec leurs sabots les poules échappées à la fureur des gendarmes; ils renversèrent en s'entrechoquant le buffet qui renfermait toute la poterie du curé, et l'un d'eux avec sa pipe mit le feu à la grange. Alors le tocsin sonna avec plus de violence; il sonna au village voisin; toute une armée accourut.

Les seaux pleins d'eau se succédaient avec rapidité; le feu fut éteint; mais le blé jeté çà et là fut noyé et foulé aux pieds, et lorsque les femmes se jetèrent les unes sur les autres pour retrouver et emporter leurs seaux, la dévastation fut complète.

Dans le tumulte inséparable d'un tel événement, nos gendarmes, semblables à des hussards qui fouillent un village et qui disparaissent à l'approche d'une avant-garde ennemie, nos gendarmes étaient déjà loin. Saint George avait farci sa valise de poules, et avait mis le veau en travers devant lui. Saint Denis avait pris saint Martin, l'avait couché sur le ventre, et lié avec des courroies sur son porte-manteau; il tenait son cheval en main; bêtes et gens cheminaient au grand trot.

Notre curé se lamentait. « Ah! dit le curé voisin, les petites choses sont toujours le symbole des grandes. On prend à un roi une bourgade dont il ne sait pas même le nom; il veut la reprendre, et perd une province. D'ailleurs, mon frère, il est écrit : *Si l'on vous prend votre tunique, donnez votre manteau*, et loin de vous ...former au précepte évangélique, vous avez fait un carillon infernal.

« Ah! repartit douloureusement notre curé, il est aisé de prêcher le désintéressement quand on n'a rien perdu. Oui, reprit notre bedeau, comme il est aisé d'être honnête homme quand on est riche. »

A l'accablement de notre curé succéda une affreuse colère, lorsqu'il apprit l'attentat de saint Martin sur la personne de mademoiselle Javotte. Il jura par la

très Sainte-Trinité qu'il serait cassé par l'explosion de sa plainte, comme les murs de Jéricho avaient été pulvérisés par le son des trompettes. « Ah! reprit son confrère, il est encore écrit : *Si l'on vous frappe sur une joue, présentez l'autre.* Morbleu! s'écria notre curé, je vois bien que vous n'avez pas une jolie gouvernante qui ait été houspillée par des gendarmes. J'aurai justice de ces coquins-là. »

Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'on ne savait ni leur nom, ni le numéro de leur compagnie, ni le lieu de leur résidence. Le curé protesta qu'il vendrait sa jument Gogo, et même sa vache, pour payer les frais d'information. « Allez, allez, lui dit son confrère, ...tentez-vous d'avoir payé les frais de la guerre, et sachez profiter de ce qu'on vous a laissé.

« Frères,...formez-vous, ...tentez-vous! reprit notre curé ébahi... — Mon voisin, il est nombre de mots évidemment imaginés par Satan, et le piége est d'autant plus adroit que la première syllabe paraît très innocemment liée aux subséquentes; mais je suis ...vaincu que ces mots ne sont propres qu'à salir l'imagination, à faire ..oler la ...tinence, et je me suis imposé la loi de ne jamais les prononcer en entier.

« On disait un jour dans un grand cercle que l'idole du roi Salomon s'appelait Milkon, qu'un empereur de la Chine se nommait Kon, sa seconde femme Tonkon, et sa troisième Sikon. Mesdames, reprit la maréchale de Rochefort, on dit que partout kon signifie roi comme en France.

« Or, loin de favoriser la turpitude de l'équivoque,

indigne surtout d'un curé de l'église romaine, je veux au ...traire la bannir de la ...versation, et je m'observe à cet égard avec une ..gilance dont le grand-..caire de mon évêque me sait le plus grand gré. Mais revenons.

« Je vous réitère le ...seil d'oublier les gendarmes, et de faire couver les poules qui vous restent. »

L'avis était sage; mais notre curé était vindicatif, défaut très peu commun, ainsi qu'on le sait assez, à messieurs les gens d'église. Cependant, quand il eut interrogé et réinterrogé mademoiselle Javotte; quand il fut convaincu qu'elle n'avait point été polluée, et qu'à l'aide d'une lardoire j'avais arrêté net l'insolent, il s'adoucit et me caressa le menton.

Il s'occupa alors, ainsi que tout potentat après la ratification des préliminaires, à rétablir l'ordre dans ses propriétés. Son premier ministre, le bedeau, l'aida de toute son activité. Je m'occupai à plumer quelques poules qui étaient allées mourrir sous des bourrées, et qui avaient échappé à la voracité des gendarmes.

Mademoiselle Javotte s'occupait à replisser son linge et à rattacher au fichu l'épingle de modestie; le confrère s'occupait à dire paisiblement son bréviaire, et lorsque tout le monde est occupé, ce qui arrive toujours après une petite guerre ou une grande, on n'a pas le loisir de s'affecter des malheurs passés. A la vérité, on s'aperçoit de temps en temps qu'on est plus pauvre de moitié; mais la gloire dédommage de bien des choses, et mademoiselle Javotte s'était défendue en héroïne; je l'avais secondée en héros :

motif de satisfaction pour mademoiselle Javotte et pour moi. Il y avait cette année beaucoup de fluxions de poitrine, et partant beaucoup d'enterremens; il y avait en outre beaucoup de petites filles grosses, partant baptêmes, et quelquefois baptême et mariage : motif de consolation pour notre curé.

Jamais on n'oublie aussi aisément les calamités de la guerre que lorsqu'on est assis à une table dont les mets succulens, humectés du jus de la treille, rendent du ton à l'estomac et à ce que certaines gens appellent l'ame, sans en avoir d'idée; qu'ils jugent immortelle parce qu'ils le désirent, et quoiqu'ils la sentent dans la dépendance continuelle d'une bonne ou d'une mauvaise digestion, d'un ventre libre ou constipé, ce qui prouve sans réplique que nous avons une ame spirituelle, c'est-à-dire quelque chose d'absolument étranger à la matière, et toujours soumis à la matière, ce qui est contradictoire; mais qu'importe?

Le curé voisin entra en gaîté à l'aspect de quatre poules servies de quatre manières différentes : poule en consommé, poule au riz, poule aux ognons, poule aux navets; et comme la gaîté se communique, le curé pillé dîna aussi bien que le curé qui n'avait rien perdu.

Il est d'usage, lorsqu'on est fêté par quelqu'un, de lui dire des choses flatteuses sur la grace avec laquelle il fait les honneurs de chez lui. Cette manière a été introduite par les parasites qui ne peuvent payer leur écot qu'en complimens. « Parbleu, dit le confrère après un silence de cinq quarts-d'heure, et en s'es-

suyant gravement la barbe, j'avoue qu'il y a longtemps que je n'ai rien pris qui vaille votre ...sommé de volaille; votre salade de ...combres était assaisonnée à ravir, et vos ...fitures du goût le plus exquis. Je me flatte que, lorsque monseigneur viendra donner la ...firmation chez moi, vous augmenterez le nombre des ...vives, et vous ne regretterez pas votre ..site, quand vous aurez tâté de mon ..goureux languedoc. »

Ainsi que, lorsqu'on fait sa cour à un homme puissant qui est encore amoureux de sa femme, on ne manque pas de marquer beaucoup d'égards à madame; ainsi, quand on veut être bien avec un curé, on prodigue à sa gouvernante les marques de la plus haute considération. Le voisin, très au courant des usages *curiaux*, arrêta mademoiselle Javotte qui allait et venait, et lui prenant la main et la regardant de manière à lui faire baisser les yeux : « Je suis persuadé, lui dit-il, que votre présence ajoute toujours beaucoup à l'excellence des choses que vous présentez chez monsieur. J'en suis tellement ...vaincu que je ne doute pas que souvent vous n'ayez été ...voitée. Mais le ...cubinage ne s'accordant point avec votre ...science, je ...jecture que vous avez toujours eu la ...solation de vaincre, et je vous en ...gratule.

« Cependant, ma chère sœur, lorsqu'on échappe au péché par action, qui souille le corps et l'ame, on n'évite pas toujours le péché par pensée, qui ne souille que l'ame, et qui n'en est pas moins mortel, quoique l'ame ne meure pas. Or, si vous n'étiez pas sous l'aile

tutélaire d'un prêtre vertueux, je ne pourrais mieux reconnaître les soins que vous avez eus de moi qu'en vous proposant une ...férence, qui me gagnerait votre ...fiance, et j'aurais le plaisir de vous ...fesser.»

Mademoiselle Javotte, qui s'était long-temps pincé les lèvres, ne put retenir un éclat de rire qui parut choquer beaucoup le voisin. « Que diable aussi, confrère, lui dit notre curé, vous avez adopté un langage un peu extraordinaire. — Il n'est pas plus extraordinaire, monsieur, de raccourcir certains mots par des vues de pureté chrétienne, que d'en allonger d'autres sans nécessité. Vous pardonnez à vos grammairiens de dire architecture quand vous n'avez pas de tecture; architectes, quand vous n'avez pas de tectes; architraves quand vous n'avez pas de traves; archipel, quand vous n'avez pas de pel; ineffable, et non effable; implacable, et non placable; intrépide, et non trépide; inédit, et non édit. Je ne vois dans notre langue que des singularités choquantes, et j'ai le droit d'être singulier tout comme un autre. Ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être classé parmi les grammairiens, et si un grammairien n'est pas un homme remarquable, c'est au moins un homme comme un autre, puisqu'il y en a à l'Institut. »

Notre curé parut émerveillé de l'explication donnée par le confrère, et jaloux de le chatouiller à l'endroit sensible, il lui répondit en traînant ses mots, et avec le plus aimable sourire : « Je ne vous ...teste plus rien. Je ...çois maintenant que vous avez tout-à-

fait raison, et je ne doute point qu'au premier ...cile votre méthode ne soit adoptée, dût-on faire ..olence à ceux à qui elle ne ...viendrait pas. »

Il est du meilleur ton de paraître chrétien, et pour être rangé parmi les incroyables il faut offrir à sainte Geneviève un culte qui n'est dû qu'à Dieu. Ainsi l'a prononcé son excellence Geoffroi, et ses lettres-patentes accordées à la sainte sont du vingt-neuf nivôse an XII.

S'il est du meilleur ton de paraître chrétien, il est très utile pour beaucoup de gens de savoir la bouillotte, parce qu'il est aussi aisé de dire *passe*, *jeu*, *tiens*, *tout*, que *gloria Patri*, ou *amen*.

Mais comme les vrais chrétiens ne *passent* point à table, et que, pour n'avoir pas l'air d'un sot, il faut dire quelque chose, on a mis en vogue les calembourgs, les charades, les énigmes et les logogriphes. Or, comme il n'est pas de curé chrétien, déiste ou *nihiliste*, qui ne soit bien aise de passer pour un homme du bon ton, le confrère, en savourant le café martinique servi pour du moka, proposa d'un air important son énigme, en prose à la vérité; mais si un curé est obligé de faire des prônes, il n'est pas tenu de savoir faire des vers, témoin monseigneur Geoffroi, qui critique si amèrement ceux des autres, et qui n'en a fait que de pitoyables.

Le voisin donc nous ayant rassemblés autour de la table, mademoiselle Javotte, le bedeau et moi, nous dit après l'inclination circulaire qui cache l'or-

gueil sous une modestie apparente, et qui commande l'attention :

Un quidam secoue un corps sans ame ;
Le corps sans ame réveille un corps sacré ;
Le corps sacré entre dans le sein de sa mère,
Et y dévore son père.

On se regarda les uns les autres. Notre curé se frottait l'oreille ; le bedeau avait la bouche ouverte, et de gros yeux fixés sur la dame-jeanne qui recélait l'eau de noyau ; mademoiselle Javotte répéta, d'après la soubrette du *Mercure-Galant* :

Soit manque de finesse ou de bonne fortune,
Je n'ai pu de ma vie en deviner aucune.

Le confrère se leva d'un air triomphant. Après s'être gratté le crâne avec les pointes de sa calotte, il mit sous son bras la bréviaire doré sur tranche, regarda mademoiselle Javotte à la dérobée, et partit.

Le mot, le mot, lui cria notre curé, et le voisin nous le glissa à travers une fenêtre, en regardant encore mademoiselle Javotte.

De profonds faiseurs d'énigmes ont promis de très belles choses à ceux qui les devineraient ; je promets, moi, *la chose la plus rare* à celui qui devinera l'énigme du voisin. Je vous entends vous écrier : « Loin de nous donner le mot, vous mettez énigme sur énigme. — Allons, allons, ne vous fâchez pas. Vous ne savez donc pas quelle est la chose la plus rare?... Hem?... plaît-il?... C'est une louange de Geoffroi. »

CHAPITRE V.

Les Écoliers, le Grand-Vicaire.

Ainsi qu'un malade attaqué de convulsions violentes guérit lentement, à moins pourtant qu'il ne meure, de même le presbytère, dévasté, incendié, offrait maintenant le triste calme d'une longue et pénible convalescence. Que d'historiens plus véridiques que moi en ont pu dire autant sur des sujets d'une tout autre importance!

Il n'y avait donc chez nous aucune de ces scènes si désastreuses pour ceux qui les éprouvent, et si piquantes pour ceux qui les lisent. Le curé disait régulièrement et machinalement sa messe; le bedeau m'apprenait à la servir; mademoiselle Javotte prétendait m'apprendre à l'aimer. Je lui aurais répondu plus tard qu'à cet égard elle n'avait rien à désirer. Ce que je ne pouvais dire alors, je le pensais.

Vous vous rappelez peut-être que le curé, indépendamment de ses offices et de sa partie de trictrac, instruisait du mieux qu'il lui était possible les enfans de ses paroissiens.

La lecture, l'écriture et les quatre règles étaient, comme de raison, abandonnées au maître d'école, sonneur de la paroisse.

Mais l'enseignement du catéchisme, de la Bible, d'une pauvre latinité, et d'une espèce de morale-pratique, était exclusivement réservé à monsieur le curé:

le clergé ne s'en rapporte qu'à lui du soin d'hébéter les pauvres humains.

J'étais toujours présent en classe, parce que mademoiselle Javotte m'avait dit qu'elle désirait que je devinsse savant. Je ne savais pas lire, et les leçons du pasteur étaient pour moi aussi inutiles qu'ennuyantes. Mais si l'envie de plaire à mademoiselle Javotte ne suffisait pas à mon instruction, elle me faisait au moins supporter l'ennui.

Au bout de quelques jours d'une attention opiniâtre, inutile et constatée par ma protectrice, elle sentit que son plan d'éducation ne valait rien du tout, et qne pour apprendre le latin il faut au moins connaître ses lettres.

A beaucoup de très bonnes qualités mademoiselle Javotte joignait la qualité très rare de ne pas tenir à ses opinions. Elle me demanda pardon du temps qu'elle m'avait fait perdre, des dégoûts que j'avais supportés pour elle; elle courut chez monsieur Mouton, adjoint du maire, qui ne vend rien de bon, mais qui vend de tout, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire chapitre III, et elle me rapporta une Croix-de-par-Dieu, car on met Dieu à toutes les sauces, et en allant et venant elle me montrait, elle me nommait les lettres de l'alphabet, et je les répétais quand elle m'avait quitté, et elle m'embrassa quand j'eus retenu l'O, ce qui me fit retenir dans la journée le reste des lettres que je ne lui dis pourtant qu'une à une, afin de ne perdre aucun des vingt-quatre baisers dont chacun me valait une heure de félicité.

C'était sur le soir, lorsque le curé était allé faire son trictrac, que, paisibles et sans témoins, elle se plaisait à m'instruire. J'étais debout entre ses jambes, qui semblaient me caresser; une de ses mains était passée autour de mon cou, et jouait avec les boucles de mes cheveux; un joli doigt de l'autre était fixé sur le livre. Je faisais pour comprendre des efforts incroyables, et mes efforts étaient ordinairement heureux.

Si ces jambes, si ces mains imprudentes, mais si bien faites, me donnaient des distractions que je ne savais à quoi attribuer, elle me grondait doucement, si doucement que je tournais vers elle ma jolie figure enfantine; je lui souriais comme elle avait grondé; elle me souriait à son tour, jetait ma Croix-de-par-Dieu, se relevait en chantant, allait prendre un jeu de cartes crasseux, me les faisait d'un air grave, et répétait sans cesse: « Bonheur, bonheur, toujours bonheur! Ah! Jérôme, ou il ne faut pas croire aux cartes, ou tu seras l'homme du monde le plus heureux. »

Après avoir fait la magicienne, elle me donnait une leçon de mariage: jeu si joli, qu'elle m'a en effet appris plus tard, que nous avons tant joué ensemble, et toujours avec tant de plaisir!

En dépit des distractions, je faisais des progrès rapides. Le curé, qui ne daignait pas s'occuper de moi, fut très étonné un jour de voir que je lisais fort bien, et que je savais non-seulement mon catéchisme, mais les actes d'amour, d'espérance, d'humilité, et

autres belles choses qui terminent ce livre essentiel. Il me mit un rudiment à la main, et me fit décliner *musa, la muse.* Il n'avait pas la méthode d'enseigner de mademoiselle Javotte, et il donnait aux muses cet air refrogné que leur trouve toujours un auteur tombé; mais mademoiselle Javotte voulait que je susse le latin, et je ne savais que lui obéir.

C'était le jour de Pâques. Les garçons, la tête saupoudrée de farine; les jouvencelles, en bavolet blanc, allaient pour la première fois goûter le pain des anges, qui n'a rien de bien ragoûtant. Le curé commença l'importante cérémonie par un discours sur la présence réelle, qu'il prouva sans réplique, ainsi que ses confrères, à ceux qui en sont persuadés, et il la termina par une distributiou solennelle de prix. On en distribue aux Prytanées, aux Écoles-Centrales, dans toutes les écoles possibles, et notre curé eût été au désespoir de n'en pas distribuer aussi.

Les prix, disent tous les maîtres, alimentent l'émulation. Ils ne conviennent pas qu'un écolier laborieux qui n'en obtient jamais subit une humiliation qu'il n'a point méritée, dont il ne peut accuser que la nature marâtre, et que, ne trouvant point de remède à cet obstacle-là, il tombe dans un découragement absolu; mais il faut des prix à la gloriole des maîtres; la distribution est pour eux une pompe triomphale, c'est à eux seuls qu'ils rapportent le succès des couronnés, qui pourtant ne sont dus qu'aux soins des répétiteurs; mais

Sic vos non vobis, etc.

Nous avions donc des prix, et on ne les devait point à la munificence du curé, assez pauvre diable, très fidèle observateur surtout de l'axiome : *Il ne faut pas faire la guerre à ses dépens.* L'église a toujours soutenu le trône, et le trône l'église. Ce sont deux corps qui ne s'aiment pas, qui ne s'estiment pas, mais qui ont besoin l'un de l'autre et qui se comblent d'égards. D'après ce principe, une laitière avait rapporté dans les paniers de son âne de quoi couronner les élus, et voici à quoi nous devions les saint Augustin, les saint Ephrem et autres saints proprement reliés en basane, et rougis sur tranche : l'administration municipale avait destiné deux cents francs aux réparations d'un chemin impraticable, qui ne fut pas réparé.

Et l'église, toujours reconnaissante, et faisant toujours valoir les béatilles qu'elle accorde à ses enfans, avait fait au maire le sacrifice de quelques bouts de galons faux, perdus dans un coin de la sacristie, dont le municipal avait bordé le collet, les paremens et les poches de son habit vert-pomme, afin d'avoir quelque chose de l'uniforme. Il avait pris son chapeau à trois cornes, ses souliers ferrés neufs, et le sabre du garde-champêtre, proprement attaché avec une ficelle sous l'écharpe tricolore.

A voir les complaisances du maire pour le curé et du curé pour le maire, on croirait, si je ne les avais pas nommés, qu'il s'agit au moins de Clément V et de Philippe-le-Bel : tant il est vrai que les hommes

sont partout les mêmes au fond et ne diffèrent que par la forme.

On sait que Philippe-le-Bel accordait tout à Clément V, très saint pontife, éperdument amoureux de la comtesse de Périgord, et de plus voleur d'église, et que Clément V, pour reconnaître la docilité de Philippe-le-Bel, lui permit de brûler et de voler les Templiers, ce qui n'était pas chrétien du tout; mais qu'importe?

Pourquoi, me demanderez-vous, ce maire, charretier de son métier, aimait-il mieux employer les sous additionnels de sa commune à acheter des bouquins qu'à réparer un chemin dont le délabrement lui coûtait une paire de roues tous les six mois? En voici la raison : ce maire avait un fils, un grand dadais de dix-sept ans, le petit Voltaire du village, qui devait partir au premier jour pour être clerc d'huissier à la petite ville voisine, parce qu'il est dans l'ordre que le fils soit toujours plus que le père. Au moins les pères le veulent ainsi, et quand les convenances sociales le permettront aussi, il n'y aura en France que des empereurs, comme il n'y a depuis long-temps que des seigneurs en Espagne, et des barons en Germanie; empereurs en carrosse, empereurs à pied, empereurs millionnaires, empereurs mendians; et quand il sera reconnu de nouveau qu'il n'existe pas de dignité sans fonctions, à l'exception pourtant de celle du cardinal, évidemment établie par Jésus-Christ; quand on se rappellera que celui-là seul est empereur qui peut acheter plus de baïon-

nettes que son voisin, alors l'empereur mendiant servira l'empereur millionnaire, et reprendra son nom de Guillot, qui veut dire quelque chose quand l'autre ne signifie plus rien. Alors on renoncera à la folie de l'orgueil pour se livrer à d'autres sottises, car les hommes, nés pour ne faire que cela, en ont fait et en feront, malgré le sang du Sauveur inutilement répandu pour les rendre parfaits. Mais revenons.

Je vous disais que le maire avait un benêt de fils, et le curé avait glissé dans l'oreille du papa que sa digne progéniture aurait tous les premiers prix. Cela devait être parce que le monsieur était le fils d'un homme en place, et parce qu'il devait soutenir un exercice sur un cours de morale de la composition du curé.

Or, la satisfaction de conduire son fils à la petite ville voisine, ses couronnes de lierre passées à un bras, et ses bouquins ficelés sur l'autre, devait l'emporter sur le bien de la commune, comme les Alexandre, les Gengis, les Tamerlan, les Charles XII, et tant d'autres, se donnaient le petit plaisir de faire tuer cent mille hommes en bataille rangée pour faire parler d'eux dans l'histoire; leur peuple devenait ce qu'il pouvait. Je le répète, les hommes ne diffèrent que par les formes, et ne différeraient pas trop si les moyens étaient en leur pouvoir.

Tout était prêt au presbytère : à force de génie et d'activité on avait suppléé à une pénurie absolue. Comme le blé avait été brûlé, la grange était vide, et on l'avait transformée en musée; comme il faut un

théâtre, le bedeau, qui dirigeait toutes les grandes affaires, avait cloué six planches sur des futailles vides; comme il faut des décorations, il avait tendu le pourtour de son théâtre des draps blanc et noir dont on décorait l'église aux funérailles de ceux dont les héritiers pouvaient donner au *decorum* ce qu'ils n'étaient pas maîtres d'accorder à la douleur; comme on ne doit rien voir de ce qui se passe sur la scène avant le coup de sifflet, le devant était fermé avec les rideaux d'indienne du lit du curé, jetés sur la corde à puits, fortement tendue à deux pièces de la charpente; comme il faut une fanfare pour chaque front couronné, le ménétrier avait été invité à la cérémonie, et comme le ménétrier ne savait pas de fanfares, il était convenu qu'il jouerait le menuet *d'Exaudet.*

Mademoiselle Javotte dans tous ses atours, jolie à tourner toutes les têtes, était chargée de faire placer les spectateurs et de leur distribuer dans les entr'actes un quarteau de vin du crû et un demi-cent de reinettes, que le maire avait envoyés au son du tambour et de la cloche, parce que les hommes constitués en dignité ont dans les villages comme dans les capitales la manie de la représentation, et veulent représenter à bon marché.

C'est ainsi, en suivant ma comparaison, qu'aux mariages des princes on jetait au peuple qu'on méprisait des petits pains et de mauvais cervelas, sur lesquels le peuple méprisable se ruait, et que, pendant qu'on tirait deux douzaines de fusées volantes,

on reportait chez eux ceux qui s'étaient fait casser bras et jambes pour se procurer une indigestion.

La cérémonie allait commencer. Le maire recevait d'un air complaisant les éloges anticipés que monsieur son fils allait sans doute mériter; il y a des flatteurs partout. Tel Astiage souriait aux exploits que promettait le caractère turbulent du petit Cyrus.

On avait distribué à ceux qui savaient lire un programme composé par le curé, et dont par principe d'économie on m'avait fait tirer vingt copies, précaution nécessaire, car si quelqu'un, sur l'annonce d'un cours de morale, eût demandé au fils du maire quelle est la véritable vertu, celle qui honore celui qui la pratique parce qu'elle est utile à tous, le nigaud n'eût su que répondre, son curé ne lui ayant point appris cela, par la raison très simple qu'il n'en savait rien.

Le ménétrier avait joué la Monaco, la Boulangère, et le Postillon par Calais. On nous attendait avec impatience, et cette impatience se manifestait par des sifflets, quoique le spectacle ne coutât rien à personne. C'est ainsi qu'à Paris les porteurs de billets donnés sont les premiers à dénigrer la pièce nouvelle, et à déconcerter les acteurs qui la jouent.

Notre lenteur avait une cause très légitime, mais dont on ne pouvait sans petitesse instruire le public. C'est que le bedeau avait oublié de nous ménager une entrée, et pendant que l'auditoire sifflait et que le ménétrier râclait, il perçait à coups de pioche le mur de derrière la grange, et chacun répétait son

rôle dans le poulailler attenant, qui était vide aussi depuis le massacre des très innocentes poules.

Nous paraissons enfin. Le curé figure dans le fond du théâtre, et à sa gauche et à sa droite sont rangés en demi-cercle ses bambins par rang de taille. Sur le devant de la scène est une table surmontée du tablier de taffetas de mademoiselle Javotte, et sur le tablier sont rangés les couronnes et les livres, objets des désirs de tous.

A ce spectacle magnifique, des applaudissemens unanimes et prolongés firent retentir le toit de la grange.

Et le premier enthousiasme calmé, chacun regarda le maire qui devait interroger le premier, et par la prééminence que lui donnait sa place, et par le rôle brillant que son cher fils allait jouer.

Martin, qui ne perdait jamais l'occasion de faire une malice, rappela au maire, d'un ton comico-ironico-respectueux, que l'homme en place qui préside à une distribution de prix ne manque jamais d'ouvrir la séance par un discours de son secrétaire, qui rappelle aux écoliers le respect dû au maître qui a fait de chacun d'eux autant d'excellens citoyens; au maître, l'étendue et l'importance de ses fonctions; aux parens, la reconnaissance que doit attendre d'eux celui qui les a si dignement remplacés dans l'observance d'un devoir qu'ils n'ont pu ou qu'ils n'ont pas voulu remplir; quelques lieux-communs et une chaleur factice à la péroraison; un court ou long extrait dans le

journal du lendemain, et le surlendemain on ne pense plus à rien de tout cela.

Le maire, étourdi de l'interpellation, balbutia qu'il n'avait pas de secrétaire, et qu'ainsi il n'avait pas fait de discours; et pour empêcher Martin de faire quelque autre demande saugrenue il me demanda ce que c'est que Dieu.

Je lui répondis avec autant d'assurance que si j'en avais su quelque chose, et lorsque j'eus dit ce qu'est Dieu ou plutôt ce qu'il n'est pas, mademoiselle Javotte battit des mains et entraîna l'auditoire : une jolie femme donne le ton partout.

Après m'avoir parlé du Père, on interrogea mon voisin sur le Fils, un troisième sur madame sa Mère, un quatrième sur le Saint-Esprit, et tous répondirent aussi joliment que moi, parce que rien n'est aussi facile que d'être clair et précis quand on parle de choses positives comme une proposition d'Euclide.

Un vieux procureur retiré dans notre village, et boudant dans un coin de la grange, se leva brusquement, et demanda au fils du maire ce qu'un honnête homme mourant portait à Dieu qu'il n'eût point.

Le benêt se retourna d'un air d'indécision vers le curé, et le curé, se hâtant de répondre pour tirer son élève d'embarras, dit que Dieu étant le principe de tout, l'homme ne peut rien lui reporter qui ne dérive de lui.

Le procureur n'était pas aimé : l'auditoire lui rit grossièrement au nez, et applaudit à la sage réponse de son pasteur.

« Vous êtes un ignorant, répliqua au curé le procureur en colère. L'honnête homme mourant porte à Dieu le néant, la misère, les fautes et le repentir. »

Martin cria bravo en riant de tout son cœur.

« L'idée est belle, reprit le curé en se pinçant les lèvres. Est-elle de saint Thomas? — Non, monsieur, elle est de Suzène de Suze : ne la trouve-t-on pas dans votre catéchisme? — Eh! monsieur, est-ce avec des Suzène de Suze qu'on fait des catéchismes? Je n'ai jamais entendu parler de cet homme-là. — Je le crois bien, curé. »

Et pour prévenir de nouvelles questions, toujours désagréables pour un prêtre qui n'est pas préparé, mais qui cependant répond à tout, *Non ut aliquid diceretur*, dit saint Augustin, *sed ne taceretur*, l'instituteur passa à son cours de morale.

Il observa avec beaucoup de gravité que s'il est beau de former des ames pour Dieu, il est utile d'apprendre aux hommes l'art de se conduire sagement dans le monde. Il ajouta qu'il se flattait d'avoir complètement réussi dans ce noble dessein, et qu'on en jugerait en interrogeant le fils de monsieur le maire. Il finit en priant qu'on ne s'écartât point du programme, parce qu'un cours à l'usage de la jeunesse est nécessairement borné.

Je vous rendrais bien le traité par demandes et par réponses, tel qu'il fut composé; mais cette méthode ôtant même au meilleur ouvrage la liaison et la vie, je l'ai arrangé à ma manière, en conservant

scrupuleusement les pensées, les préceptes et les tours de phrase de l'auteur. Le voici :

Le grand-voyer dans le livre de la science universelle.

« Pendant l'été, mon fils, vous vous promènerez tous les jours, parce que le beau temps engage à la promenade, et que le grand air fait du bien.

« Quand vous passerez près d'un homme qui conduira un cheval, passez du côté du montoir, car si vous étiez de l'autre côté, et que le cheval vînt à se cabrer, il pourrait vous casser les reins.

« Quand vous passerez sur un pont, marchez sur le parapet du côté que vient le vent, parce que s'il fait tomber votre chapeau, il tombera sur le pont et non dans l'eau.

« Quand vous irez deux personnes à la promenade dans un sentier, laissez passer votre compagnon le premier, parce que s'il y a des toiles d'araignées qui coupent le sentier d'une branche à l'autre, il les recevra dans le visage, et non vous. Ne le suivez cependant pas de trop près, parce que s'il vient à apercevoir un crapaud il fera un pas en arrière tandis que vous en ferez un en avant, et il vous marchera sur les os des jambes. Restez donc à trois pieds de lui.

« Quand vous suivrez une lourde voiture, restez à la même distance, parce que si elle s'arrête tout à coup on se frappe l'estomac contre.

« Quand vous lâcherez de l'eau dans la rue, ne vous mettez pas près d'un plomb, parce que souvent il en dégorge précipitamment de l'eau sale qui fait des éclaboussures sur les bas.

« Ne passez pas trop près des maisons, et surtout des allées, car quelquefois des étourdis en sortent en courant, vous attrapent et vous renversent.

« Le soir, prenez le milieu de la chaussée, pour ne pas encourir la même disgrace qui advint à Jeannot, et qui fit tant rire les Parisiens.

« Si vous allez au spectacle avec un habit propre, ne vous placez pas sous le lustre; souvent il en tombe des gouttes d'huile.

« Quand vous verrez un aveugle marcher seul, cédez-lui le haut du pavé : vous le devez *primo* par humanité; *secundo* par prudence, parce qu'en voulant tâter le mur avec son bâton il vous le donnera dans les jambes.

« Si vous voyez une femme sortir d'un cabriolet, jetez-vous précipitamment entre elle et la muraille, dussiez-vous lui barrer le passage, parce qu'en restant du côté opposé un désir indiscret peut porter vos regards vers sa jambe, et la jambe d'une jolie femme porte avec elle je ne sais quel attrait qui fait faire bien des sottises à la jeunesse.

« Si après vous être sauvé par mes conseils des immondices et des malencontres, vous vous trouviez entre une fille et un tas de boue, et qu'il vous fallût passer sur l'une ou sur l'autre, vautrez-vous dans la boue; cela s'en va à la lessive, mais il n'est point de

buanderie pour laver la tache que nous font ces impures.

« Si une belle femme vous regarde, baissez aussitot les yeux, parce que c'est par les yeux que commence l'adultère.

« Si une jolie demoiselle vous regarde, baissez encore les yeux, parce que c'est encore par les yeux que s'introduit le démon de la concupiscence.

« Si une laide vous regarde, baissez aussi les yeux, parce qu'il n'est pas défendu d'éviter la vue d'une chose désagréable.

« Si celle que vos respectables parens vous choisiront pour épouse légitime vous regarde, baissez toujours les yeux, de peur de l'aimer plus que Dieu si elle est jolie, et de ne pas l'aimer assez si elle ne l'est pas.

« En général et en particulier, baissez toujours les yeux devant les femmes, parce que tant s'en faut qu'elles aient fait du bien qu'au contraire elles n'ont fait que du mal. Ève perdit le genre humain, Hélène perdit Troie, Cléopâtre perdit Antoine, Frédégonde perdit l'état, Catherine de Médicis perdit ses trois fils, et si Dieu avait voulu que nous pussions naître sans nombril, je vous conseillerais de renoncer à jamais aux femmes; mais puisqu'il faut des chrétiens, et que les femmes seules ont le privilége d'en faire, fécondez-en une, mon cher fils, baissez les yeux devant elle, et fuyez toutes les autres.

« En joignant à la pratique de ces maximes salutaires celle des principes religieux que je vous ai inculqués, vous deviendrez, mon cher fils, un homme

véritablement recommandable, l'honneur de vos respectables parens, et la consolation de leur vieillesse. »

Quand le fils du maire eut débité toutes ces différentes maximes, on sentit quel avantage il aurait sur les jeunes gens d'une petite ville, qui ne savent que danser, se moquer des vieillards, tromper les femmes et se mettre ridiculement. On ne douta point qu'avec le temps il ne parvînt aux places les plus distinguées, et que la commune ne lui dût alors la résidence du sous-préfet et deux ou trois cloches de plus. Mademoiselle Javotte eut beau dire qu'il était affreux de médire ainsi des femmes; que le curé qui les dénigrait y tenait au moins par sa mère; qu'il n'est pas d'homme sensible qui ne leur doive des momens heureux, M. Mouton l'interrompit, s'écria que le fils du chef municipal méritait tous les prix, et qu'il fallait les lui donner tous. Mademoiselle Javotte, à son tour, coupa la parole à M. Mouton, et s'écria que Jérôme, bien plus jeune, et qui connaissait Dieu parfaitement, avait plus de mérite que celui qui ne sait que se garder des toiles d'araignée, des crapauds et du bâton des aveugles. Le sergent-major dit comme M. Mouton; Martin dit comme mademoiselle Javotte pour le plaisir de contredire, et il trouva le moyen de ramener les opposans à son avis : ce fut de leur verser en abondance le vin que le maire n'avait pas envoyé pour cela. Tant il est vrai que les choses ne sont pas toujours employées d'après leur première destination. Une caisse militaire soudoie souvent l'armée enne-

mie; les troupes envoyées pour calmer les troubles d'une province grossissent quelquefois le parti insurgé, et tel qui avait pris une femme pour lui seul est tout étonné de ne l'avoir épousée que pour les autres.

J'allais donc avoir tous les prix. Je sentais bien que je ne les méritais pas; mais j'étais bien aise d'humilier mes camarades, comme un homme d'état est enchanté de souffler une place à un concurrent qui la mérite mieux que lui.

Le maire, partie trop intéressée et obligé d'ailleurs à paraître maintenir l'ordre, ne disait mot; mais il écumait de colère. D'un coup d'œil il avait rallié à lui M. Mouton et les hauts et les bas-officiers de la garde nationale. Martin rappelait ses déserteurs en élevant le broc. Les deux partis se menaçaient. Mademoiselle Javotte restait ferme à la tête des siens, et leur montrait son Jérôme. Telle autrefois Marie-Thérèse, voulant gagner les cœurs de ses Hongrois, se promenait dans leurs rangs, portant sur ses bras son fils nouveau-né.

Nos paysans ne tirèrent point le sabre comme les Hongrois, parce qu'ils n'en avaient point; ils ne crièrent point comme eux, *Moriamur pro rege nostro Theresiâ*, parce qu'ils ne savaient pas le latin, et que mademoiselle Javotte n'était pas reine, bien qu'elle eût au trône de l'univers les droits qui avaient porté Aline au trône de Golconde; mais nos paysans avaient les muscles du visage en contraction, les poings fermés, et Martin faisant continuellement circuler cette liqueur qui fait des héros en Eu-

rope, comme l'opium en Asie, j'allais l'emporter sur mon rival par le droit du plus fort, reconnu partout pour le plus juste parce qu'il est toujours incontestable.

Tout à coup nos preux s'arrêtèrent spontanément, et inébranlables dans leur position ils ressemblaient à autant de statues.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.

Les plus grands effets sont dus quelquefois aux plus petites causes. C'était tout simplement le bedeau qui rentra lorsque le vieux procureur s'échappait, et qui, frappant de sa canne à pomme de fer-blanc l'aire de la grange, criait à tue-tête : Gare! gare! place à monsieur le grand-vicaire.

Et le grand-vicaire le suivait en effet. C'était un homme d'une taille avantageuse, d'une figure distinguée; il avait je ne sais quoi qui force le respect de ceux qui se laissent prendre par l'extérieur, et c'est malheureusement le grand nombre. Lorsque les qualités de l'esprit et du cœur ne répondent point aux graces du corps, les hommes sont doublement dupes, mais le grand-vicaire réunissait tout ce qui justifie les égards que la modestie ne commande jamais, mais dont elle jouit intérieurement. Ce grand-vicaire-là ne plaira point à monseigneur Geoffroi et compagnie. Ils le calomnieront comme ils ont calomnié l'honnête curé de M. Botte. Eh! qu'importe après tout? ne sait-on pas qu'il faut que l'illustrissime et révérendissime Geoffroi vive de calomnies?

Conticuere omnes, intentique ora tenebant, vous disais-je à l'instant. Celui qui destinait un coup de pied à son adversaire était resté la jambe et le sabot en l'air; celui qui allait asséner le coup de poing restait le bras levé et la main fermée; et comme le chien d'amour-propre veille toujours chez les hommes les moins imparfaits, le grand-vicaire ne douta point que ces différentes positions fussent l'effet de l'admiration et de l'étonnement. Il salua l'auditoire d'un air reconnaissant, et adressa au maire des choses trop flatteuses et trop bien dites pour qu'il y comprît rien.

Comme l'arrivée d'un grand-vicaire est un événement dans un village, celui-ci fit oublier les prix et les querelles, et tout rentra dans l'ordre.

Cependant le curé, qui possédait à fond son Louis de Paramo, savait que dans le temps où l'on forçait le roi d'Espagne à voir brûler ses sujets condamnés par la très sainte Inquisition, monseigneur le grand-inquisiteur prenait impertinemment la droite, et se plaçait sur un siége plus élevé que celui de son souverain. Le bedeau fut donc envoyé prendre le fauteuil à oreillettes du pasteur, les gradins qui servaient au reposoir de la Fête-Dieu, et pour les couvrir la courte-pointe piquée de mademoiselle Javotte. Il reçut en outre l'injonction formelle de placer cette espèce d'estrade à la droite de la chaise de paille qu'occupait le maire, et bien que le grand-vicaire rejetât cet honneur, et eût pris tout simplement le siége qu'avait évacué le procureur, le bedeau, aussi opiniâtre que son

curé, n'en partit pas moins pour remplir sa mission.

Le pasteur savait aussi que lorsque les princes arrivaient tard au sermon, le prédicateur était dans l'usage de recommencer son discours, et il voulait faire recommencer son cours de morale, parce que des égards accordés aux rois doivent à plus forte raison l'être à un grand-vicaire, si supérieur aux têtes couronnées par la sainteté de son ministère, et leur égal au moins par sa dignité ecclésiastique; car si le serviteur des serviteurs de Dieu a pris en conséquence de ce titre trois couronnes, les évêques doivent en avoir deux, et les grands-vicaires qui les représentent, au moins une.

Quelle joie pour l'auteur-curé de briller dans une telle circonstance, en s'honorant lui-même dans la personne de son supérieur! Cependant, par une exception trop rare à une règle trop générale, ce grand-vicaire-ci n'ambitionnait d'autre gloire que celle de faire du bien, et lorsque quelqu'un de ses confrères parlait de renouveler le règne du père Le Tellier et autres semblables potentats, il leur fermait la bouche avec ces paroles de Jésus-Christ, qui devraient être gravées sur tous les portails d'église : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Rendez à César ce qui appartient à César. »

Quoique le fils du maire se fût présenté d'un air bête pour nous redire lequel vaut mieux de se vautrer dans un tas de boue, ou de se ruer sur une catin, le grand-vicaire persista dans son refus. Le curé, jaloux de saisir la seule occasion qu'il aurait jamais de

faire valoir son ouvrage, insistait sans ménagement; et comme un homme bien élevé est dans l'habitude de céder à celui qui l'est mal, le pasteur allait vraisemblablement avoir satisfaction, lorsque le bedeau rentra en sautant : « Elle est trouvée, elle est trouvée.

« Et où? demanda très vivement Martin. Sous la courte-pointe de mademoiselle Javotte, répondit imprudemment le bedeau. Et il y a un an qu'elle est perdue, ajouta malicieusement Martin. »

A ces mots cruels, mademoiselle Javotte rougit, pâlit, et disparut avec la vivacité de l'éclair. Le curé, hors de lui, renversa la table qui portait les couronnes de lierre et les prix. On n'entendit de toutes parts que des éclats de rire immodérés, car les hommes rient toujours chez les autres d'événemens qui chez eux feraient leur désespoir, et cela parce qu'ils naissent bons.

Le grand-vicaire se leva. « Mes chers enfans, dit-il, gardez-vous de soupçonner votre curé. Vous vous rappelez que j'ai officié à mon dernier voyage ici; mon domestique a mis par inadvertance cette étole dans ma valise, et j'ai négligé de la renvoyer. Je l'ai rapportée aujourd'hui, et Antoine l'aura mise dans la première chambre où il sera entré. Oui, sous la courte-pointe, répliqua Martin. Sous la courte-pointe! reprit le grand-vicaire d'un air froid. Cette étole est assez belle pour ne pas la laisser exposée aux animaux domestiques qui vont et viennent dans une chambre ouverte. Il est vrai, dit le bedeau déjà persuadé, que la chambre était assez mal fermée.

« Mais, monsieur le grand-vicaire, reprit Martin, vous savez bien que tout ce que vous dites là... — Je sais, monsieur, qu'il est des lois qui punissent les calomniateurs, et je suis assez estimé pour que mon témoignage l'emporte sur celui de tel qui se mettrait en opposition avec moi. »

Et pour prévenir de nouvelles observations, le grand-vicaire se hâta de dissoudre l'assemblée. Il prononça que la distribution des prix était remise à l'année suivante. Il prit un maintien, il parla d'un ton, qui en imposèrent à tout le monde, même à Martin : tant il est vrai qu'il est des hommes qui paraissent nés pour mener les autres.

Il joignit Martin dans la foule qui s'écoulait, et le tira à part. « Mon ami, lui dit-il, on a commis une action infâme, et au peu de mots qui vous sont échappés j'ai malheureusement lieu de croire que vous en êtes l'auteur. Vous n'avez pas réfléchi qu'en perdant votre curé de réputation vous vous seriez donné celle d'un homme gratuitement méchant. Etes-vous père de famille? — Oui, monsieur. — Voilà de quoi vous aider à l'élever. Allez, mon ami, et ne parlez jamais d'une chose qui vous couvre de honte. »

Le grand-vicaire ne pouvait se dissimuler que le détour qu'il avait pris pour justifier le curé dût paraître invraisemblable dans une grande ville, où la première impression, lorsqu'elle est plaisante surtout, ne se détruit jamais. Ici il avait affaire à des gens aussi méchans qu'ailleurs, mais plus simples, et trop occupés pour trouver le temps de médire. Il sentait

aussi que ce qu'affirme un homme qui n'a jamais été soupçonné d'une faiblesse est d'un grand poids partout; enfin il avait dit ce qu'il avait trouvé de mieux dans un moment où il n'avait pas eu le temps de réfléchir, et s'il restait quelques doutes, du moins avait-il fait ce qui était en lui pour étouffer le scandale.

J'avais vu rougir, pâlir, et disparaître mademoiselle Javotte. Je ne devinais pas la cause de ces mouvemens; mais sans doute elle était vivement affectée; et que m'étaient tous les prix du monde comparés à ma charmante, à ma bonne protectrice? Je volai après elle.

Mademoiselle Javotte s'était enfermée dans un cabinet, où elle donnait un libre cours à ses sanglots. « Martin, disait-elle, Martin, quel trait cruel vous m'avez lancé! et cela parce que je n'ai pas répondu à vos sentimens. Le pouvais-je étant l'amie de votre femme?... Ne suffisait-il pas que je fusse faible ici? Fallait-il devenir libertine, et pouvais-je être plus durement punie, si j'eusse consenti à m'avilir?... »

Je frappai doucement à la porte : elle ne me répondit point. Je m'assis à terre et je me mis à pleurer aussi. Elle reconnut le son de ma voix et ouvrit. « Ah! dit-elle, celui-là sera toujours mon véritable ami, et sa douleur sécherait mes larmes si elles pouvaient s'arrêter. »

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Grands événemens au presbytère.

Lorsque le grand-vicaire entra chez le curé, il avait un front sévère, que tempérait pourtant une teinte de douceur.

Le curé confus, embarrassé, ignorait si son supérieur avait voulu cacher sa faute personnelle, ou couvrir l'honneur du clergé. Il était debout, les yeux baissés; il salua le grand-vicaire sans oser le regarder, et il attendait qu'il s'expliquât.

« Je conçois, monsieur le curé, que votre situation est pénible; la mienne ne l'est pas moins. Il m'est dur d'avoir des reproches à faire à ceux que je voudrais estimer. Laissons la scène qui vient de se passer dans votre grange; nous en parlerons quand vous serez remis du trouble où je vous vois. Venons à l'objet de mon voyage.

« Il est un journal accrédité, qu'on dit payé pour soutenir la religion, et que je crois salarié pour lui

nuire. Ce journal attaque avec opiniâtreté et acrimonie un parti qui réunit beaucoup de lumières et de talens. Les injures prodiguées par le journaliste aux chefs morts de ce parti ne sont propres qu'à aigrir ceux qui existent, et à leur faire prendre la plume.

« C'est dans ce journal que monsieur l'évêque a lu une série de sottises plus révoltantes les unes que les autres. La lettre d'une soi-disant Geneviève; la mort de deux couvreurs, miraculeusement frappés en volant des plombs d'église; l'histoire d'un cordonnier de Strasbourg, en commerce réglé avec le Saint-Esprit, etc., etc., et enfin, monsieur le curé, votre manie de vouloir faire des miracles, ce que monsieur l'évêque ne veut pas que vous fassiez.

« Si quelque membre du clergé se permet des jongleries ou des faiblesses publiques, le parti opposé triomphe d'autant plus facilement que les personnes les plus pieuses ne sont plus à nos pieds, veulent de la décence dans notre conduite, de la raison dans nos discours, et monsieur l'évêque pense comme ces personnes-là.

« Il se rappelle les sottises qu'a fait faire le diacre Pâris, les troubles et les plaisanteries qu'elles ont excités, et il vous défend expressément de les renouveler.

« — Mais, monsieur le grand-vicaire, il s'est fait des miracles dans tous les temps, et Dieu peut en faire encore.

« — Oui, monsieur le curé, Dieu peut en faire et

non nous. Il n'en fait point : n'allez pas au-delà de sa volonté.

« — Sa volonté, monsieur le grand-vicaire ! Dieu le veut ou ne le veut pas. Il ne le veut pas selon vous : donc il le veut.

« — J'entends, monsieur le curé. Il pleut ou il ne pleut pas. Il ne pleut pas : donc il pleut. Puérilités d'école, subtilités absurdes que je vous ordonne d'abandonner sans retour.

« Respectez ce que le temps a consacré, parlez-en le moins possible, et n'imaginez rien de nouveau.

« Soulagez vos pauvres si vous le pouvez ; consolez vos malades ; entretenez la paix dans les familles ; prêchez rarement, et souvenez-vous qu'un sermon sur la concorde, qui aura réuni deux voisins brouillés pour les limites de leur champ, est plus utile que ce que vous pourrez dire de la Sainte-Trinité ou de l'immaculée Conception.

« Écoutez dans la confession ce qu'on vous dira, et n'interrogez jamais. Plus d'une vierge a dû à un confesseur indiscret la perte de son innocence.

« Que le tribunal de la pénitence ne soit pas un lieu où se discutent les intérêts et les querelles de famille ; que les haines ne s'y allument jamais ; gardez-vous d'y soulever le voile épais qui doit couvrir l'intimité des époux, et si malgré votre réserve les divisions qui agitent quelquefois les meilleurs ménages parviennent jusqu'à vous, efforcez-vous de les apaiser, sans approuver ni blâmer personne : celui des deux

époux qui serait fort de votre approbation aurait trop d'avantage sur l'autre.

« Que le confessionnal enfin ne soit que le refuge de l'homme pénétré de ses fautes; qu'il n'y trouve que des consolations et l'encouragement au bien.

« Vous rencontrerez souvent dans le monde des gens qui ne sont pas de votre avis en matières religieuses : que leurs opinions n'excitent pas votre colère. Souvenez-vous que Jésus-Christ communia Judas, quoiqu'il sût qu'il devait le trahir.

« Autrefois tout était dans la religion; aujourd'hui la religion est dans le gouvernement, et le gouvernement veut former des hommes : que la religion soit donc la morale mise en action. Annoncez toutes les vertus, rendez-les simples et aimables; pratiquez-les surtout, car l'homme qui s'établit médiateur entre ses semblables et Dieu doit être au-dessus des faiblesses dont il veut corriger les autres.

« Telle est, monsieur le curé, la règle de conduite à laquelle il faut vous conformer, et je vous déclare à regret que vous encourrez l'indignation de votre évêque si vous vous permettez de l'enfreindre.

« Mais j'aime à croire que vous suivrez scrupuleusement les documens de votre supérieur, et que je n'aurai à mon prochain voyage que des félicitations à vous adresser.

« Passons maintenant à l'éclat qui a eu lieu tout à l'heure. Quelle est cette Javotte qui vient de partager avec vous les traits malins de vos paroissiens? Est-ce

celle que vous aviez l'année passée? — Ah! vous vous la rappelez, monsieur le grand-vicaire! — Oui, monsieur le curé; mais rappelez-vous aussi que je vous dis alors que l'âge et la figure de cette jeune personne ne convenaient pas à un prêtre... — A qui ne conviendrait-elle pas, monsieur le grand-vicaire? — Je vous pressai de la congédier... — Abraham ne renvoya Agar qu'après lui avoir fait un enfant, monsieur le grand-vicaire. — Prenez garde, monsieur, à qui vous parlez et à ce que vous dites. — Je ne dis pas toujours ce que je voudrais dire, monsieur le grand-vicaire. Je voulais vous faire entendre que si le chef des patriarches a chassé sa servante après lui avoir fait un enfant, j'ai pu garder la mienne à qui je n'ai rien fait, et je vous proteste, monsieur, que malgré les apparences... — Ici, monsieur, les apparences sont tout. — Vous connaissez, monsieur le grand-vicaire, le bienheureux Robert d'Arbriselles, l'auguste fondateur du couvent de Fontevrault? — Je sais, monsieur, que ce Robert était un sot, et que son monastère, depuis très respectable, n'était dans l'origine qu'une misérable pétaudière. — Vous savez, monsieur le grand-vicaire, comme il s'éprouvait, lui et son ami le grand saint Adhelme? — Je pense, monsieur, que de telles épreuves ne sont que les marques d'un libertinage avéré. — Quoi! monsieur le grand-vicaire, vous ne croyez pas que des saints puissent coucher avec de jolies filles, uniquement pour mortifier leurs sens? — Non, monsieur, car en pareil cas la continence est au-dessus de nos forces, et je ne crois rien

de ce qui est surnaturel. — La comtesse de Guastalla, monsieur le grand-vicaire, avait plus de foi que vous... Pardon, s'il vous plaît, de ma période... — Elle ne m'offense pas, je vous assure : je n'ai en matière de foi que ce que je dois avoir. Mais qu'était cette comtesse de Guastalla? — Disciple de Robert d'Arbriselles, elle fonda la confrérie de la Victoire. — Je n'ai jamais entendu parler de cette confrérie-là. — On mettait un jeune confrère et une jeune consœur au lit; on plaçait un crucifix entre eux, et il n'y a pas d'exemple que le crucifix se soit jamais trouvé le matin au bord ou à la ruelle. — Le matin, je le conçois; mais que voulez-vous conclure des sottises que vous me débitez, et auxquelles j'ai la patience de répondre? — Que membres de la confrérie de la Victoire, mademoiselle Javotte et moi, nous couchons à la vérité ensemble depuis un an; mais je vous jure que jamais... — Prenez garde, monsieur, à ce que vous allez dire : je vous préviens qu'un faux serment ne me persuadera pas. — Que faut-il donc, monsieur le grand-vicaire, pour vous convaincre de ma sincérité? — M'écouter d'abord, et faire ensuite ce que je vous prescrirai.

« Monsieur, l'homme le plus fort n'a qu'un moyen de ne pas succomber, c'est de fuir l'occasion; et vous, loin d'avoir osé faire un pas en arrière, vous êtes arrivé de chute en chute jusqu'au scandale public. Cependant je ne vous jugerai pas avec plus de sévérité que je voudrais l'être moi-même; mais je vous fais observer qu'un prêtre doit plus que tout autre faire oublier ses écarts par tous les sacrifices que lui pres-

crivent sa raison et la dignité de son état. Ici vous n'en pouvez faire qu'un ; mais il est indispensable, et je l'exige de la manière la plus positive : aujourd'hui même cette jeune personne sortira de chez vous pour n'y rentrer jamais. — Mais, monsieur le grand-vicaire... — Mais, monsieur, plus de gouvernante de dix-huit ans, ou l'interdiction : choisissez. — Ah! Jésus, Marie, Joseph! quelle menace vous me faites là ! — Et croyez qu'elle ne sera pas vaine. — Je congédie ma gouvernante. — Vous ne ferez plus de miracles? — J'y renonce plus aisément qu'à mademoiselle Javotte. — Vous vous conduirez dans l'exercice de votre ministère d'après les avis que je vous ai donnés à l'instant? — Je ne m'en écarterai pas. — A ces conditions vous pouvez me mettre au nombre de vos meilleurs amis. — Grand merci, monsieur le grand-vicaire. »

Au ton d'autorité qu'on prenait avec mon curé, à l'avantage réel qu'on avait sur lui, et qui ne m'échappait point, malgré mon inexpérience, je jugeai qu'il n'avait pas tout le mérite que lui avait attribué mademoiselle Javotte lorsque j'entrai au presbytère. J'ai pensé depuis que les femmes sont naturellement portées à décorer de qualités qu'ils n'ont pas ceux qu'elles honorent de leurs bontés, pour rendre leurs faiblesses excusables aux yeux des autres, et pour pouvoir se les pardonner à elles-mêmes.

Il m'était fort égal, à moi, que mademoiselle Javotte sortît ou non du presbytère : je n'y tenais que par elle, que pour elle, et j'étais bien décidé à la suivre

partout. Enfant du hasard, je n'avais personne qui pût contrarier mes goûts, et j'étais bien sûr que mademoiselle Javotte ne me repousserait pas.

« Puisque nous voilà d'accord, reprit le grand-vicaire, je prendrai la moitié de votre dîner, que vous ne pensez pas à m'offrir. — Monsieur, vous ferez bien mauvaise chère. — Tant mieux, monsieur le curé ; cela prouve que vous êtes économe du bien des pauvres, et je suis charmé de trouver en vous quelque chose digne d'éloge. — Ce n'est pas là précisément, monsieur le grand-vicaire, ce que je voulais vous faire entendre. — Eh ! quoi donc ? — C'est que ma gouvernante, confuse de l'éclat de ce matin... — J'y suis, j'y suis. Eh bien ! curé, nous ne dînerons pas, voilà tout. Mais où est-elle donc, cette pauvre fille ? L'homme de bien déteste les vices, sans haïr ceux qui s'y livrent. La haine aigrit les coupables et ne les corrige pas. Notre tâche, à nous, est de les ramener par la douceur ; notre devoir est de les plaindre quand nos efforts sont infructueux. Faites venir Javotte.

« Je cours la chercher, m'écriai-je à l'instant. »

Je la trouvai où je l'avais laissée. Elle ne pleurait plus, parce qu'on ne peut pas toujours pleurer ; mais elle paraissait profondément affligée. Je lui dis que monsieur le grand-vicaire la demandait. « Jamais, jamais je n'oserai paraître devant lui. — Oh ! il a l'air si bon, mademoiselle Javotte ! — Et c'est cette bonté même que je supporterais moins que les plus durs reproches. — Venez trouver ce digne homme, je vous en prie, je vous en supplie, » et j'étais à ses

pieds, et je pressais ses genoux de toutes mes forces.

Elle se lève, et se laissant retomber sur sa chaise : « Non, mon cher Jérome, tu ne peux rien juger de ce qui se passe. Je suis perdue, perdue sans retour. — Vous ne l'êtes pas, mon enfant, dit en entrant le grand-vicaire. Qui se repent de bonne foi est plus loin du crime peut-être que celui qui ne l'a jamais commis... A mes genoux, à mes genoux, ma fille! Relevez-vous. Je n'ai que des représentations à vous faire, et si j'avais le droit de vous juger, je n'écouterais que mon indulgence. — Ah ! monsieur, combien je suis humiliée! — Ma fille, l'état le plus déplorable où puisse tomber un coupable est le découragement. Ayez le noble orgueil de faire disparaître vos fautes sous l'éclat de vertus nouvelles que vous pouvez acquérir. — Ah! Martin, Martin! si j'avais prêté l'oreille... — Mon enfant, corrigez-vous et n'accusez personne. Rien n'échappe au grand Juge, et il n'invoque pas le témoignage des hommes. »

Il la relevait avec bonté; il s'asseyait à côté d'elle; il tenait une de ses mains dans les siennes.

« Je dois juger, d'après ce que je vois, que vous êtes une victime de circonstances que vous n'avez pu ni prévoir ni prévenir. Oui, le libertinage est étranger à votre cœur. — Oh! je vous le jure, monsieur. — Je vous crois, mon enfant, et je suis persuadé que vous ne balancerez pas à changer de conduite. — Et comment le puis-je, monsieur? — Aujourd'hui même vous sortirez du presbytère. — Et que deviendrai-je, grand Dieu! — Rassurez-vous, ma fille. Il

serait injuste et barbare de vous retirer du précipice et de vous abandonner sur ses bords. Je dois vous garantir également du vice et de la misère.

« On a supprimé avec raison des monastères qui n'étaient que l'asile de l'oisiveté; on a conservé cet ordre estimable de filles qui passent leur vie à secourir l'humanité souffrante. C'est parmi elles que je vous donnerai un asile ; c'est par la pratique des vertus utiles que vous effacerez vos fautes passées, et que vous en mériterez le pardon.

« Observez que je ne vous fais ici qu'une simple proposition. Malheur à celui qui abuse des droits du moment pour tyranniser le faible! Répondez à mes offres avec une entière liberté. — Le genre de vie que vous me proposez, monsieur, m'est si étranger que j'ignore... — Si vous pourrez vous y faire? Eh bien ! mon enfant, si après quelques mois d'épreuve les fatigues, les dégoûts inséparables de votre état vous le rendaient trop pénible, je verrais à vous procurer d'autres moyens honnêtes d'existence, et... — Ah! monsieur, disposez de moi, disposez-en pour la vie : qui pourrait vous entendre et ne pas revenir à la vertu ?

« — Partez, ma fille, partez à l'instant même. Je vais écrire à la supérieure de la maison où vous entrerez. Pendant que je ferai ma lettre, vous rassemblerez vos petits effets, et vous prendrez mon cabriolet. Antoine vous conduira : il n'est pas dans les convenances que nous voyagions ensemble. — Et vous, digne et respectable homme, et vous ? — Je me

passe volontiers de ma voiture lorsqu'elle est utile à d'autres (1).»

Il sortit, et mademoiselle Javotte commença son petit paquet. Je courus chercher le peu que je possédais, et je le jetai dans sa cassette. « Pourquoi cela, mon petit Jérôme ? — Je fais aussi mon petit paquet. — Je te devine, aimable enfant. Ce que tu projettes ne peut avoir lieu. — Je ne projette pas, mademoiselle Javotte ; je pars avec vous. — Eh ! mon cher petit, que puis-je pour toi, quand je vais avoir besoin de la protection de tout le monde ? — Comment, mademoiselle Javotte ! vous me laisseriez au presbytère ? — Il le faut, petit ami. — Vous ne savez pas quel mal vous me faites ! — Tu ignores ce que je souffre. C'est à ton affection que j'ai dû les seuls instans heureux dont j'aie encore joui.»

---

(1) M. de Partz-de-Pressy était évêque de Boulogne lorsque j'étudiais chez les Oratoriens de cette ville. Un charretier de l'endroit, nommé Caboche, perdit son cheval, qui le nourrissait lui et sa famille. Il fut trouver son évêque, et déplora devant lui la perte qu'il venait de faire. « Combien valait le che-« val ? — Cent écus, monseigneur. — Un tel, donnez cent écus à « cet homme. — Mais, monseigneur, vous donnez tous les jours ; « il n'y a rien à votre caisse. — Eh bien ! donnez-lui un de mes « chevaux. — Eh ! monseigneur ! vous n'en avez que deux. — « Allons, allons, donnez-lui-en un : j'irai à pied jusqu'à ce que « je puisse en acheter un autre. »

Cet évêque, et M. Duteil, alors curé de Calais, pouvaient servir de modèle à tout le clergé du monde chrétien. Je suis fâché de n'avoir à citer que ces deux-là.

Je pleurai amèrement; c'est la ressource de l'enfance malheureuse. Mademoiselle Javotte pleura aussi, et je pleurai plus fort. En pleurant elle ôtait de sa cassette ce que j'y avais mis; elle la fermait à clé.

Elle me rendit le chiffon qui renfermait mes six sous. « Garde cela, me dit-elle. Si un jour tu deviens riche, comme tant d'autres, ce chiffon te rappellera ce que tu as été, et ton cœur ne s'endurcira point. Accepte cet écu de cinq francs, c'est tout ce qui me reste. Conserve-le aussi si tu le peux : tu penseras, en le regardant, à Javotte qui t'aimait bien, et qui te regrettera long-temps. Adieu, Jérôme, je pars.»

Je ne pouvais plus parler. Je la suivais, suffoqué de sanglots; je tenais sa jupe avec force; je voulais la retenir, et j'arrivai avec elle à la salle où étaient le grand-vicaire et le curé.

«Monsieur, dit-elle à son ancien maître, nous allons nous séparer. Je vous demande une dernière grace, que peut-être vous n'avez pas le droit de me refuser. Prenez soin de cet enfant; cultivez ses heureuses dispositions, et lorsqu'il se permettra quelques espiègleries si naturelles à cet âge, souvenez-vous que je ne suis plus là pour tempérer votre sévérité, et traitez-le avec douceur.»

Le curé, l'œil morne, les mains croisées sur sa poitrine, ne répondit pas un mot. Le grand-vicaire promit pour lui. Que me faisaient à moi ces promesses? Que m'eussent fait les marques d'affection de l'univers entier? Mademoiselle Javotte partait, et sans moi!

Antoine vint prendre sa cassette et lui dire que le cabriolet l'attendait. Elle salua profondément le grand-vicaire, reçut de lui la lettre qu'il venait d'écrire, et regarda le curé, qui se leva à demi de son siége, en poussant un profond soupir.

Je la suivis dans la cour; elle se baissa vers moi, et mes bras s'enlacèrent à son cou : elle ne pouvait se détacher de moi. Antoine, le cruel Antoine, sépara ses mains si caressantes, et il aida mademoiselle Javotte à monter. J'eus à peine le temps de baiser le plus joli pied, et je restai sur la chaise où il s'était appuyé, et où je démêlais encore son empreinte.

On trouvera que j'ai bien de la mémoire. Que serait-ce donc si je rendais compte des différentes nuances de sentimens qui se succédaient en moi avec une rapidité étonnante, et dont aucune ne m'est échappée ! Tout ce qui sort des habitudes de la vie se grave sur des organes neufs comme sur l'airain, et ne s'efface jamais.

Le grand-vicaire, qui ne considérait ma douleur que comme un simple enfantillage, ne pensa point à me consoler. J'avais cependant un grand besoin de consolation, et de tous les malheurs que j'ai éprouvés dans le cours de ma vie, aucun ne m'a été aussi sensible que celui-ci.

Je restai isolé dans ce presbytère, ne voyant rien de ce qui m'environnait, et y cherchant toujours celle qui n'y était plus. Il n'y existait pas un meuble, il n'y avait pas une place qui ne me donnassent des souvenirs heureux et des regrets cuisans toujours

accompagnés de larmes. Quel est donc ce sentiment, si ordinaire à l'enfance, si étranger à l'amour, et si supérieur à la simple amitié?

Il y avait quelques jours qu'elle était partie. Le curé ne m'adressait jamais la parole; le bedeau me brusquait; une vieille gouvernante qui avait remplacé mademoiselle Javotte me donnait d'un air refrogné mon très exact nécessaire. Pourquoi donc les vieilles filles sont-elles toujours acariâtres? Ah! c'est qu'on n'oublie jamais les dédains qu'on a éprouvés. L'amour-propre blessé est un ver qui ne périt qu'avec le cœur qu'il ronge.

Mon état était réellement insupportable pour un enfant accoutumé à être gâté. C'est alors que je sentis tout ce que je devais à mademoiselle Javotte, et que j'éprouvai le plus vif désir de la retrouver. Je lui avais, à la vérité, promis de rester au presbytère; mais je ne m'étais point engagé à ne m'en point faire chasser. Elle m'avait prié de garder son écu de cinq francs; mais le dépenser pour me réunir à elle c'était en faire un très bon usage. Ces raisonnemens me paraissaient sans réplique, et à tous les âges de la vie on connaît l'art de mettre une sourdine à sa conscience.

Je ne savais où la trouver; mais en snpposant que Paris fût du double plus grand que la ville que j'habitais, je ne devais, pour trouver mademoiselle Javotte, que prendre la peine de la nommer. Une figure comme la sienne devait avoir été remarquée de tous ceux qui l'avaient vue, et recherchée par les

autres, qui n'auraient pas manqué d'en entendre parler. Je résolus donc de me faire chasser.

Dans le même jour je renversai le pot-au-feu de la vieille, qui me donna du pied dans le derrière; je laissai tomber le missel sur le nez du bedeau, qui me donna par les reins du bâton argenté de la croix ; je répandis toute la sauce d'un civet de lapin sur le rabat de monsieur le curé, qui me tira les oreilles.

Ce n'était pas là mon compte : je voulais être chassé et non battu. Je jugeai qu'il fallait trancher dans le vif. Je me fis des papillotes avec les feuillets d'un beau bréviaire romain; je barbouillai les joues de sainte Marie-à-la-Coque avec du réglisse noir, et je mis sur la patène un morceau de parchemin au lieu d'hostie.

Oh ! cette fois il n'y eut plus de rémission. Le curé demanda à son bedeau si de pareils griefs ne justifieraient pas mon expulsion auprès de monsieur le grand-vicaire. Le bedeau répondit que si ceux-là ne suffisaient point, on pouvait en ajouter d'autres. Le curé, pour avoir tout le monde de son côté, fit un prône où il exposa charitablement mes fautes de la manière la plus désavantageuse pour moi, et en descendant de la chaire de vérité il me notifia que je redevenais l'enfant de la Providence, c'est-à-dire que je ne devais plus compter sur lui.

Je ne me le fis pas dire deux fois; je sautai hors de la sacristie, et je donnai en sortant un grand coup de sabot dans les jambes de l'humoriste gouvernante. C'est la seule fois que j'aie manqué à la vieillesse. J'ai

respecté depuis toutes les vieilles femmes qui méritaient de l'être; mais je n'ai pu en aimer aucune. Une vieille femme est un arbre usé qui n'a ni fruits ni feuilles, mais qui tient encore à la terre.

CHAPITRE II.

Je la retrouve.

J'étais fort aise d'être débarrassé de mon curé, et je m'applaudissais des niches que je lui avais faites. Je ne savais pas trop ce qui s'était passé entre lui et mademoiselle Javotte; mais j'avais fort bien compris qu'il avait eu des torts avec elle, et cela avait singulièrement ajouté à l'antipathie naturelle qu'il m'avait toujours inspirée. Elle était telle alors que je n'avais pas voulu rentrer au presbytère pour y prendre ma seconde chemise et mon second mouchoir.

Gai comme le plaisir, droit comme un jonc, j'avançais à grands pas sur la route de Paris. Je me proposais de ne ménager ni mes jambes ni ma bourse. L'espérance doublait mes forces, et avec un écu de cinq francs et six sous on peut faire le tour du monde.

Pour me réconforter, je pris dans le jour deux fort bons repas qui valaient quinze sous chacun, et que je payai quatre francs les deux, parce que les aubergistes sont de très honnêtes gens qui se feraient surtout scrupule de tromper un enfant.

J'étais un peu étonné de la rapidité avec laquelle

disparaissaient mes finances ; mais j'arrivai le soir à Charenton, bien que la journée fût très forte pour mon âge. Je n'avais plus, à ce qu'on me disait, qu'une lieue à faire pour la retrouver, et jamais je n'avais eu besoin d'argent auprès d'elle.

J'avais faim, et je me décidai à manger mon reste. Je me fis servir magnifiquement le morceau de petit salé et la chopine de vin à douze. Je réfléchis en mangeant qu'il était inutile que je couchasse à Charenton, parce que je ne m'approcherais pas de mademoiselle Javotte en dormant; et quoique je sentisse de grandes douleurs dans les jambes, je résolus de me remettre en route à l'instant, et de respirer au moins l'air que respirait mademoiselle Javotte, si je ne pouvais la voir avant le point du jour.

Je ne trouvai qu'une difficulté à l'exécution de mon dessein : c'est que le cabaretier me demandait trente sous, et je n'en avais que vingt-six. Je me repentis d'avoir fait si bonne chère; mais cela ne comblait pas le déficit. J'avais heureusement affaire à un homme à expédiens. Pour les quatre sous qui me manquaient, il m'ôta très poliment ma veste de dessus le corps, et il me souhaita un bon voyage du ton le plus affectueux.

Que m'importait à moi de n'avoir plus de veste? Ce n'était pas d'ailleurs mes vêtemens que mademoiselle Javotte aimait : ainsi il devait lui être égal que je fusse nu ou habillé.

J'arrivai à la barrière où un monsieur me demanda, en étendant les bras et en bâillant, si je n'avais rien

à déclarer. J'étais en chemise, et je ne portais qu'un bâton que j'avais trouvé le long du parc de Bercy. Je répondis que je déclarais venir voir mademoiselle Javotte et je priai qu'on m'indiquât sa demeure. « Qu'est-ce que c'est que cette Javotte? — Comment, monsieur, vous ne connaissez pas mademoiselle Javotte? — Eh! non, je ne la connais point. — Vous ne connaissez pas mademoiselle Javotte! — Allons, passe, morveux, et ne me fais pas perdre mon temps à écouter tes niaiseries. »

Il n'est pas poli, ce monsieur-là, me disais-je, en enfilant la première rue qui se présenta : j'en trouverai sans doute de plus obligeans. J'avance; je tourne à droite, je tourne à gauche, et je ne rencontre que quelques chiens qui couchaient sous les auvens, faute de mieux. Minuit sonna, et je marchais toujours. J'arrivai à un endroit où il y avait beaucoup de parapluies ou de parasols rouges. Je jugeai qu'à Paris il ne pleut où il ne fait grand soleil qu'à cet endroit-là, et je crus convenable de m'y coucher sur le pavé, afin de me réveiller aux premiers rayons du jour.

Je m'étais fait un oreiller d'une poignée de feuilles de choux qui s'étaient trouvées à mes pieds, et j'allais en effet me coucher, car ce que j'avais de mieux à faire était de dormir. J'entends quelque bruit; je me retourne. Je vois un beau monsieur qui me fit peur d'abord, parce qu'il avait l'épée à la main; il était suivi de quelques autres messieurs qui me firent peur aussi, parce qu'ils avaient un fusil sur l'épaule.

J'invoquai mademoiselle Javotte, et j'abordai bra-

vement le beau monsieur. Je lui réitérai l'interpellation que j'avais faite au commis, et il répondit à ma question par une autre : ces messieurs-là ont la manie d'interroger. Il voulut savoir qui m'avait déshabillé. Je lui racontai le fait en quatre mots, parce que je n'avais pas de temps à perdre, et je demandai encore où demeurait mademoiselle Javotte. « Je n'en sais rien, mon petit homme, et certainement personne ne te donnera de ses nouvelles à l'heure qu'il est. La nuit est fraîche, viens en passer le reste au corps-de-garde, et demain nous verrons. »

Un beau monsieur comme celui-là devait avoir un meilleur domicile que celui que je m'étais élu sous le parasol. Ce qu'il appelait le corps-de-garde était sans doute un magnifique château, et puisqu'il fallait attendre j'aimais mieux être bien que mal.

Je suivis le beau monsieur qui me fit entrer dans une espèce de trou, dans lequel on n'avançait qu'à travers un nuage de fumée de tabac qui obstruait l'atmosphère depuis le sol jusqu'au plafond. Mon conducteur m'approcha des yeux une chandelle mince et jaune qui devait s'éteindre sans avoir été mouchée, parce que tout le monde n'a pas le courage de moucher la chandelle avec ses doigts.

« Il est vraiment très joli garçon! Mon ami, veux-tu servir en qualité de mousse sur les vaisseaux de l'état? — Monsieur, je ne veux servir que mademoiselle Javotte. — Dans la marine, mon petit homme, on ne manque de rien. — Oh! je ne manque de rien avec mademoiselle Javotte... et... je... vous assure...

monsieur... » Ici mes deux mâchoires commencèrent à battre l'une contre l'autre avec une force et une inégalité remarquables. J'étais excédé de fatigue; j'avais eu chaud, j'avais eu froid, et une fièvre violente se manifestait de manière à persuader à mon beau monsieur que de long-temps je ne serais en état d'entreprendre la route de Brest à pied.

Il tira de sa poche une fiole empaillée, et m'invita à en prendre rasade, en m'assurant que cela me ferait le plus grand bien. Je bus sans goûter, et je fis une grimace épouvantable en rendant la bouteille : c'était la première fois que je goûtais l'eau-de-mort, si improprement appelée eau-de-vie.

Le frisson dura deux heures, et au frisson succédèrent la chaleur et l'altération. Je vidai sept à huit triboulettes d'eau, dans lesquelles mon nouveau protecteur jetait toujours quelques gouttes de sa fiole pour corriger, disait-il, la crudité du fluide. La fièvre exalta mon cerveau comme celui de tous ceux qu'elle attaque, et comme tous les fiévreux je parlai plus et mieux que de coutume. Il y a même apparence que je parlai bien, car tous ces messieurs m'entourèrent et écoutèrent dans le plus profond silence le récit de mes aventures, que j'interrompais souvent pour adresser à mademoiselle Javotte des actes jaculatoires d'affection et de reconnaissance. L'un de mes auditeurs, grand diable à moustaches et décoré d'une cicatrice qui commençait au haut du front et se terminait au bas de la bouche, tira de sa poche un mouchoir bleu farci de tabac, grand comme un carré de

papier; il le porta sur ses yeux : « Sacrebleu! dit-il, jamais Va-de-bon-cœur n'avait versé une larme : est-ce que ce petit b......-là est sorcier? » Mon protecteur me regardait d'un air attendri. L'un étendait sa capote sous moi; un autre essuyait la sueur qui coulait à flots sur mon visage; un troisième agitait avec son chapeau l'air qu'il cherchait à rafraîchir. A ses soins empressés donnés à un enfant, eût-on reconnu ces hommes qui sur le champ de bataille bravent la mort et la donnent sans pitié? Les peuples de l'Orient avaient eu raison d'admettre jadis un bon et un mauvais principe qui nous dominent tour à tour.

Il était jour, et le mauvais principe avait considérablement empiré mon état physique. Une voiture couverte passa devant le corps-de-garde, et le beau monsieur appela le conducteur. « Quelle est cette espèce de charrette? —Mon officier, c'est le corbillard de l'Hôtel-Dieu.—Es-tu chargé? —Non, mon officier, je retourne. —Lève ton couvercle, et prends ce petit garçon.—Et que voulez-vous que j'en fasse?—Comment, coquin! ne vois-tu pas qu'il est malade, très malade?— Après, mon officier?—Descends-le à ton hôpital, et remets-le à la supérieure. —Mais, monsieur...—Paix!—On ne reçoit chez nous...—Paix! te dis-je.—Que des malades recommandés.— Eh bien! tu diras que je le recommande.—Mais cela ne suffit pas, mon officier.—Quelle recommandation faut-il donc encore?—D'abord, il faut la vôtre par écrit.—Oui? allons, je vais écrire, quoique je ne m'entende pas à manier une plume comme un sabre.

« Moi, lieutenant au deuxième bataillon de la sixième demi-brigade, qui ai laissé un pouce à Arcole, un œil à Lodi, et presque tout mon sang à Hohenlinden; qui ai été fait sergent à la première affaire, sous-lieutenant à la seconde, et lieutenant à la troisième, parce que je suis dans l'habitude de prendre à chaque action un drapeau ou une batterie à l'ennemi; moi, dénommé ainsi que dessus, je recommande aux sœurs de la Charité, qui doivent être charitables, un beau petit garçon qui mourra à la porte de l'Hôtel-Dieu si on ne lui permet pas d'y entrer, ce qui serait fâcheux, car le petit drôle doit faire un jour un joli soldat.

« Je recommande aussi ma redingote dans laquelle je vais l'envelopper, et que j'irai reprendre quand l'enfant sera mort ou guéri, attendu que je n'ai que celle-là.

« Votre serviteur,

RUDER.

« Écoute, cocher de la mort, ce que je vais te lire, et plus de raisonnemens. »

Lecture faite, il y avait bien encore des formalités à remplir, selon le cocher; mais selon M. Ruder, M. Va-de-bon-cœur et compagnie, tout était à merveille, et quelques jurons accompagnés de gestes significatifs terminèrent la contestation. Mon protecteur me porta dans le corbillard, me roula dans sa capote, mit sous ma tête uue bûche en forme d'oreil-

ler, me souhaita un prompt rétablissement, et referma le couvercle sur moi.

La force du mal, l'eau-de-vie que j'avais bue, le défaut d'air, les cahots de la voiture, les coups que je me donnais à la tête contre mon oreiller, tout contribuait à me rendre bien plus malade encore; je me sentais défaillir. J'appelai le cocher à mon aide. Ce cri où j'avais mis ce qui me restait de forces acheva de les épuiser, et je m'évanouis.

Je ne vous dirai pas encore ce qui se passa pendant ma léthargie, ni combien de temps elle dura. Lorsque je revins à moi, je promenai autour de ma chambre des yeux étonnés : j'étais en paradis, où je rêvais.

Des murs presque d'or; des miroirs plus grands que moi; de tous les côtés des fauteuils de soie; des rideaux de même; une horloge portée par deux femmes de neige; un lit où j'enfonçais jusque par-dessus les oreilles; que sais-je, moi? Tout cela était aussi supérieur au presbytère que le presbytère l'était à la cabane de maître Jacques.

Un monsieur tout noir et habillé tout de neuf, mais qui avait à ses manchettes autant de petits trous qu'il y a d'étoiles au firmament, tenait une de mes mains dans les siennes; il levait les yeux au ciel de mon lit, il les reportait sur moi; il me quittait pour aller chanter un petit air devant la cheminée; il revenait pour me faire tirer la langue, ce que je ne voulais pas me permettre d'abord, parce que je savais qu'il n'est pas honnête de tirer la langue à quelqu'un.

Le monsieur noir me tira la sienne, sans doute pour me persuader par l'exemple, et en effet je lui rendis, en franc polisson, grimace pour grimace. « Bien, s'écria-t-il, bien, au mieux! la langue est humide, vermeille... Voilà une langue admirable. » Je ne me doutais pas qu'on pût admirer ma langue; mais comme j'ai toujours eu assez d'amour-propre, je ne fus pas insensible à ce compliment, quoiqu'il me parût d'un genre extraordinaire.

Bientôt mes idées se représentèrent, et la première qui me vint fut le souvenir de mademoiselle Javotte. Je priai le monsieur aux manchettes trouées de l'envoyer chercher à l'instant; il me répondit à peu près comme ceux que j'avais déjà interrogés. Outré, furieux de ne pouvoir rien apprendre d'elle, je fis un effort pour me lever, en protestant que j'allais la chercher moi-même. Le monsieur, effrayé de ces paroles, courut tirer un cordon, et deux grands messieurs galonnés comme des princes entrèrent aussitot. « Picard, Tourangeau, dit l'homme noir, ne le perdez pas de vue, et empêchez-le de se lever. » A l'instant MM. Picard et Tourangeau passèrent l'un à ma droite et l'autre à ma gauche, et s'emparèrent de ma personne. Dès que je levais la tête, et je ne pouvais lever que cela, bien que je voulusse courir après mademoiselle Javotte, ils me la replaçaient bien doucement sur l'oreiller, et je cessai de lever la tête quand je vis que cela ne me menait à rien.

Le monsieur noir prit son chapeau, fit en passant une espèce de révérence à je ne savais encore quoi

qui était derrière mes rideaux, et sortit en disant : « Elle dort, et en effet elle doit être fatiguée. Si je vous avais laissée faire, madame de la Nativité, il y a huit jours que ce petit garçon serait en terre. »

Dès que le monsieur fut sorti, MM. Tourangeau et Picard quittèrent le ton caressant qu'ils avaient pris avec moi. L'un s'assit sur le bord de mon lit, et l'autre fut faire des mines devant un miroir.

« Parbleu ! madame avait bien besoin de s'inquiéter des cris qui sortaient de ce corbillard. — Et de recueillir ce petit malheureux-là. Depuis huit jours nous ne cessons de tourner autour de lui ; je suis sur les dents. — Et moi donc ? et les deux femmes de chambre malades de fatigue ? — Oh ! toi, tu as un tempérament de fer. — Pas du tout. J'ai perdu l'habitude du travail... — Et il n'y a que six mois que tu es laquais. — Il n'en faut pas tant pour s'accoutumer au bien-être, et tiens, Picard, tâchons d'oublier notre origine. — Je le veux bien, Tourangeau. Cette méthode a ses agrémens ; elle est de plus très à la mode.

« Viens donc ici et laisse ce marmot. Sa maladie coûtera plus à madame qu'une gratification à chacun de nous... — Que nous n'aurons pas... — Nous, qui la servons avec un zèle !... — Ou qui du moins en avons l'air. Ah ! le plaisir d'entendre chuchoter dans un thé, dans un cercle : Cette femme-là est aussi bienfaisante que jolie... — Oui, et la lettre que l'on fait écrire par un ami aux journalistes, qui font un récit bien pathétique, bien exagéré de l'aventure. Et quand elle a

pénétré jusqu'à la rue Saint-Denis, et que l'enthousiasme est tombé, on met le petit protégé à l'hôpital, et on ramène sur soi l'attention par un équipage vélocifère, ou par des diamans montés sur un dessin nouveau.

« — Mais, sais-tu, Picard, que nous ne médisons pas mal de nos maîtres? — Ma foi! c'est un dédommagement bien naturel des dégoûts dont ils nous abreuvent. — Convenons aussi que sans certains petits désagrémens notre sort serait plus heureux que le leur. — Je le crois bien, ma foi! nous jouissons du présent, sans nous inquiéter de l'avenir. Si une femme de chambre un peu piquante a des bontés pour nous, nous ne les devons qu'à notre mérite, lorsque le maître ne les obtient qu'à force d'argent. — Et lorsque la maîtresse elle-même nous préfère au maître! Oh! ici, ce n'est pas l'usage. Madame a de la vertu. — Elle est pourtant bien jolie. — Où serait le mérite si c'était une guenon? »

La conversation se fût sans doute prolongée sans deux ou trois bâillemens que j'entendis très distinctement, et qui ramenèrent MM. Picard et Tourangeau à leur poste. Ils recommencèrent à me sourire; ils arrangèrent mon oreiller, et m'humectèrent les lèvres avec du miel rosat.

Un moment après j'entendis marcher très doucement, et ensuite je vis une dame qui me parut vieille, mais qui avait le regard doux; qui n'était vêtue que de laine grise, mais qui était d'une grande propreté. Elle tenait d'une main une superbe tasse, et de

l'autre une cuillère d'or. Elle en prit quelques gouttes et me les présenta. J'ouvris la bouche et je bus. « Comment donc, s'écria-t-elle, la connaissance lui serait-elle revenue? — Oh! tout-à-fait, madame, répondit M. Tourangeau. — Où en serions-nous, reprit la vieille, si je n'avais modifié les ordonnances du docteur? l'enfant eût fini le quatrième jour. Au reste, que le bon Dieu soit loué; voilà encore un de ses miracles. » Au seul mot miracle je frissonnai de peur, et je m'écriai à mon tour : « Ne parlez pas de cela, madame; monsieur le grand-vicaire ne veut plus qu'il s'en fasse, et je me crois encore attaché à la queue du cheval de saint Martin. — Allons, allons, dit-elle, il y a encore du délire; mais un grand mieux. D'abord, il ne parle plus de sa Javotte. — Eh! madame, reprit Picard, il fait bien pis : tout à l'heure il voulait se lever pour courir après elle. — En ce cas, continuons une diète austère. Il faut affaiblir ce cerveau-là pour le calmer. Je cours annoncer à madame la révolution qui vient de se faire. » Et elle se mit à trotiller, et un gros trousseau de clés attaché à sa ceinture battait sur l'auguste face d'un Christ pendu à un énorme chapelet.

Pour passer le temps agréablement, je pensai à ma bienfaitrice. Son éloignement m'affligeait beaucoup; mais son image amenait toujours quelques pensées de bonheur.

La vieille dame rentra bientôt; elle était suivie d'une jeune femme.... jolie.... oh! jolie.... et mise.... il fallait voir! Elle s'approcha de mon lit avec beau-

coup d'empressement. A son aspect, MM. Picard et Tourangeau prirent une attitude respectueuse; mais un troisième monsieur, bien plus doré qu'eux, tenait sans façon la main de la jeune dame qui ne s'en défendait pas du tout, et il lui parlait du ton le plus familier.

« Je suis enchantée, lui dit-elle, du succès de mes soins; le voilà qui revient à la vie. Voyez donc, mon ami, comme il est bien! Mais que ferons-nous de cet enfant quand il sera rétabli? — Comment, madame, ce que nous en ferons? — Nous ne l'aurons pas tiré des bras de la mort pour le jeter dans ceux de l'indigence. — Eh bien! madame en pourra faire un fort joli jokei. — Oh! non, non, général, ne l'avilissons pas : le bienfait tout entier. » Ici, MM. Picard et Tourangeau firent la grimace.

« Voyons donc, madame, ce que vous comptez faire de ce petit garçon. Cela ne sait rien, et... — Pardonnez-moi, monsieur, je sais très bien lire. — Ah! ah! — Oui, monsieur; j'écris même très proprement, à ce qu'assure mademoiselle Javotte. — En vérité? — Et j'irai très loin dans la latinité, à ce qu'a dit monsieur le curé. — Diable! — Allons, mon ami, ne le persiflez pas; songez qu'il ne peut se défendre. — Je me garderai bien, madame, de persifler un savant, fort du témoignage d'un curé et de mademoiselle Javotte. Il faudra que j'en fasse au moins mon secrétaire. — Ah! c'est de moi que monsieur s'amuse maintenant. — Il est vrai que je vous aime trop, madame, pour vous respecter beaucoup. — Et

pas assez pour me marquer des égards. — De l'humeur, ma chère amie, de l'humeur pour de simples plaisanteries! Crois-moi, ne bannissons point la saillie; elle picote quelquefois; mais elle ramène au sentiment, qui malheureusement s'use quand on n'en est pas économe. » En disant cela, le monsieur tirait la dame sur ses genoux; la dame lui donnait de petites tapes sur les joues; enfin elle l'embrassa de tout son cœur.

« Sais-tu ce que je me propose de faire de mon petit malade? — Non, conte-moi cela. — Je l'habillerai convenablement. — Bien! — Je lui ferai partager les leçons qu'on donne à mon fils. — Au mieux! — L'émulation s'établira entre eux, et ils y gagneront l'un et l'autre. — A merveille! — Mais, monsieur, vous me traitez comme un enfant. — Oh! une femme raisonnable comme toi! — Apprenez de moi, monsieur le général, qu'il est sage de se ménager des souvenirs heureux : c'est un baume pour les infirmités de la vieillesse. — Je reprends mon sérieux, ma bonne amie, et je n'ai rien à objecter à un semblable motif. Voilà donc votre protégé établi ici à perpétuité. — Général, tu es charmant quand tu le veux. — Vous daignez encore vous en apercevoir. — Allons, mon petit ami, remerciez le général. Ah! comment vous nommez-vous? — Jérôme, madame, pour vous servir. — Ce nom-là n'est pas sonore; mais qu'importe? on peut l'embellir avec du mérite et des qualités. Jérôme, remerciez le général. »

J'étais sans doute très disposé à remercier le gé-

néral, ou tout autre époux qu'il eût plu à la jeune dame de se donner; mais il m'avait fait une phrase qui m'embarrassait, parce que je ne l'entendais pas précisément, et il me sembla bon de l'entendre. Je demandai d'un air timide ce que voulait dire *établi ici à perpétuité.* La jeune dame me répondit avec bonté que cela signifiait que je ne la quitterais plus. « Ah! mon dieu! m'écriai-je, loin de remercier, comment voulez-vous que je retrouve mademoiselle Javotte? — Quelle est donc cette Javotte? demanda le général? — C'est une jeune fille, belle comme madame; qui ne me connaissait pas plus que madame; qui ne m'a fait que du bien comme madame; qui m'en a fait beaucoup; qui m'en a fait long-temps; et il faut que je la retrouve ou que je meure. — Ma bonne amie, il est reconnaissant; le bienfait est très bien placé, et je veux partager avec vous un acte estimable, que je ne considérais que comme une simple fantaisie. Mais retirons-nous. — Un moment, général; je veux savoir l'histoire de mademoiselle Javotte. — Ma bonne amie, il y a eu putridité : l'histoire de mademoiselle Javotte peut se remettre à un autre jour. — A la bonne heure... Ah! j'ai deux mots à dire à madame de la Nativité.

« Je vous remercie, madame, des soins que vous avez rendus à cet enfant; mais je ne souffrirai pas que vous les prolongiez davantage : je vais vous faire reconduire, et vous m'enverrez une de vos sœurs... Adieu, Jérôme... J'ai pourtant bien envie d'entendre l'histoire de mademoiselle Javotte!... Allons, allons,

mon ami, je sors : il est inutile de me tant serrer les doigts. »

Si la jeune dame avait envie de connaître mademoiselle Javotte, j'en avais une bien plus forte d'en parler. Il est si doux de s'entretenir de ceux qu'on aime! La jeune dame avait paru s'intéresser à ma bienfaitrice : c'était assez pour que je l'aimasse aussi.

Malgré cela, je pensais qu'en dépit du décret qui me fixait là à *perpétuité*, je ne manquerais pas de m'échapper, dès que j'aurais recouvré l'usage de mes jambes; mais aussi je me promettais de n'oublier jamais la jeune et jolie dame.

Une autre jeune personne, à l'œil noir et perçant, au nez en l'air, à la bouche perlée, vint prendre madame de la Nativité. Elle était suivie d'un troisième monsieur tout galonné, portant des paquets sous les deux bras. « Eh! mon dieu! qu'est-ce que tout cela, dit la vieille religieuse? — C'est du sucre et du café, lui répondit la demoiselle au nez retroussé. — Mais madame sait bien que mon devoir est de servir les malades. — Elle sait aussi qu'une marque de reconnaissance ne saurait vous déplaire. — Me déplaire, non. — Madame accepte. La Fleur, mettez cela dans la voiture. »

Madame souriait d'un air agréable et se disposait à sortir, lorsque le monsieur aux manchettes à mille trous rentra, et revint me prendre la main. Apparemment, me disais-je, que ce monsieur-là a un goût particulier pour les langues et les mains. « De mieux

en mieux. Je permets une pincée de vermicelle dans le bouillon, et la cuillerée de gelée de groseille, quand cela flattera le malade : il faut lui rendre un peu de force. — Pas du tout, monsieur le médecin, reprit madame de la Nativité ; observez qu'il y a encore dérangement au cerveau. — Parce qu'il est vide. — Parce qu'il est exalté. — Du vermicelle. — De la diète. — De la gelée de groseille. — De la diète, de la diète, vous dis-je. — Ah ! madame exerce aussi la médecine ? — Point d'ironie, monsieur. Si je n'ai pas le bonnet de docteur, je possède ce qu'il ne donne point, une longue expérience. — Vous me permettrez, madame, de l'estimer à sa juste valeur. — Ces jeunes médecins sont d'une hauteur !... — Et les vieilles d'une importance ! — Modérez-vous, s'il vous plaît, monsieur, et sachez que j'étais supérieure de l'Hôtel-Dieu, que vous n'étiez pas encore sur les bancs. — Oh ! je sais cela, madame ; je sais même que vous aviez déjà une *longue expérience* lorsque vous êtes entrée à l'hospice. — J'avoue que je n'étais pas jeune ; aussi, détrompée des vaines jouissances du monde, je me suis livrée exclusivement à mon état. — Je le crois, madame ; les femmes ressemblent aux girouettes : quand elles se rouillent elles se fixent. »

Madame de la Nativité se taisait, se rongeait les ongles, rougissait, pâlissait. Elle cherchait sans doute quelque méchanceté qui pût s'accorder avec les bienséances de son état, et il faut, pour trouver de ces traits-là, une présence d'esprit que n'a pas toujours une femme piquée, et cette vivacité d'imagina-

tion qu'a rarement une sœur de la Charité. Aussi madame de la Nativité continuait à garder le silence; elle paraissait tourmentée en proportion des difficultés qu'elle éprouvait à exhaler décemment sa bile, et le docteur ajustant son jabot regardait d'un air triomphant la Roxelane de l'hôtel, si loin encore de l'âge où les femmes se *fixent* qu'elle ne croyait pas que la comparaison pût la regarder jamais. Il est une saison de la vie où on ne connaît que les ris, les jeux et l'amour. Derrière eux se cachent l'ennui, les chagrins, le repentir, et on ne les aperçoit que lorsque l'on ne peut plus leur échapper.

Monsieur de la Fleur ne savait que faire de ses paquets; madame de la Nativité ne savait comment sortir; le docteur las de chiffonner son jabot ne savait plus quelle contenance tenir; MM. Picard et Tourangeau se regardaient, et avaient l'air de se dire : Voyons comment cette scène finira. La demoiselle au nez retroussé chantait : c'est assez ordinairement ce que fait une jeune personne qui craint d'adopter un parti, parce qu'elle veut les ménager tous. Pour moi, à qui tout cela était fort égal, j'attendais le vermicelle et les confitures avec assez d'impatience, lorsqu'un grand bruit, un bruit du diable se fit entendre dans la cour.

Madame de la Nativité feignit d'avoir peur et se sauva; M. de la Fleur la suivit avec son sucre et son café; Roxelane suivit M. de la Fleur; le médecin sortit, et glissa un papier roulé dans la main de Ro-

xelane, et cette main passée derrière le dos attendait probablement quelque chose.

MM. Picard et Tourangeau n'avaient pas précisément déserté leur poste; mais, aux premiers cris, ils avaient couru à la croisée pour voir ce qui se passait dans la cour, et le docteur ne soupçonnait pas qu'un enfant pût remarquer un billet donné et reçu : avis aux imprudens de toutes les classes.

Cependant le bruit croissait et s'approchait toujours. La voix du général se mêlait à celle de deux hommes dont l'un paraissait traiter l'autre de la plus dure manière; enfin on entra dans ma chambre.

C'était le lieutenant Ruder qui tenait par le collet le cocher du corbillard de l'Hôtel-Dieu. « Tu dis, coquin, que tu l'as déposé ici. Je ne m'en rapporte point à toi; je veux le voir de l'œil qui me reste. — Je vous répète, mon officier, que d'après l'ordre d'une dame je l'ai mis sous mon bras, et que je l'ai monté dans cette chambre même où je viens de vous conduire... Eh! que diable, le voilà dans son lit; regardez-le de votre œil et laissez-moi.

« Il est fort extraordinaire, mon camarade, reprit le général, qui se mettait toujours en tiers dans la conversation sans pouvoir se faire écouter, il est fort extraordinaire que vous vous conduisiez chez moi avec cette indécence. »

Monsieur Ruder qui m'avait vu se calma tout à coup et lâcha l'homme au corbillard. « Pardon, mille pardons, mon général; mais je voulais avoir des

nouvelles de ce joli petit garçon que j'ai expédié par le fourgon de ce drôle-là pour l'Hôtel-Dieu, où trois ou quatre béates m'ont assuré qu'il n'avait pas été déposé. Depuis huit jours je cherche ce coquin sans pouvoir le trouver, parce qu'il est toujours sur le siége ou au cabaret, et enfin je viens de le rencontrer, chargé pour Clamart. Je l'ai fait descendre à coups de plat de sabre, et j'ai commencé l'explication par cinq à six paires de soufflets. Un homme qui marchait en avant me criait sans cesse de respecter sa médaille, et il voulait ôter ce maraud de mes mains. J'ai respecté la médaille, mais j'ai rossé l'homme avec le fouet du cocher. Les chevaux, sur qui je frappais quand je manquais l'homme, ont pris le mors aux dents; ils ont renversé un cabriolet, l'âne d'une laitière, et enfoncé le vitrage d'une marchande de modes. La marchande de modes, ses filles de boutique, la laitière, son chien, un monsieur qui était dans le cabriolet, se sont mis aux trousses de l'homme à la médaille. Étourdi par le nombre, il a pris la fuite, et le chien a couru après lui; il a déchiré son habit, et l'a mordu à la fesse. Pendant que l'homme se frottait la partie malade, les assaillans ont eu le temps de se rejoindre. La dispute a recommencé de plus belle, et on a fini par se battre. Je les ai laissés là, parce que je ne me mêle jamais de ce qui ne me regarde pas; mais j'ai serré la gorge à ce coquin-ci, que je soupçonnais d'avoir enterré ce pauvre petit tout vif, et je suis venu vérifier la déclaration qu'il m'a faite.

— Oui, en me faisant marcher à coups de pied et à coups de poing.

« — Mon camarade, vous avez blessé l'ordre public, et je vous ordonne les arrêts. — Mon général, je ne sais pas manquer à la discipline, et je m'y rends. Observez cependant que vous m'avez toujours dit qu'un soldat ne devait connaître que son sabre. J'emploie le tranchant avec les ennemis de l'état, et le plat avec les miens. — Comment donc! avez-vous servi sous moi? Eh! mais... que je me rappelle... Pardon, mille pardons à mon tour, brave homme. Comment j'ai pu vous méconnaître! — Il n'y a pas de mal à cela, mon général. Pour vous rappeler tous les braves, il faudrait faire une caserne de votre cerveau. — Mais je vous dois beaucoup, moi, personnellement. — Rien du tout, mon général. — J'étais démonté dans la mêlée et vous m'avez remis à cheval. — C'est tout simple cela. — Un moment après, un cavalier hongrois me porta un coup de sabre; vous vous jetâtes entre lui et moi, et vous l'étendîtes à vos pieds. — J'ai fait mon devoir. — Mon ami, ceux qui le remplissent comme vous méritent d'être distingués. Cependant, dans cette circonstance, j'en ai un indispensable à remplir : rendez-vous en prison, mon cher Ruder.

« — Mais tout à l'heure, général, il ne s'agissait que des arrêts. — Je ne vous avais pas reconnu, mon ami, et un homme comme vous, quand il fait des sottises, doit être puni plus sévèrement qu'un autre.

Joignez à l'habitude de battre l'ennemi celle moins brillante, mais aussi louable de protéger les derniers citoyens. En prison, mon ami. — En prison soit, général... Ah! diable, j'oubliais... ce petit garçon m'avait fait perdre de vue... Et ma redingote, coquin, l'as-tu aussi déposée dans cette maison? — Oh! pour la redingote, mon officier... — Eh bien! qu'en as-tu fait? — Je dois vous avouer... — Quoi? — Que pressé d'argent... — Le fripon a vendu ma redingote! — Non, mon officier, je l'ai mise en gage. — Ah! général... et je n'avais que celle-là. »

Et M. Ruder reprend le cocher, et le rosse d'importance, et à chaque taloche il s'écriait : « Vingt-quatre heures de prison de plus, mon général. »

Aux exclamations de Ruder, aux lamentations du cocher, la jolie dame accourut précédée de toute la valetaille de l'hôtel. En la voyant Ruder devint immobile; il ôta respectueusement son chapeau, il s'inclina profondément en passant devant elle, et il s'en allait effectivement en prison. « Ruder, lui dit le général, on n'offre point une redingote à un officier; mais on prête de l'argent à ses amis : voilà ma bourse. — Mon général, un honnête homme n'emprunte que lorsqu'il peut rendre, et un lieutenant n'a jamais d'économies. — Vous n'êtes que lieutenant, Ruder?... C'est vrai; je n'avais pas remarqué l'épaulette. Mon ami, si un lieutenant n'a pas d'économies, un capitaine peut en avoir, et vous ne tarderez pas à l'être. Prenez cet argent, et pour que vous puissiez plus tôt me le rendre, vous accepterez ma table en sortant

de prison. — Quel est donc, général, cet officier qui paraît vous intéresser tant? — Madame, c'est un homme qui m'a sauvé la vie. »

Et la jeune et jolie dame passe ses deux bras arrondis au cou de M. Ruder, et baise ses joues cavées et de couleur de pain d'épices, et Ruder de s'écrier : « Morbleu! on tuerait vingt Hongrois pour un baiser comme celui-là! Et le général de dire : Il n'y a, ma bonne amie, que Jérôme et vous qui ayez adouci l'humeur farouche de Ruder. »

M. Ruder sortit, et se rangea pour laisser entrer une jeune sœur de la Charité qu'envoyait la supérieure. Elle avait la taille, la démarche de celle que je regrettais tant. Je poussai un cri de joie, et elle se tourna de mon coté. Quelle différence, grand dieu! une figure hachée, une partie du nez et des sourcils mangée! O précieuse vaccine! et on balance encore entre toi et un mal inévitable! et on te calomnie, comme Geoffroi fait de ceux qui ont porté d'une main ferme le flambeau au milieu des ténèbres qui obscurcissaient l'entendement humain! L'homme est donc né pour l'erreur, puisqu'il souffre, qu'il tolère, qu'il protége ceux qui font métier de l'égarer au physique et au moral.

Il est possible cependant qu'on force les hommes à renoncer à toute espèce de charlatanisme, en supprimant les charlatans. Après des siècles d'empoisonnemens publics, la police vient de défendre enfin de vendre des poisons aux coins des carrefours. Elle réprimera sans doute aussi ces distributeurs de poi-

sons imprimés, qui dégradent une des plus belles, des plus utiles inventions, celle qui multiplie et perpétue les œuvres du génie.

Ah! si l'art de l'imprimerie eût été connu du temps du farouche Omar, que de découvertes perdues eussent passé jusqu'à nous! Que de siècles il a fallu pour arriver où nous sommes et rester en arrière des anciens, peut-être, en nous traînant sur leurs traces! O fureur de détruire! On n'imprimait pas, Omar, lorsque tu commandas cet incendie sacrilége, et ton nom détesté de génération en génération n'en est pas moins parvenu jusqu'à nous.

Que sera-ce donc à présent des souverains oppresseurs de leurs sujets? La postérité trouvera contre eux autant d'arrêts qu'il y a d'imprimeries dans le monde. Honneur à l'inventeur de l'imprimerie! il se nommait Guttemberg.

On a bien fait, très bien fait de conserver son nom. Il est bon aussi qu'on sache que Jean Goja trouva la boussole; Bacon-Roger, la poudre inflammable de son temps; Galilée, les télescopes, le compas de proportion, les taches du soleil, les satellites de Jupiter; Aporta, les besicles; Toricelli, les baromètres; Drebelluis, les thermomètres; Copernic, le système du monde; Finiguera, les estampes; Jean-de-Bruges, le secret perdu de la peinture à l'huile; Huyques, les pendules; Cassini, la méridienne; Pecquet, le canal thorachique; Azélius, les veines mézaraïques; Botal, le trou communiquant du cœur au poumon; Newton, le calcul intégral, différenciel, le

vrai système de la lumière, et la gravitation; Renaud, les galiotes à bombes; Moëland, la trompette parlante; Montgolfier, les ballons, etc., etc.

On nous a même conservé les noms d'Erostrate, qui brûla le chef-d'œuvre de l'architecture ancienne, le temple de Delphes, seulement pour faire parler de lui; d'Alexandre, qui pour le même motif extermina le cinquième des hommes de son temps; de César, qui versa aussi le sang à flots pour asservir sa patrie; de Charles XII, le plus intrépide de tous les fous, et nous ignorons quel est celui qui nous apprit à substituer le blé au gland[1]; quel est celui qui imagina de greffer les arbres à fruits; quel est celui qui inventa la scie et le rabot; quels sont ceux qui nous apportèrent les pêches de la Perse, les abricots d'Ibérie, les cerises de Cérasunte au royaume de Pont, les prunes de Syrie, les grenades, les oranges d'Afrique, la soie de la Chine, le coton, le lin d'Égypte, etc., etc. Nous avons oublié ces gens-là, et nous nous rappelons les tragédies qui ont ensanglanté la terre, comme les enfans qui se rappellent les contes de revenans et de sorciers de leurs bonnes, et n'ont jamais su le nom de leur boulanger. Tout ce qui frappe notre imagination s'y grave, et il ne s'y grave presque rien qui ne soit extravagant.

Ne pourrait-on pas, à l'exemple des anciens qui

(1) On dit sans la moindre preuve, sans aucune présomption fondée, que ce fut Triptolème.

élevaient des temples aux dieux inconnus, fêter à la Toussaint, où on réunit tant de pauvres hères en masse, la masse des bienfaiteurs de l'humanité? Bien des gens raisonnables qui ne vont jamais à la messe iraient peut-être ce jour-là.

Un moment, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, c'est d'une sœur de la Charité. Elle remit à la jolie dame une lettre de madame de la Nativité qui lui mandait qu'elle ne pouvait mieux faire que de lui envoyer madame de la Conception, et madame de la Conception fut établie près de moi.

Elle était bien laide, mais elle avait cet air bon et patient, ordinaire à ces dignes filles; elle avait même, dans sa laideur, quelque chose qui voulait dire : Je sens le besoin d'etre aimable, et on est toujours disposé à aimer ces laides-là. Son ensemble était moins cagot que celui de sa supérieure, et cela me fit plaisir : j'étais si las d'offices et de catéchismes!

Elle se montra aussi attentive près de moi que si elle eût été dévote. C'est que la sensibilité est de tous les âges, et qu'on ne se livre à la piété, dite solide, qu'à une certaine époque : quand on ne tient plus à rien, on se fait dévot pour tenir à des chimères.

Alors on est de vieux enfans. On troque ses lisières contre une étole, son hochet contre une hostie, et la réception du malade imaginaire contre des processions.

« Mon cher ami, dit la jolie dame, nous avons assez bien employé une partie de la journée; il faut changer de plaisir; je tiens à la vérité. — Moi de même,

madame. Il n'y a que deux choses dont je ne me lasse jamais. — Lesquelles, général? — T'aimer et te le dire. — Monsieur, vous m'avez volé l'expression; mais la pensée?... — Entre gens qui s'aiment, celui qui rend la sienne à l'autre ne lui apprend rien, il n'a que le mérite de parler le premier, et c'est bien peu de chose. — Toujours modeste. — Toujours indulgente.

— Voyons, mon ami, que ferons-nous? — Ce que voudra madame. — Oh! moi, je ne veux rien. — En ce cas restons ici. — Non, mon ami, il y a eu putridité dans cette chambre : c'est vous qui en faisiez l'observation, et le grand air peut vous être très utile. — Vous voyez bien, madame, que déjà vous voulez quelque chose. — Oh! je ne fais qu'une simple observation. — Friponne! Où irons-nous? parlez. — Allons voir danser, mon ami. — Où? — Où l'on danse bien. — A l'Opéra? — Oh! je ne saurais plus nommer ce spectacle ainsi; j'aime que chaque chose ait un nom qui lui soit propre. Autrefois la danse servait à embellir un ouvrage, aujourd'hui on ne chante, on ne récite que pour donner le temps aux amateurs de ballets d'arriver. — Pas toujours, ma bonne amie, pas toujours. Quand on donne OEdipe à Colonne, par exemple? — Eh bien! monsieur, il n'y a personne. — Il y a peu de monde, j'en conviens, madame; mais ceux qui y sont écoutent, jouissent, et s'embarrassent peu du diable vert et des tours de force de Psyché, qui attirent la multitude. En savez-vous la raison? C'est qu'un chef-d'œuvre

dramatique convient à peu de personnes, et qu'un ballet convient a tous, parce qu'il flatte les yeux, et que tout le monde en a.

« — Mon ami, il me vient une idée excellente, admirable. — Je n'en doute pas, ma chère amie. — La première fois qu'un savant dînera chez vous, vous le prierez de me trouver, dans le grec, un nom qui veuille dire : *spectacle où la danse est tout, et le poème n'est rien.* — Quoi de facile à trouver comme ce nom-là ? On dit qu'avec un mot grec on rend cinq à six phrases françaises, ce qui fait que très incessamment nous ne parlerons plus que le grec. Il sera un peu difficile de le faire apprendre aux ouvriers, aux domestiques et aux vicaires de paroisses ; mais ils feront comme le petit peuple de Flandre, qui ne sait ni le flamand, ni le français, et qui se fait deviner dans les deux langues. — Voilà qui est décidé, l'Opéra changera de nom ; et il ne faut, pour faire prendre le nouveau, qu'une femme répandue, aimable et jolie. — Vous, madame, par exemple. — Et pourquoi pas, monsieur? Allons voir danser.— Oui, ma bonne amie. — Et de là ou irons-nous? — Mais nous rentrerons, je l'espère. — Fi donc, monsieur, je suis engagée à deux thés et à un bal, et rien n'est d'aussi mauvais ton que de rentrer à la sortie du spectacle. — Ma chère amie, laissez le bon ton à celles dont il fait à peu près tout le mérite : vous avez assez de qualités pour vous en passer. Les Graces ne le connaissaient pas ; elles n'en étaient pas moins séduisantes, et vous leur ressemblez beaucoup.

— Le refus perce, général, malgré la douceur de l'enveloppe.

— Eh! quel plaisir pour une femme d'entendre dire d'elle, à trente ans, qu'elle est encore bien, qu'elle... — Oh! à trente ans, d'ici là j'ai un siècle à parcourir. — Oui, douze ans à peu près. Mais ce siècle-là s'écoulera rapidement, ma bonne amie. Selon les probabilités ordinaires, il s'en écoulera quatre encore, et il serait dur de les passer dans les infirmités et la douleur pour avoir bu du thé et pirouetté aux heures où la nature veut qu'on dorme. Votre beauté est à moi; et je la conserverai le plus long-temps que je le pourrai. Votre santé est nécessaire à l'éducation de vos enfans et vous la conserverez pour eux. Ainsi plus de veilles, ma bonne amie, je vous en prie. — Mais le ridicule, monsieur? — Les gens sensés vous approuveront: que vous importe l'opinion des fous?»

La jeune dame fit une petite moue si jolie! et elle courut, en dansant, au-devant d'un monsieur que je ne voyais encore que par derrière. « Mon cher oncle, mon cher oncle, que vous êtes aimable de venir nous voir; que vous allez être content de moi! Si je n'ai pas renoncé tout-à-fait aux plaisirs bruyans, j'ai du moins suivi la moitié de vos conseils. J'ai fait un peu de bien, et c'est comme vous le dites une douce jouissance. Voyez cet amour que j'ai arraché à la mort.

«Monsieur le grand-vicaire, monsieur le grand-vicaire, m'écriais-je en joignant mes mains d'un air suppliant, dites-moi où demeure mademoiselle Javotte.» Le général et sa femme se mirent à rire. « Il

ne parle que de mademoiselle Javotte, il en demande des nouvelles à tout le monde. — Mais il s'adresse bien cette fois, puisque c'est moi qui l'ai placée. — Où, mon oncle? — A l'Hôtel-Dieu. — Juste ciel! Et ce charriot couvert m'y conduisait! J'avais bien à faire de crier. A la vérité, je souffrais cruellement. — Dites-moi donc, mon oncle, ce que c'est que cette Javotte? — Son secret ne m'appartient pas. Sachez seulement que je me suis engagé à savoir si l'état auquel elle s'est vouée lui convient et que je suis à Paris pour cela. — Monsieur le grand-vicaire, faites-moi porter avec vous à l'Hôtel-Dieu; que je la voie, que je l'embrasse! — Il est plus facile, ma nièce, de la faire venir ici, et si vous voulez donner cette satisfaction à Jérôme...—Oh! du meilleur de mon cœur, et puis en cela j'agirai un peu pour moi. Mademoiselle Javotte ne sera pas si discrète que vous, mon oncle; elle me contera son histoire... Si madame la Conception voulait prendre la peine... — Très volontiers, madame. Mais quel est, monsieur le grand-vicaire, le nom de religion de mademoiselle Javotte? — Ayez la bonté d'envoyer sœur Madeleine. — Madame Madeleine[1]! oh! c'est un modèle d'exactitude et

---

(1) Ces bonnes filles ont aussi la manie de s'élever au-dessus de leur état.

> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.
>
> La Fontaine.

de douceur ; elle est estimée de la communauté et des officiers de santé, chérie des malades... Mais allez donc, repris-je avec la plus vive impatience, allez donc, je vous en conjure. Et assurez-la, poursuivit le grand-vicaire, que le bien que vous m'en dites lui assure mon amitié. »

Et on remet les chevaux à la voiture, et madame de la Conception descend l'escalier en deux sauts, et j'entends le bruit des roues, qui n'avançaient pas à mon gré. Si j'avais pu me soutenir, j'aurais poussé le carrosse par derrière. J'étais dans une joie!... dans une agitation!... mon cœur battait avec une violence!... des mots sans suite s'échappaient... On s'étonna de l'état où j'étais. Monsieur le grand-vicaire remarqua que j'étais né avec des passions violentes, et qu'il était difficile que je ne fusse pas malheureux.

Sa nièce le pria de lui dire, au moins, d'où il me connaissait. Il répondit simplement qu'il m'avait rencontré chez un curé de son diocèse. Cette réponse était peu propre à satisfaire une femme curieuse. Elle n'insista pas, parce qu'elle jugea que sœur Madeleine serait plus communicative que son oncle. Elle l'attendait avec presque autant d'impatience que moi, car elle déclara qu'elle n'irait pas voir danser, et elle se fit adroitement honneur du sacrifice auprès de son oncle. Le général la regarda d'un air qui voulait dire : « Oh! petite curieuse, je vous pénètre », et pour vérifier ses soupçons il proposa de passer dans le salon ; mais elle voulut absolu-

ment rester dans ma chambre, où elle entrait, à la vérité, dix fois le jour, mais où elle ne s'arrêtait jamais.

Il fallait que le carrosse eût volé, car, bien que je comptasse les momens, je le croyais à peine arrivé à l'hospice, et il rentrait à l'hôtel. « Ah ! m'écriai-je, son empressement est égal au mien : elle aime toujours son pauvre petit Jérôme.»

Elle entra, et sans saluer, sans voir personne, elle se précipita sur mon lit. Je me sentis pressé dans ses bras !... Quel moment ! Et pourquoi en a-t-on si peu de semblables dans la vie?

CHAPITRE III.

Événemens ordinaires, mais difficiles à prévoir.

Nous parlions tous les deux à la fois, et ce n'était pas le moyen de nous entendre. Elle était toujours penchée sur mon lit; personne ne pouvait la voir, et la jeune dame en mourait d'envie. Il y a toujours quelques irrégularités dans la figure la plus vantée; il n'y a pas de femme qui ne s'empresse de les remarquer.

Le général aussi curieux, mais probablement par un autre motif, avertit sœur Madeleine qu'il était temps de me laisser respirer. On aime sa femme; on est très fidèle à sa femme; mais un minois charmant n'en a pas moins l'attrait du fruit défendu. Heureu-

sement, nous autres hommes, nous ne succombons jamais à la tentation.

Quand elle se leva, elle obtint ce tribut d'admiration qu'il est impossible de refuser à la beauté, et j'étais tout fier, moi, de l'enthousiasme qu'elle excitait. Le général lui sourit de la manière la plus agaçante; il lui dit des choses très flatteuses d'un ton qui n'était pas d'accord avec ses yeux : sa femme était là.

La jeune dame pinça d'abord ses lèvres rosées, et fronça les deux arcs d'ébène qui couronnaient ses grands yeux bleus. « Que je suis folle, dit-elle, un moment après! Quoi, j'aurais de l'humeur, parce que je rencontre une femme plus jolie que moi! Je dois une réparation à celle-ci », et elle causa avec elle de la manière la plus franche et la plus amicale. Son oncle, qui savait ce qu'un tel procédé coûte à ce sexe, quelquefois si taquin, la pressa tendrement contre son cœur.

J'avais cru remarquer une légère teinte de mélancolie qui perçait dans les traits de la charmante religieuse. Le grand-vicaire, à qui rien n'échappait, fit sans doute la même observation. « Vous n'êtes pas heureuse, lui dit-il.—Pardonnez-moi, monsieur. — Non, mon enfant, vous ne l'êtes point, et l'exactitude avec laquelle vous remplissez des devoirs qui vous sont à charge vous donne des droits à mon estime, et me prescrit ce que je dois faire.

« Rappelez-vous que j'ai voulu vous servir et non vous contraindre; que je vous ai laissé la plus entière

liberté de persévérer dans votre état, ou de le quitter: je mérite donc votre confiance. Avouez que vous n'êtes pas heureuse. — J'avoue, monsieur, que le parti que j'ai embrassé n'est pas celui qui me convient le plus ; mais j'ai le courage de la résignation.— Ce genre de courage-là, mon enfant, n'est pas dans la nature : aussi s'épuise-t-il promptement. L'abattement lui succède, et il conduit d'abord à la négligence, source imperceptible mais sûre des faiblesses humaines : je veux vous soustraire à ce nouveau danger. On vient de vous confier cet enfant, que vous avez toujours aimé ; les soins que vous lui rendrez n'auront rien de pénible pour vous, et, pendant sa convalescence, madame Derneval, ma nièce, voudra bien penser à vous placer convenablement ; je l'en prie, et je lui dirai ce qu'il vous faut. »

Il y avait, dans ce qui précède, certaines tournures de phrases propres à piquer ma curiosité déjà très active. Madame Derneval manifesta indirectement le désir de faire parler sœur Madeleine. Elle réfléchit sans doute, car elle se tut, qu'elle ne pouvait devoir qu'à sa confiance le récit de ses aventures, et ce n'est pas un court entretien qui inspire cette confiance que le temps et la bienveillance insinuent doucement. Une très jolie femme, d'ailleurs, quel que soit son état, commande toujours certains égards, et madame Derneval ne pouvait agir aussi librement avec sœur Madeleine qu'avec madame de la Nativité ou de la Conception. Elle sortit, en promettant de

nous revoir bientôt. Le général et son oncle la suivirent.

Je racontai à mademoiselle Javotte ce que j'avais fait pour la retrouver, les accidens que j'avais éprouvés uniquement pour elle. Je ne cherchai pas à rien faire valoir. Je contais avec la naïveté de mon âge, et cette ingénuité même était un garant certain de ma sincérité. Elle m'écoutait avec le plus tendre intérêt; elle m'engageait à parler bas; elle m'interrompait pour me faire prendre ma potion; elle se replaçait à mon chevet, et, à chaque trait qui peignait mon affection, elle m'accablait des plus douces caresses.

Elle me parla aussi des désagrémens de son état, et m'en dit ce qui était à la portée de mon faible entendement. Je compris que l'aspect continuel d'infortunés attaqués de maladies dégoûtantes contristait un cœur malheureusement trop sensible, et que sa raison ne se prêtait pas aux momeries de ces filles, si respectables d'ailleurs par leur entier dévouement. Elle me parla d'un jeune médecin de l'hôpital, beau comme moi, disait-elle, mais bien plus dangereux, et elle marqua sa double satisfaction de sortir d'une maison où elle était constamment entre le dégoût et la séduction.

Ce jeune médecin me déplut beaucoup, sans que je susse précisément pourquoi. J'avais déjà un instinct de jalousie qui fermentait avec violence. et la manière même dont le général l'avait regardée m'avait fait souffrir. Je voulais que tout le monde la trouvât

charmante; mais je voulais l'aimer seul, et je tremblais qu'elle en aimât un autre que moi.

Une partie de la nuit se passa dans ces alternatives d'ivresse, de crainte, de douleur. Trop faible encore pour supporter cette succession rapide d'affections si différentes, j'éprouvai une crise terrible vers les deux heures du matin. Ma bonne amie alarmée ne savait quel parti prendre. Elle ne connaissait pas l'intérieur de l'hôtel, et, dans la persuasion où l'on était qu'elle ferait de moi ce qu'elle voudrait, on avait permis à MM. Picard et Tourangeau d'aller se mettre au lit.

Dans le trouble dont elle était agitée, elle parcourait les appartemens, une bougie à la main; elle appelait à son secours, et à force d'ouvrir et de fermer des portes elle parvint à l'antichambre de madame Derneval.

Le général, homme du meilleur ton dans la société, avait chez lui le ridicule de la canaille. Il couchait avec sa femme, et convenait volontiers qu'il peut être plus commode de faire lit à part; mais il ajoutait que cette commodité n'est recherchée que des époux qui se gênent, ce qui n'arrive que lorsqu'ils ne s'aiment plus.

Il se leva à l'instant et appela son valet de chambre; il lui ordonna de faire mettre les chevaux, et d'aller chercher le médecin. Il était décidé que je mettrais gens et bêtes sur les dents.

Madame Derneval s'était levée aussi, et était accourue dans le désordre d'une femme qui n'a point à craindre les regards profanes. Sœur Madeleine ne

pouvait alarmer sa pudeur, et je n'étais qu'un enfant. Mais ces appas, que trahissait sans cesse le plus perfide ou le plus heureux négligé, n'échappaient pas à des yeux d'autant plus hardis qu'on s'en défiait moins, et la force du mal ne me rendait pas insensible à la beauté de ces formes, que je ne connaissais pas encore, dont j'ignorais le pouvoir magique, et dont le charme me subjuguait : voyez avec quelle adresse le diable s'insinue!

Madame Derneval attaquait sœur Madeleine d'une autre manière; elle provoquait, par l'aménité et les graces de sa conversation, cette confiance dont elle croyait avoir besoin : projet de femme, quel qu'il soit, devient son affaire importante.

Je voyais avec quel plaisir ma jolie religieuse écoutait madame Derneval. Mais il est des aveux qu'on ne fait pas facilement, et sœur Madeleine, en protestant de la vivacité de son amitié naissante, gardait le silence sur ce qui lui était personnel.

Je ne sais pas trop cependant quelle tournure eût prise la conversation, si le général, fatigué de la longue absence de sa femme, ne fût venu la prier de lui accorder le reste de la nuit.

Le médecin n'arrivait pas; sœur Madeleine était seule avec moi, et madame Derneval lui promit d'envoyer Roxelane pour la désennuyer, et lui aider, s'il en était besoin.

La crise était calmée, et il ne me restait, des événemens de cette nuit, qu'un souvenir très actif des jolies choses que la jeune dame n'avait point pensé

à cacher. Il me vint une pensée lumineuse : c'est que les jolies choses que cachait sœur Madeleine devaient être au moins aussi séduisantes que celles qu'avait montrées madame Derneval, et comme je baisais tant que je voulais les mains, les joues, les yeux de sœur Madeleine, je ne prévoyais pas de difficulté à baiser partout, et je la priai tout simplement d'ôter l'épingle de sa guimpe.

Elle me regarda d'un air étonné qui m'étonna moi-même. Je crus qu'elle ne m'avait pas compris. Je lui développai mes idées dans toute leur étendue, et je finis en la priant de me laisser juger quels étaient les plus jolis de ceux de madame Derneval ou des siens. Elle partit d'un éclat de rire prolongé qui me mit dans une véritable colère, et j'enlevai fort adroitement l'épingle protectrice. Elle me prit les deux mains et voulut me parler; je ne voulais rien entendre, et je cherchai à me dégager. Elle me dit que je lui ferais beaucoup de peine si je refusais de l'écouter. Cette phrase seule eut le pouvoir d'un talisman, et me rendit toute ma docilité. Mais je lui demandai pourquoi elle me cachait ce que madame Derneval m'avait laissé voir. Elle me répondit que madame Derneval avait été distraite, et que, bien certainement, elle n'avait eu aucune intention. Je lui demandai pourquoi on empaquetait ces jolies choses-là, lorsqu'on ne craignait pas de laisser à découvert le plus joli visage. Elle me répondit que la décence le voulait ainsi. Je lui demandai ce que c'est

que la décence. Elle me répondit que c'est le voile de la pudeur.

Tout cela me parut un vrai galimatias. « La décence, lui dis-je, est une sottise, puisqu'elle défend ce qui fait tant de plaisir sans faire de mal à personne. — Serais-tu bien aise, Jérôme, que je montrasse cela à mon jeune médecin? — Oh! j'en serais au désespoir! — Eh bien! il y a quelqu'un qui se fâcherait avec plus de raison que toi, si je t'accordais ce que tu me demandes. — Qui donc? — Celui qui voit nos actions et les juge. » Cette réponse sentait un peu la nonnette; mais on ne sort pas d'un couvent sans en emporter une certaine odeur mystique.

« Pourquoi, repris-je, celui qui pèse nos actions me fait-il désirer ce qu'il m'interdit? — C'est pour t'éprouver, mon petit homme. — Et qu'a-t-il besoin de me tendre des piéges, et pourquoi vous donner des jolies choses uniquement pour les cacher, et comment les femmes les cachaient-elles avant qu'elles eussent de quoi se vêtir? — Oh!... dame... la décence n'était pas encore inventée. — La décence n'est donc qu'une invention. J'avais bien raison de vous dire que la décence est une sottise.

« Mais voyez donc, disait-elle entre ses dents, voyez comme il raisonne; comme l'esprit vient aux enfans! Un joli téton lui en a plus appris en un instant que notre curé en six mois. Et cela se damnera pourtant, ajoutait-elle d'un air attendri. Oh! charmant petit damné! »

Je m'étais soumis, pour ne pas lui faire de peine, à la retenue austère qu'elle avait exigée de moi. Mais en causant, ma tête s'était appuyée sur son épaule; ma joue, ma bouche touchaient ce fichu, transformé d'un seul mot en une barrière impénétrable. Rien de facile comme d'opposer Dieu et la décence à des désirs qu'on ne partage pas : un temps viendra où elle ne parlera qu'amour.

Nous causions, et j'étais à la conversation, autant que le permettaient deux petits globes durs comme l'albâtre, probablement aussi blancs, dont le mouvement régulier prolongeait une chaleur brûlante qui doublait mes forces en les épuisant. Tout à coup la porte de ma chambre s'ouvre avec fracas. Un homme entre en simple chemise, sa culotte sous le bras; sœur Madeleine se sauve en jetant un grand cri; moi, je regarde: c'est tout ce que je peux faire.

Sur les pas de l'homme en chemise accourt le général, et sur les pas du général cinq à six domestiques un pied chaussé et l'autre nu. L'homme en chemise court çà et là; il tourne à droite, à gauche, et le général tourne comme lui. Il était difficile qu'il s'échappât. Les domestiques lui barrèrent le passage et le prirent.

« Je saurai donc enfin, dit le général, quel est l'insolent... Comment, docteur, c'est vous qui osez vous introduire clandestinement !... — Général, ces expéditions-là se font toujours incognito. — Par l'appartement de madame Derneval !... — Il n'y a pas d'escalier dérobé. — Pour coucher avec

Roxelane ! — Elle en vaut bien la peine, général. — Et la gravité de votre état? — Je ne suis pas médecin au lit. — Et les bienséances publiques? — Je n'avais pas l'intention de les violer; c'est vous qui êtes l'unique cause de l'esclandre. — Oh! il est fort celui-là ! — Vous enfoncez une porte parce qu'on ne l'ouvre pas assez vite. — Il y avait dix minutes au moins que madame y frappait. — Je vous demande, là, si je pouvais ouvrir à madame, si un homme *usagé* comme vous ne devait pas se douter de quelque chose, et donner au tourtereau de Roxelane le temps de s'esquiver par la fenêtre? — Je vous demande, à vous, s'il n'était pas plus simple de vous en aller tout droit par la porte de la rue que de parcourir l'hôtel, votre culotte à la main, et de porter l'alarme partout? — Eh! général, je cherchais à vous échapper. Vous êtes vif, et je craignais que quelque coup d'épée ou de pistolet prévînt l'explication.

« — Et mon valet de chambre qui va vous chercher chez vous, et à qui on répond que vous passez la nuit ici. — Il y a franchise au moins dans cette réponse. — Eh! qui pouvait y comprendre quelque chose? Et cette Roxelane, avec son air hypocrite! la petite fourbe. — Allons, allons, général, pouvait-elle vous confier cela?

« — Ce n'est pas qu'au fond je trouve là un très grand mal; mais voilà un éclat de tous les diables. Les gens de la maison sont instruits. Je ne peux plus me servir de vous, et j'en suis fâché, car vous êtes plein de talent. Mais voyez quelle idée! Venir cou-

cher avec cette Roxelane! Il faut aussi que madame la congédie, et j'en suis encore fâché : j'aime à voir des figures agréables. Mettez donc votre culotte, docteur.

« — Écoutez, général, il y a un moyen tout simple d'arranger cette affaire. — Ma foi, je n'en vois aucun. — Quand vous serez malade, vous me ferez revenir, parce que vous tiendrez plus à votre existence qu'aux bienséances publiques. Si je vous guéris, personne ne vous blâmera; si je vous tue, on n'aura plus rien à vous dire. — Voilà qui est fort bien; mais Roxelane? — Je suis garçon; je la prends à mon service. — A la bonne heure. Mettez donc votre culotte, que diable, sœur Madeleine peut rentrer. — Et mes habits, général? vous sentez que je ne puis repasser chez madame pour les aller prendre. — Mes gens ne peuvent pas plus s'y présenter à cette heure : vous verrez que je vais être obligé de servir de valet de chambre à monsieur. — Eh! général, tout ceci n'est qu'une plaisanterie. — Je ne sais comment madame la prendra. Et son oncle le grand-vicaire! il faut qu'il dorme comme un sourd. En vérité, docteur, vous êtes un drôle de corps. »

Le grand-vicaire ne dormait pas; mais il n'était pas homme à se montrer sa culotte sous le bras. Il s'habillait à la hâte, très inquiet de la rumeur qu'il entendait de tous cotés, et il se montra au moment où on ne le craignait plus.

Ce n'était pas avec lui que le général pouvait rire d'une anecdote qui blessait ouvertement les bonnes

mœurs, et tel est l'ascendant de la véritable vertu qu'il force les gens les moins scrupuleux à en prendre le masque. Le général, ne pouvant dissimuler l'aventure à cause de sa publicité, prit le ton qu'il jugea convenir au nouveau personnage qui entrait en scène. Il parla morale; il s'étendit sur le respect dû à sa maison, et particulièrement à madame Derneval. Le docteur, qui saisit parfaitement son intention, joua le trouble, le repentir, la confusion.

Le général, en parlant, se pénétrait de plus en plus de son sujet. Il s'échauffa au point que le grand-vicaire, complètement dupe de cette comédie, se crut obligé de prévenir une scène tragique. Il interposa sa médiation et obtint, avec bien de la peine, qu'on laisserait au coupable le temps de s'habiller, et qu'on lui permettrait de se retirer librement. Quant à Roxelane, le général ne parlait de rien moins que de la faire remettre à l'hôpital. Mais monsieur le grand-vicaire représenta que cette fille pourrait changer de conduite, et qu'on la jetterait dans le découragement en la dégradant à ses propres yeux. Le général se rendit à ces raisons; il fit encore une fois mettre les pauvres chevaux, et il chassa d'une voix terrible Roxelane et son docteur, qui furent tranquillement s'établir à leur autre domicile.

Chacun retourna chez soi, et moi, fatigué de toutes les manières, je pris le parti de m'endormir, et je m'éveillai assez tard. Le premier objet qui s'offrit à mes yeux fut sœur Madeleine, qui me souriait avec complaisance.

Madame Derneval entra bientôt après. Elle s'était fait accompagner par son oncle, à qui elle devait, disait-elle, faire des ouvertures sérieuses sur l'avenir de la jolie religieuse, et elle ne voulait s'expliquer qu'en sa présence, pour savoir, disait-elle encore, si ses propositions lui conviendraient. Au fond, elle n'était plus maîtresse de sa curiosité; elle comptait frapper un grand coup, et lire sur le visage de sœur Madeleine jusqu'à quel point étaient fondés certains soupçons, nés des discours prononcés la veille par le respectable oncle.

L'occasion paraissait d'autant plus favorable qu'on était seuls, absolument seuls. Moi je comptais pour rien, et le général était sorti de bonne heure pour une affaire qui paraissait l'intéresser beaucoup.

Madame Derneval était couverte, boutonnée, épinglée du menton à la plante des pieds; ainsi point de distraction pour le précoce malade; ainsi attention entière de sa part.

« Vous savez, mon oncle, pourquoi j'ai renvoyé Roxelane. Une fille qui se jette dans les bras d'un homme, sans l'aveu des lois sociales, ne mérite aucun ménagement d'une femme qui se respecte. » Ici la jeune dame fixa sœur Madeleine, qui rougit jusqu'au blanc des yeux. « J'ignore, ma nièce, quel est le dégré d'humiliation où une femme respectable peut réduire une femme faible. Les prudes étendent ces droits très loin; mais la vraie sagesse est sévère pour elle-même et indulgente pour les autres. — Quoi! mon oncle, vous blâmeriez en moi la haine du vice? —

Non, ma nièce; mais je n'approuve pas que cette haine se manifeste par des sorties virulentes. L'apparence de la vertu est partout; la chose est rare, et, dans le tourbillon où vous êtes lancée, il faut savoir fermer les yeux sur bien des choses. Vous ne sauriez déclamer contre un vice sans faire la satire de quelqu'un en particulier. Tel qui paraît vous approuver, et sur qui vos traits auront porté, cherchera secrètement l'occasion de vous décrier et de vous nuire. Or, rien de facile comme de perdre une femme honnête, parce que, forte du sentiment d'une conscience pure, elle est sans crainte comme sans défiance. Elle ne pare aucun coup, parce qu'elle ne pense pas même qu'on puisse l'attaquer. Elle périt victime à la vérité; mais enfin elle succombe, et vous frémiriez si je vous rapportais vingt traits lancés par la calomnie, qu'il était aussi impossible de prévoir que d'éviter. — La leçon, mon oncle, est d'un homme qui connaît le cœur humain, et je vous en remercie; mais il me semble que ma femme de chambre sort de la classe de ceux que je pourrais craindre. — Mon enfant, il n'est pas d'ennemi méprisable : puissiez-vous ne pas l'apprendre un jour! Mais en admettant que vous n'ayez rien à redouter de Roxelane, est-ce une raison pour la dénigrer sans nécessité? — Mais ceci, mon oncle, est entre nous. — Pas du tout, madame. Vous apprenez à sœur Madeleine des détails que peut-être elle eût toujours ignorés. — Je n'avais pas réfléchi à cela, mon oncle, et je sens que sœur Madeleine, si jeune,

si sage, si incapable d'une faiblesse, pouvait, malgré l'éclat de la scène, ne pas soupçonner... » Le grand-vicaire se lève hors de lui, marche à grands pas dans ma chambre. Sœur Madeleine pâlit, rougit, baisse les yeux, veut parler, se tait, et ne sait quelle contenance tenir.

« Madame, reprend le grand-vicaire, il y a méchanceté et perfidie dans ce qui vient de vous échapper. Méchanceté, parce que vous avez éclairci par un moyen cruel des soupçons auxquels je me souviens d'avoir donné lieu involontairement; perfidie, parce que vous prodiguez la louange à celle que vous méprisez intérieurement. Et quelle est donc cette odieuse pureté qui cherche sa récompense dans les larmes de ses semblables? Moins de vertu, madame, et plus de charité, si la vertu en vous ne peut s'allier qu'à l'intolérance et à l'orgueil. Et quel garant avez-vous que cette égide, dont vous êtes si fière, ne s'échappera pas de vos mains? Votre Dieu a dit, en parlant de la femme adultère : Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre, et un enfant sans expérience, une femme qui entre à peine dans le monde, ose porter sa main téméraire sur la balance divine, et se montrer plus sévère que son Dieu! »

Il eût pu continuer plus long-temps encore sans qu'on pensât à l'interrompre. Sœur Madeleine sanglottait et ne trouvait pas une larme; madame Derneval, rendue à son heureux naturel, lui prodiguait toute sorte de secours, l'embrassait et lui demandait pardon. Sœur Madeleine, humiliée, confondue, ne

pouvait articuler un mot; elle lui tendait la main et la regardait d'un air plein de douceur.

« Parlez, continua le grand-vicaire en s'adressant à l'infortunée. Parlez, avouez vos fautes à celle qui n'a ni le droit d'en connaître, ni celui de vous juger. Accusez-vous, pour être à l'abri d'une coupable curiosité, et moi, ministre du Dieu qu'on offense, je vous absous, car quelles qu'aient été vos erreurs, vous les avez expiées par le repentir et la pratique des œuvres de miséricorde.

« — Ah! mon oncle, comme vous me traitez? Imitez la générosité de sœur Madeleine. — Vous avez froissé son cœur. Elle est l'offensée; elle peut, elle doit être généreuse. Mais qui protégera ceux que vous opprimez? qui aura le courage de vous reprocher vos torts? Seront-ce les flatteurs que votre jeunesse, votre beauté, votre rang, votre fortune attirent sans cesse sur vos pas? Moi seul, peut-être, j'ose être vrai avec vous, et vous dire la vérité tout entière. — Mon oncle, sa nudité m'effraie. — Madame, je n'ai jamais su la parer.

« — Je m'estime encore assez, mon oncle, pour vous avouer qu'une curiosité que je devais surmonter a amené cette scène que je n'oublierai de ma vie. J'ai voulu faire parler sœur Madeleine; mais croyez que je n'avais pas le projet atroce de faire couler ses larmes. — Si je vous en avais crue capable, madame, j'aurais gémi sur vous et je me serais retiré : quand le cœur est corrompu il ne reste plus d'espoir. — Pardonnez-moi, mon oncle, pardonnez-

moi comme elle. » Et son attitude était suppliante; elle prenait les mains du grand-vicaire, elle les mouillait de ses pleurs. « Venez, mon enfant, et tombez dans les bras de votre oncle. Il a dû vous blâmer; mais il est doux pour lui de vous retrouver digne de sa tendresse. — Ah! sœur Madeleine, comment vous faire oublier... — En écoutant, ma nièce, un récit qui, j'aime à le croire, vous la montrera plus malheureuse que coupable, et qui justifiera cette indulgence que vous lui accordez aussi facilement que vous avez été prompte à la condamner. — Oui, monsieur, je parlerai, j'en aurai le courage. En proie au méchant, à l'âge où on ne soupçonne pas encore qu'il existe des vices; vaincue sans avoir pu me défendre; soumise ensuite à l'ascendant d'un maître sur une fille sans ressources, j'ai conservé des droits à la pitié, et je me crois au-dessus du mépris, qui ne doit frapper que le vice.

« J'ignore où je suis née. Je ne me rappelle rien d'antérieur au presbytère où monsieur m'a trouvée. C'est là que mes yeux ont été frappés des premiers objets; c'est là que j'ai articulé les premiers sons. Le prédécesseur du curé actuel avait une gouvernante qui dut avoir été belle, car elle était bien encore, malgré un fonds de mélancolie qui la minait insensiblement. Elle me nommait sa nièce, et ce titre justifiait la tendresse dont elle ne cessait de me donner des marques.

« A mesure que ma raison se développait, je remarquais entre elle et le curé une intimité qui n'existe pas ordinairement du maître à la domestique. Ceci

n'était qu'une simple observation dont je ne pouvais encore tirer de conséquences.

« La santé de celle qui se disait ma tante s'affaiblit au point de ne plus laisser d'espoir. Elle exigea alors que je restasse constamment auprès d'elle, et les caresses les plus tendres ajoutaient à la douleur que m'inspirait déjà une prochaine et éternelle séparation. Au moment terrible où on n'a plus d'intérêt à se mentir à soi-même, elle me bénit et elle dit à son maître : Expiez vos erreurs et les miennes. Aimez cette enfant qui n'a pas demandé à naître, et cachez-lui le malheur de sa naissance.

« J'avais douze ans alors, et ces paroles me laissèrent pressentir ma déplorable origine. Je sentis les devoirs que j'avais à remplir envers le curé, et je ne m'en écartai jamais. Jamais un regard de bienveillance ne fut le prix de mes soins. Je vécus au presbytère sans avoir à me plaindre ni à me louer des traitemens que j'y recevais.

« Deux ans après, les orages révolutionnaires forcèrent le curé à fuir et à se cacher. Il n'avait au monde que son bénéfice; la misère devenait son partage, et la misère amollit les cœurs les plus durs. Pour la première fois il me pressa contre son sein; il me donna en présence de témoins recommandables ce qu'il crut devoir me laisser, et en sortant du presbytère il me recommanda à la Providence.

« Sa tête était proscrite; il l'avait dérobée à la fureur de ses assassins. Ils se vengèrent sur moi, et sans égard pour mon âge et l'état déplorable où ils

m'allaient réduire, ils me dépouillèrent entièrement et me bannirent de cette maison, berceau de mon enfance.

« J'en sortis en pleurant : les larmes sont la défense ou le soulagement du faible. Seule dans l'univers, placée entre la misère et le désespoir, il fallait mourir ou tendre la main. A quatorze ans on commence à sentir le prix de l'existence; mais à quatorze ans il paraît affreux d'implorer la commisération publique. Assise sur une pierre, mon visage caché dans mes mains, je dévorais des sanglots qui ne devaient attendrir personne : je le croyais au moins. Ma mère avait fait du bien à une femme pauvre et âgée. Soit qu'elle eût pénétré le secret de ma naissance, soit qu'elle ne cédât qu'à la compassion, elle me chercha et m'offrit de partager ses haillons, son grabat, son pain noir et ses travaux. C'était, disait-elle, une dette qu'elle acquittait, et je crus en payer une plus réelle en m'exténuant de travail pour lui procurer quelque repos.

« La fatigue et le besoin l'avaient usée avant le temps : je n'étais pas la seule avec qui elle eût partagé ce qui ne lui suffisait pas. Vertus obscures, personne ne vous recherche, ne vous connaît, ne vous récompense. Elle tomba malade, et je renonçai au sommeil pour fournir aux dépenses que son état exigeait. Elle me remerciait comme si j'eusse fait plus que mon devoir.

« L'on remarquait dans le village mon dévouement et ma tendre sollicitude; on me louait hautement;

on me marquait de la considération, et je n'en concevais pas d'orgueil. Je pensais seulement qu'il faut qu'il y ait bien des ingrats pour qu'on traitât avec distinction une fille qui n'avait d'autre mérite que celui de sa mémoire.

« Les prêtres n'exerçaient pas publiquement leur ministère ; mais on avait cessé de les persécuter. Le curé actuel s'était établi dans le village, et il y administrait les sacremens en secret. Il vint aider ma vieille amie à mourir, et il voulut voir la jeune personne dont on lui disait tant de bien. J'étais profondément affligée. Il me dit de me consoler et d'avoir confiance en Dieu.

« Je crois en Dieu, monsieur le grand-vicaire. Si j'ai reçu de lui quelques agrémens qui ont fait mes malheurs, je lui dois aussi la résignation avec laquelle je les supporte, et le ferme désir de réparer mes erreurs. Courbée sous le poids de sa justice, je m'interdis jusqu'au plus léger murmure ; mais pourquoi ceux qui se disent ses interprètes sont-ils les premiers à l'outrager et à braver ses lois? — Continuez, ma fille, et respectez la sainte obscurité dans laquelle la Providence a voulu se cacher. Rien n'échappe à sa vigilance, car son centre est partout, ses bornes ne sont nulle part. Au moment où le crime se commet, un trait lancé de sa main invisible déchire le cœur du coupable. S'il a trompé les yeux des hommes, il ne saurait se tromper lui-même; partout il porte le trait vengeur, partout il traîne avec lui son juge, et ce juge est sa conscience. Continuez, ma fille, continuez.

« — La terre couvrait ma bienfaitrice, et plusieurs particuliers m'avaient offert un asile. Le curé demanda qu'il lui fût permis de me recueillir, afin, disait-il, de faire fructifier en moi le germe des vertus.

« De toutes les habitations du lieu, nulle n'avait pour moi d'attrait que celle où j'avais été élevée. Je trouvai une douce satisfaction à y rentrer, et maîtresse de choisir je courus à ma perte.

« Bientôt mes misérables vêtemens furent remplacés par des habits simples, mais d'un goût recherché. Je me regardai avec complaisance, j'eus la vanité de me croire belle, et j'éprouvai un sentiment plus vif que la simple reconnaissance pour celui qui me procurait la seule jouissance que j'eusse encore connue.

« Il souriait aux expressions que m'arrachait l'espèce d'ivresse où j'étais plongée. Était-il sensible au tribut que lui offrait l'innocence, ou s'applaudissait-il du succès des piéges qu'il tendait sous mes pas? Soins tendres et soutenus, égards sans affectation, empressemens réglés par la plus austère décence, il me prodiguait tout. Il m'inspira bientôt cette confiance qui empêche de s'occuper de l'avenir, parce que le présent s'empare de toutes nos sensations. Oh! qu'il est facile, madame, de surprendre un cœur pur! Il ne peut voir dans les choses les moins équivoques qu'humanité et bienveillance.

« J'étais contente, j'étais heureuse, je ne désirais rien de plus. J'ignorais qu'il existât différentes sortes de bonheur : le séducteur devait mettre le sien à me désespérer.

« Il m'avait habituée à l'embrasser tous les soirs avant de me retirer. Ce baiser, qu'il appelait le baiser de paix, fut modeste pendant quelque temps. Insensiblement ce furent des caresses, nommées encore caresses paternelles. Enfin ces baisers se prolongèrent avec une énergie qui éveilla en moi la nature et qui m'avertit du danger.

« Il fallait fuir ; mais où aller ? Ceux qui m'avaient offert leur maison n'auraient vu dans ma sortie du presbytère qu'une légèreté condamnable, car je ne pouvais accuser le curé d'aucun acte vraiment répréhensible, et mon témoignage d'ailleurs n'eût été d'aucun poids contre un homme revêtu de ce caractère. J'avais contracté l'habitude du bien-être, et ceux qui s'intéressaient à moi vivaient dans une extrême médiocrité. La crainte des privations d'une part, celle de perdre dans l'opinion publique de l'autre, tout concourait à retenir une fille qui avait trop peu d'expérience pour penser qu'on pût lui arracher ce qu'elle était décidée à n'accorder jamais.

« Je me bornai donc à me refuser à ces perfides caresses ; je remplaçai par une réserve absolue la liberté qui avait régné entre nous ; un respect attentif succéda à la sincère amitié qu'il m'avait inspirée, et la nuit je m'enfermai exactement dans ma chambre.

« Nous dînions à la même table quand il était seul, et nous soupions toujours ensemble, parce qu'il n'avait jamais personne le soir. Je remarquais quelquefois son teint enflammé, son regard ardent. Alors je me sentais rougir ; je baissais les yeux et je me retirais.

« Un soir, vers la fin du repas, je me sentis prise d'un assoupissement que je ne pus vaincre, ni même combattre. Le sommeil appesantit tous mes membres, engourdit tous mes sens. J'ignore combien de temps dura ce sommeil léthargique. Je me réveillai dans mon lit, et je me trouvai dans les bras du curé.

« Je criai, je pleurai!... Il me ferma la bouche avec un mouchoir, et m'ordonna de l'écouter.

« Ce qui est fait, dit-il, est sans remède; vos larmes, vos cris, aucune puissance ne peuvent vous rendre ce que vous avez perdu. Ainsi, consolez-vous et gardez le silence.

« Je n'ai dû qu'à la ruse le bonheur que je désirais depuis si long-temps. Je veux désormais vous devoir à vous-même : il faut que vous partagiez mes plaisirs pour qu'ils soient parfaits. Si je ne vous inspire pas d'amour, efforcez-vous de paraître tendre, soyez complaisante au moins, et je vous rendrai aussi heureuse qu'une fille de votre état peut l'être et que mes moyens le permettent.

« Il renouvela ses entreprises; je me défendis avec fureur. Cédez, dit-il d'un ton féroce, cédez, ou vous êtes perdue. J'ai enfermé dans votre cassette un couvert d'argent. Choisissez, de vous donner à moi, ou d'être à l'instant même accusée d'un vol que vous n'avez pas commis, mais dont vous porterez la peine.

« L'idée du vice m'avait révoltée; je frissonnai à celle des cachots et d'un jugement infamant. Si je n'eus pas la force de consentir ouvertement à ma

honte, je n'eus pas non plus celle de résister plus long-temps.

« Je n'ai jamais pu aimer le curé ; mais l'habitude, la nature, toute-puissante sur des organes neufs, tempérèrent le dégoût que m'inspira d'abord cette vie de désordre. Je retrouvai de la gaîté, et lorsque le remords se réveillait au fond de mon ame, je cherchais à m'étourdir, et je rejetais tout sur la nécessité, à qui je m'étais immolée.

« Il est inutile de vous raconter, madame, comment ce commerce illégitime fut enfin découvert. Vous en savez assez pour établir votre opinion, pour me juger, et je me recommande à votre indulgence. »

« — Vous la méritez jusqu'à un certain point, reprit le grand-vicaire. — Oh! elle la mérite tout entière, mon oncle. — Non, ma nièce; apprenez à vous garder de deux extrêmes. Le crime du curé n'est pas le sien; mais les fautes qu'elle a volontairement partagées?... — Et la crainte des tribunaux, mon oncle? — Et le dévouement qu'exige la vertu? L'innocent accusé présente sa tête et la perd s'il le faut. Il ne la rachète pas par des moyens indignes de lui. Voilà le véritable martyr, celui que la palme immortelle attend, celui dont les hommes doivent vénérer la mémoire, parce qu'il leur a donné un grand exemple. — Ces exemples sont rares, mon oncle. — Ils n'en sont que plus précieux. — Je ne sais pas même si l'on en trouve dans vos livres... — Laissez nos livres,

madame. Ici je suis un honnête homme qui raisonne avec une femme du monde.

« — Convenez au moins, mon oncle, que peu de femmes, à la place de sœur Madeleine, auraient eu le courage de se conduire autrement. — Aussi me suis-je élevé contre la sévérité que vous lui avez d'abord marquée. Il est, ma nièce, une différence essentielle entre l'indulgence aveugle qui autorise le désordre, et la fermeté compatissante qui ramène le faible en lui pardonnant.

« — Pauvre Madeleine! pauvre Madeleine! non, vous n'êtes pas méprisable; non, je ne vous méprise point, et je vous le prouve en vous offrant chez moi la place qu'occupait Roxelane. — Votre maison, ma nièce, ne lui convient pas. — Et pourquoi donc, mon oncle? — Je crois que votre mari a des mœurs; mais il a sans cesse à sa suite une foule de jeunes officiers qui peuvent n'être pas très scrupuleux. L'occasion, l'habitude, peuvent être plus fortes que les résolutions les plus sincères, et je n'exposerai pas cette jeune personne à des combats dont l'issue est incertaine. Si elle est prudente, elle entrera chez une ouvrière d'une conduite sans reproche; elle y apprendra à vivre de son travail, et indépendante du besoin et des hommes elle pourra se rapprocher d'eux avec moins de danger.

« — Mon oncle, mon oncle, j'ai une lingère excellente. — A la bonne heure, ma nièce. — Qui demeure dans un quartier tranquille. — Bien! — Qui est mère de famille, et qui n'a d'ouvrières que ses filles. —

Fort bien! — Elles ne sont pas jolies du tout; mais...
— Tant mieux, ma nièce : la beauté est presque toujours un présent funeste que les femmes paient bien cher.

« Parlez, sœur Madeleine, consentez-vous à ce que madame vous propose? — Il y a long-temps, monsieur, que je vous ai assuré de mon entière soumission. — Il y a long-temps que je vous ai répondu que cela ne me suffisait point. Consultez votre inclination beaucoup plus que le désir de me complaire. — Eh bien! monsieur, ce projet m'est agréable autant qu'il me paraît utile. — Il sera exécuté, et je me charge de tous les frais. — Non pas, s'il vous plaît, mon oncle. Vous n'avez pas eu de torts envers sœur Madeleine, et je veux... — Non, mon enfant, on me confie des fonds uniquement destinés à cet usage. Faites du bien de votre côté, puisque vous avez du superflu; vous trouverez à chaque pas un malheureux à soulager. Mais prenez garde d'alimenter la paresse, au moins inutile quand elle n'est pas nuisible. Étudiez l'art de placer vos bienfaits. Je l'appelle un art, parce qu'il mène à connaître le cœur humain, avantage si nécessaire dans le monde, et si généralement négligé.

« — Mon oncle, je monte en carrosse et je cours chez ma lingère. — Un moment, ma nièce. Il est d'abord des devoirs de bienséance à remplir envers la supérieure de l'Hôtel-Dieu, un habit à remettre, et je me charge de tout cela. — Abrégeons, s'il est possible. Vous, sœur Madeleine, venez avec moi. »

Et madame Derneval emmène ma jolie religieuse et rentre avec elle au bout de cinq minutes. Je ne la reconnaissais pas. La jeune dame avait ouvert sa garde-robe, l'avait forcée à choisir, l'avait aidée à s'habiller. Madeleine avait pris ce qu'il y avait de plus simple; mais qu'elle était bien comme cela!

« —Tenez, mon oncle, voilà le paquet de bure. Faites-le mettre sur le devant de la voiture, et reportez-le à madame de la Nativité. Excusez ma protégée auprès d'elle... — Non, ma nièce, je n'excuserai pas un oubli volontaire des procédés les plus simples. Ma fille, venez remercier cette bonne religieuse. Mais reprenez cet habit, et vous le changerez à l'Hôtel-Dieu contre ceux que vous y avez déposés. Ils conviennent à votre situation, et vous êtes ridicule avec ceux-ci. —Ridicule, dites-vous, mon oncle? ah! elle est jolie comme un ange. —On est toujours ridicule, ma nièce, quand on sort de son état. »

Monsieur le grand-vicaire tâchait toujours d'avoir raison quand il voulait quelque chose; aussi voulait-il fortement, et il fallut que sœur Madeleine reprît le juste de bure grise. Tout ce qu'il accorda à la pétulance de la jeune dame, ce fut de partir sur-le-champ avec sa protégée pour lui faire prendre congé de madame la Nativité.

Il est à peine sorti que madame Derneval demande une autre voiture et part pour le faubourg Saint-Germain. Elle règle les conditions avec la lingère, paie une année d'avance malgré les observations de son oncle, et revient enchantée d'elle-même. Il était

arrêté là-haut, ou là-bas, ou ailleurs, ou nulle part, que mademoiselle Javotte ne serait ni religieuse, ni femme de chambre, ni lingère.

La jeune dame rentrait à peine que le général parut; il tenait par la main le camarade Ruder, et le présenta à sa femme. « Ma bonne amie, félicitez le capitaine. Je n'ai eu que la peine de rappeler ses services pour obtenir la compagnie. Mon cher Ruder, vous pourrez encore perdre une capote quand l'occasion se présentera; mais ne battez plus personne, parce qu'un capitaine doit l'exemple aux jeunes gens du bataillon.

« Mon cher ami, il est convenu que vous vivrez à l'hôtel tant que vous serez en garnison à Paris. — Très volontiers, mon général; mais j'ai l'honneur de prévenir madame que si je pense bien je parle mal. — Allons, allons, mon camarade, vous n'êtes pas plus obligé d'être un Voltaire que Voltaire le fut d'être un Turenne. — Ce n'est pas cela, mon général; c'est que je jure ordinairement. — Eh bien! mon ami, vous jurerez le moins possible, et quand il vous échappera un gros mot je vous marcherai sur le pied. — Mais le mot sera lâché. — Mais vous serez sur vos gardes. — Ainsi, général, madame est sûre que je ne lui pousserai qu'un juron à la fois. »

Le grand-vicaire nous ramena mademoiselle Javotte tout-à-fait dégagée des liens de saint Vincent-de-Paule. C'était un bien brave homme que ce Vincent! c'est l'unique saint qui ait fondé une congrégation utile. Le cardinal de Bérulle méritait bien aussi

la canonisation pour avoir établi les Pères de l'Oratoire; mais il y avait déjà tant de saints! et puis la foi était si faible!... Elle est redevenue à la mode.

Hommes d'état, voulez-vous que la secte la plus absurde fasse des prosélytes? persécutez. Ministres d'absurdités religieuses, voulez-vous qu'on écrive contre les dieux de votre façon? déclamez contre les non conformistes.

Mademoiselle Javotte avait repris les vêtemens qu'elle avait le jour où il plut au fils de Joseph, de Gabriel, du Saint-Esprit, ou d'un autre, de se baigner dans la mare. Jour précieux où elle eut pitié de ma misère! Depuis long-temps je ne tenais à elle que par la tendresse : ses habits me rappelèrent à la reconnaissance.

Le grand-vicaire demanda quel était cet officier à l'œil de moins et d'un ensemble original. La jolie dame lui raconta ce que vous savez, et le grand-vicaire serra affectueusement la main du général.

Monsieur Ruder n'avait rien entendu, ou avait feint de ne rien entendre. On louait sa modestie. Sans réfléchir que s'éloigner de quatre pas de ceux qui font notre éloge c'est les mettre à leur aise et se procurer le plaisir innocent d'entendre quelque chose de plus, le capitaine s'était approché de mademoiselle Javotte, et, droit et ferme comme un pieu, il la regardait avec une ténacité qui ne me flatta point du tout.

Madame Derneval annonça à sa protégée que sa place était arrétée, et qu'elle entrerait quand il lui

plairait chez madame Dupont. Mademoiselle Javotte répondit qu'elle désirait attendre mon entier rétablissement, et qu'elle considérerait comme une nouvelle grace la permission qu'elle sollicitait. On se rendit avec bonté à ce qu'elle demandait, et je sus de tout cela un gré infini à la charmante solliciteuse et à ceux qui allaient au-devant de mes vœux les plus doux

Cet arrangement rendit la parole à M. Ruder. « Parbleu ! madame, je m'intéresse aussi à cet enfant, et je vous offre mes soins. Vos domestiques sont sur les dents, cette belle demoiselle est délicate, et moi je suis bien partout. Un matelas dans un coin, une roquille d'eau-de-vie et une pipe, voilà tout ce qu'il me faut. »

On représenta à M. Ruder que l'odeur du tabac ne me valait rien ; il répondait qu'il fumerait dans la cheminée. Je lui représentai que mademoiselle Javotte me suffirait ; il me répondit que je ne savais ce que je disais. Il accrocha son épée à une espagnolette de croisée, son chapeau à une autre ; il tira son bonnet de police, se l'enfonça jusqu'aux oreilles et s'installa dans un fauteuil.

Il ne dit plus rien de toute la journée ; mais il était très attentif. Au moindre mouvement de mademoiselle Javotte il était debout. Il sautait sur ce qu'elle allait prendre, de manière que la main décharnée rencontrait toujours la main blanche et effilée. Me soulevait-elle pour me présenter le vermicelle ou la gelée de groseille, cette diable de main se joi-

gnait à la sienne, et si elle lui faisait observer que je commençais à m'aider assez pour qu'une personne suffît, il ne répondait rien, mais il serrait davantage la main qui voulait lui échapper. Je me décidais à rester assis, et je fis mettre près de moi tisane et cordiaux.

On vint avertir le capitaine qu'on avait servi. Il demanda qu'on lui apportât un morceau sous le pouce. On mit un joli couvert pour lui et mademoiselle Javotte, et il déclara au domestique qui se disposait à les servir que cela le gênerait parce qu'il n'était pas dans l'habitude d'être servi. Il ajouta qu'il était très capable d'offrir le meilleur morceau à la belle demoiselle et d'entretenir son verre plein. Tout cela me déplaisait de plus en plus.

Le domestique se retira, et monsieur le capitaine se plaça, le dos tourné de mon coté. Je ne sais comment il regardait mademoiselle Javotte; mais elle ne leva pas les yeux de dessus son assiette. Elle mangea peu, elle but moins, et vint reprendre sa place près de moi.

M. Ruder abandonna la sienne, et se mit à celle qu'elle quittait, sans doute pour ne la pas perdre de vue. Il mangea comme un tigre, il but comme un Allemand, et de temps en temps il tâchait de se donner un air tendre, qui était bien la plus drôle de grimace!... Mademoiselle Javotte en riait en tournant la tête, et j'étais, moi, dans une colère épouvantable.

« Calme-toi, mon petit Jérôme, calme-toi, me disait-elle à voix basse. Tu vois bien que cet homme

n'est que ridicule. — Mais cet homme-là vous aime, mademoiselle. — Mais moi je ne l'aime pas, monsieur. — Oh! si j'avais seulement seize ans! — Que ferais-tu, petit ami? — Je tuerais tous ceux qui vous aiment, pour que vous ne puissiez aimer que moi. »

La journée, la nuit, se passèrent dans ces alternatives de gaîté, de crainte, et de soupirs amoureux. M. Ruder continuait ses mines; mais il ne laissait parler que son œil. Il y trouva tant de plaisir qu'il oublia sa pipe; il ne fêta que sa roquille. Son silence me calma peu à peu, et je finis aussi par le trouver plaisant.

Il ne sortait pas de ma chambre, et le général, sa femme et le grand-vicaire le louaient beaucoup de son humanité et de l'empressement qu'il mettait à soulager mademoiselle Javotte : elle et moi savions mieux que personne ce qui en était.

Je reprenais des forces, et on avait décidé que sous deux jours je pourrais bien me lever : c'était le quatrième depuis que M. Ruder s'était établi près de moi. Je voyais que le besoin de parler le tourmentait d'une étrange manière; il s'était même essayé plusieurs fois dans la journée à articuler quelques mots. Il s'approchait d'elle d'un air guindé; il avançait les bras, inclinait la tête, ouvrait la bouche, la regardait, faisait un demi-tour à droite, et retournait à son fauteuil

On trouvera sans doute ces détails puérils; mais c'est un enfant qui conte, et ces détails sont autant de degrés qui nous mènent à la catastrophe.

Au commencement de la nuit, il fit un usage fréquent de sa roquille, sans doute pour se donner le courage de s'expliquer, ou la facilité de s'expliquer en beaux termes. Après quelques préliminaires qui n'aboutissaient à rien, il commença enfin.

« Mademoiselle... mademoiselle... Que le diable m'emporte si je sais par où commencer. Mademoiselle, vous êtes charmante. — Vous me flattez, monsieur. — Et je vous aime de tout mon cœur. — Monsieur, vous êtes trop bon. — Voulez-vous m'épouser, mademoiselle? — Non, monsieur. — Comment, mademoiselle! vous ne voulez pas épouser un capitaine? — Je ne vous épouserais pas, fussiez-vous colonel. — Et la raison s'il vous plaît? — Je n'ai pas de goût pour le mariage. — Mais j'en ai, moi, mademoiselle; vous seule me l'avez inspiré, et corbleu! vous m'épouserez. — Je ne vous épouserai pas. — Comment, ventrebleu! Ruder a pris Mantoue, et il ne prendrait pas une femme! — C'est que les femmes ne se prennent pas à coups de canon. — Aussi n'est-ce point à l'arme à feu que je vais vous réduire. » Il ferme la porte à double tour, et il met la clé dans sa poche. Il enlève mademoiselle Javotte dans ses bras, il la jette sur le tapis, et il l'arrange comme saint Martin avait essayé de le faire dans la cuisine du curé.

Furieux, je me levai en poussant de grands cris. Mademoiselle Javotte cria autant que le permettait un combat qui lui ôtait parfois la respiration. Elle égratignait, elle mordait. Je tirais Ruder par les

cheveux, par un bras, par une jambe; l'enragé ne sentait rien. Enfin son épée frappa mes yeux. Je sautai sur l'arme, mais je fis de vains efforts pour la sortir du fourreau. Je continuais de crier, et je frappais du pommeau sur la tête et sur les reins du frénétique assaillant. « Frappe, frappe, petit b....., moi j'épouse. »

J'étouffais de colère et de jalousie, lorsque des coups redoublés ébranlèrent la porte qui céda enfin Le général parut; mais, hélas! il parut trop tard. Hors de moi, et poussant les sanglots du désespoir, je me jetai à ses pieds, et je lui demandai justice. Je lui racontai comment la chose s'était passée : il pouvait en juger comme moi.

Il restait pétrifié d'indignation. Ruder se leva fort tranquillement, et présenta la main à mademoiselle Javotte avec assez de politesse. La pauvre fille sanglotait à son tour, cachée sous mes rideaux. « Malheureux! dit enfin M. Derneval, vous ne rougissez pas de l'infamie que vous avez commise?... — Non, général, parce que le mariage efface tout. — D'une infamie consommée chez moi. — Eh bien! général, faisons ici la noce, et que tout soit dit. Allons, allons, ma petite femme, ne vous chagrinez pas : j'en ai violé plus d'une en pays ennemi, et aucune n'en est morte. — Un viol, Ruder, un viol! quelle atrocité, quelle horreur! — C'est elle qui m'y a forcé, général. Je lui offrais ma main; la proposition était honorable; elle a refusé. Je n'aime pas les affaires qui traînent

en longueur, et je l'ai violée aujourd'hui pour la forcer à m'épouser demain. Allons, ventrebleu ! vive la joie ! »

Madame Derneval entra, et demanda par quelle fatalité il arrivait toujours dans cette chambre quelque chose d'extraordinaire. « Il ne s'y est rien passé que de très ordinaire, madame, lui dit tranquillement Ruder; une noce à faire, voilà tout. J'épouse mademoiselle Javotte, et, ce qui ne m'était pas encore arrivé, je l'ai trouvée pucelle, et je vous prie de croire, madame, que je m'y connais. »

Tout cela n'était rien moins que clair pour madame Derneval; mais la virginité de mademoiselle Javotte la fit partir d'un éclat de rire quelle comprima aussitôt, parce qu'elle en sentit l'inconvenance. Toujours curieuse malgré les remontrances du cher oncle, elle voulut tout savoir, tout absolument, et moi, toujours prêt à exhaler ma fureur, je m'appesantissais sur les moindres circonstances, espérant que quelqu'nn voudrait bien faire ce que j'avais vainement essayé, que quelqu'un tuerait M. Ruder.

A mon grand mécontentement, le général se contenta de lui notifier de quitter l'hôtel pour n'y rentrer que lorsqu'il y serait mandé. Le capitaine, toujours soumis à la discipline, remit le bonnet de police en poche, et prit son chapeau et son épée. Jusque là tout était bien ; mais il présenta le bras à mademoiselle Javotte, du droit, disait-il, qu'a un officier de conduire sa femme à la caserne. L'infortunée jeta un cri d'effroi et se roula dans ma couverture. Ruder la

déroula, et il allait la charger sur son épaule pour en finir, lorsque madame Derneval lui représenta que la violence ne donnait aucun droit, et qu'il ne pouvait rien attendre que du consentement de celle qu'il avait outragée. Ce raisonnement ne lui parut d'aucune valeur, et il continua à faire le mari. Le général, outré de colère, lui protesta que s'il ne cessait de violenter mademoiselle Javotte il le ferait casser à la tête du bataillon. Cette mesure apaisa la rage d'épouser du capitaine; il sortit, en priant le général de ne pas trop différer le mariage, parce qu'il venait, disait-il, de se mettre en goût.

On frappait à une autre porte; c'était le grand-vicaire qui, selon sa coutume, s'était habillé de la tête aux pieds. Au premier bruit, madame Derneval, qui s'était rappelé l'histoire du médecin, et qui se promettait de rire encore, sans savoir de quoi, madame Derneval avait verrouillé l'antichambre du digne oncle, parce qu'il est des choses que certains yeux ne doivent jamais voir. Les femmes ont toujours la présence d'esprit du moment : aussi nous dupent-elles avec une grace, une facilité, nous qui nous croyons si fins!

Elle fut ouvrir, et dit à son oncle que j'avais eu une nouvelle crise qui avait jeté mademoiselle Javotte dans de vives alarmes, mais que j'étais fort bien, et que ce qu'il pouvait faire de mieux était de se remettre au lit. Le grand-vicaire se rendit volontiers à ce conseil, et la jeune dame revint administrer des consolations à mademoiselle Javotte qui en avait vrai-

ment besoin. Que de jouissances pour madame Derneval! remplir un devoir indispensable pour un cœur sensible, et savoir précisément, bien précisément, à quel point le capitaine avait poussé l'insolence. Prétendre que les choses n'avaient été que là, pour s'entendre dire qu'elles avaient été plus loin; porter mademoiselle Javotte à un mariage devenu à peu près nécessaire pour opposer de l'esprit à la répugnance et des raisonnemens à la conviction, tout cela tient encore au sexe féminin. Nous serions vos esclaves, mesdames, vos très humbles esclaves, si vous étiez sans défauts.

Sauvez-nous du danger de vous trouver parfaites.

Grace à Dieu, s'il y en a un, nous n'avons rien à craindre de ce côté-là.

Mademoiselle Javotte se plaignait amèrement de l'inutilité de la sagesse, qui ne l'avait pas empêchée de tomber dans les bras de deux hommes qu'elle haïssait également; elle protestait qu'elle mourrait plutôt que d'être la femme du capitaine. J'affirmais que je me tuerais si ce mariage avait lieu. Mademoiselle Javotte m'embrassait; madame Derneval riait de mon transport, et le général disait en bâillant que si le grand-vicaire savait cette nouvelle aventure, il aurait de la peine à la concilier avec la profonde sagesse de la Providence, dont il était forcé de parler souvent, et à laquelle probablement il ne croyait pas.

Il fallait prendre un parti. Délaisser une affligée, dont la peine était aussi fondée, paraissait dur; passer

le reste de la nuit sans pouvoir apporter de remède au mal paraissait inutile. Mademoiselle Javotte concilia ce qu'on devait aux bienséances et au sommeil; ses instances furent si franches et tellement réitérées qu'on put s'y rendre sans indécence, et je restai seul avec elle.

Mon état était au moins aussi déplorable que le sien, et elle oubliait sa douleur pour ne s'occuper que de la mienne. Je me modérai enfin, parce que mademoiselle Javotte n'avait cédé qu'à la force, parce que je ne voyais pas qu'elle en ressentît un grand mal, parce qu'enfin le chagrin qui affecte le plus vivement est aussi le moins durable. Mademoiselle Javotte se calma également, parce qu'elle me voyait plus tranquille, parce qu'elle ne pouvait faire que ce qui était fait ne le fût pas, parce que ses ongles imprimés sur la figure du capitaine attestaient son innocence. Je compris que, semblable aux femmes du pays ennemi, mademoiselle Javotte n'en mourrait pas.

Pourquoi parlera-t-on toujours de Lucrèce? c'est qu'elle se punit d'un crime qui n'était pas le sien, et qu'on ne citera en exemple que l'illustre Romaine, nos femmes ayant le bon esprit de distinguer le coupable de la victime.

Le lendemain, autre scène. Il semblait que le livre du destin s'ouvrît toujours, où j'étais, au chapitre des événemens. Le grand-vicaire était près de moi, et on annonça un homme qui demandait à lui parler avec les plus fortes instances. Il ordonne de faire entrer. Un malheureux se précipite à ses pieds. Mademoiselle

Javotte se cache, moi je ferme les poings, le grand-vicaire s'étonne : c'était notre curé.

« Vous m'avez fait interdire et bannir de ma cure, monsieur; vous me livrez à la misère et au déshonneur, après m'avoir surpris par une indulgence perfide...—J'ai été indulgent; je l'ai été de bonne foi pour ce que je croyais n'être qu'une faiblesse. J'ai dû m'élever contre le crime, le faire punir, ou en être en secret le complice.—Et de quel crime me parlez-vous?—D'un breuvage soporifique donné à un enfant qui opposait des vertus innocentes à un libertinage effréné.—On vous a trompé, monsieur. —N'ajoutez pas le mensonge à tant d'atrocités.—On vous a trompé, vous dis-je.—Eh bien! voilà celle qui vous accuse; osez la démentir. » Il force Javotte à se découvrir et à confondre le scélérat. Elle l'écrase du poids de la vérité toute puissante; elle lui courbe le front dans la poussière. Il bégaie, il s'égare; il ne peut que demander grace.

« Non, lui répondit le grand-vicaire avec fermeté. Si vous n'étiez dans les ordres, je serais moins sévère sans doute; mais un prêtre qui se livre à des excès que n'osent se permettre les hommes les plus crapuleux; un prêtre qui approche des autels le cœur et les mains souillés de luxure, est un membre corrompu que le clergé doit rejeter de son sein. Loin de vous plaindre du traitement que je vous fais éprouver, rendez-moi grace de ne vous avoir pas livré aux tribunaux. Je n'eusse point balancé sans doute sans la crainte du scandale, toujours terrible dans ses effets,

car les hommes superficiels jugent la religion par ses ministres. Allez, n'attendez plus rien que de la clémence divine, et sachez la mériter. »

Madame Derneval avait rencontré l'homme qui demandait à parler à son oncle, et selon ses petites habitudes elle fut bien aise de savoir ce qu'il lui contait. Quand le curé fut sorti, elle parla au grand-vicaire du secret qu'il avait mis à la destitution du curé. « Mon enfant, il est dur, bien dur pour moi d'être obligé de punir. Lorsque je le fais, je ne dois pas aller au-delà de mon devoir, et j'en passerais les bornes en livrant le coupable à la malignité des hommes. »

Si M. Ruder eût été présent, il se fût convaincu que ses connaissances sur certaine matière étaient excessivement bornées. Mais, d'après le caractère de l'homme, il eût dit : « Je croyais épouser une vierge; j'épouse une veuve, et la différence n'est que du plus au moins. »

Le lendemain, M. Derneval tira mademoiselle Javotte à part. La conférence fut longue, et sa durée m'intrigua beaucoup. Elle rentra les yeux rouges et le teint animé.

« Jérôme, me dit-elle, tu pars demain pour la campagne avec madame Derneval, son fils et son précepteur. — Et vous? m'écriai-je. — Je partirai après-demain avec les femmes de chambre. — Et pourquoi pas avec moi? — Les voitures sont arrangées ainsi. Que t'importe d'être un jour sans me voir? —Demandez-moi ce qu'il m'importe d'être heureux? »

Elle recommença à pleurer et me dit qu'il est des circonstances auxquelles on ne peut se dispenser de céder.

Avec un peu plus d'expérience il m'eût été facile de tout pénétrer. M. Derneval lui avait représenté que si Ruder n'était ni jeune, ni beau, sa valeur extraordinaire pouvait le conduire aux grades les plus distingués; que celui qu'il avait déjà était honorable, et qu'une fille sans parens, sans ressources, ne devait pas balancer entre sa main et l'apprentissage d'un métier qu'elle n'était pas certaine d'exercer d'une manière lucrative. Il ajouta qu'elle tenait à Ruder par son attentat même; qu'il était possible que la chose eût des suites, et que le capitaine changeât de façon de penser lorsqu'elle sentirait la nécessité de donner un père à son enfant; que le métier des armes dispense une femme qui n'est pas folle de son mari de vivre continuellement avec lui, et que rien n'était plus facile que de déterminer le capitaine à la laisser à Paris lorsqu'il changerait de garnison; qu'on lui ferait à cet effet un établissement de commerce qui ne lui permettrait pas de se déplacer; que madame Derneval se ferait un plaisir d'offrir la moitié des fonds, et que le grand-vicaire fournirait volontiers l'autre. Il l'exhorta à réfléchir sur les avantages du parti qu'il lui proposait et les inconvéniens d'un refus.

Toutes ces raisons étaient bonnes sans doute; mademoiselle Javotte en sentait la solidité, et elle n'y opposait que la douleur que me causerait son mariage. Le général lui répondait que je n'étais qu'un enfant.

Elle répliquait que j'étais beaucoup plus avancé qu'on ne l'est ordinairement à mon âge, et qu'elle ne pouvait supporter l'idée de me faire du chagrin. Après bien des débats, on convint qu'on me tromperait, qu'on m'éloignerait, qu'on m'amuserait, et que je ne saurais la vérité que lorsque je pourrais l'apprendre sans danger. Ces arrangemens ne m'ont été connus que plusieurs mois après.

Toujours frivole et curieuse, mais toujours essentiellement bonne, madame Derneval entra dans les vues du général. Proposer du bien à faire au respectable oncle, c'était lui procurer la plus douce jouissance. Le mariage se fit; une boutique de mercerie fut établie rue de Bussy, et moi j'errais dans les jardins d'un superbe château, pensant toujours à elle, et toujours abusé par des réponses concertées d'avance entre la jeune dame et ses gens.

D'abord le général était incommodé, et il avait retenu mademoiselle Javotte; ensuite l'incommodité avait pris une tournure sérieuse, et la présence de la charmante fille était devenue indispensable. Plein de reconnaissance pour la bienfaisante famille, je voulais aller aussi secourir le général. Madame Derneval m'opposait ma faiblesse et les dangers de la fatigue. Enfin huit jours, quinze jours, un mois s'écoulèrent en instances d'une part, et en défaites de l'autre.

Un matin, je déjeunais avec la jeune et belle dame, ce qui arrivait rarement. Un courrier entra couvert de sueur et poudreux; il remit, sans rire, à madame Derneval un paquet cacheté qu'elle prit avec la né-

gligence la plus naturelle. Je reconnus l'écriture, et je sautai de joie, persuadé que mademoiselle Javotte annonçait sa prochaine arrivée. Madame Derneval, en parcourant la lettre, prit tout à coup un air affecté qui lui allait à merveille, et qui n'avait rien d'étudié. Je m'inquiétai, je m'écriai, et elle eut la complaisance de lire haut.

Mademoiselle Javotte lui faisait part de la perte récente de son père, et elle ajoutait qu'elle montait à l'instant même en voiture pour aller recueillir sa petite succession. Je n'avais jamais entendu parler de ce père-là ; mais comme il est assez naturel qu'on en ait au moins un, et qu'il finisse, par la raison qu'il a commencé, je ne m'arrêtai qu'à l'oubli impardonnable d'indiquer le lieu où était cette malheureuse succession. « C'est affreux, dit madame Derneval.— Affreux, madame, me paraît bien fort. — Mettre ses amis dans l'impossibilité de lui écrire! — Comment, madame, de lui écrire? D'aller la joindre armé jusqu'aux dents, et de tuer ce M. Ruder s'il avait eu l'audace de la suivre! — Elle est capable de le permettre. — Non, madame; vous ne la connaissez pas. — Une fille qui manque à l'amitié est capable de tout. — Ce n'est qu'un oubli, je vous le jure, madame. — Eh! l'oubliez-vous un instant, Jérôme? — Ah! croyez, madame, qu'elle ne m'oublie pas non plus. — Elle vous oublie comme moi; elle oublie tous ceux qui lui veulent du bien. — Ménagez-la, par grace, madame, ménagez-la : en dire du mal devant moi, c'est m'arracher la vie. — Mais,

lisez donc, Jérome, lisez cette lettre. Ce n'est qu'une marque d'attention, prescrite par l'usage du monde, et qui, d'ailleurs, ne signifie rien; ce sont de ces billets que nous payons au-delà de leur valeur, en prenant la peine de nous faire écrire à la porte de ceux qui nous les adressent.»

Je pris la lettre : elle était d'un froid, oh! d'un froid! pas un mot pour son pauvre petit Jérôme, et une contrainte dans le style! Oh! qu'elle était loin de cette agréable facilité avec laquelle madame Derneval me trompait! Chère Javotte! combien cette lettre a dû te coûter! avec quelle tendresse je t'en ai remerciée plus tard!

J'oubliais mon chagrin pour excuser la charmante fille; je croyais faire un beau discours, et je répétais toujours les mêmes choses. Madame Derneval ne se calmait pas, et je sentais combien il est cruel d'entendre déprécier ce qu'on a de plus cher au monde. La belle dame voulut bien enfin se rendre ou oublier son mécontentement, fatiguée probablement de mes répétitions éternelles. Oh! combien je fus dupe de cette comédie! combien, depuis, je l'ai été de tant d'autres, et, lorsque j'ai voulu faire le comédien à mon tour, il ne m'a pas été possible de tromper la moindre femmelette seulement pendant une demi-heure.

Quelle brillante et longue dissertation je pourrais faire ici sur le cœur métaphysique de ce sexe enchanteur! O femmes! semblables à ce qu'on appelle l'Être suprême, vous faites sentir votre influence, vous la

répandez partout, jusque dans l'air que nous respirons. Il faut céder, tomber à genoux, adorer, sans que pour cela on puisse vous pénétrer jamais.

Assemblage incompréhensible de vertus et de vices, de qualités et de défauts, de courage et de faiblesse, mais possédant au plus haut degré l'art de tout embellir, qui dit vous connaître est un sot; qui vous croit est une dupe; qui se livre à vous est heureux!

CHAPITRE IV.

Aurez-vous la bonté de lire encore celui-ci?

Toujours aimant, mais piqué jusqu'au vif, j'opposai l'amour-propre à mon cœur : triste moyen, qui n'a pas même le mérite d'être suffisant, surtout quand on est oisif. J'en fis bientôt l'expérience, et je pris la ferme résolution d'échapper à moi-même en m'occupant.

Il me fallait des maîtres; je n'avais pas de quoi les payer, et ils veulent qu'on les paie Pourquoi la profession d'instituteur, si utile, si honorable, n'est-elle exercée que par des gens nécessiteux? C'est qu'on n'attache aucune considération à cet état, qu'ainsi il devient un métier, et que l'homme aisé ne veut pas être traité comme un artisan.

Ne pouvant donc avoir de maîtres à *tant le cachet*, je regardai autour de moi, et j'eus bientôt choisi.

A propos, il est bien temps, je crois, de vous faire

connaître la famille et les différens individus qui composaient la maison du général, et que je n'ai connus moi-même qu'après mon entier rétablissement.

Vous savez que madame Derneval a dix-huit ans, qu'elle est très jolie, qu'elle a d'excellentes qualités, que déparent, aux yeux de l'observateur, la curiosité et la frivolité; mais si peu d'hommes observent!

Le général est bel homme dans toute l'étendue du mot, et il le sait. Il a de l'esprit, le meilleur ton, et il le sait encore. Brave lorsqu'il s'agit d'un coup de main, *temporiseur* quand il le faut, il connaît parfaitement la guerre, et il l'a prouvé par tous les genres de succès. Mais il se croit le premier capitaine du siècle; il se garde bien de le dire, et cependant la haute opinioin de soi-même perce lorsqu'il parle de ses égaux. Du reste, doux et traitable dans les choses indifférentes, et se laissant conduire par sa femme qu'il croit fermement gouverner.

Son fils, âgé de trois ans, est joli comme sa mère et bon comme elle, parce qu'il n'est pas gâté. Ceux qui viennent au château ne sont pas obligés de le croire le plus beau des enfans, de s'extasier au moindre mot qui lui échappe, et sa mère ne les fatigue pas du récit de ce qu'il a fait ou dit depuis sa naissance. On ne m'a pas condamné à n'être que l'agent de ses volontés, et à me laisser pincer ou égratigner selon son bon plaisir. J'ai le droit de dire *non* quand ce qu'il exige n'est pas raisonnable, et alors il a le

bon esprit de ne pas se mettre en colère, parce qu'il n'a pas l'habitude de voir tout ployer devant lui. J'ai, moi, assez de jugement pour sentir ma position et la nécessité d'être agréable à tout le monde. Je m'empresse surtout à plaire à l'aimable bambin; j'invente pour lui de petits jeux; je m'en amuse, parce qu'il est encore des momens où je suis enfant moi-même, et je m'applaudis d'épargner à mon petit camarade l'ennui, toujours père des fantaisies enfantines, lesquelles tourneraient sûrement à mon désavantage.

Sa mère, qui ne cède jamais au caprice, mais toujours à ce qu'elle appelle la raison, si la raison peut être le partage de la première enfance, sa mère l'a accoutumé à être aussi raisonnable qu'elle peut raisonnablement le désirer; elle l'adore, quoiqu'elle n'en convienne pas; elle me sait un gré infini de mes complaisances, et elle entretient les dispositions favorables que j'ai fait naître dans le cœur du général.

Je n'étais pas d'âge à faire encore des réflexions philosophiques; mais j'ai pensé depuis, et je crois fermement, que le monde est gouverné par des enfans. Vous riez? l'idée vous semble exagérée? elle est pourtant toute naturelle. Un enfant mène sa mère, et la mère mène le mari. Que le mari soit seulement souverain, c'est l'enfant qui règne, sans s'en douter, et sans que le potentat le soupçonne. Il en est de même, de proche en proche, jusqu'aux dernières conditions.

On a donné un précepteur au petit Derneval, non

pour lui apprendre quelque chose dans un âge aussi tendre, mais pour former d'abord son jugement et l'accoutumer à mettre de l'ordre dans ses idées. Sa mémoire n'est chargée de rien. Il est incapable de réciter, d'un ton maniéré et en faisant de ses bras un télégraphe, une fable de La Fontaine ou une idylle de Berquin. Il ne sait pas lire, et l'instituteur ne pense même pas à lui faire ouvrir un livre; mais en jouant, en se promenant avec lui, il pique sa curiosité; il provoque la question qui amène un précepte, ou une explication simple comme l'enfance. Ce petit cerveau est une bonne terre qu'on dispose à recevoir toutes sortes de semences.

M. Dupré est très instruit, ce qui n'est pas rare; mais il très modeste, ce qui n'est pas commun. Il ne parle guère qu'on ne l'interroge; il n'a rien de particulier avec les femmes de chambre, et il étudie quand il n'a pas de devoir à remplir, parce qu'il n'est pas chargé de l'emploi de soutenir la conversation, par la raison que madame et monsieur ne sont pas des imbéciles.

Il est considéré de toute la famille parce qu'il le mérite, et cette considération a gagné son élève parce que les enfans, qui n'ont pas d'idées à eux, commencent par être imitateurs. Que d'hommes vieillissent et meurent sans être sortis de l'enfance!

Le général a deux aides-de-camp, jeunes et bien faits. L'un tire des armes comme Saint-Georges et danse comme Vestris; l'autre, écuyer consommé, chante comme Garat et joue du violon comme

Rhodes : ignorans, d'ailleurs, comme des jeunes gens persuadés qu'un officier en sait assez lorsqu'il a le talent de plaire et qu'il est toujours disposé à se faire tuer.

M. Derneval est laborieux et écrit avec facilité. Aussi son secrétaire n'a rien à faire que d'aller à la chasse, et jamais il ne manque, le soir, de faire hommage du produit de ses exploits à la jeune dame, qui ne l'estime que comme un bon tireur, c'est-à-dire assez peu. Cet homme, enfin, n'est à monsieur, que parce qu'un général doit avoir un secrétaire.

Un instinct naturel me disait que tous les hommes aiment la louange, et lorsque j'eus reconnu le faible de chacun, plutôt par ce que j'en entendais dire que par mes propres observations, il ne me fut pas difficile de me mettre bien avec tout le monde : cela tenait à mon projet d'éducation.

On aime à être prisé ce qu'on vaut, et ma déférence respectueuse pour M. Dupré m'attira enfin son attention. Il parut bien aise que je susse lire, écrire, et que j'eusse un commencement de latinité. Un jour que je lui avais adressé avec intention quelque chose de plus flatteur et de mieux tourné qu'à l'ordinaire, il m'offrit de me faire suivre mes études et de me donner quelques leçons de géométrie.

Je sentais la nécessité de faire mon état moi-même et d'acquérir des connaissances pour parvenir. Ainsi j'acceptai avec des transports de reconnaissance qui charmèrent M. Dupré, et qui n'étaient pourtant

que l'effet de l'intérêt personnel satisfait. Ainsi ce que le bienfaiteur prend pour lui ne s'accorde guère qu'au bienfait.

Si je sentais l'utilité de la science, je comprenais aussi l'avantage des talens aimables : j'avais déjà reconnu qu'on a bien plus souvent affaire à l'homme léger qu'à l'homme profond. J'arrêtai donc que je saurais de plus monter à cheval, tirer des armes, danser, chanter, et jouer du violon. J'aurais appris la mécanique, l'astrologie, l'anatomie, la chimie, si j'eusse trouvé quelqu'un qui pût m'en donner des leçons. La difficulté était de ployer deux hommes frivoles au métier de professeurs. Je leur fis une cour assidue; ils en parurent flattés, mais ils ne me proposaient rien. J'eus d'abord envie de leur offrir service pour service : c'était de leur apprendre à bien lire et à bien écrire, en échange de ce qu'ils me montreraient. J'eus assez de sagesse pour sentir ce que ma proposition aurait de désobligeant, et j'entrepris de les mener de force à mon but sans rien perdre de leur amitié.

Quelques mots, haasrdés de loin en loin en présence de madame Derneval, et auxquels elle ne faisait pas grande attention, furent répétés si à propos qu'elle crut avoir conçu l'idée de faire de moi un petit homme accompli. Pleine de son nouveau plan et toujours avide de l'exécution, elle le proposa aux deux jeunes gens avec une chaleur qui ne leur permit pas la moindre objection. Un aide-de-camp, d'ailleurs, n'a rien à faire à la campagne que de plaire à ma-

dame, et il s'en occupe exclusivement : c'est la règle.

Me voilà donc travaillant sans relâche les deux tiers du jour, et jouant, le reste du temps, avec le petit Derneval. Le jeu l'ennuyait-il, je sautais sur mes genoux une jolie petite sœur que lui avait donnée sa maman six mois avant mon installation chez elle, et que nourrissait une grande, grosse et belle fille. C'est la mode maintenant de faire nourrir les enfans par des filles, parce qu'on ne craint ni une grossesse, ni la présence importune d'un mari balourd. A la vérité, ces demoiselles échauffent bien un peu leur lait et s'exposent souvent à quelque chose de pis; mais il faut des nourrices filles puisque la mode l'ordonne et que ce mot dit tout.

Je faisais des progrès rapides en tout genre, et j'obtenais maintenant de l'amour-propre satisfait de mes maîtres ce que je n'avais dû d'abord qu'à la complaisance ou à la contrainte. Le souvenir de mademoiselle Javotte venait-il me troubler dans un genre d'étude, je la fuyais dans un autre; je cherchais à l'étouffer dans mon cœur, et son image adorée me poursuivait jusque dans mes songes. Que de peines m'a causées cette femme-là ! Mais aussi !....!...!

J'étais occupé, très occupé à résoudre une des propositions d'Euclide, sur lesquelles tout le monde est parfaitement d'accord, ce qui arrivera peut-être un jour de la religion chrétienne, juive, musulmane et autres, qui sont démontrées à un point qu'il faut être d'une mauvaise foi insigne pour contester rien de ce qu'elles annoncent.

Je tenais la solution de mon théorème, lorsque de longs éclats de rire me rendirent incapable d'aucune espèce d'attention. Je reconnaissais l'organe de la jeune et jolie dame; je savais qu'elle ne riait pas sans sujet; je savais qu'elle n'aimait pas à rire seule; et jetant crayon, règle et compas, je courus pour m'amuser, si en effet la chose en valait la peine, mais décidé à trouver plaisant, très plaisant ce qui faisait rire madame.

O petit flatteur! allez-vous vous écrier. Eh! mon cher ami, quel homme ne l'est pas lorsque son intérêt le commande? N'avez-vous pas persuadé à votre maîtresse que ses défauts étaient des qualités, que sa figure assez gentille était plus que céleste? N'appelez-vous pas actes d'une juste sévérité les oppressions de l'homme en place dont vous avez besoin? Ne trouvez-vous pas de l'esprit, beaucoup d'esprit à celui dont vous mangez la soupe, pourvu qu'il vous traite bien et souvent? Ne nommez-vous pas effrontément prudence, sagesse, prévoyance, l'avarice de l'usurier qui vous prête à un intérêt *pendable*, lorsque vous savez que vous ne lui rendrez rien? Votre femme, dont vous n'espérez pas plus, est la seule que vous ne flattiez pas. Aussi peut-elle prendre pour des vérités les choses agréables que vous lui adressez, si cela vous arrive, et si elles sont sincères, ce qui n'est pas encore certain.

J'oublie donc mon Euclide; je cours, je saute, j'arrive dans la cour. « Oh! qu'il est plaisant! oh! qu'il est plaisant! répétait madame Derneval. — Et

qui donc, madame? — Vous ne voyez pas dans l'avenue?... » C'était M. Ruder, juché sur un cheval de louage, ressemblant à celui de l'Apocalypse, ouvrage très respectable, car il est de saint Jean, à ce que tout le monde dit, sans que personne le prouve; ouvrage sacré où personne n'entend rien, que l'auteur n'entendait pas davantage, et que je croirais écrit aux petites-maisons de Jérusalem, si pourtant il y en avait dans cette cité sainte, ce que je n'assure pas parce que je n'en sais rien.

Le *dada* du capitaine galopait aussi fort que le permettaient ses vingt ans et la roideur de ses jambes, parce que le cavalier avait les pieds en dehors, ce qui faisait que les éperons ne sortaient pas du ventre du pauvre animal. Du talon à la ceinture, Ruder ressemblait parfaitement à une paire de pincettes, et son échine rappelait le dos courbé de ces monstrueuses et magnifiques carpes du Rhin, qu'on aime tant à trouver chez les autres, et qu'on achète rarement, parce qu'on ne les paie pas avec des courbettes : cette monnaie, qui a cours dans la bonne compagnie, n'est pas connue à la halle.

Le capitaine arrivait à toute bride, et il annonçait, par ses grimaces et ses tours de croupion, certaine incommodité causée par cent mille et un soubresauts. Donnez-moi, disait un grand physicien, de la matière et du mouvement, et je vous ferai un monde. S'il est constant que le mouvement fait tout, il ne l'est pas moins qu'il détruit tout aussi, et je doute fort que le monde de mon savant eût duré

long-temps si, comme les deux demi-lunes de Ruder, il eût été renfermé dans un pantalon de drap, et froissé contre une selle rembourrée avec des noyaux de pêche.

Le capitaine voyait avec un plaisir bien naturel dans sa position critique le moment où son cheval ne pourrait aller plus loin, et où il lui serait possible de se couler à terre et d'aller demander à l'office du vinaigre et du sel. Il n'était plus qu'à trente pas d'une grille de fer plantée sur un mur à hauteur d'appui qui séparait la cour d'un délicieux jardin anglais. Il était certain ou que le bidet s'arêterait là ou qu'il renverserait la grille, ce qui ne paraissait pas probable. Aussi Ruder traversait la cour son chapeau au bout du bras tendu, en signe de joie de sa prochaine délivrance. Mais hélas! et cent fois hélas! le *locati*, dont les flancs sont ouverts et dont les blessures deviennent à chaque seconde plus douloureuses, galope jusqu'à la grille, enfile sa tête, son cou, son poitrail à travers les barreaux, les fait ployer à droite et à gauche, mais ne renverse rien, parce que dans le château d'un général tout est dans le meilleur état possible.

Ruder, très à son aise à pied, très mauvais cavalier, mais incapable de jamais rien craindre, et humilié de la manière dont il paraissait devant madame, Ruder jurait et jouait des talons pour faire reculer son cheval. L'animal au supplice faisait de vains efforts pour vaincre l'obstacle qui l'arrêtait, et furieux à son tour du traitement injuste qu'on lui

faisait éprouver, il se mit à ruer, ne pouvant faire autre chose. Il rua si ferme et si long-temps qu'il enleva l'ignorantissime écuyer, qui partit la tête en bas, le postérieur en l'air, et qui, faisant une culbute complète, se retrouva debout, mais accroché par la ceinture de sa culotte à l'une des piques de la grille de fer.

Madame riait!... elle riait! Et les aides-de-camp, le secrétaire riaient!... Oh! et la valetaille qui accourait déjà, disposée à imiter madame. Le premier aspect de Ruder avait renouvelé en moi certain souvenir qui toujours excitait ma colère; je me proposais de l'appeler en duel, et je cherchais la botte secrète que je lui porterais, lorsque sa nouvelle position et les ris universels me firent rire moi-même, autant qu'on le peut quand on a de l'humeur.

J'avais quitté Euclide, et le général quitta le marquis de Feuquières pour savoir la cause de ces ris immodérés. « Madame, dit-il à sa jolie épouse, vous voyez quelques ridicules à ce brave homme, et je vous assure qu'il y a fort peu de générosité à s'en amuser. Mais vous n'apercevez pas ses cicatrices, parce qu'elles sont couvertes des ailes de la gloire. Je conseille aux rieurs qui n'ont encore que le très petit mérite de faire de jolies gargouillades avec les jambes et le gosier, je leur conseille de tâcher d'imiter Ruder un jour, et surtout d'être modestes comme lui au milieu des témoignages de l'estime générale. »

Je dansais fort mal, je chantais plus mal encore; j'avais ri très peu; ainsi je ne pouvais rien prendre,

pour mon compte, de la mercuriale du maître du château. Je laissai faire la moue à la jeune dame et aux aides-de-camp, et je m'empressai selon l'usage de saisir le moment de mettre au jour mon petit mérite, et de faire preuve d'érudition. « Monsieur, dis-je au général, permettez-moi de vous représenter que vous ressemblez un peu aux héros d'Homère, qui parlaient toujours très bien, mais qui ne parlaient pas toujours à propos. — Comment donc cela, M. Jérôme? — C'est qu'il me semble, général, que ce qui presse le plus est de dépendre le capitaine. — Il a parbleu raison! Allons, messieurs les rieurs, aidez-moi à décrocher Ruder. Ne nous souvenons du passé que pour être plus discrets à l'avenir, et allons nous mettre à table. Un verre de bon vin ne vous déplaira pas, n'est-il pas vrai, capitaine? — Par les cent diables, géneral, j'en boirai bouteille; mais je la viderai debout, car de six semaines je ne pourrai m'asseoir. — Des coussins, des oreillers, force cérat pour le camarade, et à table. Allons, allons, messieurs, présentez la main à madame; il ne faut pas rougir d'une leçon reçue à propos; il n'y aurait de honte qu'à n'en pas profiter. »

M. Dupré, qui riait très rarement, mais qui s'empressait toujours d'être utile, offrit de frictionner la partie macérée. Les aides-de-camp empilèrent tout l'édredon qu'ils trouvèrent au château; Ruder se plaça du mieux qu'il lui fut possible, et le dîner commença très gaîment, parce que le général donnait l'exemple de la gaîté. Il savait que la jeunesse

souffre difficilement les remontrances, et que, pour qu'elles soient utiles, il faut faire oublier ce qu'elles ont eu de sec et d'amer. On rince la bouche d'un malade qui a pris une potion désagréable; le goût s'en perd; mais le remède agit.

Le capitaine seul, en mangeant comme quatre et en buvant à proportion, ne cessait de faire la grimace et de secouer la tête, ce qu'on attribua d'abord à certaine excoriation douloureuse que vous connaissez comme moi; mais son poing qu'il portait de temps en temps à sa mâchoire, son œil enflammé qui menaçait le plafond, et quelques jurons qui brochaient sur le tout, firent soupçonner au général qu'il s'agissait d'autre chose que d'une écorchure. « Vous jurez beaucoup, mon cher Ruder? — Général, je demande pardon à madame; mais j'ai eu l'honneur de la prévenir que telle est mon habitude. — Oui, mon ami, je me rappelle même qu'à cet égard elle vous a laissé à peu près liberté tout entière; mais qu'avez-vous qui puisse vous agiter ainsi? — Ce que j'ai, général, ce que j'ai! on vient de me faire chef de bataillon... — Eh bien! mon ami, je vous en félicite. — Mais on m'envoie avec mon corps à Dijon. — Mon camarade, il faut y aller. — Y aller! sans doute j'irai, et je viens vous faire mes adieux. Mais Ruder à une armée de réserve! Ruder dans l'intérieur de la France, tandis qu'on se bat en Italie et sur le Danube! Me prend-on pour un invalide? J'irai à Dijon; mais, sacrebleu! j'enrage, et ce n'est pas là l'unique sujet qui me donne de l'humeur, car il est bon que vous sa-

chiez que j'en ai, et beaucoup. — Et contre qui donc, mon cher Ruder? — Contre celui qui a été dire là-haut : Il y a là-bas un brave homme que vous laissez dans un coin... — Comment, un service essentiel vous donne de l'humeur! — Ah! si ce n'était pas un officier général!... Je vais vous conter l'affaire.

« Hier, après la parade, il m'emmène dîner chez lui; c'est fort bien! au dessert, il me présente mon brevet; c'est au mieux! en quittant la table, il me propose une partie charmante, à ce qu'il dit; c'est à merveille! je monte dans son carrosse; nous partons. Savez-vous où il me mène?... dans un mauvais lieu. — Cela n'est pas croyable. — Cela est vrai, ou le diable m'emporte! Ruder viole une fille, une femme, une veuve; mais Ruder a des mœurs, et pour l'empire du monde il ne coucherait ni avec sa mère ni avec sa sœur. Il est vrai que la première est morte et que la seconde a cinquante ans.

« Nous entrons dans un appartement qui ne finissait pas, et où il faisait clair comme en plein jour. Un tas de gens que je ne connais pas, qui ne valent pas grand'chose, étaient rangés en demi-cercle et passablement alignés, il faut que j'en convienne; mais savez-vous ce que cette canaille faisait là? Elle écoutait une coquine, une madame Pèdre qui disait tout haut, devant tout le monde, qu'elle est amoureuse du fils de son mari. L'effrontée contait cela à mademoiselle Pet-de-None, qui trouvait la chose toute naturelle, et on applaudissait à ces infamies, et je criais, à travers les *bravos*, que j'allais couper en

rubans de queue les jupons de ces malheureuses, et par la mort! je l'aurais fait, si le général ne m'avait retenu.

« Mais ce n'est rien encore que cela. Arrive dans le salon, un salon à colonnes, ma foi, un joli jeune homme, à qui la déhontée fait entendre clairement qu'elle veut coucher avec lui. Le jeune homme rougit, baisse les yeux, et refuse net, quoique la belle-mère en vaille assez la peine. Brave garçon, me suis-je dit, que cet Hippolyte. C'est sans doute un descendant de ce comte de Douglas qui se battait si bien et qui aimait tant les filles. Vous saurez que cet Hippolyte-ci est amoureux, fort amoureux d'une petite demoiselle Durécit, qui n'est pas plus grosse que mon poing, qui est longue comme une asperge montée, qui ne dit pas grand'chose, qui n'en pense pas plus, mais qui est, sacredieu! fort gentille, et qui m'intéressait beaucoup.

« Ne voilà-t-il pas que cette enragée de Pèdre, piquée des refus d'Hippolyte, complote avec cette vilaine Pet-de-None de dire au papa que c'est le pauvre jeune homme qui a voulu débaucher sa mère. Oh! alors, j'étais d'une colère... je jurais! et tout le monde riait autour de moi. C'est bon, c'est bon, leur disais-je, rira bien qui rira le dernier. Vous entendez bien, général, que je me proposais d'avertir le père de tout ce qui se passait. Enfin il arrive ce père, un monsieur Taisez, qui ferait bien de se taire, car il ne dit que des bêtises, et il croit tout ce qu'on lui dit.

« Aussitôt cette vilaine Pèdre lui raconte la chose

comme elle l'avait arrangée avec Pet-de-None, et cela devant nous tous qui savions le contraire de ce qu'elle disait. J'étais confondu, pétrifié; mais comme M. Taisez ne jurait pas et que son sabre restait dans le fourreau, je me suis dit : Voyons jusqu'où ces créatures pousseront l'effronterie. Il sera toujours temps de rejoindre ce père Taisez dans son salon ou dans sa salle à manger.

« J'avais bien raison de vous dire que ce papa n'est qu'un imbécile. Ne sachant comment arranger tout cela, il s'adresse à un certain Nez-de-Plume, et lui fait sa prière dévotement, comme un aumônier de bataillon. Je me suis douté que ce Nez-de-Plume est le Jésus-Christ de ces gens-là, et je me suis moqué de la prière parce que je ne crois pas aux miracles. Mais tout à coup entre un monsieur Je-te-Ramène, qui ne ramène personne, et qui conte bien tranquillement et bien longuement que le jeune homme et son chariot ont été avalés par un requin que Nez-de-Plume avait envoyé là tout exprès. Ah! f....., ah! b..... me suis-je écrié de toutes mes forces, le coup est trop fort et je vengerai Hippolyte. Je saute par-dessus les uns, j'écarte, je renverse les autres, et je tombe, le sabre à la main, sur ce vieux sot de Taisez qui se sauve. Je vois dans un coin, derrière un morceau de toile peinte que j'avais prise pour une colonne, cette infâme Pèdre et sa Pet-de-None, et je me dispose à les sabrer toutes deux. Elles trottent, elles courent, elles crient, elles rentrent dans le salon, et vont, sans doute pour m'échapper, se jeter

dans un ruisseau de feu que je n'avais pas vu là-bas, mais qui ne m'effrayait point : j'aurais passé en enfer pour les joindre... Pan ! je tombe dans un trou, on ferme une trappe sur ma tête, et me voilà dans une cave. Je vais, je viens, je trouve à chaque pas des poutres plantées comme des échalas, contre lesquelles je me casse le nez et me meurtris les genoux. C'est égal, je vais toujours, et je me moque de la rumeur infernale que j'entends sur ma tête. Enfin je rencontre un petit escalier; je le monte et je vois en haut un piquet de trente hommes en bataille. Ma foi! mes amis, leur fis-je, je n'avais pas besoin de vous; mais puisque vous voilà nous allons exterminer ces coquins-là ensemble. — Non pas, me dit l'officier, il ne faut exterminer personne, mais nous retirer paisiblement. Ce qui vous a donné tant d'humeur n'est qu'un poème. — Comment, un poème ? —Oui, une tragédie, une fable; et tenez, voilà Hippolyte; vous voyez bien qu'il n'est pas mort. — Et qu'est-ce donc que Je-te-Ramène est venu nous conter? — Je vous dis que vous n'avez rien vu que des jeux d'esprit... —Ah! je me doute maintenant... oui, je devine... c'est à la comédie qu'on m'a mené. — Précisément, vous y voilà. — Eh bien! morbleu! je n'en démordrai pas : ce lieu-ci est un mauvais lieu. Qu'est-ce que des jeux d'esprit où on suppose des crimes? Qu'est-ce que le plaisir avec lequel on écoute ces ordures-là, sinon un penchant marqué à se permettre les mêmes choses, et que combat seule la crainte de la publicité? Oui, je suis dans un mauvais

lieu, et ceux qui ont imaginé ces infamies, et ceux qui viennent là pour les entendre, méritent tous d'être fouettés en place publique. »

Quelques égards qu'eût M. Derneval pour les braves gens, il ne lui fut pas possible de garder son sérieux. Sa jolie petite femme s'amusait..... elle s'amusait!... Et les aides-de-camp, que le général mettait à leur aise par son exemple, et M. Dupré, qui connaissait son Euripide comme Geoffroi la méchanceté, personne n'y tenait, et on attendait la fin de l'aventure que Ruder paraissait, malgré la gaîté générale, très disposé à raconter, lorsqu'on annonça un courrier du ministre de la guerre. Il apportait au général l'ordre de se tenir prêt à partir sous huit jours pour Dijon.

Madame Derneval ne rit plus. Les femmes n'aiment pas les poltrons, et plus d'un grand homme a dû à sa maîtresse la moitié de sa gloire. « Ah! si ma dame me voyait! » disait un de nos anciens chevaliers, montant le premier à l'assaut. Mais si l'héroïsme plaît à ce sexe charmant, s'il le séduit, ce n'est que pour ajouter à sa sensibilité naturelle. Armide adorait le brave Renaud; mais fière de son choix et de la gloire de son amant, elle voulait qu'il n'en connût plus d'autre que celle de porter ses fers. Ainsi madame Derneval soupirait d'une séparation qui froissait son cœur. Ses enfans orphelins, leur mère veuve dans l'âge des amours, le général arrêté au milieu de la plus brillante carrière, et pour balancer la crainte d'un événement incertain, mais plus que possible,

un laurier à ajouter à des lauriers qu'on ne comptait déjà plus.

Les aides-de-camp étaient au comble de la joie, et s'écriaient qu'on ne faisait pas courir un homme comme le général uniquement pour passer des revues, et M. Derneval, affectant de prendre un air modeste, paraissait persuadé, très persuadé de ce que disaient les jeunes gens. Ruder, qui ne pénétrait que ce qu'on lui expliquait de la manière la plus claire, demandait à ces messieurs où ils voulaient qu'on allât de Dijon. « Peut-être en Italie, dit le général. — Et par où ? reprit Ruder. — Par les Alpes, mon ami; rien n'est impossible aux Français. — Je le voudrais, morbleu ! — Et moi aussi, mon camarade. — Il y aura à tirer pour gagner la hauteur; mais quand on est arrivé on se délasse en faisant le coup de fusil. »

J'étais né ardent, impétueux, et le dévouement de ces braves, et les nouveaux dangers où s'allait exposer le général, et le sentiment profond de ce que je lui devais, électrisèrent mon ame. « Général, lui dis-je avec enthousiasme, j'ai une grace à vous demander. — Et laquelle, Jérôme ? — Emmenez-moi avec vous. — Et pourquoi faire, mon ami ? — On trouve toujours l'occasion d'être utile à son bienfaiteur. — C'est fort bien dit, reprit Ruder; mais, mon petit homme, qui tiendra compagnie à madame, qui consolera ma femme si je me fais tuer ? — Comment, votre femme ! m'écriai-je en me levant. Eh ! oui, continua le chef de bataillon, qui ne voyait rien des signes qu'on lui

faisait de tous cotés, ma femme, la petite Javotte, que tu aimes tant, et avec qui j'ai passé les plus jolies nuits!... Il serait, sacrebleu! damnant de s'en tenir là. »

Ma tête se bouleversa à l'instant, et l'idée du vilain homme profanant les appas d'une femme adorée me rendit furieux. Je sortis de la salle; je fus prendre une épée dans la chambre de l'aide-de-camp qui me montrait à tirer des armes; j'allai la cacher sous une touffe de lilas, et je me promenai, en attendant le ravisseur, la tête haute, la poitrine ouverte et le jarret tendu. Il devait y avoir dans mon ensemble quelque chose de romain.

Je n'attendis pas long-temps. M. Ruder avait allumé sa pipe, et pour n'incommoder personne il venait fumer à l'odeur de la rose, du jasmin, de l'héliotrope. Je l'abordai fièrement et lui dis en grossissant ma voix : « Vous m'avez enlevé par une action atroce une femme que vous n'auriez jamais eue sans cela ; il faut à l'instant m'en rendre raison. — Comment donc, petit, tu es brave? — Pas de plaisanteries : je ne suis pas d'humeur à les entendre. L'épée à la main, sans verbiage et sans délai. — Allons, mon ami, je n'ai jamais refusé de me battre avec personne. Voyons comme tu te tireras de là. »

Nous gagnons un endroit couvert, nous mettons habit bas, et nous dégaînons. J'avoue que, lorsque je vis la pointe de la flamberge ennemie dirigée contre ma poitrine, j'éprouvai plus que de l'émotion; mais je sentis qu'un mot, un seul mot qui tendrait à

amener un raccommodement me déshonorerait sans retour ; je le croyais au moins, et, pour ranimer mes esprits qui tombaient de plus en plus, j'attaquai vivement Ruder. Il me reçut de pied ferme, et du talon de son épée il fit sauter la mienne à dix pas. « Fort bien ! dit-il, fort bien ! voilà un début qui promet, et je serais bien fâché de tuer un brave petit b..... comme toi. Ramasse ton épée, et sache, Jérôme, qu'il ne t'est plus permis de la tirer contre celui à qui tu dois la vie. » J'avoue que cette conclusion me fit le plus grand plaisir, tant il est vrai que l'amour de la vie l'emporte sur tout autre sentiment.

Ruder m'embrassa, me prit par la main et me présenta à la compagnie, qui me cherchait dans les pièces d'eau, dans les puits, partout où m'avait pu conduire la nouvelle désespérante du mariage de mademoiselle Javotte. Il raconta de quelle manière héroïque je m'étais présenté, et il assura le général qu'il pouvait m'emmener, et que je ne reculerais pas d'une semelle au feu. Fier de cet éloge que je méritais incontestablement puisque j'avais surmonté la peur, je renouvelai mes instances ; je protestai que je voulais dans toutes les occasions couvrir le général de mon corps ; je pleurais sur le pan de son habit brodé que je serrais de toutes mes forces ; je protestais que, si on ne m'emmenait pas, je me ferais tambour dans le bataillon de M. Ruder ; enfin je suppliai la jeune dame d'intercéder pour moi. Elle le fit avec une extrême répugnance, je lui dois cette justice ; mais enfin

elle céda à mes vœux, et le général selon son habitude se rendit aux désirs de son épouse.

Je sautai de joie à mon tour. J'embrassais les aides-de-camp, j'embrassais M. Dupré, je baisais les mains de madame Derneval qui me laissait faire. Oh! qu'elles étaient jolies ces petites mains-là! Une réflexion vint troubler ce moment si doux où on me donnait le prix de ma reconnaissance! La cruelle m'avait trompé par une lettre mensongère; elle s'était donnée volontairement à un homme qu'elle haïssait, disait-elle, à l'égal de la mort; elle m'avait condamné à traîner une vie malheureuse; mais je l'adorais; pouvais-je partir sans la voir? Etais-je sûr alors de la revoir jamais?

Elle est à Paris sans doute; mais où demeure-t-elle? Voudra-t-on me le dire? Me permettra-t-on d'aller puiser dans ces yeux si doux de l'aliment à la flamme que depuis si long-temps on cherche à éteindre? Cependant il faut que je la voie, il le faut absolument; que je lui reproche sa perfidie, que je lui pardonne et que je retrouve ces baisers de feu qui ont allumé mon sang à un âge aussi tendre. Je ne confierai donc mon projet à personne; je concentrerai la haine que m'inspire Ruder, et qui se développe avec une nouvelle violence à mesure que la crainte de la mort s'éloigne et s'éteint. Je le ferai parler; cela est plus aisé que de le vaincre. Depuis que je sais me tenir à cheval, on me permet des promenades dans les environs du château. Eh bien! je pousserai jusqu'à

Paris. Une heure, rien qu'une heure avec elle, et je reviens au grand galop.

Je rejoignis Ruder, et nous nous promenâmes bras dessus, bras dessous. Oh! quelle violence je me faisais pour me modérer et pour donner à mes questions une tournure sans conséquence! Ce bon Ruder! il m'en apprit plus que je lui en demandais. Je sus qu'elle demeurait rue de Bussy, la première boutique de mercerie à droite en entrant par la rue Saint-André-des-*Arcs* et non des *Arts ;* qu'elle poussait la modestie jusqu'à refuser les caresses de son mari, qui le plus souvent employait le moyen qui lui avait si bien réussi à l'hôtel du général. Le malheureux! il appelait de jolies nuits celles où il ne tenait dans ses bras qu'une femme inanimée! heureux encore, comme tant de maris, qui veulent bien prendre l'aversion pour un effet de la pudeur!

Il était clair pour moi qu'elle haïssait toujours son époux; qu'elle n'avait cédé qu'aux circonstances et aux sollicitations : on ne possédait donc que son corps. C'était beaucoup, c'était trop, sans doute; mais quel soulagement que d'être certain que son cœur demeurait libre, qu'il pouvait être à moi quand la nature me permettrait d'y prétendre.

La nature! eh! n'est-ce pas elle qui me fait aimer? et aimer et prétendre à plaire, n'est-ce pas un seul sentiment, un unique désir toujours indivisible? Pourquoi donc ne plairait-on pas dès que l'on peut aimer? Ne m'a-t-elle pas aimé dès ma plus tendre enfance, et serait-elle changée après six mois d'ab-

sence, pendant lesquels j'ai grandi de trois pouces, et qui m'auraient embelli, si Narcisse pouvait être plus beau? Peut-elle ne pas joindre à son affection une profonde estime qu'elle me doit incontestablement, à moi qui me suis exposé à me faire tuer pour elle? Oui, je lui raconterai mon combat : je me garderai bien d'y manquer. Elle haïra son époux un peu plus, et elle m'aimera davantage.

Pendant que je faisais ces réflexions peu modestes mais consolantes, un piqueur sellait pour moi le cheval du général, son cheval de bataille, ma foi! Il grognait, il n'avançait pas. « Je ne sais si monsieur sera satisfait...—Enchanté, Francœur.—Son cheval favori...—Il y a deux jours qu'il n'est sorti, et ses jambes s'engorgent.—Mais le général doit le monter demain.—Je le sais bien, et je veux l'assouplir.—Mais vous le ramènerez couvert de sueur et d'écume.—Pas du tout, je le mènerai au pas.—Vous lui gâterez la bouche, et je serai chassé.—Pas du tout. Je vous protége, je suis protégé de madame, elle n'aura qu'un mot à dire. Ce mot, elle le dira; ainsi plus d'observations, s'il vous plaît : elles me fatiguent et ne vous mènent à rien; » et j'aidais à Francœur qui ne répliquait plus, mais qui avait toujours l'air un peu récalcitrant. Je serrais un sanglon, j'arrangeais les rênes du filet tissues d'or, en vérité; j'attachais la housse la plus belle du général; je mettais dans les fontes une superbe paire de pistolets de Versailles : un homme qui part pour l'armée ne marche pas sans armes à feu. Enfin me voilà à cheval, et

Francœur de s'écrier : « Ne le disais-je pas qu'il ramènerait Pompée sur les dents. » Et en effet j'allais comme la foudre; j'allais de manière à ne pouvoir quelquefois respirer. Les cabriolets, les charrettes, les carrosses, les diligences, tout se rangeait. Postillons, charretiers, voyageurs, tremblaient que je sautasse par-dessus leurs têtes.

J'entre dans Paris et je vais le même train. Les piétons se collent contre les murs lorsqu'ils n'ont pas le temps de se jeter dans une allée; ceux que la crainte pétrifie tombent au milieu du ruisseau, et Pompée s'élance et franchit tout avec la légèreté de l'hirondelle qui joue sur l'eau. Ceux qui sont à l'abri du danger crient, le cou tendu, les bras en avant : Arrête, arrête! Aucun ne se présentait, et je ne sais si les tours de Notre-Dame eussent arrêté Pompée.

J'arrive enfin à cette rue de Bussy et je modère l'ardeur de mon coursier. Je regarde, je cherche cette boutique où mon ame, mon cœur m'avaient devancé au comptoir. Je la vois, je saute à terre, j'attache Pompée bien ou mal, et j'entre.

Vingt jeunes gens étaient dans la boutique. L'un marchandait des rubans, l'autre du tulle; celui-ci une pièce de Nankin, celui-là une paire de gants; et, contre l'ordinaire des jeunes gens qui font tout retourner pour le plaisir de voir une jolie marchande, ceux-ci achetaient tous; ils achetaient même pour de petites sommes assez rondelettes, parce qu'elle était non-seulement charmante, mais si persuasive! Aussi sa boutique était achalandée, il fallait voir! Rien

n'était beau que ce qui en sortait. A la vérité, chacun paraissait se flatter en particulier que, vidant sa bourse et ne marchandant pas, il serait remarqué de la marchande. Tous lui disaient de jolies choses, et elle répondait à tous avec l'expression qui convenait à chaque interlocuteur. Tel, autrefois, César dictait à quatre en styles différens.

Vous pensez bien que je n'étais pas disposé à attendre que la foule fût écoulée; j'aurais attendu longtemps : il en sortait un, il en rentrait quatre. Je me fis faire place à la façon de M. Ruder, lorsqu'il sauta sur le théâtre pour perforer le roi d'Athènes. On me repoussait, et mes gestes devenaient plus significatifs; elle m'aperçut enfin, et légère comme Zéphire, elle sauta par-dessus le comptoir et tomba dans mes bras.

« Comme il est grandi!... Comme ses traits se sont développés!... Quel maintien! quelle grace! Ah! Jérôme! que n'avais-tu vingt ans lorsque M. Ruder...
— Je les aurai, femme charmante, et je ne vous aimerai pas davantage. »

Elle répondit; je répliquai... On se rappelle toujours les sensations vives qu'on a éprouvées; mais les expressions s'effacent... L'amour a un langage à lui seul, que lui seul entend bien, auquel lui seul sait répondre.

Un de ces messieurs, qui avait dépensé à la boutique un mois de sa petite pension, et qui ainsi que les autres n'en était pas plus avancé, jugea à propos de s'apercevoir que je lui avais froissé une côte : les amans malheureux prennent facilement de l'humeur.

Celui-ci me prit par le collet de mon habit, et d'un geste menaçant... Elle était là, la dame de mes pensées; j'avais puisé dans ses yeux un courage surnaturel; j'avais respiré la gloire sur ses lèvres. Plutôt mourir mille fois que de souffrir un affront devant elle! c'était là ma devise, la seule que je pusse, que je voulusse connaître. « Laissez les gestes aux goujats, dis-je à mon adversaire. Les gens comme moi ne connaissent que le champ de l'honneur. J'ai des pistolets aux arçons de ma selle; suivez-moi. » Il était brave; il sort. Je crois remonter Pompée; quinze ou vingt drôles l'avaient détaché et l'emmenaient, disaient-ils, en fourrière. Je proteste que personne ne touchera davantage au cheval de bataille du général Derneval. On conclut de ma protestation que j'étais l'étourdi qui avait mis tout un quartier en rumeur. On me prend, on m'enlève, on me porte. Je déclare que je pars pour l'armée, et qu'on n'a pas le droit d'arrêter un défenseur de la patrie; on me rit au nez. Je me fâche; on rit plus fort. Je demande où on me conduit : A la Préfecture de police. Je réponds qu'un militaire n'est pas justiciable des administrations civiles; on réplique que je conterai cela à ceux qui vont recevoir la plainte. Je me débats, on me serre. Je pince, je mords; je me sens frapper. Furieux, je double, je quintuple mes forces. Je fais des efforts inouïs qui eussent été inutiles, si trente coups d'un vigoureux bâton, roulant sur les têtes de mes détenteurs, ne leur eussent fait lâcher prise. C'était le jeune homme avec lequel j'allais me brûler la cervelle, qui, indigné

de la manière dont on me traitait, avait pris ma défense. « Vous êtes un brave garçon, me dit-il, et je ne dois pas vous laisser accabler : disposez de moi en ce moment. Demain nous nous verrons. » Et il frappait à outrance, et je m'armai de la pince d'un paveur que je trouvai sous mes pieds, et j'essayais de frapper aussi roide que mon nouvel allié. Tout ce que je pouvais faire était de soulever l'instrument. On esquivait les coups; je frappais l'air; mais je tenais les assaillans à une distance convenable.

Nous avancions toujours; mais cela ne suffisait pas. Il fallait s'esquiver, et la foule qui augmentait à chaque instant formait autour de nous un cercle mobile, et par conséquent inabordable.

Tout à coup un officier à la tête d'une garde pénètre au milieu de l'enceinte, écoute les griefs des plaignans, et comme je ne pensais qu'aux moyens de rejoindre madame Ruder, et qu'ainsi je ne niais rien, l'officier me tira de mes illusions amoureuses en nous enjoignant de marcher, à moi et à mon compagnon. La première chose qu'apprend un aspirant à l'honneur de se faire tuer en ligne, c'est la soumission à ses supérieurs : je me laissai donc conduire sans répliquer à la Préfecture.

O joie! ô surprise! elle n'avait pu supporter l'inquiétude où la jetait cet événement : elle m'avait suivi. Elle venait me défendre si j'étais innocent, ou solliciter ma grace si j'avais commis quelque faute, et elle avait la bonté de me dire cela d'un ton si doux, si caressant!

On m'interrogea avec un sérieux, une importance qui m'eussent fait rire en toute autre circonstance. Il semblait, en vérité, que j'eusse compromis la sûreté de l'état. Peu fait aux manières rébarbatives, je me troublais, je répondais gauchement. Déjà on murmurait le mot prison. Elle s'avança vivement, et dit en quatre mots que j'étais un enfant adoptif du général Derneval. Ici on m'honora d'une légère inclination de tête. Elle ajouta que cet officier m'aimait beaucoup. Ce membre de phrase me valut un regard de bienveillance; qu'à la vérité mon cheval m'avait emporté, mais qu'il n'y avait personne de blessé, et que le parti le plus simple était de me remettre entre les mains du général. Le juge le plus sévère se déride à l'aspect d'une jolie femme, et j'ai toujours reconnu que, de toutes les recommandations, celle-là est la meilleure. Le désir d'ailleurs d'être agréable au général était un motif de plus pour changer totalement de façon de voir, et on fit demander quatre dragons et mon cheval de bataille pour me reconduire au château.

Parfaitement remis de mon trouble, fort des égards qu'on marquait au général, et des attentions que l'on ne pouvait refuser à la plus séduisante des protectrices, je revins à mon caractère, à mon amour, à mes désirs; je déclarai très haut que j'étais venu uniquement pour voir cette belle dame; que j'avais une affaire de la plus haute importance à lui communiquer; que je n'avais pu trouver le moment de lui parler encore, et que je ne partirais que le lendemain. Le ton tranchant du petit drôle, qu'on daignait à

peine regarder cinq minutes auparavant, fut nommé énergie de caractère, noblesse d'ame, fierté de courage, que sais-je encore? On m'invita à passer avec elle dans un arrière-cabinet, où j'entamai de suite la grande affaire. Voici ce que c'était.

Je voyais tous les jours le général coucher avec sa femme, et cela me paraissait tout simple, parce qu'il l'aimait. Par la même raison, je trouvais tout naturel de coucher avec madame Ruder, et je lui déclarai nettement que tel était mon vœu, mon espoir, mon intention. Elle rougit, ses yeux s'animèrent; mais elle me répondit que si je n'étais pas tout-à-fait un jeune homme, je n'étais plus aussi un enfant, et que des plaisanteries, autorisées autrefois par mon âge, n'étaient plus innocentes en ce moment. Flatté d'être regardé comme une espèce d'homme, je n'en devins que plus opiniâtre, et je jurais que je coucherais avec elle. Elle jurait que non; elle me parlait de la dignité du mariage, des obligations qu'il impose, et en me faisant une leçon de morale elle me passait la main sur les joues, sous le menton; elle me chiffonnait une oreille, le bout du nez, et ce n'était pas du tout le moyen de me faire respecter le mariage. Je l'accablais de caresses qu'elle ne pouvait prévoir ni éviter toutes. Elle me repoussait doucement, et cette douceur même était un charme attirant qui multipliait les attaques et les rendait toujours plus vives. Je devenais entreprenant à l'excès; je brûlais; c'était du vitriol qui coulait dans mes veines. Sa voix était altérée, son œil humide; sa poitrine se gonflait, son

cœur battait avec une extrême violence. J'avançais toujours, et bien que très jeune encore j'aurais fini par faire le petit Ruder, si, se levant tout à coup, elle n'eût été ouvrir la porte du cabinet, et s'asseoir sous le chambranle même en se plaignant de la chaleur. Furieux d'être dupe de cette ruse de guerre, et comptant bien reprendre mes avantages dans un moment plus favorable, je protestai que les dragons me hacheraient plutôt que de m'emmener. Elle revint à moi; elle me supplia, les larmes aux yeux, de ne pas la perdre par un éclat public; elle me conjura de partir, et me promit, pour prix de ma docilité, que je la verrais le dimanche suivant, jour qu'elle avait fixé pour aller prendre congé du général et lui souhaiter un heureux retour.

Oui, elle était vraiment sage. Victime des circonstances avec son curé et son mari, elle craignait de l'être encore de son cœur avec moi. Trop jeune pour connaître l'art de la séduction, d'amener, de saisir l'instant favorable, j'avais déjà assez d'expérience pour sentir combien sa manière de me craindre était différente des terreurs que lui avait inspirées Ruder. Il me manquait quelques années encore pour savoir tout hasarder à propos; mais alors cette femme charmante descendant à la prière, me suppliant, mouillant mes mains de ses larmes, devenait sacrée pour moi. Il me semblait entendre la divinité même, et j'étais aussi incapable de lui désobéir que de cesser de l'adorer. Heureux âge où l'on sent encore le charme de la vertu, où on trouve une satisfaction

secrète à la pratiquer, où on ne prévoit pas que, pour être à la mode, il faudra un jour n'avoir que des vices aimables.

Je me soumis donc à ce qu'elle demandait, mais je fis mes conditions. Je lui fis promettre, jurer qu'elle viendrait dimanche, dimanche matin, de très grand matin, et qu'elle passerait la journée entière, tout entière au château. Je ne parlai pas de la nuit: Ruder était là, et lorsqu'il s'approchait d'elle j'aurais voulu qu'il fît sans cesse jour et qu'on abattît toutes les cloisons.

Cette affaire réglée, je pensai au jeune homme avec qui je devais me casser la tête le lendemain. S'il me tue, je ne la verrai pas dimanche; si je ne me bats pas, je suis déshonoré, et comment partir si je me bats?

Ces réflexions sont cruelles; elles m'absorbaient. Connaissant mon caractère comme mon cœur, elle jugea que j'étais occupé de tout autre chose que de mon amour: elle m'interrogea. Il me paraissait affreux de la tromper, et je trouvais de la lâcheté à lui dire la vérité: c'eût été la placer entre mon adversaire et moi.

Un billet qu'on me remit très à propos me tira d'embarras: il était de mon jeune homme. Conscrit et reconnu, on l'avait emprisonné. Il me demandait mes bons offices près du général qu'il avait entendu nommer par madame Ruder; il me priait instamment d'oublier notre démêlé, qu'il reconnaissait avoir grossièrement provoqué; il finissait en m'offrant fran-

chement son amitié, et en me demandant la mienne. Toutes ces propositions m'arrangeaient fort. J'étais très disposé à aimer les braves gens, parce que je les estimais; ensuite je ne demandais pas mieux que de le servir auprès du général, parce qu'après le plaisir d'aimer je n'en ai jamais connu de plus doux que celui d'obliger; enfin il me faisait des excuses positives, satisfaisantes, et il est dur de se battre au moment même où on vient de connaître le prix de la vie, et où l'on peut espérer une longue suite de jouissances plus réelles.

Je lui passai le billet; elle le lut, et me regarda d'un air si touché! elle croyait sentir les coups auxquels je me serais exposé. Qu'elle était bonne! qu'elle était aimante! Je me gardai bien de lui dire que je m'étais mesuré avec son mari; elle n'eût pas manqué de me faire un discours à la *Chimène* sur l'éternelle barrière que *Rodrigue* eût élevée entre elle et lui. Qui sait même si elle ne se fût pas avisée d'aimer Ruder mourant, Ruder tué pour elle, Ruder tué par moi, pourvu toutefois que Ruder mourût, car lorsqu'on s'est donné la peine de faire des grimaces d'usage, il est infiniment désagréable, il est dur de les avoir faites en pure perte.

On m'avertit que les dragons m'attendaient. Je répondis que ma dame avait parlé, et que je lui donnais ma parole d'honneur de me rendre de suite au château, et par le chemin le plus court; qu'ainsi je n'avais pas besoin d'escorte. Mon juge, désormais

disposé à tout faire pour elle, lui demanda si on pouvait compter sur moi. Elle protesta qu'elle m'outragerait si elle doutait un moment que je dusse tenir ma parole. Messieurs les dragons furent donc, à leur grand mécontentement, renvoyés à leur corps-de-garde : toute corvée utile à un général vaut au moins une station à l'office. Je l'embrassai encore une fois, deux fois, autant de fois qu'elle voulut le permettre devant des témoins qui pouvaient n'être pas indulgens. Je lui fis répéter qu'elle viendrait dimanche, bien sûrement dimanche, et je demandai Pompée.

Je le demandai si haut et d'un ton si impératif que le chef de division, choqué de mon impertinence, me dit : « Mon cher ami, vous ne vous apercevez pas que vous êtes complètement ridicule. Sachez que je ne fais rien que pour le général et madame, et que si vous ressentez les effets de la considération que je leur marque, elle ne vous est pas du tout personnelle. Reprenez le ton modeste que vous aviez en entrant; c'est lui qui convient à votre âge. » Je rougis jusqu'au blanc des yeux; j'étais humilié, battu à terre; mais j'eus le bon esprit de sentir que je méritais la leçon. Combien de jeunes gens me lisent qui n'ont que des aïeux, qui traînent un grand nom, qui, plus impertinens que je l'étais encore, pourraient s'appliquer la mercuriale, en profiter, et n'en feront rien !

Aussi rouge, aussi confuse que moi, elle entreprit de m'excuser. J'avouai, je reconnus ma faute, et j'en demandai l'oubli avec la franchise d'un bon cœur qui aime à réparer les écarts du cerveau. Le chef me sou-

rit, me pressa la main, et je me disposai à remonter à cheval.

O mon Dieu!..... mon Dieu! je ne reconnais pas Pompée. Les galons, les crépines de la housse et des chaperons sont arrachés; les rênes de tissu, les étriers d'argent enlevés! « Ciel!... juste ciel! que pensera le général? — Il te pardonnera, Jérôme. — Et le soupçon, madame, le soupçon d'une bassesse... — L'idée ne lui en viendra pas. — Je n'oserai jamais me présenter devant lui, non, je n'en aurai pas la force. — Veux-tu que je lui écrive, petit ami? — Non, madame, non; cela ne suffit pas. Avant que le cachet soit rompu, on aura vu Pompée dépouillé, nu, et l'imputation déshonorante aura volé de bouche en bouche. — Eh bien! je partirai avec toi. — Oh! oui, ma bonne, mon excellente amie, partez aujourd'hui; dimanche en sera plus aisé à attendre. — Je me présenterai la première. — Sans doute; je vous en prie: votre présence dispose toujours aux sentimens doux. — J'attesterai que lorsque tu es descendu à ma porte, Pompée brillait de toute sa parure, et que ces messieurs, qui trouvent mauvais qu'on galope sur le pavé, ne font pas difficulté de s'emparer du bien d'autrui. — Au mieux, à merveille! Que le général me punisse pour être venu à Paris sans sa permission; mais que je conserve son estime, celle de madame Derneval, de monsieur Dupré, de tous les honnêtes gens. Je cours, je vous amène une voiture; j'attache Pompée derrière, et nous partons. — Non pas, petit ami, non pas. Le cheval de bataille du général n'est

pas fait pour être attaché derrière une vinaigrette, et un aspirant à la gloire ne voyage pas comme une femme. Vous monterez Pompée, qui, pour être dégalonné, n'en est pas moins le plus fier des coursiers, très différent de ces hommes par qui nous nous laissons si souvent éblouir, et qui ne montrent que la plus pauvre nudité lorsqu'on les déshabille. »

Ah! elle ne veut pas que je partage sa voiture. Elle se défie donc d'elle-même; elle m'aime donc plus qu'elle ne le voudrait? Oh! oui, oui, sa conduite m'éclaire, je suis aimé de la femme charmante... Et si son vilain Ruder n'était pas au château... peut-être que loin des fâcheux... dans l'ombre du mystère... Oh! non... elle ne consentira jamais... Eh! pourquoi pas? L'Amour, jeune comme moi, ne triompha-t-il pas de Psyché, et ne suis-je pas beau comme lui, puisque tout le monde le dit?

Je faisais ce monologue en courant à la place Saint-Michel, d'où je ramenai le cabriolet le moins sale, tiré par le cheval le moins décharné.

Je lui présente la main, elle monte; je saute sur Pompée, et nous partons. Oh! comme je marchais sagement pour ne pas perdre un de ces regards qui pénétraient au fond de mon cœur! Quel doux sourire embellissait ses yeux lorsqu'ils rencontraient les miens! Mais la distance de mon cheval à sa voiture; mais les équipages, les charrettes, les crocheteurs, qui me la dérobaient à chaque instant; mais le plus ridicule des mariages, s'il n'était le plus détestable!... Oh! lorsqu'on s'aime, il faudrait n'avoir à

redouter ni maris ni témoins; n'être esclave ni des préjugés ni des usages; n'être que deux enfin, isolés du genre humain, dans un coin de terre oublié, désert, inaccessible... dans l'ile des Cocos, par exemple. Quatre lieues de circonférence, c'est plus qu'il n'en faut pour se promener; des ombrages épais formés par la nature, où on mèlerait ses soupirs au chant des oiseaux amoureux; des cocotiers en abondance, et partout une végétation vigoureuse, voilà pour la nourriture, car il faut penser à tout. L'eau, la plus pure, en abondance... Et l'arbre à pain que j'oublie, l'arbre à pain, ce don précieux qu'on ne daigne pas penser à naturaliser en Europe; et l'arbre à parasol, dont les habitans de la mer du Sud tirent leurs vêtemens; et des roches qui garnissent les côtes, et en éloigneraient ceux qui ne vivent pas uniquement pour l'amour... Oh! si j'étais avec elle dans l'ile des Cocos!... Eh! pourquoi n'irions-nous pas?... J'arrangerai cela, moi; rien n'est plus facile.

Elle n'aime point son mari : elle le quittera. Elle vendra son fonds de boutique, et avec le produit, mille écus au moins, je frêterai un bâtiment élégant comme la galère qui porta Cléopâtre allant au-devant d'Antoine. Nous nous embarquons. La mer courbe ses ondes devant nous. Zéphire enfle doucement nos voiles de pourpre; les Nymphes et les Tritons jouent autour du navire, et saluent la Vénus nouvelle qui le monte. C'est moi qui tiens le gouvernail, le plaisir dans les yeux, le sourire sur les lèvres, et les cheveux ornés d'une couronne de myrte qu'ont

arrangée ses jolis mains. Le voyage ne dure qu'un moment, et nous bénissons, en abordant, la terre protectrice qui nous dérobera à tous les yeux, et où, semblables à Philémon et Baucis, nous vieillirons sans connaître l'ennui ni les infirmités de la vieillesse. C'est là... « Eh! ventrebleu! monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites. Vous me tirez du rêve le plus délicieux, et vous prenez mon genou pour une borne. »

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

J'arrive au but.

C'était un jeune homme qui menait son cabriolet comme j'avais mené Pompée le matin, et qui m'avait accroché la rotule avec son moyeu. Il était déjà loin lorsque je me retournai, et la douleur que j'éprouvai me fit sentir plus positivement que toutes les remontrances possibles le tort qu'on a de galoper dans les rues. Si tel, qui est aujourd'hui en carrosse, daignait penser que demain il peut être à pied; si celui qui oublie la main première qui le tira de la boue réfléchissait que l'échelon qui le soutient peut manquer tout à coup ; si l'autre, qui fait valoir une faveur légère que lui arrache l'importunité, sentait l'obligation de payer ses bienfaiteurs en répandant lui-même des bienfaits; si chacun enfin apprenait à se juger soi-même, il n'y aurait qu'une espèce de justice, la justice relative, et avec celle-là plus de lois, plus

de tribunaux, plus d'avoués, plus de défenseurs, plus de clercs, plus d'huissiers, plus de recors, plus de garnisaires, plus de papier marqué. A la vérité ce serait un grand mal pour tous ces gens-là si l'équité s'emparait enfin de la balance incertaine de Thémis; mais nous y gagnerions beaucoup, nous autres pauvres diables qui formons l'immense majorité, et... Oh! encore un château en Espagne, et mon genou enfle à vue d'œil. Je ne saurais me tenir plus long-temps à cheval, je souffre horriblement.

Elle crut que je cherchais un prétexte pour partager sa voiture, et elle voulut s'assurer elle-même de mon état. Elle fit arrêter sa vinaigrette, descendit, examina mon genou, me crut estropié, se plaignit plus haut que moi, repoussa son conducteur qui se présentait pour m'aider à descendre, voulut me recevoir elle-même dans ses bras, et me porter dans son cabriolet. J'ajoutai à la douleur en me prêtant à ce qu'elle exigeait; mais mon cœur battait contre le sien: ma bouche touchait sa joue, ses yeux, son sein, et elle ne s'alarmait de rien, parce que Vulcain n'est pas dangereux, et que j'étais plus boiteux que lui.

Légère comme les Graces, mais faible comme elle, ma charmante amie ploya sous le faix et perdit l'équilibre. En vain je voulus la retenir; l'impulsion était donnée; elle m'entraîna avec elle; nous roulâmes dans la poussière. Bienheureux saint Paul! le troisième ciel, qui n'existe pas, mais que vous avez vu, ne vous offrit rien de comparable à l'aspect des trésors que je découvris en ce moment. C'est avec raison

que saint Denis, présent alors, se fût écrié, en vrai gendarme : Sacrédié, que c'est beau !

Elle, toute honteuse, moi enchanté, et tous deux gris de poussière, nous nous juchons, tant bien que mal, sur notre banquette, et Pompée, le fier Pompée, humilié de sa position, suit l'humble wiski, l'oreille basse et au petit pas. Nous ne disons rien, parce qu'elle ne veut pas parler de sa chute, et que je jouis encore dans le recueillement.

Comme nons n'avons que des facultés bornées, et que la jouissance surtout les fatigue promptement, je reposai mon imagination en pensant à l'accueil qui m'attendait au château.

Je me rassurai en la regardant: était-il possible qu'on lui refusât quelque chose? Mais je tremblais lorsque je voyais Pompée par la petite lucarne de derrière. Je me représentais le général me fixant d'un air terrible, et me demandant compte de ma conduite avec cette sévérité dont s'armera le bon Dieu lorsqu'il écoutera le récit de nos folies et de nos vilains péchés, que lui ni son cher fils, malgré leur toute-puissance et les plus bénévoles dispositions, n'ont pu nous empêcher de commettre. Heureusement le jugement dernier n'arrivera qu'à la fin du monde, qui n'arrivera point, et on est fort tranquille sur ce jugement-là; mais celui du général? Diable! il m'inspira bien d'autres frayeurs, et je n'étais guère qu'à deux lieues du château.

Si un trouble violent dérange nos facultés d'un côté, de l'autre il exalte l'imagination, qui saisit ra-

pidement les ressources qui nous restent. Je me flattais au moins qu'un sentiment de pitié fléchirait sa rigueur. Je bénis alors l'étourdi qui avait failli à me casser la cuisse, et je pris bravement la position qui me faisait souffrir le plus pour empêcher l'enflure de tomber. Mais je réfléchis bientôt qu'un officier accoutumé à voir voler des bras, des jambes, des têtes, ne s'arrêterait pas à une simple contusion. Je regardai encore la plus aimable des femmes. Elle était calme, la paix de son ame se peignait dans ses traits; elle ne craignait donc rien pour son Jérôme; que pouvait-il craindre lui-même?

L'espérance rentra tout-à-fait dans mon cœur, et je m'aperçus alors que nous ne retournions point par la route que j'avais suivie le matin. J'avais pris la plus courte par une raison très simple, je volais dans ses bras. Quel motif l'avait pu porter à ordonner positivement à son cocher de suivre cet autre chemin, plus long d'une grande lieue? Le besoin de temps pour préparer ma défense? Bah! elle a tant d'esprit!... Et puis la véritable éloquence n'est-elle pas fille du sentiment, et se prépare-t-on à sentir?... Je l'interrogeai: pas de réponse. Ah! ah! me fis-je, les femmes sont donc quelquefois dirigées par des raisons dont elles ne veulent pas convenir. Eh parbleu! quand on ne peut les faire parler, il faut savoir les deviner, et cela n'est difficile que pour les sots: moi qui ai beaucoup d'esprit, à ce qu'on dit, et je le crois, je ne suis pas embarrassé du tout.

D'abord, continuai-je à part moi, inquiets de ma

longue absence, mais bien sûrs que je n'ai été qu'à la rue de Bussy, M. et madame Derneval, pour m'empêcher d'y faire des extravagances, auront dépêché sur mes traces, et les aides-de-camp, et ce trop heureux coquin de Ruder. Si nous avions pris le chemin le plus court, nous aurions été rencontrés; le commandant de bataillon se fût emparé de sa femme, l'eût ramenée à Paris sans que j'eusse le mot à dire; messieurs les aides-de-camp se fussent saisis de ma personne; bon gré, mal gré, il eût fallu les suivre au château, et j'y serais arrivé sans la plus aimable des médiatrices, réduit à mes propres moyens de défense; et on est si bête quand on a peur! Je savais bien qu'elle n'était jamais flattée de rencontrer son vilain Ruder, et puis je ne sais quoi me persuadait qu'elle aimait mieux, bien mieux sans doute, passer avec moi un jour, deux jours, une semaine; me soigner, me consoler, me caresser... et, en vérité, c'est tout simple... je suis si bien, j'ai une si jolie petite tournure, je l'aime tant! je le lui dis avec tant de grace, et elle m'écoute avec tant de complaisance!..... « Ah! fripon, vous entends-je dire, la fatuité vous domine toujours, lors même que vous ne savez ce que vous dites. — Non, monsieur, il n'y a pas l'ombre de l'amour-propre dans ce que je rêve là; j'ai deviné tout ce qu'elle pensait, tout précisément. Rappelez-vous que le temps des scrupules religieux est déjà loin, et trouvez bon que je vous prévienne que celui des aveux approche. Avec quel plaisir nous nous étendîmes alors sur les détails charmans de mon enfance, sur la nais-

sance et les progrès d'une passion mutuelle à qui nous avons dû les momens les plus heureux de notre vie! »

Déjà je distingue la grille, la grille fatale de la cour du château. Malgré mes réflexions consolantes, rassurantes, le cœur me battit d'une force... oh!

Cependant, comme je prétendais n'être plus un enfant, je voulus me conduire en homme, et m'armer de courage ce qui veut dire assez communément dissimuler sa frayeur.

Le portier en reconnaissant mon amie pousse un cri de joie : c'est ainsi qu'on la recevait ordinairement au château. Ce cri attire un piqueur, celui-là même qui a eu la complaisance de me laisser monter Pompée. Le piqueur, qu'on a tancé vigoureusement et auquel on a donné huit jours pour se pourvoir ailleurs, se met en devoir de me faire une scène. Il parle très haut; j'élève le ton plus haut encore, et on arrive à la hâte de tous les côtés. Je m'entends crier aux oreilles qu'il est affreux d'abuser de la confiance d'un vieux serviteur et de lui faire donner son congé. L'expression de la vérité pénètre jusqu'à mon cœur. J'embrasse le malheureux domestique; je lui demande pardon. Mes larmes coulent; le vieillard désarmé y mêle les siennes.

« Bien, me dit-on, bien; le premier mouvement à la vivacité, le second à la nature : j'attendais ce retour-là. » C'était M. Dupré qui me prit la main, et me conduisit droit au vestibule. Je reconnus le général à travers une croisée, et je me retournai pour m'assurer qu'elle me suivît. Elle ne m'eût pas quitté

alors pour l'empire du monde. J'avançai donc d'un pas assez ferme, et je me présentai, puisqu'enfin il fallait finir par-là.

Le général était debout, appuyé sur la poignée de son sabre. Il fronçait le sourcil; son regard était menaçant; il avait précisément l'air que je lui voyais de deux lieues de son château. Madame Derneval faisait semblant de broder, et ses yeux retombaient sur son métier lorsqu'ils rencontraient les miens. Elle les relevait furtivement lorsque je regardais son époux, et un léger sourire effleurait ses lèvres rosées.

« Eh bien! monsieur, me dit le général, vous avez donc enfreint mes ordres en allant à Paris, et vous n'avez pas craint de me déplaire en emmenant Pompée? » Je ne sais ce qu'il allait ajouter... Ma bonne amie l'interrompit, et plaida ma cause avec une chaleur, un charme, qui ramenèrent l'aménité sur la figure de mon juge, et lorsqu'elle en vint aux galons et aux crépines, qu'elle protesta de mon innocence, le général l'interrompit à son tour. « Je sais, madame, que Jérôme est incapable d'une bassesse. L'incident sur lequel vous allez vous étendre est une suite imprévue de sa première faute, et je n'en ai pas le moindre ressentiment. Passez sur cet article, madame, et continuez, car j'ai beaucoup de plaisir à vous entendre. »

Sans être rhétoricienne, sans savoir ce que c'est que la rhétorique, elle fit une péroraison tellement sentimentale, tellement entraînante, que madame Derneval laissa tomber son aiguille, et vint lui jeter

les bras au cou. Le général fit aussi deux pas vers elle et s'arrêta tout à coup, sans doute parce qu'il se souvint que les juges ne sont pas dans l'usage d'embrasser les avocats.

Il allait prononcer : « Doublez, m'écriai-je, mon général, quintuplez ma peine. Mais grace, grace pour l'infortuné palefrenier que j'avoue avoir trompé. Il est époux, général, il est père; me reprocherai-je toute ma vie d'avoir ôté l'existence à une honnête famille? » M. Dupré m'embrassa; les domestiques qui formaient l'auditoire dans le bas du salon se précipitèrent; tous voulaient m'embrasser à la fois. Je cherchai parmi eux, je trouvai mon vieux piqueur; je le saisis par le bras, je l'entraînai, je le présentai au général, et je tombai à ses pieds. « Grace, grace! » m'écriai-je de nouveau, et vingt bouches répétèrent ce cri.

Le général me releva, et je crus sentir qu'il me serrait la main. « Retourne à tes occupations, dit-il avec bonté au vieillard; mais plus de chevaux à monsieur, sous aucun prétexte. Pour vous, Jérôme, qui voulez servir, et qui commencez votre carrière par un acte d'indiscipline, vous serez puni, et sévèrement : je vous donne pour prison le château et ses dépendances, et vous n'en sortirez que pour me suivre à l'armée. »

La punition était douce et paternelle sans doute; mais si dans un moment d'enthousiasme je m'étais mis à la discrétion du général, je n'en fus pas moins sensible à l'humiliation de subir un châtiment quelconque, et surtout avec le chagrin de l'avoir mérité.

Madame Derneval, habile comme toutes les femmes à démêler les sensations des hommes, qu'ils ne savent ou qu'ils ne daignent pas prendre la peine de cacher, madame Derneval, toujours bonne, toujours aimante, voulut répandre sur la plaie un baume consolateur. « Mon ami, dit-elle au général, la punition toute militaire que vous infligez à Jérôme ne s'accorde point avec l'habit qu'il porte. — Vous avez raison, madame : qu'il monte à sa chambre. Il y trouvera, grace à vos soins, de quoi s'équiper en soldat. »

Fatigué de la scène qui venait de finir, je ne fais pas répéter ; je monte machinalemeut, j'ouvre, et je cherche le surtout de drap bleu. Quelle est ma surprise ! un habit de hussard complet, l'uniforme que j'ai toujours préféré, et celui-ci d'un goût exquis et d'une richesse à éblouir. Je me frotte les yeux, je regarde, je les frotte encore, j'admire, je saute de joie. Je touche avec précaution toutes les pièces de ce brillant costume, je les baise, et en deux tours de main je me dépouille de mes vêtemens bourgeois que je jette avec dédain dans un coin de ma garde-robe. Je me couvre lentement, très lentement de l'uniforme chéri, quoique je ne perde pas une seconde ; mais c'est que je m'arrête de minute en minute, que je me contemple dans une glace, et que toujours plus satisfait de ma petite personne, j'en prolonge complaisamment l'examen. Enfin, le bonnet sur la tête et le sabre au coté, je m'étourdis si complètement que je ne sais plus où je suis, ce que je fais, ce que je pense.

Bientot il ne me suffit plus de m'admirer; je voulais que les autres m'admirassent aussi. J'avais pour prison le château et ses dépendances : en quatre sauts je descends l'escalier. Je pensais, en sautant, que le cadeau de madame Derneval avait le double mérite de l'agrément et de l'à-propos, que son sexe saisit toujours avec tant de grace, et je sentis que la jolie dame me devenait plus chère encore.

Je passais devant le salon, et j'allais parcourir les cours, les jardins, le parc : des éclats de rire prolongés m'arrêtèrent. Je savais qu'il n'était pas bien d'écouter ; mais cette transition subite de la sévérité à l'extrême gaîté me fit soupçonner que la première pouvait bien avoir été jouée. Pour savoir ce qu'il en était, j'approchai l'oreille de la serrure. « Avouez, madame Ruder, que notre pauvre Jérôme a eu une cruelle peur. — Oh! général, vous ne vous en faites pas d'idée, et je vous avoue que je n'étais pas moi-même trop à mon aise. — Vous, madame! — Écoutez donc, général, je suis la première cause de son escapade. — Et vous avez pu croire que je me fâcherais sérieusement des folies que vous faites faire? Puis-je vous faire un crime d'être charmante, et en vouloir à Jérôme parce qu'il a des yeux? Entre nous, cependant, je m'applaudis de son prochain départ. Il commence à n'être plus enfant. Il est ardent, impétueux, très joli garçon, et cette espèce d'amoureux-là donne souvent de la tablature à une femme honnête, mais sensible. — Oh! général, j'ai sur lui un empire absolu. — Et vous l'avez, sans doute,

aussi sur vous-même; ainsi je ne vous ferai pas observer que de l'amitié à l'amour le pas est très glissant, surtout quand on ne s'est mariée... — Allons, allons, mon ami, tu fais rougir cette pauvre madame Ruder jusqu'aux yeux. Venez, jolie petite femme, venez faire un tour de jardin avec moi. Nous rentrerons quand cette fantaisie de persifler sera un peu calmée. »

J'entends pousser un fauteuil, et crac je m'envole vous devinez où; où je savais que j'allais la rencontrer, en tiers à la vérité, mais un instinct secret me disait que les vieilles seules sont sans indulgence pour des plaisirs et des peines qu'elles ne peuvent plus partager.

Fort de ce que je venais d'entendre, je me promis bien de profiter de la première occasion de pousser mes avantages, et de jouer dorénavant le repentir aussi bien que le général jouerait le mécontentement.

Je ne voulais pas qu'elles me vissent de loin, et qu'elles m'examinassent en détail. Mon petit amour-propre exigeait qu'elles fussent frappées de mon ensemble, et qu'aucune des exclamations qui leur échapperaient ne fût perdue pour moi. Je me cachai derrière des touffes de rosiers.

Je les voyais venir : jouissance d'amour, jouissance de vanité, je me procurais tout. Madame Derneval, appuyée sur le bras de mon amie, la regardait avec le plus tendre intérêt. Elles parlaient à demi-voix; j'étais tout oreilles, et je n'entendais rien. Elles approchèrent enfin. « Votre époux a raison, madame. Je

l'aime trop, et je sens qu'il faut qu'il parte; mais qui me rendra ces momens si innocens et si doux qui m'ont fait quelquefois oublier mes chagrins? — Songez qu'il ne part pas seul, madame Ruder, et quel chagrin vous restera-t-il lorsque celui qui les cause sera également loin de vous? Servez-vous de votre raison; combattez un penchant qui n'a rien de répréhensible encore, mais qui est déjà dangereux. Songez d'ailleurs que ce jeune homme se développe, que le plaisir va devenir pour lui un besoin, et que des objets nouveaux le distrairont d'une passion qu'il croit aujourd'hui devoir être éternelle. »

Il n'y a qu'un enfant qui fasse connaître à une femme qu'il a entendu les secrets confiés à l'amitié. C'est la forcer à rougir; c'est clouer dans sa bouche cet aveu si doux à entendre répéter; c'est l'avertir de se défier de tout. Mais calcule-t-on rien quand on aime passionnément et qu'on est sans expérience? « Jamais, m'écriai-je en sortant impétueusement de ma cachette, jamais je n'oublierai mon adorable amie; cessez, madame, de calomnier mon cœur. Ne plus l'aimer, ne plus l'aimer, grand Dieu! Je perdrais plutôt le souvenir de vos bienfaits, de ces bienfaits que le temps grave chaque jour plus profondément dans mon ame... » et à qui croyez-vous que j'adressasse ces belles choses-là? Au vent.

Confuses de s'être laissé surprendre, elles avaient fui légères comme l'hirondelle qui rase l'herbe fine, et au lieu de voler sur leurs traces, de réparer une sottise et de profiter d'un moment si favorable, je restai

là comme un nigaud, et je haranguai les nymphes, les faunes, les sylvains. Qu'on est dupe à quinze ans! On l'est d'une autre manière à cinquante.

Je réfléchis enfin, je sentis ma faute et je voulus la réparer. Je courus aussi de toutes mes forces. Elles étaient retranchées dans l'appartement de madame Derneval, sanctuaire sacré et impénétrable où je n'entrais jamais que je n'y fusse appelé.

« C'est le diable, criait une voix rauque dans la cour, c'est le diable que ce petit b...... là. Croiriez-vous qu'il m'a volé ma femme? Le fait n'est, sacré-dié! que trop certain. Les voisins l'ont vu fermer la boutique, prendre la donzelle sous le bras et disparaître avec elle. Et moi, qui courais les champs comme un imbécile pendant qu'on me faisait... Par la mort! je les trouverai, fussent-ils en enfer, et, pour lui, je le coupe en deux comme une asperge. »

C'était Ruder qu'on avait envoyé à ma poursuite, qui descendait de cheval, et qui, aussi sot que moi, mais d'une autre manière, contait aux palefreniers ce qu'il aurait dû cacher à toute la terre, si le fait eût été vrai comme il le prétendait; mais hélas! hélas! et cent mille fois hélas!...

Je me présentai pour interrompre ce maudit conteur, qui compromettait la plus intéressante des femmes. « Mon épouse, monsieur, mon épouse, où est-elle? il me la faut à l'instant même, ou sans égard pour votre âge... » Il porta la main sur la poignée de son sabre. Outré de cette manière d'interroger, et toujours prêt à me battre avec ce chien d'homme-là,

je mets flamberge au vent... On se jette entre lui et moi.... C'était sa femme qui avait reconnu sa voix, qui m'avait suivi des yeux, et qui tremblait! Était-ce pour lui ou pour moi?

Ruder, désarmé à son aspect, s'avança pour l'embrasser et savoir comment il ne nous avait pas rencontrés sur la route. Elle lui présenta ses deux oreilles, ne lui répondit pas un mot, me dit que madame me demandait, me poussa devant elle, me fit entrer par une porte, passa par une autre, en ferma quatre ou cinq sur elle, et s'alla cacher je ne sais où.

J'entrai chez madame Derneval, à qui je n'osai pas désobéir, et au lieu de la jolie dame je trouvai le général, qui me fit une mercuriale très vive sur ma nouvelle crânerie. Le résumé de son discours était qu'il n'est pas d'usage de tuer le mari parce qu'on est amoureux de la femme. Je savais cela comme lui; mais la tête était montée, et je répondis avec assez de fermeté: « Mais quand le mari fait l'insolent? — On supporte tout, monsieur, par égard pour l'objet qu'on aime. — On ne souffre rien, général, quand on porte cet habit-là. — Monsieur, vous ferez aujourd'hui les fonctions d'aide-de-camp auprès de moi, et vous ne me quitterez pas d'un instant, à peine de désobéissance au premier chef. » Il n'y avait pas de réplique à cela; mais j'enrageais, j'enrageais... oh!

On vint avertir le général qu'on avait servi. Il était arrivé au château une société nombreuse et choisie, et je ne m'étais aperçu de rien parce qu'où elle était je ne voyais qu'elle. Je suivais modestement le général, plus

haut que moi de sept à huit pouces. Je ne voyais personne et personne ne me voyait. Mais lorsque mon brillant serre-file, en saluant, en s'asseyant, permit enfin que j'entrasse en scène, un murmure général d'enchantement, j'allais presque dire d'ivresse, éclata aussitôt, et les éloges volaient de bouche en bouche. Je la vis rougir de plaisir, et plus belle de moitié.

Le général, à qui rien n'échappait, jugea à propos de tempérer le mouvement de satisfaction que je ne me donnais pas la peine de dissimuler. « Jérôme, me dit-il, la beauté d'un soldat est dans sa valeur. Vénus seule pouvait aimer le lâche Pâris, et, pour les femmes estimables, le front le plus beau est celui qu'ombragent les lauriers. Il ne lui manque que cela, dit à demi-voix une dame qu'on eût trouvée charmante, si celle que vous connaissez bien n'eût été là. J'en cueillerai, madame, répondis-je d'un ton de voix assuré, et je prends désormais pour devise : la gloire ou la mort. »

J'aurais bien mieux fait de ne rien entendre, de ne rien répondre. Pendant que je me livrais à mon enthousiasme chevaleresque, ce vilain Ruder s'était glissé à côté d'elle, et la place était prise lorsque je me présentai. Allons, me dis-je, encore une occasion manquée; nous verrons, à la première qui s'offrira, si j'aurai enfin l'esprit du moment.

La figure balafrée et grotesque de Ruder était remarquable; mais ses tournures de phrases ne l'étaient pas moins : il avait un idiome à lui. Il adressait à sa femme des saillies grivoises que ces dames avaient l'air de ne pas entendre lorsque le rire ne les trahis-

sait point. Il allongeait les bras à droite et à gauche pour se saisir des meilleurs plats, et lui servir les meilleurs morceaux. Par intervalles, il lui prenait la tête dans ses deux mains et lui baisait les deux joues, sans s'apercevoir que sa moustache était humectée du jus du croupion d'un chapon au gros sel. Comme on peut s'amuser de ces choses-là sans avoir l'air d'oublier la décence, un éclat général mit à son aise le beau sexe, la victime exceptée : elle ne savait quelle contenance prendre. La femme qui aime le moins son mari souffre toujours en pareille circonstance : elle ne se dissimule jamais qu'elle partage ses ridicules.

Le général, toujours plein d'estime pour les braves gens, et craignant peut-être de paraître ridicule lui-même en admettant un tel homme à sa table, le général s'efforçait d'arrêter les sarcasmes et les ris, en répétant jusqu'à satiété que Ruder était un héros. Le héros n'en paraissait pas moins plaisant. « Riez, ventrebleu ! riez, disait-il ; j'aime ma femme et j'ai raison, car c'est la plus jolie créature que j'aie vue de ma vie, et par la mort ! quelques jours d'absence sont la rocambole de l'amour ; » et, pour finir d'une manière saillante, il procède à une nouvelle embrassade. Sa femme, fatiguée, excédée, se jette brusquement de côté. Le buste de Ruder tombe d'à-plomb sur ses genoux. Outrée, désespérée d'une pareille scène, elle le pousse avec colère, et par conséquent avec force. Il roule sous la table, veut se retenir à un tréteau et le renverse. La table, les bouteilles, les carafes chancellent. L'officieux M. Dupré fait les plus grands efforts

pour soutenir la table. Il ne s'aperçoit pas qu'il pousse sur le second tréteau, qui, n'étant pas cloué sur le parquet, perd l'équilibre et tombe comme le premier. Les plats se brisent, les sauces coulent, Ruder crie et personne ne l'entend, parce que, lorsqu'on rit, on ne s'occupe pas du chapitre des accidens, et cependant il serait sage de penser à tout. Quand les valets eurent fait disparaître les débris, ils relevèrent la table, et les éclats recommencèrent avec une unanimité et un bruit qui n'étaient pas sans fondement: c'était Ruder qui se relevait avec un pan et une manche d'habit de moins. Un chien d'arrêt lui avait arraché la manche, imprégnée d'un coulis de fricandeau. Un basset avait mangé des cervelles de veau qui avaient coulé dans sa poche, et, pour les trouver plus vite, il avait déchiré le contenant. Le commandant, inhabile à se remuer, et par conséquent à se défendre, avait en vain poussé des cris du diable. « Mille pardons, mon général, je suis, sacrédié! désespéré, d'autant plus désespéré que nous n'étions qu'au premier service. Je vois qu'il faut faire chaque chose en son temps; se battre au feu, manger à table, et caresser sa femme au lit. A ce soir donc, ma poule, et par la corbleu! demain vous en direz des nouvelles à ces dames. Je ne le crois pas, lui répondit-elle froidement. » Je frissonnai de jalousie.

Le désordre fut bientôt réparé. Un autre couvert et le second service invitèrent les convives à se remettre à table. Ruder, obligé d'aller changer d'habit, laissait une place précieuse, et cette fois je ne m'a-

musai point à faire l'orateur. Madame Derneval me vit auprès d'elle : on était monté sur le ton de la plus grande gaîté, et aussitôt elle prit par la main un voisin et une voisine; elle commença à chanter une ronde. Le cercle se forma, et, lorsque chacun fut le plus loin possible du siége qu'il occupait, elle se jeta dans le premier fauteuil, les autres en firent autant, et on passa au second acte du dîner. Bon, me dis-je, d'après ce nouvel arrangement, je n'aurai pris la place de personne. Un coup d'œil de reconnaissance adressé par ma charmante amie à madame Derneval, un regard expressif de celle-ci en forme de réponse, me firent sentir que tel avait été le but de la ronde. O femmes, femmes! ces soins délicats, ces attentions fines sont trop au-dessus de nous. Humilions-nous, superbes!

Ruder rentra paré et beau comme il pouvait l'être. Il restait une place entre M. Dupré et une femme respectable, au moins par son âge. Le commandant s'assit après avoir observé qu'il était, sacredieu! fort drôle qu'on eût interverti l'ordre établi d'abord, et qui lui convenait beaucoup. Nouveau coup d'œil d'elle à madame Derneval et de madame Derneval à elle.

Comme M. Dupré et la très estimable maman n'inspiraient rien à Ruder d'aussi vif que son appétit, il se mit à manger et à boire comme un convive allemand. « Fort bien, lui dit M. Dupré, vous voilà ce que vous devez être, et, dans toutes les circonstances, *age quod agis*. — Agé vous-même, reprit Ruder. Je sais bien que je ne suis plus un jouvenceau; mais à

toute espèce de combat je vaux mieux que vous, et si vous en doutez, je vous le ferai voir. — Ne vous fâchez pas, mon camarade, interrompit le général, qui malheureusement ne savait pas le latin. Agis était un célèbre prince grec, auquel M. Dupré vous fait sans doute l'honneur de vous comparer. — Qu'est-ce que c'est, mon général, qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît? M'a-t-on vu filer la carte, faire le service à un joueur, escroquer de l'argent à quelqu'un pour me traiter de grec? Corbleu! M. Dupré, si vous étiez homme de cœur, je vous ferais voir que je suis un Français et un Français de la plus rude trempe. — Vous entendez mal, mon cher Ruder. Les villes grecques formaient une association... — Précisément, général, une société de fripons. — Pas du tout, mon ami. Les Grecs ont brillé long-temps par... — Je le crois bien, parbleu! leurs successeurs du pharaon et du trente-un brillent aussi aux dépens des dupes, et je ne souffrirai jamais... Un moment donc, M. Picard, laissez ce levraut, je vous en prie. — Il me semblait, reprit Picard avec une modestie ironique, que monsieur en avait mangé. — J'en mangerai encore deux fois, monsieur le domestique; » et pendant que ce dialogue occupait l'assemblée, que M. Dupré souriait de la méprise du général, j'adressais à mon amie de ces choses insignifiantes pour les cœurs froids, mais que l'amour se plaît à saisir, et auxquelles il sait si finement répondre; ses joues se coloraient, son sein s'agitait. Je voyais cela à merveille; mais je me gardai bien de lui donner

l'éveil; je cherchais à prolonger, à accroître le délire: je n'avais pas oublié la leçon du matin.

Pour remplir le rôle que je croyais jouer, il faut avoir simplement le goût du plaisir, inspirer beaucoup d'amour; toujours maître de soi, en calculer les progrès, et être heureux avant que le soupçon puisse naître. Si j'avais eu cet empire sur mes sens, j'aurais fait encore une gaucherie en attaquant lorsqu'il était impossible de vaincre. Je ne tardai pas, au contraire, à me livrer au charme qui m'entraînait; penché, presque appuyé sur elle, je la dévorais des yeux, mon cœur battait avec une violence extrême; je ne voyais, je n'entendais plus qu'elle; j'allais prendre sa main et la porter à mes lèvres brûlantes, lorsque madame Derneval, notre Minerve fidèle, que les chances de la ronde ou sa prévoyance avaient placée à l'autre côté de notre amie, lui marcha sur le pied de manière à la faire crier.

« Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il, corbleu? dit Ruder, qui oublie le levraut, se lève et court à sa femme. Un sentiment de colique, répond celle-ci. — Ma petite cocote, j'ai un remède sûr pour ce mal-là et pour tous les maux d'alentour. Passez chez vous, et, corbleu! je vais vous l'administrer à l'instant. Mesdames, ne prenez pas garde, s'il vous plaît; » et sa figure était enluminée, et il faisait feu de l'œil qui lui restait.

Il l'avait prise sous le bras, et bon gré, mal gré, il prétendait la conduire n'importe où. Sa proposition l'eût guérie de la fièvre quarte si elle l'eût eue, et la colique se dissipa à l'instant. Mais elle était debout,

et une de mes bottines, imprimée sur sa robe blanche, ne laissait aucun doute sur mon intention et sur sa complaisance. « En voici bien d'une autre! s'écria le commandant. Ce petit démon-là vient de mettre ma femme à la cire luisante. Savez-vous bien, monsieur Jérôme, qu'on fait l'amour avec les jambes comme avec les mains? — Non monsieur, je ne savais pas cela. — Eh bien! corbleu! je vous l'apprends. Ma femme est sage, mesdames, elle n'a pas grand mérite à l'être, car elle est excessivement froide; mais cet étourdi-là finirait par la compromettre, et je n'entends pas cela. Observez-vous, Jérôme, je vous en prie. Monsieur, balbutia-t-elle plus confuse que jamais, j'ai bien senti quelque chose... — Ventrebleu! madame, vous avez senti!... Et vous avez souffert que cette bottine vous polluât! — J'ai cru, monsieur... j'ai cru... que c'était... le tréteau, dit madame Derneval. Ah! oui, le tréteau, reprit la femme charmante. Je l'ai cru aussi, commandant, poursuivis-je. — Eh! quel chien de plaisir trouvez-vous tous deux à avoir pendant tout un dîner la jambe collée contre un morceau de bois? — On n'évite pas toujours ce qui déplaît, ajouta madame Derneval, et mon fauteuil, collé à celui de madame, ne lui permettait pas de faire le moindre mouvement. — Enfin, commandant, j'ai eu la maladresse de prendre la jambe de madame pour un morceau de bois; je l'ai cru, je vous en donne ma parole d'honneur. »

A ces derniers mots le général fronça le sourcil, et m'ordonna de le suivre. Il me conduisit dans son ca-

binet. « Ignorez-vous, monsieur, qu'un militaire n'engage jamais son honneur en vain? — Pardon, général; mais je crois que vous m'avez dit qu'on doit tout faire pour l'objet qu'on aime. — Si vous n'eussiez pas commis la sottise, monsieur... — Elle était faite, général, fallait-il que je l'avouasse? — Ne me quittez pas d'un instant, monsieur, je vous le répète. Si le mari ne voit pas clair, il n'est pas moins le premier grenadier de l'armée, et je ne souffrirai pas qu'il soit le jouet de personne. Tourangeau, Tourangeau, dites à madame que je la prie de passer dans son salon, et de faire servir le café. »

Qu'on ait cru ou non à la défaite du tréteau, elle était sortie pour changer de robe, et en paraissant écouter avec la plus respectueuse déférence, je l'avais vue, conduite par madame Derneval, entrer dans une chambre du rez-de-chaussée qui communiquait à l'appartement de la jolie femme. Bon, me dis-je, Ruder n'ira pas la chercher là malgré elle, et une migraine que lui donnera son amie la tirera d'affaire. Si je suis réduit à penser à elle sur ma couche solitaire, au moins son mari ne sera pas plus heureux, et c'est quelque chose pour un amant, et un amant jaloux.

Elle craignait sans doute la malignité des interprétations, car madame Derneval déclara qu'elle ne paraîtrait pas de la soirée, et, au lieu d'une migraine, elle lui donna une attaque de nerfs. Ruder se récria sur une incommodité venue aussi mal à propos; il protesta qu'ayant promis, au pied des autels, de garder sa femme en maladie comme en santé, il en-

tendait passer la nuit auprès de son lit ou dedans. Madame Derneval lui répondit sèchement qu'une de ses femmes veillait auprès d'elle; qu'elle coucherait dans une chambre de son appartement, et qu'elle espérait qu'aucun homme ne se permettrait d'y entrer sans son aveu. Le général me regarda d'un air qui voulait dire que la consigne me regardait spécialement; je répondis, par une inclination presque imperceptible, que je m'y soumettais; mais je conservais une arrière-pensée qui me permettait d'interpréter plus tard ma révérence comme bon me semblerait. Ruder jura; il dit que ce n'était pas la peine d'épouser une jolie femme qui a des attaques de nerfs à l'approche de la nuit, et qui se retranche dans un lieu impénétrable. On commençait une bouillotte, et quand on a *passe, jeu, va-tout* à dire, on ne saurait faire la moindre attention aux plaintes d'un mari désolé.

Pour moi, après avoir bien mûri mon petit projet, je bâillai cinq à six fois, et je demandai au général s'il avait quelque chose à m'ordonner. « Non, me dit-il; allez vous reposer, vous devez en avoir besoin. » Je monte, et je me déshabille comme si en effet j'allais me coucher; je mets mon dolman sur une chaise, mon pantalon sur une autre près de mon lit, mes bottines sur le parquet près de la table de nuit; je fourre une grosse bûche entre mes draps, je bourre mon bonnet de coton d'une chemise et d'un mouchoir, et le place sur l'oreiller, l'ouverture tournée vers le mur. J'allais reprendre l'habit bourgeois si méprisé le matin; je comptais m'échapper à

la faveur de l'obscurité, et aller attendre sous ses croisées quelque occasion favorable... O douleur! j'entends donner deux tours de clé à ma serrure.

Ce ne pouvait être que le général ou quelqu'un qui agissait par son ordre. Appeler, interroger, me plaindre de la défiance qu'on me marquait, c'eût été manifester tout autre intention que celle de dormir.

Je ne soufflai point; j'ouvris une fenêtre, et je me flattai que le grand air et la fraîcheur calmeraient une tête toujours exaltée. Triste remède pour le mal d'amour que le grand air! Hélas! il n'en est qu'un efficace, infaillible, divin, que tout le monde connaît, et dont cependant je n'avais encore pu faire usage.

La lune éclairait ses persiennes de sa lumière argentée. C'est quelque chose pour un amant timide et novice que l'aspect du réduit qu'embellit l'objet de ses feux. Je regardais alternativement les persiennes et la lune. « O lune, m'écriai-je d'un ton sentimental, ô lune si souvent favorable aux amans, ne ferez-vous rien pour Jérôme? » Jérôme ne voyait pas trop comment la lune pourrait le favoriser; mais cette invocation nocturne avait quelque chose de poétique, d'auguste, de mélancolique qui me rangeait parmi les héros de roman, et j'en avais déjà lu, je vous l'avoue, en secret. Oh! si alors j'eusse connu Ossian, que de belles phrases j'aurais faites! Hélas! des phrases et la lune ne pouvaient abaisser un mur de quinze pieds, ni ouvrir des persiennes.

Mon œil, au moins, cherche à percer dans l'intérieur de sa chambre; pas de lumière. « Sans doute

elle repose déjà. Elle repose ! et moi je regarde tristement, mais avec une sorte de volupté, cette enceinte qui la dérobe à ma tendresse. Elle repose ! et moi je passerai la nuit à cette fenêtre ; mais je ne me bornerai point à contempler les siennes... Déjà je pénètre bien au-delà. Mon imagination, peintre rapide et fidèle, me la représente livrée au plus doux sommeil. Nulle draperie ne voile ses charmes séducteurs ; elle repose avec la sécurité et l'abandon de l'innocence. Les songes légers la bercent ; d'une main ils répandent des pavots ; de l'autre ils couvrent de roses le lit fortuné qui la recèle. Vénus, jalouse de la voir si belle, croit qu'elle lui a dérobé sa ceinture. La mère des amours tremblerait, si un regard, si une caresse de Mars ne la rendaient à la confiance et au plaisir... Diable, c'est beau, ça ! Amplification de rhétorique, en vérité. Je m'en rapporte à Geoffroi : il en a tant fait faire ! il en fait tant !

« Mais qu'aperçois-je?... Un homme!... Oui, c'en est un. Il marche droit à ses persiennes... Quelle audace ! quelle impertinence ! S'il y porte la main, je l'étends sur la place. » J'avais saisi mon fusil de chasse, bien déterminé à le faire comme je le disais. « Mais me trompé-je ? C'est lui... Non... Si fait, si, parbleu, c'est ce vilain Ruder. Remettons le fusil, car, ainsi que me l'a observé le général, il n'est pas dans les règles de tuer le mari parce qu'on est amoureux de la femme. Mais, quel que soit son projet, il ne réussira pas, je le jure. Je vais faire un carillon d'enfer, et le forcer à battre en retraite.

« Mais que je suis simple, moi! Il ne lui guérira pas les nerfs à travers les barres de ses persiennes. Voyons ce qu'il va faire ; quelque sottise sans doute, et les fautes du mari tournent toujours au profit de l'amant. Après tout, il sera toujours temps de mettre celui-ci en fuite.

« Le voilà qui opère ; il veut ouvrir ; le châssis résiste... Bon, tout est bien fermé. Ah! monsieur tire son sabre. A qui diable en veut-il?... Il insinue la lame entre les barres ; le bas de la persienne joue ; il est parvenu à lever le crochet. Oui, mais le ressort d'en-haut... Que cherche-t-il donc encore?... Oh! le malheureux! Il amène en-dehors, avec son sabre, le cordeau qui sert à faire jouer le ressort... O ciel! la persienne s'ouvre, il n'est plus séparé d'elle que par un verre fragile... » Je frissonnai : je connaissais sa manière d'obtenir ce qu'on lui refusait, et, avant qu'on pût secourir la plus intéressante des femmes, il était homme à avoir cassé les vitres, et renouvelé la scène qui l'avait forcée au plus bizarre, au plus ridicule mariage. Cette idée me causait des tourmens incroyables, et, ne pouvant mieux faire je gonflai ma poitrine pour crier vingt fois de suite : au voleur!

« Mais que vois-je! Il recule... Ruder reculer! Que se passe-t-il donc? Il pousse doucement les persiennes... Ah! j'aperçois de la lumière. Elle quitte probablement madame Derneval ; elle va se mettre au lit, et mon amplification est perdue.

« Il se colle contre le mur ; il attend que le sommeil la lui livre sans défense... Le traître! Plutôt

mourir que de lui laisser consommer... Mourir! c'est bientôt dit. Je n'ai pour cela que deux moyens : mes armes, ou un saut par la croisée, et cette mort-là serait sans fruit pour toi, parfaite et chère créature, et ma perte, ajouterait je le sais, à l'amertume de ta vie. Mourons, s'il le faut; mais que ce ne soit pas comme un sot.

« Il ne fait pas le moindre mouvement, et déjà une demi-heure s'est écoulée. Parbleu! je serai aussi patient que lui, et je verrai s'il attendra que le jour le chasse. Ah! il se rapproche, il rouvre les persiennes... Encore ce sabre!... Il attaque un carreau; il veut en détacher le mastic... Oh! je le vois, pour les imbéciles comme pour les gens d'esprit, l'invention et la ruse sont filles de l'amour. Il sait à présent que penser de l'attaque de nerfs; il voit qu'on l'a joué : il sera sans miséricorde... Que va-t-elle devenir?

« Le mastic crie sous l'acier... bon, j'entends la voix argentine demander qui est là... Eh! mon dieu, mon dieu! Il se voit découvert; il hasarde tout; avec le pommeau de son arme il brise le carreau... Il s'élance par l'ouverture comme un vautour fondant sur sa proie... Il n'y a pas une seconde à perdre. »

Je saute sur la bûche qui devait me représenter dans mon lit; je la mets en travers de ma fenêtre, et j'y attache mes draps. En un clin d'œil je suis dans la cour, sans penser que je suis nu, qu'il m'est impossible de remonter, et que, le lendemain, mon échafaudage déposera contre moi. J'entends crier d'une part, jurer de l'autre; je cours, je vole; j'entre

aussi dans cette chambre, sans avoir eu le temps de rien résoudre, sans savoir ce que je vais faire. Une porte s'ouvre; plusieurs personnes entrent avec des lumières... Je me jette sous le lit.

C'était le général, qui, fidèle à ses douces habitudes, couchait toujours avec madame. Il avait entendu les cris et les juremens ; il connaissait les manières expéditives de Ruder, et, en chemise comme moi, il arrivait, suivi de deux femmes de chambre aussi simplement vêtues. Il n'était pas trop tard; mais il était temps.

Le général, arrêtant le commandant par une jambe, commença un fort beau discours sur le respect dû aux lieux et aux convenances. Ruder l'interrompit brusquement, en lui disant que cette affaire-ci ne touchant en rien à la discipline militaire, elle n'était pas de sa compétence, et qu'il trouverait très mauvais que qui que ce fût s'arrogeât le droit de l'empêcher de jouir des siens. Le général, qui se fâchait même contre les héros quand ils le poussaient à bout, tire le commandant sur le parquet; le commandant se relève en jurant, et se dispose à recommencer l'attaque. Le général ne savait plus quel parti prendre; les sanglots de la femme charmante m'avaient mis en fureur; j'allais sortir de ma cachette, au risque de tout ce que pourrait dire et faire M. Derneval, lorsque Picard et Tourangeau, qui couchaient au-dessus des remises, parurent aussi en pan-volant, et tenant chacun une fourche à la main.

Le général leur ordonna de mettre le comman-

dant dehors, et de veiller, le reste de la nuit, à ce que personne ne vînt rôder auprès des croisées. Ruder exaspéré fit la plus brillante défense; mais il fut contraint de céder à la vigueur des deux jeunes gens.

Le général, maître de la place, pensa aussitôt à en défendre les approches; il referma les persiennes, monta sur une chaise, et avec le sabre de Ruder qui était tombé dans la bagarre, il coupa les cordons des ressorts aussi haut que peut atteindre un homme de sa taille, élevé encore d'un pied et demi; il arracha le fil de fer d'une sonnette, en fit cinquante tours aux crochets et aux pitons, et quand ces précautions eurent rassuré la femme tremblante, M. Derneval se plaignit amèrement de Ruder, qui semblait choisir sa maison pour y donner les scènes les plus scandaleuses; mais il blâma la résistance opiniâtre de sa femme, qui n'était propre, disait-il, qu'à aliéner le cœur de son mari; il ajouta que cette résistance était déplacée, puisqu'elle avait été vaincue plusieurs fois, et que Ruder devant s'éloigner au premier moment, un dernier acte de complaisance ne devait pas lui paraître si cruel. Ce raisonnement me parut absurde; elle ne le trouva point plus convaincant que moi; elle entreprit de justifier sa conduite, et la discussion finit comme elles se terminent presque toutes entre un homme galant et une très jolie femme : il l'embrassa sur les deux joues, et retourna auprès de madame.

Le plus profond silence régnait dans la chambre;

il n'était interrompu que par le bruit doux et réglé de sa respiration. Je croyais respirer son haleine, et, comme l'imagination ne s'arrête jamais, je me laissais aller à des idées, mais à des idées... En effet, rester immobile sous ce lit, c'est plus que la raison elle-même n'eût osé promettre. Essayer de m'y établir?... Oh! oh... oh!... il faut cependant rester dessous ou y entrer, et entre ces deux extrêmes le choix n'était pas embarrassant. « Oui, mais au premier mouvement que je vais faire, la peur la saisira encore, ses cris me décèleront... Ah! il y a un troisième parti à prendre, c'est de me retirer. Mais comment, sans échelle, ouvrir les persiennes? Comment éviter encore qu'elle m'entende? Je me décide, et puisque je ne puis éviter des cris, que ce soit une tentative de l'amour qui les arrache. Un moment donc... Si près de madame Derneval, oserais-je jamais... Eh! madame Derneval est heureuse, pourquoi ne chercherais-je pas à le devenir? Que vais-je faire après tout, que d'imiter Ruder? eh! quoi de plus louable que de suivre l'exemple d'un mari? » Le dilemme n'était pas sans réplique; mais comme tout le monde juge bien dans sa propre cause, à ce que tout le monde croit, je me conduisis comme l'avare, qui nomme l'usure un intérêt honnête; comme le voleur, qui ne vise qu'à rétablir l'égalité primitive des biens; comme la coquette, qui prétend que tromper les hommes c'est venger son sexe; comme l'ambitieux, qui affirme que ses sujets sont trop heureux de mourir pour sa gloire.

Un profond soupir interrompit mes réflexions, et mon ame tout entière passa dans mes oreilles. « Un dernier acte de complaisance n'est pas si cruel! répéta-t-elle à demi-voix. Oh! il est toujours affreux d'être dans les bras d'un homme qu'on abhorre. Pauvre petit Jérôme! il n'a rien entendu : sans doute, il eût été le premier à me secourir. Il ne m'eût pas fait de ces raisonnemens qui ne coûtent rien aux cœurs insensibles; il m'aime, lui, et il part, et, quand je l'aurai perdu, il ne me restera que le souvenir de mes malheurs. O Jérôme, Jérôme! — Il est près de vous, répondis-je enchanté, » et, sans doute, le son de ma voix n'avait rien d'effrayant, car s'il lui échappa un cri, il fut si léger, si faible! Ce n'était peut-être que l'accent du plaisir.

Léger comme Zéphire, ardent comme le désir, et ferme comme Hercule, je m'élance dans son lit... M'y voilà... dans son lit, entendez-vous? Elle s'enlace dans mes bras; cent baisers donnés et rendus portent des deux côtés le délire à son dernier terme; je crois toucher au suprême bonheur. Tout à coup elle se dégage, elle me repousse... « Non, Jérôme, non. Le nœud qui me lie m'est insupportable; mais il est sacré. Respecte-le, mon ami; laisse-moi mon estime et la satisfaction intérieure de ne pas mériter mon sort. »

Étourdi de cette sortie morale que je trouvais des plus déplacées, je m'arrêtai en effet, soit par une suite de l'étonnement où elle me jetait, soit plutôt par la crainte de déplaire à une femme que j'idolâ-

trais. Lui donner le temps de se remettre! Quelle faute, allez-vous dire? Apaisez-vous, censeur, celle-ci est la dernière.

Elle se remit si bien qu'elle commença à causer avec moi aussi paisiblement que si elle eût été dans un cercle de vingt personnes. Oh! combien je me repentis alors d'avoir cédé à des instances que, lorsqu'on aime pour la première fois, on croit toujours sincères, et qui, vraiment, le sont quelquefois! Piqué de la voir aussi calme auprès de moi, qui croyais pouvoir compter sur sa tendresse, sur une tendresse aveugle, absolue, je n'écoutai plus que ma vanité; mais ce sentiment factice, qui me rendit plus entreprenant que jamais, disparut bientôt sous le sentiment toujours dominateur. L'amour reprit tout son ascendant, et seul il dirigea ces caresses brûlantes qui animeraient une femme insensible. « Que risqué-je, après tout? dit-elle; n'ai-je pas pris contre M. Ruder des précautions qui arrêteront ce bel enfant, et je n'y pensais plus. » Elle cessa de se défendre. Forte de ces précautions que je ne soupçonnais pas encore, pour la seconde fois elle partagea mon ivresse. La fièvre d'amour m'embrasait; les mêmes feux circulaient dans ses veines. Je ne prévoyais plus d'obstacles... O surprise! ô rage! une aiguille perfide a fermé toutes les avenues...; elle est cousue dans sa chemise.

Ma colère excita des éclats de rire qu'étouffait la crainte de nos heureux voisins. Ces éclats, dans un pareil moment, me parurent un outrage; ils ajoutè-

rent aux transports de l'amour déçu. Nouvel Alexandre, je ne cherchai pas à dénouer le nœud gordien : en un instant la batiste fut en pièces.

Cette femme si gaie, si forte, si sûre d'elle quelques instans auparavant, devint craintive et suppliante. « Oh ! Jérôme, je te prie, je te conjure... » Pouvais-je écouter encore ? La foudre eût éclaté sur ma tête que je ne l'eusse pas entendue. « Cruel enfant, c'en est donc fait ! » Tel fut le dernier cri de sa vertu mourante.

Quelle nuit, grand dieu ! quelle nuit ! je n'entreprendrai pas de la dépeindre. Geoffroi seul peut tenter l'impossible : il veut prouver que Voltaire fut un sot.

Dans un de ces intervalles où les amans, accablés de plaisirs, cherchent le repos si nécessaire pour amener des plaisirs nouveaux, elle parla de notre aventure; c'était toujours s'occuper de notre amour. Elle passa aux suites que cette nuit pourrait avoir et qui n'étaient pas, à beaucoup près, aussi satisfaisantes. Elle exigea un récit détaillé de tout ce que j'avais fait, et lorsqu'elle sut que mes habits étaient restés dans ma chambre, et que mes draps pendaient à ma fenêtre, elle devint froide comme un marbre. « Nous sommes perdus, me dit-elle. Nous sommes perdus ! répétai-je avec complaisance. Nos destinées sont donc enfin communes; tu y consens, tu viens de le dire. Non, je ne pars plus. Point de gloire, point d'honneurs, point de fortune. Mon amie, toujours mon amie, et je suis le plus heureux des hommes.

« — Mon ami, tu sais combien je t'ai toujours aimé. Enfant, je disais c'est l'amour; adolescent, je le dis encore; mais l'amour tel qu'il se montra aux yeux ravis de Psyché; et les momens que je viens de passer avec toi devaient être les plus délicieux de ma vie. Mais je ne suis pas de ces femmes qui rapportent tout à elles seules et qui plongent leurs amans dans une lâche oisiveté. Je veux que le mien soit un héros; je veux qu'il justifie, s'il est possible, mon amour et ma faiblesse. Je veux enfin pouvoir me dire en pensant à toi : Sa gloire est mon ouvrage, et sa constance est le prix de mes sacrifices. Tu partiras donc; tu emporteras mon cœur, ma vie, tout mon être; mais tu partiras, il le faut, je l'ordonne. Obéis, ou je te méprise, et sache que je ne puis aimer ce que j'ai cessé d'estimer. — Eh bien ! vous le voulez; je conserverai votre estime et votre amour : je partirai.

« — Raisonnons maintenant sur les dangers auxquels nous sommes exposés. Je crois qu'il faut que tu sortes. — Oh ! ne parlons pas de cela encore. — Cher enfant, la nuit s'avance : il n'y a pas de temps à perdre. Tu ne veux pas me déshonorer? — Je vous reverrai donc pendant la journée? — Oh! oui, Jérôme, oui, nous nous reverrons. — Et vous serez seule? — Hélas! peut-être. — Songez que cette journée est la dernière qui nous reste. Ferez-vous au moins ce que vous pourrez pour recevoir mon dernier adieu? — N'es-tu pas le choix de mon cœur? Ne t'appartiens-je pas tout entière? — Je sors, je sors à l'instant même; mais par où? — Je ne sais. — Ni moi. Oh! il me vient

une idée. — Voyons-la, petit ami. — Je ne suis pas mal fort; je vais vous élever dans mes bras; vous ouvrirez les ressorts de la persienne, et pour le fil de fer qui tient les crochets d'en-bas... — Et Picard, étourdi, et Tourangeau qui veillent là. — Ah! je l'avais oublié... Eh bien! la cheminée... — Non, cher enfant, non, je ne le permettrai pas. Une chute mortelle, peut-être... Attends, mon ami. Je ne demande qu'un moment. »

Elle passe une robe; elle me prend la main; elle ouvre doucement, très doucement la porte de madame Derneval... Une lampe brûlait... Première transe. Elle s'arrête, elle écoute... elle avance. « Avez-vous besoin de quelque chose, madame Ruder? — Non, madame. Mais la scène de cette nuit m'a agitée; je ne saurais rester au lit, et le général a si bien fermé mes croisées... Je vais prendre l'air sur le balcon, » et ses genoux ployaient sous elle, et je tremblais comme la feuille. Heureusement madame Derneval, à moitié endormie, parlait à travers un double rideau. « Madame Ruder, prenez l'escalier dérobé; éveillez Fanny, elle vous tiendra compagnie. — Oui, madame. — Nous rirons demain de sa mésaventure. — Oui, madame. — Ah! allumez une bougie à la lampe. — C'est inutile, madame, je connais l'escalier; » et comme enfin les rideaux pouvaient s'ouvrir, elle me faisait tourner autour d'elle, selon les tours et détours qu'il fallait prendre, et en parlant et en répondant elle avançait toujours.

Il fallut bien entrer chez Fanny: les autres passages

étaient fermés. Mademoiselle Fanny avait aussi sa lampe, parce que madame l'appelait quelquefois, et elle n'avait pas tiré ses rideaux; nouvelle transe. Le ronflement le plus prononcé nous rassura... Mais que vis-je? c'était M. Picard qui ronflait à côté d'elle. Je pensai alors que les rideaux font du bruit, et on avait d'excellentes raisons pour n'en pas faire.

Nous passons; nous arrivons chez mademoiselle Clotilde. Mêmes sujets de crainte et même spectacle. Là s'était établi M. Tourangeau. « Tout le monde est occupé ici, ma bonne amie, lui dis-je en gagnant avec elle les grands appartemens. J'aurais pu me retirer par la fenêtre; mais qui eût deviné tout cela? » Un soupir d'allégement s'échappa lorsque nous ne courûmes plus aucun danger. Je la serrai dans mes bras, et elle me pressa sur son cœur. Elle ouvrit les portes vitrées du balcon, et, pour que madame Derneval fût bien sûre qu'elle était là, elle se mit à chantonner, quoiqu'elle n'en eût aucune envie.

Il faisait un clair de lune effrayant, et mes draps, mes malheureux draps... « Ah! lui dis-je, si Picard et Tourangeau eussent bien servi le meilleur des maîtres, ils fussent venus lui faire part de leur découverte; on m'eût cherché, non pas chez vous probablement; mais tout le monde étant sur pied, la retraite devenait impossible. — Plus d'imprudence, mon ami, n'en fais plus; tu en vois les conséquences. — Je vous le promets; mais au moins rendons grace à l'amour qui nous a si bien servis. »

Un baiser bien voluptueux, bien prolongé, fut le

tribut que nous lui offrîmes : j'étais trop jeune encore pour multiplier de plus doux sacrifices. Elle me serra la main, et je m'éloignai.

Je marchai à grands pas vers ma chambre, persuadé que la plus belle des nuits se terminerait comme je l'avais commencée. Je cherche, je tâtonne... Pas de clé, et je n'avais pas prévu jusqu'alors que celui qui avait cru s'assurer si complètement de ma personne n'avait dû rien négliger ; ou plutôt je ne m'étais occupé que d'elle, et sa réputation sauvée, tout m'était à peu près égal. Cependant je réfléchis, dans le calme des passions, que le général pourrait se lasser d'avoir quatre ou cinq mercuriales à m'adresser tous les jours, et ramené au sentiment de ses bontés, au néant où me réduirait son abandon, je sentis de quelle importance il était pour moi de rentrer. Je commençais là-dessus, selon l'usage des gens préoccupés, un monologue fort intéressant sans doute... On me frappe sur l'épaule : je me retourne stupéfait. « — Ah ! vous voilà enfin, petit sacredieu ! et d'où diable venez-vous à l'heure qu'il est ? — Mais je viens... je viens de faire un tour dans le corridor. — Chansons, M. Jérôme. Ce n'est, sacrebleu ! pas pour faire un tour de corridor qu'on se donne la peine de descendre dans la cour avec ses draps. — Je descendais... je descendais... — Pour aller trouver quelqu'un qui ne te tient pas rigueur, n'est-il pas vrai ? — Mais... M. Ruder, vous interprétez d'une manière étrange... — Par la mort ! j'ai deviné ; son embarras le trahit. Tenez, Jérôme, j'ai cru long-temps que vous étiez amoureux

de ma femme, et hier encore, cette robe à la cire luisante n'était, ventrebleu! pas trop claire. Ce n'est pas que je te redoutasse, mon ami. Ma femme est blanche, dure et froide comme la Vénus du musée Napoléon; mais ces assiduités-là chiffonnent toujours un mari. Je vois avec plaisir, mon camarade, que l'amitié est pour madame Ruder, et ce que tu sais bien pour une autre. Touche là, mon garçon, et désormais entre nous c'est à la vie et à la mort. »

Oh! de quel poids je me sentis soulagé! le courage et la parole me revinrent à la fois. « Mais vous-même, M. Ruder, que faites-vous là deux heures avant le jour? — Tu ne sais donc rien? — Pas la moindre chose. —Tu n'as rien entendu? — Non, en vérité. — Mon ami, un vacarme de tous les diables. Des larmes, des cris, des ongles, des fureurs... cela ne m'alarme point, moi, j'y suis accoutumé, et je vais toujours mon train; mais on est venu m'interrompre de la manière la plus désagréable. Le général m'a fait un beau discours, et ses laquais m'ont mis à la porte. — A la porte! de chez qui? — De chez ma femme, que Dieu anime, s'il en a le pouvoir. — Quoi! vous avez voulu... — Ne va-t-il pas s'étonner qu'on veuille coucher avec cette femme-là? — Au contraire, commandant. Enfin, que faites-vous là, et que me voulez-vous? — Tu penses bien qu'on ne chiffonne pas une femme comme celle-là pendant un quart-d'heure sans se mettre le diable au corps. — Je ne sais pas cela, M. Ruder. — Mais je le sais, moi; je suis resté dans un état... Tiens, si tu en doutes... — Oh! je m'en rapporte entièrement à

vous. — Le moyen de coucher seul, attaqué d'un pareil mal? J'allais me jeter dans le bassin pour tâcher d'en finir, et en traversant la cour j'ai vu tes draps pendans à ta fenêtre. J'ai jugé que tu t'en donnais à cœur-joie lorsque j'allais me morfondre; j'ai changé de dessein, et je suis venu t'attendre.

« Or ça, camarade, tu ne tiens pas trop à ta belle, n'est-ce pas? Quelque fille de la laiterie, de la cuisine? entre militaires on doit se passer ces effets-là de main en main, et il faut, sacredieu! que tu me conduises... — Mais, commandant, je suis excédé de fatigue. — Raison de plus; moi, je suis frais. — Mais cette fille...— A tout à gagner. Écoute, Jérôme, tu ne peux rentrer chez toi; le général se doutera du fait, et tu seras tancé d'importance. — Ma foi, j'en ai grande peur. — Allons, mon ami, service pour service. Je t'aiderai à planter une échelle sous ta fenêtre, et tu me mettras dans le lit de ta princesse. Qu'en dis-tu? le traité te rit-il? »

La première partie m'en plaisait fort, et je trouvais plaisant que ce fût le mari lui-même qui m'aidât à effacer jusqu'à la dernière trace que pouvait suivre le soupçon; mais on ne lui manquait pas impunément de parole, et cette laitière, cette cuisinière, où la trouver? Je n'étais jamais entré, je crois, dans les basses-cours ni dans les mansardes. Cependant, tout bien calculé, je crus qu'il valait mieux avoir une affaire avec Ruder que d'encourir la disgrace du général. J'acceptai la proposition, au hasard de tout

ce qui en résulterait: nous descendîmes ensemble.

Le seul meuble qui pût me servir à rentrer chez moi était une échelle double, longue comme celle de Jacob, montée sur quatres roues, et qu'il fallait amener du fond des bosquets. Ruder, stimulé par le feu de la luxure, la roula presque seul.

Je grimpe, je saute les échelons, je touche à la fenêtre si désirée; enfin je suis chez moi. Vite j'allais dérouler mes draps d'autour de la buche, les jeter dans le premier coin et refermer la croisée : Ruder était monté aussi lestement que moi. Il m'arrêta par le bras. « De la bonne foi, corbleu! ou je me fâche sérieusement. Vous me livrerez votre belle, sinon l'échelle restera là. Or cette échelle ne sera pas venue seule; on ne l'aura pas amenée sans motifs, et sacredieu! ce témoin sera presque aussi fort que les draps. »

L'argument était fort; je crus devoir m'y rendre. Je passai un caleçon, je redescendis, et je pris, en enrageant, le chemin de la basse-cour. Je ne savais pas comment cette affaire-ci finirait; mais Ruder était sur mes talons; il me poussait; il n'y avait pas moyen de s'en dédire. Je vois un petit bâtiment isolé, j'ouvre la porte qui se présente; j'avance, je tâte: « C'est ici, lui dis-je. Voyons, répondit-il à voix basse, s'il n'y a pas de supercherie. Un lit, bon. Des jambes mignonnes, à merveille. Tout à l'heure, ma petite, vous allez voir beau jeu. »

Nous retournons; je remonte, je ferme, et j'entends l'échelle rouler lentement. J'arrange mes draps

aussi mal que devait le faire un jeune homme qui, depuis long-temps, ne savait plus où il en était. Je me jette sur mon lit et je m'endors profondément.

CHAPITRE II.

L'Exorcisme, le Sermon.

Je ne savais quelle heure il était; mais il faisait grand jour. Nouvellement, très nouvellement initié aux mystères de l'amour, et l'imagination pleine de leurs délices, je me hâtai de jouir des courts instans qui me restaient encore. Je m'habillai très vite, mais avec toute la recherche d'une coquetterie raffinée. Je remarquai complaisamment certain air de langueur qui ajoutait un charme de plus à ma figure, ma foi, très séduisante. Je n'avais pas entendu ouvrir ma porte; mais elle l'était, et je descendis décidé, pour éviter toute explication, à paraître ne m'être aperçu de rien.

On déjeunait. Pas de place auprès d'elle : on n'en trouve jamais auprès d'une jolie femme quand on arrive le dernier. Je m'assis précisément en face, et corrigé par les événemens de la nuit passée et par la certitude d'être aimé uniquement, je ne la regardais qu'à la dérobée. Qu'elle était belle! Le contentement et la volupté brillaient dans ses yeux ; le sourire était sur ses lèvres, et la saillie en partait comme l'éclair.

Ruder, outré de ses privations passées et futures,

la regardait de travers. Je crus lui voir deux ou trois bosses au front.

Le général observa que j'avais trop dormi; que le sommeil me rendait pesant, et empêchait ma gaîté ordinaire d'éclater. Il fit à sa femme quelques mines qui signifiaient, pour les gens au courant, que ma clôture me donnait de l'humeur. Sa pénétration me fit sourire; mais je conclus de ma réserve trop remarquable, que dans le monde il faut, pour dérouter toute espèce de soupçon, ne rien changer à ses habitudes. Je redevins à l'instant enjoué, folâtre, et quoi de plus facile? j'étais en fonds de gaîté pour un an, pour la vie : je le croyais du moins.

On parla enfin du départ, du cruel, du désespérant départ. Elle ne m'adressa qu'un coup d'œil, mais quel regard! c'était Vénus désolée, lorsqu'elle perdit son fils.

Le général rappela au commandant qu'il n'avait pas de temps à perdre pour être présent à la revue de son bataillon. Il l'engagea à monter à cheval à l'issue du déjeuner. Une autre mine à madame Ruder qui voulait dire : Soyez reconnaissante du service que je vous rends.

On se leva de table, et on avertit le commandant que son cheval était bridé. Sa femme s'avança pour le saluer; il lui tourna le dos en l'envoyant... Le général le conduisit jusqu'au péristyle, et moi jusque dans la cour. Il me prit à l'écart.

Je ne savais s'il s'agissait de tirer l'épée, ou de lui rendre un service : j'étais prêt à l'un comme à l'autre.

« — Mon jeune camarade, je crois devoir te prévenir que ta maîtresse te fait.... te fait.... — Eh bien! quoi? — Cocu, sacredieu! cocu. — Bah! — Je l'ai prise sur le fait. — Pas possible! — Écoute. Je débutais avec elle à ma manière, et c'est la bonne. Quelque différence de toi à moi, sensible sans doute, lui donna probablement des soupçons; du moins, je le pensai ainsi. Elle jeta un cri; je m'y attendais, et pan, je lui applique, pour la réduire, une vigoureuse paire de soufflets : ce moyen-là m'a souvent réussi. Tout à coup un grand coquin, admis à l'honneur de te remplacer et que je n'avais pas senti d'abord, m'allonge cinq à six coups de poing sur la tête... Tiens, regarde mon front. Je lâche la fille, elle s'enfuit, et ventrebleu! je tombe sur le drôle... tu aurais eu du plaisir à voir cela. Je l'oblige à se réfugier sous le lit, où je le laisse enfin, de peur que le général vienne encore pérorer.

« Ah! çà, mon garçon, ta donzelle m'a paru bien, je l'avoue. Pas de gorge, à la vérité; mais, d'ailleurs, des formes très jolies. Cependant, ce n'est qu'une dévergondée qui te jouera quelque vilain tour, et je te conseille de la laisser là, comme un caisson vide. Adieu, camarade, nous nous reverrons bientôt, et, par la mort! j'espère qne tu recevras le premier coup de feu à mes côtés. »

J'éprouvais une sorte de curiosité de connaître mon infidèle prétendue. La femme chérie travaillait avec madame Derneval, et n'ayant rien de mieux à

faire, j'entre dans les basses-cours, en paraissant rêver profondément, et par conséquent ne pas prendre garde où se portaient mes pas. Trois ou quatre fillettes, tant laides que jolies, préparaient des fromages. L'une d'elles, âgée de quatorze à quinze ans, les cheveux blonds, l'œil bleu et tendre, point de gorge encore, fixa particulièrement mon attention. « Est-ce vous, jolie enfant, qui demeurez là? » Et je lui montrais la maisonnette où j'avais introduit Ruder. « Non, mon beau monsieur, ce n'est pas moi. —Laquelle de vos compagnes y loge donc?—Aucune, monsieur. — Cependant cette maison est habitée. — La nuit seulement. Le garde-chasse y couche avec son fils. » Je ne pus m'empêcher de rire du quiproquo, et je me promis bien d'en amuser qui vous savez. « Vous ne ririez pas, monsieur, si vous saviez ce qui s'est passé. — Qu'est-ce donc, ma petite? — Le diable ou le démon a battu, cette nuit, à outrance le père et le fils. » Et je me mis à rire de plus belle. « Je vous assure, monsieur, que rien n'est plus sérieux. Le père ne peut sortir de son lit, et le jeune garçon est allé chercher le curé pour exorciser l'esprit malfaisant. »

Un murmure de satisfaction se fit entendre dans la cour : C'est monsieur le vicaire-général, voilà monsieur le vicaire-général. Il vient dire adieu à notre bon maître. Les coquins! leur bon maître! vous savez comment ils le servent.

Madame Derneval accourt pour recevoir son cher oncle; le général court sur les pas de sa femme, et

les aides-de-camp sur ceux du général. M. Dupré s'avance gravement, son Homère sous le bras.

Le général avait cessé de m'attacher à sa personne, sans doute à cause de l'éloignement de Ruder. Je pars comme un trait, je me glisse, je pénètre, j'arrive. Elle était seule... elle me sourit.

Plus de remords, plus de scrupules. Tout entière à l'amour, pouvait-elle oublier qu'elle s'était dévouée sans réserve? Le boudoir de madame était là; elle s'y laissa conduire. Boudoir charmant, que notre bonheur embellit encore! O sommeil bienfaisant, sommeil réparateur, je ne te dus pas ses bontés, ses douces complaisances, mais c'est par toi que je goûtai encore la félicité suprême.

Le son d'une clochette, le bruit discordant d'un mauvais chant d'église, nous rappelèrent que si nous étions seuls dans l'appartement il y avait des fâcheux dans le château. Elle sortit d'un côté, je m'esquivai de l'autre, et nous fûmes présenter nos respects à monsieur le vicaire-général.

Il la félicita sur son air de satisfaction. Il en conclut que son mariage, qu'il avait désapprouvé d'abord, n'était pas malheureux. Il me trouva grandi, embelli, mais toujours l'œil trop éveillé, ajouta-t-il, en me donnant une petite tape sur la joue. Le général nous quitta pour aller demander d'un ton très sec au curé ce qu'il venait faire chez lui, suivi de tout le village, et où il portait en chantant ce seau d'eau bénite dans laquelle nageait le goupillon. Le grand-

vicaire accompagna le général, et la curiosité amena tout le monde après eux.

Elle était appuyée sur mon bras, et regardait le cortége ecclésiastique avec étonnement. Comme je l'intéressais plus qu'une procession, elle se tourna de mon côté. « Tu ris, bel enfant; tu es donc au courant de l'affaire? — Oui, oui, je vous conterai cela. — Oh! de grace, ne me fais pas languir. — Le démon qu'on va exorciser, c'est votre mari. — Je ne t'entends pas. — Je le crois bien. — Passe donc aux détails. — Oh! il y en a pour une heure. Ma tendre amie, remettons cela à cette nuit. — Non, Jérôme, non. J'ai reçu avec délices le premier tribut de tes forces naissantes; mais je ne t'aime pas pour moi seule : plus de tête-à-tête, mon ami. — Cependant l'histoire est piquante. — Monsieur, vous me la raconterez. — Je ne demande pas mieux. — En faisant un tour dans le parc. — Et la chaleur? — Eh bien! ce soir. — Et le serein! — Cruel enfant, non, non... une route sans fin à parcourir à cheval... non, je ne me prêterai point à cela, je ne le veux pas absolument. »

Nous avions marché très lentement : elle ne jugea pas convenable de rester plus long-temps en arrière. « Général, dit le curé sans être intimidé par la taille, par le costume, par l'entourage, je viens remplir un devoir indispensable, et j'ose me flatter que vous ne vous y opposerez pas. — Mais encore, monsieur, dois-je savoir de quoi il est question? — Général, il y a chez vous des apparitions, des esprits im-

mondes. — Curé, il n'y a de sorciers et d'esprits que pour les sots. — L'expression est forte, général, et n'en est pas plus juste. Je vous apprends, moi, qu'il y a des incantations, des maléfices, et que j'entends exorciser. — Monsieur l'abbé, j'entends que vous vous retiriez, et promptement. — Monsieur, qui paraissez ecclésiastique, et qui êtes probablement de la maison... — Monsieur est mon oncle, vicaire-général du diocèse voisin, et homme du premier mérite. — Tant mieux. Monsieur est versé dans les écritures; il est en état de prononcer, et je le supplie de m'entendre. — Monsieur ne descendra point à de semblables sottises. Finissons, et qu'on me mette tous ces gens-là à la porte. — Des sottises! à la porte! Mettre à la porte un prêtre en fonctions! Monsieur le vicaire-général répondra à son métropolitain et à notre saint-père le pape de l'opprobre dont on couvre le clergé, et de la faiblesse qu'il montre dans une occasion de cette importance. — Permettez, mon neveu... — Non, mon cher oncle, non. — Que j'entende votre curé (et à voix basse), cet homme est un imbécile puisqu'il croit à ces chimères; mais l'église y croit aussi : que voulez-vous que j'y fasse? Parlez, monsieur le curé, parlez. »

« — Ce jeune garçon est venu me raconter des choses étonnantes, et que Dieu permet rarement. Mais il lui a plu de manifester ici sa toute-puissance pour donner lieu à l'église, toujours triomphante, de déployer la sienne. Incapable de croire légèrement, j'ai interrogé ce jeune homme; je suis entré dans les

plus minutieuses particularités, et qu'ai-je appris! ô ciel! Satan voulait en faire un incube.— Ah! çà, curé, qu'est-ce que c'est qu'un incube? — Général, je n'oserai jamais expliquer devant ces dames... — Eh! monsieur, ces dames le permettent. Au fait, qu'est-ce qu'un incube? — Puisque monsieur me l'ordonne, que ces dames le permettent, et qu'il peut être utile à tous de connaître les manœuvres de l'esprit malin, je vous apprendrai qu'il y a incubes et succubes. Lorsque le diable fait un enfant à une jeune fille, la jeune fille est succube. Lorsqu'un jeune homme fait un enfant à une diablesse, le jeune homme est incube, et peu s'en fallut que saint Antoine ne le devînt, selon le fameux cantique qui nous rappelle le sopha, la diablesse en falbalas, *et cætera*, Or... — Vous êtes fou, curé, ou le diable m'emporte. »

Nous riions tous aux éclats, le grand-vicaire excepté. Je riais plus fort que les autres, et j'avais bien mes raisons.

« Ah! je suis fou, Sainte-Vierge, je suis fou! vous n'avez donc jamais lu dans la Bible l'évocation de l'ame de Samuel, et tant d'autres évocations dont parlent les écrits immortels des saints pères? Vous ne connaissez donc pas les auteurs profanes, qui ont approfondi cette importante matière, tels que le célèbre Bognet-le-Grand, del Rio, le prince Pic de la Mirandole *in libro de promotione*, et le fameux Bodin qui dédia son livre des Sorciers au savant président de Thou? Ah! je suis fou! et le décret célèbre de la Sorbonne qui n'a jamais été révoqué, et qui dit: *Per*

tales artes et ritus impios et invocationes dæmonum nullus unquam sequatur effectus ministerio dæmonum, error. Ce qui signifie... — Oui, curé, vous me ferez plaisir de mettre cela en français. Ce qui signifie : *C'est une erreur de croire que ces arts magiques et ces invocations du diable soient sans effet.*

« Et si vous contestez l'autorité de la Sorbonne, qui, je l'avoue, n'était pas infaillible, récuserez-vous celle de notre mère la sainte Église qui a daigné consigner dans le Rituel les paroles efficaces qui expulsent l'esprit immonde? Éclairez votre neveu, monsieur le vicaire-général; enflammez-le du feu de votre piété, et qu'il cesse de se placer entre l'Esprit-Saint et Satan. »

L'honnête homme tira le général à part. « Il n'en démordra pas; laissez-le faire. D'ailleurs il s'appuie d'autorités que je ne dois pas combattre. Vous ne voudriez point qu'il m'imputât la résistance que vous lui opposez. Je n'ai jamais exorcisé; mais j'ai fait quelque bien. Ne m'ôtez point, en me compromettant, les moyens d'en faire encore. »

« Allons, curé, je me rends, dit le général. Je ne résiste point à l'onction avec laquelle notre oncle vient de me parler. Chassez le diable, auquel je crois maintenant autant qu'au fameux Bodin et au célèbre Pic de la Mirandole. »

Il retourna au château avec madame. Il avait à donner ses derniers ordres pour une autre espèce de procession qui devait partir de Paris, faire reposoir

à Dijon, et finir nous ne savions où. La femme charmante ne pouvait maîtriser sa curiosité: elle resta. Moi, je n'étais bien qu'auprès d'elle: je restai aussi. « —Mais donne-moi donc, Jérôme, la clé de tout cela. — La diablesse, c'est M. Ruder. — Mon mari diablesse! — Oui, il voulait être la succube de ce petit blondin-là. — Ah! je commence à entendre. Mais comment?... pourquoi Ruder?... — Je ne puis à présent vous en dire davantage. »

Le madré pasteur savait bien qu'avec la crainte du diable on empaume plus aisément les femmes qu'avec la crainte de Dieu. Il n'ignorait pas qu'au village comme à la ville les maris sont en général des benêts que leurs femmes amènent insensiblement à leur opinion. Or, pourvu qu'il subjuguât la pauvre espèce humaine, il lui était égal que ce fût de par Satan ou de par l'Éternel; et comme c'est par les yeux que se prennent les imbéciles des deux sexes, qui ne sont rares nulle part, il chercha à donner à la cérémonie tout l'appareil qui pouvait la rendre imposante.

Il commença par inviter, d'un ton patelin, le grand-vicaire à l'aider de ses prières, et on sait qu'il n'est pas de prêtre qui puisse se refuser à une pareille invitation. Le cher oncle croyait jouer ici un rôle purement passif; mais le curé, fort de son acquiescement, et l'ayant mis dans une espèce d'impossibilité de reculer, se dépouilla tout à coup de ses vêtemens sacerdotaux et enfila le grand-vicaire dans son surplis. « Que faites-vous, monsieur, que faites-vous? lui

dit celui-ci, étonné. — Quoique Jésus-Christ ait dit: Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier, je n'en respecte pas moins la hiérarchie ecclésiastique, si profitable à quelques-uns, et, par une suite de la vénération que je me complais à vous manifester, je vous remets toutes mes prérogatives, et c'est vous, monsieur, qui prononcerez les exorcismes. — Je n'en ferai rien, monsieur le curé. — Vous le ferez, monsieur le grand-vicaire. — Je ne priverai point un curé du droit précieux d'assurer le repos de ses ouailles; » et le grand-vicaire reculait, essayant de se dépêtrer du surplis, et le curé avançait et lui passait l'étole au cou; enfin il lui mit le goupillon à la main. Le grand-vicaire avança à son tour pour remettre le goupillon; alors le curé recula. Notre oncle était embarrassé, confus; l'incertitude se peignait sur son visage. Jeter l'étole et le goupillon, c'est ce que j'eusse fait, moi hussard. Mais un prêtre, un vicaire-général dont notre pasteur soupçonnait peut-être déjà l'orthodoxie?... Il prit son parti en brave, et marcha en nous inondant d'eau bénite. Ainsi la crainte des hommes force les êtres les plus raisonnables à partager des sottises et des jongleries.

Le curé, en entrant dans le taudis, présenta le Rituel au cher oncle, et pendant que celui-ci cherchait avec le pouce les paroles irrésistibles, le curé se laissa aller à son zèle apostolique. « Si les ruses de Satan, mes frères, sont innombrables, dit-il; si les moyens qu'il emploie ont été trop souvent ensevelis dans l'ombre, il importe aux fidèles de les connaître

pour s'en garantir, et on va vous les dévoiler ces machinations infernales qui menacent la pudicité de vos fils et de vos filles. » Ici le grand-vicaire commença à froncer le sourcil. « Parlez, jeune garçon, instruisez vos frères et vos sœurs. Que vous a fait l'esprit impur ? — Monsieur le curé, il a levé ma couverture, il s'est rué sur moi comme le taureau sur notre vache Guigui. — Ensuite, mon ami ? — Il m'a imprimé sa griffe toute chaude sur les fesses... » Là, le grand-vicaire fit au petit blondin le signe le plus impératif ; mais le petit blondin ne voyait que son pasteur, qui lui fit signe de continuer. « Il appuya ses grosses vilaines lèvres sur ma bouche et m'y glissa... — Arrêtez, arrêtez ! s'écria le grand-vicaire. Terminez là ce tableau dégoûtant qui outrage à la fois le bon sens et l'innocence. — Permettez, s'il vous plaît, monsieur le grand-vicaire : il est écrit : *Initium sapientiæ timor Domini...* Or, si la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la crainte du péché est le commencement de la crainte du Seigneur, et comment éviter le péché, si on ne le connaît sous toutes ses formes ? — Souvenez-vous que vous m'avez remis tous vos droits : j'ai donc seul ici celui de haranguer les fidèles. Souvenez-vous de vos protestations de respect pour la hiérarchie ecclésiastique ; n'oubliez pas que j'y occupe un rang distingué, et que je vous ordonne le silence. Craignez de me désobéir : vos supérieurs me connaissent, et les censures de l'église vous menacent.

« Et vous qui m'écoutez, reconnaissez l'influence

de l'esprit malin aux fautes réelles qu'il vous fait commettre. C'est de lui qu'émane l'esprit de vengeance, de libertinage, de paresse; c'est lui encore qui vous rend durs envers vos femmes, insoucians envers vos enfans, ingrats envers vos bienfaiteurs. Voilà celui qu'il faut combattre avec les armes de la raison et de la vertu, celui qu'il faut exorciser, et qu'en effet j'exorcise. » Il prononça la fameuse formule.

« Eh! j'y suis, me dit-elle, et la bonne foi de ces paysans me divertirait si elle n'annonçait l'abrutissement de l'espèce humaine. Ruder a pris ce petit garçon pour une jeune fille; mais qui a pu causer cette singulière erreur? et ce père qui a l'air paralysé, pour qui l'a-t-il pris? oh! dis-le-moi, mon petit Jérôme. — Cette nuit, femme charmante, cette nuit... — Ah! vous mettez un prix à votre complaisance! Eh bien! monsieur, je ne vous recevrai pas; je vous boude; je ne vous dirai pas même adieu demain. » Avec de telles menaces elle m'eût, je crois, fait mettre le feu au château. Je satisfis sa curiosité que je comptais soutenir jusqu'au soir. A mesure que je parlais, son petit air boudeur se dissipa; le sourire reparut sur ses lèvres, et bientôt nous rîmes tous les deux de manière à ne plus nous entendre.

Je crus pouvoir profiter de ce moment de folie pour renouveler les plus tendres instances: elle reprit aussitôt son sérieux. « Mon cher enfant, t'aurais-je refusé, si j'avais cru pouvoir t'accorder sans inconvénient ce que tu me demandes? Penses-tu que je ne partage point la privation que je t'impose? Elle

est nécessaire, soumettons-nous-y. Accoutumons-nous, dès ce moment, à de longs sacrifices. » Elle paraissait peinée : je n'insistai point.

Nous allions ouvrir la grille et rentrer dans la cour : une pauvre femme nous tend la main. Je la regarde... je crois reconnaître... je la fixe encore... je lui saute au cou. « C'est Marguerite, c'est ma bonne nourrice ; celle qui me caressait quand son mari me battait, et qui caressait son mari quand il l'avait battue, » et je l'embrassai encore avec la plus vive effusion.

La bonne femme ouvrait des yeux... elle cherchait, sous l'or et la soie, ce petit malheureux qu'elle ne pouvait reconnaître. « C'est Jérôme, lui dis-je, c'est Jérôme, à qui vous avez porté, dans la forêt de Senart, votre dernier morceau de pain. » La pauvre femme recula avec un respect mêlé d'étonnement. Je jette à terre mon dolman et ma veste. « Le voilà, Marguerite, le voilà nu, tel que tu le reçus sur ton sein. » Et je lui ouvris les bras. L'infortunée s'y précipita, et des larmes d'attendrissement coulèrent sur mes joues.

« Et vous êtes réduite à l'aumône, ma bonne Marguerite ! — Jacques est mort. Mes grands enfans sont au service ; je n'ai pu, seule, soutenir les petits. On les a mis à l'hôpital, et je demande mon pain. — Et je n'ai rien, rien à lui donner ! je suis moi-même à la merci des autres ! » On me serra la main en m'y glissant une petite bourse : vous savez qui. Oh ! combien je fus sensible à ce nouveau bienfait ! c'était le

plus précieux après le don de son cœur. « Tenez, Marguerite, tenez, prenez, et bénissez cette femme généreuse. Revenez me voir souvent, revenez tous les jours... Je ne sais plus ce que je dis; j'oublie que je pars demain. Venez, venez, suivez-moi. » Je la prends, je lui fais traverser la cour, le vestibule, les antichambres. Elle résiste... je la traîne dans un salon doré; je tombe aux pieds de madame Derneval. « Voilà ma nourrice, madame, la voilà, en proie aux horreurs du besoin. Encore une bonne action, vous en avez tant fait! une place chez vous, madame, la dernière des places; mais qu'elle vive. Rendez-lui le pain qu'elle a partagé avec moi. Je vous quitte; je vais à la mort, peut-être. Eh bien! madame, cette bonne femme vous rappellera un enfant que vous avez tiré d'un état semblable au sien. »

J'étais animé au point de n'avoir pas vu que le général et le grand-vicaire étaient là. Je n'avais pas remarqué tous les bras étendus vers moi; je n'entendais pas les bénédictions dont Marguerite me comblait. Pour la première fois madame Derneval me fit l'honneur de m'embrasser, et le général me frappa trois ou quatre fois sur l'épaule. « Jeune homme, me dit le grand-vicaire, je ne vous loue point; votre récompense est là », et il appuya avec force sa main sur mon cœur.

Elle me joignit dans une embrasure de croisée... « Adorable enfant, avec une ame comme celle-là, on n'a pas de défaut essentiel: je n'aurai donc jamais de repentirs. — Ah! ma bonne amie! » — Et je la regar-

dais d'un air si suppliant ! — « Eh bien ! oui, oui ; les persiennes seront ouvertes. »

Je ne comprenais pas qu'on pût attacher un tel prix à une action qui me paraissait si simple. Je ne connaissais que la nature et l'amour.

La femme de charge reçut l'ordre de vêtir la bonne Marguerite, et de l'installer à la vacherie. Avec quel plaisir j'aurais embrassé, à mon tour, madame Derneval ! le respect me retint.

« Ah ! çà, dit-elle à la bien-aimée, après avoir rempli un devoir on peut donner quelque chose à la gaîté. Dites-moi donc, madame Ruder, de quoi riiez-vous tant avec Jérôme, il y a un quart-d'heure ? Moi, j'aime à rire aussi. » La femme charmante rougit. « Allons, allons, ma petite, contez-nous cela. » Il n'est pas donné à tout le monde de trouver à l'instant une historiette plaisante qui déroute les curieux. Il est plus facile d'arranger, de modifier, d'écarter le personnage intéressant : ce personnage-là, c'était moi. Ma bonne amie se décida donc, ne pouvant mieux faire, à raconter, à quelques petites choses près, l'aventure de son mari ; mais, comme le grand-vicaire n'approuvait jamais certaines anecdotes, et qu'on évitait soigneusement de lui déplaire, ces deux dames passèrent dans ce boudoir... cher boudoir !

Le curé se fit annoncer. Il venait sans doute s'excuser sur les aveux que son zèle inconsidéré avait tirés publiquement du petit blondin. On ne fait pas de fautes qu'on ne se les avoue intérieurement, et une faute de cette espèce pouvait avoir des suites

sérieuses avec un homme tel que le grand-vicaire.

Celui-ci avait paru piqué de l'espèce de violence que le curé lui avait faite, et il avait de quoi se venger des exorcismes qu'on lui avait arrachés. Je l'envisageai : pas la moindre altération sur son visage. Il ordonna, du ton le plus calme, qu'on fît entrer. Ah ! c'est qu'il n'était pas dévot.

Le curé parut, et salua d'un air gauche. Il balbutia quelques mots que nous n'entendîmes pas. Notre oncle s'avança vers lui, et lui présenta la main. « Monsieur le curé, les mœurs publiques sont la garantie de la pudeur. Il n'y a aucun motif qui autorise à les violer aussi ouvertement. De semblables détails ne sont propres qu'à corrompre l'innocence et à donner des armes à nos adversaires. Votre repentir m'assure que vous ne tomberez plus dans la même faute : parlons d'autre chose. » Le curé, confus d'une indulgence qui évitait jusqu'au reproche, ne répondit, d'abord que par des révérences ; mais le grand-vicaire l'eut bientôt mis à son aise. Il l'entretint de saint Thomas et de saint Éphrem, des légumes et des fruits du presbytère, du catéchisme et de la prédication. La prédication, c'était le fort ou le faible du curé. Aussi se mit-il à jaser avec autant de volubilité que s'il n'eût existé aucun nuage entre son supérieur et lui. « Monsieur le vicaire-général, je prêche tous les dimanches, et quelquefois dans la semaine, aux jours de salut, aujourd'hui, par exemple. — Et quels sont, monsieur, les sujets que vous traitez ordinairement? — Des points de morale, monsieur le grand-vicaire;

elle prête plus aux beaux mouvemens oratoires que les mystères. — Et les mystères, monsieur le curé, ne doivent pas être approfondis. — Cependant, monsieur, il est certains jours où on ne peut se dispenser d'en dire quelques mots, et le vrai talent tire parti de tout. Le jour de la Conception, par exemple... — Cette matière, monsieur, est délicate à traiter. — Je l'ai travaillée soigneusement, monsieur, et j'ai eu la satisfaction d'expliquer positivement le mystère. — Cela me paraît fort, monsieur le curé. Et comment l'expliquez-vous? — Rien de plus simple, monsieur. Marie était plongée dans une extase, et le Saint-Esprit distilla goutte à goutte, dans son sein, l'essence de la divinité[1]. — Mais, monsieur le curé, cette explication est purement charnelle. — La chose, monsieur le grand-vicaire, n'a pu se faire autrement. — En le supposant ainsi, monsieur, toutes choses ne sont pas bonnes à dire. Traduiriez-vous, en chaire, le Cantique des cantiques, Ézéchiel et Osée? J'exige, curé, que vous me promettiez de ne plus expliquer de mystères. — Oh! monsieur, cette promesse ne me coûte rien du tout. Je vous la fais d'autant plus faci-

---

(1) Un jeune minime qui prêchait à Calais, il y a déjà des années, se servit exactement des mêmes expressions pour expliquer ce mystère, ce qui ne plut pas à tout le monde. Il avait de l'esprit, de la figure; il procurait aux petites filles des extases qui n'avaient rien de divin. On le mit entre quatre murailles pour lui faire observer le vœu de chasteté, très agréable à Dieu, comme on sait.

lement que la morale est mon côté avantageux. Je la traite d'une manière tout-à-fait nouvelle. Je joins aux ressources de l'éloquence celle toujours sûre des images matérielles. — Qu'appelez-vous images matérielles? — Celles qui arrivent à l'imagination par les yeux. Je prêchais contre la concupiscence. Après m'être étendu sur les dangers d'un tel vice, j'en démontrai victorieusement l'illusion. Voyez, dis-je, cet os décharné. Il a été couvert d'une chair blanche et animée; il a été paré de deux globes séduisans. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Les vers ont dévoré ce corps auquel s'adressaient tant d'hommages : je n'en ai retrouvé qu'un os dégoûtant et infect. Le reste, brisé, dispersé par les vents, est maintenant foulé aux pieds avec insouciance. Femmes, si vaines de votre beauté, voilà le sort qui vous attend; jeunes gens, idolâtres de ce qui n'est que néant, reconnaissez-le dans mes mains. C'était un morceau de clavicule que j'avais caché dans ma manche, et que j'en tirai au beau moment. Tout l'auditoire frémit. Les filles les plus jolies baissèrent les yeux et leurs amans leur tournèrent le dos.

« Un autre jour, monsieur, je prêchais contre la calomnie. Je peignis le calomniateur se glissant partout comme un reptile, et empoisonnant de tout son souffle corrompu. Je peignis le repos des familles troublé, les réputations légitimes détruites, l'innocence flétrie, et, élevant mon bréviaire d'un bras menaçant : Le voilà, m'écriai-je, l'auteur de tant de maux; qu'il ne cache plus ses manœuvres dans les ténèbres; qu'on le

connaisse, qu'on le fuie; je vais le frapper de ce livre. Je feins en effet de le lancer; toutes les têtes se baissent à la fois. Que vois-je, ô ciel! repris-je aussitôt. Je n'en connaissais qu'un, et la calomnie est le vice commun de cette paroisse. Partant de ce nouveau texte, je tonnai, j'éclatai, j'entraînai...

« — Je crois, monsieur le curé, que ces images, adroitement ménagées, peuvent être d'un grand effet; mais soyez-en très sobre, ou elles deviendront triviales.

« — Je prêche, ce soir, sur le danger de croire aux apparences, et j'ose me flatter d'étonner monsieur le grand-vicaire s'il daigne venir m'entendre. — Monsieur, le général part demain, et je compte passer avec lui la journée. — Je vous présenterai, monsieur, une image impossible à prévoir, et que je n'ai trouvée qu'après y avoir rêvé de la manière la plus opiniâtre. — Dispensez-moi, monsieur le curé, de me rendre à votre invitation. — Votre résistance me prouve trop, monsieur, que vous nourrissez du ressentiment de ce qui s'est passé tantôt. — Si, pour vous désabuser à cet égard, il ne faut, monsieur, qu'aller vous entendre... — *Proficiat! Proficiat!* Si monsieur le général et ces dames voulaient aussi me faire cet honneur, je n'en tirerais pas vanité, l'esprit de l'évangile me le défend; mais leur présence serait le prix le plus flatteur de mes travaux, et donnerait à mon discours le plus grand relief aux yeux de mes paroissiens.

« Mon cher curé, dit le général, je vous avoue

franchement que je ne vais pas au sermon. — Lorsqu'ils roulent sur les mystères, peut-être, monsieur, avez-vous raison. Je conviens que nous ne prononçons de ces discours-là que pour faire étalage d'érudition et de connaissances en théologie. En morale c'est différent, et ne se trouvât-il dans mon sermon qu'une pensée, une seule pensée utile à vous ou aux autres, regretterez-vous, monsieur le général, une demi-heure passée à l'église? une demi-heure, pas davantage. Je me pique d'être concis, aussi je n'ai jamais endormi personne. En effet, que de bonnes choses on peut dire dans une demi-heure! Et en faut-il davantage pour un exorde commençant, selon l'usage, par une période à quatre membres; une narration fleurie qui plaise à l'imagination; une confirmation véhémente, une péroraison de feu? Et à qui, s'il vous plaît, monsieur le général, un sermon sur le danger de croire aux apparences peut-il être plus utile qu'aux gens du grand monde? Un grand, qui n'a plus besoin de vos services, vous fait des protestations de bienveillance, grimace. Un officier que vous pouvez avancer vous assure de son parfait dévouement, grimace. Une maîtresse, fière de subjuguer un homme de votre rang, vous jure amour et fidélité, grimace. Vous allez remercier d'une grace obtenue lorsque vous en espériez une plus considérable, grimace. Vous saluez affectueusement le concurrent qui l'a emporté sur vous, grimace. Vous me recevez civilement, quoique je vous ennuie, grimace.

Vous viendrez à mon sermon, et vous m'en ferez compliment, grimace.

« — Ma foi, curé, tout cela pourrait être vrai; au reste, vous me paraissez bon diable, à vos lubies près; vous dînerez avec nous, et ensuite nous verrons.

« Ah, ah, ah, ah! Et ah! Et toujours ah! Qu'est-ce donc, dit le général?» C'était madame Derneval qui riait aux éclats en rentrant avec la bien-aimée. « Eh! voilà notre cher curé! Je vous assure que si, en effet, vous avez la foi, vous en êtes bien dupe, pasteur. — Comment donc cela, madame? » Et il prit, comme de raison, le ton et l'esprit du moment. — « Ah! vos incubes, vos succubes, c'est à mourir de rire. Savez-vous qui était l'incube? un officier à moustaches qui voulait faire sa succube de votre petit bonhomme. Et mon cher oncle, qui s'est donné la peine d'exorciser M. Ruder, un peu diable à la vérité, mais qu'on ne calme point avec de l'eau bénite! — Ma nièce, vous êtes quelquefois d'une gaîté offensante. — Pardon, cher et digne oncle, pardon. » Et elle l'embrassait si affectueusement, et elle lui riait au nez de si bon cœur!

« Allons, allons, dit le général, on peut rire de ce qui, au fond, ne fait de mal à personne, et le sermon sur le danger de croire aux apparences tournera au profit du curé comme au mien. Un prêtre qui a l'air de croire au diable, grimace. Un prêtre qui prétend le chasser avec des paroles et de l'eau, grimace. Un prêtre qui proteste à ses ouailles que leur seul intérêt

le dirige, grimace. Un prêtre qui prêche les autres et ne se corrige pas, grimace, grimace. Tout est grimace dans le monde, tout est faux jusqu'aux noms qu'on donne aux choses. L'intolérance s'appelle amour de Dieu; la persécution, zèle ardent; le célibat, vertu; la spoliation des biens, hommage à l'église; des absurdités, la foi; la matière organisée, esprit immortel; que sais-je, moi! Je ne connais que trois choses incontestables : ma tendresse pour ma femme, mon respect pour notre oncle, et mon amour pour la patrie. »

Le général fit bien de terminer ainsi. Le grand-vicaire n'aimait pas les momeries; mais il était prêtre, et les traits lancés au curé lui arrivaient par ricochet. Il répondit à ce qui le regardait personnellement par une inclination polie; mais il se tourna vers le curé, dont les yeux étaient cloués dans le fond de son chapeau, et qui jouait avec le cordon de la coiffe pour cacher son embarras, que tout le monde voyait à merveille. « Vous savez, monsieur, l'extrême répugnance que je vous ai montrée tantôt, et vous sentez maintenant combien elle était fondée. Vous avez insisté; vous avez prostitué les cérémonies de l'église, dont il faut être économe, parce qu'elles n'imposent pas toujours; vous les avez prostituées à un objet qui me paraît de pur libertinage, qui peut être très plaisant pour le désœuvrement et la frivolité, mais dont je me flatte qu'on ne parlera plus devant moi. Vous avez donné lieu à la sortie maligne du général, et si

lui ou ces dames ont l'indiscrétion de répandre cette aventure, vous sentez de quel ridicule elle vous couvrira, vous et vos confrères. La considération perdue ne se recouvre jamais, et c'est elle qui est la base de votre état.

« Monsieur, je divise le clergé en trois classes. La première, très respectable, est malheureusement peu nombreuse. La seconde, plus étendue, est composée de dupes. La troisième, très considérable, est celle des empiriques. Quelle que soit la vôtre, monsieur, souvenez-vous, lorsque vous lirez, de ne croire que ce qui est croyable, et vous n'annoncerez rien que de vrai. Quand Bodin vous conte que Jeanne Harvillier, native de Verberie, fut brûlée pour avoir prostitué sa fille au diable; quand la Mirandole écrit qu'il a connu deux vieillards qui avaient couché quarante ans avec des diablesses, ne les croyez pas plus que ceux qui changent Jupiter en pluie d'or, en cygne, en taureau; que ceux qui ferment un gouffre parce que Curtius s'y est jeté; qui mettent un vaisseau à flot avec la ceinture d'une vestale; qui opèrent des guérisons miraculeuses dans le temple d'Esculape; qui font des sorciers des prêtres égyptiens, et qui font apparaître saint Michel à Jeanne-d'Arc. L'homme est digne d'entendre la vérité, et la plus belle attribution du sacerdoce c'est de la lui dire.

« — Vous m'aviez promis, monsieur le grand-vicaire, de ne plus revenir là-dessus. — Je me l'étais promis à moi-même, monsieur, et ces observations,

qui peut-être ne sont pas inutiles, m'ont été suggérées par les plaisanteries de personnes dont j'attendais plus de ménagement. »

Ici le général vint à son tour faire des excuses au cher oncle. Il y mit une franchise, une cordialité qui dissipèrent totalement un faible reste d'humeur. « Mon neveu, lui dit-il avec aménité, un prêtre est continuellement froissé, dans le monde, entre l'incrédulité et la superstition : aussi le plus sage est celui qui fréquente le moins la société. Si cependant il s'y présente, il n'est pas généreux d'attaquer des principes qui doivent être les siens. S'il croit, vous l'affligez; s'il ne croit point, vous ne l'en faites pas convenir. Mais laissons tout cela, et mettons-nous à table. »

La gaîté se communique de proche en proche, et, comme la plupart de nous étaient disposés au plaisir, le dîner fut des plus agréables. Le curé, bon compagnon, avait une tournure d'esprit originale, une imagination fantasque, qui donnait une couleur neuve aux choses les plus rebattues. Ce n'était pas un homme du bon ton, c'était un homme amusant, et il amusa si bien ces dames qu'elles promirent d'assister à son sermon.

Tout m'était égal, l'église, la fantasmagorie, l'Opéra, pourvu que j'y fusse avec elle. Je devais donc faire partie de l'assemblée, et je me promis d'aller admirer comme les autres l'image matérielle qui devait tant nous étonner.

On rit, on chanta en sablant le champagne. Le grand-vicaire lui-même sourit à des couplets où le sentiment était soumis à la délicatesse. C'est moi qui

les chantais ; je paraissais ne les adresser à personne; une pression de genou m'indiqua qu'ils étaient parvenus à leur adresse, et rien, ce jour-là, ne pouvait trahir le secret des genoux : j'avais pris des bas de soie et des souliers.

Le son de la cloche nous fit lever, et nous prîmes le chemin de l'église. Le grand-vicaire marchait entre sa nièce et le général; le curé suivait de près, et je suivais de loin avec elle. On a tant de choses à se dire lorsqu'on a été réduit, pendant deux heures, à ne se parler qu'avec les pieds !

Il fallut essuyer un peu de mauvais chant, beaucoup de fumée de résine, nommée improprement encens, et quelques gouttes d'une eau lustrale mêlée de la poussière du carreau, avant que l'orateur parût à la tribune. Il y monta enfin.

Bourdaloue et Massillon ont illustré la chaire; mais toujours soumis aux petitesses auxquelles le vulgaire tient tant, ils n'ont osé secouer le joug du texte, des divisions et des subdivisions. Ceux qui se traînent sur leurs traces, et qui ne peuvent leur ressembler que par cette routine pédantesque, y tiennent opiniâtrément, et, selon les apparences, nous aurons toujours des textes, des divisions et des subdivisions, arrangées en trois points, plus des *ave, Maria.*

Nous eûmes donc un texte. Ce n'était point, selon l'usage, un passage tiré de l'Écriture; ce fut une parodie de ces paroles de Jésus à saint Thomas : Bienheureux ceux qui croient sans avoir vu ! Bienheureux, dit le curé, ceux qui ont vu et qui ne croient point !

Je n'en écoutai pas davantage. Je me trouvais trop bien des apparences pour les distinguer de la réalité. Elle était belle, tout le monde le disait, et sa félicité l'embellissait encore; elle m'aimait tendrement, je n'en pouvais douter sans extravagance; son cœur était le meilleur qu'eût formé la nature, elle me le prouvait tous les jours; que m'importait donc ce qui n'était pas elle, ce qui n'avait pas de rapport à elle? Je laissais dire le curé; je la regardais. Elle n'était pas plus attentive que moi. Son ame tout entière était passée dans ses yeux; les miens n'étaient occupés qu'à tout saisir, qu'à tout interpréter. Nous nous entendions à merveille dans cette langue que les amans seuls savent parler, et qu'on ne parle bien, peut-être, qu'une seule fois en sa vie. Notre univers était là, sur six pieds carrés que nous occupions: le reste n'existait plus pour nous.

Nous fûmes tirés de cette espèce d'extase par des murmures assez forts et des ris qu'on contenait à peine. Je tremblai que le doux mystère n'eût été pénétré par ceux qui nous entouraient, et que le sarcasme ne punît l'imprudente constance avec laquelle nous nous regardions. La même crainte l'agita sans doute : elle rougit comme la pudeur à qui l'on dérobe son voile.

Ce n'était pas du tout de nous qu'on s'occupait. Il se passait dans la chaire des choses très plaisantes selon les uns, très scandaleuses selon les autres, très naturelles selon moi, à l'à-propos près. Le surplis et la soutane du curé levaient et baissaient périodique-

ment, selon que quelque chose de long, de ferme, et qui faisait ressort sur le ventre, montait et descendait pour se relever encore. « Ah! mon Dieu, dit quelqu'un assez haut, monsieur le curé a oublié sa culotte. »

Les ris augmentèrent d'une part et les murmures de l'autre. L'imperturbable curé continua son discours sans marquer le moindre trouble. « Je vous l'ai dit, mes frères, bienheureux ceux qui ont vu et qui ne croient pas! Et que croyez-vous voir en ce moment? Toujours prompts à juger sur les apparences, vous pensez que la grace est éteinte en moi, et que je suis gouverné par l'aiguillon de la concupiscence. Vous allez le dire, le redire à vos parens, à vos amis, à vos voisins; vous ne craindrez pas de flétrir une réputation de chasteté acquise par trente ans de combats et de sacrifices. Reconnaissez l'illusion qui vous abuse. Ce que vous voyez, mesdames, n'est point de la chair; c'est du poisson. »

Il trousse et surplis et jaquette; il détache du gros bouton de sa culotte une énorme carpe qu'il y avait accrochée avec une ficelle; il élève le bras, il tient l'animal en l'air; il le montre à son auditoire stupéfait.

Il allait sans doute commencer une péroraison foudroyante, lorsque la carpe gluante se débat, glisse, échappe à la main qui croit la retenir. Elle tombe sur la gorge de madame Derneval qu'on avait placée sous la chaire pour lui faire honneur. D'un coup de queue à droite, d'un autre à gauche, elle se fraie une route

entre deux globes charmans. La jolie dame, épouvantée, se lève en poussant des cris lamentables. Le poisson, dont rien n'arrête plus la marche vagabonde, descend toujours, et s'accroche par les nageoires... vous savez où ? Cris redoublés, cris multipliés, arrachés alors par la douleur autant que par la crainte.

Le général était furieux et de l'événement et de l'impossibilité de secourir madame dans un lieu aussi respectable. Il passait modestement la main sur le devant de la robe pour arrêter l'effet plaisant des coups de queue, et la carpe, à qui probablement cette contrainte ne convenait pas, n'en était que plus frétillante. Le général, hors de lui, enleva dans ses bras son épouse éplorée, et la porta à la sacristie. La bien-aimée la suivit une paire de ciseaux à la main. La décence ne me permettait pas d'y entrer : je restai à la porte.

Le général criait de couper seulement les nageoires, la jolie dame criait de couper tout. Je ne sais précisément ce qu'on coupa; mais le silence succéda aux cris, et des ris prolongés m'avertirent de la délivrance de madame.

Le curé, qui n'avait pu finir son diable de sermon, entra alors pour se déshabiller. « Bienheureux, lui dit le général, ceux qui sentent et qui ne croient pas! » Il lui appliqua une vingtaine de coups de pied dans le derrière, et à chaque coup il lui disait : « Ce n'est pas moi qui frappe; ce n'est pas vous qui êtes battu. »

Madame Derneval s'enveloppa la tête de son voile,

se couvrit les épaules du schall de la femme charmante, prit le bras de son époux et sortit : les rieurs nous attendaient à la porte. Le général leur jeta quelques poignées de monnaie blanche, moyen tout-puissant sur la canaille, et qui nous valut des salutations, au lieu des traits grivois qu'on allait nous décocher.

La jolie dame se mit au bain en rentrant, et son mari nous lut une lettre du grand-vicaire, auquel on n'avait plus pensé, et qui était disparu au moment où le curé avait relevé sa soutanelle. « Je quitte à l'instant, écrivait-il, un village où j'ai paru autoriser, par ma présence, les sottises du matin et les turpitudes du soir. Bien certainement votre curé n'exorcisera plus, et il renoncera aux images matérielles.

« Je vous souhaite beaucoup de gloire comme général, et je forme des vœux pour la conservation de mon parent. »

Il était, en effet, monté dans sa voiture et avait ordonné qu'on le conduisît droit chez l'évêque du prédicateur.

Madame Derneval rentra au salon, confuse, rougissant, baissant les yeux, et riant alternativement aux éclats, en se cachant le visage dans les bras de son mari. Nous rîmes tous, en revenant, sur les circonstances qu'il était permis de rappeler. La soirée et le souper ne ressemblèrent en rien à la veille d'une séparation, que nous redoutions tous quatre également.

CHAPITRE III.

La dernière nuit, le départ.

On n'avait pas pensé, cette nuit, à m'enfermer : on ne saurait penser à tout. Peut-être aussi le départ de Ruder avait-il fait négliger cette précaution. Maître absolu de ma personne, je me disposai à aller offrir à l'amour des actions de graces et un nouveau sacrifice.

Je me mets en marche sous les auspices du dieu malin, toujours favorable à la jeunesse. Je traverse un long corridor en retenant mon haleine, je touche à la porte du vestibule : il ne restait que celle-là à franchir pour être dans la cour. Hélas! cette porte, ouverte la nuit précédente, était barrée, et les deux barres étaient arrêtées par des cadenas.

Que devenir, qu'entreprendre? Cette porte était vitrée, et n'était défendue à l'extérieur que par des volets qui sans doute s'ouvraient en-dedans. Ruder m'avait appris comment on lève les crochets des persiennes; mais je savais aussi que le général avait l'oreille fine, qu'il était leste, et qu'on le rencontrait lorsqu'on eût voulu le savoir à cent lieues de soi. La compromettre par une étourderie de cette espèce! jamais, jamais.

Mais renoncer à une nuit qui devait être si belle; à une nuit, la dernière de la campagne, et peut-être de ma vie, ce stoïcisme était au-dessus de moi. Y penser, au contraire, me paraissait pusillanimité, ingra-

titude, car enfin elle m'attendait; j'en étais sûr, et me faire attendre, moi qui brûlais d'être auprès d'elle!

Je me frottais le front; j'y cherchais quelqu'une de ces idées heureuses que les sots ne trouvent jamais, et qui ne devaient pas me manquer à moi, qui ai beaucoup d'esprit, ainsi que j'ai eu modestement l'honneur de vous le dire. Rien que de commun ne se présenta à mon imagination.

En effet, remonter dans ma chambre, descendre encore dans la cour avec mes draps, stérilité, plate répétition, dirait Geoffroi; et puis ce moyen avait ses inconvéniens. Je n'avais plus de mari bénévole pour me rouler la pesante échelle. Courir le risque d'être découvert par la valetaille, ou par le général lui-même qui partait à la pointe du jour; subir un interrogatoire; accuser, pour sauver l'honneur de la femme charmante, la plus jolie des fromagères, bien innocente, bien ignorante, et pourtant condamnée sur ma déposition... Non, non... c'eût été une injustice, une infamie, une atrocité que jamais je ne me fusse pardonnées.

Je voulais arriver cependant, je le voulais à toute force. Ah !... je vais grimper sur les toits, au hasard de me casser le cou; je descendrai par sa cheminée... Oui, mais j'aurai l'air d'un amour nègre... D'ailleurs, irais-je barbouiller de suie ?... allons, allons, pitoyable!... n'y pensons plus.

Eh!... à propos... Tourangeau et Picard n'entrent pas chez leurs belles par l'escalier dérobé qui communique à la chambre à coucher de madame Derne-

val. Ils logent au-dessus des remises, ils ont donc des moyens de s'introduire dans l'intérieur du château, et je peux en sortir par où ils y entrent... Oui, mais par où y entrent-ils lorsque cette porte est fermée? Ce sont eux, peut-être, qui hier l'avaient laissée ouverte; alors, comment profiter cette nuit?... Je me dépitais, je me désolais, je me désespérais.

De tous les maux, quand on peut choisir, disait M. Dupré, il faut choisir le moindre. Après bien des réflexions, je me décidai à sacrifier la fillette aux yeux bleus et à descendre avec mes draps. Je ne pris ce parti qu'à regret; j'en soupirai amèrement, bien différent des grands, qui comptent pour rien le malheur, l'obscurité; qui vont droit à leur but, et qui écrasent sans scrupule ce qui se rencontre sur la route.

J'étais déjà au premier, et je cherchais dans les ténèbres l'escalier de mon second. Je portais les bras en avant, parce qu'il n'est pas agréable, pour un beau garçon, de se casser le nez ou de s'enfoncer un œil. Ma main rencontra un bras qui me fit peur, par une excellente raison : je ne savais d'abord à qui il appartenait. Un large galon sur le parement me fit juger que j'étais aux prises avec M. Picard ou M. Tourangeau. Ils avaient tous deux autant à craindre que moi; or, comme celui qui attaque a presque toujours l'avantage, je m'avançai brusquement. Mon homme, effrayé, recule; je le pousse; il fait une volte; il court, et je cours après lui.

Nous nous heurtons en courant, tantôt contre une cloison, tantôt contre une porte, et nous arrivâmes

ainsi à l'extrémité du bâtiment. La lune commençait à nous éclairer, à travers une croisée qui était au bout de ces longs corridors. Là, je comptais joindre le fuyard, lui persuader que je l'épiais, l'intimider, le faire parler, et savoir enfin par où il montait au second pour arriver à l'entresol, puisque très évidemment, il ne s'introduisait pas par la porte.

La croisée était ouverte. Mon drôle s'élance comme un écureuil; il disparaît. Je tremble que la frayeur lui ait ôté le jugement, et qu'il se soit jeté sur le pavé. J'approche, je regarde. Je vois un toit en pente douce, sur lequel mon homme assis se laissait doucement glisser. Du bas de la couverture, il saute sur un mur à hauteur d'appui; du mur, il saute à terre, et s'enfuit à toutes jambes.

Ce toit couvrait un appentis qui touchait aux cuisines et qui servait de bûcher. Il était bâti dans une arrière-cour, séparée de la grande par le petit mur que mon coureur venait de franchir. Je connaissais tout cela; mais je n'y avais jamais fait attention. Persuadé, d'ailleurs, que j'entrerais chez elle sans obstacles, je n'avais pas pensé à surmonter ceux que je rencontrais à chaque pas. Cependant la route m'était ouverte; Tourangeau ou Picard était sans doute rentré dans son galetas, guéri, pour cette fois, de la manie des excursions. Je n'avais plus rien à craindre: je montai sur la croisée.

Je me sentis retenir par derrière. La peur me saisit... mais une peur! je me crus pris par le général, et je me trouvai hors d'état d'agir et même de

réfléchir. Je me laissai ramener comme un sot dans ce maudit corridor; je m'aperçus à peine qu'un individu en chemise passait entre moi et la croisée. On la ferma sans bruit. Une petite main doucette me saisit le poignet, m'attira, m'entraîna... A qui diable appartenait encore cette main-là?

« Non, M. Tourangeau, vous ne serez pas venu ici uniquement pour me faire une scène qui n'a pas le sens commun. Vous ne sortirez pas que vous ne vous soyez expliqué sur mon intimité prétendue avec M. Jérôme. »

Mademoiselle Clotilde n'avait rien d'effrayant; aussi me remis-je à la minute. Je n'en sentis que mieux l'embarras le plus cruel où m'eût jeté, cette nuit, la fortune ennemie. Que répondre à cette fille, quand elle me reconnaîtra? Et cela ne peut tarder, puisqu'elle me mène droit à sa chambre, toujours éclairée par une lampe. Il est certain que je ne suis pas venu là pour faire le loup-garou. Pourquoi y suis-je donc? Cela se devine de reste : mais pour qui? Pour elle, comme elle paraît disposée à le croire? il faudrait le lui prouver... ma foi non. Pour Jenny? Quelle apparence? Elle eût mis sa camarade dans le secret, puisqu'il fallait passer chez l'une pour entrer chez l'autre.

Madame Derneval couche avec son mari; la bienaimée seule... mes assiduités, son affection marquée... Allons, allons, pas d'explication, et tironsnous de là.

Clotilde tenait ferme; mais c'était une petite blonde

svelte, délicate, qui ne pouvait lutter avec avantage contre moi. Je crus que je me dégagerais facilement de cette main incommode; que j'arriverais avant elle à la croisée; que je l'ouvrirais sans qu'elle pût me joindre, ou si, nouvelle Atalante, elle courait aussi bien que moi, je ferais le Tourangeau, non celui de la nuit dernière, mais le Tourangeau jaloux, brutal, et cinq à six claques, bien appuyées sur le derrière, me débarrasseraient définitivement.

Ce plan impromptu me parut admirable. J'agitai si fortement mon bras que la petite main fut obligée de lâcher prise; mais l'autre me saisit au collet.

« Ah! mon Dieu, mon Dieu, dit-elle d'une voix éteinte, en touchant ma broderie et la fourrure de mon dolman, c'est M. Jérôme! — C'est lui-même, belle enfant. — Tourangeau vous a-t-il reconnu? — Je ne le pense pas. — Ah! tant mieux. — Et pourquoi? — Croiriez-vous, M. Jérôme, qu'il est amoureux de moi? — Oh! très facilement, car vous êtes fort jolie. » Et cela était vrai. « Il a osé se déclarer. — Mais c'est tout simple cela. — S'introduire clandestinement dans ma chambre. — En vérité? — Mais je vous l'ai reçu... — Je le crois. — Je l'ai mis à la porte. — Parbleu, la pudeur alarmée!... — Cependant, c'est pour le mariage qu'il me recherche. — Oh! ce motif excuse bien des choses. — Impertinence de plus. A-t-on jamais vu un laquais épouser une femme de chambre? — Mais cela pourrait se voir : Tourangeau a de la figure. — Ah! s'il portait la vôtre!... A

propos de cela, savez-vous ce qu'il m'a dit, piqué de mes dédains? que je ne lui étais cruelle que parce que vous m'aimez. »

Et tout cela était conté avec un accent de bonne foi qui m'eût complètement abusé si je n'avais su que son éloignement pour les laquais n'était pas aussi prononcé qu'elle voulait me le faire croire. Je pouvais l'attérer, la mettre dans l'impossibilité d'ajouter un mot, et profiter du moment de stupéfaction pour m'éloigner : je n'avais qu'à lui détailler ce que j'avais vu la nuit précédente. Oui, mais elle eût deviné facilement avec qui j'avais traversé la chambre de Jenny et la sienne : en se levant, elles avaient trouvé la femme charmante sur le balcon.

Elle ne me lâchait pas. En parlant, en répondant, nous avancions toujours. Nous entrâmes enfin dans cette chambre. « Tourangeau ne s'est donc pas trompé, M. Jérôme? — Sur quel objet, petite Clotilde? — Oh! il faut qu'il ait deviné, puisque vous courez les toits pour me surprendre. » Ici, je ne sus trop que répondre. « Mais vous allez vous retirer. Je vous en prie, je vous en conjure. » Seize ans, jolie; une chemise qui pendait d'un côté et se relevait de l'autre; qui découvrait tantôt une épaule, tantôt une gorge... je ne bougeais pas, je regardais. « Mais voyez donc si ce petit lutin-là s'en ira! » Debout devant moi, elle me poussait en me caressant le menton d'une main, une joue de l'autre... « Ah! mon Dieu! j'entends quelqu'un. » Cela n'était pas vrai. « Si on vous trouvait ici!... » Elle ferma la porte et mit le verrou.

Avoir l'impertinence de la rouvrir; ne pas donner un baiser ou deux à une jeune fille qui m'assure que je suis amoureux d'elle, c'est ce qu'un butor eût pu faire et ce qu'un jeune homme d'un certain genre ne se permet jamais.

Je pris donc un baiser pour avoir l'air de faire quelque chose; elle me le rendit. J'en pris un second. Ces baisers pris et rendus produisaient un effet sensible sur elle et sur moi. Elle avait les mains d'une agilité étonnante; j'étais déshabillé à demi sans m'en être mêlé. Enfin, en chemise comme elle, je me trouvai dans son lit sans trop savoir comment.

Me comporter là comme un sot, c'eût été lui donner de moi l'opinion la plus défavorable, et on tient à sa réputation. D'ailleurs, de quoi étais-je coupable? c'est une espèce de viol que j'éprouvais là. Je sais bien que Joseph laissa son manteau à madame Putiphar; mais, très probablement, la dame était laide, quoique l'Écriture ne le dise pas.

On cherche des moyens d'atténuer, de légitimer ses faiblesses, et ces raisonnemens-là m'étourdirent un moment. Mais lorsque l'ivresse des sens fut calmée; lorsque la raison, qui nous abandonne quand nous en avons le plus de besoin, se montra à moi, armée de son redoutable flambeau, combien je fus confus, repentant! Moi, qu'une femme adorable avait tiré de la plus profonde misère, à qui elle avait prodigué les soins de la mère la plus tendre, et qui enfin s'était donnée à moi sans réserve, lorsque sa beauté, sa jeunesse, ses malheurs lui eussent attaché les

hommes les plus fiers et les plus délicats, moi, j'avais oublié et ce que je lui devais et mon amour! Je remplissais sans honte la place que venait de quitter Tourangeau! J'avais pris pour des faveurs un abandon que je n'avais pas même eu la peine de solliciter! Ce retour sur moi-même fut affreux; un trait poignant me déchirait; je me faisais horreur.

Je sortis brusquement de ce lit d'opprobre. En vain elle voulut me retenir. Ses prières, ses caresses furent inutiles. Je m'habillai sans lui répondre, sans la regarder; je m'éloignai de cette chambre à grands pas.

Elle me suivait des yeux, étonnée, interdite, et, d'après les sentimens qu'elle me supposait, ma conduite devait lui paraître bizarre, extravagante. Je descendis ce toit, ce mur, que, sous le moindre prétexte, je pouvais franchir de même une heure auparavant; mais mon cœur vil avait été le complice de cette fille.

J'entrai dans la cour. Je m'approchai de ces persiennes, objet si vif de mes désirs et si profondément oubliées. Je m'en approchai avec un respect mêlé de terreur... Elles étaient entr'ouvertes. Non, pensé-je, non, je n'entrerai pas: je me suis rendu indigne d'elle. Je contemplerai ces murs qui la recèlent; je lui adresserai mes vœux; mais je n'approcherai plus de ses lèvres des lèvres souillées par le vice.

Assis sur une pierre, les bras étendus, les yeux fixés sur ses croisées, j'étais rendu à l'amour qu'empoisonnait la douleur... Je ne me trompe pas, les per-

siennes remuent... mon premier mouvement est d'y courir; mais le sentiment de ma bassesse pèse sur moi; il me fixe à la pierre; je ne peux m'en détacher.

Elle ouvre tout-à-fait..... Oui, c'est elle; voilà ses traits enchanteurs. « Jérôme, mon ami!..... » Cette voix si douce que j'aimais tant à entendre, que je n'entendais jamais sans être plus heureux, cette voix semblait alors me reprocher mon crime, c'était celle d'un juge menaçant. « Jérôme, dit-elle encore, Jérôme que j'ai tant attendu! » Je me levai; je m'approchai lentement; elle me présenta la main; je retirai la mienne avec précipitation.

« Mon ami, tu es dans un état extraordinaire. Que signifient ce trouble, cette agitation? Que t'est-il arrivé? Oh! viens me confier tes peines; j'ai acquis le droit de les partager. » Elle me brisait le cœur. J'entrai cependant; j'eus l'audace de profaner l'air qu'elle respirait. Elle referma les persiennes; elle se jeta dans un fauteuil; elle m'attira sur ses genoux. « Par grace, cher ami, dis-moi ce qui t'afflige. Tu ne réponds pas à mes caresses; j'ai donc quelque tort avec toi? » Je me dégageai de ses bras qui me pressaient tendrement; je tombai à ses pieds, et je fondis en larmes.

« Cruel enfant, tu me fais mourir. Si en effet tu connais l'amour, tire-moi de l'anxiété affreuse où je suis. Parle, je t'en conjure. — Eh bien! oui, je parlerai, j'en aurai le courage. Vous allez me mépriser, me haïr; mais je n'aurai pas la lâcheté de vous abuser par des mensonges. »

Je lui racontai tout, tout sans la moindre réserve.

Je ne cherchai pas même à affaiblir mes torts. A mesure que je parlais elle s'éloignait de moi, et, lorsque j'eus fini, elle ne m'adressa pas un mot de consolation. J'étais cependant dans un état à exciter sa pitié. Étendu sur le parquet, ne trouvant plus de larmes, suffoqué par les sanglots, près de perdre connaissance, j'articulais péniblement et de loin en loin : « Oui... oui... haïssez-moi... je l'ai trop mérité. — Voilà, dit-elle, le prix d'une faiblesse condamnable. Je n'en devais pas attendre d'autre : le ciel est juste. » Ces mots cruels me portèrent le dernier coup ; je m'évanouis.

« Ciel, ô ciel ! Où suis-je? dis-je en revenant à moi; est-ce un songe, une illusion ? Je suis dans ses bras; elle me couvre de baisers, elle me pardonne donc! — Eh ! ma vie ne tient-elle pas à la tienne ? Cette vie si chère pouvais-je la laisser éteindre devant moi ? Malheur à l'amante orgueilleuse qui conserve le souvenir d'une faute effacée par les larmes et le repentir! Mon ami, n'oublie jamais cette scène. Songe que je n'ai été heureuse que par toi, que je ne puis l'être que par toi, et que je ne supporterai ton absence que par l'espoir d'être aimée. Ah ! si l'occasion, la facilité, le besoin de jouir te rendent encore infidèle, je t'en supplie, je t'en conjure, ne sois plus assez barbare pour me le dire; trompe-moi tout-à-fait : ces vérités-là sont terribles à entendre. »

Par combien de sermens je la rassurai ! avec quel feu je les prononçai ! J'avais cet accent que le mensonge ne connaît point, qui persuade toujours, et

l'adorable créature allait au-devant de la persuasion.

Le ressentiment, le repentir, tout s'effaça devant l'amour; nous étions tout à lui. Transports, délire, douce confiance, repos voluptueux, tous les biens qu'il répand sur la totalité des mortels, nous les réunissions sur nous. L'aurore s'annonçait déjà, et nous ne pouvions nous séparer. Nous ne formions qu'un corps, et nous n'avions qu'une ame.

« Mon ami, me dit-elle enfin, c'est sur des volcans que croissent les lauriers. Que mon souvenir te soutienne dans les périls; mais qu'il t'empêche de les braver sans nécessité. Prends cet anneau : mon nom et le tien y sont gravés. Qu'ils soient désormais inséparables comme nos cœurs. — Hélas! je n'ai rien à offrir en échange. » Elle coupa une boucle de mes cheveux.

« Écris-moi souvent, je le veux. Je te répondrai quand je saurai où t'adresser mes lettres. A ton âge on a besoin de conseils, et les miens ne te déplairont pas : ils seront doux comme l'amour qui les aura dictés. Art d'écrire, art charmant! nous ne nous verrons pas; mais nous croirons nous entendre, et nous nous ferons illusion sur le reste. Le moment approche: va, bel enfant, va te mettre en état de paraître. »

Il était temps. J'entendis, en me retirant, du mouvement dans les écuries. Je fis à la hâte une toilette de militaire, c'est-à-dire que tout y paraissait négligé; mais il est un âge où la négligence sied à merveille. Le désordre même a sa coquetterie, et je savais tout cela.

Lorsque je descendis, les chevaux de selle et une

berline attendaient dans la cour. Une table était servie, et nos dames, parées de leurs seuls charmes, se disposaient à en faire les honneurs. On mangea peu, on parla moins. Madame Derneval avait un bras passé autour du cou de son mari, et le regardait tendrement. Il tenait ses enfans sur ses genoux, et les baisait avec affection. Les petits innocens lui rendaient gaîment ses caresses. Heureux âge, où l'on jouit de tout et où on ne prévoit rien!

Le général se leva. « Ma bonne amie, il faut se quitter: pas de faiblesse, s'il est possible. » Il l'embrassa et elle fondit en pleurs. Elle le recommanda à ses aides-de-camp, et même à moi. Elle savait cependant combien cela était inutile: nous le chérissions comme un père.

Il me restait un devoir à remplir, et je saisis le moment des derniers adieux, des derniers vœux, des dernières caresses. Je courus à la basse-cour.

Je trouvai Marguerite dans son réduit. Elle était à genoux devant une image de sa patronne, en qui elle avait une grande dévotion. « J'ai passé la nuit en prières, me dit-elle. Que le bon Dieu vous ramène avec monsieur le général! » Elle m'embrassa, et sa main décharnée me bénit.

Je rentrai. La bien-aimée priait le général de lui donner une place dans sa berline, parce que, disait-elle, l'intérêt de son commerce la rappelait à Paris. Je devinai son intention, et je l'en remerciai d'un coup d'œil.

« Quoi! ma petite, lui dit madame Derneval, vous

voulez me quitter aujourd'hui, où votre présence m'est si nécessaire! Je n'aurai donc personne avec qui je puisse pleurer! » Pouvait-elle insister? elle ne se le permit pas.

L'instant fatal était arrivé pour nous comme pour les autres. Ses larmes coulèrent aussitôt en abondance. Elle se jeta dans les bras de madame Derneval, sans doute pour lui donner le change sur la source de sa douleur. Le général me tira par le bras. Son œil était sec; mais il était profondément affecté. « Vous pleurez, Jérôme! laissons cela aux femmes. Songeons que la gloire nous attend. Partons. » Je ne l'avais pas embrassée: nous seuls n'osions paraître nous aimer.

Il m'entraîna dans la cour; les dames nous y suivirent. La portière ouverte, les valets tenant les étriers lui rappelèrent trop vivement l'intervalle, peut-être éternel, que peu de jours, peu d'heures allaient mettre entre nous. Elle me pressa sur son cœur; je m'oubliai, je répondis à ces douces étreintes. « Ah! lui dit madame Derneval, vous aurez aussi à me parler de Jérôme. »

Le général me fit monter dans sa berline avec son secrétaire, et j'en avais grand besoin. Il baissa les stores avec fermeté pour terminer cette scène. C'en est donc fait, me dis-je, et je laissai tomber ma tête sur ma poitrine. Le cocher avait ses ordres; il nous enleva au galop. Les aides-de-camp nous suivirent. Les chevaux de main étaient partis la veille et devaient aller à petites journées.

Je ne dis pas un mot du château à Paris. J'étais

recueilli; je pensais au passé; je me défiais de l'avenir. Est-il bien vrai que la gloire vaille l'amour? Quoi! le plaisir barbare de faire couler le sang humain, de plonger dans le désespoir les mères, les épouses, les amantes des victimes qu'on a immolées; le vain honneur d'avoir contribué à ajouter à de vastes états une province qui sera peut-être restituée à la paix; des distinctions frivoles, l'admiration du vulgaire qui ne sait rien juger, tout cela dédommagerait des jouissances du cœur, jouissances réelles que nous tenons de la nature qui ne nous trompe jamais! On goûte un bonheur pur auprès de sa maîtresse; on est heureux encore en sortant de ses bras, et on gémit, mais on n'en convient pas, sur les ruines des cités qu'on a réduites en cendres.

« Jérôme, me dit le général, il y a long-temps que j'ai pénétré votre secret. L'homme le plus honnête n'est pas le maître de ses affections; mais il doit les régler. Que signifie l'abattement où je vous vois? ignorez-vous que le plaisir est partout, que la gloire n'occupe qu'un point, et qu'il n'est qu'un moment pour la saisir? Nos preux chevaliers connaissaient aussi l'amour; mais son nom n'était sacré pour eux que parce qu'il était inséparable de l'honneur. Et que deviendrait la patrie si les enfans qu'elle a nourris dans son sein préféraient, au devoir de la défendre, un repos qu'ils n'ont pas mérité? Opprobre à qui peut soutenir une arme et qui balance à la porter! »

Tout cela était fort beau, sans doute; mais je ne savais où était le point qu'occupait la gloire, et der-

rière moi, à dix minutes de chemin, je laissais... je laissais ma félicité, mon cœur, ma vie... elle l'avait ordonné.

Nous entrâmes à Paris, et nous descendîmes à l'hôtel. Ma soirée était à moi : j'allai dans la rue de Bussy. Je passai, je repassai, je m'arrêtai devant cette boutique que sa présence n'animait plus, mais où elle avait reçu mes adorations. Je tirai mon crayon, et j'écrivis sur les planches de fermeture : « Il est venu ici; il s'y est arrêté long-temps. »

CHAPITRE IV.

J'entre en campagne.

Nous prîmes notre route par Melun, Montereau, Sens, Joigny, Sancerre et Montbard; partout nous trouvâmes l'image de la guerre. Sur les routes, des caissons, des pièces de campagne, des équipages; dans les villes, des soldats de toutes armes, s'exerçant, se mêlant, buvant, chantant sous des feuillées préparées par les vivandières; partout l'enthousiasme et la gaîté; partout je trouvais une heure pour lui écrire. Pas de pretention, pas de style : la plume courait poussée par le sentiment.

Je reçus à Dijon dix lettres à la fois. Tous les jours elle avait écrit; tous les jours elle écrivait la même chose, et je ne me lassais pas de relire ces gages précieux de son amour. Je les enfermai dans un petit sac de soie sur lequel j'avais fait broder son chiffre et le mien. Je le portais sur mon cœur, et cent

fois le jour je disais : Je ne quitterai mon petit sac qu'avec la vie. Oh ! c'est qu'elles sont si chères ces premières lettres de l'objet aimé, si préférables à des mots qui passent comme l'éclair ! Ici on retrouve tout, tout jusqu'à l'inflexion de voix qui part d'une ame et qui pénètre l'autre. On voit la main charmante qui traça les caractères chéris ; on les interprète, on les commente ; ils donnent sans cesse à penser. Non, les amans ne devraient jamais se parler : ils devraient toujours s'écrire. Ils noteraient tout, jusqu'à un soupir ; ils emporteraient la conversation tout entière, et ils croiraient causer encore dans l'isolement où les jette quelquefois la contrainte.

Bientôt une armée se rassembla sous les murs de Dijon. Cent bataillons s'y réunirent ; des compagnies de volontaires vinrent s'y organiser. Ces compagnies, composées de la plus brillante jeunesse, ne respiraient que les combats. Ah ! me dis-je, ils n'aiment donc pas : ils ne tiennent point à la vie.

Elle m'écrivit un jour : « Tu ne me parles que de ta tendresse : que fais-tu donc à Dijon ? Es-tu le seul qui ne prenne aucune part aux événemens qu'on commence à prévoir ? N'est-ce donc que pour aimer que la nature t'a tout prodigué, figure, grace, esprit, qualités du cœur ? Ces avantages seront-ils perdus pour ta réputation et ta fortune ? Ton âge est celui des illusions ; mais il vient un temps où on est forcé de regarder en arrière, et quel compte auras-tu à te rendre de l'emploi de tes plus belles années ? Occupe-toi de ton état et que notre correspondance soit le délasse-

ment de tes travaux. Rappelle-toi ce que je te disais la première nuit... Je veux que mon amant se distingue; qu'il justifie mon amour et ma faiblesse. Tu me l'avais promis, bel enfant, et tu l'as oublié. »

Heureux le jeune homme sensible qui trouve, en entrant dans le monde, une femme aimable qui l'attache, qui l'aime assez pour être son guide, et qui pare les leçons de la sagesse du charme du sentiment!

« Oui, lui répondis-je, j'ai tout oublié, hors vous et mon amour. Votre lettre me rend à mes devoirs. J'ai prié le général de me prêter Polybe, Folart, Guibert. Je vais étudier, approfondir leur art meurtrier. J'ai demandé du service avec instance. On m'a répondu que je n'étais point d'âge à supporter les fatigues du soldat. J'allais répliquer que j'ai quinze ans et que je vous aime, et qu'ainsi je suis capable de tout. Je me suis contenu; mais je me promets de ne pas quitter le général et de le couvrir de mon corps dans toutes les occasions. Nous battrons les ennemis et je vous écrirai du champ de bataille, sur le canon que j'aurai encloué. » En effet, je me livrai à l'étude avec ardeur. Je me remis à la géométrie que j'avais négligée depuis quelque temps : c'est qu'il y a si peu de rapport entre un problème et sa maîtresse! L'image de la mienne me soutenait dans ces commencemens arides, et donnait un air riant aux choses les plus abstraites. Je ne sortais plus de ma chambre que pour aller à la poste déposer mes paquets et retirer les siens. Je ne me serais rapporté de ce soin à personne. Les gens indifférens font-ils quelque chose de bien?

Le général se crut enfin obligé de fixer mes heures de récréation, comme on impose des punitions aux jeunes gens trop dissipés. Il exigea que je le suivisse dans la société, où ses agrémens extérieurs, ses talens militaires, ses qualités aimables le faisaient accueillir. Je ne dus d'abord qu'à lui la faveur d'y être reçu. Bientôt on me distingua de cette jeunesse oisive et turbulente, qui porte dans les familles le goût de la dissipation et quelquefois le déshonneur. On me proposait comme un modèle de sagesse et d'application, et je recevais avec modestie des éloges que je m'efforçais de mériter. Oh! combien j'étais fier de lui écrire tout cela! Avec quelle satisfaction elle lisait ces détails! « Je t'aimerais davantage, me disait-elle, si mon amour pouvait croître encore. »

Le général tirait une sorte de vanité des marques d'estime et d'affection que je recevais partout. Il m'appelait son élève : j'étais au moins celui de sa bienfaisance. Il me fit enfin l'honneur de me présenter, avec Ruder, au général en chef. Si le commandant de bataillon était ridicule dans le monde, il occupait une place marquante aux armées, et le général en chef le reçut d'une manière distinguée. Il me parla avec bonté, et daigna m'interroger sur des sciences qui lui sont si familières! Je répondis avec timidité, mais sans manquer de précision et de justesse. Il tira M. Derneval à l'écart et lui dit quelques mots. J'entendis celui-ci lui répondre : « Permettez que je le ménage encore cette campagne. Au printemps prochain je vous demanderai une sous-lieutenance. »

Bientôt toute l'armée s'ébranla, et, fidèle au plan que je m'étais tracé, j'étais toujours à côté du général lorsqu'il était à cheval; j'étudiais une partie de la nuit, et j'écrivais à ma bien-aimée, des villes et des villages du pays de Vaud et du Bas-Valais. Je ne recevais plus de ses nouvelles : où m'eût-elle adressé ses lettres? Sait-on où on s'arrête avec le chef qui nous commandait? Cette privation était cruelle; mais elle voulait que je devinsse homme, et je me soumis.

Nous arrivâmes au pied du mont Saint-Bernard. Quel spectacle pour un enfant élevé dans l'abondance, sous le ciel le plus riant! Une immense chaîne de montagnes dont l'œil cherche en vain la cime, d'énormes masses de rochers couvertes de neiges en tout temps; dans leurs cavités, des amas effrayans de glaces qui ne fondront jamais. Nulle trace de végétation; pas un oiseau dont le chant annonce au voyageur attristé son arrivée prochaine à un climat plus doux.

La nature est toujours en deuil dans ces affreuses contrées.

C'est là cependant que Bernard de Menthon fonda, au dixième siècle, un monastère qui existe encore. Il trouva des religieux qui renoncèrent à tout, jusqu'à l'influence du soleil, et ceux-là eurent des successeurs. Ces pieux cénobites errent sans cesse sur ces monts glacés pour chercher le voyageur égaré ou enseveli sous la neige. Des chiens les aident dans cette pénible recherche, et le malheureux qui touche au terme de sa vie, que l'espoir même abandonne, est porté à l'hospice par des mains charitables qui le réchauffent, qui

le nourrissent, quelle que soit sa religion. Les moines du mont Saint-Bernard plaignent les hérétiques et les aiment comme leurs frères.

On sait quels obstacles il fallut vaincre pour faire passer l'armée et transporter l'artillerie par des sentiers escarpés, bordés de précipices. On connaît la patience, la persévérance, le désintéressement que montrèrent les Français. Le récit de cette campagne mémorable appartient à l'histoire. Je ne parlerai que des faits où j'ai eu quelque part.

Depuis plusieurs jours je souffrais beaucoup. Encouragé par l'exemple des autres, je ne me permettais pas le plus léger murmure. Lorsque mes forces étaient épuisées, que ma constance m'abandonnait, je répétais ces paroles : Je veux que mon amant soit un héros.

Il y avait à peine une heure que j'étais sorti de l'hospice, lorsque le froid le plus vif que j'eusse encore senti me saisit avec une telle âpreté qu'il me fut impossible de rester à cheval. Je descendis, je marchai; je ne fis point trente pas; je fus forcé de m'arrêter. Mon sang se coagulait; le sommeil, symptôme de mort en pareille circonstance, m'accablait déjà; je me couchai dans la neige. Le général m'adressait la parole; étonné de ne pas m'entendre répondre, il regarde, en frémissant, dans le précipice qui nous environnait; il se tourne de mon côté, et me voit mourant. Il oublie ses propres souffrances, il saute à terre, il me relève; il me couvre de son manteau; il me force à marcher et me fait marcher

très vite. Mes sens éteints se raniment; quelques spiritueux communiquent leur chaleur à mon sang; mes idées renaissent; je reconnais enfin l'homme à qui je dois la vie. « Mon ami, me dit-il, les citoyens paisibles n'ont pas d'idées de pareils maux; mais ils vivent et meurent sans être connus, et c'est par ici qu'on va à la postérité. » Ah! pensais-je, elle saura ce que j'ai souffert, elle me plaindra, sa bouche charmante me louera : voilà pour moi la postérité.

Après des travaux et des efforts inouis, nous entrâmes enfin dans les plaines du Piémont : là on forma des ambulances. Le général exigea que j'y entrasse, et en effet l'excès de la fatigue m'avait rendu malade. Il me laissa de l'argent : ce métal est utile partout. Il me recommanda particulièrement, et il alla se mettre à la tête de sa division.

On n'est pas bien à l'ambulance. Propreté, alimens salubres, pansemens réguliers ne se trouvent pas toujours dans ces hôpitaux volans. Ma nouvelle situation ne me parut pas fort au-dessus de celle où j'étais quelques jours auparavant. Ah! me disais-je, s'il faut passer par beaucoup de ces épreuves pour être un héros, je ne m'étonne plus qu'ils soient si rares.

Mon argent et la recommandation du général m'avaient donné beaucoup de crédit sur les agens subalternes de l'établissement. J'en avais toujours deux ou trois en course, et ils me procuraient deux avantages : le premier, de vaincre l'ennui en distribuant les provisions qu'ils rapportaient; le second, de faire du bien à des malheureux dont j'étais devenu le camarade, et

avec qui j'allais courir la même chance. Le boulet ne respecte personne, et il y a du moins égalité au champ de bataille : je ne crois pas qu'on la trouve ailleurs.

Il y avait parmi nous un jeune homme qui avait été grièvement blessé au passage du mont Saint-Bernard. Il crachait le sang en abondance. Pâle, défait, accablé de faiblesse, il ne pouvait me reconnaître, et son état le rendait méconnaissable pour moi. Je ne voyais en lui qu'un homme mourant, que des soulagemens pouvaient rendre à la vie : je lui procurai ceux qui dépendaient de moi. Je ne me doutais pas à qui je rendais service.

Au bout de quelques jours la nature fit un effort en sa faveur. Marâtre pour la vieillesse, elle traite les jeunes gens en enfans gâtés. L'hémorragie s'arrêta, et la connaissance lui revint. Il me prit la main et me la serra : il ne pouvait parler encore. Chaque fois que j'approchais de lui, il me donnait quelques signes d'amitié. Je les attribuais à la reconnaissance, et je croyais bien qu'il m'en devait un peu. Enfin il me dit d'une voix faible : Avez-vous oublié la rue de Bussy ? Je le regarde, je cherche à retrouver des traits altérés, défigurés par l'épuisement et la pâleur... C'était mon conscrit, celui qui m'avait défendu contre la canaille ameutée contre moi, dont j'avais causé l'emprisonnement, et qui avait été conduit à Dijon par la gendarmerie.

Rien ne lie les hommes aussi solidement que le malheur, et quels titres n'avait pas à mon amitié celui qui m'avait rendu un service essentiel, et qui n'en

avait été payé que par des désagrémens que connaissait la bien-aimée, et avec qui j'en pouvais parler sans cesse?

J'avais des torts à lui faire oublier. Je lui avais promis de le recommander au général, et je l'avais laissé languir en prison. L'infortuné était totalement effacé de ma mémoire. Serait-il vrai que l'amour règne en tyran sur les cœurs qu'il subjugue, qu'il en bannit tout autre sentiment, qu'il nous isole et nous détache de tout ce qui n'est pas lui? Heureusement la nature n'a pas voulu que cette fièvre des sens fût durable.

Je priai ce jeune homme de me pardonner ma faute; je m'engageai à la réparer; je lui demandai son amitié; je lui offris la mienne, et jamais traité ne fut conclu aussi promptement ni avec plus de satisfaction mutuelle.

Dès cet instant je le considérai comme un frère, et je ne le quittai plus. Il n'avait pas besoin de ma bourse; mais il lui fallait des soins qu'un ami seul peut prendre, et je fus payé des miens par son retour rapide à la santé.

On fit partir les malades pour la petite ville d'Aost, qui avait été emportée l'épée à la main. Des hôpitaux réguliers nous y attendaient. Il y a, dans Aost, une maison de ces filles dont on ne peut trop louer le zèle désintéressé, et cet hospice n'avait qu'un nombre de lits très limité. J'appris qu'on les destinait aux officiers, et, sans autre titre que la bienveillance du général, je figurais parmi eux. Je demandai qu'on m'inscrivît pour une place chez les sœurs de la Cha-

rité, et cette faveur me fut accordée sans difficulté. La plus aimable des femmes avait porté l'habit de cet ordre : ces sœurs, piémontaises ou autres, devaient avoir ce naturel sensible, cet amour de l'humanité, ces attentions, ces prévenances dont mon ami Luvel avait encore un besoin si pressant. « Tu prendras ma place à cet hospice, lui dis-je, et peut-être y trouveras-tu une sœur Madeleine. Moi, j'irai à l'hôpital militaire, j'y attendrai que tu puisses te mettre en route, et nous rejoindrons ensemble le gros de l'armée. »

Il voulait que je jouisse de la place que j'avais obtenue; je voulais qu'il l'occupât; il s'en défendait, j'insistais; nous nous querellions... comme se querellaient Oreste et Pylade.

Très mal à l'aise sur des chariots où on nous avait entassés, nous mîmes pied à terre. Il pouvait laisser dans le fourgon son sac et ses armes; il s'inquiétait peu de son fusil, cela se trouve partout; mais son sac, il y tenait, comme moi à celui que je portais sur mon cœur. Il contenait des lettres d'une jeune personne qu'il avait tendrement aimée, que la femme charmante lui avait fait négliger un moment, et avec laquelle il s'était sincèrement réconcilié pendant son incarcération. Elle n'avait pas la présomption de faire de lui un héros. Luvel, de son côté, bornait ses désirs à la possession de sa mie, et aux jouissances d'une vie douce et paisible. De là sa répugnance à venir batailler avec les Autrichiens.

Un soldat ne peut pas arrêter la marche d'un convoi

pour fouiller un sac, le retourner, et en tirer des billets doux; un amant ne saurait se résoudre à s'en séparer : je pris le sac et je passai mes bras dans les bretelles. Il tirait d'un côté; je tirais de l'autre. « Tu ne le porteras pas. — Je le porterai. — Tu n'en as pas l'habitude. — Ni toi non plus. »

Pendant la conversation, passe une vivandière, jeune, noire, à l'œil vif, au propos gaillard. Elle avait une charrette couverte qui renfermait toute sa fortune, et dans laquelle elle courait le pays ennemi avec autant de sécurité que j'en avais en galopant le pavé de Paris sur Pompée. « Un louis, lui dis-je, et vous prendrez mon ami et son sac. — Un second louis, et elle te prendra aussi, ou je marche. — J'irai donc à pied? nous dit-elle; car je n'ai pas de place pour trois. — Vous monterez sur votre cheval. — Oui, pour vous plaire je creverai la pauvre bête. — Nous vous donnerons le premier que nous prendrons à l'ennemi. — Je pourrais attendre long-temps. — Pourquoi cela, ma bonne? — C'est que vous me paraissez plus propres à cajoler les femmes qu'à faire des chefs de file. — Tiens, quelle idée elle a de nous! Luvel, nous lui prouverons que le Français fait également bien l'amour et la guerre... Eh! mais... que je me rappelle! n'avez-vous pas été à madame Derneval? — Et j'y serais encore sans un maudit médecin qui voulait faire le capable et qui n'était rien moins que cela. Il m'a coûté une bonne place, et ne m'a offert, en dédommagement, que le soin très fastidieux de raccommoder son linge et de bassiner son lit. Mais en allant et

venant j'ai rencontré M. Plombock, maréchal-des-logis en chef de hussards, qui parle peu, mais qui agit fort. Nous nous sommes pris à l'essai, et, satisfaits également l'un de l'autre, il m'a proposé sa large main; je l'ai acceptée, et je lui ai promis, devant un prêtre, de lui être fidèle... comme on l'est à Paris.

« Le régiment a reçu ordre de partir pour l'armée, et comme M. Plombock veut que sa femme soit toujours en activité, il m'a fait vivandière. Il a vendu tout ce que j'avais pour m'acheter cet équipage et son contenu. Ce métier-là m'a déplu d'abord, et il diffère beaucoup de la vie que j'avais menée jusqu'alors; mais on se fait à tout, et la liberté qui règne dans les camps dédommage de bien des choses. Je fais d'ailleurs de bonnes affaires, et je me trouve à merveille de M. Plombock, qui remplit grandement ses devoirs, et qui n'est pas jaloux.

« Pour peu que la guerre dure quinze ans, je me retirerai avec une fortune honnête, si les manteaux rouges ne me l'enlèvent pas, et moi avec elle. — Et que ferez-vous alors? — Je vendrai le brandevin et la tranche de saucisson aux sujets de sa majesté hongroise, et je gagnerai leur argent que les Français me reprendront peut-être. Je suis disposée à faire souvent mon va-tout. Que j'en gagne trois ou quatre, et je suis au-dessus de toutes les chances. Ah! çà, dites-moi, beau garçon, d'où connaissez-vous madame Derneval? » Je lui rappelai les circonstances de mon entrée à l'hôtel; elle me baisa sur les deux joues. Elle nous fit monter dans sa carriole, et refusa nos louis.

Luvel se coucha sur un sac farci de jambons; je me mis à califourchon sur le baril au brandevin, et madame Plomblock enfourcha gaîment son cheval hongre. Elle nous fit, sur la route, les contes les plus plaisans; elle en riait la première, et montrait, en riant, des dents dont la blancheur la faisait paraître plus brune; mais elle avait des yeux qui faisaient du tout un ensemble très piquant.

Nous entrâmes dans la très petite et assez vilaine cité d'Aost. J'éprouvai une jouissance qui m'était inconnue à l'aspect de la première de nos conquêtes. Je passai jusqu'à l'enthousiasme quand je sus que la ville avait été emportée au pas de charge, et la baïonnette au bout du fusil.

« Guéris-toi, dis-je à Luvel, et à la première occasion nous monterons les premiers à l'assaut en pensant à nos dames. Tope, me dit-il, et que madame Plombock apprenne que si le beau Pâris était un lâche, le brave Achille était joli garçon. »

La jolie vivandière ne connaissait ni Achille ni Pâris; aussi ne répondit-elle rien, et la femme qui parle le plus n'est pas toujours celle qui intéresse davantage. Luvel venait de faire preuve d'érudition; la femme qui l'eût entendu eût eu la vanité de répliquer; la réplique eût senti le pédantisme; une femme pédante est complètement ennuyeuse, et on tourne les talons à une femme qui ennuie. Nous tournâmes le devant à la petite Plombock; nous l'embrassâmes avec un vrai plaisir, et nous suivîmes un gros d'officiers qui allaient ou qu'on portait chez les sœurs de

la Charité. Luvel se défendait toujours de prendre ma place, et cela devait être encore. Je l'assurai enfin que s'il se faisait enterrer, mes recommandations auprès du général ne lui serviraient pas de grand'chose; que sa maîtresse serait désespérée au seul aperçu de son extrait mortuaire; que j'en aurais presque autant de chagrin qu'elle, et qu'un homme sensible ne donne de chagrin à personne. Il se rendit en riant à mes instances.

Nous entrâmes dans des salles où régnaient l'ordre, le silence et la plus grande propreté. Nous rencontrâmes d'abord cinq à six vieilles dames à qui je ne dis rien du tout. Je n'aime pas les vieilles femmes: c'est un malheur, c'est une erreur, c'est tout ce qu'on voudra; mais je m'accommodai au mieux de sœur Thérèse, que je joignis dans un petit coin, et avec qui j'entrai en pourparler pendant que nos officiers se casaient. Seize ans, l'œil furtif, la gorge rondelette, le pied mignon, voilà sœur Thérèse.

Elle trouva fort simple que je cédasse ma place à un ami qui en avait plus besoin que moi; mais elle me fit observer qu'elle ne pouvait rien sans l'agrément de sa supérieure. Sa supérieure trouva aussi la chose très simple; mais elle me fit observer que mon ami n'étant pas inscrit sur l'état, elle devait en déférer à l'officier-commandant. L'officier-commandant trouva encore la chose très simple, mais inexécutable, parce que l'hospice était réservé pour les officiers seulement. « Mais, monsieur, je n'ai pas encore l'honneur de l'être. — Mais, monsieur, on vous considère comme

l'étant déjà, et la recommandation du général vous donne droit à cette distinction. — Vous permettrez au moins, monsieur, que mon ami, qui a des ressources, se fasse traiter à l'auberge. — Ah! par exemple, monsieur, je ne connais pas, dans l'ordonnance militaire, d'article qui défende cela; mais comme j'ai vu monsieur votre ami sous la conduite de la gendarmerie, il aura la bonté de payer un caporal que je mettrai de planton dans sa chambre. — Qu'à cela ne tienne, monsieur. Mais ne pourrai-je aussi, moi, mettre une sœur de planton à côté de son lit? — Je n'empêche pas cela. Voyez, monsieur, arrangez-vous pour le mieux. »

Luvel et moi courûmes rejoindre la petite sœur Thérèse. La petite sœur trouva très simple qu'une jolie fille de seize ans fût de planton auprès d'un joli homme de vingt ans, pourvu toutefois que sa supérieure fût de cet avis. Sa supérieure, consultée, trouva mille et une difficultés. « Si c'était un chanoine, disait-elle, un diacre, ou au moins un simple tonsuré; mais un Français de vingt ans et d'une aimable figure! Et puis, presque toutes nos sœurs sont âgées; qui les soulagera si je permets aux jeunes de s'absenter? Madame, dit la petite Thérèse, car toutes les vieilles filles ont la manie d'être appelées madame, soit qu'elles rougissent de n'avoir pas trouvé un honnête homme qui ait voulu les associer à son sort, soit qu'elles soient assez sages pour prendre le mot pour la chose, madame donc, dit la petite Thérèse en regardant Luvel du coin de l'œil, si monsieur voulait remplacer le calice

que ce tambour a serré dans sa caisse, au moment où vous m'ordonnâtes de m'aller cacher dans ce panier d'osier habillé en saint François, lorsque ce vilain borgne voulait séduire madame à force ouverte... —Oh! ce serait différent, dit la supérieure, car enfin nous ne pouvons pas vivre sans messes, et on n'en dit pas sans calice. — J'en donnerai un, dit Luvel, et il sera de vermeil. —Vous n'êtes pas gascon, monsieur le Français? — Madame, je consigne le prix du calice. — Monsieur, je n'ai rien à répondre cela. »

Auri sacra fames

est la devise du genre humain, et une sœur de la Charité pouvait bien l'adopter pour un calice, lorsque des papes, ses modèles, ont été, dit l'histoire qui ment toujours, jusqu'à la perfidie, l'assassinat, le poison, pour agrandir le domaine de saint Pierre, qui ne possédait pas un pouce de terre, mais dont les successeurs doivent avoir en propriété tout le monde connu, et l'intérieur de l'Afrique et les terres australes, quand on les connaîtra : ainsi soit-il.

Cette affaire arrangée, nous sortîmes de l'hospice, Luvel ayant son caporal à sa droite, la sœur Thérèse à sa gauche, et moi en avant pour examiner les enseignes.

« Entrons ici, leur dis-je. Grande et belle maison, balcon doré, enseigne magnifique! Un vieillard à barbe grise et en robe de chambre bleue? c'est peut-être le Père-Éternel. Un homme à peu près nu, qui n'a rien de bien engageant; mais qui regarde

le vieillard avec affection et piété; ce pourrait être le bon Dieu le fils. Un joli pigeon blanc, qui représente probablement le Saint-Esprit, quoique les pigeons aient bien moins d'esprit qu'un chien de bonne race... Nous sommes sans doute à l'hôtel de la Très-Sainte-Trinité, ce que je n'affirme point cependant, parce que je n'entends pas ce que le barbouilleur piémontais a écrit au bas de son enseigne. Au reste, si j'ai deviné juste, un homme qui met sa maison sous l'invocation de nos trois dieux doit remplir à la rigueur les devoirs de l'hospitalité. D'ailleurs je vois dans la cour la carriole de madame Plombock, et elle est si drôle cette petite femme-là! Elle t'amusera, Luvel. »

Mon ami établi dans la plus belle chambre de la maison, tous les gens à ses ordres, connaissance prise du caporal, qui se trouve être un jeune homme bien élevé, du caractère de sœur Thérèse, qui me parut aussi gaie à l'auberge que réservée au couvent, je me fis conduire à l'hôpital militaire. Luvel m'avait beaucoup engagé à profiter de la permission de se traiter à ses frais, et j'en avais bonne envie ; mais je pensai que l'argent que j'économiserais à l'hôpital tournerait au profit de ceux qui n'en avaient point, et ce motif me détermina.

Le premier objet qui me frappa en entrant dans les salles, ce fut Ruder qui se promenait en long et en large avec le bras gauche en écharpe, et qui, du poing droit, se frappait le front, exercice qu'il suspendait de temps en temps pour lever son œil uni-

que au plafond. « Qu'avez-vous donc, M. Ruder ? — Ce que j'ai! ne le vois-tu point? un coup de baïonnette dans le bras. — Oh ! je suis bien fâché de cela, M. Ruder. — Moi, je m'en bats l'œil, M. Jérôme. — Et où avez-vous reçu ce coup-là? — Ici, sur les remparts, que j'ai escaladés à la tête de mon bataillon; mais j'ai eu le petit plaisir de fendre en deux celui qui m'a fait cette saignée. — Et ce sont les douleurs causées par votre blessure qui vous engagent à vous faire des bosses au front? — Ma blessure?... des douleurs?... Me prends-tu pour une femme? crois-tu que je ne sache pas souffrir? — Qu'avez-vous donc qui vous tourmente à ce point-là? — Ce que j'ai, ventrebleu, ce que j'ai ! tiens, lis les bulletins de l'armée. Depuis que je suis ici, nos lurons ont pris Châtillon, le fort de Bar, Saint-Martin, les hauteurs de Romano, Chivasso, Vescelli, Santhia, Crescentino, Biella, Trino, Massérano. Tout cela pris en dix jours, et Ruder n'y était pas ! Ventrebleu, sacrebleu, sacredieu !

« Mais il me reste un bras, et il ne m'en faut pas davantage. Je pars demain, c'est décidé. Et toi, que fais-tu dans cette ville? — Moi? j'entre à l'hôpital. — A l'hôpital ! à l'hôpital, toi, blanc comme un lis et vermeil comme une cerise! à l'hôpital, dis-tu? tu veux donc te déshonorer? Au feu, ventrebleu, au feu. Je t'emmène avec moi. — Mais... — Pas de mais. — Écoutez donc... — Je n'écoute rien. — J'ai un ami malade... — Eh bien ! qu'il se guérisse. — Je lui ai promis de ne pas l'abandonner. — Qu'est-ce que c'est,

monsieur, qu'est-ce que c'est? Et ceux qui sont là-bas, qui versent leur sang tous les jours, ne sont-ils pas aussi vos amis, vos frères d'armes? Savez-vous si le général lui-même, à qui vous devez tant, n'expire point au moment où vous ne pensez qu'au repos avant d'avoir combattu? Au feu, Jérôme, au feu. — Au feu, commandant. Vous m'électrisez, et je pars avec vous. Allons voir mon ami et prendre congé de lui. — Allons le voir ce monsieur qui se dorlotte dans une auberge comme une demoiselle, et, sacredié! pour peu qu'il puisse marcher, il viendra avec nous. »

Nous sortons, et nous marchons vers l'hôtel de la Très-Sainte-Trinité. Ruder allait le nez au vent, appuyé sur sa canne, en répétant à chaque instant : « Dix villes prises en dix jours et, sacré-nom, je n'y étais pas! » La nature lui avait donné une ame de feu, qui maîtrisait son corps et le ployait à tout. J'étais honteux, en le regardant, en l'écoutant, d'avoir pensé à entrer dans un hôpital, lorsqu'un homme dans cet état brûlait d'en sortir.

Nous trouvâmes Luvel entre des draps bien blancs, et le caporal partageant auprès de son lit, avec sœur Thérèse et madame Plombock, une collation aussi friande qu'on peut se la procurer dans une ville prise d'assaut. Ruder, après avoir examiné le malade, prononça qu'il n'était point en état de se faire casser la tête; mais il jura contre les tourtes et les confitures. Il protesta que cette mollesse était indigne d'un soldat à qui il ne faut que du pain, de l'eau-de-vie et une pipe de tabac. En conséquence de ces principes, il

donna un coup de pied à la table, et la renversa avec les bouteilles et les bonbons. Madame Plombock lui baisa une joue; sœur Thérèse lui passa la main sous le menton, et à l'aspect des deux jolies femmes le héros s'adoucit considérablement. Il permit qu'on relevât les débris de la collation. Il dévora une tourte de frangipane sans se faire trop prier, et quelques verres de Malaga lui firent oublier sa blessure. Il baisait à droite, il baisait à gauche; enfin, il parut donner le mouchoir à la petite sœur Thérèse, qui n'avait pas trop de ses deux mains pour contenir celle qui restait au commandant. « Sacrebleu, disait-il en la regardant, si cette poulette-là m'était tombée sous la main, lorsque nous passions tout au fil de l'épée!... Mille bombes! mais je n'ai trouvé que des guenons. Une vieille roquantine de supérieure qui me criait : Prenez garde à mon cautère... vous ébranlez ma dernière dent... — Comment, reprit la petite sœur, c'est vous, monsieur le borgne, qui houspilliez si durement madame? — Oui, mon cœur, et jugez, d'après la manière dont je me suis montré avec elle, de ce que j'aurais fait avec vous. — Oh! ne parlons plus de cela, monsieur l'officier. — Vous avez raison, mon petit chat. L'homme n'est fait que pour agir, et, corbleu! nous agirons. Dis donc, l'hôte, ici, à moi. Plus vite que cela... Arrive donc, maraud. Deux lits de plus pour ce soir et un bon souper; c'est moi qui traite. Ma blessure s'enflammera un peu; mais qu'importe? Mais regarde donc, Jérôme, comme cet habit lui va bien! elle me rappelle ma femme, qui le portait... oh!

avec une grace! T'en souviens-tu, camarade?» A qui demandait-il cela?

« — Ah! çà, commandant, j'espère que vous ne la traiterez pas comme... — Tais-toi, nigaud. Les femmes sont trop heureuses qu'on s'arrange de manière à ce qu'elles n'aient rien à se reprocher. — Pas d'arrangement, je vous en prie, dit la petite sœur Thérése : je ne suis pas disposée à m'y prêter. — Allons, allons, ma fille, tu es à moi par droit de conquête, et je ne prétends pas user de mon droit en barbare; mais, corbleu! tu capituleras. »

La petite sœur Thérèse, effrayée de cet amour si différent de la douce mysticité à laquelle s'était vouée sa patronne, la petite sœur prenait sa mante et voulait à toute force retourner à son couvent. « N'ayez nulle inquiétude, jolie enfant, lui dit Luvel. Le commandant n'a qu'un bras; Jérôme est là, il le grisera, il le couchera; le caporal est encore là : tout s'accorde pour vous rassurer. »

La petite sœur eût quitté Luvel à regret; elle plaisait fort à Luvel; ils étaient déjà d'accord et ne s'en doutaient pas. Retourner au couvent, c'était se condamner à ne plus revoir son joli homme, car il eût fallu donner les raisons de ce retour précipité, et certes madame la supérieure n'eût pas exposé la plus fraîche de ses religieuses aux entreprises d'un homme qui n'est arrêté ni par un cautère ni par des dents branlantes. La petite sœur, vaincue par ces reflexions et par les raisonnemens de Luvel, qui ne pouvaient avoir de solidité que sur un esprit déjà

persuadé par le cœur, la petite Thérèse laissa tomber sa mante, et reprit en souriant sa place auprès de l'intéressant malade.

Ruder, qui s'était déjà mis en travers de la porte, laissa la circulation libre aux habitans de la maison. « Allons, me dit-il, chez le commissaire des guerres, demander des chevaux pour demain. Le devoir d'abord, puis le plaisir quand on le trouve. »

Je fus très aise de lui voir prendre ce parti. J'espérais que le grand air le calmerait assez pour qu'il ne pensât plus à employer ce qu'il appelait les grands moyens. Je le connaissais trop pour lui faire des représentations. Habitué à se roidir contre tout ce qui le contrariait, il n'en eût été que plus ferme dans sa première résolution.

Le commissaire des guerres lui marqua la plus haute considération, et lui parla debout. Il fit de ses exploits une récapitulation qui impatienta le modeste commandant. » Finissons, finissons, commissaire. Il y a en France cent mille hommes aussi braves que moi, et je ne viens pas ici pour recevoir des complimens et des révérences. Il s'agit de deux chevaux pour demain; un pour moi, l'autre pour ce beau garçon, à qui je vais faire respirer l'odeur de la poudre à canon. A demain donc, deux chevaux et un guide rendus au point du jour à l'auberge de la Très-Sainte-Trinité. »

Nous rentrâmes et nous trouvâmes tout disposé pour nous recevoir. Deux lits dans la même chambre, ce qui me plut beaucoup, parce que je serais le maî-

tre d'empêcher le commandant de renouveler les scènes qu'il donnait partout. Je regardai la porte, en paraissant faire l'inspection de notre local, et je vis qu'elle fermait à clé.

Nous passâmes dans la chambre de Luvel, où on avait mis le couvert. Un lit de sangle pour Thérèse, un autre pour le caporal et madame Plombock dans un cabinet voisin, dont la porte fermait à merveille, mais dont la cloison avait été abattue à coups de crosse de fusil par des amateurs qui cherchaient les couverts d'argent que l'hôte avait jetés dans son puits... manière de se loger pêle-mêle qui paraîtra un peu extraordinaire à quelqu'un qui ignore ce que c'est qu'une petite ville mise en désordre par le vainqueur, et encombrée d'hommes, de chevaux, d'équipages. En pareil cas, on fait de son mieux.

La petite sœur était déjà dans son déshabillé de nuit qui la rendait plus jolie encore. Un degré ou deux d'agrément de plus, et elle eût été comparable à cette charmante sœur Madeleine qui m'avait prodigué les soins que Thérèse rendait à Luvel, qui avaient décidé du destin de ma vie, et dont la jouissance m'avait rendu digne de l'envie des plus fortunés des êtres. Quelques soupirs s'échappèrent de mon cœur, toujours brûlant d'amour, de souvenirs, d'espérances. Hélas! me disais-je, la reverrai-je jamais cette rue de Bussy? Le reverrai-je cet heureux château, et ce boudoir, et ce rez-de-chaussée, et ce lit!... O mort! encore quelques nuits comme celle-là, et j'aurai assez vécu.

Le commandant fut sobre pendant le souper, réservé avec les femmes, et j'en augurai bien. Que j'étais jeune encore! c'était le repos du lion. La conversation ne roula que sur la guerre. Ruder en parla en homme expérimenté et qui méprise la vie. Nous écoutions, Luvel, le caporal et moi, avec le silence et l'attention des Grecs lorsque Calchas prononçait ses oracles. Je m'aperçus que la petite sœur prenait de l'intérêt à ses récits, et cessait de le regarder avec dégoût. Le général, pensé-je, avait raison de dire que le front le plus beau est celui qu'ombragent des lauriers. J'en moissonnerai, et j'en serai plus cher à la femme adorée.

Tout présageait une nuit tranquille. Thérèse, la petite Plombock, Luvel, le caporal partageaient ma sécurité et étaient plus excusables que moi : ils ne savaient pas encore comment Ruder faisait l'amour.

« Vous aurez la bonté, dit, après le souper, l'hôte au caporal, de ne pas fermer votre porte. Il y a, dans la chambre contiguë, une femme bien à plaindre et bien intéressante qui a quelquefois besoin de moi la nuit. — Et tu ne me l'as pas fait voir ! dit Ruder à l'aubergiste. Allons, le bol de punch. Je veux boire à ta femme intéressante et à toutes les jolies femmes que je connais. — Mais, commandant, le punch et votre blessure... — Ma blessure ! j'en recevrai peut-être une seconde en arrivant là-bas : je les guérirai ensemble. Je boirai du punch, morbleu ! tu en boiras aussi, Jérôme. Cette boisson entretient la bonne humeur, et

nous devons être pressés de jouir, nous qui ne sommes jamais sûrs du lendemain. — Eh bien! commandant, vous boirez seul, car ces dames ni moi..... — Vous boirez avec moi, monsieur. Refuserez-vous de porter la santé de madame Ruder? »

J'aurais porté ce toast-là avec de l'eau-forte. Je me rendis donc, quoique je connusse le commandant, et que je susse que le punch lui mettait ordinairement le diable au corps.

Pendant qu'on apprêtait le bol, Ruder sortit pour se coiffer de nuit, disait-il, et se mettre en robe de chambre. Son bonnet de police était sa coiffure de nuit, et sa robe de chambre un habit uniforme dont il avait coupé les basques. Je ne voyais pas ce qu'il pouvait gagner à cette mascarade; mais il avait des raisons de s'absenter qui tenaient à un plan d'attaque qu'on ne communique jamais à l'ennemi.

On servit le punch, et, contre mon attente, le commandant s'en versa avec discrétion; mais, à chaque instant, il avait soin de remplir nos verres. Avant de boire à la femme charmante, il fallut boire à sœur Thérèse, ensuite à madame Plombock: le moyen de s'en défendre? Il proposa après cela de boire à la dame tant à plaindre et si intéressante de la chambre contiguë, que personne de nous n'avait vue et dont la santé nous était fort indifférente; mais ce verre précédait la libation dont on allait faire hommage à la belle des belles, et il passa comme les autres. Enfin, d'après ce que nous dîmes, Luvel et moi, à madame

Plombock et à la petite Thérèse, des charmes et des qualités de madame Ruder, elles firent comme nous, et burent rasade en son honneur.

Nous commençâmes tous à jaser à tort et à travers. Je m'aperçus que madame Plombock cherchait à engager une conversation particulière avec moi, et, pour me rendre plus attentif, elle me tenait la main qu'elle serrait de temps en temps. La petite Thérèse tâtait souvent le pouls de Luvel, sous son drap, de peur, disait-elle, qu'il ne se refroidît. Le caporal bâillait : il n'avait rien de mieux à faire.

Je soupçonnai que le commandant avait eu l'intention de griser ces dames, et il y avait réussi à demi; mais il était si laid en bonnet de nuit et en robe de chambre que son seul aspect devait refroidir la tête la plus échauffée. D'ailleurs je me proposai de donner un double tour à notre porte et de jeter la clé dans la rue, parce que Ruder avait le poignet ferme, et qu'il eût pu commencer par me faire violence à moi pour arriver à nos deux petites femmes.

Il m'invita à me retirer : je ne demandais pas mieux. Je n'avais pas trouvé dans la journée un moment pour écrire à la bien-aimée, et je comptais me livrer à ce plaisir si doux pendant le sommeil du héros. Mais le punch avait produit son effet ordinaire sur une tête peu habituée aux vapeurs bachiques. Je ne suivais plus la ligne droite, et je jugeai que si je ne voulais pas qu'on me mît au lit, je n'avais pas de temps à perdre pour m'y mettre moi-même. Je n'oubliai pas cependant les deux tours, ni le saut de la clé dans la rue.

Je fis tout cela très maladroitement sans doute, car Ruder, qui n'était pas fin, s'aperçut de ma manœuvre et en rit dans sa moustache. Je le laissai rire, je me déshabillai tant bien que mal, je me mis au lit et m'endormis profondément.

Un carillon du diable me réveilla en sursaut, je ne sais à quelle heure. J'appelle Ruder; il ne répond point. J'allais me lever et chercher mon sabre, je dis chercher, car je ne savais plus où je l'avais mis la veille..... On pousse la porte de ma chambre; on la repousse après être entré, et on met le verrou. Je saute de mon lit, et je vais à celui du commandant en criant: *Qui vive?* Pas de réponse encore; mais j'entends marcher derrière moi.

Je tâche de rappeler mes idées et les petits incidens de la veille. Je me souviens des projets, très vraisemblables, que j'avais attribués à Ruder, de la porte fermée à double tour, et de la clé jetée dans la rue. On ne devait donc pouvoir entrer ni sortir. Je tâte le lit de Ruder... Personne. Est-ce lui qui a causé le vacarme qui m'a réveillé? Mais comment serait-il sorti? Cependant on a ouvert et refermé ma porte; j'ai entendu marcher... Ah! çà, ai-je bien réellement entendu quelqu'un? Rêvé-je, ou y a-t-il quelque esprit follet dans la maison?

Je vais à cette porte. La serrure y est; mais on a fait sauter la gâche! j'y suis. C'est pour faire cette opération que le commandant a prétexté son inutile et ridicule toilette de nuit. C'est pour me brouiller la vue qu'il m'a fait boire. Vite, allons au secours de nos

petites femmes, sur lesquelles le punch doit avoir agi plus fortement encore que sur moi.

Je sors, j'entre chez Luvel... pas de lumière! C'est singulier, car enfin un malade... Je l'appelle... Un silence profond. Je vais à tâtons à son lit; il est vide comme celui de Ruder. Je me heurte contre la couchette de Thérèse, et je ne l'y trouve point. Tout cela me paraît un enchantement. Je prête l'oreille; j'entends ronfler; j'avance, guidé par le bruit mesuré... Un habit uniforme, un chapeau militaire, un sabre... Ce ne peut être que le caporal qui dort comme une marmotte, car enfin le commandant ne se serait pas dérangé de là-bas pour venir ici ronfler seul sur un lit de sangle.

Je regagne le carré. Je vois une lumière et je tourne de ce côté. J'entre dans une chambre ouverte; je trouve les habits de la petite Plombock sur un fauteuil, et personne, jamais personne. Je me frotte les yeux pour m'assurer que je suis toujours bien éveillé; je me touche pour m'assurer que je suis toujours moi, et persuadé de mon identité et de la nécessité de retrouver nos convives, je prends la lumière pour les chercher.

Je faillis d'abord à me casser le nez contre une grosse porte qui fermait le haut de l'escalier. Deux bons tours et pas de clé; mais ici point de gâche à faire sauter : le pène entrait dans un pilier en pierre de taille. Il était certain qu'on n'était pas sorti par-là, puisque la serrure n'avait pas d'entrée en-dehors, ce dont je m'assurai aisément à l'aide de ma chandelle. Où diable étaient-ils donc tous?

Je retourne chez Luvel, mon flambeau en avant, et mon autre main entre mes yeux et la lumière, afin de distinguer les objets de plus loin. Je m'embarrasse les jambes dans une couverture traînée au milieu de la chambre je ne sais par qui ni comment; je chancelle, je tombe; ma chandelle s'éteint. Ma foi, dis-je, le soleil éclaircira tout cela, moi je m'y perds, et je vais me recoucher. Je regagnai ma chambre avec assez de difficulté, parce que je n'avais pas d'habitude des lieux, et je remis les verroux pour être dispensé de participer à des mystères impénétrables.

Je me heurte d'abord contre le lit de Ruder, et je m'en éloigne aussitôt, chassé par l'odeur du tabac à fumer et par d'autres vapeurs difficiles à distinguer, mais dont l'ensemble n'a rien de délicat. Je tâtonne encore, et je me frappe le front contre une des colonnes de ma couchette de six pieds en carré, couchette magnifique qui venait, à ce qu'assurait notre hôte, du duc Victor-Amédée, et qui n'en était pas plus commode, car je m'y étais perdu après m'être couché, et je ne savais maintenant si j'étais au pied ou à la tête.

Je trouve une ouverture; je m'y glisse, et me voilà entre deux draps. L'intérieur était chaud, très chaud même, ce qui me parut assez extraordinaire après une demi-heure d'absence; mais je ne m'arrêtai pas à cette idée. Je cherchai à me rendormir, en me tournant et en me retournant, manière usitée d'appeler inutilement le sommeil. Je m'aperçus que la couverture ne portait pas toujours sur moi : qui l'élevait donc à droite et à gauche?

J'allonge un bras... Ah! ah! J'ai société ici. C'est, sans doute, la personne qui marchait derriere moi, et qui n'a pas jugé à propos de me répondre. Mais quel est celui ou celle qui se fourre dans le lit d'un autre sans son agrément? Diable! si les farfadets, les sylphides prennent des formes comme celles-là, j'adopte la foi robuste du curé aux images matérielles; mais, parbleu, je n'exorcise pas. De légers soupirs d'une part, des baisers très vifs de l'autre, engagèrent l'action. Dormait-on, en faisait-on semblant? je n'en sais rien; mais j'avançais, et on ne m'arrêtait pas.

J'arrive au but avec la témérité d'un étourdi qui ne redoute rien; mais hélas! je ne me présente qu'en convalescent... Pan! une paire de soufflets et un éclat de rire partent à la fois. Les femmes rient assez ordinairement en certaines circonstances. Elles veulent dire par-là qu'elles ne sont pas affectées de l'accident, ce qu'on croirait volontiers, si elles n'avaient point d'amour-propre. Quoi qu'il en soit, étonné de cette brusque incartade, je fais un saut de côté... « Eh! qu'y a-t-il donc là? Ah! nous sommes trois ici! » mais que tout était joli et précieux à ce bord-là! « Finissez, monsieur Jérôme, soyez sage, je vous en conjure. — Eh!... mais... c'est la petite sœur Thérèse! » C'était elle en effet.

Quelle était intéressante, cette Thérèse! elle avait jusqu'à l'innocence que tant d'autres s'efforcent de jouer. Elle me faisait des représentations si plaisamment pathétiques, et son organe argentin s'affaiblissait si sensiblement! Elle défendait avec tant

de trouble une partie de ses charmes en laissant les autres à l'abandon ! elle cédait si involontairement à l'empire de la nature!... « Rien n'arrive, dit-elle en soupirant, que d'après les vues de la Providence. Elle a permis que je résistasse à ce vilain borgne; elle veut que ce beau garçon ravisse ce que j'ai gardé jusqu'ici avec tant de peine : ainsi soit-il. » Oh! oui, la pauvre petite l'avait bien gardé... Mais... mais je ne méritais plus de soufflets, et l'aimable enfant était hors d'état d'en donner.

« La jolie casuiste! dit madame Plombock (vous vous doutez bien quelle était la troisième personne de cette nouvelle Trinité, dont l'union intime allait accomplir le mystère, et ne plus permettre de douter d'aucun); la jolie casuiste! et qu'elle entend bien à calmer sa conscience timorée! Pour vous, monsieur Jérôme, vous êtes un impertinent. » Le moyen de ne rien dire à madame Plombock! Je m'exprimai... et vertement. « Allons, dit-elle, puisque la Providence vous a rendu la santé, c'est qu'elle veut que vous en fassiez usage. Que sa volonté soit faite! »

Thérèse boudait, Thérèse pleurait, Thérèse me faisait des reproches. Je revenais causer avec elle; je l'apaisais, et je retournais à la petite Plombock, qui avait une démangeaison de parler, mais une démangeaison!... Je causai tant avec l'une et avec l'autre que je pensai enfin qu'il faudrait me faire jucher à cheval, quand le commandant m'appellerait. Cette réflexion fit prendre à la conversation une tout autre tournure, et j'allais savoir à quelle suite d'incidens

je devais une double bonne fortune que je n'avais pas cherchée, que je n'avais pas même désirée, mais que personne n'eût refusée à ma place, lorsque nous entendîmes briser la grosse porte de l'escalier à grands coups de masse.

Madame Plombock prit son parti en femme expérimentée, et délogea aussitôt. La petite Thérèse me dit en sanglotant : « Ah ! mon Dieu, si on me trouve ici, je suis déshonorée, perdue », et elle restait dans mon lit. Il y avait un moyen tout simple pour qu'on ne l'y trouvât point : c'était de la reconduire dans le sien. C'est ce que je fis très lestement. Je retournai ensuite passer un pantalon, et je revins au moment où la porte tomba avec un fracas qui éveilla enfin le caporal.

Le premier qui parut était Luvel, à demi vêtu, et appuyé sur son sabre. Il était suivi de l'hôte, à peu près nu aussi, et portant une longue broche à la main. Ils venaient de chez le commandant de la place, à qui, disaient-ils, ils avaient été demander main-forte. C'était aller un peu loin dans un cas aussi urgent ; mais Luvel était hors d'état de défendre sœur Thérèse, le caporal n'avait pas voulu s'éveiller, et d'ailleurs il n'avait pas de représentations à faire à un commandant de bataillon. J'étais le seul qui, n'étant pas réellement militaire, pouvais agir offensivement contre un homme d'un grade supérieur ; mais je n'avais point paru, et Luvel n'avait su où me prendre. Il n'avait donc vu de ressource que celle de l'hôtelier, qui n'était pas bretailleur, qui avait fait

mettre le cheval de madame Plombock à sa carriole, et qui, grimpé dans cet équipage avec le malade, l'avait mené porter plainte.

Le commandant de la place leur fit observer très judicieusement que selon les apparences il ne restait plus qu'à dresser procès-verbal des délits, et il les renvoya par-devers son adjudant. Il fallut à celui-ci le temps de s'habiller, de prendre, de garnir son écritoire de poche, et pendant que tout cela se faisait, il se passait en effet bien des choses.

L'adjudant était un gros réjoui qui se fit apporter une table, une bouteille de vin; qui buvait un coup pendant que Luvel déposait, et qui écrivait les faits et gestes de Ruder lorsqu'il avait bu.

Le héros était entré la moustache haute, le jarret tendu, et, sans rien dire à personne, il était allé droit houspiller sœur Thérèse. Sœur Thérèse avait crié, avait égratigné; Luvel s'était mis à crier de son côté, et, ne pouvant mieux faire, il avait jeté à la tête du commandant pot de confitures, pot de nuit, pot d'opiat, tous les pots possibles, pendant que le commandant parait de la main qui lui restait tous les coups qui menaçaient sa tête. La petite Thérèse s'était dégagée, et s'en était allée, elle ne savait où, répondit-elle à l'adjudant, et je crois que vraiment la pauvre enfant l'ignorait; mais elle savait d'où elle venait, ce qu'elle ne jugea pas à propos de faire insérer au procès-verbal. La plus ingénue est toujours dissimulée.

Aux cris de Luvel et de Thérèse, au bruit des pots

cassés, était accourue madame Plombock, sur laquelle Ruder se jeta, en jurant qu'elle paierait pour Thérèse. La petite femme, très aguerrie, n'avait pas perdu la tête. Elle avait sauté par-dessus une table, l'avait jetée aux jambes du commandant, et pendant qu'il s'en dépêtrait, elle lui avait affublé la tête de la première couverture qui lui était tombée sous la main. Elle l'avait fait pirouetter, l'avait renversé, et s'était enfuie, elle ne savait encore où : la moins ingénue est toujours discrète sur certain article.

C'est pendant ce combat, d'un genre assez nouveau, que Luvel s'était à peu près habillé, et qu'il avait fait de son sabre une béquille. Il avait pris la chandelle afin de trouver l'escalier, il était descendu pour appeler à lui l'aubergiste et les garçons d'écurie, et Ruder l'avait laissé faire; mais à peine le malade avait-il mis le pied sur la seconde marche, que le commandant avait fermé sur lui la grosse porte que vous connaissez, sans doute pour s'assurer que ces petites femmes ne pussent émigrer. Luvel, remonté avec les gens de l'hôtel, et voyant l'impossibilité de rentrer, s'était décidé à aller rendre plainte, et était parti ainsi qu'il l'avait déclaré ci-dessus.

Tous ces détails m'expliquaient clairement ce qui m'avait long-temps paru incompréhensible. Mais qu'était devenu Ruder? Il n'était pas sorti par la porte, et il ne s'était pas enfermé avec deux jolies femmes pour se jeter par la fenêtre. L'adjudant déclara qu'il fallait le trouver pour qu'il entendît la lecture du

procès-verbal, et qu'il le signât, si tel était son bon plaisir.

« Vous verrez, s'écria tout à coup la petite Plombock, que la dame intéressante et si à plaindre de la chambre contigüe est celle à qui sœur Thérèse et moi devons réellement notre salut. » Son salut, la friponne!

« S'il a fait cela, reprit l'hôtelier en jurant par tous les saints du paradis, je lui passe ma broche au travers du corps. — Bas les armes! lui dit très impérativement l'adjudant, et sachez, faquin, que le commandant Ruder n'est pas fait pour mourir de la main d'un gargotier, ni nous pour le souffrir. — Ah! je vois ce que c'est, reprit l'hôte, un barbier en rase un autre. — Pas de comparaison, pas de réflexions, pas de raisons; remets-moi ta broche, ou dans deux heures je fais murer ta porte. — La voilà, monsieur l'officier. *A præsentiâ Gallorum libera nos, Domine.* »

L'aubergiste désarmé, l'adjudant marcha vers cette chambre, et nous le suivîmes tous, curieux de savoir par quel nouvel incident serait clos le procès-verbal. Nous trouvâmes une femme au lit, Ruder très éveillé auprès d'elle et très tranquille, quoiqu'il eût tout entendu... Mais Dieu! grand Dieu! est-ce le diable avec qui il a été coucher cette fois? Une vieille carcasse décrépite, ridée, et dont le bout du nez touche le bas du menton... « Ah! sacredié! s'écria Ruder en se sauvant du lit, je savais bien n'avoir pas trouvé une poulette; mais dans l'obscurité je lui donnais trente ans

de moins. Allons, allons, on ne dira pas que rien fasse reculer Ruder. Ce qui est fait est fait; mais je ne crois pas que de sa vie la princesse retrouve une pareille aubaine. — Comment, reprit l'hôte, ce qui est fait est fait! Ma pauvre mère! une femme qui était sage comme une vierge; qui avait de l'esprit comme un ange; qui touchait du tympanon comme sainte Cécile, et qui nous charmerait encore par ses bons mots et ses complaintes, si depuis deux ans elle n'était tombée en enfance! Je vous demande justice, monsieur l'adjudant, et une justice éclatante. » — Pouah! pouah! faisait Ruder en se rinçant la bouche avec un verre d'eau-de-vie, et ne prenant pas plus de part à ce qui se disait que s'il eût été pour rien dans les événemens de cette nuit. Il battit le briquet et se mit à fumer tranquillement une pipe.

L'hôtelier, collé à la poche de l'adjudant, insistait pour que l'amant de sa chère mère subît une punition exemplaire. « Bah! bah! lui dit l'adjudant : c'est toi qui es cause de tout ce grabuge. — C'est moi, monsieur le Français! c'est moi! et comment cela, s'il vous plaît? — Pourquoi as-tu mis du monde dans cette première chambre? — Eh! monsieur l'officier, les autres pouvaient être remplies par des gens bien portans qui eussent envie de dormir. Quel mal ai-je fait de mettre ici un malade, gardé par un caporal et une sœur de la Charité, qui pouvaient avoir besoin de sortir à chaque instant pour son service, et que je n'aurais pas dérangés en passant chez lui pour aller changer ma pauvre mère. Comment! dit l'adjudant,

est-ce qu'elle ferait..... — Tout, monsieur l'officier, tout. — Ah! sacredié! reprit Ruder, ce que je croyais l'effet de la chaleur... — C'en était, monsieur, c'en était. »

A l'instant le commandant enlève sa chemise par-dessus ses épaules et la jette au milieu de la chambre. Madame Plombock se sauve, parce que l'usage l'ordonne ainsi; la petite sœur se sauve, parce qu'elle a de la pudeur. Le commandant se vide un pot d'eau sur la tête, reçoit l'eau dans la cuvette à la chute des reins, se la rejette sur le toupet pour la recevoir encore. Définitivement il envoie l'eau et la cuvette au nez de l'aubergiste, et va se rouler dans les draps du caporal afin de se sécher.

« Monsieur l'adjudant, crie l'hôte, injure personnelle jointe au devoir de venger la source d'où je suis sorti. — Va te faire lanlaire, toi et ta source, dit Ruder. Voyez si ce maraud finira! De quoi te plains-tu? As-tu peur que je t'aie fait un petit frère? Allons, butor, va nous préparer un bon déjeuner, et puisque tu es dévot, remercie Dieu qu'au lieu de ta mère ta femme ne me soit pas tombée sous la main.

« Oui, à déjeuner, dit l'adjudant en déchirant le procès-verbal, c'est la meilleure façon de terminer cette procédure comique. — A déjeuner! repris-je, et j'en avais besoin. — A déjeuner! poursuivirent mes petites femmes; elles avaient à réparer. — A déjeuner! à déjeuner, messieurs! et les dommages et intérêts de ma chère mère? — Tu les auras : va donc, animal. — Je les aurai! à prendre sur quoi, beau

petit hussard? — Sur les neiges du mont Saint-Bernard, dit Ruder. — Non, non, repris-je, il les aura sur son mémoire; nous n'en regarderons que le total. » Je le répète : *Auri sacra fames* est la devise du genre humain. L'hôte sortit en me faisant une profonde révérence, pour aller grossir ses espèces de ce que sa source avait perdu en pureté.

Le jour commençait à peine à paraître qu'on frappa à la porte de la rue : c'était notre guide, qui, soumis et timoré comme un vaincu, venait long-temps avant l'heure prescrite nous amener de bons chevaux et prendre nos ordres. Ruder me pressa de m'habiller et s'habilla lui-même à la hâte. Il descendait, il montait, il redescendait; il pressait l'hôte, le chef, les marmitons; il comptait les minutes, il croyait ne pouvoir être assez tôt en présence de l'ennemi.

Il pressa tant, cria tant, jura tant, qu'il nous fit manger des viandes crues et des sauces tournées, et, après un quart-d'heure de séance, il prit son sabre, son chapeau et sa valise : « A cheval, Jérôme; à cheval donc! une heure perdue peut nous faire manquer l'occasion de nous signaler. » J'embrassai de tout mon cœur mon ami Luvel que j'avais trompé; mais je me croyais à l'abri du reproche, parce que je n'avais pas cherché l'occasion. Il était si aisé de la fuir! Hélas! la femme charmante, estimée, adorée, n'était occupée qu'à se défendre; elle me faisait peut-être hommage de chaque combat, de chaque victoire; c'est à moi seul qu'elle pensait peut-être sur sa couche solitaire, et mon image venait charmer son réveil. Mais

moi... moi!... Le commandant s'impatientait, tempêtait. La petite Thérèse sortit avec moi de la chambre commune, m'attira dans un recoin, m'embrassa en pleurant, et me serra la main : « Beau Jérôme, cher Jérôme, vous reverrai-je jamais? — Je l'espère, aimable enfant. » Un mot, une caresse m'avaient fait oublier les réflexions touchantes dans lesquelles je m'absorbais un instant auparavant. Que le cœur de l'homme est bizarre, versatile, inexplicable! Madame Plombock me dit adieu en riant, et nous partîmes au galop.

Nous n'avions pas fait deux lieues que Ruder jura qu'il était brisé, moulu, et qu'il se sentait faible au point de ne pouvoir se soutenir à cheval. Je n'étais pas plus en état que lui de soutenir la fatigue, et je lui proposai d'arrêter. « Plutôt mourir! me répondit-il. » Nous reprîmes le pas, et nous avançâmes encore, lui maudissant la chère maman, moi m'accusant intérieurement de ma malheureuse facilité.

Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous allâmes jusqu'à Châtillon. Là j'insistai pour prendre un jour ou deux de repos. Le commandant, malgré son ardeur guerrière, était assez de cet avis. Mais la première chose que nous apprîmes en mettant pied à terre, c'est que nos troupes avaient traversé le Simplon et le Saint-Gothard; passé, sous le feu ennemi, le Tésin à la nage; forcé Tubigo, pris Corbetto, et qu'enfin l'état-major était établi à Milan. Il n'y eut plus moyen d'arrêter Ruder. Représentations, prières, il n'écouta rien. « Il y aura une affaire générale et je

n'y serais pas ! Corbleu ! mon bataillon donnerait sans que je fusse à sa tête, sans que j'essuyasse le premier coup de feu ! Si cela arrivait, je me brûlerais la cervelle à l'endroit même où j'en recevrais la nouvelle. — Mais, commandant, votre santé..... — Ma santé, ma vie appartiennent à l'état. — Votre impuissance d'agir..... — Je peux me montrer, voir, vaincre ou mourir. — La difficulté d'avancer rapidement sur des chevaux d'ordonnance... — Prenons la poste, morbleu. Il est beau, superbe, admirable de ne pouvoir rejoindre qu'en poste nos intrépides lurons. As-tu encore de l'argent, Jérôme ? — Quinze louis environ. — J'en ai trente, c'est plus qu'il ne faut. Allons, monsieur le maître, fais-nous chercher une chaise, un cabriolet, une charrette, ce qui se trouvera. Prépare-nous une cantine bien fournie, et en avant... Eh ! ventrebleu, voilà notre affaire... Regarde, Jérôme... la petite Plombock qui arrive dans sa carriole. Vite des chevaux de poste là-dessus. — Ah ! çà, mais, commandant, serez-vous sage ? — Oui, sacredieu ! je te le promets ; d'ailleurs il me serait difficile de ne pas l'être, et je n'ai de passion réelle que celle de me battre. » Serez-vous sage, avais-je dit ? Orgueilleux et faible jeune homme, était-ce à toi qu'il convenait de faire cette question ?

Je me serais senti dégradé si j'eusse résisté plus long-temps à ce noble enthousiasme, si même je ne l'eusse point partagé. J'ai toujours pensé que l'amant d'une femme quelconque doit s'efforcer d'être au moins l'égal de son mari, s'il ne veut pas que tôt ou tard elle

rougisse de sa faiblesse. Pouvais-je d'ailleurs laisser partir seul Ruder blessé, lui à qui je devais la protection du général, et qui avait pour moi une affection sincère? N'y avait-il pas une sorte de délicatesse à le dédommager, par des soins et des prévenances, d'un tort irréparable, et que je me reprochais quand la nature et l'amour me permettaient de réfléchir? Je me disposai donc à le suivre, et je l'aidai autant que je le pus dans ses préparatifs.

La petite Plombock n'avait pas mieux demandé que d'avancer promptement et à nos frais, pourvu que Ruder lui promît sûreté, ce qu'il fit de la manière la plus solennelle, c'est-à-dire en jurant comme je ne l'avais jamais entendu jurer. Le cabaretier avait été fort aise de vider son garde-manger et de nous vendre un mauvais matelas aussi cher que s'il eût été neuf. Ainsi, dans une heure de temps, notre espèce de litière fut arrangée et garnie de vivres pour quatre jours, le bidet hongre vendu, les chevaux de poste attelés, et nous voilà courant comme si le diable nous emportait.

La petite Plombock nous faisait de ses contes ordinaires; le commandant les écoutait étendu sur son matelas, où il fumait quand il ne buvait pas; et s'il lui arrivait de déposer la pipe et le verre, il entonnait la chanson de guerre de Roland avec l'exaltation d'un homme de vingt ans. Lorsqu'il dormait, des œillades très vives m'annonçaient des dispositions que la présence des postillons rendait inutiles, et je n'en étais pas fâché. La première nuit, des agaceries plus

directes me réveillèrent quelquefois ; mais Ruder avait pris, comme de raison, le milieu du matelas. Elle était sur un bord et moi sur l'autre, et j'en étais bien aise. « Allons, me dit-elle en riant, je crois qu'un peu de repos m'est aussi nécessaire à moi. » Et sans autre réflexion elle s'endormit et s'éveilla, dix heures après, de la plus belle humeur du monde.

Partout le bruit de nouveaux exploits soutenait l'ardeur du commandant et la mienne. Là nous apprenions le passage du Pô, ici la prise de Plaisance, plus loin celle de Stadella, de Lecco, de Crémone. « Mille bombes ! disait Ruder, ne les joindrons-nous jamais ? » Et il aiguillonnait les chevaux avec la pointe de son sabre, et il frappait les postillons du plat dès qu'ils cessaient de se servir de leur fouet.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Je marche à la gloire.

Nous arrivâmes enfin à Pavie pendant la nuit du 20 au 21 prairial. Là on nous refusa des chevaux de poste pour l'armée, parce qu'elle était à peu de distance de cette ville et qu'on s'attendait à une action vers la pointe du jour. Ruder demanda à l'instant et obtint des chevaux et un conducteur de charrois militaires. Il proposa à la petite Plombock de la mener jusqu'à nos avant-postes; elle accepta résolument, et nous repartîmes tous les trois.

Il n'était pas jour encore, et le canon commençait à tirer de toutes parts. A mesure que nous avancions, nous distinguions le bruit de la mousqueterie. Ruder nous faisait aller aussi vite que le permettait la pesanteur de nos chevaux, et le soleil commençait à peine à paraître que nous vîmes, du haut d'une colline, les deux armées se former en combattant. Je l'avouerai, ce spectacle imposant et terrible me fit

éprouver une sensation que je ne connaissais point. Ce n'était pas de la frayeur; c'était une tristesse profonde, un affaissement d'organes, causés par l'aspect des blessés qu'on rapportait déjà en foule, et par l'évidence du danger où Ruder allait me précipiter avec lui. Il me regarda fixément : « Tu pâlis, Jérôme. — J'avoue que je suis mal à mon aise; mais je ne romprai pas d'une semelle. — Tu seras brave sans être fanfaron : voilà comme j'aime les hommes. »

Nous arrêtâmes au premier poste, et il s'informa où était son bataillon. On le lui montra faisant partie de l'avant-garde, qui soutenait seule alors tout l'effort de l'armée ennemie. Il sauta à terre avec la légèreté d'un jeune homme; sa figure s'anima d'un feu nouveau; il mit le sabre à la main; je tirai le mien, et je le suivis. « Je n'ai pas essuyé le premier feu, me dit-il; mais l'affaire sera chaude, et corbleu! il est encore temps de se montrer. »

Nos gens attaquaient Montebello qui donna son nom à cette journée. Nous ne marchions plus, nous volions au feu. A chaque pas Ruder rencontrait des camarades qui avaient vaincu avec lui ou sous lui, et partout j'entendais crier : Vive le brave Ruder! « Je veux ce soir, me dit-il, qu'on crie aussi : Vive le brave Jérôme! Allons, mon jeune ami, voilà l'instant. »

Nous arrivâmes dans les rangs de son bataillon, où une artillerie supérieure avait jeté du désordre. Dès qu'on le reconnut, un cri général de joie célé-

bra son retour, et les rangs se resserrèrent avec autant d'ordre qu'à une parade.

Élégans du jour, qui brillez par un calembourg, par une charade, par une cravate nouée de telle ou telle manière, qui, forts du suffrage de femmelettes aussi futiles que vous, versez le ridicule sur celui qui dédaigne vos puérilités, c'est devant Montebello qu'il fallait voir Ruder, si petit dans vos salons, si grand par sa valeur et la confiance de l'armée. Il fit battre la charge et s'avança, tête baissée, suivi de tous les siens.

Je conviens que je ne vis pas très distinctement ce qui se passa alors : j'étais agité d'un trouble extraordinaire. J'avançais machinalement au milieu des combattans, des blessés, des morts; j'entrai dans le village sans savoir comment j'y étais parvenu.

Le feu cessa; ma tête se remit, et je reconnus que nous étions maîtres du poste. Je cherchai Ruder des yeux : il était près de moi; je ne l'avais pas quitté. « Je suis content de toi, me dit-il. Tiens, prends deux doigts d'eau-de-vie, cela te donnera des forces pour recommencer, car ces b......-là ne nous laisseront pas ici. »

Le héros, auquel j'avais eu l'honneur d'être présenté, vint reconnaître s'il était possible de se retrancher dans le village. « Bien, jeune homme, bien, me dit-il; nous nous verrons après la bataille. »

On commençait à peine à fermer les principales issues et à établir des postes dans quelques maisons

avantageusement situées, que l'ennemi revint à la charge avec des troupes fraîches et une fureur à laquelle nos soldats, fatigués, ne purent résister longtemps. Nous reculâmes à notre tour; mais notre retraite fut celle de braves gens décidés à vendre cher la victoire. Dix fois les baïonnettes se croisèrent. Ruder était partout, et partout il portait la mort. Les efforts soutenus de l'ennemi l'emportèrent enfin sur son exemple, sur sa bravoure. Ce qui restait du bataillon recula tout à coup de plus de cinq cents pas. Ruder, écumant de fureur, parvint encore à le reformer sous le feu d'une batterie qui enlevait des files entières.

On ne se battait pas avec plus d'avantage sur les autres points. Le nombre allait enfin décider de la victoire, lorsqu'une division tout entière parut dans la plaine et changea la face du combat. Nos gens reprirent un nouveau courage, et nous marchâmes une seconde fois à l'attaque du village. Nous essuyâmes d'abord des décharges de mousqueterie si nourries et si soutenues, que je me crus à mon heure fatale. Je n'éprouvai cependant aucun sentiment de crainte ni de regret de la vie. Elle avait voulu que je fusse là, et c'en était assez. Allons, me dis-je, la dernière goutte de mon sang à mon pays, et mon dernier vœu à l'amour.

Je m'étourdis sur ma position; je ne voulus plus voir le sang qui coulait à flots autour de moi, et sans regarder si on me suivait ou non, je me précipitai sabrant tout ce qui se trouvait devant moi. Étais-je

poussé par mon courage, ou par le désir de me soustraire par une mort prompte à l'agonie du péril, sans cesse renaissante? C'est ce dont je n'ai jamais pu me rendre compte.

J'arrive à l'entrée d'une principale rue que défendaient quatre pièces qu'on avait mises en batterie après nous avoir chassés du village. On finissait de les charger; les canonniers avaient la mêche à la main; ils allaient mettre le feu... On me saisit le bras avec violence. C'est Ruder qui ne me perd pas de vue, qui s'est attaché à mes pas. Il me fait faire une volte, et se jette devant moi en criant: « Vis, malheureux enfant; moi j'ai rempli ma carrière. » Le canon tonne à l'instant. Il était chargé à mitraille. Le brave, l'infortuné Ruder, couvert, criblé de coups, tombe mort à mes pieds.

Non, de ma vie je n'ai éprouvé de fureur égale à celle qui me transporta en ce moment. Je n'étais plus ce faible enfant qui s'exposait pour obéir à une femme adorée. Je rugissais comme le lion; comme lui, j'étais altéré de sang. « Vengeons notre commandant, m'écriais-je. Vengeons-le, répètent mille voix. » On avance dans le désordre du désespoir, désordre toujours terrible. On enlève la batterie, on égorge ceux qui la défendaient, on la tourne contre l'ennemi. Il hésite, on le pousse; il se débande, on le poursuit. On le cherche dans les maisons même d'où, peu d'instans avant, il vomissait la mort sur nous. Il demande quartier; on tue, on immole tout aux mânes de Ruder.

Les autres corps de l'armée n'avaient pas eu, heu-

reusement, le même motif de se battre avec cette résolution qui ne laisse à l'ennemi que l'alternative de la fuite ou de la mort; mais le dernier soldat s'était montré Français. Six mille prisonniers parmi lesquels on comptait des généraux, une artillerie nombreuse abandonnée par l'ennemi, et le champ de bataille resté à nos troupes, attestèrent notre victoire.

Un silence affreux succéda au bruit des armes, des tambours, des trompettes, aux cris méprisés des mourans. Ce fut alors que, rendu à moi-même, et capable de réflexion, je vis la guerre dans toute son horreur. Des générations éteintes dans leurs sources, des mères, des épouses, des amantes en pleurs, des terres sans culture, et le dernier laboureur arraché au coin qu'il cultive encore, pour remplacer celui qui n'est plus. Oh! qu'il est coupable le souverain qui provoque, qui alimente une guerre injuste! Et il n'est comptable à personne du sang qu'il fait verser! Et cette main vengeresse, à laquelle il feint de croire, ne s'appesantit pas sur lui! Cette main est donc une chimère qu'on oppose au faible et que brave le fort.

Ces idées générales ne m'occupèrent pas longtemps; c'était le dernier cri que jetait du fond de mon cœur l'humanité outragée. Je revins à ce qui m'était personnel, et mon premier sentiment fut à Ruder, à Ruder tué en me sauvant la vie. J'oubliai le moyen affreux qui avait forcé la bien-aimée à se donner sans retour, et la haine que cet attentat avait allumée dans mon ame pour la première fois, j'oubliai la

femme adorée et mon amour; je ne pensai pas même que cette mort la laissait libre de... Je me livrai tout entier aux regrets les plus légitimes.

Je revins sur mes pas, cherchant l'infortuné commandant dans une multitude de cadavres. Je le trouvai le visage dans la fange, les habits déchirés, et, semblable à Charles XII, tenant encore son arme que je ne pus ôter de sa main. Je le soulevai avec respect; je le traînai sur un banc de pierre, je m'assis près de lui, attendant quelqu'un qui voulût m'aider à lui donner la sépulture.

Des soldats passaient et repassaient sans cesse; je les invitais à se joindre à moi, aucun ne m'écoutait. Ils paraissaient n'être sensibles qu'à la joie d'exister encore : le reste n'était rien pour eux. L'égoïsme est donc naturel à l'homme! Il s'isole donc de la société lorsqu'il n'en sent pas le besoin, et il ne s'en rapproche que poussé par son intérêt personnel!

La petite Plombock passa aussi avec sa voiture, traînée par un cheval autrichien qu'elle avait eu je ne sais comment, et auquel elle ne s'était pas donné le temps d'ôter son équipement d'uniforme. Elle vendait de l'eau-de-vie aux blessés qui avaient de l'argent; elle la donnait avec bonté à ceux qui n'avaient pasde quoi la payer J'ai remarqué que les femmes galantes ont toutes le cœur excellent; soit que l'amour ne puisse épuiser leur sensibilité, et qu'elles soient forcées de la répandre sur des objets indifférens; soit qu'elles tâchent d'acquérir des qualités qui fassent pardonner leurs faiblesses.

La petite femme me reconnut, quoique je fusse couvert de sang, de poussière et de fumée. Elle s'arrêta; je lui montrai Ruder. Elle quitta son tonneau pour m'aider à le charger sur sa voiture. Deux soldats, honteux de la peine que prenait une femme délicate et jolie, ou peut-être impatiens de boire, s'empressèrent de la soulager. J'étais occupé à remplir ce devoir religieux, lorsque M. Derneval arriva dans un état à peu près semblable au mien.

Je courus à lui pour savoir s'il n'était pas blessé : le sort avait respecté mon bienfaiteur. Il ignorait la mort du commandant; il ne savait pas davantage que je me fusse battu pendant toute l'action. Il me marqua d'abord son mécontentement de ce que je m'étais exposé sans son ordre; mais il s'adoucit lorsqu'il entendit les éloges flatteurs que donnèrent à ma conduite ceux qui nous entouraient alors. Il sourit quand il sut que le grand homme m'avait trouvé dans le feu, et m'avait marqué sa satisfaction; enfin il ne s'occupa plus que de rendre à Ruder le dernier hommage que l'affection ou la reconnaissance puisse offrir aux morts. Il fit creuser une fosse particulière, et on y déposa le brave homme, enveloppé dans un manteau : on forma une élévation en terre, sur laquelle on posa une large pierre. Le général se proposait d'y faire graver une inscription : *Ici repose le premier grenadier de l'armée.* Il ne prévoyait pas que quatre jours après, une bataille plus sanglante, une victoire plus signalée, nous éloignerait de ces cantons.

C'est près de Montebello, dans un champ qui touche au presbytère, que Ruder est enterré, sans pompe, sans la plus faible indication de ses restes, lorsque le marbre et le ciseau le plus habile consacrent le souvenir de l'orgueilleuse opulence et du vice.

Le général avait des ordres à donner; il continua sa route, et je le suivis. Je tournai la tête aussi longtemps que je pus distinguer la maison presbytériale. « Adieu, dis-je enfin les yeux en pleurs, adieu pour jamais. »

M. Derneval me regarda avec un intérêt qu'il ne put dissimuler. « J'écrirai cela, me dit-il, à quelqu'un qui vous intéresse. Je sais qu'elle vous aime, je veux qu'elle vous estime. » Je ne répondis rien; mais ces mots me rappelèrent mon bonheur passé, et l'avenir heureux que je pouvais espérer. J'écartai ces sentimens : m'y livrer alors m'eût paru un outrage à celui que je pleurais.

Le général descendit de cheval, et je m'assis sur l'affût d'un canon. Je crus qu'il était contre les convenances qu'elle n'apprît la mort de son mari que par les papiers publics. Je tirai cette écritoire de poche qui avait été si souvent l'interprète des sentimens les plus doux, et qui en ce moment ne pouvait être que celui de la décence : « Je sors d'une affaire, écrivis-je, où l'on dit que je me suis distingué. Vous n'avez plus d'époux; mais il emporte avec lui l'estime et les regrets de l'armée. »

Je donnai ma lettre, ouverte, au général, en le priant de la joindre au premier paquet qui partirait

de l'état-major. Il la lut, et en parut satisfait. Nous continuâmes de marcher, et je m'aperçus seulement alors qu'il n'avait pas ses aides-de-camp. Je lui demandai de leurs nouvelles. « Leur absence doit vous apprendre leur sort : ils sont avec Ruder. » Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, et je ne proférai plus un mot.

Nous arrivâmes à l'état-major. La joie bruyante qui suit les succès éclatait de toutes parts; chacun félicitait le chef suprême, et je crois que chacun s'attribuait intérieurement l'honneur de la victoire, car on racontait, d'un ton très modeste à la vérité, ce qu'on avait fait de bien; mais on présentait l'action la plus ordinaire sous le jour le plus important. Pour moi je me taisais, et je n'en étais pas moins vain : on m'avait donné tant d'éloges! et il m'était permis de croire à leur sincérité : je ne pouvais protéger personne.

M. Derneval me présenta une seconde fois. Il répéta avec complaisance ce qu'on lui avait dit de moi. Il paraissait fier de mes premiers succès, et il ajoutait d'un air de satisfaction, que j'étais son élève. Hélas! nous avons beau faire, l'homme perce toujours! O l'égoïsme! l'égoïsme!

« Jérôme, me dit le héros, je veux que vous imitiez le brave Ruder, et que vous avanciez comme lui, à force de mérite. Je vous accorde une lieutenance de hussards: je vois que vous aimez cet habit-là. Tâchez, à la première affaire, de mériter une compagnie. Moi, dit M. Derneval, je le prends pour aide-de-

camp. La place est périlleuse; mais, ma foi, mon ami, quand on a commencé comme vous, il n'est plus permis de s'arrêter. — Il vous faut plusieurs aides-de-camp, général, et si j'osais... — Osez, Jérôme, osez; un vainqueur ne doit pas être timide. — J'ai laissé à Aost un ami intime, le jeune Luvel, plein de qualités et de valeur, et qui n'est encore que soldat parce qu'il n'est pas connu. — Il me semble, dit le grand homme, avoir vu ce Luvel sur une liste de conscrits réfractaires. — Oh! général, c'est qu'il est amoureux, et on quitte difficilement sa maîtresse. — Difficilement, oui, dit monsieur Derneval; mais on la quitte, et s'il fallait un exemple, je n'irais pas le chercher loin. »

Je sentis que madame Derneval avait révélé le secret confié à l'amitié.

« Général, dis-je au héros, votre suffrage est la plus glorieuse des récompenses. Donnez ma lieutenance à mon ami, et sans autre titre que celui de protégé, je suivrai M. Derneval dans les dangers; je porterai ses ordres partout, et je me croirai trop heureux de prouver mon dévouement à ma patrie, et ma reconnaissance à mon bienfaiteur. — Allons, allons, on ne résiste point à cela. Deux brevets de lieutenant, puisque je ne peux m'en tirer à moins : qu'on les remplisse à l'instant. Et que ce M. Luvel soit mon second aide-de-camp, dit M. Derneval. »

On me remit les deux brevets. « Expédiez vous-même celui de votre ami; qu'il sache que c'est à vous qu'il le doit, et dites-lui que votre recommandation

lui impose le devoir de marcher sur vos traces. »

J'étais content! oh! j'étais content! Cependant, lorsque nous fûmes rentrés sous la tente; que je pensai à cette vengeance éclatante que j'avais tirée, disait-on, de la mort de Ruder; quand je me rappelai les rapports exagérés des officiers du bataillon, qui assuraient que je les avais conduits à la victoire, tandis que j'ignorais s'ils me suivaient ou non, et que je cédais à une rage purement animale, je compris qu'en guerre comme en finances les circonstances font souvent beaucoup, quelquefois tout, et que plus d'un homme célèbre qui ne s'en vante point leur doit la presque totalité de sa gloire.

« Vous ne me demandez pas, me dit le général lorsque j'allai le lendemain matin prendre ses ordres, s'il n'est pas arrivé à l'état-major des lettres pour vous. — C'est que je crois, monsieur, que ce n'est pas le moment de les lire. — Mon ami, le titre d'honnête homme demande la réunion de bien des qualités: vous les aurez toutes, je l'espère. Voilà un paquet que je dois vous remettre; vous l'ouvrirez quand vous le jugerez à propos. »

Je rentrai sous ma tente; je m'assis sur mon lit et je posai le paquet devant moi. Il renfermait douze à quinze lettres au moins, et il y avait si long-temps que je n'en avais reçu! Je savais bien que je ne lirais rien que je n'eusse déjà lu cent fois. Les amans n'ont pas toujours quelque chose de nouveau à se dire; mais ils ont toujours à se parler, et il est si doux de se répéter ce qu'on aime tant à entendre!

Cependant, est-ce sur le corps fumant de son malheureux époux que je me livrerai à cette fièvre d'amour que donne la vue seule de ces caractères? Le brave homme serait-il mort pour ne conserver que l'amant de sa femme? Que l'amant de sa femme!... Non, je ne le suis plus... non, je ne dois plus l'être. J'outrageai Ruder vivant; j'offrirai à sa mémoire et à la reconnaissance le sacrifice le plus douloureux que puisse imposer la délicatesse. Elle-même, sans doute, me donnera l'exemple; elle se montrera digne du grand nom qui lui est légué. Allons, Jérôme, du courage... Du courage, malheureux enfant! hé! celui que tu as montré sur le champ de bataille est-il à toi? n'appartient-il pas tout entier à l'amour, à cet amour qui te maîtrisa dès ta plus tendre enfance, et qui, en ce moment encore, règne sur toutes tes facultés?

Pendant que je me parlais, que je me répondais, le paquet avait été tourné, retourné, baisé, mouillé de larmes, et le cachet s'était rompu je ne sais comment. J'étais entouré de ces lettres éparses; je les regardais l'œil enflammé, la poitrine oppressée; tous mes membres étaient agités d'un mouvement convulsif. J'en pris une, je l'ouvris... Pouvais-je ne pas lire les autres?

C'était elle, toujours elle. Non, personne ne fut aimée comme toi; mais comme toi personne ne connut cet abandon absolu, cette abnégation de soi-même, ce délire céleste, qui, s'il durait toujours, ferait de l'homme un dieu. Un dieu! idée consolante qu'il faut laisser au malheureux. Mais le désordre

physique et moral, mais l'affaiblissement de nos organes, et, par suite, celui de notre intelligence; la nécessité de dépérir avant de rendre à la matière éternelle l'imperceptible portion qu'elle nous a prêtée; la réunion lente mais certaine de nos débris à cette croûte de ruines qui enveloppe ce triste globe, sont-ce là des signes d'immortalité?

« Jérôme... Comment, Jérôme, vous n'entendez pas le boute-selle! il faut que je vienne vous avertir! — Oh! général... général!... — Je vous entends, jeune homme. L'héroïsme que vous affectiez était dans votre tête et non dans votre cœur. Vous n'avez pu vous défendre de lire ces lettres. Souvenez-vous, mon ami, que l'homme prudent ne s'engage à rien sans avoir consulté ses forces. On n'est jamais obligé de promettre; on l'est toujours de tenir ce qu'on a promis.

« Qu'allez-vous faire de tous ces papiers? » Je les rassemblais en effet. « Les serrer sur votre poitrine? » J'avais ouvert ma chemise, et il pouvait voir mon petit sac déjà si plein! « Nous allons nous battre encore. Il se peut que vous finissiez à seize ans avec la gloire d'un vieux soldat, et alors que deviendront ces lettres? Celle qui vous confia sa réputation regrettera-t-elle de vous avoir cru incapable de la compromettre? Brûlez tout cela, monsieur, tout, sans exception. — Oui, général, oui, j'en aurai la force; mais qu'au moins j'en conserve la cendre. Ce gage de son amour, si éloquent pour moi, sera muet pour tout l'univers. »

J'allumai une bougie, et sur un tertre dont j'écartai soigneusement la poussière, je livrai aux flammes ce que je n'eusse pas échangé contre un empire, sans les représentations du général. Je recueillis ces cendres précieuses ; je les enfermai dans mon petit sac, et je le replaçai sur mon cœur. Je montai à cheval, plus fier de ce triomphe sur moi-même que de mes prétendus exploits, et je sentis que les sacrifices les plus pénibles peuvent quelquefois ne rien coûter à l'amour, parce qu'ils portent toujours avec eux leur récompense.

L'état-major de l'armée et moi, qui avais l'honneur d'en faire nombre, couchâmes à Voghera. Toutes nos troupes défilèrent pendant la nuit, se portèrent sur Tortone et campèrent à la vue de cette ville.

Nous marchâmes le lendemain sur Alexandrie, où l'ennemi, pressé de toutes parts, avait rassemblé ses forces. Nous débouchâmes dans la plaine de San-Juliano, où nous nous rangeâmes en bataille. L'ennemi, au lieu d'engager l'action, se borna à garnir d'artillerie et de troupes les avenues du pont de la Bormida.

Le chef suprême, suivi de son état-major, examina le soir la plaine et le village de Marengo. Il donna des ordres fréquens aux généraux qui l'entouraient, et se retira avec ce calme et cette confiance qui n'abandonnent jamais un homme né pour commander.

« Eh bien ! Jérôme, me dit M. Derneval, tout annonce pour demain une affaire décisive. — Tant mieux, général. Je me suis battu à Montebello comme

un fou, j'espère me montrer digne demain de porter vos ordres et de les faire exécuter. » Il me parla de sa femme et de ses enfans : la nature ne perd jamais ses droits. L'amour aussi sait conserver les siens, et d'une voix timide je parlai de la bien-aimée : il m'écouta avec indulgence. Il expédia des ordres pour que le lendemain, à la pointe du jour, on lui envoyât trois jeunes officiers qu'il désignait, et qui devaient faire près de lui les fonctions d'aides-de-camp pendant cette fameuse journée. Nous soupâmes tête-à-tête, frugalement, mais avec une gaîté que n'ont pas toujours ceux qui du sommeil peuvent passer à la mort. Nous nous couchâmes et je m'endormis profondément. Uniquement aimé de ma maîtresse, chéri de mes supérieurs, élevé à un grade honorable pour mon âge, tout concourait à remplir mes vœux, et on dort toujours bien quand l'esprit est satisfait.

Il fallut qu'on m'éveillât pour monter à cheval ; semblable en cela du moins à Alexandre et au grand Condé, dont j'avoue franchement que je n'ai ni les talens, ni l'éclat, ni la réputation.

La bataille commença au lever du soleil, et dura pendant quatorze heures. Comme à Montebello, la valeur nous fut d'abord inutile. Pressées par le nombre, nos troupes se replièrent. L'ennemi étendit ses lignes ; il dépassa nos ailes, et semblait vouloir les prendre en flanc. La garnison de Tortone fit une sortie et vint nous attaquer par derrière. A quatre heures après midi, presque toute notre artillerie était démontée ou prise, et il ne restait dans la plaine que

six mille hommes d'infanterie, mille cavaliers de toutes armes et six pièces de canon en état de servir. Le gros de notre armée s'était retiré vers un défilé flanqué d'un côté par un bois, de l'autre par des vignes épaisses et élevées, et là on disputait encore la victoire, que déjà l'ennemi croyait ne pouvoir lui échapper.

Nous étions du nombre de ceux qui tenaient ferme dans la plaine, et nous faisions une puissante diversion. Il fallait nous accabler pour attaquer le défilé dans les formes, et la mort volait autour de nous. Inébranlables à notre poste, nous paraissions la défier. Je voyais avec une orgueilleuse satisfaction le régiment auquel j'étais attaché se distinguer sans cesse, et exécuter avec intelligence et prestesse les ordres que je lui portais à chaque instant.

Tout à coup plusieurs régimens de grosse cavalerie autrichienne se mirent en ligne pour charger cette poignée de gens à cheval et culbuter notre infanterie après les avoir défaits. M. Derneval sentit combien il était important de repousser cette charge. Il partit au galop pour se mettre à la tête de mon régiment et le soutenir par son exemple. Il m'avait sauvé la vie au passage du mont Saint-Bernard; je brûlais de m'acquitter envers lui, et je m'attachai exclusivement à sa personne.

Cette grosse cavalerie s'ébranla, marcha sur nous au grand trot, et se dispersant à vingt pas de nos escadrons affaiblis, elle nous chargea en fourrageurs, afin de profiter de l'avantage du nombre et de nous envelopper de toutes parts. Nos gens se défendirent

bravement; mais les premiers assaillans se retiraient pour faire place à des hommes frais qui revenaient combattre des soldats déjà fatigués. Ils entamèrent enfin nos rangs, et l'un d'eux s'avança, le sabre levé, sur M. Derneval. Je me jetai entre mon bienfaiteur et son ennemi. Je reçus le coup : il fut terrible. Il me prit sur l'épaule droite, m'ouvrit le sein, et glissa ensuite le long des côtes. Il ne m'ôta ni le courage ni le jugement : pendant que le cavalier relevait son sabre, je lui passai le mien au travers du corps.

Il semble que dans une telle situation on n'ait rien à donner aux affections douces : le général trouva cependant le moment de me serrer dans ses bras, et il ordonna un *à gauche au galop*. Cette manœuvre s'exécuta parfaitement, parce que l'ennemi débandé parut craindre quelque surprise, et se hâta de reformer ses rangs. Nous nous remîmes en bataille.

Le général n'ignorait pas que les Français avaient prouvé à Marignan qu'ils savent, comme d'autres peuples belliqueux, se défendre et recevoir la mort à leur poste; mais il était persuadé que l'impatience qui accompagne toujours la vivacité les rend plus propres à attaquer sans réflexion qu'à disputer le terrain pied à pied. Il osa concevoir le projet de charger à son tour des troupes victorieuses. Il n'eut qu'un ordre à donner et les chevaux volèrent. L'infanterie, notre rivale d'émulation et de gloire, s'avança aussitôt et nous seconda par un feu nourri.

Le sang coulait en abondance de ma blessure. Le général m'avait ordonné plusieurs fois de me retirer,

avec le ton de l'amitié ; il me parla enfin en supérieur qui veut être obéi. « J'ai promis, lui dis-je, à madame Derneval de ne vous pas quitter. Ma place est à vos côtés. Vaincre ou mourir avec vous : marchons. »

J'ignore quel eût été le résultat de cette attaque ; mais la division du brave Desaix s'avança dans la plaine, et après une marche forcée de dix lieues, elle tomba sur l'ennemi au pas de charge et la baïonnette en avant.

Les Autrichiens s'étaient étendus sur toute la surface de la plaine, et déjà ils nous cernaient sur plusieurs points. Ils n'avaient pu occuper cette immensité de terrain sans affaiblir considérablement leurs lignes : elles furent enfoncées de toutes parts. Je ne vis que le commencement de leur défaite. Mes forces, épuisées par la fatigue et la perte de mon sang, m'abandonnèrent tout-à-fait. Je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une chambre assez propre. Je demandai où j'étais. « A Marengo, me répondit-on. — Nous sommes donc vainqueurs ? — L'ennemi demande quartier à genoux. — Et le général Derneval ? est-il parmi les blessés, parmi les morts ? — Nous ne savons pas encore de détails. — Qui donc m'a envoyé ici ? — Un ordre supérieur. — C'est lui, c'est lui qui l'a donné ! Il vit, et j'oublie mes douleurs.

« Où est-il ? où est-il » dit une voix affaiblie que je crus reconnaître. C'était M. Derneval qu'on soutenait sous les bras. Il était blessé d'un coup de feu à la cuisse. « Pourquoi, m'écriai-je, n'ai-je pas reçu

encore celui-là ? » Je me soulevai avec peine, j'étendis mes bras vers lui, et je retombai sur mon oreiller.

Brave comme Saint-Hilaire et magnanime comme lui : « Ce n'est pas mon sang, me répondit-il, qui doit exciter vos regrets. Pleurons, que la France pleure l'intrépide, le sage Desaix, moissonné à la fleur de son âge, au milieu de la plus brillante carrière. »

Arrêtons-nous, lecteur, pour honorer la mémoire d'un héros. Que la flatterie s'avilisse devant les grands du jour : ses éloges, prodigués à tous, doivent toujours être suspects. La reconnaissance des siècles est la digne récompense que doivent ambitionner les grands hommes : c'est la postérité qui plante sur leur tombe ces palmes qui croissent sans cesse et qui bravent le temps et l'oubli.

CHAPITRE III.

Je la revois.

On logea les blessés comme on put, en attendant que l'ennemi évacuât les places qu'il devait nous livrer d'après les conditions de l'armistice, qui bientôt fut suivi de la paix générale. Mon protecteur, qui aimait ses aises et qui pouvait se les procurer, se fit conduire à Milan dans une litière, et il eut la bonté de m'en faire donner une. Nous marchions à petites journées, l'un à côté de l'autre, et nous causions quand le temps nous permettait de faire décou-

vrir nos litières. Il me parlait de sa femme; je lui parlais de qui vous savez bien. Quelquefois nous parlions tous les deux ensemble; quelquefois un cri arraché par la douleur nous échappait en même temps. L'angoisse passée, nous nous mettions à rire, et nous continuions à nous entretenir de ce qui nous intéressait tant.

Quand nous arrêtions, le général faisait écrire son secrétaire, et tous les jours il faisait partir pour Paris un bulletin qui rendait compte de son état et du mien. Il se plaisait à répéter que je m'étais conduit *incroyablement*, et qu'il me devait la vie. Je faisais ajouter que j'étais loin de me croire quitte envers lui, et il me souriait avec bonté. Tout cela était fort bien; mais je ne pouvais charger un étranger d'écrire pour moi à la femme charmante. Je n'avais plus que les cendres de ses lettres; ma blessure pouvait me retenir long-temps en Italie... Diable, diable! tout ceci était tourmentant.

Si du moins j'avais Luvel avec moi! Que fait donc ce grand garçon-là à Aost? Il a certainement reçu mes dépêches; il doit être en état de supporter le mouvement du cheval: ne devrait-il pas s'empresser de venir marquer sa reconnaissance au général? En vérité, cette conduite est bien extraordinaire. Il ne sent donc pas qu'il me compromet; que je puis passer, dans l'esprit de M. Derneval, pour un étourdi qui s'intéresse en faveur du premier venu..... Pourquoi cette humeur? Pourquoi ces plaintes? Parce que Luvel

avait ma confiance, qu'il la méritait, et que j'en eusse fait mon secrétaire. Encore une fois, voilà l'homme: lui, toujours lui, rien que lui.

Nous arrivâmes à Milan, où nous avait précédés la nouvelle de notre victoire et de la blessure du général. Les têtes étaient encore exaltées du récit de la journée mémorable, et l'on regardait avec une sorte d'admiration ceux qui y avaient eu quelque part. Nous étions à peine descendus de nos litières, que le général reçut les félicitations et les doléances des autorités civiles et militaires, ce dont il se serait bien passé alors, et moi aussi. Mais ce qui ne lui fut pas indifférent, et ce qui faillit à me faire tourner la tête, c'est que dans un paquet que le commandant de la place venait de recevoir de l'armée, était, entre autres choses, un brevet conçu dans les termes les plus honorables qui me nommait colonel de mon régiment. A la vérité, il n'en restait guère que soixante hommes, et de trois officiers qui avaient survécu à cette affaire, j'étais le seul qui pût remplir un grade supérieur. Mais enfin, colonel à seize ans, c'est beau cela! Et puis, quand je pourrai m'expliquer sans blesser la décence, on ne me soupçonnera pas d'avoir bassement calculé. Un colonel peut prétendre à la main de tout le monde. Elle n'aura donc rien perdu du côté de la considération; elle aura tout gagné de celui du cœur. Ah! mon Dieu! que je suis content d'être colonel!

Écrivez au bas du bulletin, dis-je le soir au secrétaire, que je suis colonel; colonel, entendez-vous,

monsieur? Madame Derneval, pensais-je, ne manquera pas de lui communiquer ses lettres; elle s'applaudira doublement de ma fortune, parce qu'elle m'aime de toute son ame, et parce que je suis son ouvrage.

Le général avait voulu que mon lit fût dressé à côté du sien. Cet arrangement me plut beaucoup; d'abord, parce qu'un général et un aide-de-camp, entre deux draps et en bonnet de nuit, se ressemblent de manière que les visitans ne savent auquel s'adresser, et que, placé près de la porte, c'était moi qui recevais toujours les premières révérences. J'aurais volontiers fait écrire sur le bois de ma couchette : « Je suis colonel, et je n'ai que seize ans ; je ne suis donc pas indigne de votre attention , qui se porte si promptement à l'autre lit. » L'inscription eût été un peu longue; elle eût blessé les usages, et peut-être l'amour-propre du général. Je me contentai de saluer les hommes de la main, et de sourire aux femmes quand elles en valaient la peine.

Je ne tardai pas à sentir le désagrément de coucher auprès d'un supérieur à côté duquel on peut tout penser, mais auprès de qui on ne peut tout entendre ni tout dire.

On annonça un officier, et, comme vous le devinez aisément, l'ordre fut donné de l'introduire. On ne met de valets à l'antichambre que pour écarter les fâcheux, et un brave homme n'est annoncé à son général que pour la forme.

C'était M. Luvel, désolé de n'être pas arrivé assez

tôt pour être de la fête, désolé que je fusse blessé, désolé que le général le fût aussi. Ce cher garçon se désolait de tout, et il était tout simple qu'il se désolât d'avoir manqué l'occasion de se distinguer; qu'il se désolât de trouver son meilleur ami pourfendu des épaules à la ceinture; qu'il se désolât que le chef respectable à qui il devait son état fût étendu sur un lit de douleur. Malgré tous ces motifs de désolation, il s'annonça en homme d'esprit, et, ce qui vaut mieux, en homme sensible. Son extrême pâleur le mettait au-dessus du soupçon du côté de la bravoure; sa sensibilité devait flatter ceux qui en étaient les objets : aussi le général l'accueillit avec affabilité, et il voulut bien me dire qu'il reconnaissait mon discernement dans le choix que je lui avais fait faire.

Voilà donc M. Luvel installé à l'hôtel, chargé de recevoir ceux qui voulaient voir le général, de les admettre ou de les éconduire, de faire les honneurs de la table, et d'inviter ceux ou celles qui pouvaient prétendre à cette distinction. Ces fonctions étaient très agréables à remplir. Une jolie femme, empressée de voir le plus bel homme de l'armée, n'était pas fâchée de rencontrer, pour intermédiaire, un jeune homme bien tourné, plein de graces dans l'esprit, qui montrait en riant les plus belles dents du monde. Et puis le bel homme était impotent; le joli garçon commençait à devenir très actif, et l'aimable italienne pouvait prendre avec l'un un avant-goût de ce qu'elle espérait, en secret, de l'autre.

Ce cher Luvel était devenu, en deux jours, d'une

importance et d'une utilité dont on ne se fait pas d'idée. Le général s'applaudissait vraiment de l'avoir, et j'étais si heureux quand il adressait quelques mots flatteurs à mon ami! En allant et venant, Luvel me faisait des signes auxquels je n'entendais rien du tout, et dont je n'osais lui demander l'explication : je voyais clairement que la présence du général l'empêchait de parler.

M. Derneval dormait quelquefois, quand la fièvre de suppuration se modérait. Luvel saisit un de ces momens de repos. « Elle est ici, me dit-il à l'oreille. — Elle... qui? m'écriai-je aussitôt. — Ah, fripon! si tu m'eusses confié ton goût pour elle... — Mais, mon ami, je ne sais ce que tu veux dire. — Tu as déjà oublié cette petite Thérèse, si gentille, si jeune, si ingénue, que tu as, dit-elle... — Comment, elle est ici! — Oui, oui; elle est ici. Elle prétend qu'elle est ta femme, que tu es son mari. — Pas de mauvaise plaisanterie, s'il vous plaît. — Rien de plus sérieux. Elle a abandonné son couvent, elle a quitté l'habit monacal. Elle m'a déclaré que si je ne l'emmenais avec moi, elle ferait la route à pied. Je me suis défendu; elle a crié, elle m'a pincé, elle a pleuré, et pour en finir, j'ai métamorphosé la jolie enfant en jockei. — Eh! mon ami, que veux-tu que j'en fasse? Je me perdrais dans l'esprit du général; j'éloignerais de moi, sans retour, une femme que j'adore. Non, l'incartade d'une nuit n'aura pas de suites fatales. Elle fut l'effet du hasard; je n'ai rien promis. Thérèse est intéressante; je la plains; mais qu'elle s'en retourne,

il le faut, je le veux. — Il le faudrait, je le crois. Tu le veux; c'est bientôt dit. Depuis deux jours j'ai toutes les peines du monde à la contenir, et, chaque fois que je la rencontre, je suis obligé de lui faire un roman. A la seule proposition de s'en retourner à Aost, elle jetera les hauts cris; elle déclarera ingénument au général que tu as couché avec elle; que tu ne peux lui rendre ce que tu lui as pris. Je ne sais comment M. Derneval verra la chose, comment tu te tireras de ce mauvais pas; mais il est temps de prendre un parti. La petite a la tête montée, elle peut entrer au moment où je te parle.

« — Eh! quel diable de parti veux-tu que je prenne? quel parti prendra-t-elle elle-même? — Elle fera de l'éclat. — Eh bien! j'avouerai tout au général, qui grondera, ou peut-être ne grondera pas, parce qu'enfin ce n'est pas une faute capitale que de coucher avec une jolie fille. — Tiens, Jérôme, raisonnons. — Tu auras beau dire, je ne dois pas, je ne peux pas me charger de Thérèse. — Tu ne peux pas non plus l'abandonner à la misère, au libertinage. — Oh! j'en suis incapable. — Cherchons donc quelque biais qui concilie tous les intérêts. — Ma foi, je n'en vois point. — Ni moi non plus. C'est pour cela qu'il faut chercher. — Eh! quelle folie aussi de m'avoir amené cette petite Thérèse! — Eh! mon Dieu, je t'ai déjà dit qu'elle serait venue seule, et elle eût débuté par la scène que nous voulons éviter. Allons, creusons-nous le cerveau chacun de notre côté, et faisons-nous part de nos idées, s'il nous en vient, car elles fuient ordi-

nairement quand on les cherche... Eh! parbleu! j'y suis... Oui, c'est cela; à merveille. Dans l'état où tu es, tu ne peux être infidèle; voilà pour ta conscience. Il est commode d'être gardé jour et nuit par une jolie petite fille que personne ne devine; qui prodigue les attentions comme le sentiment; qui charme par ses propos naïfs la solitude du cher et déjà célèbre blessé : voilà pour l'agrément... Allons, allons, je m'en tiens à ce plan. S'il n'est pas sage, il est le moins extravagant de tous ceux que j'imagine. — Mais explique-moi donc... — Je vais te mettre au courant. » Le général fit un mouvement, et s'éveilla.

Luvel savait faire des contes; il en fit qui amusèrent M. Derneval et le disposèrent insensiblement à entrer dans ses vues. Il lui faisait entendre que commandant de droit dans la place, il aurait des ordres secrets à donner; qu'il ne pourrait se dispenser d'accorder des audiences particulières; que parmi les solliciteurs (et il devait y en avoir à Milan comme partout), il se trouverait des femmes charmantes qu'un tiers intimide toujours; qu'il ne serait pas agréable de recevoir ces dames dans une chambre qui avait l'air d'un hôpital; que mon respect pour mon chef pouvait m'avoir déjà occasionné des coliques d'estomac; que je serais plus libre et par conséquent mieux dans la chambre voisine, et que lui, Luvel, se ferait un devoir de me remplacer, d'amuser M. Derneval s'il l'en jugeait capable, et de se charger de la totalité du travail, dont il ne pouvait s'occuper ni moi non plus.

Tout cela paraissait jeté au hasard. Le discours était coupé de saillies, d'épigrammes, d'historiettes. Le général, qui répugnait d'abord à m'éloigner de lui, fit un signe d'approbation non équivoque, quand on lui représenta que sa chambre avait l'air d'un hôpital. En effet, mon petit lit, arrivé là comme par accident, des emplâtres sur la cheminée, de la charpie à mon chevet, une table de nuit, des pots de toute espèce, que sais-je, moi?... Il est constant que cet ensemble prêtait à la plaisanterie, et nous craignons plus, nous autres Français, un ridicule qu'un vice.

Le général ne mit donc pas d'obstacles à mon déménagement. Il était dans les convenances que je parusse affecté de cette séparation : mais mon commandant paraissant disposé à se rendre à l'expression de mes regrets, je me gardai bien d'ajouter un mot. Luvel fit monter quelques valets, qui me transportèrent, moi et mon lit, dans la chambre en question. Le général pouvait, de la sienne, se faire entendre et recevoir mes réponses : genre de conversation qui ne laisse pas d'être fatigant, et que je prévoyais ne devoir être en usage que dans les cas urgens. Ainsi, pas de motif actuel pour ne pas prendre de précautions contre la première explosion de mademoiselle Thérèse, qu'on disait être un peu montée... Un jeune homme prudent pense à tout. Sous le prétexte d'un vent coulis qui me donnait sur les oreilles, je fis fermer la porte de communication, et j'y fis appliquer une sourdine, faite avec un matelas d'un pied et demi d'épaisseur.

Vous vous doutez bien que mon ami Luvel était allé chercher la très jolie et trop impatiente Thérèse. Ce moment de solitude fit naître de nouvelles réflexions. « Malheureux jeune homme, passeras-tu ta vie à faire des fautes et à te repentir? La fortune perfide jette dans tes bras des objets piquans, qui s'attachent par l'attrait du plaisir, et qui te suivent jusque sur les champs de bataille. Assez énergique pour éviter les liaisons sérieuses, trop faible pour rompre entièrement... Ah! pourquoi ce grand diable de cavalier, au lieu de m'ouvrir l'épaule, ne m'a-t-il pas fendu la tête? Je serais tiré d'embarras; la femme charmante m'eût pleurée; Thérèse aurait fait... elle aurait fait... ma foi, ce qu'elle aurait voulu. Et pas du tout; ma blessure va à merveille; il faut que je voie cette petite fille, que j'entende ses discours ingénus, et je ne sais, en vérité, comment la conversation... Si je me jetais par la fenêtre pour en finir... Non, non; un colonel, beau à ce qu'on dit, aimé de la plus aimable des femmes, qui ne supporte ses douleurs, qui n'est flatté de sa gloire que parce qu'il mettra un jour ses lauriers à ses pieds, que parce qu'ils seront un titre pour se lier irrévocablement à elle... Non, parbleu, je ne veux pas mourir; jamais la vie ne me fut si chère. Voyons ce que me dira la petite sœur Thérèse. »

Elle entra, introduite par Luvel. J'ai toujours eu le coup d'œil rapide. Je vis, à la seconde, que son habit bleu de ciel, galonné d'argent, faisait valoir la blancheur de son teint. Ses couleurs rosées, des formes que trahissaient son gilet, une cuisse arrondie,

rien ne m'échappa. Elle tenait, dans ses petites mains, son chapeau rond, et roulait machinalement le gland attaché au large galon qui en serrait la forme; ses yeux étaient baissés; en approchant de mon lit, elle rougit avec le charme et l'attrait de la pudeur.

Elle se taisait. « Ne me craignez pas, ma jolie petite Thérèse; croyez que je suis votre meilleur ami.— Mon ami! non, monsieur, non : vous ne devez pas être mon ami. Que diriez-vous si je ne vous offrais que de l'amitié?—Je dirais que Thérèse est raisonnable. — Mais c'est qu'elle ne l'est pas, monsieur; elle ne l'est pas du tout. La raison, qui l'a guidée jusqu'à cette nuit cruelle, a fui sans retour.—Aimable enfant, vous écouterez son langage.—J'en serais bien fâchée, monsieur. Elle me rappellerait ce que j'ai perdu, elle me ferait pressentir les chagrins que vous me préparez peut-être; et n'est-il pas toujours temps de verser des larmes? Souffrez que je ne sois sensible en ce moment qu'au plaisir de vous revoir.» Mes bras s'étaient ouverts; elle les enlaça dans les siens; elle me couvrit de baisers. J'étais blessé; mais je n'étais pas mort, et il eût fallu l'être... Je lui rendis ses caresses... mais c'est que véritablement Thérèse était charmante.

Je combattis cependant encore. « Ma chère amie, vous avez fait une faute capitale en fuyant votre couvent.—Je le sais, M. Jérôme; mais est-ce vous qui devez me la reprocher?—Vous aviez un état...—J'avais promis à sainte Thérèse et à Dieu d'être chaste, et vous m'avez fait oublier mon serment.—Mais votre

faiblesse était ignorée. — Elle était connue de sainte Thérèse et de Dieu. Pouvais-je approcher de l'image de l'une et des autels de l'autre les lèvres brûlantes encore de vos baisers? — Vous m'affligez, Thérèse; vous m'affligez beaucoup. — Vous m'avez affligée bien davantage. Vous êtes plus beau que M. Luvel, et cependant M. Luvel me plaisait plus que vous. Vous m'avez forcée à l'oublier pour vous donner mon cœur et vous consacrer le reste de ma vie. Oui, mon devoir me prescrit de m'attacher uniquement à celui que la Providence m'a donné; de le soigner en maladie comme en santé, et de lui rendre amour pour froideur. — Combien je suis sensible, intéressante Thérèse, aux marques d'attachement que vous me prodiguez! — Non, monsieur, vous n'y êtes pas sensible. Je pleure et vos yeux sont secs; je parle amour et vous parlez raison. »

Elle était assise ou à peu près couchée sur mon lit. Elle me pressait les joues dans ses deux petites mains, et pendant que je répondais, un baiser me fermait un œil, me fermait l'autre, et quelquefois m'ôtait la parole. Le moyen de résister à tout cela! Ma résolution, déjà très affaiblie, s'évanouit tout-à-fait. Je me livrai sans réserve à la nature et à la beauté suppliante. Le mot *amour* s'échappa plusieurs fois de mes lèvres; mot fatal, qu'une fillette naïve ne prend jamais pour l'expression du désir, et qui presque toujours n'est que cela! Ravie, enchantée, Thérèse tomba à genoux près de mon lit; elle leva vers le ciel des yeux humides de volupté, elle adressa des actions

de grace à sa patronne; se leva, et sortit en reculant. Elle me souriait comme l'amour quand il avait son innocence, et, de la porte, ses lèvres purpurines me soufflèrent, dans le creux de sa main, un dernier baiser qui n'arriva point à son adresse; mais pouvais-je être insensible à l'intention?

Il me semble, dit Luvel, entendre appeler de la chambre du général. Vite il déplace la sourdine et il ouvre la porte. « Vous êtes donc devenus sourds, dit M. Derneval. J'allais envoyer, par l'autre escalier, savoir la cause de cet accident. — Pardonnez-moi, mon général. C'est que..... c'est que je causais avec Jérôme, et la conversation était montée sur le ton le plus haut. — Mais je ne vous entendais pas plus que vous entendiez vous-même, ce qui est assez extraordinaire. Au reste, voilà une lettre pour Jérôme. Remettez-la-lui et laissez cette porte ouverte : j'aime à causer, et il vous sera facile de vous partager entre votre ami et moi. — Mais, mon général, les vents coulis... — Picard, mettez un paravent dans la chambre de M. Jérôme. » Il n'y avait plus de défaites à donner. Heureusement Thérèse était sortie.

Luvel me remit la lettre. Je les reconnus ces caractères dont l'aspect seul portait le trouble, le délire, le bonheur dans mes sens. Elle répondait à la lettre que je lui avais écrite après la mort glorieuse de son mari. La sienne était telle que les circonstances l'exigeaient; froide et polie en apparence; mais je savais interpréter.

« Je sais, monsieur, ce que vous avez fait pour

honorer les restes de mon époux. Vous deviez ces soins à un officier, digne, à bien des égards, de servir de modèle à la jeunesse de l'armée, et j'aime à croire que votre affection pour moi est entrée pour quelque chose dans les peines que vous vous êtes données. Recevez-en mes sincères remercîmens.

« J'ai appris avec la plus douce satisfaction votre élévation au grade de lieutenant. Cette faveur distinguée vous impose l'obligation d'en mériter d'autres et justifier mes espérances; c'est vous acquitter envers moi.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

« Luvel, mon ami, elle ne savait pas, lorsqu'elle m'a écrit, que j'ai été blessé et que je suis colonel. Elle le sait maintenant. Oh! combien elle va me plaindre! combien elle va jouir!... Et les expressions de sa lettre, les as-tu pesées? en connais-tu la valeur? elle croit que mon affection pour elle est entrée pour beaucoup dans les soins que j'ai pris des restes de ce pauvre Ruder. Elle ajoute que justifier ses espérances, c'est m'acquitter envers elle... Mon affection pour elle, ses espérances... Sens-tu ce que cela veut dire? Tu ne t'en doutes peut-être pas? Eh bien! c'est de l'amour, mon ami, c'est de l'amour caché sous les formes des bienséances. C'est à moi de le chercher, et avec quel délicieux plaisir je découvre cette étincelle cachée sous la cendre! Que je la baise, cette lettre! que je la baise mille fois!— Jérôme? — Que je l'enferme dans mon petit sac, en attendant que d'autres lettres viennent multiplier et prolonger mes jouissances! — Jérôme? —Que toutes

les femmes de la terre s'éloignent de moi; qu'elles cessent de prétendre à un cœur qui est tout à la bien-aimée, sur qui elle régnera toujours sans partage! — Jérôme, monsieur Jérôme? — Pardon, mille pardons, mon général; me voilà à vos ordres. — Je vois que M. Luvel a votre confiance, et j'aime à croire qu'il la mérite; mais jamais vous ne m'avez fait de confidences à moi... — Oh! mon général, il y a long-temps que vous m'avez deviné. — Je pourrais, monsieur, n'être pas seul ici, et vous exposez sans réflexion une femme honnête à rougir un jour devant mes valets. Apprenez, monsieur, à renfermer votre bonheur; vous ne le sentirez que plus vivement. Nos aïeux connaissaient mieux leurs véritables intérêts. Pas d'amour alors sans délicatesse; pas de délicatesse sans discrétion. Cette manière d'aimer avait fait naître une politesse fine et flatteuse qui s'est éteinte, et que les élégans du jour tournent en ridicule, parce qu'ils ne peuvent y atteindre. Ils ont perdu beaucoup en s'éloignant de la décence et de la discrétion. Un coup d'œil, une légère préférence, la moindre distinction étaient des faveurs réelles, car qu'importent les causes du bonheur, pourvu qu'il soit senti, et il l'est doublement quand on sait y ajouter le charme du mystère.

« Aujourd'hui on apporte dans la société peu d'idées, moins de chaleur, presque jamais d'ame; mais beaucoup de mouvement. L'homme à la mode voudrait persuader qu'il a le cœur sensible : il n'a réellement qu'une tête active, ou plutôt agitée. Il parle donc au hasard et il lui échappe de loin en loin, de ces traits

qui brillent comme l'éclair dans les ténèbres. Quelques femmelettes en sont frappées, parce que la confusion ressemble un peu à l'abondance. Elles applaudissent, et mon fat n'en devient que plus fat encore. Il entreprend avec témérité ; il réussit par des circonstances heureuses ; il échoue souvent, surtout quand il est forcé d'user de prudence, parce qu'alors il ne prend que de fausses mesures. On le rencontre partout, et partout il fatigue. On s'en plaint rarement et on ne le supporte que parce qu'on ne peut brusquer un homme à la mode. Mon ami, vous n'êtes pas formé sur le modèle de ces êtres-là; mais craignez la contagion de l'exemple. »

La leçon était forte, et son utilité ne m'échappa point. Elle était adoucie par ce ton d'aménité qui fait tout passer. Je ne méritais pas en effet que le général me traitât avec sévérité : j'avais été imprudent, mais je n'avais pas eu l'intention d'être indiscret. Une force irrésistible avait agi sur moi sans le concours de la pensée. Les mots qui m'étaient échappés n'étaient que l'éruption d'un volcan long-temps en fermentation et dont les feux se répandent enfin avec violence et consument ce qu'ils rencontrent.

Je vis entrer dans ma chambre un homme à cheveux plats et gras, au visage blême, au regard oblique. Il commença, dès la porte, des révérences qui se terminèrent à quatre pas de mon lit par la plus humble des inclinations. Il était suivi de deux drôles en guenilles, dont l'un avait le nez chargé de bourgeons, et l'autre la pâleur d'un buveur d'eau-de-vie :

celui-là se faisait sentir de l'escalier. Si on n'avait été bien persuadé dans ce pays-là que nous ne plaidions qu'à coups de canon, nous autres militaires, j'aurais cru voir entrer un malheureux huissier suivi de ses recors. Thérèse fermait la marche. Elle me souriait avec sa douceur ordinaire, en me montrant l'homme aux cheveux gras.

La porte du général était ouverte; je tremblais que la petite parlât, et je n'étais pas disposé d'ailleurs à l'écouter favorablement. Je lui fis signe de se taire, mais d'un signe si impératif que le sourire disparut de ses lèvres. Elle reprit cet air suppliant qui lui allait si bien, et contre lequel j'avais eu si peu de forces quelques instans auparavant. « Qui êtes-vous, monsieur, et que me voulez-vous? dis-je à l'homme aux cheveux gras, avec un ton qui annonçait que je n'étais pas disposé à prolonger la conversation? — Monsieur, j'ai l'honneur d'être prêtre de l'église romaine. — Monsieur, je n'ai pas de messes à faire dire. — J'espère, monsieur, vous être utile d'une autre manière. — Monsieur, je n'ai pas envie de me confesser. — Pardonnez-moi, monsieur, vous vous confesserez. — Oh! il est fort, celui-là. — Et nous passerons ensuite à la grande cérémonie. — Et à laquelle, s'il vous plaît? — Monsieur, je marie à juste prix les jeunes gens qui ne sont pas maîtres de leurs actions et les douairières qui craignent les sarcasmes du public. Ces deux messieurs m'assistent comme témoins — Je ne veux pas me marier. — Pardonnez-moi, monsieur, vous le voulez; mademoiselle ne saurait m'en avoir im-

posé. » Ici le général tira sa sonnette avec violence, et je tremblai de tous mes membres.

« Mon cher ami, dit Thérèse avec naïveté et onction, il n'y a que le mariage qui puisse légitimer notre intimité. Je me suis informée, et on m'a indiqué ce saint homme qui... » Elle avait bien choisi le moment, mademoiselle Thérèse ! « Mon ami, dis-je à Luvel, jette-moi ces malheureux à la porte, et emmène cette enfant. — Jérôme, mon cher Jérôme, vous voulez donc me faire mourir. — Non, ma chère amie; mais je ne veux pas me marier. — Cruel jeune homme, et vous me le dites de sang-froid, vous, qui tout à l'heure me juriez amour, fidélité... — Je vous trompais; je me trompais moi-même. — Ah! Jérôme! Jérôme ! » Elle tomba sur le parquet et fondit en larmes. Je tenais encore la lettre de la femme charmante, et si ces caractères divins ne m'eussent communiqué une force nouvelle, je sortais de mon lit, j'allais moi-même tomber aux pieds de l'infortunée Thérèse, et je me laissais marier.

« Observez, monsieur, me dit le marieur à juste prix, que j'ai reçu la confession de mademoiselle. — J'en suis bien aise, mon ami. — Que je sais qu'il y a eu séduction. — Vous mentez. — Quelle est perdue sans ressource si vous ne l'épousez pas. — C'est là ce qui m'afflige. — Épousez donc. — Je n'en ferai rien. — Un procès en séduction vous mènera loin. — Au nom de Dieu! Luvel, défais-moi de cet homme. — Je me mêle aussi de conseiller les filles séduites. » J'étais furieux, et je parlais à demi-voix, comme si les autres

ne se faisaient pas entendre de reste de M. Derneval. Luvel ne faisait autre chose que d'aller du marieur à Thérèse et de Thérèse au marieur. Il leur mettait alternativement la main sur la bouche, et, convaincu qu'il ne gagnerait rien à ce manége, il allait enfin les pousser tous dehors, lorsque le général parut, tiré par quatre laquais dans son lit à roulettes. Il s'établit au milieu de ma chambre.

Jamais coupable n'éprouva, devant son juge, la confusion et le saisissement qui s'emparèrent alors de moi. J'étais incapable de voir, de penser, de parler. Le général était prévenu contre moi : son air sévère l'indiquait assez, et cependant je ne trouvai pas un mot pour ma défense, moi qui éprouvais le besoin le plus pressant de me justifier. « Comment, dit le général au marieur, avez-vous osé venir chez moi, porter un jeune homme sans expérience à contracter un mariage clandestin? Comment sans trembler l'avez-vous menacé d'une procédure que je puis à l'instant même diriger contre vous? Ignorez-vous ce que votre conduite a de répréhensible, et quelle peine vous subiriez si je vous livrais aux tribunaux? — Ah! je vois ce que c'est : monsieur est le père du jeune homme. Eh bien! monsieur, vous consentirez... — Oui, impudent, je suis son père; mais je suis aussi l'officier-général commandant en chef dans cette ville. » A ces mots, le marieur tomba à genoux avec messieurs ses témoins. « Qu'on donne un louis à ces misérables, dit M. Derneval, et qu'ils sortent à l'instant! Que diable aviez-vous besoin, dit le prê-

tre en se retirant, de me faire faire cette équipée? On doit savoir ce qu'on fait, prendre de justes mesures, et on ne se jette pas à la tête d'un père. Au reste, celui-ci est raisonnable, il me donne sept fois, pour ne me mêler de rien, ce que j'exige de ceux à qui je fais faire une sottise. » La petite, plus morte que vive, ne répondit rien, bien que les interpellations s'adressassent à elle.

« Voyons maintenant, dit le général, la demoiselle qui a une vocation si décidée pour le mariage. » La pauvre enfant s'approcha, transie de peur. « Elle est jolie et paraît décente. Rassurez-vous, ma fille, et dites-moi sur quoi sont fondées vos prétentions à la main de monsieur, et ce que signifie ce travestissement? » Encouragée par ce ton de bonté, elle se remit, prit la parole, et raconta ingénument tout, absolument tout ce qui s'était passé à Aost. Ses expressions, aussi précises que naïves, peignaient jusqu'aux moindres détails. Il est donc vrai que l'innocence ne rougit jamais. Sa manière de raconter ramena souvent le sourire sur les lèvres du général, et cela me fit un bien, mais un bien!...

« Je vois, reprit-il, que le hasard a tout fait dans cette aventure, et que votre volonté respective n'y est entrée pour rien. Jusqu'à présent, je n'ai pas de reproches à faire à Jérôme. Je conçois qu'il est difficile, à son âge, de fuir deux jolies femmes qui tombent tout à coup dans un lit, et contre lesquelles on n'est pas préparé. » Ces paroles me remirent tout-à-fait. Il continua. « Voici cependant un enfant qui n'a suc-

combé à un danger qu'en voulant en éviter un autre. Elle s'est reproché cette faute involontaire, au point de se croire indigne de l'état qu'elle avait embrassé. Elle a tout quitté; elle est venue vous joindre, Jérôme, et, si j'ai bien entendu, vous l'avez accueillie, vous lui avez promis amour et fidélité. C'est là, monsieur, que vous commencez à devenir coupable. Il est contre l'honneur de tromper une femme quelconque, et celle qui n'est pas véritablement aimée eût pu triompher de sa passion, si on ne l'eût flattée d'en inspirer une semblable. Bientôt négligée, trahie, abandonnée, elle est livrée aux remords, ou elle les perd à force de mériter d'en avoir. Dans tous les cas, il est certain que l'amour ne peut procurer à une fille sage autant de bonheur qu'il lui en fait perdre. Jérôme ne rendra donc pas celle-ci victime d'un goût léger et passager. La voilà sans asile, sans ressource : voyons, monsieur, que comptez-vous faire pour elle? —Je me conformerai, mon général, à ce que prescrira votre sagesse. — Mon général, prescrivez-lui de m'épouser. — Mon enfant, il serait cruel de vous laisser nourrir un espoir qui ne peut se réaliser : Jérôme n'a que seize ans; il n'est pas d'âge à se marier encore. — Pardonnez-moi, mon général, puisqu'il est d'âge à plaire. — Il est colonel; il a un rang dans le monde qui lui interdit toute alliance qui... — Il n'était rien, mon général, quand je me suis donnée à lui, et je n'ai pas balancé. — Eh bien! puisqu'il faut déchirer ce petit cœur-là pour le ramener à la raison,

apprenez que depuis son enfance Jérôme nourrit une passion insurmontable, dont l'absence et une jolie femme peuvent le distraire un moment, mais qui reprend aussitôt son empire. Mariée à ce jeune homme, votre sensibilité vous rendrait la plus malheureuse des femmes, et votre intérêt, autant que celui de monsieur, m'oblige à vous séparer. Cédez, mon enfant, à la force des circonstances. Avez-vous des parens? »

Le général eût parlé deux heures encore, que la pauvre petite n'eût pu lui répondre. Elle était dans un état à fendre le cœur le plus dur. Je l'aurais épousée, moi; oh! oui, je l'aurais épousée, sauf à m'en repentir après.

« Par où, Picard? Par où, Lafleur? Par où, Tourangeau? » crièrent plusieurs personnes ensemble, qui montaient avec un fracas et une vivacité inexprimables. Les portes s'ouvrent comme si elles se brisaient... C'est elle, grand Dieu! c'est la femme adorée; c'est madame Derneval. A la première nouvelle de nos blessures, elles étaient montées en voiture; elles avaient couru jour et nuit; elles avaient crevé vingt chevaux.

La bien-aimée ne vit ni le genéral, ni ses gens, ni Thérèse; elle ne cherchait, elle n'aperçut que moi. Son grand deuil, l'étiquette qu'il prescrit, tout disparut devant l'amour. Tremblante pour son amant, embellie par le sentiment qui l'agitait, elle se précipita vers mon lit, et me pressa sur son cœur. Sa présence inespérée, cette scène qui n'était pas termi-

née, qui allait l'affliger, et peut-être m'ôter son amour, tout était réuni pour me causer une révolution terrible : je m'évanouis dans ses bras.

Lorsque j'eus repris mes sens, elle était près de moi, debout, sa tête penchée vers la mienne. Elle tenait un flacon d'une main, elle appuyait l'autre sur mon cœur. Je n'osais me livrer au plaisir de contempler la plus parfaite des femmes. Je craignais, j'évitais ses regards. « Mon ami, quand apprendras-tu à me connaître? T'ai-je jamais aimé pour moi? Si j'étais susceptible de cet écart, tu ne serais pas blessé; mais tu ne serais pas l'officier le plus intéressant comme le plus beau de l'armée, et tu aurais continué à traîner, prés de moi, une vie inutile et obscure. Crois-tu que celle qui a eu le courage d'exposer les jours de son amant n'ait pas la force d'oublier une faiblesse? Ton aventure avec Clotilde m'a fait pressentir qu'à ton âge tu m'échapperais quelquefois. Je suis convaincue que la femme la plus aimable a souvent à pardonner, et pour conserver ton amour, il faut que le mien soit indulgent comme l'amitié. Si même, mon ami, je voulais dans cette occasion te juger avec rigueur, pourrais-je te reprocher la surprise que t'ont faite tes sens? le général m'a tout dit; cette enfant elle-même ne t'accuse pas. Elle souffre comme souffriront celles qui ne t'auront connu que pour te regretter. Je sais que je suis sans cesse présente à ta pensée; que je suis l'objet de tes vœux les plus tendres, et trop heureuse celle qui n'a que des concurrentes, et jamais de rivales. Reprends courage, mon

ami; accepte mes soins; guéris promptement, pour rendre la vie à ta bien-aimée. Elle s'empressera d'embellir la tienne, et de partager un bonheur que la paix va rendre durable. »

Pouvais-je répondre autrement que par des adorations? Qui les méritait comme elle? J'aurais voulu pouvoir lui élever des autels. Je le lui disais avec cette véhémence qu'inspirent un amour sans bornes et la plus légitime reconnaissance. « C'est là, mon ami, qu'est mon autel, je n'en veux pas d'autre, et il y a long-temps que tu en as un ici. » Elle avait remis sa main sur mon cœur; elle porta la mienne sur le sien.

« Mon ami, tu ne me parles pas de Thérèse. Tu crains de me déplaire. Crains plutôt de te montrer ingrat, injuste, insensible envers cette enfant.— Votre bonté embrasse tout; elle va même au-devant de ma pensée.—Rien de ce qui t'a été cher ne peut m'être indifférent. — Cher! oh, cher! L'expression est forte, madame — Elle est déplacée, puisqu'elle te blesse, et je t'en demande pardon. Ne disputons pas sur les mots. Voici ce que je sais de Thérèse.

« Son père est un riche particulier de Pavie. Le désir de doubler la fortune d'un fils unique l'a porté à sacrifier cette jeune personne. Thérèse, sans goût pour le cloître, mais intimidée par l'autorité paternelle, s'est décidée pour l'ordre où l'on conserve une apparence de liberté, et où l'on accueille et console l'indigence. Son père s'est d'abord opposé à un choix qui ne remplissait qu'une partie de ses vues, parce

que ces religieuses ne font que des vœux simples. Mais la petite a déployé une énergie qui l'a réduit à l'alternative de céder, ou de déclarer ses véritables motifs, et d'encourir le blâme public. Elle est donc entrée chez les filles de la Charité d'Aost, il y a environ six mois.

« Elle t'a vu. Ta destinée est de plaire à toutes les femmes qui te verront. —Et de n'en aimer qu'une, de l'aimer toujours, de l'aimer sans partage : le général me rend cette justice. —Oh! répète, mon ami, répète : j'ai tant besoin de te croire! Je ne saurais dissimuler plus long-temps. La philosophie que j'opposais tout à l'heure à tes infidélités n'était que dans ma bouche : c'était le dernier effort de ma vanité blessée... Non, tu ne sais pas combien je t'aime; tu ne le sauras jamais, puisqu'il n'est pas de mots pour le dire. »

Elle se tut; mais qu'il est éloquent le silence d'un cœur qui brûle! Ce n'était pas Thérèse qui me pressait dans ses bras; ce n'étaient plus ses baisers qui répondaient aux miens; c'était le bonheur même, c'était quelque chose de plus qui entourait un lit de douleur d'une auréole céleste.

« — Assez, assez, adorable enfant; ton sang s'échauffe...—Ta présence seule le dessèche, le dévore; juge de l'effet de tes caresses. —Arrête, mon ami, arrête; tu veux donc mourir et me donner la mort? Non, je ne serai plus seule avec toi; je ne veux être que ta garde. Tu sais combien elle sera soigneuse, attentive, prévenante; mais plus de baisers,

cher enfant, plus de baisers, je t'en supplie : ils nous mènent toujours trop loin. »

Elle avait reculé son fauteuil, elle avait sonné; elle avait caché, sous ses crêpes noirs, une figure enivrante, et à travers le tissu jaloux, son œil dardait des feux qui arrivaient jusqu'à moi.

« Revenons à Thérèse, mon ami; il me semble que c'est d'elle que nous parlions. Tu conçois qu'il a fallu la force de raisonnement du général, et le langage affectueux de son aimable épouse, pour que la petite consentît à se laisser conduire dans un couvent, où on la place en qualité de pensionnaire. On taira ce qui doit être caché, et on la recommandera de manière à ce qu'elle jouisse d'un sort agréable, jusqu'à ce qu'on ait des nouvelles de son père. »

Une femme de chambre entra. Ce n'était plus Clotilde, ce n'était pas même sa compagne. Je pensais qu'il est des choses qu'une femme sensible pardonne à son amant, mais qu'elle ne pardonne qu'à lui, et que la bien-aimée n'avait plus de secret pour madame Derneval. Elle ordonna à mademoiselle Lucie de rester, et elle continua.

« M. Derneval a fait écrire. Il attribue la fuite de Thérèse à la terreur que devaient lui inspirer un siége, un assaut, un pillage. Il ajoute que, dans les pays conquis, les Français ne souffrent point de clôture forcée. Il enjoint au père de reprendre sa fille, de la traiter avec douceur, ou de lui faire une pension proportionnée à sa fortune. Voilà, monsieur, où en sont les choses. — Monsieur, monsieur, répété-je

entre mes dents !... Oh ! c'est que mademoiselle Lucie est là. »

Fidèle à sa résolution, elle ne me quitta pas un instant; mais elle avait toujours Lucie ou une autre auprès d'elle. Madame Derneval venait plusieurs fois dans la journée me donner des marques du plus doux intérêt. Elle me nommait son sauveur, son ami le plus vrai, moi qui lui devais tout! Il est donc des cœurs assez généreux pour oublier le bien qu'ils ont fait, et trouver leur bonheur dans la reconnaissance! La sienne ne connaissait pas de bornes : elle se plaisait à préparer ce qui était nécessaire pour le pansement; elle me présentait mes potions; elle m'embrassait en entrant, en sortant, et tout cela, disait-elle en riant, était autant de larcins qu'elle faisait à madame Ruder. Le disait-elle pour que la bien-aimée pût m'embrasser à son tour, et que ces caresses ne parussent à Lucie que des plaisanteries sans conséquence?

Jamais blessé ne fut traité comme moi; jamais enfant gâté ne fut aussi impatient. Je me tourmentais, je murmurais intérieurement contre la réserve à laquelle on me soumettait. Je maudissais Lucie, madame Derneval, j'aurais maudit la bien-aimée elle-même si je l'avais osé, ou plutôt si je l'avais pu. Enfin, le troisième jour, je déclarai très résolument à mon chirurgien que je voulais faire ma cour au général, et que j'allais me lever.

Il aurait voulu que je gardasse le lit quelques jours encore. La femme charmante, madame Derneval,

M. Luvel lui-même, tout le monde s'était rangé du parti du docteur; mais aux marques de dépit que je laissai échapper, à la violence de mon agitation, on jugea moins dangereux de me satisfaire que de m'exposer à quelque révolution. Je fus donc habillé par la main des Graces, car cette Lucie était encore, je ne sais pourquoi, très jolie; et la bien-aimée et madame Derneval disputaient avec elle d'empressement et de légèreté dans les doigts. C'était à qui me procurerait plus d'aisance, à qui ferait valoir davantage cette petite figure qu'un reste de pâleur rendait, disait-on, plus touchante. Oh! qu'il est doux d'être aimé ainsi! qu'il serait flatteur de le mériter! Je n'osais me livrer à cette dernière idée, et elle se reproduisait malgré moi. Oh! le chien d'amour-propre!

Il était cinq heures, et l'on faisait cercle chez le général. Vous sentez que ce qu'il y avait de mieux dans la ville s'était empressé de venir rendre ses hommages à madame: elle était trop bien pour que les hommes ne fussent pas tentés de revenir. M. Derneval avait une de ces physionomies que les femmes sont bien aises de revoir, et dans ce cas-là les uns et les autres n'ont besoin que d'un prétexte. Il y en avait un ici qui s'offrait de lui-même: le désir de dissiper l'illustre blessé; aussi avait-il tous les jours, de cinq à huit, une réunion nombreuse et choisie. Il était clair qu'à travers tous ces gens-là je trouverais, je joindrais la bien-aimée, et que je pourrais au moins lui parler de mon amour. On n'est jamais plus isolé que dans une assemblée nombreuse où chacun a ses

intérêts, ses affections, ses plaisirs particuliers. Bien certainement, mademoiselle Lucie ne viendrait pas troubler des tête-à-tête d'un moment, mais souvent répétés. Je n'avais pas d'autre but, car je sentais bien que pour achever de guérir il fallait être raisonnable.

Tout entière au cher blessé, la femme charmante n'avait point encore paru dans la brillante société; et c'est un événement que l'entrée d'une femme charmante. Le moment où nous parûmes fut pour moi celui d'un triomphe nouveau : les hommes se levèrent avec un murmure d'admiration qui me fit rougir de plaisir et peut-être d'orgueil. Elle me soutenait sous le bras; elle me le serra d'une façon qui voulait dire: Ce qu'ils admirent tant est à toi, à toi pour la vie. L'orgueil s'évanouit; il ne resta que le plaisir : c'est que celui-ci est l'enfant de la nature, et que sa bienfaisante mère nous ramène toujours aux sentimens vrais.

L'accueil qu'elle reçut des femmes fut un peu différent: elles restèrent froides, immobiles, et quelques-unes se pincèrent les lèvres, ce qui veut dire encore en Italie comme en France: Il est infiniment désagréable de rencontrer de ces femmes-là, elles vous éclipsent à la minute; les hommes ne reviennent à vous que bien convaincus de l'impossibilité de réussir; il est dur de n'être plus qu'un pis-aller, etc., etc.

Pendant que j'offrais au général le tribut de mon affection respectueuse, ces dames se remirent, et la gaîté folâtre succéda subitement à de petites moues peut-être un peu trop marquées; mais le premier

mouvement des femmes est toujours pour la vanité, le second est à la dissimulation.

Elles devaient enfin m'examiner à mon tour: je méritais aussi quelque attention. Elles s'approchèrent de moi avec un empressement, un intérêt qu'elles ne se donnèrent pas la peine de vouloir cacher. Eh! quoi de plus simple? il est reçu qu'une femme de vingt-cinq ans peut jouer la petite maman avec un jeune homme de seize; et, pour peu qu'il soit dégourdi, ce jeu la mène loin. Le joli enfant! disait l'une; que sa toilette de convalescent lui sied bien! disait l'autre; Comment ce vilain cavalier a-t-il pu lever son sabre sur lui? ajoutait celle-ci; oh! ces Hongrois ne savent pas vivre! reprenait celle-là. Un fauteuil à roulettes arrivait d'un côté, on apportait des coussins de l'autre: c'était à qui m'arrangerait les bras, les jambes; on me ployait comme un mannequin.

Comme tout prend fin, ces dames finirent par me laisser tranquille; mais alors les hommes m'obsédèrent, parce que la bien-aimée s'était assise auprès de moi. Elle leur fit observer poliment que j'avais besoin d'air. Il est un genre de politesse qui bannit l'espoir; et nous restons peu, nous autres hommes, auprès d'une femme dont nous n'espérons rien. Ces messieurs s'éloignèrent insensiblement, et s'efforcèrent, de faire oublier à ces dames la solitude humiliante où ils les avaient laissées un moment. Un seul resta et me gênait autant que mille: je ne pouvais l'éconduire et j'en avais grande envie, car il parlait avec facilité et avec grace; son esprit était orné: il

adressait à la femme charmante de ces choses flatteuses qui plaisent toujours quand elles n'ont rien d'affecté. Une figure aimable, une croix qui annonçait un rang dans le monde, et son importunité, c'était plus qu'il n'en fallait pour se faire détester s'il n'eût eu quarante ans ; et quand je l'écoutais, je trouvais qu'on peut plaire encore à cet âge et plaire beaucoup. Je ne pus adresser que quelques mots particuliers à la bien-aimée pendant cette éternelle soirée; ce fut lorsque ce beau monsieur se leva pour aller demander au général qui était cette femme séduisante qui paraissait avoir tant d'attachement pour moi. Le général lui répondit à voix basse, mais probablement de la manière la plus avantageuse, car monsieur le chevalier revint plus empressé, plus respectueux; il reprit sa place et ne la quitta plus.

Oh! combien je regrettai alors ma chambre solitaire où je n'avais de témoin que Lucie, devant qui, à la rigueur, je pouvais ne me contraindre que jusqu'à un certain point, car les femmes de chambre ne voient rien dans l'appartement. Elles ont bien des réminiscences à l'anti-chambre; mais que m'importait définitivement qu'on y dît que j'étais amoureux? l'objet de mon amour me justifiait de reste; que j'étais aimé? parbleu! j'en valais bien la peine.

Luvel était à tout en faisant sa cour à une assez jolie femme. Il s'aperçut de mon trouble, de mon mécontentement; il vint se mêler à la conversation et la généralisa, ce que je n'avais pu faire jusqu'alors, tant je me sentais gauche et embarrassé. La jolie femme

qu'il venait de quitter le suivit, non pas pour le suivre, comme vous pensez bien, mais parce qu'il n'était pas généreux, disait-elle, que personne n'aidât cette dame à répondre à trois hommes intéressans.

Notre petit cercle s'agrandissait, et monsieur le chevalier parut bientôt aussi importuné que je l'avais trouvé importun lui-même. Je fus enchanté de la contrariété qu'il éprouvait, car il est impossible de ne pas haïr un peu ses rivaux, même ceux qu'on ne craint pas. N'ayant rien de mieux à faire, je portai sur les différentes figures qui composaient l'assemblée des yeux que je détournais, malgré moi, de celle que je ne voyais jamais assez. C'est une belle chose que la précaution! Et nous l'employons avec une adresse, nous autres pauvres amans! Malgré les privations que je m'imposais, je m'aperçus aisément que notre secret n'en était plus un pour la jolie brune de Luvel: les femmes ont une pénétration! La découverte de celle-ci la mit de la plus belle humeur; elle ne craignait plus d'avoir rencontré une rivale, et certes il eût fallu céder à celle-ci. Je crois que monsieur le chevalier se douta aussi de quelque chose, car il devint pensif, rêveur, et prit tout à coup le rôle d'observateur. Eh bien! qu'il observe, monsieur le chevalier; qu'il désespère, et qu'il ne revienne plus!

CHAPITRE IV.

Quelques portraits qu'on peut reconnaître.

Huit heures sonnèrent, et tout le monde se retira : c'était l'heure des chirurgiens, auxquels succédait le repas léger qui convient à des malades. Je repris ma place à la table du général; la beauté en fit les honneurs et la sensibilité y présida. M. et madame Derneval étaient aussi heureux qu'on peut l'être après plusieurs années de l'union la mieux assortie; nous l'étions, la bien-aimée et moi, comme des amans qui n'ont encore qu'effleuré la coupe du plaisir; Luvel l'était par l'espoir de se dédommager des peines de l'absence : pour lui l'amour n'avait que des chaînes de fleurs.

« M. Luvel, dit le général lorsque les domestiques furent retirés, il y a plusieurs jours que vous voyez chez moi les mêmes personnes, et je vous crois très habile dans l'art de saisir les ridicules... — Mon général, je ne suis pas moins prompt à reconnaître les belles qualités : mon dévouement pour vous en est la preuve. — Ce n'est pas un compliment que je vous demande, monsieur, mais quelques tableaux. » Je saisis cette ouverture avec empressement. « Commence, lui dis-je, par ce chevalier qui paraît cloué dans son fauteuil et qui ne le quitte que pour aller faire des questions indiscrètes.—Oh! reprit le général,

je me charge de celui-là, parce que je le connais à fond. J'ai voyagé un an avec lui dans le nord de l'Europe, et vous voyez, monsieur le colonel, que cette intimité autorisait, de sa part, ces questions qui vous ont paru déplacées. Vous vous battez en vieux soldat, mon ami; mais vous jugez encore de tout comme on doit le faire à votre âge. Revenons.

« Le commandeur de Nosari, d'une ancienne famille du Piémont, est entré à Malte en sortant du berceau. Il a servi dès que l'âge le lui a permis, moins par ambition que par devoir. Il s'est toujours distingué; mais il n'est pas dans son caractère de solliciter: aussi n'est-il encore que colonel. Il a le cœur droit et les mœurs douces. Son esprit, plus étendu que brillant, ressemble à une lumière égale qui éclaire sans éblouir et se porte sur tous les objets. Des hommes médiocres peuvent vivre long-temps avec lui sans soupçonner sa supériorité: il n'appartient qu'à des gens de mérite de la reconnaître. Tel est, mon ami, l'homme qui ne vous déplaît que parce qu'il vous donne de l'inquiétude. Avec plus d'usage, vous auriez reconnu la grand'croix de son ordre, et vous sauriez que les dignitaires de Malte font des vœux qui leur interdisent le mariage. Mais le commandeur n'a pas renoncé au commerce des femmes aimables; madame mérite d'avoir des amis, et l'amitié du commandeur peut la flatter s'il la lui offre, parce qu'elle sera sincère, et qu'il ne la prodigue jamais. Souvenez-vous, mon ami, de n'être jaloux qu'après vous être convaincu que vous avez des raisons solides de l'être, et

alors vous serez atteint d'un mal de plus, et vous n'aurez remédié à rien.

« — Comment ! m'écriai-je, dépend-il de moi d'être ou de n'être pas jaloux, et la jalousie n'est-elle pas un attribut nécessaire de l'amour ? — Eh ! non, Jérôme, me répondit Luvel. La jalousie n'est qu'un préjugé fortifié par l'habitude. Si elle était naturelle aux amans, ils seraient partout également jaloux, et il y a des peuples qui le sont beaucoup moins que d'autres ; il y en a qui ne le sont pas du tout ; il en est même qui donnent dans l'excès opposé, et ce qui serait un opprobre pour toi est un honneur pour un Lapon.

« La jalousie est si peu un sentiment naturel, qu'elle se soumet facilement aux usages de la société. Tel homme, par exemple, qui serait jaloux d'un rival jusqu'à la frénésie, ne se permet pas de l'être d'un mari, et en général les jaloux sont intérieurement si persuadés de leur injustice, qu'il y en a peu qui ne se cachent de l'être.

« On croit que la jalousie marque beaucoup d'amour ; mais l'expérience prouve que l'amour le plus violent est ordinairement le moins soupçonneux. La jalousie ne prouve communément qu'un amour faible, un sot orgueil, le sentiment forcé de son peu de mérite, et quelquefois un mauvais cœur... — Oh ! ceci est bien fort, M. Luvel, et un mauvais cœur... — Oui, mon ami, un mauvais cœur ; je le répète, et je le prouve. Un amant dégoûté cherche un prétexte pour rompre. Eh bien ! s'il s'aperçoit qu'on peut se consoler de sa perte avec un autre, sa vanité est blessée de ne pas

laisser une femme dans les regrets. La jalousie ou plutôt l'envie le ramène pour être tyran, sans être heureux. Voilà les hommes! leur amour ne vit que d'amour-propre; il n'y a que des jaloux d'orgueil.

« — Allons, allons, Luvel, je vois bien que tu n'as jamais aimé. — D'abord, mon ami, entendons-nous sur le mot. Aimer, c'est de l'amitié; désirer la jouissance d'un objet, c'est de l'amour; désirer cet objet exclusivement à tout autre, c'est passion. Le premier sentiment est toujours un bien; le second n'est qu'un appétit du plaisir; le troisième ajoute au plaisir, mais prépare des peines. Que ma bonne fortune me garde de celui-là! — Oh! je te réponds qu'à cet égard tu n'as rien à craindre. Je vais même jusqu'à te croire capable de pardonner une infidélité. — Pourquoi non? L'infidélité est un grand mot souvent mal appliqué. En amitié c'est un crime; mais si une femme aimable avait du goût pour moi, je ne prétendrais pas être l'unique objet de ses attentions. Une telle prétention serait une tyrannie insupportable pour elle et une folie cruelle pour moi-même. Jouissons toujours d'un bien comme s'il ne devait jamais finir, et sachons le perdre comme n'y ayant aucun droit. »

La bien-aimée reçut cette doctrine avec le silence le plus froid et un mouvement de tête qui marquait une improbation formelle. Madame Derneval ne fut pas aussi maîtresse d'elle-même. « Il est aisé, monsieur, lui dit-elle, de juger les femmes que vous avez connues et celles à qui vous vous attacherez: elles doivent avoir le cœur froid, les sens assez calmes et la

tête déréglée. Ce n'est pas la raison qui détermine leur choix, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même le plaisir : c'est la folie qui leur échauffe l'imagination pour un homme, qui devient successivement l'objet, le complice et la victime d'un caprice. Un amant leur plaît sans autre raison que de s'être présenté le premier, et il est bientôt quitté pour un autre qui n'a d'autre mérite que d'être venu après.

« Quand la tête de ces femmes se prend, elles font toutes les avances, comme si ce n'était rien. La fantaisie est-elle passée, elles s'en défendent comme si c'était quelque chose. Il n'y a point alors de manœuvres plates et usées qu'elles n'emploient. Elles commencent par insinuer qu'un homme avec qui l'on croit qu'elles ont vécu s'en est donné l'air; ce serait le dernier qu'elles choisiraient; elles ne conçoivent pas qu'on puisse l'avoir. Elles passent par degrés aux propos les plus outrageans, si toutefois elles peuvent outrager. Elles supposent qu'on ne croira pas qu'elles osassent parler ainsi d'un homme dont elles auraient quelque chose à craindre. Elles ne savent pas qu'elles sont les seules à imaginer qu'elles aient encore quelque chose à perdre. Quand on entend ces déclamations, on sait d'abord à quoi s'en tenir; on l'apprendrait par-là si on l'ignorait. Cet excès de hardiesse ne leur est cependant pas inutile; il ne dissuade pas; mais il impose et oblige à dissimuler, en leur présence, le mépris qu'on a pour elles. »

La sortie était vive, et Luvel avait trop d'esprit pour ne pas la sentir. « — Je n'ai pas prétendu, mes-

dames, qu'il n'y eût point d'exception aux principes que j'ai avancés, et si j'avais besoin de trouver des exemples de la tendresse et de la fidélité conjugales d'une part, d'un amour délicat et sans bornes de l'autre, je n'irais pas les chercher loin. C'est sans doute un malheur d'être athée en amour; mais je ne suis qu'à plaindre, car enfin on n'est pas maître de ses opinions. —Pas mal, pas mal, dit le général : voilà qui raccommode bien des choses. J'avoue même que j'ai trouvé des idées très justes dans ce que monsieur a dit de la jalousie : je ne le croyais pas si profond. Je voudrais savoir maintenant comment un athée en amour niera avec quelque vraisemblance l'existence d'un sentiment dont il vient de citer un exemple. Voyons, M. Luvel, expliquez-moi cette contradiction, qui n'est sans doute qu'apparente. — Oh! mon général, je n'oserai jamais... Ces dames... — Ces dames ne ressemblent pas aux dévots, qui détestent tout ce qui n'est pas de leur religion. La leur est tolérante, et je vous réponds qu'elles ne se brouilleront pas même avec vous. — Si en effet ces dames le permettent... — Nous faisons plus, monsieur, nous vous y invitons, dit madame Derneval. — Cette invitation est un ordre, madame. Je commence. — Monsieur, j'écoute; mais tenez-vous bien.

« — Les passions qui agitent les hommes se développent presque toutes dans leur cœur avant qu'ils aient la première idée de l'amour. La colère, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition se manifestent dès l'enfance. Les objets en sont petits; mais ce sont ceux de

cet âge. Ces passions ne paraissent violentes que lorsque l'importance de leurs objets les rend véritablement remarquables.

« Il vient un âge où ce qu'on appelle amour se fait vivement sentir. Mais est-il en effet autre chose qu'une portion du goût général que les hommes ont pour le plaisir? Cette passion prétendue se détruit par son usage; les passions réelles se fortifient sans cesse. La première est bornée à un temps quelconque; les autres s'étendent sur tout le cours de la vie. L'amour enfin n'est qu'un besoin des sens et le plus court des plaisirs. Je vais développer ces idées. — Elles sont absurdes, mon ami. — Pas tant, pas tant, M. Jérôme.

« De ce que la sensation du plaisir qu'on nomme amour est très vive, il ne s'ensuit pas que ce soit une passion. On la suppose où elle n'est pas; on croit même de bonne foi l'éprouver : on se détrompe par l'expérience. On a vu des gens, épris en apparence de la plus violente passion, prêts à sacrifier leur vie pour une femme; qui l'auraient fait peut-être, comme on fait dans l'ivresse des extravagances dont on rougit lorsqu'elle est dissipée; on a vu ces gens sacrifier cette même femme à l'ambition, à l'avarice, à la vanité et même à la mode. Citez-moi un ambitieux, un avare, un orgueilleux qui se soit corrigé. Pourquoi cette différence? C'est que les passions réelles vivent de leur propre substance. L'amour, au contraire, non-seulement s'use par son usage, ainsi que je le disais tout à l'heure, mais pendant sa courte durée il a besoin

d'un peu de contradiction, et alors il s'associe l'amour-propre qui le soutient pendant quelque temps.

«—Monsieur, reprit la bien-aimée, il est des amans capables de tout sacrifier à leur passion. —Madame, qu'est-ce que cela prouve? il n'est pas de goût sérieux ou frivole qui n'ait aussi ses fanatiques. La musique, la chasse, la danse, peuvent devenir le goût exclusif de quelqu'un et fermer son cœur à toutes les passions. Mettrez-vous pour cela au rang des passions, la danse, la chasse et la musique?

« Les grands et rares sacrifices que l'on connaisse ont presque tous été faits par des femmes; presque tous les bons procédés leur appartiennent en amour et même en amitié, surtout quand elle a succédé à l'amour. —Ah! monsieur veut se rétablir dans notre esprit. — Non, madame, je veux simplement remonter à la cause de la différente manière d'aimer des deux sexes, et ce que j'ai à dire à ce sujet ne vous plaira peut-être point. Mais qu'il me soit permis de présenter, dans toute son étendue, un système que vous n'adopterez pas; mais qui n'est point aussi chimérique que vous paraissez le croire. Je reprends.

« On dit, et les femmes aiment à entendre dire qu'elles ont l'ame plus sensible, plus sincère, plus courageuse en amour que les hommes. Cela vient uniquement de leur éducation, si l'on peut donner ce nom au soin qu'on prend d'amollir leur cœur et de leur laisser la tête vide. Les femmes ne sont guère exposées qu'aux impressions de l'amour, parce que

les hommes ne cherchent pas à leur inspirer d'autres sentimens. Ne tenant point à elles par les affaires, ils ne peuvent former avec le sexe d'autres liaisons que celles des plaisirs. Aussi la plupart de ces héroïnes de tendresse passent leur vie à être flattées, gâtées, séduites, abandonnées, livrées enfin à elles-mêmes, et n'ayant pour ressource qu'une dévotion de pratique, d'ennui et d'intrigue. Cette dévotion les occupe alors exclusivement, et n'est pas plus une passion que l'amour auquel elle a succédé.

« L'éducation des hommes, tout imparfaite qu'elle est, a du moins l'avantage de les occuper, de remplir leurs têtes d'idées bonnes ou mauvaises qui les détournent long-temps de celles de s'attacher. Les affaires, les emplois, les occupations quelconques viennent ensuite, et ne laissent à l'amour qu'une place subordonnée à des intérêts plus puissans, à de véritables passions. Ce qu'alors les hommes nomment amour, est l'usage de certain plaisir qu'ils saisissent d'abord avec ardeur, qu'ils varient par dégoût et par inconstance, et auquel ils sont enfin forcés de renoncer quand ce plaisir cesse de leur convenir, ou quand ils n'y conviennent plus.

« Observez, mesdames, que si cet attrait du plaisir qui séduit les deux sexes était vraiment une passion, les effets en seraient précisément les mêmes, comme il est de fait que les avares courent d'une manière invariable après l'or et les ambitieux après les grandes places. Tout bien examiné, il me

semble que l'amour n'est que l'affaire de ceux qui n'en ont point.

« — As-tu jamais fait, Luvel, de ces raisonnemens-là à ton amante de Paris? Lui as-tu laissé entrevoir que la dévotion serait un jour son unique ressource? — Non, mon ami. Mon intérêt personnel, plus fort que l'amour parce qu'il est passion, ne me permet pas de donner des armes contre moi. Que j'épouse ou non, je me conduirai en galant homme, voilà tout ce qu'une femme raisonnable peut exiger. — Et si ces bons procédés s'étendent jusqu'à la fin de ta vie? — Ils prouveront l'absence absolue de la passion, car il n'y a plus d'amour où les procédés commencent. Mais je te vois venir. Tu veux m'opposer ces liaisons qu'une longue suite d'années a rendues respectables, parce qu'on suppose que le temps ne les a point affaiblies. Sais-tu à quoi se réduit cet argument? Je vais te le dire. Les liaisons dont tu parles sont celles que l'amour a pu faire naître, mais que l'amitié a consacrées. En général, elles ne cessent d'être orageuses que lorsque l'amour est éteint. Ce sont des amans qui, tantôt ivres de plaisir, tantôt tourmentés par des caprices, des jalousies d'humeur ou de fausses délicatesses, passent quelquefois en un même jour des caresses au dépit et à l'aigreur, s'offensent, se pardonnent, et se tyrannisent mutuellement. Après avoir usé les plaisirs et les peines de l'amour, ces amans se trouvent heureusement dignes d'être amis, et c'est de ce moment seul qu'ils vivent heureux.

« Un état si rare et si délicieux serait le charme d'un âge avancé, et empêcherait de regretter la jeunesse. La réflexion, qui détruit ou affaiblit les autres plaisirs, parce qu'ils consistent dans une espèce d'ivresse, augmente et consolide celui-ci : notre bonheur est doublé, quand la raison nous en démontre la réalité.

« A l'égard d'un autre genre de vieilles liaisons que le public a la bonté de respecter sur parole, que verrait-on si l'on pouvait voir de près? Des gens qui continuent de vivre ensemble, parce qu'ils ont longtemps vécu ainsi. La force de l'habitude, l'incapacité de vivre seul, la difficulté de former de nouvelles liaisons, l'embarras d'un rôle quelconque à remplir dans la société, retiennent beaucoup de ces amans sans amour, et donnent à l'ennui même un air de constance. Ils ont cessé de se plaire, et se sont devenus nécessaires; ils ne peuvent se quitter, quelquefois même ils ne l'oseraient : ils soutiennent un rôle pénible par pur respect humain. On s'est pris avec l'engouement de l'amour; on a annoncé hautement son bonheur, on a contracté un engagement devant le public; on l'a ratifié dans les occasions d'éclat. Le charme se dissipe avec le temps; l'illusion cesse. On s'était regardé réciproquement comme parfaits; on ne se trouve plus même estimables. On se repent, on n'ose l'avouer, on s'obstine à vivre ensemble en se détestant, et l'on tremble de rompre un engagement dont on a fait gloire.

« Les vieilles liaisons exigent, pour être heureuses,

plus de qualités qu'on ne l'imagine. L'amour tient lieu de tout aux amans, son objet lui suffit; mais l'objet s'use, l'amour s'éteint, et il n'est pas d'esprits assez féconds pour remplacer l'illusion et servir de ressource contre la langueur d'un tête-à-tête continuel. S'il existait de l'esprit de cette espèce, il faudrait que les deux amans le possédassent au même degré, car la stérilité de l'un étoufferait la fécondité de l'autre. Il n'y a que l'esprit qui serve toujours d'aliment à l'esprit: il ne produit pas long-temps seul.

« On cherche, on croit avoir trouvé, et l'on cite des exemples de constance dans les hommes d'un âge avancé: cette constance n'est qu'extérieure. Un vieillard s'excite au désir par la crainte seule de ne plus paraître jeune; il ne jouit qu'avec inquiétude, parce qu'il tremble de laisser échapper ce qu'il n'est pas sûr de retrouver. Dans la jeunesse, on ne sent que les désirs. Ils s'éteignent par la jouissance, mais ils renaissent à l'instant. La jeunesse désire avec force, jouit avec confiance, se dégoûte promptement et quitte sans crainte, parce qu'elle remplace avec facilité. Voilà le secret de la légèreté d'un âge et de la constance d'un autre.

« Je me résume. J'ai démontré, je crois, que les hommes naissent avec toutes les passions, hors celle de l'amour; que cette prétendue passion n'occupe l'homme qu'un temps limité, tandis que les passions réelles s'affermissent par l'âge; que l'amour, comme la dévotion, n'est communément chez les femmes que l'effet du désœuvrement; que ce qu'on

appelle passions constantes n'existe que par des causes indépendantes de l'amour ; et je conclus de tout cela que l'amour n'est pas une passion ; que même il n'existe pas, et que le mot amour n'exprime que le désir ou l'espèce d'ivresse qui suit la première jouissance.

«Et moi, dit madame Derneval, sans entreprendre de réfuter vos argumens, je conclus tout le contraire. — Cela doit être, madame, et je conviens qu'il n'est pas de temps plus mal employé que celui qu'on passe en disputes métaphysiques. On a beaucoup parlé, et chacun conserve sa première opinion. Mais permettez-moi, madame, de finir par une question, et promettez-moi d'y répondre avec sincérité. — Je vous le promets, monsieur. — Vous aimez beaucoup notre général; le fait est constant. Mais l'aimez-vous précisément comme vous l'aimiez pendant les six premiers mois de votre mariage? Une demi-heure d'absence vous paraît-elle insupportable? Le retour de l'objet aimé fait-il battre encore votre cœur? Un de ses regards allume-t-il ce feu brûlant que décèle une aimable rougeur? Passez-vous à parler de votre amour des heures entières qui s'écoulent comme des secondes? Retrouvez-vous en présence l'un de l'autre ce silence qui occupe si délicieusement des cœurs repliés sur eux-mêmes? Vous écrivez-vous, quand vous êtes séparés, avec ce style inégal mais rapide que donne l'ivresse du désir? Avez-vous seulement pensé à comparer vos premières lettres à celles que vous avez écrites il y a un an, il y a six mois, il y a huit jours?

— Monsieur, je ne répondrai point à cela. — Prenez garde, madame : ne pas répondre, c'est me donner gain de cause. — Ahie, ahie, ma chère amie, dit le général. — Mais, monsieur, il me semblerait, à vous entendre, que je pourrais dans dix ans ne plus aimer mon mari du tout. — L'aimer d'amour, madame, la chose est impossible; mais vous conserverez pour lui un sentiment doux, moins tumultueux, par cela même plus facile à satisfaire; et heureux les époux qui, comme vous, se préparent sans s'en douter à remplacer l'amour par des vertus! — M. Luvel, vous êtes affligeant. — Je vous assure, madame, repris-je avec vivacité et sans réflexion, qu'il ne m'afflige pas du tout. J'aurais répondu affirmativement à toutes les questions qu'il vous a faites. — Aujourd'hui, mon ami, je n'en doute pas: nous verrons plus tard. — Oh! par grace, M. Luvel, reprit la bien-aimée, laissez-nous notre erreur; elle fait le charme de notre vie. — Il est sûr, continua le général, que ce M. Luvel ressemble à un dénicheur de saints. Monsieur, laissons Dieu à l'indigent et à l'opprimé, saint Michel à ceux qui craignent le diable, et l'amour constant à ceux qui y croient. Amusons-nous un peu aux dépens du prochain : ce passe-temps est assez drôle, quand on n'y met pas l'acrimonie de Geoffroi. Voyons, que pensez-vous de ces deux jeunes gens, si fêtés de ces belles dames, que d'un coup d'œil elles enlèvent à leur voisine qui avec un sourire les leur ravit à son tour?

« — Mon général, je ne doute pas que bientôt on

ne voie la fatuité périr comme périssent les grands empires, par l'excès de leur étendue. Il n'est point de travers qui ne puisse être considéré; il n'en est point qui ne finisse par tomber dans le mépris. Les gens dont vous me parlez sont ce qu'on appelle *gens à la mode*, depuis qu'il n'y a plus de *petits-maîtres*. — Il a raison, mon aide-de-camp; il a raison, mesdames. On appelait *petits-maîtres*, des jeunes gens d'une haute naissance, d'un rang élevé, d'une figure aimable, d'une imagination brillante, d'une valeur éprouvée, remplis d'ailleurs de graces et de défauts. Distingués par des actions d'éclat, dangereux par leur conduite, ils jouaient un rôle dans l'état; ils avaient du crédit auprès du maître, ils méritaient des éloges, avaient besoin d'indulgence, et possédaient l'art de tout obtenir. Tels furent les d'Épernon, les Caylus, les Maugiron, les Bussy-d'Amboise. — Et tels ne sont plus leurs successeurs, mon général. N'ayant de commun avec les premiers que le ridicule, le titre de petits-maîtres ne se donne plus que par dérision à de pauvres sujets qui cherchent, sans les atteindre, les travers distingués de leurs prédécesseurs. En voilà assez, je crois, sur les jeunes gens dont vous me parlez. — Il a encore raison, mesdames, il a encore raison. La galanterie est morte avec la chevalerie, et le dernier des Français aimables dans la personne du duc de Nivernois. — Mon général, la folie humaine, en amour comme en modes, n'a qu'un cercle à parcourir. Quand elle est revenue au point d'où elle était partie, il faut qu'elle recommence, et qui sait

si l'on ne verra pas bientôt la chevalerie renaître, comme on a vu se reproduire la fraise de Gabrielle d'Estrées?—Je vous avoue, M. Luvel, que j'en serais fort aise. On se moque des siècles reculés, pour se dispenser de convenir combien on est au-dessous de ces gens-là. Ils faisaient tout avec noblesse, et je m'aperçois à regret que le vice lui-même peut dégénérer. Par exemple, celui qu'on appelait jadis *un homme à bonnes fortunes* ne pouvait être que par les graces de la figure et de l'esprit. Avant que d'oser se présenter sur ce pied-là, il était persuadé de son mérite par les prévenances dont il était l'objet. Trop recherché pour être constant, il était entraîné par la quantité de femmes aimables qui venaient, pour ainsi dire, s'offrir. L'inconstance était souvent moins l'effet de son caractère que celui de sa situation. Il était léger, sans être perfide : eh bien! c'est tout le contraire aujourd'hui.

« Il semble que la plupart de ceux qui veulent être *hommes à la mode, hommes du bon ton, hommes du bon genre*, aient une vocation opposée au rôle qu'ils prétendent jouer. C'est une profession qu'on prend, qu'on étudie, qu'on exerce, comme on prend le parti du barreau, du service, ou comme on se faisait homme d'église quand le métier valait quelque chose, sans s'interroger sur ses moyens, sur ses talens, sur ses qualités. Ce qu'il y a de très étonnant, c'est que tout cela est tout-à-fait indifférent pour le succès. Pour réussir dans cette carrière, il suffit de s'y présenter. On y voit briller des jeunes gens à qui l'on

conseillerait volontiers d'acquérir quelques qualités qui pussent faire oublier leur peu d'agrément. On commence à jouer ce personnage-là sans figure; on le soutient sans esprit; on le pousse jusqu'à la vieillesse; on ne croit pas qu'il puisse y avoir prescription en ce genre. Tout cela n'est pas du tout à l'honneur des femmes, je le sais; aussi me garderais-je bien de dire ce que j'en pense devant tout autre que madame Derneval ou son amie.

« —M. Luvel, et cette dame qui donne quatorze ans à sa fille qui en a dix-huit, pour qu'on ne la soupçonne pas d'en avoir quarante; qui a toujours quelque chose à me dire à l'oreille; qui paraît me parler d'affaires et qui ne me fait que des contes pour rire; qui enfin veut persuader à tout le monde que ce rire est une marque de protection, ou, pour parler plus modestement, de bienveillance? — Oh! mon général, cette dame est ce qu'on appelait, il y a quelques années, une intrigante, et je ne sais si l'on a donné à ces femmes-là un titre plus expressif; mais celles d'aujourd'hui ressemblent aux intrigantes que j'ai connues dès que j'ai pu apprécier les choses, et celles-là ressemblaient probablement aux intrigantes de la cour de Pharamond, s'il y en avait, ce dont je doute un peu. Elles sont en assez grand nombre, sans cependant former un corps. Si elles se connaissent toutes, ce n'est que pour s'éviter, de peur de se trouver en concurrence. Il en est de toutes les classes, et toutes ont le même tour d'esprit, souvent les mêmes vues, mais des intérêts opposés. Elles prennent chacune un

département, comme si, par une convention tacite, elles s'étaient partagé les affaires. Cependant elles n'en rejettent aucune. Elles connaissent des préférences et jamais de bornes. La dévotion et l'amour s'allient parfaitement avec l'intrigue. Ce qui serait pour d'autres jouissance ou habitude, n'est qu'un ressort pour les intrigantes. Elles n'adoptent rien comme principes ; elles emploient tout comme moyen.

« On les méprise, on les craint, on les ménage, on les recherche. Il s'en faut bien cependant que leur crédit réponde à l'opinion qu'on en a, ni même aux apparences. On leur fait honneur de bien des choses où elles n'ont aucune part, quoiqu'elles ne négligent rien pour le faire croire : c'est la fatuité de leur état. Elles cachent soigneusement le peu d'égards et même le mépris qu'ont pour elles ceux dont elles s'appuient hautement. Que de gens en place dont le nom seul est utile ou nuit à leur insu !

« On commence le métier d'intrigante par ambition, par avarice, par inquiétude ; on le continue par nécessité, pour conserver la seule existence qu'on ait au monde. Une intrigante, tant qu'elle est à la mode, est l'objet des dédains et des égards. Elle tombe dans un avilissement décidé du moment où elle reste oisive, parce que cette oisiveté décèle son impuissance.

« On est souvent étonné du peu d'esprit de la plupart des femmes qui se mêlent d'intriguer, et ce ne sont pas celles qui réussissent le moins. Il est encore certain que l'intrigante la plus habile ne l'est jamais assez pour en éviter la réputation. Cette réputation

nuit quelquefois à leurs projets; mais elle leur sert aussi comme une enseigne à un bureau d'adresse.

« — M. Luvel, et ce joli lieutenant de dragons si assidu près de moi, si empressé avec madame Derneval, hem! qu'en pensez-vous? — Mon général, celui-la est un jeune officier français dans toute l'étendue du mot. En France, on exerce cette profession avec honneur, rarement avec application, et presque jamais comme un objet d'étude. La plupart de ceux qui s'y livrent avec le plus d'ardeur ne soupçonnent pas avoir besoin d'autre chose que de courage, et croient qu'avoir vieilli c'est avoir de l'expérience.

« Les officiers en sous-ordre roulent de garnison en garnison, et l'oisiveté fait leur existence. Ils connaissent le régiment où ils servent et ne se doutent pas qu'il y ait un art de la guerre. Ceux que les circonstances placent dans un ordre plus élevé n'en ont pas plus d'idée, et remplacent l'oisiveté par les plaisirs. Ainsi la valeur naturelle à la nation lui serait souvent inutile et quelquefois funeste, s'il ne s'élevait des génies heureux, nés avec des talens et sachant acquérir l'art d'employer utilement tant de bras et de courage.

« — Je vois, M. Luvel, qu'un très petit nombre des personnes que je reçois échapperaient à votre coup d'œil rapide, et je suis forcé de convenir de la justesse de votre jugement. Cependant on ne peut vivre seul, et il faut passer bien des choses aux autres, puisqu'il est à peu près impossible de composer partout ce qu'on appelle si improprement une bonne

société. Pour mériter vraiment ce titre, il faudrait, ce me semble, qu'une société fût peu nombreuse, choisie et variée sans être mêlée; que les caractères offrissent des différences sans opposition ; que les esprits eussent une tournure singulière et naturelle, sans affectation ni bizarrerie. Il faudrait de la raison sans pédantisme, et de la liberté sans extravagance; que rien ne fût préféré; que le discours, sans être ni froidement compassé ni follement décousu, traitât tous les sujets qui peuvent se présenter à des personnes d'états différens, toutes instruites ou aimables, mais surtout estimables dans leur état. — Mon général, si un hasard heureux réunissait une telle société, il serait inutile de prendre des précautions pour qu'elle subsistât : elle resterait unie par un attachement que la mauvaise compagnie ne viendrait point altérer. On croit communément qu'il faut des soins pour l'éloigner : pas du tout. La mauvaise compagnie se fait justice elle-même; elle s'éloigne de la bonne, parce qu'elle s'y ennuie autant qu'elle y est déplacée. Et si cela n'était ainsi, quelle ressource aurait-on contre certains importuns à qui leur rang ouvre toutes les portes? Leur propre ennui est une sauvegarde contre leur importunité.

« — Eh! M. Luvel, que nous sommes étourdis! En passant en revue certains personnages remarquables, nous avons oublié un original qui s'estime beaucoup, mais dont tout le monde se moque, excepté probablement ceux qui mangent sa soupe. Que dites-vous de cet homme qui vous aborde le ventre en avant et le

jarret tendu autant qu'il peut le tendre; qui écoute avec dignité ce que vous lui répondez dans son cornet; qui salue à peine ses supérieurs, jamais ses égaux, et qui tutoie tous les autres; qui oublie qu'il a fait le métier de saint Éloi [1], et ne se doute point qu'on découvre sa crasse originelle sous son style et son orthographe de servante de cabaret? — Eh! c'est M. Miloni, qui se persuade que son ventre et un peu d'argent, bien ou mal acquis, sont des qualités essentielles. M. Miloni est un sot.

« —Monsieur l'athée, dit madame Derneval, je crois que c'est assez disserter pour ce soir. Permettez que nous nous occupions un peu de nos chers blessés. — J'espère, madame, que mon athéisme n'influera ni sur votre estime ni sur votre bienveillance. Les athées sont toujours de fort honnêtes gens, parce qu'ils sont livrés à des réflexions, à des recherches qui prouvent l'absence des passions, et que les gens passionnés seuls troublent l'ordre public. — Cela se peut, monsieur; mais certainement il n'en est pas de même des athées en amour. Le système de ceux-ci pourrait fort bien n'être qu'une suite du besoin de l'inconstance ou de quelque chose de pis. — Ma chère amie, reprit le général, je vous demande grace pour ce pauvre Luvel. N'attachons pas à ses discours plus d'importance qu'on n'en doit mettre à des jeux d'esprit. »

« —Oui, oui, disais-je pendant que la femme char-

(1) Orfèvre.

mante m'aidait à me mettre au lit, que madame Derneval lui fasse grace si elle veut; moi, je ne lui pardonnerai jamais. Un homme qui veut me persuader que je ne sens pas ce que je sens; que je puis ne pas éprouver demain un sentiment qui depuis six ans ne fait que s'accroître! Il n'a donc pas d'yeux, car faut-il d'autre garant d'une passion éternelle que cette figure céleste et ce cœur si sensible et si bon d'où jaillissent des torrens de feu qui viennent se fondre dans le mien?... Oui, oui, nous formons un tout de deux corps qu'anime une seule ame. Oh! M. Luvel, je ferai justice de vous, et je vous dénoncerai à toutes les femmes. Puissent-elles vous trouver une physionomie sans expression, ne pas sentir votre esprit, ne jamais vous croire sincère, et toujours rejeter votre hommage! »

Quelle humeur peut résister au baiser le plus doux? La mienne s'évanouit au premier que je reçus. Celui-là m'en fit désirer un second, qui me fut accordé. J'en voulais un troisième, un quatrième; je voulais ne pas finir; mais Lucie était là.

Je suivis de l'œil la toilette de la bien-aimée: il y a toujours quelque chose à gagner pour l'amour. Il glane où il ne peut moissonner, et si le plaisir n'est qu'une situation, il laisse entrevoir le bonheur, qui est un état pour l'ame.

CHAPITRE V.

Je propose ma main.

Elle s'était éveillée la première et me regardait si tendrement! « Vénus seule, lui dis-je, peut avoir ce regard-là. — Auprès de Mars désarmé, n'est-ce pas, mon ami? — Oh! je ne suis pas Mars; mais si le sentiment embellit à ce point la beauté, il doit avoir la puissance d'effacer la laideur. Ma tendre amie, je n'irai point aujourd'hui chez le général. — Pourquoi cela, cher enfant? — C'est qu'on ne peut s'y parler. — Il fallait donc ne pas y aller hier. — Je croyais tout gagner en me débarrassant de Lucie. — Oh! je m'en suis doutée, monsieur. — Eh bien! madame, elle est beaucoup moins incommode que le commandeur de Nosari. — Mon ami, ne crains pas le commandeur; ne crains personne. Tu as eu mon premier amour; tu épuiseras mon cœur; il ne lui restera rien à offrir à personne. — Eh bien! ne sortons plus d'ici: vous éloignerez Lucie sous différens prétextes. Je vous promets d'être sage, et nous parlerons sans cesse de notre amour. Peut-on se fatiguer d'entendre ce qu'on croit toujours dire pour la première fois? — Mais, mon ami, quelle défaite donner au général? Tu pouvais différer ta première visite; tu l'as faite; tu ne peux, sans une impolitesse marquée, ne pas continuer, et tu serais fâché d'avoir des torts envers ton protecteur. Tu iras, cher enfant; tu me feras encore

ce sacrifice. Le temps approche où ils te seront tous comptés. »

Que pouvais-je répondre? et où ne m'eût-elle pas fait aller? Vous sentez que mademoiselle Lucie n'était pas en tiers dans cette conversation : elle était allée chercher un déjeuner délicat que la bien-aimée elle-même servit à côté de mon lit, et qu'elle partagea avec moi. Je trouvais délicieux tout ce qu'avaient touché ses mains, et elle ne touchait que ce qu'il m'était permis de prendre. Le vin que je buvais dans son verre avait un parfum enivrant; mais elle ne versait exactement que ce que je pouvais boire. Messieurs les médecins, qui prescrivez la diète, donnez à vos malades des gardes comme la mienne, s'il y en a, et jamais ils ne seront tentés d'enfreindre vos ordonnances.

Lucie favorisait ces petites manœuvres; elle allait souvent regarder par la fenêtre ce qui se passait dans la rue, et je lui en savais bien bon gré.

Nous étions à peine entrés chez le général qu'on annonça M. Rinaldi. Voilà un nom qui promet, pensé-je. Ce sera encore quelque commandeur : il y en a pourtant bien assez d'un. Au contraire, nous vîmes paraître un homme gros et court, au teint fleuri et au triple menton. Ajoutez à cela un habit écarlate complet, galonné en or, un couteau de chasse au côté, une canne à bec de corbin, et une perruque à marrons, et vous aurez le portrait de M. Rinaldi.

Il s'approcha du général, lui prit la main, ce qui parut ne pas plaire; il la baisa respectueusement, ce

qui concilia tout. « Je suis, dit-il, le père d'une enfant dont j'ai sans doute perdu l'affection, et c'est ma faute. J'ai été puni d'une injuste préférence : la petite-vérole m'a enlevé mon fils unique, et je conçois maintenant que la vaccine peut être bonne à quelque chose. Depuis la mort de mon fils je n'ai cessé de maigrir et de chercher ma fille ; mais votre lettre, général, m'a rendu à la santé et à la joie. — En si peu de temps ? reprit Luvel ; monsieur engraisse ou maigrit donc à volonté ? — Ah ! monsieur, si ma fille refuse de me rendre son amitié, dans deux jours vous ne me reconnaîtrez plus. — Qu'on est heureux, monsieur, d'avoir un tel empire sur soi ! on est propre à tous les rôles, et ce talent-là mène à tout. Monsieur, poursuivit le général, mademoiselle votre fille est encore à l'âge où l'on ne connaît que les sentimens doux. Vous avez eu de grands torts avec elle ; mais je suis persuadé qu'elle mettra son bonheur à les oublier. — Comme monsieur mettra le sien à conserver son embonpoint. »

Le général regarda le plaisant d'un air !... Il n'osa ouvrir la bouche de deux heures. Il ne suffit pas d'être gai auprès des grands, il faut juger le moment où ils trouvent bon qu'on les fasse rire, et le général n'était pas homme à s'amuser des ridicules d'un père qui paraissait revenir aux sentimens de la nature.

« — Madame Derneval, reprit mon protecteur, a placé elle-même mademoiselle votre fille dans un couvent distingué ; elle vous donnera une femme de chambre et une voiture qui vous y conduiront ; le

reste vous regarde. Allez, monsieur, et croyez que je me félicite d'avoir pu vous être utile. »

J'avais été embarrassé, très embarrassé jusqu'au moment où M. Rinaldi reçut cette espèce de congé. Je craignais qu'il ne voulût présenter sa fille, offrir à madame Derneval leurs remerciemens communs. Il comprit à ce qu'il me parut qu'une seconde visite serait déplacée, car il tourna à sa manière un compliment d'adieux, coupé par des révérences plus ou moins profondes, selon le degré de considération qu'il croyait devoir accorder à chacun. Il s'inclina jusqu'à terre devant la bien-aimée. C'est que rien n'attire comme la beauté, et que rien n'égale un empire que nous reconnaissons tous, sans calcul et même sans réflexion.

Je comptais bien ne plus revoir M. Rinaldi, et je m'en félicitais; mais il est des êtres si singuliers! On ne sait sur quoi compter avec eux.

Il rentra deux heures après, donnant la main à la petite Thérèse. Elle était mise avec un goût remarquable: madame Derneval n'oubliait rien. A travers les voiles de la coquetterie perçait certain petit air mystique qui la rendait plus piquante. Elle m'eût parn ravissante, si celle devant qui tout s'éclipsait n'eût été là.

Ce père avait bien besoin de me faire revoir cette jolie petite créature! Peut-être aussi avait-elle voulu essayer encore ce que peut l'art uni à la jeunesse et aux graces. Quoi qu'il en soit, je prévoyais une scène,

et mon premier mouvement fut d'aller me renfermer dans ma chambre. Je réfléchis que j'aurais l'air d'un sot si je prenais la fuite; que peut-être la petite viendrait me chercher jusque chez moi, où elle aurait tant de moyens d'exciter ma sensibilité, tandis que la présence du général la contiendrait probablement jusqu'à un certain point. D'ailleurs la bien-aimée ignorait-elle le passé? N'étais-je pas sûr de moi pour l'avenir? Je restai.

« Oh çà! beau garçon, expliquons-nous un peu, dit M. Rinaldi en me frappant sur l'épaule. Vous avez, dit-on, l'heureuse habitude de vaincre de toutes les manières. Vous rougissez! Allons, allons, remettez-vous. Tout s'arrange avec de l'argent, et j'en ai beaucoup. D'ailleurs c'est encore moi qui suis cause de l'accident arrivé à Thérèse, et c'est à moi à le réparer. Elle m'a rendu franchement, facilement sa tendresse. Je lui ai demandé comment je reconnaîtrais une conduite aussi louable. Elle s'est expliquée en rougissant, tenez, comme vous rougissiez tout à l'heure. Je n'ai plus rien à lui refuser, et je m'exécute: écoutez-moi. Vous n'avez rien et je possède un million. Vous êtes beau garcon, brave garçon; ma fille est jolie, elle vous aime; vous vous convenez, je vous marie. Je lui donne en dot un bien de cinq cent mille francs en attendant le reste, que je vous ferai cependant attendre le plus long-temps que je pourrai. Touchez là, mon gendre, voilà une affaire finie. — Je suis sensible, monsieur, à l'honneur que vous me faites... — Et vous acceptez? — Non, monsieur, je re-

mercie. — Vous refusez ma fille avec cinq cent mille francs ! Ma foi, mon cher, tant pis pour vous : cela ne se trouve pas tous les jours. »

Thérèse joignait ses petites mains pendant que son père me parlait. Ses yeux se portaient tantôt sur moi, tantôt sur la bien-aimée. J'étais sur les épines, et je ne pouvais m'empêcher de regarder cette aimable enfant, c'était une figure de l'Albane qu'avait animée l'amour.

« Mon général, dit-elle, vous pouvez tout sur M. Jérôme ; secourez-nous, je vous en conjure. » Le général paraissait tout-à-fait d'avis que j'acceptasse ; mais il savait combien ses représentations à cet égard seraient inutiles, et il fit une de ces réponses polies qui ne signifient rien du tout.

« Madame, dit vivement la pauvre petite à la femme charmante, je ne peux m'y méprendre, c'est vous qui êtes l'objet de cette passion insurmontable dont m'a parlé le général. On ne peut vous préférer personne, je le vois ; mais il m'aimera s'il s'éloigne de vous, j'ose le croire, et c'est ma dernière ressource. Soyez généreuse, madame, ayez pitié de moi. L'effort est-il si pénible ? Vous ne le connaissez qu'à demi : il ne vous a pas épousée, vous. »

La bien-aimée était dans une de ces situations où l'on sait parfaitement ce qu'on veut faire, mais où l'on ne trouve pas un mot de ce qu'on doit répondre. Elle se cachait le visage d'une main ; la petite avait saisi l'autre et la couvrait de baisers et de larmes. La femme charmante lui ouvrit les bras, et elles s'em-

brassèrent comme deux femmes qui ne peuvent se haïr; mais qui sont incapables de se sacrifier l'une à l'autre. La petite était toujours suppliante; la bien-aimée résistait. « Laissez-moi, laissez-moi, lui dit-elle en s'éloignant; je vous plains; mais ce que vous demandez est au-dessus des forces humaines. »

Elle disparut en portant son mouchoir à ses yeux. Je voulus la suivre : la pauvre petite me prit à mon tour. Sa passion naïve s'exprima avec une énergie, un charme presque irrésistibles. J'eus pourtant la dureté ou la vertu de me défendre encore. « Allons, allons, dit M. Rinaldi en séparant sa fille de moi, c'est trop nous abaisser. Si l'on ne mariait, après tout, que les filles à qui il n'est pas arrivé d'accident, combien il en est qui resteraient là ! Un million, d'ailleurs, couvre bien des taches. Retournons à Pavie, et gardons-nous de maigrir : je me suis aperçu que cela ne vaut rien, et ne remédie à rien. »

Il fallut qu'il usât presque de violence pour faire retirer cette aimable enfant. Elle m'adressa un dernier regard si douloureux!... Je l'entendais sangloter de la pièce voisine... J'étais dans un état, oh! dans un état!...

La journée fut longue, comme vous le pensez bien: le temps n'a pas d'ailes pour les cœurs affligés. Le commandeur de Nosari vint. Il avait trop de pénétration pour ne pas s'apercevoir qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Il essaya de nous distraire à force d'amabilité; mais les plaies de l'ame ne se ferment qu'avec le temps. Le commandeur, fati-

gué ou piqué de l'inutilité de ses efforts, se retira de très bonne heure : on avait fait dire aux autres qu'on n'était pas visible.

On range le caméléon parmi les animaux fabuleux. Eh! que sommes-nous donc, nous, qui changeons sans cesse de goûts, d'habitudes, d'opinions, de caractères et même de physionomie? Que me reste-t-il maintenant de ces formes séduisantes auxquelles je dois de si doux souvenirs? Le général et moi, si affaiblis, si changés, si méconnaissables pendant un certain temps, reprîmes enfin cet embonpoint, cette fraîcheur naturels à des caméléons de notre âge, et notre retour à la santé fut célébré par une fête dont M. de Nosari voulut bien faire les honneurs.

C'est la première fois qu'il m'ait vraiment rendu service; et pendant qu'il parcourait des bosquets illuminés, qu'il dirigeait le feu d'artifice, qu'il surveillait l'arrangement d'un superbe ambigu, qu'il donnait des ordres pour le bal qui devait terminer la nuit, je causais, moi, sur un banc de gazon, dans un appartement abandonné, au fond d'une grotte écartée... je causais!..... Ne faisais-je que cela? Oh! bien peu de chose de plus en vérité. Elle conservait encore le flegme, la dignité d'un médecin. Elle m'opposait mon état... Mon état! il était radieux. Elle feignait de n'y pas croire; elle refusait obstinément de s'en assurer.

Cette nuit s'écoula comme celles où on prend du bruit pour du plaisir, et de l'argent prodigué pour de la magnificence. Le soleil reparut, effaçant jusqu'au souvenir des folies humaines. Les feux, sans cesse

jaillissans de son sein, semblaient dire à ceux qui avaient voulu remplacer sa lumière : Mortels, que vous êtes petits !

Oh ! quelle délicieuse surprise pour un être élevé dans des souterrains, qui n'en serait sorti que la nuit pour voir des fusées volantes, et qui serait produit tout à coup à la lumière du soleil ! Nous sommes insensibles à ce spectacle : nous l'avons tant vu ! Ainsi une belle femme si long-temps désirée, une grande fortune si long-temps convoitée, une place importante si long-temps briguée, perdent leurs charmes par la jouissance. Plus elle est vive, plus elle ressemble à un feu d'artifice : plus vite elle s'éteint.

J'ai quelquefois donné des fêtes. Elles étaient d'un tout autre genre. J'ai marié des filles jolies et sages à de jeunes gens honnêtes et laborieux. Ils n'ont pas connu les plaisirs bruyans d'une nuit tumultueuse : ils s'éveillaient pour renaître au bonheur. Leur premier mot était *amour*, le second *reconnaissance*.

Le général nous dit, en se levant, qu'il se proposait de partir le lendemain pour Paris. « Madame Ruder, ajouta-t-il, n'en sera pas fâchée. Elle a remis son commerce en des mains sûres ; mais rien n'est tel que l'œil du maître : le bon La Fontaine l'a dit. Au reste, si l'on avait abusé de sa confiance, elle a d'ailleurs de quoi vivre commodément. Prenez ceci, belle dame. » C'était un brevet de pension à laquelle le grade de son mari ne lui permettait pas de prétendre : on la traitait comme le preux François Ier eût traité la veuve de Bayard.

Je n'avais jusqu'alors éprouvé pour le général qu'une affection sincère, tempérée par le respect le plus fondé. Je ne fus pas maître de moi; je lui sautai au cou et je le serrai dans mes bras aussi long-temps et aussi fort que si j'eusse embrassé Luvel. Étonné de ce que j'avais fait, je reculai de six pas; j'aurais reculé de six toises si la cheminée ne m'eût arrêté. « Pardon, lui dis-je, mille pardons, général; pour penser à l'étiquette il faut se posséder, et le sentiment fait tout oublier, hors le bienfait. — Payez toujours ainsi, Jérôme : votre manière est la bonne pour ceux qui n'obligent point par vanité. »

Madame Derneval félicitait, embrassait la bien-aimée. La femme charmante ne disait rien; mais ses yeux, ses étreintes!... La réponse du général lui avait fait aussi oublier les distances : nos bienfaiteurs n'étaient pas descendus; ils nous avaient permis de monter jusqu'à eux.

On donna un magnifique et dernier dîner à l'hôtel; le commandeur était du nombre de ceux qui devaient l'embellir. Il s'était placé à la droite de la bien-aimée; mais j'étais à sa gauche, et si je ne pus rien dire de particulier, du moins fut-il forcé de donner à la conversation une tournure générale. M. Derneval avait raison : je n'ai pas connu d'homme fait pour plaire comme celui-là, quand il en voulait prendre la peine. Il fit le charme du dîner, et je ne trouvai pas mauvais que la femme charmante éprouvât du plaisir à l'entendre. Mais au dessert il déclara qu'il partait avec nous, et cela me déplut excessivement. « Je viens

de quitter le service, dit-il au général; ainsi je ne tiens à rien. J'ai un revenu considérable; je puis le dépenser à Paris comme à Milan. Je vous aime, et j'irai vivre avec vous. Je vous avoue franchement que madame Ruder entre pour quelque chose dans mon projet : si on vieillit auprès d'elle, ce doit être, du moins, sans qu'on s'en aperçoive. Permettez-moi d'espérer, madame, que vous m'accorderez votre amitié quand vous me connaîtrez mieux. » Je n'ai jamais cru à une amitié désintéressée entre une femme charmante et un homme aimable. Je ne sais quelle mine je fis; mais elle devait rendre d'une manière bien significative ce qui se passait en moi, car le général me regarda de façon à me faire baisser les yeux. Je sentis que j'avais manqué aux bienséances; mais que me faisaient des usages comparés aux intérêts de mon cœur? Après tout, pensé-je, si ma mine a déplu au commandeur, il n'a qu'à le dire; nous avons chacun une épée, et je ne serais pas fâché de me défaire de cet ami-là.

La bien-aimée ne lui fit pas de mine, et cela me choqua encore; elle donna à ce qu'elle répondit une tournure douce, attirante, qui selon moi se réduisait à ceci : Monsieur, je vous remercie de vos offres, et je les accepte avec un sensible plaisir. Elle n'avait pas dit un mot qui eût un rapport direct à cela; mais il me plaisait d'entendre ainsi.

Ma tête se monta. Un an plus tôt, j'aurais éclaté en public; mais je devenais tout-à-fait Français : je craignais le ridicule. Je me préparai à une de ces

scènes conjugales où l'épouse innocente est toujours victime de l'injustice du mari. Oh! les vilains hommes! les vilains hommes!

« Je vois, madame... — Madame! Lucie n'est plus avec nous, mon ami. —Je vois, madame, avec le chagrin le plus profond, les progrès du commandeur près de vous. — Ah! monsieur continue d'avoir de l'humeur? — J'en ai, madame, et beaucoup. Votre réponse à M. de Nosari... — N'était que polie. — Affectueuse. — Je me suis même attachée à la faire froide. — C'est qu'elle ne l'était pas, madame; elle ne l'était pas du tout. — Voulez-vous, monsieur, que je vous rappelle les mots? — Eh! madame, c'est bien des mots qu'il s'agit! Aurez-vous aussi la bonne foi de rappeler ce regard qui portait la satisfaction dans son cœur et le désespoir dans le mien? — Jérôme, je n'ai jamais eu de tort envers vous, et je me suis promis de n'en jamais avoir. Il n'est pas d'amour sans confiance, et si vous m'aimez autant que j'ai lieu de le croire, notre explication doit finir là. — Non, madame, non; je ne suis pas de ces hommes qui s'arrangent du partage d'un cœur. — Votre intention, monsieur, est-elle de m'outrager? — Mon intention, madame, est de vous dire tout ce que je pense. Vous intéressez trop le commandeur pour qu'il ne me déplaise pas infiniment, et je me flatte que vous cesserez de le voir. — Ah! Jérôme! Jérôme! Si jeune encore, vouloir être tyran! — Je le sais, madame; c'est ainsi qu'on nomme ceux qui soutiennent leurs droits. — Des droits, monsieur! des droits! Quels sont les vôtres,

s'il vous plaît, que ceux que je puis restreindre ou supprimer à mon gré? — A votre gré, madame! Ah! cet effort est en votre puissance! Il est donc démontré que vous ne m'aimez plus? — Je ne t'aime plus, ingrat! je ne t'aime plus! Eh bien! si tu n'as pas reconnu dans tout ce que j'ai fait pour toi cet amour brûlant, désintéressé, invariable, qui fit jusqu'à ce moment le bonheur de ma vie; si, pour te convaincre de sa réalité, il faut que je sois une femme bizarre, extravagante, injuste, que je rompe ouvertement avec l'ami de ton bienfaiteur, avec un homme que son âge et ses qualités devaient mettre au-dessus du soupçon, je suis prête à le faire; j'aurai même la générosité de me charger, seule, du blâme qui doit suivre une démarche de cette nature. »

Elle se leva, et se mit devant un secrétaire. « Dictez, monsieur, je vais écrire. »

Ce dévouement absolu, cette soumission au caprice le plus inexplicable, m'inspirèrent un retour sur moi-même, un mouvement de honte, qui ne me permirent plus d'ouvrir la bouche. J'étais debout devant elle, atteré, contristé de la sottise que je venais de faire; mais trop orgueilleux encore pour en implorer le pardon. Sa poitrine était oppressée; ses yeux étaient gros de larmes, qu'elle s'efforçait de retenir. Je savais cependant qu'il ne fallait qu'un mot pour ramener le calme dans son ame et le sourire sur ses lèvres : j'eus la cruauté de ne pas le dire.

« Vous n'êtes point, répéta-t-elle avec le ton d'une tristesse profonde, de ces hommes qui s'arrangent

du partage d'un cœur! Voilà de ces traits qui déchirent et que doit attendre une femme qui oublie son devoir. On ne doit reconnaître de cause de sa faiblesse que l'attrait du plaisir. Et où est, en effet, le terme où elle s'arrêtera? Son complice lui-même, qui a cessé de l'estimer au moment où ont cessé ses espérances, n'a que trop de raisons de croire que ce qu'elle a fait pour lui, elle le fera pour ceux qui chercheront à lui plaire, et bientôt le mépris et l'abandon deviennent la juste punition de sa faute. »

Je ne pus en écouter davantage. Je tombai à ses pieds, et le front courbé dans la poussière : Grace! grace! m'écriai-je. Je suis un insensé, je suis un monstre, puisque j'ai pu vous offenser. Mais vous mépriser, vous abandonner, vous pourriez le croire! vous avez pu me le dire! point d'amour vrai sans estime, et le mien est tellement lié à mon être, qu'il ne peut me quitter sans emporter ma vie. » Je me levai, je pris la plume, j'écrivis :

« Monsieur,

« Un mouvement de jalousie m'a fait outrager une femme que j'aime avec idolâtrie et qui mérite mon plus profond respect. Je lui ai demandé un pardon qu'elle m'accordera peut-être, et je ne rougis point de vous faire des excuses à vous, monsieur, envers qui je me suis comporté de la manière la plus répréhensible pendant ce malheureux dîner. Croyez..... »

Elle était restée assise, et j'avais commencé à écrire

debout. Elle lisait ce que j'écrivais, et à mesure que je me soulageais par l'aveu de mes fautes, des larmes douces coulaient de ses yeux. Je posai la plume pour les recueillir, pour les essuyer. « Ah! laisse-les couler, dit-elle; celles-ci sont les larmes du plaisir. » Elle s'approchait de moi, elle m'attirait doucement; j'étais sur ses genoux... et ma lettre... ella la déchira. « C'en est assez, l'amour est satisfait, et tu n'as pas eu envers le commandeur des torts qui nécessitent une réparation de cette nature. Cher enfant, plus de ces scènes-là, je t'en supplie : tu ne sais pas quel mal tu m'as fait! » Je ne savais ce que je devais admirer davantage de ses charmes ou de sa bonté; je ne sais ce que je lui répondis; mais ce feu divin, comprimé un moment, s'échappa de nos cœurs avec une violence... L'Amour avait remplacé Lucie, et ce témoin-là n'est jamais indiscret.

« Ah! dit-elle en revenant de la plus délicieuse ivresse, elles existent donc ces douceurs si vantées d'un raccommodement! mais elles coûtent trop cher. Mon ami, ne nous raccommodons plus. — Non, femme céleste; que rien n'altère désormais les charmes de notre union. Rendons-la solide autant que respectable. Forçons les méchans eux-mêmes à convenir que vous avez mis le comble à vos bienfaits: je vous demande votre main; accordez-la-moi.

« — J'attendais cette proposition; tu me la devais, mon ami... — A qui la fait-on, qu'à celle qu'on estime et qu'on veut aimer toute sa vie? — Depuis long-temps je suis préparée à te répondre. J'ai pris une détermi-

nation réfléchie, invariable. Je jure, par l'amour et l'honneur, de ne point m'en écarter.

« Mon ami, je suis assez bien, je le sais, pour ne pas mettre d'amour-propre à en convenir franchement; je n'ai encore que vingt-quatre ans; mais tu n'en a pas dix-sept. La beauté passe vite; les passions s'éteignent lentement. Il ne me restera rien de ce qui te séduit maintenant, que tu seras jeune encore pour l'amour. Quelle serait ma douleur si, m'étant flattée d'être aimée aussi constamment que j'aimerais moi-même, je te voyais remplacer le sentiment par des procédés d'autant plus cruels qu'ils interdisent la plainte, dont ils sont le motif le plus amer? Je connais cette sorte de respect dont certains maris font métier, et dont ils ont l'audace et la lâcheté de se faire honneur. Une femme pour qui son mari a des égards n'est aujourd'hui qu'une infortunée trop décente pour se plaindre et assez forte pour dévorer ses chagrins. Que gagnerait-elle d'ailleurs à réclamer l'équité naturelle, si différente de la justice des hommes, puisque le mari le plus injuste et le plus authentiquement méprisable trouve souvent de la protection dans les lois et toujours des approbateurs parmi ses semblables? Il faut qu'il ait bien scandaleusement tort avant que le monde l'accuse. Tu as un excellent cœur, mon ami; mais la vivacité de tes passions me fait trembler. — Elles n'ont qu'un objet, ma bonne amie; jamais elles n'en auront d'autre, et leur vivacité même doit vous rassurer. Je n'aurai jamais le moindre trait de ressemblance avec le tableau que vous venez de m'opposer :

c'est celui d'un homme abominable. — Tu le crois chargé, cher enfant, et je ne fais que généraliser mes idées : que dirais-tu si je les particularisais? Tu cesseras de m'aimer un jour. Cette prévoyance, pour être cruelle, n'en est pas moins fondée sur l'expérience. D'abord tu craindras de m'affliger; tu me cacheras tes démarches, et la contrainte que tu t'imposeras te fera bientôt passer de l'indifférence au dégoût. Alors, si j'étais ta femme, naîtraient les chagrins domestiques; l'ennui dans l'intérieur; les tracasseries réciproques; l'aigreur d'une part, et peut-être la haine de l'autre. Je veux à l'époque fatale, qu'il m'en coûte ou non, pouvoir te rendre ta liberté. Je veux que tu portes partout un cœur que personne ne fixera; que tu uses pour ainsi dire le plaisir, et c'est alors que le vide de ton ame te fera sentir le besoin de l'amitié. Tu reviendras à moi, à moi toujours disposée à écouter tes plaintes, à partager tes peines, à doubler tes jouissances par l'intérêt qu'elles m'inspireront. Ce moment sera celui de mon triomphe, parce que mon empire, indépendant des passions, sera établi sur l'estime, la confiance, et ne s'affaiblira jamais. Voici donc quelle est ma résolution; je la prononce avec le calme de la raison : ainsi il serait inutile d'entreprendre de me la faire changer. Ce que l'amante la plus tendre peut prodiguer de prévenances, d'attentions, d'égards, de faveurs, t'appartiendra sans partage; mais jamais tu ne seras mon époux. »

Je l'écoutais avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction. Je ne concevais point qu'elle refusât

l'offre la plus flatteuse que puisse faire un homme aimé. Si le commandeur n'eût été engagé irrévocablement dans son ordre, j'aurais pensé que les motifs qu'elle m'opposait, et qui ne me paraissaient que spécieux, tendaient à m'éloigner d'elle insensiblement. Je rejetai cette idée, et j'entrepris de la convaincre par le plus fort des raisonnemens. « Pouvez-vous vous abuser, ma bonne, ma tendre amie, sur le plan de vie que vous me proposez ? Ignorez-vous de quel blâme on charge une femme libre qui a un amant avoué, auquel elle ne refuse que de légitimer son amour ? — Tu ne me diras rien là-dessus que je ne me sois déjà dit. Je n'ai plus qu'un sacrifice à te faire, celui de ma réputation : je te le fais, cher enfant. »

Je répliquai, j'insistai, je la pressai. « Ma chambre touche à la tienne ; la porte en est ouverte. Sois dès ce moment mon ami, si tu ne veux plus être que cela. » Je courus, je volai, et le jour me trouva dans ses bras.

Nous descendîmes chez le général. Les voitures étaient à la porte. Monsieur, madame Derneval, et le commandeur montèrent dans la première. Il y restait une place. Elle l'aurait prise que je n'eusse pas murmuré : la scène de la veille était encore si près de moi ! Luvel sauta dans la berline. Quel plaisir il me fit !

Je me retournai, je la cherchai. Elle était montée dans une chaise de poste à deux places. Le secrétaire du général tenait la portière ; il allait mettre le pied à l'étrier. Mille pardons, monsieur, lui dis-je en pas-

sant entre lui et la chaise. Il m'entendit à merveille, et prit un cabriolet de moitié avec l'intendant. Je me plaçai auprès d'elle, bien persuadé que l'on considérerait cet arrangement comme un effet du hasard. Les amans seuls s'imaginent que l'on croit à ces hasards-là.

Nous courûmes jour et nuit. Nous arrivâmes à Paris très fatigués, mais si heureux! Je la conduisis à sa rue de Bussy, et le cabinet qu'on avait préparé pour moi, et la chaise de poste, et le boudoir de madame Derneval, tout cela était la même chose. Il est un âge où l'on se délasse par l'excès même du bonheur.

Son commerce s'était accru au-delà de ses espérances. Une fille de quarante ans, dont la probité n'était comparable qu'à sa laideur, et que peut-être elle avait choisie exprès, avait conduit ses affaires pendant son absence. Sa pension ajoutait considérablement à son bien-être. Elle garda cette fille afin que je pusse voir le monde : c'est qu'elle comptait le voir avec moi. Un peu de bruit, me disait-elle, repose l'amour un moment, et il est peut-être avantageux de se laisser quelquefois aller au tourbillon. Toutes les femmes aimables voudront te plaire; je m'efforcerai de le mériter. Tu me quitteras avec peine; tu me chercheras dans la foule; tu me retrouveras avec transport, et ton cœur sera long-temps neuf auprès d'une amante qui saura rajeunir sans cesse le plus délicieux des plaisirs. »

La plus grande partie du jour était consacrée au

devoir et à l'amitié respectueuse. Je la passais entre M. et madame Derneval. Le soir, Luvel et moi nous sortions. Il courait chez celle pour qui, d'après son système, il ne pouvait avoir qu'un goût léger. Il l'avait trouvée grandie, embellie, et elle lui tournait la tête, quoiqu'il ne voulût pas en convenir. Moi, je courais à ma rue de Bussy. Ah! te voilà! — J'ai bien tardé. — Oui, jamais assez tôt. — Et jamais assez long-temps. » Nous nous cachions dans un fiacre; nous allions entendre ou Molière, ou Corneille, ou Grétry dont le talent honore l'Institut, ou Guillard qui peut-être l'honorera quelque jour: les dieux sont lents à faire justice; mais enfin ils la font.

Si le spectacle n'est pas toujours l'école des mœurs, il est certainement la meilleure école du monde, quoi qu'en dise l'atrabilaire Geoffroi, qui prend des sophismes pour des raisonnemens, et qui se sert de son esprit, quand il en a, comme un mauvais dessinateur prodigue le coloris. Nous sortions enchantés du *Misanthrope*, d'*OEdipe à Colonne*, de *Silvain* ou du *Cid*. Nous soupions. La laide fille se mettait en tiers, et cette contrainte passagère donnait un nouveau charme à la nuit. Elles étaient toutes les mêmes ces nuits de bonheur, et cependant celle de la veille ne ressemblait pas à celle du lendemain.

Cette félicité pure, inaltérable, durait depuis deux ans. Le commandeur de Nosari lui-même semblait la respecter. Il se conduisait en homme qui attend, qui prépare l'amitié. Toujours une extrême réserve était jointe à la plus piquante amabilité. Il voyait tous les

jours la bien-aimée chez le général. Elle ne manquait pas d'aller rendre ses devoirs, c'était le prétexte; j'y étais, c'était le motif; et si les nuits sont courtes quand on les passe ensemble, il est assez naturel de gagner quelque chose sur la longueur des journées. Si le commandeur venait à la rue de Bussy, c'était lorsque j'y retournais, c'était avec moi. Ses visites étaient courtes; il parlait peu, et tout se réduisait à ceci : La fièvre n'est pas un état naturel. Elle passera; l'amitié aura son tour. Ses espérances ne m'alarmaient plus. Il était cependant le même qu'au jour de cette scène extravagante; mais j'étais sûr d'avoir la fièvre le reste de ma vie : je le croyais du moins. Un événement bien imprévu, bien extraordinaire m'ouvrit enfin les yeux, et me prouva que le système de Luvel, bien qu'exagéré, n'était pas du tout sans vraisemblance.

Il vint un jour en grande cérémonie chez le général. Assez embarrassé, d'après les principes qu'il avait avancés, il fit en rougissant et de la manière la plus gauche l'annonce de son futur mariage. Madame Derneval et la bien-aimée rirent de manière à le déconcerter tout-à-fait. « De plus grands hommes que moi, leur dit-il, mesdames, ont été en contradiction avec eux-mêmes. Je ne sais s'ils ont fini comme moi par ne savoir ce qu'ils disaient ni même ce qu'ils faisaient; mais je vous avoue que j'ai abjuré mon athéisme aux pieds de mon Émilie, et je me flatte que vous me ferez tous l'honneur d'être de ma noce. Voilà ce que je cherche depuis un quart-d'heure et ce que j'ai eu tant

de peine à trouver : les gens d'esprit ne sont pas toujours en veine. »

Il était bien singulier que Luvel regardât son système comme une chimère quarante-huit heures avant qu'il dût me paraître raisonnable autant que je l'avais trouvé insensé.

Nous y fûmes, à cette noce. Madame Ruder avait emprunté de l'art tout ce qu'il peut ajouter à la plus belle nature : j'étais paré de ses mains, et elle n'avait rien oublié. Le général lui donnait la main ; le commandeur conduisait madame Derneval; Émilie, radieuse de joie et de désir, ouvrait la marche avec son père. Dix femmes et autant d'hommes cherchaient des yeux ceux ou celles qui pouvaient leur convenir. Je présentai mon bras à une femme jeune comme Hébé, jolie comme elle, et dont l'œil était espiègle comme celui de la folie. Nous descendîmes et nous prîmes les voitures au hasard. Nous nous trouvâmes, madame Vernon et moi, avec un oncle sourd et une mère qui n'était pas sortie de chez elle depuis dix ans, pour cause de rhumatismes. Nous avions laissé le fond aux grands parens, et à chaque mouvement du carrosse, la maman d'Émilie poussait un cri. On se permet de tout dire quand on n'est pas entendu; d'ailleurs madame de Vernon saisissait à merveille, et elle n'avait besoin que de s'expliquer à demi. Je ne fus pas dix minutes à être convaincu que ma jolie compagne était positivement ce qu'annonçaient ses yeux. Elle unissait le caractère le plus inconcevable, la déraison la plus complète à l'esprit du

plus rusé lutin. Il me sembla qu'une teinte de cette gaîté folâtre ne messiérait pas à madame Ruder, et je m'aperçus pour la première fois de la monotonie d'un sentiment raisonnable et raisonné.

On dîna, et sans y penser je me trouvai à côté de madame de Vernon. On dansa, et elle me prenait quand je ne l'invitais point. On allait servir l'ambigu, le jour allait reparaître, et je n'avais pas pensé à danser avec madame Ruder. Je m'empressai de réparer cet oubli impardonnable, et je lui proposai une valse. « Non, me dit-elle à l'oreille; les grelots de la folie ne vont ni à mon âge ni à mes habitudes. Tu es bien, amuse-toi. » Le général vint s'asseoir auprès d'elle. Il n'avait point sans doute l'intention de me favoriser; mais je fus fort aise de l'à-propos, et je valsai avec madame de Vernon.

Nous n'avions pas fini, qu'on vint dire qu'on avait servi. Madame de Vernon se donna une entorse ou en eut l'air. Elle jeta un petit cri si doux, elle se laissa aller dans mes bras avec tant de grace, que je ne savais plus où j'en étais. Je la conduisis, je la portai dans une salle voisine. Ses petits cris ne finissaient pas. Je ne pouvais la délacer par une raison très simple : c'est qu'elle n'avait pas de corset. Mais je détachai les épingles d'un fichu déjà fort indiscret, et j'essayai le *magnétisme*. Son effet est sûr entre jeunes gens de sexes différens. « Remenez-moi à l'hôtel, me dit-elle. Vous me soulagez beaucoup; mais votre manière de traiter exige du mystère, et vous vous comportez comme un enfant ou comme un fou. — Quoi

donc, M. de Vernon trouverait-il mauvais... — M. de Vernon, dit-elle en se levant et m'entraînant avec la rapidité d'Atalante, M. de Vernon est la meilleure pâte de mari qui existe; mais ce n'est pas devant lui que vous devez *magnétiser* sa femme. »

Elle me poussa dans son carrosse, elle y sauta après moi. Elle monta ses escaliers quatre à quatre, et elle renvoya ses femmes. Apparemment, pensé-je, que le mystère est pour M. de Vernon tout seul. « A propos, me dit-elle, voulez-vous un consommé? — Je n'ai besoin de rien. — Comme il vous plaira, beau colonel. » Elle tourna la clé, et ma foi...

J'avais été pour ainsi dire enlevé. Je n'avais pas eu le temps de réfléchir; mais le moment du réveil! C'est celui où la conscience, que rien ne distrait encore, nous présente le miroir et le tient avec un bras de fer. Je pensai que depuis deux ans cette nuit était la première que j'eusse passée loin d'elle; je me rappelai mon défaut de procédés pendant la journée précédente; je sentis la nécessité et la honte de retourner à elle : j'étais sincère en ce moment. Mais qu'il est impuissant le souvenir d'une femme dont on cesse d'être amoureux! Madame de Vernon réveilla avec elle le désir, la gaîté, le plaisir et la démence. Elle se leva enfin et m'aida à m'habiller. Elle s'arrêtait à chaque instant devant ce qu'il lui plaisait d'appeler mes charmes, et elle riait de tout son cœur du tribut forcé, disait-elle, qu'elle offrait à chacun d'eux.

Elle nous fit servir à déjeuner aussi tranquillement que si elle eût été en tête-à-tête avec son mari.

Cette conduite était nouvelle pour moi. Je concevais si peu ce que je voyais, que je passais de la surprise à la stupéfaction. Je déjeunai fort bien cependant, et pour cause. Je voulus ensuite me retirer; elle me notifia, en faisant une petite moue si drôle, et en me tapotant les joues, qu'elle entendait prendre l'air. Elle sonna : Les chevaux, dit-elle. Elle me prit la main, me fit descendre aussi lestement qu'elle m'avait fait monter, et ordonna de toucher aux Champs-Élysées.

Là, il lui passa par la tête de manger un melon. Elle voulut ensuite aller dîner au bois de Boulogne; elle revint prendre des glaces aux Tuileries; elle finit par me conduire à l'Opéra. Elle y avait une loge grillée, où du moins on était plus commodément que dans les tavernes que nous avions parcourues.

Elle me ramena chez elle, étourdi des événemens de la journée. Elle me déshabilla, beaucoup plus lestement qu'elle ne m'avait habillé, et elle me dit le londemain matin : « Mon cher colonel, tout s'use. Vous n'êtes plus en argent comptant : allez à vos affaires. Je vous attends demain soir. »

Dès que j'eus perdu de vue cette espèce d'Armide, je me réveillai comme Renaud. Je m'étais aperçu, pendant nos courses de la veille, que les hommes la saluaient assez cavalièrement, et que les femmes détournaient les yeux. Je me sentis humilié de l'inconvenance du rôle que j'avais joué, et pour la troisième fois, le remords vint bourreler ce cœur trop faible. Allons, me dis-je, allons trouver celle qui pardonne

tout, avouons-lui ce que... ce que... ce qu'il ne m'est pas possible de lui cacher.

J'entrai en tremblant dans la rue de Bussy; je tremblai bien davantage en entrant dans le magasin. Je crus m'apercevoir qu'elle avait pleuré, et je ne sus quel maintien prendre. Venez, me dit-elle d'un air aisé, qui ne s'accordait pas avec mes observations. Je la suivis; elle me mena dans sa chambre : « Pourquoi cet embarras, cette rougeur, mon ami? Ils ne sont pas causés par le regret de ce qui s'est passé : ce goût est trop nouveau pour qu'il vous permette d'écouter la raison. Vous êtes donc agité par la crainte de m'affliger? Soyez tranquille à cet égard. Depuis six mois vous n'avez plus d'amour, et je me suis lentement, péniblement préparée à ce qui m'arive aujourd'hui. » J'entrepris de la rassurer par ces expressions de feu qui jaillisaient autrefois de mon cœur : je ne trouvai que de ces lieux communs qui ne prouvent que de la politesse. J'essayai le moyen, le plus puissant, des caresses. « Arrêtez, me dit elle. Je m'estime assez pour ne pas vouloir de partage. Vous n'êtes plus mon amant : ne m'avilissez point. Je ne crois pas vous désobliger en vous refusant des faveurs que vous ne désirez plus, et en supposant qu'elles ne vous soient pas absolument indifférentes, je vous offre un dédommagement supérieur à ce que vous perdez. Embrasse, Jérôme, ton amie sincère, affectueuse, compatissante, qui gémit de tes travers et qui t'en corrigera sans peine, du moment où tu seras certain que ses conseils sont désintéressés. Va chez le général;

colore ton absence. Ne lui dis rien de ce qui s'est passé entre toi et cette femme, qui ne te fixera point. Taire une vérité fâcheuse à qui ne la demande pas, est quelquefois prudence.

« —Me sera-t-il au moins permis, madame... — Madame, dis-tu! Mon ami, l'amitié a ses expressions comme l'amour : elles sont moins brûlantes, mais peut-être aussi douces.—Ma bonne amie, me sera-t-il permis de vous voir toujours?—Eh! que deviendrais-je moi-même si je ne te voyais plus! Tu m'as détrompée des illusions de l'amour; mais tu m'as rendue à ce sentiment simple, pur, que m'inspirait Jérôme enfant. Ce sentiment, qui suffisait à mon bonheur, qui avait la puissance de me faire oublier ce que le vice a d'abject pour une femme délicate, ce sentiment suffira encore à mon cœur. Ne me néglige pas trop: voilà tout ce que j'exige en échange de l'affection que j'aurai pour toi jusqu'à la mort. »

J'aurais donné, en ce moment, la moitié des jours qui m'étaient réservés pour pouvoir l'adorer l'autre. Mais l'amour n'allume pas deux fois son flambeau devant le même autel.

Je jetai les yeux dans mon cabinet entr'ouvert. Mon lit n'y était plus; cette chaise longue était enlevée; ces gravures voluptueuses étaient disparues. Une bibliothèque, un métier à broder, une guitare... « C'en est donc fait, lui dis-je avec un serrement de cœur affreux, je suis banni de ce toit si long-temps hospitalier!.. —Mon ami, les nuits appartiennent à l'amour: les journées suffisent à l'amitié. Va, va chez le général. »

Je m'y présentai avec l'assurance naturelle à un jeune homme persuadé qu'on ignore son inconduite. Il se leva dès qu'il me vit, et me tira à part. « D'où venez-vous, monsieur? Si vous pouvez être deux jours sans me voir, savez-vous si pendant cet intervalle vos services ne me sont pas nécessaires?—Je viens, mon général, je viens...—Eh ! je ne le sais que trop, aveugle enfant; vous sortez des bras d'une folle. Monsieur, on n'est pas maître, j'en conviens, d'aimer ou de n'aimer plus. On l'est toujours de ménager les bienséances, et celui-là les viole sans pudeur, qui rend une femme belle, aimante, respectable malgré sa faiblesse, qui la rend témoin du triomphe d'une rivale indigne de toute espèce de comparaison. Je vous ai pardonné votre aventure avec mademoiselle Rinaldi, parce que personne ne peut se garantir d'une surprise des sens. Mais je n'excuse pas un oubli de quarante-huit heures, parce que vous avez eu cent fois, pendant ces deux jours, des occasions de réfléchir. Vous n'êtes plus mon aide-de-camp. Il ne me reste plus rien à vous dire, et vous êtes le maître de vous retirer.

« —Et vous aussi, mon général! Ah! je le vois, madame Ruder a parlé, et l'intérêt qu'elle inspire à tous ceux qui la connaissent... —Vous accusez votre bienfaitrice, ingrat jeune homme! Croyez-vous que celui qui vous doit la vie, qui a préparé, qui a fait couronner vos succès, n'ait pas un cœur aussi? Les yeux de la reconnaissance et de l'amitié sont-ils moins pénétrans que ceux de l'amour? »

Je tombai à ses pieds, je les baisai avec humilité.

« Elle m'a éloigné, vous me chassez, je suis sans asile. Qui donc garantira des écueils de son âge un jeune homme trop facile, si ses amis les plus respectables le rejettent? Quel droit auront-ils alors de lui reprocher des fautes qui seront leur ouvrage? Abandonne-t-on un insensé sur le bord d'un précipice? Oh! par grace, sauvez-moi.

« — Je ne suis pas insensible, monsieur, me dit le général en me relevant, aux dispositions où je vous vois, et je désire, sans m'en flatter, que vos véritables amis n'aient à l'avenir que des éloges à vous donner. Ma maison sera désormais la vôtre; mais souvenez-vous qu'en vous recevant chez moi je deviens, en quelque sorte, garant de votre conduite. La première preuve que j'exige de votre retour, est votre rupture avec madame de Vernon, et le moyen le plus sûr de ne pas la rencontrer est de vous attacher à son mari. Il occupe une grande place; il a des qualités, beaucoup de crédit; et cette espèce de liaison est toujours utile à un jeune homme à qui il reste une longue carrière à parcourir. Allez, demain, voir M. de Vernon : vous n'avez qu'à vous nommer pour être accueilli partout. » Il m'embrassa affectueusement, et nous rentrâmes.

Je voulais être sage, je me le promettais, et je me le prouvai à moi-même en commençant ma journée du lendemain par une visite à la rue de Bussy. Je m'attendais à une troisième mercuriale, et je la reçus. Elle me fit sentir de nouveau le danger de s'attacher à certaines femmes; mais elle avait un ton qui allait

à l'ame, et des expressions si ménagees!... Oh! que la sagesse est douce; qu'elle est puissante, quand elle passe par une belle bouche!

J'attendis auprès d'elle l'heure convenable pour me présenter chez M. de Vernon. Je me fis annoncer, et je fus reçu avec une bienveillance et des égards qui me flattèrent infiniment. Je m'empressai de les justifier en prouvant, par ma conversation, que je n'en étais pas indigne. M. de Vernon avait des connaissances. Il parut surpris que je susse autre chose que me battre, et il se plut à m'entretenir de matières qu'il n'était pas présumable que j'eusse approfondies à mon âge. Très probablement je répondis avec autant de justesse que de modestie, car il m'invita à m'attacher à la diplomatie, et il me reconduisit en m'engageant à le voir souvent.

J'allais sortir, lorsque madame de Vernon entra. Quoi qu'il arrive, pensé-je, on ne me reprochera pas d'avoir cherché l'occasion. On ne m'a pas prescrit de brusquer une jolie, une très jolie femme. Tout ce que peut faire un jeune converti en pareille circonstance, c'est d'être sur ses gardes et de voir venir. Je saluai respectueusement. La politesse est d'un usage si général qu'elle ne signifie rien, qu'elle n'engage à rien.

Jamais madame n'entrait chez monsieur que dans des occasions de la dernière importance. Ce jour-là elle avait besoin de cent louis, et elle les demanda, comme elle faisait tout, en riant, sautant, en déraisonnant. « Madame, lui dit M. de Vernon, nous avons chacun notre bien, et le vôtre est plus que suffisant

pour vous soutenir d'une manière convenable. Vous prêter de l'argent c'est autoriser des prodigalités au moins inutiles. Trouvez bon que je vous refuse. » Elle lui tourna le dos en levant les épaules, me prit par la main et m'entraîna chez elle. Si le général avait été là, que m'eût-il conseillé ? Il ne m'eût pas ordonné de lui dire : « Madame, je renonce à vous, je ne veux plus de vous, laissez-moi tranquille. » Aussi ne dis-je pas un mot de cela : je me laissai conduire.

Je m'attendais à des agaceries et même à des avances, qui ne manquent pas de mettre en défaut la sagesse la plus austère. « Mon cher ami, me dit-elle, prenez cet écrin, et trouvez-moi cent louis à l'instant, à la minute. — Vous ne pensez pas, madame, au genre de proposition que vous me faites. — Je ne pense jamais, monsieur ; cela fatigue, et la résistance m'aigrit. Cent louis, vite, dépêchez-vous. Je les ai perdus hier avec un homme qui me déplaît, et il faut que je le paie. — Madame, il est un moyen qui me répugne beaucoup moins que celui que vous me pressez d'employer. Donnez-moi l'adresse de cet homme ; je vais le payer. — Comment, mon cher ami, vous avez cent louis ! Un jeune colonel avoir cent louis ! mais c'est admirable. Voilà l'adresse, allez payer ; moi, je vais dîner en ville : vous me prendrez ce soir aux Italiens. »

Elle avait à peine fini, que je ne la voyais plus ; je n'avais pas eu le temps de prendre mon chapeau, que sa voiture l'emportait avec la vitesse du vent. Parbleu! pensé-je, voilà une singulière petite femme. Le

plaisir auprès d'elle doit être toujours nouveau, car elle n'est jamais la même, et sans les remontrances du général..... Irai-je aux Italiens? Oh! non, non... Cependant on ne sait pas tout..... A la bonne heure; mais j'ai promis..... Allons d'abord payer; nous verrons ensuite.

Je rentrai pour prendre de l'argent. La somme en question faisait plus de moitié de mes petites économies, et un jeune homme assez raisonnable pour économiser tient un peu à ce qu'il a. Je me rappelais d'ailleurs certaine phrase relative à l'homme qui ne plaît pas, et que par cette raison il faut payer. C'est-à-dire qu'elle ne me paiera point, moi, qui ai le bonheur de lui plaire. Diable, diable! cent louis pour deux nuits, c'est trancher du grand seigneur, et je suis encore loin de l'être. Je me frottais l'oreille, j'ouvrais mon tiroir, je le refermais. J'aurais donné autrefois, j'eusse donné encore à madame Ruder tout ce que je possédais; j'eusse versé mon sang pour elle sans balancer. Amour, amitié, reconnaissance, elle avait tout mérité, elle avait tout obtenu. Elle m'avait prodigué ce qui paraît à l'homme sensible tellement au-dessus des richesses de convention, qu'il dédaigne de s'en occuper. Ici, mon incertitude était une preuve incontestable de la légèreté de mon goût pour madame de Vernon, et je crois, en vérité, que j'aurais définitivement fermé le tiroir sans le chien d'amour-propre, démon des gens du monde.

Il me souffla qu'il était très flatteur pour moi qu'une femme du rang de madame de Vernon eût re-

cours à ma bourse; que la vivacité de son caractère ne lui permettait pas de tenir la chose secrète, et que cela me ferait le plus grand honneur. Je pris donc mon argent, et j'allai chez le créancier de ma jolie espiègle.

Je ne m'étonnai point, en le voyant, de l'éloignement qu'il inspirait. C'était un homme de quarante ans, dont l'ameublement et la mise annonçaient l'aisance, mais dont l'air rébarbatif s'accordait avec son ton et ses manières. Il me reçut assez cavalièrement, ce qui me choqua. Il serra son argent en plaisantant d'une manière très crue sur ma mission, et sur l'intimité qui seule avait pu y donner lieu. Révolté de l'insolence de cet homme, je le traitai avec la dernière dureté. Il mit le verrou, et me montra du doigt une collection d'épées de toutes les formes, depuis Clovis, je crois, jusqu'à nos jours. J'en pris une, lui une autre, et il me passa la sienne à travers le poignet et le haut du bras. « J'aurais pu vous tuer, me dit-il; j'ai seulement voulu vous apprendre qu'un homme de votre âge ne doit pas se charger de payer les dettes d'une écervelée. J'ai commencé comme vous, et je me suis réduit à la nécessité de vivre du superflu de ces femmes-là. Si j'avais trouvé à vingt ans quelqu'un qui se fût chargé de me donner une pareille leçon, je me fusse probablement corrigé. Votre figure m'a plu, et je me suis conduit paternellement. Je vais appeler votre cocher. »

Il m'aida à descendre, me remit dans mon fiacre, me souhaita le bonjour, et ferma la portière. La fran-

chise de cet escroc me parut originale, et, dans toute autre circonstance, je m'en serais amusé; mais je perdais beaucoup de sang, et je n'avais pas de temps à perdre pour me faire panser. J'eus d'abord envie de me faire mener rue de Bussy. Non, non, pensé-je; ménageons la sensibilité de la plus estimable des femmes. Le général grondera; eh bien! qu'il gronde, s'il le peut, un enfant qu'il aime, qui n'a rien à se reprocher, et qui vient de recevoir deux coups d'épée.

Le sang dont mes habits étaient couverts donnait à mon extérieur quelque chose de plus qu'inquiétant. M. et madame Derneval pâlirent en me voyant, et ils ne trouvèrent d'expressions que celles du plus vif intérêt et d'une douleur profonde. Quand ils se furent assurés que mes blessures n'étaient pas dangereuses, ils essayèrent de prendre un autre ton. Ils s'aperçurent bientôt qu'il n'était plus temps de me tromper sur leurs véritables sentimens; ils se bornèrent à s'informer des détails, et je m'empressai de les satisfaire. J'avais tout à gagner à cette explication, et je ne leur cachai que le nom et la demeure de mon spadassin.

« Le coquin qui vous a blessé, me dit le général, a conservé quelques principes, et je ne doute pas que sa leçon ne fasse plus d'impression que les miennes. Cependant, malgré les obligations que vous lui aurez, il est bon que je connaisse celui qui fait métier de ruiner des femmes et qui châtie si paternellement les jeunes gens. » Je prévoyais que le général lui ferait un mauvais parti. Il s'était battu en galant homme, et je refusai de le faire connaître. M. Derneval sen-

tait intérieurement la délicatesse de mon procédé, et il n'insista que faiblement; mais il se rendit aussitôt près des premières autorités; il sollicita et obtint des recherches qui firent transpirer mon aventure. Madame de Vernon acheva de la rendre publique.

Ennuyée de m'attendre aux Italiens, elle était revenue chez elle. Piquée de ne m'y pas trouver, elle m'avait envoyé une femme de chambre avec sa voiture. Mademoiselle Lucie, selon l'usage, raconta à sa camarade ce qu'elle savait, et peut-être ce qu'elle ne savait pas. Madame de Vernon, désespérée de mon accident, cria, pleura, courut pendant deux jours déposer sa douleur dans le sein de toutes ses bonnes amies, et à la fin de la semaine elle ne pensait plus à moi.

Revenons. Il n'était pas possible de cacher mon état à madame Ruder. Il était à craindre qu'elle fût instruite par la voix publique, qui aggrave toujours les choses, et madame Derneval prit la peine d'aller chez elle pour l'assurer que je ne courais aucun danger. C'est ainsi quelquefois qu'on nous prépare à apprendre la mort de ceux qui nous sont chers, et madame Ruder s'abandonna à ce que son imagination frappée lui représenta de sinistre. Elle accourut, et ne se remit qu'en me voyant debout et me promenant dans ma chambre. Elle s'établit de nouveau ma garde, et ma garde unique. En vain je m'y opposai; en vain je lui représentai l'inutilité des fatigues qu'elle allait supporter. « J'ai pris soin de mon amant blessé, dit-elle; je ne ferai pas moins pour mon ami. »

M. de Nosari venait souvent embellir notre petite société. Il me marquait une affection sincère depuis le jour où j'avais cessé d'être amant. L'ami le plus désintéressé n'aime pas à rencontrer l'amour : ce fripon-là lui vole toujours quelque chose.

Quelle est auguste, quelle est consolante la véritable amitié! L'exemple de madame Ruder et du commandeur me convainquit qu'elle peut suffire seule au bonheur, et si je n'étais pas d'âge à m'y livrer exclusivement, je sentais combien elle est au-dessus des passions tumultueuses : c'était déjà un grand pas de fait.

Sans paraître en avoir le projet, sans que je m'en doutasse, ils ne pensaient qu'à me rendre à la raison et à développer les qualités d'un cœur que la dissipation avait comprimées un moment. Le baume restaurateur était caché sous l'appât d'une gaîté décente et d'une sagesse que semblaient inspirer les graces.

Le troisième jour M. de Vernon fit une visite au général, à la suite de laquelle il entra chez moi. Après les complimens d'usage, il marqua le désir de me parler en particulier. L'éclat qu'avait fait madame de Vernon m'annonçait une scène orageuse, et selon ma coutume je me préparai à tout.

J'attendais qu'il parlât. « Cette réserve-là, me dit-il, ne vous est pas ordinaire : vous craignez donc de vous expliquer. Vous avez tort. Vous pouvez me parler de certaines choses dont un autre peut-être ne se soucierait pas de s'entretenir. —Il est vrai, monsieur, que vous m'avez marqué assez de bienveillance pour

que je fusse persuadé que vous prendriez quelque intérêt à mon accident. — Ce n'est pas cela, mon ami, ce n'est pas cela; votre accident n'est ici que secondaire, et vous prenez le change. » Je voulais le lui faire prendre à lui-même.

Il continua. « Personne ne prend plus d'intérêt que moi à ce qui vous regarde; mais, monsieur, il faut savoir n'estimer les choses que ce qu'elles valent, et pour cela il faut les connaître : je vais vous mettre au courant. — Permettez, monsieur : qu'entendez-vous d'abord par ce qui me regarde, puisqu'il n'est pas question de mes blessures? — Eh! parbleu, monsieur, n'êtes-vous pas l'amant de ma femme? Et qui doit être piqué d'une conduite qui vous a valu deux coups d'épée? serait-ce moi? — Mais, monsieur, j'avais assez peu d'usage pour le croire, et je vous avoue que vous me soulagez beaucoup. — Il y a long-temps, monsieur, que madame de Vernon et moi n'avons rien de commun que le nom. Vous êtes, après plusieurs autres, en possession de mes droits : ayez la bonté de vous charger aussi du ridicule de votre maîtresse. Je suis persuadé qu'au fond vous pensez, ainsi que moi, que cela vous regarde. J'aurais même très mauvaise opinion de votre probité, si, après votre intention manifestée de vous attacher à moi, vous aviez eu celle de m'outrager en séduisant ma femme. Je vous déclare donc que ses extravagances les plus outrées sont indifférentes pour moi, ridicules pour vous, et déshonorantes pour elle, en supposant qu'elle puisse encore être déshonorée.

« — Je n'examinerai pas, monsieur, jusqu'à quel point vos principes sont fondés; j'observerai seulement que vous êtes peut-être le seul mari capable de prononcer avec autant de courage. — Si les autres maris ne s'expliquent pas aussi clairement, c'est qu'ils ne supposent pas seulement qu'on doute de leur façon de penser. Vous seriez encore dans la même erreur à mon égard, si je n'avais cru devoir à votre âge une explication qui peut vous être long-temps utile. L'activité de votre vie ne vous a pas permis encore de rien remarquer : je vais vous étonner davantage. Je prétends vous convaincre que les choses sont précisément ce qu'elles doivent être, d'après notre dépravation.

« Les lois sont faites pour régler nos actions, et les préjugés décident de nos opinions. Ces préjugés naissent des usages, et ceux du grand monde diffèrent totalement de ceux de la bourgeoisie. Un simple particulier, par exemple, est-il trompé par sa femme? le voilà déshonoré, parce que s'étant marié à son gré, il est convaincu d'un mauvais choix. Les gens d'un certain ton, au contraire, ne voient dans le mariage qu'une espèce de traité établi sur les convenances de la naissance et de la fortune. Voilà pourquoi nous ne connaissons point, parmi nous, cette qualification burlesque que donnent les bourgeois à un mari trompé. Remarquez même que, parmi ces gens-là, il n'y a que la première infidélité de la femme qui donne du ridicule au mari. Que les amans se succèdent, et que les faits éclatent, l'époux est

bientôt détrompé ; il prend son parti, et jouit de nos priviléges.

« C'est par une conséquence de cette façon de voir qu'un bourgeois qui s'est séparé de sa femme se couvre de honte en la reprenant, parce qu'il s'en déclare le complaisant et l'esclave. Peu de gens de distinction quittent leurs femmes, parce que leur manière de vivre est un divorce continuel. C'est un commerce froid, où l'aigreur ne se mêle jamais, et la position où l'on s'est mis permet toujours de se rapprocher sans que l'époux en rougisse : c'est alors un tour qu'il joue aux amans. L'épouse a beau faire, il faut qu'elle cède. La plus décidée subit toujours la loi du mari, à moins qu'il n'en soit amoureux. Si je voulais, je vous enlèverais ma femme ; mais je la méprise trop pour former un tel projet : elle me serait à charge, et je la trouve ennuyeuse. On lui croit de l'esprit ; elle en a fort peu : je la connais mieux que vous. Quand vous la verrez de sang-froid, vous sentirez que tout son mérite tient à son originalité, et au tour singulier qu'elle donne à ses méchancetés. Si la décence redevenait à la mode, on la prendrait pour une imbécile, et bien des femmes perdraient tout, si nous nous avisions d'avoir des mœurs.

« — Vous conviendrez au moins, monsieur, que madame de Vernon a des graces, une figure piquante. — Voilà l'éloge banal qu'on prodigue aux femmes en qui il n'y a rien à louer. Au surplus, je vous demande pardon de vous avoir si librement parlé de votre maîtresse. Je veux que vous ne soyez pas sa

dupe; mais mon dessein n'est pas de vous en dégoûter. J'aime beaucoup mieux qu'elle vous ait qu'un autre, parce que vous la retirerez peut-être de l'opprobre où elle est. Une femme se réhabilite quelquefois par un bon choix, et si cela arrivait, vous me rendriez ma maison plus agréable, en éloignant une foule d'étourdis, vifs sans idées, empressés sans objet, extravagans sans imagination, et ennuyeux avec fracas. Je n'ose me flatter d'une telle réforme chez moi; mais, que je vous la doive ou non, je n'en serai pas moins votre ami. »

Je ne sais ce qui m'étonna le plus, de la confiance que me marquait M. de Vernon, ou du tour qu'il donnait à une explication peut-être sans exemple. Sa franchise me gagna le cœur, et je lui promis solennellement de renoncer à sa femme. Il plaisanta de mon serment, et me dit que si je mettais de la délicatesse dans ma conduite, je perdrais bien des occasions précieuses, à moins que la raison ne devînt à la mode. « Je ne crois pas, monsieur, que la mode étende jamais son empire jusque là. — Je ne le crois pas non plus. Cependant son empire en France est sans bornes, et il peut s'établir une mode de réforme. L'excès de la dépravation, l'avilissement des mœurs, peuvent amener enfin le dégoût du désordre. On réclamera la vertu pour l'intérêt même du plaisir. Il doit arriver un changement, et il est impossible que ce soit en mal.

« Rien, par exemple, n'est aussi décrié que l'amour conjugal. Ce préjugé est trop fort pour durer

bien long-temps, et voici de quelle façon la révolution peut se faire.

« Un homme d'un rang distingué, plein d'agrément, d'esprit et de graces, joignant à tout cela une pointe de fatuité... J'exige, comme vous le voyez, beaucoup de qualités : c'est qu'il en faut à un chef de secte.

« Il est possible que cet homme soit amoureux de sa femme. Il combattra d'abord son inclination, et s'il ne peut la vaincre, il s'efforcera du moins de la cacher au public. Mais il y a des gens clairvoyans sur les défauts d'autrui. Malgré ses efforts, on pénétrera son secret; il s'en apercevra, et se mettra au-dessus des railleurs, en prenant son parti de bonne grace; il jouera même l'intrépidité. C'est quelquefois un moyen d'acquérir du courage : c'en est même un commencement. Enfin son amour-propre sera flatté de fonder un nouveau genre de singularité, et il se déclarera. Les femmes le combleront d'éloges, de peur qu'il ne se rétracte; et avant que les hommes soient convaincus que c'est un parti sérieux, son état sera confirmé. Qu'arrivera-t-il? Quelques jeunes gens, piqués de n'avoir pas imaginé un ridicule neuf, se hâteront de l'adopter pour ravir à l'inventeur la gloire d'être unique; ils joueront, auprès de leurs femmes, une passion qu'ils n'éprouveront pas, et plusieurs y seront pris. Un mauvais principe produira de bons effets : ils deviendront vraiment amoureux, après avoir affecté de l'être. D'autres, qui aimeront réellement, seront bien aises d'avoir des autorités qui les dispensent de se contraindre. On n'entendra

parler que d'époux unis. Alors le bon ton s'en mêlera. Il peut arriver telle circonstance qui mette la vertu à la mode. »

La prédiction de M. de Vernon me paraissait très hasardée; cependant j'ai vu des exemples qui feraient croire que son accomplissement n'est pas impossible.

« Puisque vous ne remplacez plus le mari de ma femme, reprit-il, il n'est pas juste que vous vous chargiez des dépenses du ménage: voilà les cent louis que vous lui avez prêtés. Elle ignorera toujours que cette dette est acquittée, parce qu'elle l'a oubliée très certainement, et que vous ne l'avertirez point que je sauve de son honneur ce que je peux lui en conserver. Pour vous, monsieur, le séjour de Paris ne vous convient pas. L'activité tient essentiellement à la jeunesse. Il faut qu'un jeune homme fasse toujours quelque chose, et quand il ne s'occupe pas d'une manière utile, il n'échappe au désœuvrement qu'en faisant des sottises. Je vous ferai nommer secrétaire d'ambassade dans une cour du Nord. Vous êtes très jeune; mais je répondrai de vous, parce que vous avez des qualités, et que je crois que votre nomination à une place de confiance est un garant suffisant que vous vous en rendrez digne. Si la guerre se rallume, vous serez le maître de rentrer dans votre première carrière, et de rejoindre vos étendards. »

Il méritait ma reconnaissance, et j'allais l'en assurer: «Vous ne me devez rien, me dit-il; cette idée est du général, et je n'ai que le très petit mérite de l'avoir adoptée : adressez-lui vos remerciemens. » Il sortit.

J'étais forcé de convenir intérieurement que j'avais tenu la conduite la plus régulière tant que j'avais été attaché à madame Ruder. Uniquement occupé du soin de lui plaire, je ne faisais rien que de bon, parce que le bien seul lui était agréable. Je ne m'étonne plus, aujourd'hui, d'avoir usé si vite mon amour : j'avais vécu pour elle en deux ans, comme on vit en quinze pour une autre. Ces réflexions me faisaient sentir l'impossibilité de la remplacer jamais, et la nécessité d'éviter les liaisons dangereuses. Je résolus de me livrer exclusivement à mon nouvel état.

Je passai chez le général, ignorant encore tout ce que je devais à des protecteurs, à des amis, qui ne s'occupaient que de moi. Après avoir raisonné de ce projet, avoir calculé les obstacles et les probabilités du succès, ils étaient unanimement revenus à craindre que mon extrême jeunesse ne fût une difficulté insurmontable. Si une femme aimante sait tout prévoir, elle trouve aussi des moyens de tout surmonter.

Elle s'était adressée au commandeur; l'avait prié, l'avait pressé : il suffisait que le sacrifice lui fût agréable. M. de Nosari avait dit aussitôt au général qu'il pouvait assurer le ministre qu'il partirait avec moi, et que, sans caractère public, sans autre désir que celui de m'être utile, il dirigerait mes travaux. Quelle femme que celle qui, à la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa beauté, peut renoncer à l'amour, et éloigner le seul homme qui pût lui faire oublier ce qu'elle avait perdu! Quel homme que celui à qui les années et l'habitude rendent l'amitié nécessaire, et

qui prouve la sincérité, la solidité de la sienne, en partant sans hésiter! Que je me sentais petit auprès d'eux! mais aussi combien leur générosité excitait mon émulation! Combien j'étais flatté de l'idée de les égaler un jour!

Je guéris, et on disposa tout pour mon départ. Le moment de la séparation fut douloureux. Je quittais les objets de mes plus chères affections, et, selon les apparences, je les quittais pour long-temps. M. de Nosari, aussi affecté que moi, trouva cependant des forces pour me consoler. Il me montrait dans l'éloignement le jour où je reverrais mes amis, où je reparaîtrais devant eux, investi de l'estime publique, et pouvant prétendre aux plus grandes places. Il me peignait la jouissance douce de ceux que je forcerais à s'applaudir de ce qu'ils avaient fait pour moi. Il captivait mon attention en me parlant de l'importance de mon emploi. Il me donnait la théorie de cet état, si difficile et si peu connu de la plupart de ceux qui l'exercent. Nouveau Télémaque, j'avais aussi trouvé un Mentor.

Il me présenta à l'ambassadeur, qui leva les épaules en me voyant. M. de Nosari, piqué, lui dit qu'il pouvait m'interroger. L'ambassadeur ne me fit que de ces questions vagues qui décèlent l'ignorance. Je m'enhardis; je répondis d'après les principes généraux que m'avait donnés le commandeur. L'ambasdeur était étonné. M. de Nosari jouissait, et je me croyais le premier publiciste du monde.

Je m'adonnai au travail avec une ardeur infati-

gable. Je ne sortais de mes bureaux que pour lire, avec le chevalier, les meilleurs auteurs en droit public. Ses réflexions claires, précises, aplanissaient toutes les difficultés; la manière dont il parlait de moi à l'ambassadeur me conciliait sa bienveillance, et bientôt une incapacité réelle força son entière confiance. Souvent il me renvoyait des affaires portées à son audience; quelquefois il me chargeait de travailler directement avec le ministre du prince près de qui nous résidions. Son intention, disait-il, était de me former plus promptement; mais je m'apercevais qu'il me chargeait des affaires délicates, et qu'il se réservait celles qui n'exigeaient que de l'esprit et de l'agrément.

M. de Nosari craignit probablement que l'excès même de mon zèle contribuât à l'éteindre bientôt : il exigea que je prisse la dissipation nécessaire à tous les âges, et surtout à la jeunesse. Fait pour être accueilli partout, il me présenta à la cour et dans les maisons les plus distinguées, comme un sujet de la plus belle espérance. Je jugeai facilement que, pendant que je travaillais dans mes bureaux, il avait pris la peine de reconnaître les sociétés qui pouvaient me convenir, car je trouvai partout le plaisir subordonné à la décence.

D'abord on ne me recevait que par considération pour lui : j'avais bientôt la satisfaction de voir qu'on m'accueillait pour moi-même.

Trois soirées de la semaine étaient uniquement consacrées à la correspondance. Nous adressions des

factums à nos amis de la bonne ville. Jamais de brouillons : le cœur est ennemi de l'apprêt. Nos paquets partaient, chargés quelquefois de ratures; mais l'amitié est indulgente.

Les lettres que m'adressaient aussi toutes les semaines madame Ruder et le général me laissaient pressentir le compte avantageux que M. de Nosari leur rendait de ma conduite, et leurs éloges ne m'inspiraient point de vanité : ils n'étaient pour moi qu'un encouragement au bien. J'avais des taches à effacer; je ne me le dissimulais plus.

Deux années s'écoulèrent ainsi. Point d'étourderies, point de faiblesses, pas la moindre petite intrigue. Je sentis souvent, j'en conviens, les tentations les plus prononcées; mais les femmes légères me rappelaient madame de Vernon; celles qui joignaient à la beauté des qualités estimables me rappelaient ces mots du général : « Il est contre l'honneur de chercher à inspirer une passion dont on n'est pas pénétré soi-même », et j'avais épuisé les délices de l'amour : je le croyais du moins.

La sagesse tourne toujours au profit de la santé. Mon tempérament se fortifia; ma tête mûrit et se meubla : je n'étais plus le même homme.

C'est à cette époque que je sentis réellement ce que je devais à ceux qui m'avaient pour ainsi dire conduit par la main à l'honnêteté, aux distinctions et à la fortune. J'avais pour ces respectables amis une vénération qui n'était comparable qu'à l'attachement qu'ils m'inspiraient.

« Je crois, me dit un soir le commandeur, que les bonnes habitudes se sont fortifiées de manière à ne pas laisser craindre de rechute. Je ne vois donc pas d'inconvénient à ce que vous profitiez d'un congé de trois mois qu'on vient de m'adresser. — Un congé, m'écriai-je, un congé! — Le voilà, mon ami. — Je vais donc la revoir, l'embrasser encore! Je reverrai M. Derneval, son estimable épouse, et mon pauvre Luvel. Je retrouverai ma bonne Marguerite, ma vieille nourrice, négligée, oubliée dans le tumulte de la dissipation. Que de jouissances à la fois! Quand partons-nous, monsieur le commandeur? — Quand il vous plaira, mon ami. — Partons tout de suite, à l'instant, à la minute. — Ah! la tête se monte! Un homme en place qui oublie qu'il doit prendre congé de son ambassadeur, du roi qui a daigné lui marquer quelque bonté, et de ceux dont la maison lui a été constamment ouverte! — Vous avez raison, commandeur; je viens encore de parler en étourdi. — Mais vous agirez en homme sage, et voilà l'essentiel. Savez-vous, mon ami, que si ma joie n'éclate pas avec la vivacité de la vôtre, je n'en suis pas moins sensible que vous au plaisir d'aller voir nos bons amis de là-bas? La journée de demain sera employée à remplir les devoirs indispensables; après-demain les chevaux de poste. »

J'avais chargé mon valet de chambre, qui courait devant nous, de payer les postillons et de les payer en grand seigneur. Nous ne courions pas, nous volions. Je ne faisais autre chose que compter les villes

que nous laissions derrière nous et celles qui restaient à traverser. Je peignais jusqu'à satiété la réception qui nous attendait. Je voyais madame Ruder sautant les escaliers et tombant dans nos bras; le général nous ouvrait les siens de la porte de l'antichambre, et madame Derneval, debout dans son salon, me souriait d'un air qui voulait dire : Un secrétaire d'ambassade peut embrasser l'épouse d'un général. Ma foi, tout arriva comme je l'avais prévu, à l'exception pourtant du cher oncle, le grand-vicaire, sur lequel je ne comptais pas, et que je trouvai en simarre violette, la croix au cou et l'anneau du pêcheur au doigt : le vrai mérite perce tôt ou tard, et ceux même qu'il offusque sont forcés de lui rendre hommage.

Le lendemain matin je m'empressai d'aller offrir un nouveau tribut à l'amitié. Il n'y avait plus de rue de Bussy : la boutique était occupée par des gens qui m'étaient inconnus. Je les interrogeai; ils m'apprirent seulement qu'elle avait fait de la vente de son fonds et de ses rentrées un capital considérable, et elle ne m'en avait rien dit! Je crus ne pouvoir, sans indiscrétion, lui parler le premier de ses nouveaux arrangemens. Je me bornai à demander son adresse à madame Derneval : elle occupait un joli logement à deux pas de l'hôtel.

Après le dîner, le général me fit passer dans son cabinet. « Mon cher ami, vous jouissez d'une considération dont la plupart des jeunes gens ont à peine une idée. Vous parviendrez aux premières places; mais les épreuves peuvent être longues, et il est un

moyen de les abréger : c'est de prendre cet aplomb qui inspire la confiance. Rien ne le donne comme le mariage et la fortune. L'homme indépendant des circonstances est recherché; celui qui a besoin de son état se fatigue souvent en vaines sollicitations.

« Je conviens que vous pourriez différer de quelques années ; mais vous ne seriez pas sûr alors de trouver les avantages que nous vous avons ménagés. N'inférez pas de ce que je vous dis que notre intention soit de vous faire contracter un engagement de pure convenance. Nous voulons au contraire vous donner une épouse très jeune, très jolie, très aimante et très riche. Vous êtes sans passion, ainsi je ne présume pas que vous rejetiez mes offres. D'ailleurs vous verrez la jeune personne. Je ne vous la nomme pas afin de vous laisser tout-à-fait libre, et si votre goût ne vous détermine pas en sa faveur, vous me saurez au moins gré d'une proposition qui prouve mon désir de vous voir heureux de toutes les manières.

« — Je reconnais, mon général, cette bienveillance qui ne se dément pas un instant, et... — De la bienveillance, de la bienveillance! Ce n'est pas là l'expression qui convient entre nous. J'ai pour vous la tendresse d'un père, et tout ce qui tient au respect doit nous être étranger, parce que le respect tue le sentiment, et que je veux que vous m'aimiez autant que je vous aime. — Oh ! à cet égard, mon général, il y a long-temps que j'ai prévenu vos ordres. Mais me marier, moi ! J'étais si loin de cette pensée, que je

vous avoue que j'ai besoin de quelque temps pour me la rendre familière. — Prenez le temps que vous voudrez, mon ami; moi, je me flatte qu'il vous en faudra peu, et que vos vues s'accorderont avec les nôtres. Allons retrouver la société. »

Elle était nombreuse et surtout bien choisie. Je jetai les yeux de tous les côtés, persuadé qu'un regard, une mine, un geste trahirait le secret des coalisés. Convaincu d'ailleurs que celle qu'on me destinait me convenait de toutes les manières, j'étais décidé à m'y attacher par goût, comme par déférence pour mes bienfaiteurs. En effet, rien d'aussi facile que d'aimer une femme très jeune, très jolie, très aimante et très riche. Cette dernière qualité n'est pas absolument déterminante; mais une femme n'en vaut pas moins pour être riche.

Je comptai beaucoup sur ma pénétration. Eh bien! on la mit en défaut. Pas la moindre petite chose qui pût m'éclairer. Allons, me dis-je, faisons la cour aux jeunes personnes elles-mêmes, et observons leurs mamans. Il y a toujours quelque chose de radieux dans la figure d'une maman qui accorde sa fille. Ici, je trouvais de la physionomie; là, de l'esprit; plus loin, des graces; dans un petit coin, de la timidité. L'une m'écoutait avec indifférence: oh! elle a sans doute une inclination. L'autre cherchait à m'arrêter auprès d'elle: c'est bien heureux; je suis de son goût. Celle-ci souriait à tout ce que je lui disais: bon, cela dispense de répondre. Celle-là rougissait en regardant sa mère, et sa mère, et toutes les mères possibles

conservaient dans les traits une immobilité désespérante.

Je pris aussi un parti de désespéré. C'était d'aller causer avec madame Ruder, de l'assurer combien je mettrais d'empressement à faire tout ce qui serait agréable au général et à elle, et à connaître par ce moyen ma future épouse, qu'il ne m'était pas possible de deviner. Je m'approchais d'elle lorsqu'on annonça M. Rinaldi. Il donnait la main à une jeune personne prodigieusement changée à son avantage, et que cependant je reconnus aussitôt. Les yeux de tous mes amis se portèrent sur moi, et je commençai à voir clair.

M. Rinaldi nous apprit, après les complimens usités, qu'il avait cédé aux instances de sa fille qui désirait voir Paris, et qu'il se proposait d'y faire quelque séjour. Il demanda à madame Derneval la permission de la voir souvent; elle lui fut accordée avec un empressement qui confirma ma première idée.

Il me sembla que le coup de maître du courtisan était, en cette circonstance, de paraître ne s'apercevoir de rien, et de laisser au général la douce persuasion qu'il était impossible de voir et de penser autrement que lui. Je m'approchai de monsieur et de mademoiselle Rinaldi; je mesurai rigoureusement mon ton et la tournure de mes phrases sur ce que la politesse seule exigeait de moi, et je finis en demandant à M. Rinaldi si je pouvais sans indiscrétion aller lui présenter mes devoirs. « Vous me ferez grand plaisir, monsieur, et à ma Thérèse aussi. » Il me mit dans la

main une carte d'adresse et me tourna le dos. Malheureusement pour lui, il y avait là une glace traîtresse dans laquelle je le vis rire en se frottant le menton.

Mademoiselle Rinaldi était assise entre mesdames Derneval et Ruder. Elle me regardait sans cesse; quelquefois elle étouffait un éclat de rire, et alors de petits coups de genoux partaient de droite et de gauche. Voilà deux femmes bien contentes, pensé-je. Oh! comme elles m'attrapent! Je ne sourcillais pas. J'étais imperturbable, et fort peu aimable. L'homme qui s'observe a toujours l'air d'un songe-creux ou d'un sot.

J'avais cependant saisi, malgré mon extrême réserve, quelques intervalles, et j'avais reconnu que mademoiselle Rinaldi effaçait ce que j'avais vu de plus joli par sa taille svelte, des graces naturelles et une figure dont l'usage du monde n'avait pas entièrement effacé cette teinte d'ingénuité qui lui allait si bien.

Pendant le souper, on affecta de ne point parler d'elle. On s'étendait avec complaisance sur les légers défauts des autres jeunes personnes, et pas un mot de celle qu'on paraissait ne pas attendre, dont l'arrivée inattendue pouvait exercer des têtes à conjectures, et qui méritait plus que personne qu'on s'occupât un peu d'elle. Oh! quelle finesse!

Je cherchai, moi, à faire prendre à la conversation une tournure scientifique, propre à provoquer le sommeil: j'avais besoin d'être seul. Monsieur l'archevêque me répondait, et j'embrouillais la matière;

je le forçais à diviser et à subdiviser; les bâillemens se communiquaient de proche en proche; on prit des bougies, on nous laissa seuls, et je lui souhaitai le bonsoir.

Je ne dormis point : je rêvai à mon futur mariage. Il était indubitable qu'on allait m'unir à mademoiselle Rinaldi, et tout bien examiné, je m'arrêtai à ces principes, qu'il est peut-être bon de répandre :

« 1° Il est très commode pour un homme en place d'avoir une femme charmante qui l'aime uniquement. »

Cela le dispense d'aller chercher ailleurs ce qu'il trouve chez lui : économie de temps.

« 2° Il est fort agréable de voir prévenir ses goûts, ses désirs, d'être l'objet de toutes les attentions, de toutes les prévenances, de faire mille jaloux, et de n'avoir pas de sujet de l'être. »

En échange de tout cela, on prodigue les égards tant qu'on veut, l'amour tant qu'on peut, et il est un moyen de le faire durer long-temps, c'est de s'éloigner de sa femme quand on la trouve moins jolie : on revient à elle quand on est disposé à lui rendre justice.

3° Il faut lui faire des enfans, beaucoup d'enfans. »

Une mère de famille est nécessairement occupée, et ses occupations lui laissent peu de temps pour autre chose. Ces marmots, d'ailleurs, sont un second lien qui resserre le premier pour les cœurs honnêtes. Que de femmes prêtes à faillir se sont arrêtées à l'aspect d'un enfant qui leur ouvrait ses bras innocens!

Je me levai de très bonne heure et je me fis habiller

avec le plus grand soin. Pour tirer parti de ses avantages, il faut ou beaucoup de toilette ou le désordre le plus absolu, et avec celle dont on veut faire sa femme le parti le plus décent est celui qu'on doit préférer. Lui marquer de l'estime, c'est la forcer à être toujours estimable. Voilà encore un principe qu'il est bon de ne pas oublier.

Monsieur Rinaldi était allé à ses affaires, et je conviens qu'il ne devait pas m'attendre à huit heures du matin. Sa fille sortait de son lit, fraîche comme la rose et colorée comme elle. « Mon père n'est pas ici, j'en suis bien aise. Oh ! j'ai tant de choses à vous dire... D'abord, mon ami, promettez-moi le secret; car si on sait que j'ai parlé, on me grondera... on me grondera !... — Jamais je ne causerai volontairement de chagrins à ma Thérèse. — A sa Thérèse ! eh ! oui, je le suis, méchant ; jamais je n'ai cessé de l'être. On m'a proposé vingt partis ; je les ai tous refusés, parce qu'il ne faut tromper personne

« Venons à l'essentiel. Je vous parlerai des détails si mon père nous en laisse le temps. On se propose de nous marier : mon cher ami, le voulez-vous bien ? —J'en suis charmé, aimable enfant. — Il en est charmé, il en est charmé ! Vous m'avez fait bien du mal ; mais avec quelle facilité vous me le faites oublier ! J'ai toujours eu un pressentiment que vous reviendriez à moi, et je me suis arrangée en conséquence. J'ai pris des maîtres, beaucoup de maîtres, parce que, pensé-je, on ne fait pas toujours les enfans; il faut aussi parler raison, et je veux pouvoir entendre mon mari.

J'ai besoin encore de talens agréables pour l'amuser quand il n'aura rien à me dire : j'ai appris la musique et le dessin. Voulez-vous voir, mon ami, comment je peins? » Elle prit sur son cœur un médaillon..... C'était mon portrait. « Je l'ai fait de mémoire : jugez si j'ai pensé à vous. Oh! qui pourrait compter les baisers dont je l'ai couvert! Il était ma consolation, la moitié de moi-même, lorsque nous reçûmes cette lettre du général. » Elle courut ouvrir un secrétaire.

En écoutant le langage de l'innocence et de l'amour, je sentais mon cœur s'agiter; il se ranimait; pensées de bonheur l'occupaient tout entier.

Le général écrivait à M. Rinaldi : « Vous apprendrez volontiers, monsieur, que notre colonel exerce avec distinction un premier emploi dans la diplomatie. Sa conduite est tellement régulière, que nous avons résolu de le marier.

« Plusieurs partis lui conviennent. Son cœur est libre en ce moment, et ce cœur est le meilleur que je connaisse. Notre jeune ami s'attachera facilement à une jeune personne qui unit la beauté à la candeur; il doit une réparation à mademoiselle votre fille, et si elle conserve pour lui quelque attachement, vous êtes le maître de conclure.

« L'intéressant protégé a un bien de cent mille francs, et des émolumens plus qu'honnêtes; mais nous espérons en faire incessamment un général de brigade et un ambassadeur. Il sera tenu à une forte dépense, et

nous nous flattons que, d'après ces détails, vous vous conduirez en bon père.

« J'ai l'honneur, etc. »

« Mon papa s'est aussitôt écrié que, pour se voir renaître, il donnerait tout son bien, et ne se réserverait qu'une pension honnête. Moi, mon ami, je pleurais, je riais, j'extravaguais : ma pauvre tête n'était plus à moi. »

Tant d'affection et de délicatesse venait aussi de tourner la mienne. Mon cœur était gonflé de manière à me faire croire qu'il allait se fendre, et si un torrent de douces larmes ne m'eût soulagé, j'ignore ce qui serait arrivé. Je me sentis enfin en état de parler, et M. Rinaldi me trouva, exprimant en paroles de feu ce que l'amour, l'amitié, la reconnaissance ont de plus sincère, de plus profondément senti.

« Nous y voilà, s'écria-t-il; mademoiselle a parlé. J'avais bien mes raisons pour vouloir être présent à cette première visite, afin de contenir un peu cette petite folle-là. Mais qui pouvait prévoir que monsieur, si froid hier, arriverait aujourd'hui à huit heures du matin? » Je l'embrassai avec la plus tendre effusion. « Non, monsieur, lui dis-je, non, vous ne vous dépouillerez point pour moi, et mademoiselle n'abusera pas de votre tendresse. Partons; allons chez le général. Il est inutile de feindre plus long-temps, puisque le vœu de tous est accompli. — Il a raison, papa. Les jours perdus pour l'amour ne finissent pas. »

« Voilà mon épouse, dis-je à monsieur Derneval; c'est vous qui l'avez choisie, et je suis trop heureux de ratifier vos engagemens.—Eh bien! mesdames, que vous ai-je dit? j'ai acquis une grande connaissance du cœur humain, et j'étais certain d'avoir lu dans celui de notre jeune ami.—Dites-moi, par grace, mon général, à qui je dois ce bien de cent mille francs? qui de vous se plaît à me courber sous le poids des bienfaits?—Mon ami, soixante mille francs des rentrées de madame Ruder; l'ennemi a fourni le reste. —Elle me donne tout son bien! vous y joignez la plus forte part de ce qu'a conquis votre épée!... je ne peux... je ne dois pas... » Il me fut impossible d'en dire davantage. J'ouvris mes bras; ils me pressèrent dans les leurs; Thérèse nous serrait tous dans les siens: nous formions le plus intéressant des groupes: l'amour et l'amitié nous avaient placés.

Peu de jours après on rédigea le contrat. Je voulus en régler les articles. «Ma pension, me dit madame Ruder, suffit au nécessaire, et me permet même de donner quelque chose à mes plaisirs. Nous sommes convenus d'être toujours amis, et les dons de l'amitié n'humilient pas. Dix mille livres de rente, reprit monsieur Rinaldi, et le bonheur de sa fille, c'est plus q'il n'en faut pour ne pas maigrir. Je suis assez riche, continua le général, pour que le cadeau que je vous fais ne change rien au train de ma maison. Pour la dernière fois, je parle en supérieur : cédez je le veux. »

Monsieur l'archevêque nous donna la bénédiction nuptiale. Il nous fit une exhortation courte et pleine

de sens. Beaucoup de marieurs, qui ne disent que des niaiseries aux mariés, ne feraient pas mal de se servir désormais de ceci :

« Je vous unis sous la condition expresse que vous vous aimez. C'est un rapt qu'un mariage contracté sans amour. Il est nouveau, je le sais, d'entendre prononcer le mot *amour* au pied des autels; mais ce sentiment seul déterminait les patriarches, et Dieu a béni leurs mariages. La personne ne doit appartenir, en effet, qu'à celui qui en possède le cœur. Jouir des droits de l'hymen sans les tenir des mains de l'amour, c'est les usurper.

« Lorsque deux cœurs se sont mutuellement donnés, ils ont droit d'attendre du retour et de la constance. Le nœud sacré du mariage légitime ces sentimens; la religion les consacre, sous la clause tacite qu'ils seront réciproques; car la religion elle-même ne doit rien commander d'impossible.

« Consolidez votre tendresse, en lui donnant pour appui la vertu. Si elle n'avait d'objet que la beauté, les graces et la jeunesse, elle s'éteindrait avec ces avantages passagers; si elle est établie sur des qualités estimables, elle est à l'épreuve du temps.

« Pour être en droit d'exiger qu'on vous aime, travaillez constamment à le mériter : il est aussi doux de conserver un cœur que de le conquérir.

« Souvenez-vous, surtout, que vous n'aurez rien fait pour vos enfans, parce que vous leur aurez donné l'être. La mère qui refuse son sein à l'innocente créature qui la conjure par ses cris, est une mère

dénaturée; le père qui néglige de former lui-même le jugement de son fils, de lui inspirer le goût des mœurs et de la vertu, perd ses droits à son respect et à sa reconnaissance.

« Je vous ai indiqué, en peu de mots, les devoirs que vous avez à remplir. Persuadez-vous que c'est à leur accomplissement que tient votre félicité. »

FIN DE JÉRÔME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Chap. I. Ce que je suis, ou ce que je ne suis pas. Pages 1
Chap. II. La Providence.......................... 9
Chap. III. Les reliques et les miracles.................. 26
Chap. IV. Le juge de paix, nos funérailles, et ce qui s'ensuivit.......................... 53
Chap. V. Les écoliers, le grand-vicaire............ 88

DEUXIÈME PARTIE.

Chap. I. Grands événemens au presbytère.......... 111
Chap. II. Je la retrouve.......................... 126
Chap. III. Événemens ordinaires, mais difficiles à prévoir.......................... 157
Chap. IV. Aurez-vous la bonté de lire encore celui-ci.. 201

TROISIÈME PARTIE.

Chap. I. J'arrive au but.......................... 239
Chap. II. L'exorcisme, le sermon.................. 279
Chap. III. La dernière nuit, le départ............... 309
Chap. IV. J'entre en campagne.................... 324

QUATRIÈME PARTIE.

Chap. I. Je marche à la gloire................ Pages 366
Chap. II. Je la revois.......................... 385
Chap. III. Quelques portraits qu'on peut reconnaître... 417
Chap. IV. Je propose ma main.................... 439

FIN DE LA TABLE.

